



3 Vols.

550

1st = 1586

6th

f. T. H. C. IX p. 92
(17. Petition - 1st. 1st. 1st.)

LES
LETTRES
D'ESTIENNE

PASQUIER CON-
seiller & Aduocat general
du Roy à Paris.

*Contenans plusieurs belles matieres & discours sur les
affaires d'Estat de France, & touchant les
guerres civiles.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez LAURENT SONNIVS, rue S. Jacques
au Coq, & Compas d'Or.

M. DC. XIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





TABLE
DES EPISTRES
ET MATIERES CON-
tenuës en ce volume.

LIVRE PREMIER.

A Monsieur Loisel Aduocat en la
Cour de Parlement de Paris. *Il rend
raison pourquoy il expose ses lettres en
lumiere.* fueil. 1.

A Monsieur de Tournebus Professeur du
Roy , des lettres Grecques en l'Vniuersité
de Paris. *Sçauoir s'il est bon de cōcher les arts
& sciences en François.* fueil. 6.

A Monsieur Sauvage , Seigneur du Parc.
*Que lors que nos Poëtes discourent le mieux de l'a-
mour , c'est lors qu'ils sont moins atteints de mala-
die.* fueil. 16.

A Monsieur de Gournay gendarme. *Il se
rit avec vn sien parent qui estoit à Rome.* fueil. 18.

Au Cheualier de Montereau. *Si la temperie
du Ciel produit les gës doctes en certains pays.* f. 19.

TABLE.

A M. de la Fosse Vandomois. *Il se gauffe avec vn sien amy qui se vantoit luy auoir escrit.* 22

A Monsieur de la Chault Aduocat au Parlement de Paris. 24

A Monsieur de Ronfard. *Que le commun de la France se rend fort aysément singe des autres.* 25

A Monsieur le Picart, Conseiller en la Cour des Generaux des Aydes. *Les opiniōs qui doiuent entrer es esprits de ceux qui veulent marier.* 28

A Mademoiselle de. *Quel contentement on peut receuoir de l'amour.* 32

A Monsieur de Fonsomme, Gentil-homme Vermandois. *De la police que tint le feu Duc de Guise dans la ville de Mets, contre le siege de l'Empereur Charles cinquiesme.* 38

A Monsieur Sebilet, Aduocat au Parlement de Paris. *Siles Romains ont esté superieurs aux anciens Gaulois, soit au fait des armes ou des lettres.* 44

A Monsieur de Postel, Conseiller au siege presidial de Troyes. *Il semond vn sien amy de luy escrire.* 49

A Monsieur Brallion, Conseiller au siege presidial de Lyon. *Lettre plaisante, par laquelle il semond vn sien amy de luy escrire.* 50

A Monsieur de Basmaison, Aduocat au siege presidial de Ryon. *Il console vn sien amy.* 51

A Monsieur de Ronfard. *De l'Eloge Latin & François de Paschal.* 53

A Mademoiselle de. *Ceste lettre fut faite en fa-*

TABLE.

ueur d'un sien amy seruiteur d'une Damoiselle. 54

A Madame de. *Ceste lettre est par forme de gayeté seulement à une Dame d'honneur.* 56

LIVRE. II.

A Monseigneur l'Illustrissime & Reuerendissime Charles Cardinal de Lorraine. *Il fait present du premier liure de ses Recherches de la France à Charles Cardinal de Lorraine.* 60

A Mōsieur Bigot Seigneur de Tibermeny, aduocat au Parlemēt de Rouën. *S'il est bon de coucher par lettre quelques beaux discours.* 62

Lettre du Sieur de Tibermeny à Pasquier. *fuil.* 66.

A Monsieur de Marilhac sieur de Ferrieres, Conseiller du Roy, & Maistre en sa chambre des Comptes de Paris. *Il prefere par forme de gayeté la vie des villes à celle des champs.* *fuil.* 69.

A Monsieur de Marilhac Seigneur de Ferrieres, Conseiller du Roy, & Maistre ordinaire de sa chambre des Comptes. *Il se gausse de quelques folles ordōnances qu'il auoit fait d'amour à un iour des Roys.* *fuil.* 78.

A Monsieur Cujas Conseiller au Parlemēt de Grenoble, & Docteur regent es Loix en l'Vniuersité de Bourges. *Le frūict que se peuent promettre enuers la posterité les autheurs qui inuentent, au regard de ceux qui translatent des liures.* *fuil.* 83.

A Monsieur de Ronfard. *En quelle recom-*

TABLE.

mandat ion a esté autrefois la Poësie Françoisie entre nous. fueil.87.

A Monsieur Martin Greffier au siege Présidial d'Angoulmois. fueil.94.

A Monsieur Bigot Seigneur de Tibermeny, Aduocat au Parlement de Roüen. *Il se iouë sur la naissance d'un sien fils.* fueil.95.

Lettre du Seigneur de Tibermeny à Pasquier. *Où il est discoursu pourquoy les gens d'esprit ne produisent enfans semblables à eux.* fueil. 98.

A Monsieur de Querquifinen Seigneur d'Arduilliers. *Certains paradoxes qu'il propose au Seigneur d'Arduilliers pour y mettre la main f.100*

A Mōsieur de Querquifinen Seigneur d'Arduilliers. *Quelle est la vraye naïfueté de nostre lāgue, & en quels lieux il la faut chercher.* fueil.102.

A Madamoiselle du Lis. *Il promet tous bons offices à vne Damoiselle d'honneur, à laquelle il es-*
crit. fueil.110.

A Messieurs Robert & Fournier Docteurs, Regents és droicts en l'Vniuersité d'Orleans. *S'il seroit bon que le consentement des peres & meres fust requis de necesité aux mariages de leurs enfans.* fueil.111.

L I V R E I I I.

A Monsieur de Fonsomme Gentil-homme Vermandois. *Si la vefue faisant folie de son corps doit deschoir de ses conuentions matrimoniales.* fueil.121.

TABLE.

A Monsieur de Querquifinen Seigneur d'Ardiulliers. *Sommaire discours des terres que l'on appelle neufues.* fueil.125.

A Monsieur Ramus Professeur du Roy en la Philosophie & Mathematique. *Sçauoir si l'orthographe Françoisse se doit accorder avec le parler.* fueil.127.

A Mōsieur Ramus Professeur du Roy en la Philosophie & Mathematique. *De la propriété de ceste diction de Sens entre nous ,d'où est venue cette maniere de parler, Sēs dessus dessous.* 141

A Mōsieur de Fonsomme. *Que nulle nation ne peut dire si elle prononce au vray la langue Latine, comme faisoient les Romains.* 142.

A Monsieur le General d'Estourmel. *Il recommande vn sien amy au General d'Estourmel.* 151.

A Monsieur de Tiard Seigneur de Bissy, *Sōmaire recueil des mœurs du Roy Louys XI.* 152.

A Monsieur de Marilhac Seigneur de Ferrieres, Conseiller du Roy, & Maistre ordinaire en sa Chambre des Comptes de Paris. *Sommaire discours de la fortune de Iacques Cœur.* 158.

A Monsieur de Marilhac Seigneur de Ferrieres. *Pourquoy nous disons Chaperonner pour Bonneter: & aussi d'où vient qu'on fait quitter la ceincture à celuy qui fait cession de biens.* 163.

A Monsieur de Marilhac Seigneur de Ferrieres. *Il se gausse par ceste lettre avec le sieur de Marilhac.* 165.

T A B L E.
L I V R E. I V.

A Monsieur de Fonsomme. *Commencement des troubles de la France.* 167

A Monsieur de Fonsomme. *Suite du voyage.* 169. 194.

A Monsieur de Fonsomme. *Mort lamentable du bon Roy Henry deuxiesme du nom.* 172.

A Monsieur de Fonsomme. *Aduenement du petit Roy François à la couronne.* 177.

A Monsieur de Fonsomme. *Suite des troubles d'Amboise.* 181

A Monsieur de Fonsomme. *Voyage du petit Roy François à Orleans, en deliberation d'exterminer l'heresie.* 184.

A Monsieur de Fonsomme. *Mort du petit Roy François.* 187.

A Monsieur de Fonsomme Gentil-homme Vermadois. *Arrest donné en faueur du Prince de Condé demãdeur en declaration d'innocẽce.* 190.

A Monsieur de Fonsomme Gentil-homme Vermandois. *Assemblée des Estats dans Orleans.* 192

A Monsieur de Fonsomme Gentilhomme Vermandois. *Edit du vingt-cinquiesme Iuillet 1561. sur la souffrãce de la Religion nouvelle.* 196.

A Monsieur de Fonsomme Gentil-homme Vermandois. *Colloque de Poissy de grand' parade & peu d'effect.* 198.

A Monsieur de Fonsomme. *Presches des Hu-*

TABLE.

<i>guenots commencent de prouigner impunément par la France.</i>	202
<i>A Monsieur de Fonsomme. Le Minime mené prisonnier au Roy, retourné dans Paris avec triomphe.</i>	205
<i>A Monsieur de Fonsomme. Changement de la Volonté du Roy de Nauarre contre les Huguenots, & pourquoy.</i>	216
<i>A Monsieur de Fonsomme Gentil-homme Vermandois. Monsieur de Guise retourne en Cour, ligué avec le Connestable & Marechal de S. André.</i>	221
<i>A Monsieur de Fonsomme, Gentil-homme Vermandois. Feu des troubles de lxj. allumé généralement par la France.</i>	227
<i>A Monsieur de Fonsomme. Ruines publiques par la Frâce, sous le pretexte de la Religion fueil.</i>	232.
<i>A Monsieur de Fonsomme. Siege deuant Paris par les Huguenots.</i>	235
<i>A Monsieur de Fonsomme. Acheminement au siege d'Orleans.</i>	240
<i>A Monsieur de Fonsomme. Mort de Monsieur de Guise.</i>	241
<i>A Monsieur de Fonsomme. Comme Dieu s'est diuersement ioué tant des Catholiques que Huguenots.</i>	249
<i>A Monsieur de Fonsomme. Comme toutes choses rioyent aux Huguenots soudain apres la mort du Duc de Guise.</i>	252

TABLE.

A Monsieur de Fonsomme. *Voyage du Roy Charles neufiesme par la France.* fueil. 256.

A Monsieur de Fonsomme. *La cause entre l'Vniuersité & les Iesuites traitée au Parlemēt.* f. 259

L I V R E V.

A Monsieur de Querquifinen Seigneur d'Ardiueilliers. *Comme toutes choses se tournerent au desaduantage des Huguenots contre leur opinion.* 270

A Monsieur du Faur Seigneur de Pybrac, Aduocat du Roy au Parlement de Paris. *Cette lettre escrite apres les grands iours de Poitiers. 1567.* 275.

A M. de Querquifinen Seigneur d'Ardiueilliers. *Recit de l'estat des troubles de lxvij.* 279

Tombeau de Messire Anne de Mōt morēcy, Pair & Connestable de France. 286

A M. de Querquifinen Seigneur d'Ardiueilliers. *Monsieur le Duc d'Anjou, frere du Roy fait Lieutenant general de France.* 190

A M. de Querquifinen Seigneur d'Ardiueilliers. *Deportemens de nous autres François pendant la courte Paix de 1568.* 291

A Mōsieur d'Ardiueilliers. *Suite du mesme discours.* 292

A M. de Querquifinen Seigneur d'Ardiueilliers. *Mort de Monsieur le Prince de Condé.* 296.

A M. de Marilhac Seigneur de Ferrieres, controolleur general de l'Espargne. *Iournée de*

TABLE.

Montcontour, où la fortune tourne visage aux Huguenots. 299

A Monsieur de Querquifinen Seigneur d'Ardiulliers. *Edict de Pacification de l'an 1570.*

304

A Monsieur Loisel Aduocat. *Mort de l'Admiral de Chastillon.* 307

A M. de la Bite Iuge general de Mayenne. *Acheminement au siege de la Rochelle.* 316

A Monsieur de la Bite Iuge general de Mayenne. *Siege de la Rochelle, & quel progres & euement il eut.* 318

A Monsieur du Faur Seigneur de Pybrac, Aduocat du Roy au Parlement de Paris. 373

L I V R E. V I.

A Monsieur de Sainte-Marthe. *Il raconte quel fut le motif du plaidoyer qu'il fit en l'an 1576. pour le pays d'Angoulesme.* 321

Plaidoyé pour la ville d'Angoulesme, fait en Parlement à Paris le 4. de Feurier 1576. 325

A Monsieur Chopin Aduocat au Parlement de Paris. *De quel dangereux effect sont les Euocations du propre mouuement des Princes, & comme elles ont pris leur ply par la France.* 363

A Monsieur Buisson Seigneur de Vaillebresay, Aduocat en la Cour de Parlement. *Il se ioie icy avec Monsieur Buisson en se ramenteuât de quelques Epistres amoureuses qu'il auoit fait imprimer en sa ieunesse, sans l'inscriptiõ de son nõ.* 366

T A B L E.

A Monsieur Buisson Aduocat en Parlemēt.
Suite du mesme propos qu'en la lettre precedente.
 368.

A Monsieur Nesmond Lieūtenant general
 au siege Presidial d'Angoulmois. *De quelques
 iours & mois qui ont esté fatalement heureux ou
 malheureux à vns & autres.* 369.

A Madame de Ferrieres, vefue de messire
 Guillaume de marilhac, en son viuant Cōseil-
 ler d'Estat, & intendant & Cōtroolleur gene-
 ral des Finances. *Cette lettre ne gist qu'en curialité.*
 373.

A Monsieur Pithou sieur de Sauoye, Aduo-
 cat en la Cour de Parlement de Paris. *Il escriit
 à Monsieur Pithou quel a esté le motif de faire le
 Poëme de la Pulce, auquel plusieurs nobles esprits
 s'employèrent en l'an 1579. les grands Iours estans à
 Poictiers.* 374.

La Pulce de Catherine des Roches. 378.

La Pulce d'Estienne Pasquier. 382.

A Monsieur Pithou seigneur de Sauoye,
 Aduocat en la Cour de Parlement de Paris.
Il louë Mesdames des Roches mere & fille. 385.

A Madame de Ferrieres. *Il s'excuse de n'auoir
 escrit à la Dame de Ferrieres.* 387.

A Madame de Ferrieres. *Il accuse la Dame de
 Ferrieres de ce qu'elle ne luy escrit.* 388.

Lettre de la Dame de Ferrieres à Pasquier.
Elle s'excuse avec vn bel artifice de n'auoir escrit. 389.

TABLE.

A Madame de Ferrieres. *Il respond aux excuses de la precedente lettre.* 390.

A Monsieur de Boileuesque Seigneur de S. Leger. *Il promet tous offices au Seigneur de S. Leger.* 392

A Madame de Ferrieres. *Ceste lettre gist en remerciement.* 393

LIVRE. VII.

A Monseigneur de Foix Conseiller du Roy au Conseil d'Estat, & Ambassadeur au S. Siege. *Il recõmande vn sien fils à Monseigneur de Foix, estant lors à Rome.* 394

A Monsieur d'Ossat, en la maison de Monsieur de Foix. *Il recommande à Monsieur d'Ossat son fils.* 396

A Monsieur Morin. *Suite de mesme propos.* 397

A M. de Foix, Ambassadeur pour le Roy à Rome. *Il loüe & remercie Dieu, de quoy ce Seigneur a esté receu & promeu à l'Archeuesché de Tolose.* 398.

A Monseigneur de Thou Conseiller au Cõseil d'Estat, & Aduocat du Roy en sa Cour de Parlement de Paris. *Il rit par ceste lettre avec Monsieur le President de Thou, lors Aduocat du Roy.* 399

A M. Mole Seigneur de S. Remy, Conseiller en la Cour de Parlement de Paris. *Il discourt*

TABLE.

en ceste lettre cōbien il estoit malaisé lors des grands iours de Clairmont, de reduire toutes choses en bon train, & en rend les raisons. 403

A Monseigneur de Harlay Conseiller d'Estat, & premier President en la Cour de Parlement de Paris. *Il congratule à Monsieur le premier President de sa promotion en cest estat.* 414

A Monsieur l'Archer Conseiller au Parlement de Paris. *Combien il est bien seant à vn homme de ne s'estimer plus haut pour auoir esté appelé à vn grand estat.* 417

A Monsieur de Basmaison, Aduocat au siege Presidial de Ryon. *Il dissuade vn sien amy, de quitter l'estat d'Aduocat, pour prendre vn office de Indicature.* 420

A M. de la Bite Iuge general de Mayenne. *Il fait icy recit de la belle vie & belle mort de Monsieur le premier President de Thou.* 423

A Monsieur de Basmaison Aduocat au siege Presidial de Ryon. *Il se rend Aduocat enuers le sieur de Basmaison, de son fils.* 442

A M. Loisel Aduocat du Roy en la Chābre de Iustice de Guyenne. *Que pendant que nous mettons tout nostre estude de paroistre sçauans dās nos plaidoyers ou harangues, nous corrompons la naïfueté de l'eloquence Françoisse.* 443

LIVRE. VIII.

A Monsieur Pithou Seigneur de Sauoye, Procureur general du Roy en la Chā.

TABLE.

bre de Iustice de Guyenne. *Par ceste lettre il discourt la forme qu'il a tenu tant en commun cours de ses estudes , que exercice de son estat.* 452

A Monsieur Bigot Seigneur de Tiberme-ny, President au Parlement de Rouën. *Il desire d'entendre d'où vient l'ancienneté de la Fiertre de saint Romain à Rouën.* 461

A Madamoiselle de la Herbaudiere. *Toutes les lettres presque qui sont au present liure, concernent les nobles inuentions que l'on auoit fait sur le Tableau de Pasquier.* 463

A Monsieur de Taix abbé de Basse-fontaine, & Doyen de l'Eglise de Troyes. *Il se gausse avec Monsieur de Taix , tres-docte homme , auquel il enuoye quelques vers qu'il auoit faits.* 464

A Monsieur de Pincé , Aduocat au Parlement de Paris. *Pasquier ayant fait le premier des Sonnets dessusdits , & le Sieur de Pincé le second, Pasquier recharga de ce troisieme , & de l'Epistre qui le suit.* 464

Lettres de Monsieur Neuelet , seigneur d'Osche à Pasquier. 466.

A Monsieur Neuelet seigneur d'Osche, Aduocat en la Cour de Parlement de Paris. *En respondant à l'autre lettre il loue la beauté de l'esprit de Monsieur Neuelet.* 467

Lettre de monsieur de Taix Abbé de Basse-fontaine , à Pasquier. *Il s'excuse de ce qu'ayant esté conuié par Pasquier à disner, il ne pouuoit s'y*

TABLE.

trouuer.

468.

A Monsieur de Taix Abbé de Basse-fontaine, Doyen de l'Eglise de Troyes. *Je respōd à la precedente lettre par forme de gaufferie.* 469.

A Monsieur Binet Aduocat en la Cour de Parlement. *Il enuoye à Monsieur Binet tant l'Apologie que l'Ode qu'il auoit faite sur sa main.*

470.

Aux ingenieuses mains qui ont honoré la main de Pasquier de leurs vers. 472.

Apologie de la main au Lecteur. 476.

A Monseigneur de Morsan, Conseiller au Conseil d'Estat, & President au Parlement de Paris. 489.

A Mōsieur de Tabourot Procureur du Roy au bailliage de Dijon. *Il raconte en cette lettre plusieurs gayetex dont il s'est diuerfement égayé quand les occasions s'y sont presentees.* 491.

A Monsieur Iuret Chanoine en l'Eglise de Langres. *Il s'excuse enuers Mōsieur Iuret des deux vers qu'il auoit enuoyez à Monsieur Tabourot.* 507.

Lettre de Monseigneur le grand Prieur de France à Pasquier. *Monsieur le grand Prieur fait cest honneur à Pasquier de ccelebrer sa main comme plusieurs autres auoyent fait.* 509.

A Monseigneur le grand Prieur de France Lieutenant general de Prouēce. *Responce aux precedentes lettres.* 512.

L I V R E

TABLE.
L I V R E IX.

A Monseigneur Briffon Conseiller au Conseil d'Estat, & Presidēt en la Cour de Parlement de Paris. *Il discours de la difference qu'il y a entre le droit de Frāce & des Romains.* 513

A Monsieur de Tolet Abbé de Plimpie. *Il remercie l'Abbé de Plimpie des bons offices qu'il faisoit dans Rome à deux de ses enfans.* 527

A Monsieur Taucan Procureur au siege Presidial de Sens. *Il prie Monsieur Taucan sien amy d'apporter quelque diligence à l'expedition d'un procez.* 528

A Mōsieur de Luzarche Cheualier de l'ordre, & Lieutenant de la cōpagnie de Monseigneur de la Chappelle des Vrsins. *Il se gausse avec le seigneur de Luzarche sur sa lōgue absēce.* 529

A Monsieur Maillard seigneur de Sourche, Conseiller & Maistre des Requestes ordinaire de l'hostel du Roy. *Il décrit la calamité de ceux qui plaident en leur nom.* 530

A Theodore Pasquier son fils. *En exhortant icy son fils, il monstre de quelle façon doit estre le bon Aduocat.* 532

A Monsieur Chandon Secretaire du Roy. *Il combat Machiauel qui a faiēt un chap. de la Sceleratesse, par lequel il monstre comme un Prince se peut maintenir en son estat par meschanceté.* 539

A Monsieur Chandon Secretaire du Roy. *Combien le Romain auoit l'esprit resolu d'executer*

ce qu'il se promettoit.

551

A Monsieur de la Croix du Mans. Il exhorte le seigneur de la Croix du Mans, qu'il se garde d'estre surpris par les recommandations d'vns & autres, qui desireront d'estre couchez cōme auteurs en sa Bibliotheque des auteurs de la France. 554

A Monsieur de Mornac Aduocat au Parlement de Paris. Combien les Romains s'oublièrent en la guerre que les Gaulois leur firent sous la conduite de Brennus, & comme depuis ils tascherēt de couvrir leurs fautes par leurs historiographes. 560

A Monsieur Seue seigneur du Pré, Presidēt au Siege Presidial de Melun. Il se gausse avec Monsieur le President de Melun, qui l'auoit conuié à dīner en sa maison du Pré. 567

A Monsieur de. Il conseille à vn sçauant homme de ce temps de n'escrire point contre vn autre, qui auoit mis en lumiere vne histoire qu'il ne trouuoit Vraye. 568

A Monsieur Seue Docteur en Medecine, demeurant à Melun. Il escrit à Monsieur Seue Medecin quel est son naturel, à fin que sur iceluy il aduise quelle medecine il luy pourra ordonner. 570

A Monsieur du Port seigneur des Roziers, Conseiller au siege Presidial d'Angoulmois. Il raconte des morts de quelques Seigneurs de robe longue, qui aduindrent en l'an 1584. 572

A Monsieur Seue seigneur du Pré, President au Siege Presidial de Melun. Il s'esgaye

T A B L E.

avec le President de Melun, & le semond à dîner. Ceste lettre se rapporte à une précédente où il avoit usé des termes de pratique. 576

A Monsieur du Port seigneur des Roziers, Cōseiller au siege Presidial d'Angoulmois. 577

L I V R E X.

A Monsieur Tournebus Conseiller en la Cour de Parlement de Paris. *Lettres en forme de Paradoxe pour les bestes brutes.* 580

A Mōsieur Morin. *Il recōmande Monsieur de Tournebus le ieune allant à Rome à M. Morin.* 610

A Monsieur de Gourdan Cheualier des deux Ordres du Roy, Gouverneur de Calais & pais circonuoisins. *Il luy recommande vn sien fils.* 611

A Monsieur le Baron de Ramefort. *Il se mocque de l'hypocrisie que les Gentils-hōmes apportent aujourdhuy pour se sauuer d'vn dementir.* 612

A Monsieur de la Bite Iuge general de Mayenne. *Il s'excuse d'auoir esté paresseux d'escrire à Monsieur de la Bite.* 614

A Mōsieur Brulart seigneur de Chillery President en la troisieme chābre des Enquestes du Parlement de Paris. *Il deplore la calamité des troubles, & le danger qu'ils traissent avec soy.* 617

A Monseigneur de Tiard seigneur de Bissy, Euesque de Chaalons sur Saulne. *Il se plaint de quelques singes, qui veulent à fausses enseignes paroistre grāds aux despēs des œuures d'autrui.* 634

TABLE.

diquer son fils en quellien qu'il le trouue, qui s'estoit rendu Religieux. 699

A Monsieur de sainte Marthe. *Recit de la paix entre le Roy & M. de Guyse.* 704

A Monsieur de Maugarny, Intendant des affaires de M. le Duc de Guyse. *Il le remercie de ce qu'il luy auoit enuoyé vne certaine lettre de Monsieur de Guise.* 706

A Monsieur de sainte Marthe. *Quel iugement il fait sur la pacificatiõ faite avec la ligue.* 707

A Monsieur de sainte Marthe. *Grands preparatifs du Roy contre les Huguenots tournez à neant, avec vne description des miseres du tẽps.* 708

A Monsieur de sainte Marthe. *Il décrit la deffaicte & mort de Monsieur de Joyeuse tué à la bataille de Contras.* 710

A Monsieur de sainte Marthe. *Sur l'arriuee des Reistres, & leur deffaite.* 713

A Monsieur d'Espesse Conseiller d'Estat & Aduocat general du Roy en sa Cour de Parlement de Paris. *Il le reprend de ce qu'il n'auoit daigné lire certaines Meditations à cause de l'auteur.* 719

A Monsieur d'Espesse. *Il décrit la vie & les cruantez de Basilides Roy des Moscouites.* 722

LIVRE XII.

A Monsieur d'Espesse Conseiller d'Estat & Aduocat general du Roy en la Cour de Parlement de Paris. *Discours du plaidoyé que*

T A B L E.

fit M. Pasquier pour Iean Blosset seigneur d'Arconuille accusé d'un assassin le plus enorme qui fust oncques, dont il fust depuis absous par arrest de la Cour de Parlement. 733

Plaidoyé pour Iean de Blosset, seigneur d'Arconuille & sa femme, appellante du Preuost de Paris ou son Lieutenant criminel, de certain decret de prise de corps, & de tout ce qui s'en est ensuiui. Contre Maistre Simon Bobie Aduocat en la Cour de Parlement, & Bailly de Colommiers inthimé. 738

A Monsieur de sainte Marthe. Il raconte comme la Chambre des Comptes ne voulut inthimer un Edict que le Roy y enuoyoit. 767

A Monsieur de sainte Marthe. Histoire au long des Barricades, & comme le Roy sortit de Paris. 781

A Monsieur de sainte Marthe. Suite de ce qui se passa apres les Barricades. 794

A Monsieur de sainte Marthe. Il desploie la calamité du temps, & en décrit les miseres. 796

A Monsieur de sainte Marthe. Description du procez de la ligue, & comment elle prinist son accroist tout d'un coup. 818

A Monsieur Tournebus Conseiller au Parlement de Paris. Recit de l'histoire de la Papesse Ieanne. 829

Fin de la table des Chapitres.

Anno ætatis.
87.



STEPH. PASCHASIVS
REGIARVM
PATRONVM



Nulla hîc Paschasio manus est, Lex Cincia qui
Cauffidicos nullas sanxit habere manus.

L. Gaultier incidit.
2617.



LE

PREMIER LIVRE

DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER,

CONSEILLIER ET ADVOCAT

General du Roy en la chambre des

Comptes de Paris.

*A Monsieur Loysel Aduocat en la Cour de Par-
lement de Paris.*



En'estoit point aux François (à
fin que sans me flater ie descou-
ure ce que i'en pense) auxquels
ie deuois adresser cest ouurage:

*Il redrai-
son pour-
quoy il ex-
pose ses let-
tres en lu-
miere.*

Affeuré que dés l'entree vn cha-
cun lisant le titre, comme trop bas, le vilipen-
dera à l'instant. Non, que ie ne sçache bien
que toutes autres nations, qui ont fait profes-
sion de bien dire, n'ayent grandemét approu-
ué ceste façon d'exposer au public les lettres
que les gens de marque s'entr'escriuoyent
priuément: car encores au regard des Grecs
nous ressentons nous de celles d'Hipocrate, &
Platon: & quant aux Romains de celles de
Ciceron & de Pline Second: & sur le declin
de l'Empire, de Symmaque, Cassiodore, Si-

A

donius & Ennodius, desquelles nous tirons quelque lumiere de l'ancienneté dans l'obscurité de leur siècle. Voire que lisant celles de Sidonius, Euesque de Clairmont, l'on recueille que la plus-part d'icelles estoient faites à plaisir, dans lesquelles vns & autres desiroient estre inferez, tout ainsi que si c'eussent esté Epigrammes. Et à la suite d'eux, le Toscan desirieux au possible de l'illustration de sa langue, s'est tellement desbordé en ce sujet, qu'il apreste quelquefois plus de rusee que d'edification au lecteur. Nous seuls entre tous les autres (peut estre d'un esprit plus hautain) ne nous sommes iamais rendus soucieux de mettre noz missiues sur la monstre. Aussi pour dire le vray, quel besoin est-il que le peuple entende mes affaires priuees ? Affaires dy-je le plus du temps sans discours, & ausquelles ie n'auray voulu que folastrer & donner carriere à ma plume avec mes compagnons & amis. Car d'esuenter celles qui importent à ma famille, tout ainsi que cene seroit chose asseuerée, aussi sembleroit-il que ce fust vn jeu d'enfant. I'adiousteray que mettant la main à cest œuvre, ie me delibere de luy oster la teste & les pieds: Ie veux dire ces mots de Monseigneur, Monsieur, & autres dont nous faisons les premiers frontispices de nos lettres: & plus encore ceste closture des quatre & cinq lignes de recommandations aux bonnes graces, qui ne seruent que de perte de temps, & remplissage de papier. Mais tout ainsi que le Romain quand il prenoit congé d'un homme, fust en

presence ou par lettres, le fermoit de ce mot
Valc; pareillemēt puis que prenant entre nous
 congé de noz amis de bouche, nous vsons de
 ce mot A Dieu, aussi me plaist-il de le mesna-
 ger à la fin & conclusion de mes lettres. Chose
 qui ne plaira pas de prime face au peuple, cō-
 me nouuelle & inaccoustumee entre nous. C'est
 pourquoy (amy Loisel) vous me deuiez ap-
 peller à quelque meilleure entreprise, plustost
 que de m'importuner tant de fois de recueil-
 lir mes minutes esparſes çà & là comme d'un
 naufrage, pour les hazarder au iugement d'un
 chacun. Mesmement que ie m'asseure que
 plusieurs lisant ceste excuse ne la digereront
 d'autre sorte, que comme d'un honneste pre-
 texte que chacun faict contenance de se for-
 ger, lors que volontairement il se precipi-
 te à quelque ouurage : faignant de remettre
 sur les prieres & sermons d'autrui vne chose
 dont luy mesme est le premier instigateur en sa
 conscience. Toutesfois à fin que nul ne se trō-
 pe, mon intention n'est pas d'employer cecy
 pour excuse. Puis qu'une fois i'ay paſſé les bor-
 nes de honte, rougisse pour moy qui voudra.
 Je diray seulement ce mot, qu'en toutes che-
 ses du monde, auparauant qu'elles se trouuent
 estre arriuees à leur accomplissement, il faut
 que premierement il y ait quelque hardy en-
 trepreneur qui face plâche aux plus sages. I'e-
 trepren veritablemēt de publier mes Epistres,
 sujet non accoustumé à la France. Mais quoy?
 Vns Erasme & Budé (lumieres de nostre sie-
 cle) & deuant eux vn Politian, n'en ont ils pas

fait tout autant ? Mais ils les ont dictées en Latin, me dira quelqu'un d'adventure. Que peut importer au Lecteur que ce soit Latin ou François, veu que tous les deux sont instrumens pour expliquer noz conceptions ? Le Grec estoit le vulgaire à Hipocrat & Platon, le Latin à Ciceron & Pline. Cela ne destourna pas toutesfois ceux qui estoient de leurs temps de donner le cours à leurs lettres. Voire que ie me puis vanter auoir plus d'occasion de ce faire que tous ces modernes, d'autant qu'ils redigerent leurs fantasies par escrit en vn langage qui ne leur estoit naturel, & par ce moyen encores qu'ils fussent personnages fort doctes, si nous peurent ils apprendre plusieurs traits de parler mal couchez, mal limez, mal appropriez, comme de la part de ceux qui les accommodoyent plus à la liberté de leur esprit, qu'à la pureté du langage, ores que le principal but de ceux qui escriuent en ce genre doive estre l'embellissement de la lague en laquelle ils descouurent leurs sens. Et de ma part escriuant en mon vulgaire, pour le moins escry-ie au langage auquel j'ay esté allaieté dès la mamelle de ma mere. Me promettant que si nostre langue prend pied entre les nations estranges, ie leur pourray seruir d'exéple non adopté. En tout euenement espere-ie de rapporter ceste faueur d'auoir bien voulu aux miens : entre lesquels puis que pour la conformité de nos estudes & mœurs, vous tenez l'un des premiers rangs, aussi vous en presente-je maintenant des premiers fruits, ayant pour vous o-

beïr ramassé non toutes, ains vne partie de mes lettres, telles que le hazard me les a peu conseruer. Vous en trouuerez les aucunes serieuses; les autres gayer, autres folastres, autres accompagnées de discours, & les autres n'auoir plus beau subiet: sinon qu'elles sont sans sujet; & comme fleches descochees à coup perdu: somme ce sera vne denree meslee telle que de ces marchands Quinquaiïliers, lesquels asfortissent leurs boutiques de toutes sortes de marchandises pour en auoir plus prompt débit: Ou pour mieux dire vn tableau general de tous mes aages, dans lequel vous verrez icy mon Printemps, là mon Esté, puis mon Automne tirez au vif; ie veux dire mes lettres moulees sur le patron des aages qui ont diuersement commandé à mes opinions: Ne m'estant proposé maintenant de contenter seulement les sages, mais aussi les fols. Ceux là le gagneront au poix, ceux-cy au nombre. Et parauanture aduiendra-il que voulant contenter les vns & les autres, ie desplairay à tous deux. Toutesfois puis que ie vous ay obey, c'est à vous en contre-change de prendre mon party en main, contre vn tas de controuleurs, ausquels ie ne seray iamais marry de desplaire en vous complaisant. A Dieu. En Ianu. 1586.

*A Monsieur de Tournebu professeur du Roy
 es lettres Grecques en l'Vniuersité
 de Paris.*

*Sçauoir
 s'il est bon
 de coucher
 les arts &
 sciences en
 François.*

T bien, vous estes doncques d'o-
 pinion que c'est perte de temps
 & de papier de rediger noz cõ-
 ceptions en nostre vulgaire ; pour
 en faire part au public : estant
 d'aduis que nostre langage est trop bas pour
 receuoir de nobles inuentions, ains seulement
 destiné pour le commerce de noz affaires do-
 mestiques : mais que si nous couuons rien de
 beau dedans nos poictlines, il le faut expri-
 mer en Latin. Quant à moy ie seray tousiours
 pour le party de ceux qui fauoriseront leur
 vulgaire : & estimeray que nous ferons renai-
 stre le siecle d'or, lors que laissans ces opinions
 bastardes d'affectionner choses estranges, nous
 vserons de ce qui nous est naturel & croist en-
 tre nous sans main-mettre. Quoy ? Nous por-
 terons donc le nom de François, c'est à dire,
 de francs & libres, & neantmoins nous asser-
 uirons nos esprits souz vne parole aulbaine ?
 N'auons nous les dictions aussi propres, la
 commodité de bien dire, aussi bien que cest
 ancien Romain ? Lequel mesmement ne nous
 a laissé que quelques liures en petit nombre,
 par le moyen desquels nous puissions auoir co-
 gnoissance de sa langue. I'adiouste que les di-
 gnitez de nostre France, les instrumens mili-
 taires, les termes de nostre pratique, brief la

moitié des choses dont nous vsions aujour-
d'huy sont changees, & n'ont aucune commu-
nauté avec le langage de Rome. Et en ceste mu-
tation, vouloir exposer en Latin ce qui ne fut
iamais Latin, c'est en voulant faire le docte,
n'estre pas beaucoup aduisé. Je sçay bien que
vostre opinion est assistee de plusieurs garents.
Parce que ces grands personnages que les sie-
cles passez ont portez vns Valla, Politian, Pi-
cus Mirandula, & de nostre temps Erasme,
Budé, Alciat, & infinis autres, nous ont fait
part des despoilles de leurs esprits en Latin,
& non en leurs langues maternelles. Et laissant
leurs autoritez en arriere, encores pouuez
vous adiouster que s'il est ainsi que ceux qui
publient leurs œuvres, le font souz vne inten-
tion qu'ils ont d'estudier, ou au commun pro-
fit du peuple, ou à l'exaltation de leurs noms,
il faut que d'une traite l'on vous confesse qu'il
est beaucoup meilleur de s'employer du tout
au Latin qu'en nostre langue, puis que d'un
commun accord de tout le monde, & quasi
par un droit de gent, le Latin a desia gagné
tant de pais, qu'il n'y a contree si estrange ou
barbare qui n'en ait quelque cognoissance.
Nous esloignans de tant plus de nostre but,
quand nous escriuons seulement aux François
qui sont cloz & limitez de certaines bornes.
Et n'est pas hors de propos pour vous, de dire
que le Latin est aujourdhuy comme la mon-
noye qui fut jadis introduitte pour nous en
pouoir aider & subuenir par tout le monde;
pour le fait & communication de toutes sortes

de marchandises: aussi qu'il semble que ceste langue par vn long succez & prescription de temps ait esté generalement approuuee par toutes les nations politiques, comme vn outil & instrument des traffiques de noz esprits, dont nous voulons faire part à tout le monde. Mesmes que nous n'auons entre nous, ni orthographe asseuree (chose toutesfois necessaire pour la perpetuation d'une langue) ni telle varieté de mots, comme eurent iadis & le Romain & le Grec: Estans nez en vne Monarchie où l'on s'addonne plus à contenter son Roy par effet, & les Romains en vn estat populaire, auquel l'estude principale estoit de contenter le peuple par amadouement de paroles. De sorte qu'il ne faut point trouuer estrange, que leur langue fructifiast plus que la nostre, cōme celle qui estoit par eux cultiuee d'auantage pour la necessité publique: Ne se trouuans parmy le monde les choses prendre accroissement, sinon de tant que l'on en reçoit salaire & recompense condigne. Brief que nostre langue estant pauvre & necessiteuse au regard de la Latine, ce seroit errer en sens commun, d'abandonner l'ancienne; pour fauoriser ceste moderne. Raisons certes dignes de vous, & qui ne sont de petite estoffe. Or entendez dōc s'il vous plaist, quelle est ma conception en ceste dispute. Mon opinion ne fut onques d'exterminer de nous, ni le Grec ni le Latin: Je veux que nous nous aidions de l'un & de l'autre, selon que les occasions nous admonesteront de ce faire; mais ie pretends que le pro-

fit qui en viendra, soit communiqué aux nostres, plustost qu'aux estrangers. Que s'ils ont affaire de noz inuentions, qu'ils les viennent chercher chez nous, & qu'ils apprenent nostre vulgaire, si par nos escrits il se rend digne d'estre appris. Si nous voyons les marchands pour leur commun traffiq d'une marchandise perissable, apprendre, qui l'Allemand, qui l'Espagnol, qui l'Anglois : doubterons-nous en ce louable commerce d'esprits, d'apprendre les autres vulgaires, si d'eux nous pouuons espuiser chose qui face à nostre edification? Et si peut estre vous vous desliez; d'autant que nostre François nui en balance avec le Grec ou Latin se trouue foible & leger de quelques grains: Bien fut vrayement à vn Romain necessaire oster ceste taye de ses yeux: lequel si pour mesmes scrupule se fut tenu clos & couuert sans donner vogue à sa langue, pour vn respect ou reuerence qu'il eust porté au Grec, maintenant serions nous frustrez de mille belles gentilleses & eruditions que nous apprenons du Latin. Cela mesme que vous m'objectez aujour d'huy fut autrefois proposé à Cicéron pour le destourner d'escrire en sa lague: qui ne le destourna toutesfois. Mais ie vous prie dites moy, en quoy gist ceste paureté que regretez en nostre langue? Est-ce que n'ayons les mots propres pour bien & deuëment exprimer les conceptions de nos ames? Ie ne vous en passeray condamnation. Est-ce qu'en cinq ou six sortes ne puissions varier vn point? Qui nous en empeschera? Vray que

ce priuilegen'est pas octroyé à chacun; mais à ceux qui avec vne bonté de nature ont conioinct vne estude assidue, de ceux qui ont fait estat de bien parler. Donnons que ce defaut soit en nous, & accordons qu'un Ciceron diuersifie son langage en autant de sortes cōme Roscius le Comedien se deguisoit en diuers minois, aussi ne nous est ceste diuersité necessaire: nous mettant seulement en bute d'endoctriner nostre peuple, & non de luy imposer. Tels fanfares sont propres en vne Democratie, à vn Orateur du tout voué & entétif à la surprise du peuple, par doux traits & emmellemēt de sa Rhetorique. Ce qui ne se presēta oncq' entre nous. Et neantmoins si vous puis-
ie dire, que iamais nostre France, anciennemēt appelée Gaule, ne fut denuée de son eloquēce: & celebroyent nos anciens aussi bien leur Hercule Gaulois pour ce subiet, comme les Grecs & Romains leur Mercure. Et nous ressentirons à iamais des loüanges qui nous furēt à ceste occasion baillees par les Romains mesmes, quand ils disoyent que sur nostre patrō ceux de la grand Bretagne apprenoyent à orner leur langage. Aussi tant que Lyon durera, son honorera la memoire des declamations que l'on y faisoit tous les ans. Et s'il me faut passer plus bas, encores nous vanterons-nous que le Toscan (par sa confession mesme) mandia de nous les premiers traits & rudimens de sa Poësie. Qui me fait penser qu'en quelque temps que ç'ait esté, nostre langue ne fut iamais necessiteuse, mais que nous vsons d'icelle, ainsi que

l'auaricieux d'un tresor caché, & ne la voulés
 mettre en œuvre. Toute terre ores que grasse
 ne rapporte aucun fruit, aussi ne fait vne lan-
 gue si elle n'est cultiuee. Quoy qu'il en soit ie
 m'aduise qu'entre tant de nations elle n'eust
 receu cest honneur que le Romain luy donna
 anciennement en ce iuiet de sacode: & de frai-
 che memoire les modernes Italiens (sobres ad-
 mirateurs d'autrui) si elle se fust trouuee si
 courte d'elegance, comme il y en a quelques-
 uns des nostres qui la pleuiēt. Mais pourquoy
 dy-ie cecy, si nous la voyons auourd'huy en
 telle reputation & honneur, que presque en
 toute l'Allemagne (que dy-ie l'Allemagne, si
 l'Angleterre & l'Ecosse y sont comprises?) il ne
 se trouue maison noble qui n'ait precepteur
 pour instruire ses enfans en nostre langue fran-
 coise? Doncques l'Allemand, l'Anglois & l'E-
 cossois se paissent de la douceur de nostre vul-
 gaire, & nous François naturels ne mettrons
 peine à illustrer par escrits, & faire aux autres
 nations paroistre que ce n'est point vn corps
 sans ame? Doncques la publication du Latin
 espars par ce grād vniuers, nous otera le soing
 de bien vouloir particulièrement aux nostres?
 Ia à Dieu ne plaise, & tant que ceste main du-
 rera, & que l'ame me battrà au corps, ie m'es-
 loigneray de ceste ingrate volonté. Lors que
 le Romain commença d'escire en sa langue,
 la Grecque estoit farcie d'un' infinité de grands
 autheurs qui n'eurent oncques puis leurs sem-
 blables: vns Hippocrate, Platon, Aristote, Xe-
 nophon, Theophraste, Isocrate, sans ceux que

l'ingratitude des ans nous a perdus, de telle sorte qu'il ne nous en reste que les noms. Leurs noms & leur sçavoir vogueoyent entre toutes les nations bien polies. Tant s'en faut que l'opinion de ceste grâdeur fist perdre cœur aux Romains, qu'au contraire il leur augmenta. Et de fait, combien que Ciceron par vne grande estude se fust rendu admirable entre les Grecs, de son temps, si est-ce qu'il ne se trouue point qu'il ait iamais esté gueres soucieux d'escrire en cestel langue adoptee, ains en la sienne. Afin que ie vous recite que Tibere Empereur abhorra tant les langues estrangeres, qu'ayant par mesgarde vsé d'un mot Grec, qu'il pouoit dire en Latin, luy-mesme le fit par expres corriger. Et tous les Romains en general s'estudierent à l'embellissement de leur langue. Quoy faisant ils rendirent plusieurs de leurs pays Philosophes, & donnerent occasion à d'autres gens d'auoir recours à eux, comme à vne ancre de seureté. Le Grec s'est fait grand pour escrire en son vulgaire. Tels est aussi rendu le Romain, & apres eux le Toscan. Nous seuls sommes demeurez en ceste superstitieuse ingratitude, de ne rien communiquer aux nostres, sinon en paroles dont nous ne pouuons sans truchement estre entendus. Mais laissons les exemples des autres nations à part, & examinons quel fruit on peut rapporter de ma proposition. Je m'asseure que tout homme de bon iugement sera d'accord avec moy, que nous deuons estudier les langues, non point à cause d'elles, ains pour les disciplines, pour les

beaux discours & suiets dont nous les voyons accompagnées par le labeur de ceux qui y ont dextremēt employé leurs plumes. Encores que ie sçache biē qu'il le soit formé vn certain sçauoir pedantesque entre nous de plusieurs qui font estat d'apprendre le Grec; Non pour tirer la mouelle qui est es œuures de Platon ou d'Aristote, ains sans plus pour discourir sur le dialecte d'vn mot. Or si'ay cest auantage sur vous, que ces langues Grecque & Latine ne soyent autre chose qu'instrument pour paruenir à vne intelligence de la doctrine qu'elles contiennent, vray Dieu! quel profit rapporterions nous si toutes les disciplines estoient redigees en nostre langage? Nous tous dès nostre moyen aage commencerions à philosopher, enjambant autant dessus nos predecesseurs, que nous employerions le temps à la cognoissance des sciences & de la Philosophie, lequel ils estoient contraints d'employer à la cognoissance des langues. Car nous tous estans composez d'vn esprit né à la ratiocination, toutesfoi brusque de soy s'il n'est bien façonné & poly, quantes personnes estimez-vous qui par ce moyen arriueroyent à la cognoissance des arts, qui pour le defaut de cela demeurent au iourd'huy en croupe? Par ceste voye au temps jadis Cimon Athenien, vieil, & de son mestier corroyeur, par les instructions & iournelles leçons de Socrates, vint en tel degré de Philosophie qu'il en escriuit plusieurs liures. Et Protagore yurongnant, estant par cas fortuit tombé en la lecture que faisoit Antistene, disputant

du bien & du mal en sa langue, goustâ tellemēt ses propos, que deporté-fais & gaigne-denier qu'il estoit, il se fist de puis entre les liés tel personnage que nous sçauons. Le semblable aduint à Polemon, homme du tout intèperé & adonné à ses plaisirs, lequel tombant à demy yure en l'escole de Xenocrates, où il faisoit vne leçon de la temperance, l'oyant discourir sur ce poinct, il se conuertit tout à faict, de telle façon qu'il luy succeda & en mœurs & en doctrine. Et pour ne voyager en la Grece, ains m'heberger quelque peu en la Toscane, nous auons veu en nostre ieune aage dans la ville de Florence Iean Baptiste Gello exerçant avec les lettres la cousture, homme qui ne sçauoit ni grec ni Latin, & toutesfois il fit plusieurs liures pleins de bonne Philosophie; ainsi que nous voyons sa Cyrcé, & son liure qu'il nomma Caprices, où il n'y a rien de caprice sinon le tiltre. Chose qu'il falloit qu'il eust necessairement espuisé des œuures de Philosophie, qui sont diuersement semez an langage Toscan. Quoy que ce soit, ie ne me puis persuader que la Grece eust produit de si grands Philosophes qu'elle fit, si on y eust appris les sciences en Chaldeë, ou Egyptien; dont les Grecs emprunterent toutesfois vne partie de leurs secrets. Ni Rome ne nous eust enfanté de si grands personnages que nous y auons veu, si elle n'eust esté plus soucieuse de sa langue que de l'estrangere. Ce que nous pouons encore recueillir de Caton le vieil, lequel bien qu'il fust l'un des premiers de sa ville, tant en l'Oratoire, qu'en

la medecine, & qui fit l'histoire de Rome, escriuit plusieurs harangues par luy prononcees tant au Senat, que deuant le peuple, composa vn liure de la Medecine, & vn autre de la vie rustique: bref ores qu'il fust accomply de tout ce quel'on peut desirer en vn grand personnage, si n'apprit-il iamais la langue Grecque que lors qu'il estoit sur le bord de sa fosse, quasi par maniere d'acquit. Je ne veux pas cependant que vous pensiez que ie voulusse bannir les escolles Grecques ou Latines. Elles nous sont necessaires. Mais ie veux dire que si nous auions receu tant d'heur que toutes les fleurs & beautez qui sont en icelles estoient transplantees dans nostre France, nous aurions grandement racourcy nostre chemin. Et par ce qu'elles ne le sont aujourd'huy, pour le moins donnons ordre avec le temps d'y satisfaire : excitons ceux qui auront quelque assurance de foy, d'y mettre la main. Quoy faisaient ne faictes doute qu'au long aller nostre langue ne passe les monts Pyrenees, les Alpes & le Rhin, aussi bié qu'vns Petrarque, Bocace, Arioste, Baltazard de Chastillon, lesquels au commencement cogneus seulement par les leurs, se sont ouuert avec le temps voye en vne infinité de nations. Car quant à l'orthographe quel'on dit n'estre bien formee entre nous, vous-vous abusez si vous le pensez. Celuy quel'ancienneté nous a produit est tresbon, quelque nouuelle heresie qui se presente au contraire de ceux qui veulent faire en tout & par tout conformer l'orthographe au commu parler. Le Romain mes-

mes n'orthographioit comme il prononçoit. Et la mesme dispute qui est aujourdhuy entre nous par le moyen de Louys Megret & Jacques Pelletier, fut aussi quelquefois entre les Romains, mais de cela vne autre fois. Cependant ie vous prie m'aimer comme vostre allié, disciple, & amy. A Dieu, 1552.

A Monsieur Saulnage, Seigneur du Parc.

Vous me mandez qu'entre autres propos que M^{onsieur} de Tiart vous a tenus de mon Monophile, il trouuoit mauuais l'endroit où faisant mention de luy, ie soustiens que lors que noz Poètes discourent le mieux de l'amour, c'est lors qu'ils sont moins atteints de maladie. Au moyen dequoy pour le contenter estiez d'aduuis qu'à la seconde impression ie corrigeasse ce passage. Quant à moy, mon intention ne fut oncques donnât air à ces miés premiers fruitz, d'offenser aucune personne: & quant au seigneur de Tiart, tant s'en faut que i'estimasse auoir rien dict à son des-advantage, l'ayant agregé avec les Sieurs de Ronfard & du Bellay, qu'au contraire ie croy que nul ne lira ce lieu qui ne die qu'il a receu sinon honneur, pour le moins recit honorable de moy: & ce sans esperance (croyez m'en) d'aucun retour. Vray qu'en cest endroit il semble que i'incline plus sur l'opinion, que ceux qui discourent par leurs escrits plus brauement de l'amour, ne sont ceux qui aiment le plus. Ne sçavez vous
quelle

quelle loy a celuy qui met la main à la plume ?
 Telle est mon opinion, ce n'est neantmoins vn
 oracle. Si oracle vous n'appellez, d'autant
 que ie deduis ce poinct si ambiguement, que
 i'en laisse la resolution à l'arbitrage de chacun.
 Et au fort si mon opinion n'est vraye, pour le
 moins est elle vray-semblable, & telle que ie
 la souhaittois. Ainsi à mon iugement le prati-
 quent ceux qui veulent dialogiser, & specia-
 lement aux discours dont on rapporte plus de
 plaisir que de profit, comme est le sujet de
 mon Monophile. Car quant à ce que me man-
 dez que sa maistresse luy a par expres cotté ce
 passage, pour luy en faire reproche, ie ne la
 pense pas de si pauvre esprit, que l'autorité
 de celuy qui s'est voüé à elle, ne luy soit de plus
 grand effect que celle d'un homme estranger.
 Que si la Damoiselle qui s'est mise en posses-
 sion de mon cœur, eust voulu faire son profit de ce
 lieu à mon dommage, il m'en seroit tres-mal
 pris. Mais à ce que ie voy, vous ne fustes iamais
 amoureux, & ne sçauiez de quelles mignardi-
 ses (ie dirois volontiers hypocrisies) les Dames
 sçauent entretenir leurs amans, de peur que
 les propos ne leur faillent. Et pour vous dire
 en vn mot, si n'auiez autre raison, ne pensez
 point que sur vostre aduisie change iamais ce
 passage : ne m'estant proposé de plaire à vn
 homme ou vne femme seulement, ains à nostre
 posterité, si i'y puis toutesfois attaindre. Et à
 pis prendre, i'en serois quitte pour effacer le
 nom de Tiart : mais ie le cognois homme de si
 bon entendement, qu'il en seroit grandement

marry. Je vous prie me recommander à luy: & s'il vient à propos luy faire part de la presente. A Dieu, 1554.

A Monsieur de Gournay gendarme.

Il se rit avecques un sien parent qui estoit à Rome.



Ce que ie voy le papier est à meilleur marché dans Rome que l'ancree. Je le dy, par ce que receuant n'aguères de vous vne lettre dans vne grande fueille de papier, n'y auoit que trois mots escrits: & encores ces trois mots se ressentans de leur ancien citoyen de Rome, ie veux dire du tout haut à la main & superbe. Quoy? que vous me deffiez par cartel? En quel sujet prenez vous ce deffy? Est-ce aux armes à toute outrance? Vous sçauiez que le peu d'experience qu'en auez, & la longue profession que i'en fais dedans le Palais, vous en doiuent oster l'opinion. Est-ce en l'escrime de la plume? Mais vous voyez que vostre lettre qui est si courte, vous faict declarer vn couïard. Est-ce au mestier duquel sont affrâchis les plus vieux? Si en cestuy, ie vous en quitte le champ. Car le vœu de chasteté que i'ay depuis peu de tēps iuré, m'en dōne pareille dispense, qu'aux vieillards le priuilege de leur aage. Mais en bonne foy, que faictes vous, que dites vous, brief de quel bois vous chauffez-vous? Car ie desire entendre de voz nouuelles iusques à ces petites particularitez. Quant aux miennes, elles dependent du tout de l'estat des vostres. Parquoy si vous auez enuie d'en sçauoir, mandez

moy premierement quelles sont les voïtres. A
Dieu, 1554.

An Cheualier de Montereau.



Steze ie vous prie de vostre teste ceste folle persuation que la temperie du ciel rende les gens plus ou moins doctes ; comme s'il y auoit certains pays ausquels les bonnes lettres fussent plus affectees qu'aux autres. Je ne vous denieray point que chaque nation a certaines vertus & vices, qui se transmettent de l'un à l'autre comme par un droit successif & hereditaire : & ne voy nul pays auoir esté anciennement repris de vice, qui ne se soit perpetué en la posterité, encores que l'on l'ait repeuplé de nouvelles colonies. Mais quant à ce qui appartient aux sciences, c'est tout un autre discours. Cela se peut recueillir par exemples fort oculaires. Y eut il iamais plus de grands personages en toutes sortes de sciences & disciplines qu'en la Grece ? y eut il iamais tant de Barbarie au monde que celle qui y est maintenant ? Considérez moy d'Afrique, en quelle opinion de doctrine auoit elle oncques esté ? toutesfois quelque peu après l'aduancement & progres de nostre Christianisme, il n'y eut pays au monde qui produisit de plus grands docteurs de l'Eglise que celui là, tesmoins Tertulian, Optat, Lactance, S. Cyprian, & S. Augustin. En cas semblable y eut-il iamais du temps de la Republique de Rome, nation plus esloignée des bonnes let-

Si la temperie du ciel produit les gens doctes en certains pays.

tres que la Germanie ? Laquelle vous voyez aujourdhuy, & depuis cent ou six vingt ans en çà fleurir en toutes sortes de disciplines sans parangon. C'est doncques l'exercice & vigilance que l'on y apporte, & non le naturel des contrées qui nous rend doctes. Voire ie vous puis dire, car il est vray, que tout ainsi que les Monarchies, aussi les sciences & disciplines changent de domicile & hebergement, selon la diuersité des saisons. C'est pourquoy du commencement elles florirent aux Chaldeens, puis en Egypte, de là s'acheminèrent en la Grece, puis à Rome. Et depuis s'estant plantee entre nous par plusieurs centaines d'ans vne longue Barbarie, par le moyen de ce rauage general que brassèrent plusieurs nations brusques à l'Empire Romain, en fin elles se vindrent loger, partie en Italie, partie en Allemagne & en France, où elles font encor leur sejour. Le tout par vne entre-suitte de toutes choses, laquelle faict que vous verrez en certains siecles les armes prosperer en vn pays, & les sciences en apres. Mais sur tout i'ay faict vne obseruation dont ie ne feray desdit, qu'aux premiers establissemens des Monarchies ou estats politiques, vous ne trouuerez que les lettres ayent flory, ains les armes, par lesquelles les braues guerriers prennent pied dedans les pays qu'ils se donnent en proye, & les ayans conquis s'y maintiennent par icelles. Et quand les Republiques commencent d'estre florissantes & en leur grandeur, il aduient fort souuent que les lettres y entrent en credit, lesquelles avec le

Au commencement des Monarchies les armes sont plus en vogue que les lettres.

declin de la republique commencét aussi à décliner. Vray que ce dernier point n'est pas du tout si assuré que le premier concernant les armes, pour y auoir eu plusieurs grands estats qui ne se sont iamais amusez aux lettres, comme vous voyez celuy du grand Seigneur. Estât l'opinion de quelques vns, que tout ainsi que l'homme pour establir sa fortune met pendant sa ieunesse la main à l'œuvre à bones enseignes, puis estant sur son vieil aage arriué au période qu'il souhaittoit, tout le plus beau deduit qu'il ait, est de l'employer en discours fondez tantost sur l'exaltation de soy & du temps passé, tantost sur le controole de celuy qu'il voit deuant ses yeux pour n'auoir plus ny le corps ny l'esprit disposé à l'action. Aussi qu'il en aduient tout autant aux republiques, lesquelles sur leur premier auenemēt & croissance consomment tout leur temps aux armes, & lors qu'elles se trouuent gorgees d'honneurs, de grandeurs & dominations, elles commencent à s'assoupir & se nourrir en la delicatessé des lettres pour apprendre à en compter: chose qu'ils dient estre vn tres-certain presage de la vieillesse & definement de l'estat. Toutesfois ie ne leur en voudrois aisément passer condamnation, spécialement aux Monarchies, où tous les sujets se composent à la volonté de leur Roy, lesquels s'addonnant aux bonnes lettres, vous les y verrez tout soudain plantées: & ayant vn successeur d'autre naturel, encores espouse l'on de nouueaux ses meurs, ny pour cela les royaumes ne viennent en decadence. Mais

de cecy comme de plusieurs autres poincts de mesme sujet, nous en discourrons quelquefois de bouche plus au long. Quant à present il me suffit de vous auoir montré en passant que toute nation est capable des disciplines selon la diuersité des occurrences. A Dieu, 1554.

A Monsieur de la Fosse Vendomois.

*Il se gausse
auecques
un sie amy
qui se van-
toit luy a-
voir escrit.*



En'eusse iamais pensé que dedans si petite ville y eust eu tant de Rhetorique pour pallier vne paresse encontre vn homme diligent. Hé vraiment i'ay esté du tout honteux de ce que vous n'estiez honteux, trompetant vostre diligence au desauantage de la mienne, & cognois que l'air Vendosmois est fertile en Orateurs & Poètes. Car outre les autres exemples qui m'en sont assez familiers, vous seul me le faictes assez paroistre par ces figures & fleurs de Rhetorique (que quelques-vns appellent desguisemens de verité) lesquelles vous sçauiez si bien dorer par vos lettres. Comment ? que depuis vostre partement, vous m'ayez escrit par six fois sans auoir aucune responce de moy ? O Dieu quelle singuliere hyperbole ! & toutes-fois par vous si dextrement proferee, que la lisant, comme si i'eusse songé, ie me suis quasi faict accroire, non que m'eussiez escrit par six fois, mais que ie ne vous auois rescrit. Ie n'adiouste à cecy, qu'en me mordant dès lors mesme de la morsure m'auiez comme le Scorpion par vostre huile garenty du mal que m'auiez

procuré: en m'excusant sur la multiplicité d'affaires que nous auons au Palais, pendant que vous autres messieurs les damoiseaux & muguets (ainsi le dites vous) estes pour tout sujet occupez à faire l'amour à vos dames. chose par vous écrite de si bonne grace, qu'encores n'ay-ie refusé de le croire. Ce neantmoins ie vous iure que riant ainsi par vos lettres, soudain m'auiez remis en memoire par ceste nouvelle rencontre, mon ancienne seruitude. Au souuenir de laquelle ie me suis trouué si esgaré, que quasi me baignant en larmes, i'ay regretté mille & mille fois, non pas la presence de ma maistresse, mais le temps que i'y ay perdu. Et faultant d'un discours en autre, encores me suis-ie lamenté de la fortune à laquelle ie me suis à present voüé, qui semble avec le réps me pouuoir appeller à quelque plus haut degré, mais dont par auenture vniour ie diray tout autant comme maintenant de l'amour. Car quel moindre tourment ie vous prie cou-
Les pointes de l'ambition non plus fortes que de l'amour
 ure l'ambition que l'amour? veu qu'en cetuy nous trouuons quelque extremité, qui est le point de iouissance, & en l'autre n'y a nul assouuissement, ne trouuant l'ambitieux iamais fonds ny riue sur lequel il puisse seurement assoir ses pieds. Ainsi souhaittoit Alexandre apres auoir subiugué vne partie de l'uniuers, en subiuguer d'autres: deplorant sa condition d'auoir employé tant d'annees à la reduction d'un seul monde. Ainsi chacun estant diuersement arriué par son trauail & industrie au but qu'il s'estoit proposé, tournant tout à coup les

penſees ailleurs, ne penſant auoir rien fait pour ſa familles'il ne monte plus haut, & en ceſte fa-
çon mettant ſa fortune à l'eſſor , luy facilite
vne voye à vn malheureux precipice. C'eſt
pourquoy, puis que i'é ſuis tombé ſi auant par
la preſente, ie vous diray en deux mots que ie
me reſouls prendre vn vol à toute la teneur de
ma vie, qui ne ſoit trop haut ny trop bas : ie
veux dire eſlongner l'enuie de moy ſi ie puis,
mais auſſi bannir le meſpris. A Dieu 1555.

*A Monsieur de la Chault Aduocat au Parle-
ment de Paris.*

LE preſent porteur s'eſtant fort com-
modement offert, ie n'ay voulu laiſ-
ſer perdre l'occaſion de vous eſcrire:
Non pour vous mander de mes nouuelles, ains
pour apprendre des vostres, & du plaifir dont
iouyſſez maintenant en voſtre maiſon. Du-
quel ie ſer ois à demy ialoux, n'eſtoit qu'en eſtes
ſi bon diſtributeur, qu'encores que ie ne ſois
auec vous, ſi en ay-ie neantmoins ma part :
Non telle comme ſi eſtiez preſent, mais i'eſpe-
re à voſtre retour me faire payer des arrearages
de voſtre abſence , auec ſi haut intereſt qu'à
grand' peine y fournirez vous. A Dieu
1555.

A Monsieur de Ronfard.

N bonne foy on ne veit iamais en la France telle foison de Poëtes, *Que le cōmun de la France se rend fort aisément* comme celle que nous voyons au iourd'huy. Je crains qu'à la longue le peuple ne s'en lasse. Mais c'est vn

Singe des autres. vice qui nous est propre, que soudain que voyons quelque chose succeder heureusement à quelqu'un, chacun veut estre de sa partie, sous vne vaine promesse & imagination qu'il conçoit en foy de mesme succez. Nostre France du temps du Roy Charles septiesme eut vne fille nommee Ieanne la Pucelle, laquelle poulsee d'une inspiration diuine, se presenta au Roy comme deleguee de Dieu pour restablir son Royaume. Ce qui luy succeda si à propos, que depuis son arriuee toutes les affaires de France allerent de bien en mieux, iusques à ce que finalement les Anglois furent totalement exterminiez. Pendant ce temps se trouuerent deux ou trois affronteuses, qui se firent prescher par Paris, comme estans aussi enuoyees des cieux à mesme effect que la Pucelle. Toutesfois en peu de temps leur imposture fut halenee, & se tourna tout leur feu inopinément en fumee. Ceste maniere de faire est beaucoup plus familiere es choses qui concernent l'esprit. Il n'y a celuy de nous, qui ne sçache combien le docte Rabelais en solastrant sagement sur son Gargantua & Pantagruel, gaigna de grace parmy le peuple. Il se trouua

peu apres deux Singes qui se persuaderent d'é pouuoir faire tout autant, l'vn sous le nom de Leon l'Adulfy en ses propos Rustiques, l'autre sans nom en son liure des fanfreluches. Mais autant y profita l'vn que l'autre: s'estant la memoire de ces deux liures perdue. Nous auons veu en cas semblable le Romant d'Amadis fait François par le Seigneur des Essards estre heureusement reüssi à son autheur, pour la naïfueté du langage qui est en luy, & autres belles considerations qui appartiennent à l'entre-gent. A la suite duquel nous auons aussi veu tout soudain vn Palmerin d'Oliue, vn Palladié, vn Primalcon de Grece, & plusieurs autres de mesme marque, qui ne se font faits que morfondre de reputation au regard du sieur des Essards. Autant en est-il aduenü à nostre Poësie Françoisse, en laquelle vous & le sieur du Bellay ayant plus heureusement rencontré quel'on n'auoit iamais esperé entre les nostres, chacun s'est fait accroire à part soy, qu'il auroit mesme part au gasteau, & à tant vne infinité ont mis la plume à l'enuy. Si bien ou mal ie ne diray pas, que la posterité en iugera, mais eux-mesmes le pourront cognoistre, d'autant que nous voyons leurs liures mourir du viuant de leurs autheurs, encores qu'ils ne couchent d'autre chose que de l'immortalité de leurs noms. Croyez que vous verrez au long aller ce beau nom de Poëte venir au nonchaloir du peuple, ainsi que celui de Philosophe, quel'ô adapte maintenant à cest tireurs de Quint'-essence, qui transforment leurs esprits & espe-

rances en rien, en s'amufans, ou pour micux dire abusans à la transformation de la pierre Philosophale. Or quelque chose qu'il en aduienne, tout ainsi qu'aux plus riches diamans l'on donne vn teint lors que l'on les met en œuvre, aussi tous ces nouueaux escriuaſſeurs donneront tant plus de lustre à vos escrits. Lesquels, pour vous dire en amy, ie trouue tres-beaux lors qu'avez ſeulement voulu contenter voſtre eſprit: mais quand par vne ſeruitude à demy courtiſane eſtes ſorty de vous meſmes pour eſtudier au contentement, tantost des grands, tantost de la populace, ie ne les trouue de tel alloy. Vous me direz qu'vn autre en iugera autrement. C'est ce qui nous perd en la reformation de nos œuvres: car pendant que nous eſtimons que ce qui deſplaist à l'vn, plaist à l'autre, nous penſerions nous couper vn doigt, ſi nous retranchions quelque chose de nos inuentions: combien qu'il ne fault faire nulle doubte, que ce qui eſt vne fois bien fait, ores que ſur ſon auenement ne plaiſe, peut eſtre pour la nouueauté, ſi faut-il qu'avec le temps il prenne pied ferme entre nous. Et pour ceſte cauſe ie ſeray touſiours du party de ceux qui ſuiuront le grand chemin de la raiſon, ſans ſe detraquer à quartier pour cuider contenter le vulgaire. Quant à ce que me mandez, qu'en quelques endroits de vos œuvres, vous eſtes ſouuenu de moy, ie vous en remercie, comme celui qui ne ſera iamais marry que l'on ſçache à l'aduenir que Ronſard & Paſquier furent de leurs viuans amis. Mais en vous remerciant ie

souhaitterois que ne fissiez si bon marché de vostre plume à hault-loüer quelques-vns que nous sçauons notoirement n'en estre dignes. Car en ce faisant, vous faictes tort aux gens d'honneur. Je sçay bien que vous me direz qu'estes contraint par leurs importunitéz de ce faire, ores que n'en ayez enuie. Je le croy : mais la plume d'un bon Poëte, n'est pas telle que l'oreille d'un Iuge, qui doit donner de mesme balance audience au mauuais, tout ainsi qu'au bon. Car quant à la plume du Poëte, elle doit estre seulement voüee à la celebration de ceux qui le meritent. A Dieu, 1555.

*A Monsieur le Picart, Conseiller en la Cour des
Generaux des Aydes.*

*Les opi-
nions qui
doient en-
trer es es-
prits de
ceux qui
se veulent
marier.*



E n'y auois iamais tant pensé, comme i'ay faict depuis que i'ay receu vos lettres : car & mon aage & mon opinion ne sont quant à present aucunement disposez à me marier. Toutesfois puis qu'estes en termes d'entrer en ce vœu, & qu'en voulez sonder mō aduis, ie vous escriray franchement ce que i'ē pense. Je ne vous diray point les incommoditez qu'apportent tant le Mariage, que le Celibat, ny les commoditez dont ils sont accompagniez ; c'est vn lieu commun dont plusieurs personnes se sont voulu iouir pour & contre. De ma part ie seray tousiours pour le Mariage contre la vie Celibe, non seulement par ce

qu'en general c'est le moyé de nous perpetuer
 del'vn à l'autre en ceste humaine societé; mais
 aussi pour autant qu'en particulier, lors que
 nous n'auons plus affaire de femme, c'est lors
 que nous en auons plus affaire. Je veux dire
 pour soustenir les deffauts & impuissances de
 nostre vieil laage, que nous n'oserions tant cō-
 mettre à quelques autres personnes, quoy que
 elles nous attouchent de proximité de ligna-
 ge, comme à nos femmes, avec lesquelles nous
 auons voüé l'indiuiduité de nos vies. Mais
 d'autant que les feries en sont longues, ie ne
 souhaitte point qu'un mariage se pouruiue
 par amourettes pleines de sottie & indiscretiō:
 ie laisse telles fleurs sans fruiçt aux conionctiōs
 passageres, qui ne prennent traict iusques à la
 mort. Ie ne veux pas cependant qu'il prenne
 fondement sur vne auarice, ny que nous des-
 daignons tant soit peu celle avec laquelle nous
 voulons nous lier. Mais que nous accompa-
 gnions nos pensemens d'un respect, & consi-
 derions s'il y a rien en elle qui nous deplaise, ne
 voulant toutesfois que ce plaisir soit assaison-
 né d'une cuisante passion, si elle sera de mœurs
 compatibles avec les nostres, & quels moyens
 nous pourrons auoir ensemble pour bannir de
 nous la necessité. Il n'y a femme si belle soit el-
 le qui ne soit indifferente à un homme quand
 ils ont couché ensemble un an, ny laideur mo-
 derée qui ne se rende aussi tolerable avec le
 temps, quand d'ailleurs on l'accompagne de
 douces mœurs, & obeissance à l'endroit de son
 mary. Un feu d'amourettes s'estaint par un peu

d'eauë que l'on y apporte. Vn mariage composé sur tel fondement que celuy que ie vous propose, va tousiours de bié en mieux, & produit tel effect qu'au bout de dix ans on se porte plus d'amitié que l'on ne faisoit la premiere année. Je vous ay dict que nous deuions faire entrer en ligne de compte la considération de la compatibilité de nos mœurs, & bannissement de la necessité. Le premier vient de nostre fonds & estre: le second dépend des biens extérieurs de la fortune. Entant que touché les mœurs, encores que par vn droit de nature la femme doie ployer souz le mary, pour introduire l'egalité entre eux deux, toutesfois par ce qu'il peut eschoir du contraire, de ma part i'estime estre vne regle generale que nul mariage ne peut estre en paix ou repos que la femme ne ploye aux commandemens de son mary, ou le mary aux volonte de sa femme. Tout ainsi que les artisans n'accouplent iamais deux metaux aigus ensemble: car l'acier dessus l'acier se consumeroit fort aisément: au contraire l'airain, mis au dessous du tournant de l'acier, dure infiniment. Ainsi en prend-il au mariage entre deux esprits qui sont primes: & c'est pourquoy Platon ne vouloit que deux personnes fort coleriques fussent mariez ensemble. Nous auons veu de nostre aage quelques personnes d'honneur & bié renommées, auoir faict vne separation volontaire de maisons, fondees seulement sur ce qu'ils ne pouuoient compatir ensemble. Je scay bien que la femme se doit rendre souple aux volonte

de son mary. Mais aussi qu'un mary par vne prerogative de son sexe se vueille roidir contre toutes les opinions de sa femme, il perd tout: Car si la femme n'auoit ce priuilege de desdire par fois les opinions de son mary, elle ne penseroit en rien auoir sa condition differente d'avec celle des seruantes. Je seray plus hardi & diray qu'encore vaut-il mieux ployer sous vne femme testue en choses specialement indifferentes, que viure en perpetuelle inquietude d'esprit. Vous me direz que ie m'abuse, & que par le moyen que ie propose pour nourrir paix avec nos femmes, ie bialse vne guerre intestine en l'esprit du mary. Et ie vous respõd en vn mot, que c'est apporter grand repos à son esprit, quand on vit en repos avec sa femme. Au bout de tout cela i'estime que quelque sagesse que l'on y apporte, encore est-il impossible d'estre aise en vn mariage, si on ne se voit aisé. Tout ainsi que *l'aise & l'aise* sont deux mots par maniere de dire mariez ensemble: n'y ayât difference entr'eux que de l'E masculin & feminin: aussi si vous estes mal-aisez en vostre mariage, quelque amitié que vous vous portiez; vous iouez à l'esbahi, vous ressouenant de la commodité du temps passé, qui vous apporte vne repentance du present, & par mesme moyen vne haine taissible non de vous, ains de vostre mariage; qui est en bon langage vn chemin pour apprendre à haïr sa femme. I'en parle comme vn auetugle des couleurs, mais puis qu'allez mettre la voile au vent pour entreprendre ce long voyage, vous nous en comp-

terez non quand serez arriué au port, qui ne se trouue que par la mort, mais lors que singlerez en pleine mer. A Dieu.

A Madamoiselle de

*Quel contentement
on peut
recevoir de
l'amour.*



Ombien que pour le peu d'habitude & familiarité que j'ay à l'amour, neluy communiquant aujourd'huy en aucune façon mes pensees, ie ne me deusse ingérer de vous rescrire la presente, toutesfois puis que ces iours passez vous & moy sommes entrez en vne dispute du contentement que peuuent receuoir deux amans, qui sont assurez l'un de l'autre, ie me suis delibéré pour en tirer plus certaine resolution, vous escrire tout au long ce que i'en pense: esperant par ce moyen que vous & moy sans passion feroins le procez à l'amour, qui le fait aux Roys, Princes, grands Seigneurs & à tout le monde. Nostre question (comme vous sçauiez) estoit sur ce que vous sousteniez que quand les deux amans ont reciproquement assuree de leurs volontez, il n'y a plus que le contentement qui coure entre eux sans aucune fascherie. Et moy ie disois que ie ne sçauois sur quoy fonder ceste assurance, qui nous moyennast vn contentement si precis; qu'il n'y eust avec luy cent mille traueses qui viennent presque au supplement ou cōtre-poix de tout le plaisir que vous vous pouuez figurer en l'amour. Question vrayement qui n'est pas petite au subiect que nous

nous traictons, en laquelle toutes-fois il me semble que pour paruenir à nostre projet, il faut que vous & moy resolutions qui est celuy que vous estimez estre asséuré en ses amours. De ma part ie ne fus iamais rien moins que jaloux tât que i'ay aimé, si est-ce que pour le vous trâcher court, i'estime premierement qu'il n'y eut iamais asséurâce en amour. Chose qui me faict dire, que si le contentement prend ses principales racines de l'asséurance que proposez, il n'y eust iamais ce contentement que vous imaginez. Secondement ie soustiens (encores que ce soit contre l'opinion du vulgaire) que si l'asséurâce dôt vous parlez apporter ce contentement, certainemēt c'est le mesme interest de l'amour que l'on bannisse aucunemēt ceste asséurâce de noz deux amans. Ie sçay bien que l'une & l'autre de ces propositions vous semblera de prime-face de facheuse digestiō, mais i'espere les vous faire gouster par le discours de ceste lettre. Entant que touche le premier poinct, cōbien que mon opiniō soit qu'au contentement que l'ō reçoit en amour, il ne faille establir vne reigle generale en forme d'arrest, (par ce que celuy qui est d'une humeur Iouiale meine l'amour gayement & avec plus d'allegresse, & le Saturnien avec vne plus grande crainte) toutesfois en ceste varieté de plus ou de moins, il me semble qu'il y a vne reigle tousiours ferme, stable & perpetuelle. C'est à sçauoir que de quelque façon que vous vouliez balancer l'amour, celuy qui aime parfaitement, en vne asséurance de tout

craint tout : ou bien s'il eslongne ceste crainte de luy, il commence ja de diminuer ie ne sçay quoy, de l'opinion & ardente affection qui se desire entout amant. Qu'il ne soit vray, cōsiderons nostre amant, ou deuant qu'il ait attainct à cest heureux poinct de iouissance, auquel il dresse tous ses penfers, ou après. Si vous le vous representez deuant, ores que luy & sa maistresse ayent en eux quelque estincelle d'assurance, pour quelques demōstrations qu'ils se font, toutesfois il n'ya point de vraye assurance. Car ou la damoiselle luy refuse ce dernier poinct, ou bien peut estre luy accorde, mais la fortune ne veut que les occasions s'y presentent : si elle luy refuse, cela luy procede, ou d'un defect d'amitié, qui est vne ruine d'esprit: ou qu'elle vueille faire vne plus longue preuue & experience de son cœur, auquel cas elle n'est assuree de sa foy : ou bien qu'elle craigne que luy ayant fait part & portion de son meilleur, il cōmence ou de la mespriser, ou de la vouloir maistriser, qui est vn autre poinct de desfiance: ou pour conclusion, qu'elle ait peur du parler du peuple: en quoy elle rend tousiours son seruiteur bien peu assuré de sa volonté, veu qu'elle a en plus grande recommandation le parler du peuple, que leur satisfaction mutuelle. Et si parauenture elle luy accorde ce qu'il luy demande, mais que le malheur eslongne d'eux la iouissance, vray Dieu y a il plus grand martyre en ce monde que d'estre alteré au milieu des eauës, & qu'il y ait homme qui nous presente le verre pour boire au-

quel nous ne puissions atteindre? Tellement que de quelque sens que vous consideriez l'amant auant la iouissance, vous vous mescontentez, si l'estimez asseuré. Aussi l'amour n'est lors qu'un auéuglé desir reuestu d'un espoir, d'une crainte & de toutes sortes de passions qui nous apportent plus de mescontentement en une heure que de contentement en dix ans. Puis doncques que vous m'accordez aisémēt qu'auant la iouissance l'amant ne se peut vanter d'estre vraiment asseuré, ni consequemment content, refigurés nous le, s'il vous plaist, comme celuy qui ait obtenu de sa maistresse le salaire où tout loyal seruiteur aspire. Mesnageōs encore ce poinct de toutes les façons qu'il vous plaira: donnons luy qu'il ait une iouissance à l'abandon, & en laquelle toutes les facilitez du monde se presentent sans aucun destourbier; ou bien qu'il l'ait avec les difficultez ordinaires en amour pour n'y estre toutes les occasions disposees ainsi que l'on souhaiteroit. Ie ne vous veux poinct particulariser toutes ces difficultez: car en cecy le temps me defauidroit plustost que le suiet: mais lors qu'elles se presentent, ie vous supplie dites moy combien de tintoins, combien d'algarades nous repassent par les esprits pour n'auoir le temps, les heures & faisons à nostre apoinct, pour iouyr de nostre plaisir que nous ne recognoissons plus par imagination apres la iouissance, comme nous faisons auparauant, ains par effect: & d'autant que l'effect surmonte l'imagination, d'autant sommes nous plus

affligez pour veoir lors nos opinions demeurer en friche par l'iniustice du téps. Celuy qui est né dans la pauureté, bien qu'il appete grandement d'estre riche, si supporte-il beaucoup avec plus de patience sa fortune, que l'autre qui de riche est deuenu pauvre, ou qui au milieu de ses grands thresors & richesses, ne peut iouyr de son bien. Mais faignons que les deux amans ayét toutes heures à leur propos, & que les occasions leur rient de telle façon que sans scandale, & sans crainte du parler du peuple, ils ayent iouyssance entiere & de leurs corps & de leurs esprits toutes & quantes fois qu'il leur plaist. Estimez-vous que pour cela leur contentement en soit de plus auancé? Si vous l'estimez, vous faillez, & croy en ma conscience, que tout amant qui sera vrayement amant, & qui desirera que son amitié prenne traicte, se donnera songneusement garde de tomber en cest accessoire, encores que la faueur generale des astres l'y conuiast. Sçaez vous pourquoy? Par ce que pour ne dissimuler point ce que ie pense, ie voy que nous tant hommes que femmes, sommes d'une si miserable nature, que si voulons mettre ce contentement à tous les iours, il se tournera en contemnement. Contemnement qui fait mettre à nonchaloir tout le plaisir dont nous disputons: car comme vous sçaez trop mieux, és choses qui se tournent sur l'indifferent, tout ainsi que le deplaisir en est moindre, aussi le plaisir ne nous touche point de si pres. Ce que l'on se peut mesmes représenter par exemples és

personnes mariees qui se sont portees infinie amitié auparauint leur mariage, mais à la longue pour auoir iouyssance à plain drap, leurs atouchemens mutuels ne leur sont rien, au regard de ceux qui ne iouyssent de leurs volontez qu'à la desrobce. Les difficultez qui se presentent entre les amans apportent ie ne sçay quoy de mescontentement, qui nous augmente de plus en plus vn desir de nous reuoir & reioindre, desir qui est la flâmeche & entretene-mét del'amour, desir toutesfois qui ne va iamais qu'en la compagnie d'une infinité de tourmens. Et en effect voila les causes qui m'ont tousiours induit à penser quel'amât de quelque façon que le figuriôs, ne peut estre si asseuré qu'il reçoie ce parfait & accomply contentement que vous discouriez dernièrement: & ores mesmement qu'il le peust, si est-ce quel'amour mesmes a interest que les choses n'arriuent à cest extreme degré. Vous me direz qu'il ne faut dōcques point aimer, puis que l'amour en quelque faisō que ce soit est tousiours enuironné de tourmens. Parauéture ne seroit-ce pas le pire party que l'ō pourroit prendre, si l'aimer ou nō aimer depēdoit de nōstre choix: mais il est si malheureux traistre que le plus du temps lors que nous y pensons le moins, il nous surprend. Et neātmoins si quelque damoiselle bié apprise veut aimer, ie l'eray trefaise qu'elle n'en soit point degoustee par mon discours: car les mescontentemens de l'amour sont plus gaillards que tous les autres contentemens de ce monde. Toutesfois par ce que ce seroit

saalter d'un propos à autre, ie suis content de n'y entrer, pour vous aduertir en fin que tant s'en faut que ie condescende à vostre opinion, & que ie vueille rendre nostre amant si assuré & content comme vous le dressez, que au contraire ie pense que les desdaings, les craintes, les facheries font vne grande & meilleure partie de l'amour: & à peu dire qu'en l'amour le mescontentement est passaisonnement du plaisir. Ie m'assure que vous ne demeurerez courte de repliche, mais laverité est de mon costé. A Dieu.

A Monsieur de Fossomme, Gentilhomme Vermandois.

De la police
que tint le
feu Duc de
Guise, dās
la ville de
Mets cōtre
le siege de
l'Empe-
reur Char-
les cinquiesme.



Vous auez peu entendre (car ie croy que les nouuelles en sont arriuees iusques à Rome) comme les Allemands auoyent appelé le Roy à leur secours contre l'Empereur: ensemble la grande leuee d'argent & de gens que l'on a faite en France pour fournir à ceste entreprise. Entendez maintenant comme les choses se sont depuis passees: Le Roy n'estoit presque arriué au Rhin avecq' son armee, que l'Empereur esto- né de ceste nouuelle confederation, se trouua en tel desarroy de ses opinions, qu'il reestablit tous les Princes & Potentats d'Allemagne en leurs anciennes prerogatiues & libertez. Lesquels pour ceste cause depescherent soudain ambassades par deuers le Roy, pour le re-

mercier de l'aide qu'ils auoient receu de luy: ayans par son moyen recouu la liberté, qui leur estoit plus chere que la vie: & deslors mesmes luy baillerent le tiltre de Protecteur de la liberté Germanique. Le Roy les receut avec vn fauorable accueil, & à l'instât rebroussa chemin. A son retour il remeit sous son ancienne protection Mets, Toul, & Verdun, villes Imperiales; quoy faisant il a grandement flâcqué du costé de la Champagne nostre France, contre les auenues des estrangers. Je croy que vous serez d'accord que iamais entreprise ne reüssit plus à souhait que celle là, que sans coup ferir nostre Roy n'estant ni veu ni venu, ait atteint au comble de son intention: mais la suite en a encores esté plus belle. l'empereur fasché que tous ses desseings se fussent comme vn tourbillon tournez en fumee, & aussi estimant que c'estoit faire bresche à sa memoire, si pédant sa dignité Imperiale, ces trois villes demouroyēt sous la protection des François, delibera de poulsier de sa reste. Il fait vn grād amas de gens, & pour ne nous donner temps de respirer, vient mettre le siege deuant la ville de Mets sur la fin de l'Automne. Le Roy auoit esté deuant aduertý de ceste entreprise, & à ceste cause y auoit depesché Monsieur de Guise pour son Lieutenant general, qui s'y estoit transporté, suiuy d'une bonne troupe de gens de guerre, & parce qu'il preuoyoit qu'en peu de tēps Porage deuoit tōber celle part, il seroit impossible de vous raconter combien de deuoir ce gentil Prince apporta à la conseruation de la

ville. Car apres l'auoir fait retrancher & fortifier de toutes parts à suffisance, luy sçachant que la noblesse Françoisse est coustumiere de courir à vauderoute la part où l'on commencevne guerre, afin d'oster le desordre, ordonna que tous Gentilshômes volontaires, & qui y estoient venus pour leur plaisir, eussent à vuidela ville dedans certain temps, ou bien de choisir party sous l'vn des capitaines de la cauallerie ou infanterie, pour auoir logis dedans son quartier, & le suiure à toutes failles, factions & entreprises, tout ainsi que s'ils eussent receu la soulde & fait le serment au Roy sous leur charge. D'une mesme main il enuoya chasques bandes aux quartiers qui leur estoient departis, celles des gens de pied presdes murailles, à fin d'estre voilins des lieux où ils auoyent à faire la garde, & les gens d'armes & cheuaux legers sur le milieu de la ville. Enioingnant tres-estroitement à tous capitaines, Gentils-hommes & soldats ne faire logis hors leurs quartiers, à peine de punition corporelle. Et à fin que l'on fit plus de diligence de resserrer les grains & vins, qui estoient encores dehors, il fut par luy ordonné que dedans quatre iours on mettroit tous les viures & bestail des villages dans la ville, pour en fournir la munition, ou les vendre au marché à tel prix que l'on trouueroit, sur peine que le temps expiré les gens de guerre en pourroyent aller prendre impunément à discretion là où ils en trouueroient. Et pour nettoyer la ville de persônes superflûes, pour l'espargnemēt des viures, il fit réuoyer à

la gendarmerie son train & bagage, en ses garnisons ordinaires, sans reseruer au gendarme que deux varlets & deux cheuaux de seruice: & à l'archer, vn varlet, & vn cheual, regeant la caualerie legere selon l'ordre des archers. Et aux gens de pied de dix en dix vn goujat, & six cheuaux seulement en chaque bande. Faisct aduertir les citoyens de se retirer où il leur plairoit, transportans avec eux or & argent monnoyé & non monnoyé & tous leurs meubles, horsmis ceux qu'ils trouueroyent estre necessaires pour l'hebergement des soldats: & neâtmoins qu'ils les baillaissent par inuentaie aux Seigneurs de Piepape & Saint-Belin commissaires des viures, à ce que le tout leur fust conserué. Et entre autres citoyens il retint les charpétiers, maçons, ouuriers de fer pour employer aux remparts, fortifications, & seruice de l'artillerie. Comme aussi mareschaux, boulaegers, cordonniers, chaussetiers, certain nombre de chaque mestier: & par expres barbiers, & chirurgiens, ausquels il fit auancer argent pour se fournir de drogues & oignemens. Que l'on n'eust à soner nulle cloche sinõ celle de l'effroi. Qu'il n'y eust que deux horloges. Que les citoyens n'eussent à sortir de leurs maisõs quãd l'alarme soneroit. A chacũ des capitaines fait departemēt de chaque quartier, lequel ils auroiēt à defēdre sãs en bouger: & luy & ses cõpagnies seroyent au milieu de la place pour y subuenir selõ que besoin le desireroit. Que des prisoniers qu'on prendroit on tiendroic cest ordre, de ne mettre dans la ville les varlets & garçons de

fourrage, desquels on n'esperoit aucune rançon, à fin qu'ils ne consommassent les viures, ains seulement les gens d'apparence, lesquels on boucheroit en entrant dedans la ville, à fin qu'ils ne peussent remarquer chose aucune de nostre fortification. Et craignant la longueur du siege il feit reserrer tout le vin qui se trouuoit au quartier des gens de pied en vne ou deux caues, souz les clefs des capitaines, pour en distribuer puis apres à chaque soldat deux pintes le iour, ausquels il ordonna aussi deux pains chacun de douze onces. Il reduisit le nombre de douze cents pionniers à six cets. Et souz ces belles polices attendit de pied quoy l'Empereur, qui se vint heurter contre la ville presque aux fauxbourgs de l'hyuer, voulant ce sembloit non seulement combattre les François, mais le temps mesme. La plus grande partie de ses gens estoient logez en des loges de bois ou de cuir, à fin que si le siege s'acheminait à longueur, ils n'eussent à s'attedier. En ceste sorte la ville demeura assiegee six mois entiers; pendant lequel temps monsieur de Guyse voyant estre deu à ses soldats la soulde de deux mois, & qu'il n'estoit possible que le Roy leur enuoyast promptement argent, feit battre de la monnoye, & luy donna beaucoup plus haut prix que de sa valeur, souz l'obligation toutesfois à laquelle il se soubmettoit par cry public de la reprendre pour autant qu'il la bailleroit. Vous pouuez recueillir de tout ce cy quelle a esté la fin du siege: toute telle que vous la pensez. L'Empereur s'en est retourné

avec la courte honte tout ainsi qu'il estoit venu sans rien faire : si fâché que le bruit commun est, qu'il desire de se demettre de l'Empire entre les mains de Ferdinand son frere Roy des Romains : & aussi de se despoüiller de tous les Royaumes entre celles de l'Infant, d'Espagne son fils, & choisir sur ses vieux iours vne vie solitaire. Au contraire le Seigneur de Guyse est retourné en ceste ville plein de gloire & reputation, accueilli du Roy & de toute la Cour, avecques telle faueur que vous pouuez imaginer. A son retour il s'est trouué au mariage de la fille naturelle du Roy quel'on a solemnisé avec vne infinité d'allegresses. La magnificence des nopces a esté faicte en la grand' salle de Bourbon enuironnée d'une infinité de chapeaux & festons de lauriers, apposez en commemoration de tout ce qui s'estoit passé, dans lesquels estoit ce distique.

Herculis optasti longas transire columnas,

Siste gradum Metis, hac tibi meta datur.

La rencontre se faisoit sur la deuise de l'Empereur, qui estoient deux colonnes d'Hercule entrelassées de ces deux mots, PLUS OVTRE. Les gens de guerre auoyent auparauant aguisé leurs cousteaux pour la defense de ceste ville de Mets : le siege leué les Poëtes & gens doctes aguiferent leurs plumes pour l'illustration & exaltation des tenàs, entre lesquels le Seigneur de Ronfard a emporté l'honneur. Je vous manderay toutes ces particularitez, & par special toute la police qui a esté tenuë dans Mets, par ce que comme l'on dict qu'en la conflagration

generale de la ville de Corinthe, se fait vn telle-mesle de l'airain & autres metaux ensemble, que depuis & long temps apres on recherchoit par tout le monde le cuiure de Corinthe pour en faire des tableaux de parade: au contraire en la conseruation de la ville de Mets toutes ces belles ordonnances doiuent seruir non de tableaux, ains de miroüers à tous ceux qui d'oresnauant se delibereront de soustenir le siege d'vne ville. Vne chose me resiouit infiniment en ce faict cy : c'est que l'Empeeur ayant failly pour vn bon coup à son dessein, ie me persuade que ceste ville nous est assuree pour vn long temps. Car ie ne voy point en nulle histoire qu'apres que l'on a failly en vn long siege, on ne reprenne puis apres longue haleine auant que d'y retourner. Vous voyez comme ie ne suis point chiche à vous mander des nouuelles de nostre France : mandez moy en contr'eschange de mesme liberalité de celles del'Italie, & quel iugement on faict dans Rome de tout ce que ie vous escriis maintenāt. A Dieu.

*A Monsieur Sebilet Aduocat au Parlement
de Paris.*

*Si les Romains ont
esté superieurs aux
anciens
Gaulois,
soit au fait
des armes
ou des lettres.*



Par ce que le iour d'hier ie vous veis soustenir à outrance, que les Romains auoient esté superieurs aux Gaulois, en proüesse & vaillantise, & qu'au regard des bonnes lettres nous n'entriens en nulle comparaison avec eux, ayant depuis à part moy

recueilly mes esprits, i'ay pensé de vous en escrire mon aduis; non pour vne enuie que i'aye de vous contredire, mais parce que de vostre opinion en est issuë vne de plus dange-reux effect entre nous, par laquelle nous autres François estimons n'auoir rien de bon que ce que nous auons emprunté de la ville de Ro-me: & nous estans par ce moyen donnez en proye à l'estranger, depuis par succession de temps quelques sots & glorieux Italiens se sôt voulu affubler de tel hōneur par dessus nous, qu'ils semblent par leurs escrits nous reputer comme chiffres: & neantmoins (permettez ie vous prie que dès l'entree de ma lettre ie vous serue de ce mets) tant s'en faut que nous deuions rien à ce superbe Romain, que soit pour le regard des armes, soit que nous tournions nostre esprit aux lettres, il nous en deura de retour. Ie ne veux pas denier que les Romains n'ayent esté grands au faict des armes: mais si faut-il qu'ils nous recognoissēt qu'il n'y eust iamais nation qui les traitast de telle façō, ne qui leur apportast tant de dōmage & preiudice, cōme la nostre. Ie vous allegueray les victoires qu'obtindrēt jadis nos gaulois en Italie souz la cōduite de Bellovese, quād pour le siege & demeure qu'ils y planterent, fut par vn long espace de tēps appellee Gaule Cisalpine, ceste partie d'Italie qui fut depuis enuahie & occupée par les Lōbards. Ie me cōtenteray de vous remettre deuant les yeux le sac & rauage de Rome, qui fut souz la conduite de Brennon, lequel apporta tel effroy au Romain, que

depuis tant que sa Republique dura, il ne s'en peut asseurer. De sorte qu'à la moindre rumeur de guerre de la part des Gaulois, toute la ville de Rome à vn clin d'œil se mettoit en armes, sans exception ny d'age ny de personnes, se rendant nostre nom si célébré & redouté en ce sujet, qu'Antioche Roy de Macedoine delibérant guerroyer les Romains, estima qu'il ne pourroit venir à chef de son entreprise, s'il ne prenoit à sa soulde des Gallogrecs, qui estoient issus de l'ancien tige des Gaules: ne considerât pas qu'ils ne tenoyent plus de leur ancienne & originaire vertu; & que s'estans habituez dans l'Asie, ils auoyent par vne longue traicte de temps, avecques l'air, humé aussi la mollesse & delicatesse des mœurs de ce pays là. Que si nous voulons venir à Iules Cesar, quel'on recite auoir esté subiugateur de noz Gaules, si vous le pensez tel, vous vous abusez: par ce que les Gaulois se subiuguerent eux-mesmes par vn malheur qui est presque familier à tous peuples, quand leur estat se doit changer; ie veux dire par les guerres ciuiles & intestines qui lors vogoient dans les Gaules. Lesquelles furent tout de mesme façon renuersées comme la ville de Rome quelque temps apres par les factions & diuisions qui s'y presenterent. Mais encores en ce malheur là eusmes nous cest heur, que la fortune n'appresta telle faueur à Cesar, sinon à fin qu'ayant reduit souz sa deuotion les Gaulois, les tenant en rang non de vaincus, ains de ses confederez, il se preparast puis apres par leur vertu vne voye pour ruiner & mettre à fin

toute la gloire de Rome. Ce que recognoistât tenir principalement des Gaulois, estant venu à bout de ses affaires, il donna seance aux chefs & principaux au Senat de Rome, en recognoissance des bons offices qu'ils luy auoient faicts. Et combien que pendant l'Empire nous fusions reduits souz l'obeïssance des Empereurs, si est-ce que pendant ce temps nous leur seruismes de perpetuel exercice pour les tenir en ceruelle: parce que de soixante en soixante ans, nous leur remuâmes tousiours quelque nouveau meſnage, iusques à ce qu'apres plusieurs reuolutions d'annees les François s'estans emparez de noz Gaules, en fin l'Empire de Rome tomba en la persône de nostre Charlemaigne: & comme ainsi soit que toute la fleur & puissance de l'Empire eust esté long temps auparauant transportee par Constantin en la ville de Bizance, depuis appelée Constantinople, encores ne se peut ceste ville au long aller garantir de nos forces: par ce qu'elle fut prise par nos Bauldoiïns Comtes de Flandre, qui y commanderent l'espace de soixante tant d'ans. Et s'il vous plaist passer plus bas, & descendre à la memoire de noz bisayeux, ne voyez vous vn Roy Charles huietième auoir faict trembler vne Rome? Afin que ie ne vous face recit d'vn Bourbon du temps de nos peres. Au contraire vous verrez que quand elle a esté oppressee par nations estrangeres, & qu'elle a imploré nostre ayde, non seulement nous ne luy auons denié, mais qui plus est l'auons reſtablie en son ancienne dignité & grandeur. Vous aduisant

au demeurant que nostre Gaule ne fut iamais
desgarnie de grands personnages, faisans pro-
fession de la cognoissance tant de la Philoso-
phie naturelle que morale. En quoy ils furent
tant renommez, que plusieurs anciens estime-
rent que des Bardes & Druydes, qui manioyēt
& la Theologie & la Philosophie des Gaulois,
la Philosophie auoit pris sa premiere source
& origine : & les autres que les Grecs mesmes
auoyēt emprunté d'eux leurs caracteres. Ac-
compagnans outreplus tous leurs discours d'v-
ne telle grace, que les Romains mesmes, lors
qu'ils n'estoient aueuglez de jalousie, cele-
broyent entre tous les autres pays la faconde
des Gaulois, de telle maniere qu'ils estimoyent
qu'ils seruoient d'exemple & patron aux na-
tions circonuoisines. Vne chose sans plus en
eux me desplaist, qu'ils contemnerent de redi-
ger leurs sens & conceptions par escrit, don-
nans à entendre leurs secrets de main en main
seulement. Dont les Grecs & puis les Romains
sçeuient fort bien faire leur profit à nos des-
pens. S'il vous plaist de recognoistre sans pas-
sion toute l'ancienneté, vous trouuerez que ie
ne dy rié qui ne soit tres-veritable, & en peti-
lent toutes les escholes d'Italie si bon leur sem-
ble. Quant à vous, si vous auez rien à me re-
pliquer sur ce que dessus, la porte vous en est
ouuerte. A Dieu.

A Monsieur

*A Monsieur de Postel Conseiller au siege Presidial
de Troye.*

*Il semond
un sien, a-
mi de luy
escrire.*



Vo z precieus es lettres! car precieu-
ses puisie bien dire celles qu'en six
mois ie reço y de vous avec si gran-
des ceremonies. Mais dites moy en
bonne foy, depuis quel temps a on erigé es-
cole de Rhetorique dans Troye, en laquelle
vous ayez si bien apprises ces commun traits de
Rhetorique que l'on appelle Preuention?
Vous estes vn paresseux, me dites vous. Et vous
quoy? Vous aurez acte de vos diligences. Mais
à bon escient pensez vous que depuis le com-
mencement de Carefme, i'ay receu aucunes
lettres de vous? & si aucunes auparauant, au-
tres que par eschantillons? Ce neantmoins si
vous puis- ie bien asseurer que depuis vos der-
nieres ie vous ay escrit par trois fois. Nō point
lettres affamees, comme les vostres, ains plei-
nes de long discours, concernant tant vos af-
faires, que les miennes. Car quant à ce que
me mettez au mesmerang de paresse que
Monsieur Braillon, vous luy faictes grand
tort. D'autant que ie luy cede, & le recognois
mon aîné en ce cas, comme en tout autre,
vous aduisant qu'en matiere d'escrire il me
reste tant en arrerages, que ie luy ay mādé, que
puis qu'il ne me veut enuoyer de ses lettres, il
me renuoye les miennes, à fin qu'en ce faisant
ie pense qu'il a quelque souuenāce de moy. Au
regard des mille liures de rê te dōt m'escriuez, si

c'estoit chose asseuree, le party ne seroit à négliger, mais que les mœurs s'y accordassent. Car quant à moy, ie ne me vus point marier aux vz & coustumes de Paris, & m'enquerir premier du bien que des mœurs de celle dont on me portera parole. A Dieu.

*A Monsieur Braillon Conseiller au siege Presi-
dial de Lion.*

*Lettre plai-
sante par
laquelle il
semond un
sien amy
de luy es-
crire.*



VOUS estes doncques resolu tout à fait de ne m'escrire apres tant de diuerses semonces. I'en'ay point (direz-vous) de subiect. Ie ne le croy nullement, estant dans vne ville de Lyon emboucheure de toutes nouuelles qui viennent tant par la voye de Rome, que de Piedmont. Mais comment vn François estre sans subiect? Ecrivez moy, seulement que vous n'avez nulles nouuelles, & ie prédray cela pour nouuelles toutes nouuelles, veu que le François est de telle nature qu'il les recherche ambitieusement, s'en repaist ores qu'elles fussent fausses, & en vn besoin luy-mesmes se les forge pour se contenter. Donnons que vous n'ayez nulles. Or iusiene seray facheux creancier, & vous en quitte pour ces deux lignes dont nos ancestres honoroyent le commencement de leurs lettres: & que nous auons depuis reiettees sur la fin. Ecrivez moy seulement cela: Ie me recommande à vos bonnes graces, priant Dieu de vous conseruer aux siennes. Ceste lettre sera merueilleusement accomplie:

car estant le commencement & la fin, elle représentera l'ancienneté & le temps present tout ensemble. Ou si vostre plume est si desdaigneuse que du tout fuyez le trauail de m'escire, renuoyez moy pour le moins mes lettres, à fin qu'en ce faisant ie cognoisse que ie reçoÿ de vous quelque chose. A Dieu.

A Monsieur de Basmaison Aduocat au siege Presidial de Rion.



STANT en grande deuotion *Il console*
d'apprendre de vos nouuelles, ie *un sien de*
receu dernièrement vos lettres: vo- *my.*
stres vraiment puis-ie dire, pour
la grande humanité & courtoisie

qu'elles contenoÿent: mais non vostres pour le regard des longues plaintes dont m'auiez fait vn gros volume: & ne puis presque m'engarder d'vser d'vne plus grande plainte contre vous, en ce que des-ja il semble que vous repentiez de vostre entreprinse. Estimez vous si fortune ne vous a esté soudain apres vostre retour fauorable, que toute la suite en soit telle? Comme si vous estiez à cognoistre que les commencemens aspres & fascheux produisent vne fin tres-doulce, & vous mesmes en appelleray-ie à tesmoin, au peu de residence que vous feites en ceste ville. Qu'est il doncques besoin de m'escire que voulez vous despouiller de toute amitié pour espouser vne haine encôtre vous? Vous auez tort & recognoissez tresmalles dons de grace que nature

vous a eslargis pour en estre auare enuers les autres. Vous & moy courons mesme risque, vous en la ville de Rion, moy en celle de Paris; & encores que i'aye mille suiets & argumens de mescontentement, si vy-ie en ceste ferme esperance que le temps nous gardera nos rangs & prerogatiues, comme il a faict à ceux qui par priorité de leurs aages tiennent maintenant le deuant de nous : moyennant que nous accompagnions nos estudes & bonnes volonteiz d'une continue. Vray qu'en la comparailon de nous deux, ie trouue vostre condition meilleure que la mienne: d'autant que du premier coup auez mieux aimé estre le coq en vostre païs, que par vne longue traicte de temps mettre en ceste ville de Paris tous vos pensemens sur vne table d'attente, de laquelle neantmoins ie charme mes plus grands ennuis; Me consolant tousiours de cest ancien Prouerbe, que petit à petit on exploite grand chemin. Au demeurant quant à ce que me mandez auoir rendu l'amour esclau; comment? se pourroit il bien faire? Si ainsi est, ha pauvre malheureux! as tu mieux aimé vne seruile liberté, qu'une franche & libre prison? Amorty ne l'auez vous point, quelque chose que m'en escriuiez, ains endormy, & à la charge de se reueiller de plus beau quelque iour, pour vous faire reparer l'iniure que vous vantez luy auoir fait. Mais pour ne m'esgarer trop auant au poinct que i'ay si affecté, & vous departir de mes affaires, i'ay rompu tout le dessein que ie brassois de l'entiere mutatiõ de ma vie: vous

sçauéz ce que ie veux dire. Autre chose de nouveau & dont vous ne sçerez marry, i'ay fait mon premier coup d'essay à la Cour. En chose peut estre triuiale (direz vous) & dont il ne falloit lauer que ses mains. Non, ains en vne cause toute publique, qui concernoit la generale reformation du college des doctmans, que l'on appelle de Beauuais, avec grande assistance d'escoliers, qui desiroyent de sçauoir quelle fin prédroit ceste affaire. mais elle fut apointee au conseil. Quoy plus? i'apprend tous les iours combien est folle l'opinion de ceux qui maintiennét qu'il ne faut s'adresser aux Saints. Car au contraire ie croy n'y auoir si petit Saint, & mesmement en nostre estat, qui ne desire sa chandelle. Mais de cela & autres choses qui concernent nos affaires particulieres, vne autre fois plus à loisir. Ce pendant ie me recommande. A Dieu.

A Monsieur de Ronsard.

VOYEZ quel commandement ont vos ouurages sur moy: à peine estois- ie arriué à Argentueil que i'ay leu & releu l'Eloge Latin que vous auez fait de Pascal: & l'ay leu de bien bon cœur. Car quelle chose peut venir de vostre lime qui ne me plaise? Vray Dieu que vous auez à propos descouuert sa piperie? Comme non seulement vous auez combatu, ains abatu ce grand môstre: si que ie me promets (quelque priuilege d'impudence qu'il se donne) que deormais

il apprendra à se taire, & de ne publier ses inepties deuant la face de nostre Prince. Parquoy soudain que i'ay esté de repos, ie n'ay eu rien en plus grande recommandation que d'habiller à la Françoisse vostre Latin. Ce sera à vous de iuger si bien ou mal. D'une chose vous puis-je asseurer, que si ie ne vous ay satis-fait, ie me suis contenté moy-mesme, pour reuanger vne iuste querelle de nostre France & des gens doctes. Entre lesquels combien que ie ne me donne nul lieu, si vy-je en ceste esperance, que chacun d'eux tant par vostre exemple que le mien apprendra à la parfin de garentir ce Royaume de ceste dangereuse beste. En quoy nous ne faisons rien qui n'ait esté attenté par ce grand personnage Tournebu. A Dieu.

A Mademoiselle de

*Ceste lettre
fut faite en
faveur
d'un sien
amy serui-
teur d'une
Damoisel-
le.*



Y A N T passé quelques iours en ceste ville de Paris avec monsieur de la Croix vostre affectionné seruiteur, & l'un de mes meilleurs amis, ie pensay ne pouuoir faire chose plus pour mon auantage, que luy donner à entendre par toutes voyes & manieres, de combien s'accroissoit de iour en iour pour mon regard ceste amitié, qui est ja entre luy & moy conceüe de longue main. Or m'ayant descouuert toutes ses particularitez (comme à son plus cher secretaire) mesme de l'entiere seruitude qu'il a en vous, i'ay pensé ne luy pouuoir mieux congratuler

à son depart, que vous escriuant la presente. Non que ie ne fusse bien asseuré que dés l'entree de ceste lettre ne deussiez trouuer fort estrange, voire m'imputer à grande legereté d'esprit, la hardiesse que i'en ay pris: n'ayant de vous aucune cognoissance, que celle que i'en ay peu prendre par les discours qu'il m'en a fait. Mais aussi m'asseure-ie bien que là où il y auroit aucune faute en cest endroit de ma part, trouuera ce neantmoins quelque excuse & satisfaction en vous. Et ne fut-ce qu'en faueur de celuy, lequel si auparauant i'ay eu en reputation d'homme d'esprit, maintenant l'estimeray-ie beaucoup plus & mieux appris, pour auoir adressé ses vœus à l'endroit d'une telle sainte où repose toute misericorde & pitié. Qui m'a fait plus hazardusement mettre la plume au papier, esperant que toute matemerité seroit couuerte & effacee, par vostre debonnaireté, sous la protection de laquelle ie suis forcé me rendre: sans pretendre ce neantmoins faire tort à la Croix, de la volonté duquel disposez comme de la vostre. Mais vous sçauiez que si par vn commun accord de nature les volontez de luy & moy se sont vnies ensemblement, que luy s'estant voué à vous, il me seroit impossible m'exempter de vostre seruice. A la poursuite duquel i'espere me porter en telle sorte, que cestuy mien amy & moy diuiserons nos offices sans aucune jalousie: luy, en esperance d'un iour auoir en vous telle part comme sa deuotion me-

rite : & moy en perpetuelle contemplation & plaisir du contentement que ie pense que receuez l'un de l'autre de voz affections reciproques. Ausquelles ie prie Dieu vous donner tel accomplissement, que tout autre voulant faire estat d'amour, apprenne par vostre exemple aimer de penlee & de cœur. Duquel, ma Damoiselle, ie me recommande du tout à vostre bonne grace. A Dieu.

A Madame de

*Ceste lettre
est par forme
de gayeté
seulement
à une Dame
d'honneur.*

DVIS que d'une si prompte volonté auez tant osé entreprendre sus vous & sus vostre honneur, que de solliciter en mon absence ce mien seruiteur, lequel mandastes hier querir pour se trouuer auiourd'huy du matin à vostre leuer (qui est, comme il est facile à voir, & comme ie suis tres-seur, pour luy faire part de vostre meilleur) ie le vous ay bien voulu en voyer pour ne vous desobeïr, & semblablement la presente comme cheualier d'honneur de toutes Dames, entre lesquelles si par le passé ie vous auois tousiours en bonne estime & reputation, ie vous veux bien à présent aduiser que ie ne trouue ce tour bon ni honneste. Et m'en rapporteray à la commune de toutes femmes faisans profession de vertu. Ains me semble, puis que si auât vouliez lascher les resnes à vos passions, que deuiez choisir heure plus deuë, sans encourir tel scandale, & vous adresser à homme de plus grád merite, & d'autre calibre

que celuy duquel ne sçauriez receuoir que toute honte & vergongne. Et combien que iamais ne m'étrast en l'esprit vouloir chose que ie sceusse redonder à vostre des-advantage, & où ie l'entreprendray, ce sera à mon grand regret : toutesfois voyant que vous oubliez si auant, aussi m'oublieray-je à ce coup : non sous aucune esperance de maculer vostre honneur, ains pour la seule enuie que i'ay de le maintenir contre vous mesmes, que ie voy si aduantageuse à le prosterner. Ie ne doute point sus ces erres que ne me mettiez en jeu l'amour n'auoir acception de personnes. Car telle est la commune excuse des amans. Mais laissant telles disputes en arriere, qui me semblent gesir plus en la parole qu'en l'effect, ie me suis resolu (pour la grande obligation dont ie demeure redeuable enuers toutes les preude-femmes) prendre la cause de vostre honneur, à l'encontre de vostre desordonnee volonté : laquelle ie maintiendray contre tous à tres-grád tort vouloir tacher & maculer chose si precieuse à l'endroit d'homme de si peu de valeur. Ie ne sçay s'il s'offrira cheualier qui se mette de vostre party : toutesfois s'il s'en rencontre, il trouuera en moy homme qui l'en pourra faire repentir, tant est ma querelle iuste, en laquelle si ie ne pensois vous porter plus de faueur & d'amitié, que vous mesme ne vous portez, iamais ne me fusse ingeré à la poursuiure. Pourtant vous supplieray-ie tres-humblement ne m'en sçauoir maltalent. Car par ce seul effect pouuez vous assez amplement cognoistre en

quelle sorte i'entreprendrois la defense de vostre honneur à l'endroit des estrangers, veu que contre vous mesmes ie m'estudie le defendre. Et si ie ne puis impetrer tant de grace de vous de penser que tout ce que ie brasse est seulement moyenné pour vostre aduantage, ie me soumettray à la mercy du temps, lequel (comme i'espere) vous pourra quelque iour faire trouuer doux, ce que peut estre pour le present trouuer de trop aigre digestion. Et de ce en suppliray- ie le haut Dieu, lequel seul ie prieray tesmoigner de ma sincere affection. Vous protestant, Madame, par celuy mesme Dieu que ie viens d'appeller en tesmoin, que ny maligne jalousie, ny outrecuidee volonté (quelque cas que de prime-face il v'ous puisse sembler) ne m'ont appelé à vne si haute entreprise. Laquelle ie me delibere parfournir & mettre à fin, si Dieu plaist, incontinent que m'aurez mis homme sus champ, pour soustenir vostre querelle. Et sera l'issue de ce combat telle, qu'en tout euenement ie receuray vn extreme contentement. Car où il ne plaira à fortune fauoriser le succez de ceste mienne volonté; quelle extremité de plaisir pensez vous que ie receuray, me voyant vaincu & mis ius, pour retourner ceste victoire à l'illustratiō de vostre renom & louange? Et là où il plaira à Dieu m'enuoyer le dessus: pour le moins vous pourrez vous vanter en tous lieux auoir vn seruiteur en moy, plus soucieux de vostre honneur que de vous mesmes. Ainsi à bien bon & iuste droit me retiendrez-vous des vo-

stres. Iem'estendrois sur ce en plus long propos, si ie ne craignois encourir en vostre endroit l'opinion de grand parleur, & petit executeur. Or pour ne demeurer tel enuers vous, auisez (Madame) derechef, Cheualier propre pour se soumettre au hazard de ce combat, auquel ie vous penseray defendre: car telle est la deliberation de celuy qui vous est destiné de tous temps. Le Cheualier du parc d'honneur, 1552.





L E
D E V X I E S M E
L I V R E D E S L E T T R E S
 D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monseigneur l'Illustrissime & Reuerendissime
 Charles Cardinal de Lorraine.*

*Il fait pre-
 sent du
 premier li-
 ure de ses
 Recher-
 ches de la
 France à
 Charles
 Cardinal
 de Lorrain-
 ne.*



OMBIEN que pour les grandes affaires que soustenez sur les bras, ie me deusse plustost comâder vn silêce, que de vous vouloir inciter à la lecture de ces miennes petites Recherches; toutesfois cognoissant la foy & hommage qu'un chacun diuersemêt vous doit en ce grand theatre de la France, sur laquelle Roy vous a constitué comme souuerain apres luy, i'ay pensé qu'entre tant de Seigneurs, Gêtils-hommes & autre sorte de gens qui vous sont acquis, ie serois trop ingrat si en reco-
 gnoissance du bien que nostre France vniuer-
 selle reçoit par vostre moyen, ie ne vous fai-
 sois particulièrement present du plus excellêt
 de mon creu. Non vrayement sous vne sotté
 opinion que i'aye de vous distraire ou escarter

de vos pl^o serieuses occupatiōs: mais tout ainsi qu'en vos maisons de parade chacun s'estudie de vous apporter quelques antiquailles de marque, desquelles parauenture vous repaissez seulement vne fois à la trauerse vos yeux, demeurant au surplus content de les auoir vne fois en vostre possession: aussi vous enuoyant ces fragmens que i'ay tirez des anciennetez de nostre France, j'espere qu'encores que ne les couriez que de l'œil, si en ferez vous estat comme des vostres. En quoy ie me promets auoir la fortune de tant plus fauorable, que la pluspart de ceux qui ont par le passé employé leur entendement à escrire, n'ont eu autre sujet de leur eloquence que l'histoire des Grecs ou Romains, ne iettans les yeux sur la nostre, combien que nous ne leur cedions rien en gloire de hautes entreprises: & de ma part j'estime vous estre de tant plus agreable, que i'ay rappelé en ce lieu toute mon estude & labeur en la deduction de la France, principale bute de tous vos discours & pensees. Vous promettant prester telle continue à cest œuvre (si i'ay le moindre sentiment qu'il vous retourne à gré) qu'auant quelques reuolutions d'annees aurez les autres ensuiuans: dās lesquels ie me delibere poursuiure mon entreprise avec vn vœu public & solennel de despendre desormais ma vie au plaisir de si honorable exercice, tant pour reuanger nostre France cōtre l'iniure des ans, que pour trouuer, s'il vous plaist, quelque lieu de retenuë en vostre bōne

grace, seule ressource à present des bonnes lettres & disciplines. A Dieu.

A Monsieur Bigot, Seigneur de Tibermeuil, Advocat au Parlement de Rouen.

*S'il est bon
de. coucher
par lettres
quelques
beaux dis-
cours.*



O v s en rirez, ie m'asseure: Aussi que sçaurions nous maintenant faire parmy ces tumultes qui voguent par la France, sinon à la Diogenique rouler, tourner, & retourner en nostre vaisseau, ie veux dire, fueilleter & refueilleter nos papiers? Nos plumes nous seruent de glaiues, toutesfois glaiues de telle trempe, que nous sommes au temps qui court bien empeschez de sçauoir de quelle sorte les affiler. Car d'en vser comme d'espees qui coupent à deux trenchans, nous le pourrions entreprendre sàs encourir l'opinion d'impieté: si en forme de cimeterre à vn trenchant, les vns ont de leur costé la force des gens & des armes, & les autres, les esprits gaillards & nō engourdis. Brief c'est chose fort chatoüilleuse de vouloir desployer sa plume à bon escient, & à peu dire entre tant de picques baissées vser de quelques escrits de picque. Parquoy le meilleur est de s'ē escrimer comme d'vne epee rabatuë en vn jeu de prix: duquel il faut que ie vous confesse rondement que le Seigneur d'Ardiulliers m'a du premier coup donné la touche, comme pourrez mieux iuger par les poësies de luy & de moy que ie vous enuoye. Tellement que le voyant en ma-

tiere de versauoir si heureusement rencontré
dés la premiere desmarche, ie ne puis dire au-
tre chose fors que luy & moy ressemblons les
terres: luy celle qui est encore neufue, laquelle
non accoustumee de nourrir dans son sein les
semences, dés son premier depucelage rappor-
te à son laboureur vn fruit avec vne usure ex-
cessiue, comme si de longue main elle eust
couué dans ses entrailles ceste grosseste: & moy
à celle qui pour auoir receu plusieurs chocs de
la charruë est lasse de satisfaire à l'esperance de
son maistre. L'enuie (mon Bigot) que i'eus de
bien faire me conuia à ce noble exercice de
Poësie: duquel par frequent vsage i'appris
par aduanture à escrire non impertinemment
(il me suffit qu'entre vous & moy ie me le face
accroire) & le bien & souuent escrire en apres
m'apporta contre tout ordre de nature vne
nonchalance & paresse. Qui est cause que pour
fin de ieu ie me suis trouué comme lourche &
despourueu de toute place entre ceux qui por-
tent le nom de Poëtes. Ce naif qui tient com-
me le sage pilote le gouuernail de nos œuures,
me conuia à autre sujet, duquel ie ne me puis
distraire. C'est pourquoy ie trouue Ardiuil-
lier trop mieux né, lequel comme ce gentil
Romain Pollion a commandement sur ses
heures: moy en l'estat auquel ie me suis voué,
tanquam seruus adscriptitius perpetua gleba
addictus videor. Toutesfois pour le mal que
ie luy veux, ie ne seray iamais marry qu'entre
ceux qui auront cognoissance de nous deux,
l'on dic à l'aduantage de luy, qu'il y a plus de

peuples qui adorent le Soleil leuant, que le couchant. Mais ie vous prie, voyez ce que ie luy ay en cecy conseillé, & vous rendez iuge & arbitre de mon conseil. Il me semble que ceste Poësie Françoisse, qui depuis dix ou douze ans en ças insinua entre nous, commence de perdre son credit: quoy que soit que ceux qui ont preuenu les derniers, cōme fils aînez des Mutes, se sont donnez de grands aduantages & precipus par dessus les autres. Parquoy ie me iuis aduisé d'une chose. Vous cognoistez l'esprit de ce Gentil-homme. Vous sçauiez l'eslite qu'il a de paroles non recherches que bien à point. Vous sçauiez encores les discours qui luy tombent en la bouche par vne promptitude d'esprit à chaque propos. Et toutesfois pour autant que tels discours sont poinctes qui contentent ou l'oreille de l'escoutant, ou l'œil de celuy qui les lit tant que peut porter vne page, mon aduis estoit qu'il se mit à tracer des lettres Françoises, non toutesfois à l'imitation de ceux qui ne nous discourent que les affaires de leurs maisons, dont nous n'auons que faire: mais enuoyant ses lettres ou feignant de les enuoyer aux vns & autres (car ie n'y trouue grand interest) il les accompagne de quelque honorable narré, tiré ou d'un gentil discours, ou d'une notable erudition, ou de la commodité d'une histoire ancienne, ou du temps qui court: entrelassant de fois à autres ces matieres serieuses de quelques gentilleses d'esprit: de la façon que nous en voyons plusieurs & dans Plin & dans Politian. Ceste

maniere

maniere de faire n'a pas pleu au bon homme Erasme, qui veut que sans fiction vne epistre ait esté enuoyee. Et quant à moy, son iugement ne me plaist. Par ce qu'estant cecy pratiqué de la façon que ie dis, il apportera profit & plaisir ensemble. Ie neveux point icy vous ramenteuoir l'aage de nos peres: nous vismes en nostre enfance vns Longueil, Contarein, Bébe, Sadolet, Pole, Bonamie, & plusieurs tels autres qui s'acquirent le bruit de sçauans parmy le peuple, pour dicter bien vnes lettres en langue Latine, & toutesfois lettres dans lesquelles il n'y a qu'un amas de paroles bié choisies de Ciceron, & proprement, rapportees à leur ouurage, en forme de marqueterie. De ma partie ne voudrois pas qu'on acquit vn bruit pour sçauoir seulement bien dire. Mais, pour ne m'esloigner d'exemple fort conuenable au cas qui se presente, nous vismes en Italie vous & moy Claudio Tolomei, qui depuis fut Ambassadeur pour la Republique de Sienne en France, lequel fut grandement estimé entre les siens pour les epistres qu'il fit en son vulgaire: non pour autre raison, que pour ces belle pointes qui sont si familiares à Ardiuilliers, que malaisémēt sçaurions nous trouuer son semblable. Mais vous demadant vostre aduis & franc arbitrage, il semble que par mes raisons ie vueille preuenir les vostres, & vous oster les moyens de me desdire. En effect voila les jeux par lesquels nous essayons de tromper le tēps, pendant qu'il plaist à dieu nous frustrer de vostre presēce. Car quāt aux affaires publi-

ques, ie ne vous en maderay chose aucune; ayât ceste perpetuelle reigle & obseruance dans mes lettres, d'employer pour signe de silence ceste lettre de S. que les Romains employoyent au dessus de l'inscription des leurs pour signification de Salut, vsant de ce caractere presque en la mesme forme que les Lacedemoniens. D'autant qu'ils le faisoient pourtraire sur les porches & entrees de leurs maisons, pour donner à entendre qu'il falloit contenir sous perpetuel silence les communs deuis qui s'estoyent entre eux païlez pendant leur boire & manger. Et de moy ie le veux empraindre non seulement dessus mes lettres, ains en moy; pour me commander en tous mes deuis & escrits vn silence des affaires esquelles ne sçauois donner ordre, & ne les puis neantmoins proferer ou ouyr sans vn grand ressentiment de douleur. A Dieu.

Lettres du Sieur de Tibermy à Pasquier.



A y par plusieurs de mes lettres faict plaintes à Monsieur d'Arduiliers de quelques fascheres qui m'estoyent suruenues par deçà; à fin de tirer de luy quelque remede & consolation. Ses lettres m'ont iusques icy soulagé: mais à ce coup la concurrence de vos odes & missiues m'en a du tout deschargé. Me rafraichissant la memoire du temps que i'ay autre fois passé en toute gayeté avec vous. Qui me fait esperer d'y en passer encor quelque autre, si ie ne puis

tout le reste de ma vie. Vous direz tout ce qu'il
 vous plaira, mais ien'y trouue que rire: ie ne
 vöy rien de vous qui ne soit bien fait, non par
 mon opinion seulement, qui n'y seruiroit de
 gueres, ains par le iugement de ceux qui s'y
 cognoissent mieux que moy. I'ay cherché &
 leu vos œuures imprimees: mais receuant
 maintenant ce present de vous, ie l'ay leu d'v-
 ne plus grande deuotion, comme gaige & as-
 seurance de nostre amitié. Et si vous me don-
 nez congé de me chatouiller moy-mesme, ie
 m'en tiens vn peu plus glorieux. Car par cela
 ie fay consequence que vous faites estime de
 moy & de mon esprit. Autrement le present se-
 roit inutile. Brief l'opinion que i'ay de moy ne
 prend petit accroissement de la coniecture que
 ie fais de la vostre. C'est bien de quoy rire cela,
 & non pas des beaux fruiçts que m'avez en-
 uoyé: puis qu'il faut que gens sôbres, obscurs &
 Saturniës pësét quelque chose d'eux. Bié vous
 diray-ie qu'ores que ie n'aye de quoy payer,
 ie me messe de donner iugement des autres.
 Quant à vostre Bachelier courant, i'açoit qu'il
 se soit trouué estonné, si merite-il entrer au
 cours, puis que luy voulez assigner place. Il
 s'est acquis vn sçauoir exquis & diuers par vne
 longue leçon des bons liures. Il a la memoire
 prompte & presente, l'apprehension viuë, la
 diction Françoisë en main, en quelque chose
 où il se vueille addonner, il luy sera impossible
 de mal faire. S'il veut suiure le conseil que luy
 donnez, ie le trouue bon: sinon, il me semble
 que les Dialogues sont fort propres pour

communiquer nos conceptions. La Philosophie fournit plusieurs discours, lesquels ont meilleure grace en carmes qu'en prose. S'il se peut addonner à la prose, ie ne suis pas d'aduis qu'il oublie l'autre, si son naturel l'y pousse. La grandeur des premiers Poëtes ne le doit detourner de faire ce qu'il pourra : la literature n'est pas comme la tyrannie. Ceste cy n'endure point de compagnon, celle là s'en fortifie, pourueu qu'elle ne soit point questuaire. Vous le comparez à vne noualle, tresbien : pour ce qu'elle rapporte apres qu'elle est purgee de broussailles, espines & autres mauuais bois : & encores mieux au Soleil leuant. Mais c'est vn Soleil du Prin-temps, qui excite les humeurs, & ne les resoult. Vne chose ne vous puis-ie accorder, que le vostre soit Soleil couchant, ains vn plein Soleil d'Esté, qui par sa chaleur & lueur fait fructifier toutes choses. Plusieurs en toute leur vie ont pensé s'estre aduantagez en grande reputation pour auoir moins fait que vous. Mais aux œuures que bastissez ie suis prest de vous monstrier par certaine demonstration que n'estes encores à vostre Midy. Il n'est pas temps de se retirer : le sçauoir croist, le iugement se renforce, l'expérience se multiplie : & vous voulez vous contenter du passé ? Ie vous promets de vous reueiller, si faites semblant de vous endormir. Ie vous écris vn peu librement, mais ie m'asseure sur la chartre de mon país. D'autres affaires ie suis aussi aise de n'en ouir parler, comme vous de vous en taire. A Dieu.

*A Monsieur de Marillac, Sieur de Ferrieres,
Conseiller du Roy, & maistre en sa chambre
des Comptes de Paris.*



VOYANT que par vn bannissement volontaire vous auez *Il prefere par forme de gayeté la vie des villes à celle des chāps.* choisi vn plaisir muet (vous estant confiné aux champs) pour laisser la communication qui se trouue és villes, ie me deliberois en contreschange vous gouverner à part moy sans mot dire. Et de fait me promenant seul & pensif dans mon estude, il me sembloit, comme si eussions esté ensemble, que ie vous voyois fort ententif à faire la ronde en vostre parc de Ferrieres. Maintenant esmondant vn arbre, maintenant allignant vne allee, & ores dressant avec vostre Iardinier vn parterre. Et pour vous dire le vray, prenois grand plaisir à toutes telles actions, non pour plaisir que i'y eusse de moy, ains pour vous faire plaisir. Tellement que ie n'estois moins content de me nourrir en vne contemplation de vous, que vous en vne contemplation de vos arbres. Toutesfois puis que par vos lettres auez voulu destourner vostre esprit du pensémēt des chāps, pour l'acheminer à la ville: aussi veux ie faire vne saillie de nostre Palais pour rustiquer maintenāt avecques vous. Vous estimerez dōcques auoir en ceste lettre affaire nō à vn Amphioū ou Orphée, qui par la douceur de sa voix vous vueille ramener en la ville, ains à vostre frere Chrestien,

lequel ayant compassion de vostre fortune vous veut remettre en meilleure voye, encores que ne la desiriez. Car pourquoy ne tascherai-je à vous y remettre, puis que ie vous voy auourd'huy si mal aduisé de choisir le silence pour le deuis, la solitude pour la frequence, la crainte pour la seureté, vn air morfondu pour vn chaud, brief au lieu d'une liberté auoir pris les champs pour prison? Et sur tout n'auoir autre personne maintenant (après Madamoiselle vostre bonné partie) à qui puissiez communiquer le secret de vos pensées, sinon aux arbres? Et encores arbres qui dès vostre premier abord se sont voulus despouiller de leurs robes gayer, pour vous donner par signes à entendre combien en leur vegetatiue ils sont marris de vostre presence. Malheureux est, dient les saintes lettres, qui choisit la vie solitaire. Ie sçay bien que pour vous reuanger vous m'obiecterez que miserable est la condition de nos villes, qu'en icelles abonde & le vice & l'enuie avec trop plus grande prodigalité qu'aux champs. Mais tout ainsi que le vice, aussi y est la vertu plus plantureuse & frequente. Et si l'enuie y faict de plus grandes preuues, en contre-balance de ce nous sommes recompensez d'un plus grand honneur. Honneur qui non seulement fait oublier toute la desfaueur de l'enuie, honneur dy-ie, qui est l'ame des bons esprits & cœurs genereux. Ie sçay encores que vous me direz que quelques anciens Philosophes furent d'aduis qu'il falloit du tout abandonner la ville & les affaires pour trouuer son

repos aux champs. Mais ie vous responds que tel estoit par aduerture leur aduis, par ce qu'ils n'estoyent pas employez, & que pour autant, ou que nature, ou la fortune les auoit rendus gens contemplatifs & oiseux, ils vouloyent induire & semondre à mesme oisiueté tous les autres. Que si peut estre vous me couchez les Cincinnats & Curies, qui des affaires de la ville prindrent la route des champs, comme en vne retraite de leurs trauaux; ie vous diray que ce n'estoit pas qu'ils aimassent plus la vie champestre, que la ciuile, ains parce qu'ils se delectoyent plus de la diuersité. Et tout ainsi que celui qui est de son ordinaire nourry de viandes delicates & friandes, est quelque fois tres-content de laisser vne perdrix, pour se prendre à du bœuf salé, ou du lard; aussi ceux-cy & tous ceux qui les ressemblerent, par vn attediement que leur apportoit l'accoustumance de manier les grandes affaires, se retiroient par fois aux champs: non qu'ils ne s'estimassent beaucoup plus heureux de negocier dans les villes, que de se rendre oiseux aux villages. Par ainsi toute ceste vie rustique leur estoit tout ainsi qu'une parenthese. Et au surplus si sans nous arrester aux exemples qui couurent quelques fois beaucoup de dissimulation, nous voulons considerer la nature, qui est celle que nous deuons nous proposer pour seule & principale bute de nos actions, ie vous supplie dites moy quelle est la fin pour laquelle nous sommes establis en ce monde, sinon pour la conseruation de ceste humaine societé? Vous

m'accorderez d'ôcques, côme ie pèse, que plus nous approchons de ce but, & plus nous satisfaisons au deuoir auquel nous sommes appellez. Ie ne veux pas vrayement dire que le laboureur, qui est membre de nostre republique, n'estudie en quelque façon à cest entretenement: mais que son estat y aspire de telle sorte que le nostre, ie ne l'estimeray iamais. Et croy que vous Syndic & Procureur general de la vie Rustique m'en passerez condamnation. Es villes affluent les grâdes traffiques, non seulement des marchandises, ains des esprits: es villes sejourne le mechanique industrieux, es villes heberge le grand Magistrat, qui est la bride & retenail de tout le peuple: es villes les bônes lettres & disciplines, par lesquelles nous nous rendons excellents par dessus tout le commun peuple. Et encores que ie sçache bien qu'on puisse estre Philosophe aux champs, toutesfois que profite ceste belle Philosophie si en cultiuant vostre terre vous tenez vostre sçauoir en friche, sans en faire part à ceux pour lesquels vous estes aussi bien né, comme pour vous? D'auantage si sans faire estat de ceste generalité, nous voulons nous arrester au contentement de nous seuls en nostre particulier (par ce qu'il semble que ceux qui quittent les villes le facent pour vn repos de leurs esprits) considerons ie vous prie d'où prouiennent les ennuis, tribulations & fascheries qui traouillent nos esprits. Et certes vous m'accorderez que c'est de l'apprehension que l'on conçoit pour vne chose que nous

aimons ou desirons. Ainsi le pere se tourmente & afflige d'auoir perdu son enfant, l'Aduocat d'estre succombé de la cause, & le marchand que sa marchandise ait esté submergée d'une tourmente. Je veux doncques dire, ou que le laboureur est du tout sans apprehension, ou que si aucune apprehension il a au suiet qu'il se propose, il n'est pas moins passionné quand il est frustré de son esperance, que l'Aduocat ou le marchand en leur estat. Et mesmes si l'on me veut dire qu'il traueille sans passions hazards qui trompent ses opinions, il faut que tout d'une suite l'on me confesse qu'il ne reçoit point de plaisir des choses qui luy retournent à souhait. Car les plaisirs & desplaisirs prennent leur origine en nous d'une mesme source & fontaine. En sorte que celui qui ne prend à desplaisir le mal, ne prend aussi plaisir du bien, comme luy estant vne chose indifferente. Mais donnons que sans passion l'esprit de l'homme, qui est aux chaps, viue en repos, estimerez vous pour cela qu'il y ait quelque marque sur nous? Au contraire i'estime que c'est le plus grand bien que nous puissions recueillir des villes, si elles nous apportent le bannissement du repos. Car si nos esprits furent faits à la sèblace & image de ce haut dieu, qui est en perpetuelle action, he vrayement ie ne voy point pourquoy nous voulions nous pourchasser vn repos: specialemēt lors que nous l'assaisonnons de quelque honneste attrépance. Et pour ceste cause quelques grāds & sages personnages se conformas à mon dire, disoyent

qu'ils n'estoyent iamais moins seuls que quand ils estoient seuls, ny moins entachez de l'oisiuete que quand ils estoient oisifs. Nous voulans donner à entendre, que non seulement es villes closes, où abonde la frequence du peuple, mais aussi aux hermitages & lieux sombres nous devons tousiours estre accompaignez de quelque belle occupation d'esprit : esprit dy-ie que l'on ne peut bonnement occuper sans quelque entrelas de passions selon la diuersité des objets. Et toutesfois pourquoy bannirons nous tout à faict du laboureur le trauail d'esprit ? Il me souuient à ce propos auoir leu dans Marcellin qu'au parauant que les Bourguignons se fussent inuestis d'une partie des Gaules, comme ainsi fust qu'ils feissent seulement profession, ou des armes, ou du labour, consequemment qu'ils deussent auoir l'esprit moins mondanisé que nous tous : toutesfois lors que contre leur esperance la terre leur faisoit faillite, ils entroyent en vne fureur si estrange, qu'ils chassoyent leur Roy de leur Royaume, & en installoyent vn autre en son lieu. Estimans par vne opinion barbaresque prendre belle vengeance de Dieu, lors qu'ils s'attachoyent à celui qui representoit sa Maiesté sur la terre. Et puis soustenez maintenant que les passions, voire extraordinaires, ne se trouuent aussi bié aux gens rustiques, comme à nous autres citoyens ? Que dy-ie aussi bien, si par demonstration infaillible ie vous monstre qu'il faut qu'ils en soyent plus touchez ? Car pour vous parler seulement de mon estat, laissant les autres en

arriere, si le malheur se rencontre que trauail-
lant pour autruy, ie perde d'aduéture ma cau-
se, encores qu'il soit impossible que ie n'en sê-
te quelque trauerse en mon esprit, si en est elle
beaucoup moindre. Par ce que ie perds sans
rien perdre, lors que i'ay faict mon deuoir, voi-
re me flate-ie de ceste opinion, que ma perte
est aduenüe pour auoir esté expolé au iugemēt
des hommes, dont les opinions sont peu leures
& mal arrestees. Au contraire, le laboureur
qui laboure son heritage, combien doit-il e-
stre fasché estant deceu de son attente, quand
sur luy seul tombe ceste perte ? Or combien
plus, quand il laboure sur autruy, & que par la
calamité d'une année il tombe à la mercy d'un
maistre impiteux, qui ne luy corne autre cho-
se dans les oreilles, qu'une fascheuse apprea-
tion de grains ? Laquelle sortant effect ne luy
laisse pour l'aduenir nulles esperances de res-
source. A fin que ie n'entre en nulles autres
particularitez, comme de la pillerie du gen-
darmerie, cueillette des tailles & subsides, des-
quelles combien que pour le rang que souste-
nez soyez franc & exempt, si ne vous sçauriez
vous exempter d'une affliction commune,
voyant tout ce pauvre peuple affligé. Toutes
lesquelles choses ne se rencontrent pas si aisé-
ment dans les villes, esquelles combien que
nous sentions quelquefois la rigueur des da-
ces, si apprenons nous à les supporter plus
doucelement par l'industrie de nos estats. Aussi
disons nous que le laboureur traine avecques
sa charruë tout le malheur du temps quant &

foy. Au demeurant si laiffans toutes ces confiderations à part, il vous plaist que nous difcoursions sur les plaisirs exterieurs que parmy ces aduerfitez vous pouuez receuoir aux champs: vous me direz (ie le fçay bien) que lors que la saison nouuelles'y addonne, vous oyez fous le couuert d'un arbriffeau la musique des oyfillons de goifans à l'enuy leur ramage. Quel plus doux chant demandez vous, qu'une voix bien organifée, vne parole articulée, vne harangue bien trouffée, soit de la part d'un professeur des bonnes lettres, ou d'un prescheur, ou d'un Aduocat bien-disant? Prenez vous plaisir au deduit de la chasse? Je chasse plus en un quart d'heure en mon estude, que vous en un iour par les champs. Et puis presque dire de nous ce que disoit anciennement le Roy Edoüard d'Angleterre de nostre Roy Charles cinquiesme. Car tout ainsi qu'il disoit que le Roy Charles prenoit plus de villes & chasteaux, iouant seulement de sa plume, que tous ses predecesseurs avec leurs affusts militaires: aussi avec nos escritaires & papiers faisons nous plus grande queste de lieures, lapins, ou de venaison, que tous vous autres messieurs avecques vos meutes de chiens, pan-neaux & filets. A fin qu'outre telles questes ie ne mette en ligne de compte les amitez, obligations, & alliances des personnes que nous acquerons tous les iours: Ce que les champs ne vous apportent. Voulez vous passer vostre temps sur les herbes? Et qui est celuy qui ne fçache qu'un Plin, Dioscoride, & Mathiole

m'en apprendront plus en vne heure, que tous vos iardins en dix ans ? Vous delectez-vous du fruitage ? Et où en est l'abandon sinon aux halles, où est le grand iardin de Paris ? Et à peu dire nous recouurons dans les villes avecques tout contentement en abondance & a choïson, ce que vous avecques mille trauaux & fatigues recueillez escharlement sur vos lieux. Pour mettre ce pendant en oubly vne infinité d'autres parcelles, esquelles nous vous deuançons en tout. Je ne puis doncques me persuader qu'il y ait vne seule occasion qui vous induise au delaissement de la ville, si ce n'est qu'ayez crainte que les tuilles de nos maisons ne tombent sur vostre teste, comme il en aduint à Pyrrhus Roy des Epirotes. Et de moy ie crains qu'il n'y ait encores quelque aigle de la race de celuy qui tua Eschile au milieu des champs, quand il laissa tomber sur sa teste chauue vne tortuë pour la casser, pensant que ce fust vn rocher. Parquoy, pour mettre fin à ma lettre, ie vous supplie reuenir non pas à nous, ains à vous, & recueillir vn peu vos esprits. Autrement si estes tant attaché à vostre opinion, ie me feray deormais accroire qu'estes possédé par Ferrieres, & non Ferrieres par vous. A Dieu.

*A Monsieur de Marillac Seigneur de Ferrieres,
Conseiller du Roy, & Maître ordinaire en
sa chambre des comptes.*

*Il se gausse
de quel-
ques folles
ordonnan-
ces d'a-
mour qu'il
auoit faites
à vn iour
des Roys.*

PAr ce que pour le present mettez tou-
te vostre estude à bastir, ie vous ay
voulu imiter, mais d'une imitation si
gaillarde, que ie me puis bien vanter vous pas-
sier de tout poinct. Car au lieu que materielle-
ment dressez Palais & chasteaux pour estre re-
ceptacles de vous & de vos amis, i'ay voulu
d'un plus haut dessein bastir vne republique: &
encore republique composee sur vn modele
si spacieux, qu'elle ne s'estendra point à vn seul
peuple, comme est l'ordinaire de toutes loix,
ains generalement à tous de quelque estat,
qualité, region, & religion qu'ils soyent. Ce
sont les ordonnances d'amour que ie vous en-
uoye, lesquelles sous l'autorité de Genius Ar-
chiprestre d'amour ont esté publiees aux grâds
arrests tenus la veille des Roys en ma maison,
en presence de nostre Roy, en vne bien gran-
de assemblée tant d'hommes que de Damoi-
selles. Vous iugerez par la lecture d'icelles si ie
suis digne d'estre ou Chancelier d'un grand
Monarque, ou grand Escuyer des Dames, ou
l'un & l'autre ensemblement. Voyla de gran-
des & superbes propositions. Pour le regard
de la premiere ie vous remets deuant les yeux
ces belles & magnifiques loix: loix que ie puis
dire, sous meilleurs gages que Ciceron en sa
harangue pour Milon, non dictées, ains nees,

lesquelles nous n'auons apprises, prises, ou par longue lecture acquises, ains qui de la mesme nature se tirent, s'inspirent, & de ses propres mammellès s'espuisent. De maniere que ie me vâteray que toutes les autres ne sont que masques au regard de celles-cy. Partant peut on à bonne & iuste raison dire, selon le vieux Prouerbe François, que i'y ay bien planté mes seaux. Consequemment que c'est à moy auquel appartient ce grand estat de Chancelier. D'un autre costé si vous considerez le sujet, & de quelle viuacité i'ay enfourné le fait des Dames, il n'y a homme de iugement qui ne me declare digne d'estre leur grand Escuyer. Toutesfois en ceste conclusion & arrest i'entre en nouuelle perplexité. Par ce que ie me tiens assuré qu'il y aura quelques superstitieux personages, comme vous, qui me diront que ces deux estats sont incompatibles ensemble. Mais pour ne demeurer longuement en ce scrupule, ie scaurois volontiers qui leur à enseigné ceste leçon. Ne veit-on iamais Châcelier estre seruiteur des Dames, ou quelques seruiteurs des Dames auoir esté Chancelier? Au contraire ie soustiens que le seruice des Dames est la premiere planche pour paruenir aux grands lieux. Chose qui se peut aisément recognostre par vne demonstration oculaire. Car qui sont ceux qui conferent tels estats sinon les grands Roys? Desquels si nous voulons escheler la puissance, qui sont ceux qui ont plus de commandement sur eux que les femmes? Et de ce ie m'en rapporte au passage exprez de la

saincte escripture. Je veux doncques en cest estrif conclurre que tant s'en faut que pour paruenir aux honneurs ce soit chose mal compatible d'estre seruiteur des femmes, qu'à l'opposite ie pense que leur seruice est accident inseparable de ceux qui veulent paruenir. Car mesmes si nous voulons peser plus subtilement les choses (mais toutesfois à leur vray poinct) vous trouuerez que ceux qui montent aux estats, ou par Vertu, ou par Pecune, ou par leur Diligence, ou par leur Dexterité & Industrie, ou par Importunitéz, & Prieres, ou par Faveur, ou par Piperie, encores sont en cecy toutes leurs actions accompagnées du feminin. Je sçay bien que vous me direz, & me sèble vous voir secouant à demy la teste me dire en paroles douces comme l'ancien Philosophe. Mon amy il est desormais temps que tu entres en la cognoissance de toy, il faut que tu balances tes forces, il y a bien grande difference de coucher ou en du papier blanc, ou sur des draps blancs, de iouer du plat de la langue, ou bien de l'aigu de la lance. L'un ressemble à vne escrime qui se fait avec l'espee rabatuë, l'autre à fer esmoulu. Les Dames ne se contentent de parolles, & ne prennent le bon vouloir pour satisfaction de l'effect. Mais à cecy ie vous responds, que ces obiections viennent de la part d'un homme couïard, & de desfiante nature, tel que vous. Au demeurant ie vous aduise que ie suis tant affectionné seruiteur des Dames, que le plus grand traict de sagesse que ie puisse iamais faire, est de ne me cognoistre point, à fin qu'elles me

cognoissent. Aussi est-ce à elles de faire poix de mes forces, & non à moy. Que voulez plus? S'il faut bailler coup de lance; i'en feray voler les esclats. Les forces croissent par l'object: tirez souuent eauë d'un puy, vous n'y trouuez du iour au lendemain nulle diminution: chommez d'en tirer tout vn an, il sera tousiours en vn mesme estat. C'est pourquoy ie m'estimeray tres-heureux d'vser mon corps & mon esprit à leur seruice, sçachant bien que ie n'en empireray en rien. Et toutesfois si par vn commandement special que vous auez acquis sur moy, voulez que pour vous complaire ie me desplaise, & que par vn mesme moyen ie quitte & l'esperance des seaux, & le seruice des Dames, pour quelque impuissance que iugez assez mal à propos estre en moy par vn argument superficial, c'est à dire d'un visage blesme, d'une delicateſſe de membres, d'une calote qui me faict bonne compagnie. Or sus soit contre ma volonté vostre commandement accompli. Mais pourquoy contre ma volonté? si c'est vne regle generale que les loix ne lient iamais celuy qui les a faictes & ordonnees? Ie me conformeray doncques en cecy, non à vostre commandement, mais bien au priuilege commun des Roys & Princes, lesquels pour estre les premiers ordinateurs de leurs loix, se donnent loy de n'y obeyr. Et neantmoins (voyez comme facilement ie faulte d'un penser à l'autre) à fin que par vn sinistre exemple ie ne sois veu mettre mes penſers à l'eslor, ie ne veux point me donner tel passe-droit

que les Princes. Veu mesmement que le Prince sage reduit sa puissance absoluë sous la civilite de la loy. Parquoy pour contenter en partie vostre vouloir, & neantmoins n'estre veu tyrannizer sur les miens, ie veux en cecy ressembler au grand legislateur Licurge, lequel apres auoir accommodé ses citoyens de braues & excellentes ordonnances, les pria de ne les changer iusques à son prochain retour, se feignant de faire vn court voyage qu'il disoit luy estre besoin d'entreprendre. Ce que luy ayant esté accordé, il se bannist à iamais de son pais par vn exil volontaire. Aussi d'vn mesme propos, me veux- ie rendre absent & bannir de ceste mienne republique : mais à la charge que mes loix, qui nē cedent en rien à celles de ce grād Licurge, seront à tousiours mais entretenuës selon leur forme & teneur, non en vne contree seulement, ains generalement par toutes. Et suis si resolu en cecy que ie ne veux stipuler l'entretienement d'icelles : m'assurant que sans aucune stipulation ni promesse, chacun d'eux y tiendra la main de pere à fils & de siecle en siecle. Qui n'est pas vn contentement petit dont ie nourris mon esprit, vous priant me donner telle & si bonne part en vos bonnes graces, comme mes ordonnances trouueront, voire à l'endroit de ceux & celles qui par dissimulation & hypocrisie feront contenance de les condamner. A Dieu.

*A Monsieur Cujas, Conseiller au Parlement de
Grenoble, & Docteur Regent des Loix en
l'Vniversité de Bourges.*

EN CORES que ie n'aye aucune
cognoissance de vous, que celle
que la commune renommée &
la lecture de vos doctes escrits
m'en a peu donner, toutesfois
ayant trouué occasion non impertinente de
vous escrire, ie ne l'ay voulu laisser escouler,
esperant par ceste presente faire ouuerture à
vne amitié de laquelle les fondemens seront de
tant plus solides, qu'ils auront esté iettez sur
la vertu. Monsieur Loisel m'a dit que dernie-
rement vous arriué en ceste ville, il vous fit fe-
ste des trois derniers liures du Code, mis en
vieux langage François que ie luy auois presté,
& qu'auiez grand desir d'en auoir communi-
cation, d'autant que faisiez quelque commen-
taire sur iceux. Je suis marri que deslors ne
vous en emparastes de vostre priuce autorité
& ainsi le faut dire, par main souueraine, sans
que mon consentement y fust requis. Assen-
ré qu'ils ne pouuoient estre mieux employez
qu'és mains de celuy qui tout d'vne main
sçaura faire son profit du Grec, Latin &
François tout ensemble pour l'vsage du droit
ciuil. Et combien que de ces liures vous ne
rapportiez peut estre tel profit que desi-
rez, si est-ce chose digne d'estre remarquée,
que nos anciens François ayent autrefois ap-
porté ce soing de defricher en leur langue

*Le fruit
que se pen-
nent pro-
mettre en
uers la po-
sterité les
auteurs
qui inuen-
tent, au re-
gard de
ceux qui
translatent
des liures.*

les secrets plus cachez des Constitutions Romaines. Et ce que vous verrez en ce traducteur, ne pensez pas qu'il n'ait esté commun à plusieurs autres, qui d'une mesme étude translaterent en nostre vulgaire la Bible, la plus grande partie des œuvres d'Aristote, Tite Live, les livres de S. Augustin de la Cité de Dieu, & une infinité d'autres dont j'ay veu quelques livres entiers en la Librairie que nostre grand Roy François avoit establie à Fontainebleau, & les autres en autres Bibliothèques, selo les occasions se sont presentees. Vray que leurs œuvres se sont perduës, & se perdront plus nous irons avant. Non qu'ils n'eussent tous bien escrit selon la portee de leurs siècles: mais c'est le fruit que nous rapportons d'une penible traduction. Je sçay bien qu'une traduction bien faite n'apporte point peu de profit à nos citoyens, pour les rendre participans des belles & nobles conceptions des estrangers, sans qu'il y aille grandement du nostre. Mais ie puis dire, car il est vray, qu'il n'y a labeur plus ingrat que cestuy, ne qui soit si peu recogneu par une posterité. Le traducteur comme un esclave s'alambique tous les esprits à suiure à la trace les pas de l'autheur qu'il translate, il y consomme son aage, & y desploye tous les plus beaux traits qu'il pense avoir cours entre les siens pour se conformer de plus près au naïf de l'autre. Cependant petit à petit sa langue maternelle se change de telle façon avec le temps, que comme si nous luy avions baillé une robe neufue, nous ne voulôs plus yser de

la vieille. Cela est cause que tout ainsi que le vieux vulgaires est esuanouy entre nous, aussi quittons nous les vieilles traductions, & voulons auoir recours aux liures originaires, soyét Grecs ou Latins, qui auoyét esté translatez. Et ny a que les inuétieurs qui se perpetuent. Par ce qu'écors que les vulgaires se chagent, si est-ce que pour nous seruir des sources, nous sommes necessitez de les lire, pour ne pouuoir puiser d'ailleurs leurs conceptions, si elles sont bones. Ciceron ce grand Orateur voulut traduire quelques liures Grecs: se sont-ils perpetuez? Rié moins, encores qu'il fust le pere de bié dire. Je le vous représenteray par vn exéple fort familier, & qui est de nostre creu. La lógue ancienneté nous a-elle fait perdre nostre bó Roman de la Rose? Le premier qui y mit la main fut Guillaume de Lory, qui estoit vers le téps de Philippe Auguste: & l'autre qui le paracheua Ieā Clopinet dict de Mehun, estoit sous le regne de S. Louys. Le plus braue traducteur que produisit iamais du temps de nos ancestres la France fut Maistre Nicole Oresme, auquel le Roy Charles cinquiésme fit tomber l'Euesché de Lisieux pour le recompenser de ses labeurs: car ce fut luy qui mit en nostre vulgaire & la Physique, & les Politiques, & les Ethiques d'Aristote, & plusieurs autres liures qui furent lors leus avec vn tres-fauorable accueil. Toutesfois vous n'é voyez auourd'huy que quelques demeurans que l'on a recueillis en quelques Bibliothèques, comme fragmens du naufrage d'vne longue ancienneté. Au contraire

il n'y a homme docte entre nous qui ne lise les doctes escrits de Maistre Alain Chartier, qui fut son contemporain, & qui n'embrace le romant de la Rose, lequel à la mienne volonté que par vne bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'eust voulu habiller à la moderne Françoisse. Qui doncques cause ces deux diuersitez? Il est ailé d'en assigner la raison. Oresme n'auoit presté à ses traductions que le langage de son temps qui s'est perdu, à maniere qu'il faut auoir recours à l'auteur mesme. Et quant à Lory, Mehun, & Chartier, ores que leur langage se soit enseuely dans le cercueil de nostre aage, si est-ce que leurs belles sentences & conceptions ne pouuans mourir, ceux qui desirent faire leur profit, comme les abeilles des belles fleurs, les lisent & relisent, par ce que la necessité les y contraint de ce faire, & qu'ils ne les trouueroient ailleurs. Je ne veux pas pour cecy destourner aucuns hommes de nostre temps de traduire cōme ceux lesquels en faisant peu pour leurs noms enuers vne posterité, procurent vn grand bien aux viuans. Au demeurant vous vserez de la traduction que ie vous enuoye, cōme faisoit Virgile des œuvres du bon Ennius *Ex stercore aurum*: à la charge que s'il s'é presēte quelque autre de ceste pareure, qui puisse seruir à vos estudes de droit, de ne vo' en estre chiche. De moy ie me suis mis à la recherche des anciennetez de la Frâce. Et pour ceste raison i'ay appellé mon œuvre, Recherches. L'entreprise est de grand labeur, & qui re-

quiert de fueilleter plusieurs liures anciens: si vous en auez quelqu'un sur ce sujet, vous me ferez ce bien de m'en faire part, à la charge de vous le renvoyer, tout de la mesme façon que ie vous prie faire de mon liure, aussi tost qu'en aurez fait. A Dieu.

A Monsieur de Ronsard.



A VOIS réservé le discours
dont m'escriuez à vn chapitre
de mes Recherches, auquel ie
deduits l'origine, progresz, &
accomplissement de nostre Poë-

*En quelle
recommā-
dation a
esté autre
fois la Poë-
sie Fran-
çoise entre
nous.*

sie François: toutes-fois ie suis tref-aïse que nos
Princes en ayent le premier aduis par voz
mains. Parquoy puis que l'occasion s'y pré-
sente, & que vous estes deliberé de discourir
sur nostre Poësie François, adioustez à vostre
œuure par maniere de remplissage (ainsi que
font les peintres à leurs tableaux) la recōman-
dation en laquelle quelques vns de nos Roys
eurent les lettres. Pour à quoy parfournir, vn
Chilperic, petit fils de Clouis, vous pourra
seruir de garād, lequel escriuit plusieurs liures
en vers Latins, & ores qu'ils ne fussent de telle
efficace que l'on eust peu desirer, si se rendoyēt
ils excusables, en la personne d'un Roy enui-
ronné de tant d'affaires, & eu esgard mesme
ment à la barbarie & infelicité de son siècle.
Et non content de cecy pour mōstrer en quel-
le estime il auoit nostre vulgaire, il voulut ad-
ioster à l'Alphabet des François ces lettres

Grecques doubles; dont il pensoit que nostre orthographe auoit affaire, $\theta\chi\psi\xi\phi$; commandant par tout son Royaume à tous Scribes & Maistres d'escoles de les mettre en œuvre en l'escriture Françoisse. Sous la seconde lignee il est certain que Charlemaigne fust fort docte. Le moine Sigebert escrit qu'il estoit Prince non seulement bien entendu au langage particulier de son pais, ains de plusieurs autres, & qu'il escriuit plusieurs vers en la langue par lesquels il celebroit les faits & exploits memorables des anciens: & aussi fit-il vne grammaire en son vulgaire; & donna les noms aux vents. Cecy peut estre dit en passant pour la premiere & seconde lignee de nos Roys: car quant à la troisieme des & de puis le temps de Philippe Auguste iusques bien auant dans le regne de Louys neuuesme (duquel nous auons enregistré l'ame au Calendrier des bien heurées) florirent assez heureusement les bonnes lettres: & par special y eut vne grande flotte de Poëtes François (c'est ce dont vous m'escruez.) A quoy mesmes les Princes de France voulurent estre les premiers guides du commun peuple. Entre autres l'on fait estat du Comte Beranger de Prouence, & d'un Raymond Comte de Tholose, qui furent environ le regne du mesme Auguste en l'an mil deux cens que plus que moins. Ces deux-cy, & leurs courtizans en faueur d'eux donnerent tel aduancement à nostre Poësie, que les Italiens (ores qu'entre autres choses, sobres admirateurs d'autrui) sont contrains de reconnoistre ne tenir en foy & hommage leur

*Les Italiens
redoublés
à nostre
France de
leur Poësie.*

Poësie que de nous. Ainsi le recognoist Bem-
 be dans les Proses, ainsi Speron Sperone en
 son Dialogue des langues, ainsi Æquicola en
 ses liures de l'amour, & ainsi à peu parler le
 voit-on à l'œil dans les œuvres de Dante, le-
 quel embellist vne partie de ses escrits de plu-
 sieurs traits, mi-partis tant du Prouençal
 que François. Aussi occasionnerent ces Prin-
 ces plusieurs autres à suiure puis apres leurs
 traces desquels ie n'ay entrepris de vous faire
 recit en cel lieu. Je me contenteray seulement
 de vous dire, qu'entre les Princes de la France
 qui florirent en Poësie sous la troisieme lignee
 de nos Roys, nous deuons faire grand estat
 d'un Thibault Comte de Champagne, lequel *Les œuvres*
 fit vne infinité de chansons amoureuses en fa- *Poëtiques*
 ueur de la Roynne Blanche mere de S. Louys, *du Comte*
 non pour vn amour impudique qu'il luy por- *Thibault*
 tast, ains par honneur, & pour se iouir de son *de Cham-*
 esprit. I'en ay le liure par deuers moy, sur le *pagne.*
 commencement duquel vous y verrez vne
 description de ses passions : sur le milieu il
 prend congé de sa maistresse, estant contraint
 pour son deuoir de prendre le chemin de Je-
 rusalem avec les autres Princes croisez : & sur
 la fin il proteste de vouloir quitter l'amour, &
 se reduire du tout à la volôté de Dieu. Et pour
 derniere conclusion de son œuvre, il adres-
 se quelques chansons à quelques-vns de ses a-
 mis, dans lesquelles ou il interroge, ou il est
 interrogé sur quelques questions d'amour. Et
 me souuient entre les autres d'une qui est assez
 gentille, par laquelle il introduit le Comte

Raoul de Soissons, qui luy demande, lequel des deux apporte plus de contentement à vn amant, sentir & toucher samie sans parler à elle, ou la veoir & parler à elle sans la toucher: & comme Thibault soit pour le party du parler, Raoul replique, qu'au deuis y a plusieurs hypocrisies qui mal-aisément se rencontrent au toucher: conclud neantmoins Thibault que le plaisir qui n'est accompagné du deuis, est vn contentement à tastons. Au demeurant fort heureux en plusieurs beaux traits Poëtiques; comme quand il appelle en son vieux langage sa Dame, *sa douce amie ennemie, qu'il dit qu'amour l'a tollu à soy-mesme, & neantmoins ne fait compte de le retenir en son service, ains que la beauté de sa Dame pour exalter sa loy, veut retenir ses ennemis sans en auoir mercy, laquelle mercy toutesfois il penseroit trouuer en elle; s'il y en auoit aucune en ce monde: que Dieu meit si grande planté de graces en elle, qu'il luy en conuient oublier les autres, qu'il a les beautés d'elle esrites en son cœur, que de mil souspirs qu'il luy doit de rente, elle ne luy en veut remettre & quitter un tout seul, que sa beauté le rend si confus & esbahy que lors qu'il pense venir le mieux apris deuant elle, pour luy descouvrir son tourment, il ne luy peut tenir aucun langage, que du premier iour qu'il la veit il luy laissa son cœur en ostage, que les faueurs ou defaueurs d'elle luy apprennent à chanter, qu'il veut eslire dans amour le meilleur cœur qu'il ayt, pour loyaument seruir. Et vne infinité d'autres gentilleses d'amour, dont il se rend infiniment recommandable. Et d'autant que tels vieux liures ne se laissent manier;*

sinon par ceux qui prennent plaisir à l'ancienneté, ie vous veux icy reciter quelques beaux couplets de ce Comte, sans rien changer du langage, à fin que vous iugiez quel il fut.

Cil qui d'Amour me conseille

Que de luy doye partir,

Ne sçait pas qui me resneille,

Ne quel sont mi gries souffrir,

Petit a sens & voidie

Cil qui me vent chastier,

N'oncques n'ama en sa vie,

Si fait trop nice folie

Qui s'entremet du mestier

Dont il ne se sçait aider.

Et en vne autre chanson:

De bien amer grand ioye attend,

Ce rien est ma grignour enuie,

Et sçachiez bien certainement

Qu'amour a telle seigneurie,

Que double guerre donne rend

A celuy qui en luy se fie,

Et cil qui d'amer se repend

C'est bien travaillé pour neant.

Ailleurs disant qu'il veut quitter l'Amour :

Tant ay amour seruies longuement,

Que desormais ne m'en doit nulz reprendre,

Si ie m'en part, or à Dieu le command,

Qu'on ne doit pas tousiours folie emprendre,

Et s'il est forz qui ne s'y sçait deffendre,

Ni ne cognist son mal & son tourment,

On me tiendrait desormais pour enfant,

Que chaque temps doit sa saison attendre.

Qui sont couplets extraits de diuerses chan-

sons, mais en voicy vne toute entiere qu'il fit
au retour de son voyage d'outre-mer.

*Si s'ay long temps esté en Romanie,
Et outre-mer faiët mon pellerinage,
Souffert y ay moult douloureux domage,
Et enduré maint grande maladie,
Mais or ay pis qu'onques n'oy en Surie,
Que bonne amour m'a donné tel malage
Dont mille fois la douleur n'asouage,
Ains croist ades, & double & multiplie,
Si que la face en ay toute pallie.*

*Car ionie Dame, & cointe, & auoisie,
Douce & plaisante, belle, courtoise & sage,
M'amise au cœur vne si doncerage,
Que i'en oubly le voir & la ouye.
Si comme cil qui dort en letargie,
Dont nuz ne peut esueillier son courage,
Car quand ie pens à son tres doux visage,
De mon penser aim' mieux la compagnie
Qu'onques Tristan ne fit I seul s'amie.*

*Bien m'a amour feru en droite veine,
Par un regard plain de doulce esperance,
Dont nauré m'a la plus sage de France,
Et de beauté la rose souveraine.
Si m'esmerueille que la playe ne saigne,
Qu'onque ne vy si trenchant fer de lance,
Mais el ressemble au chant de la Seraine,
Dont la douceur attend douleur & peine.*

*Si puisse- ie sentir sa douce haleine,
Et retenir sa simple contenance,
Que ie desirés amour & s'acointance*

*Plus que Paris ne fit oncques Heleine,
Et s'amour n'est mie en moy trop vilaine,
La sans mentir n'en feray penitence,
Car sa beauté & sa tres grand vaillance,
M'ont cent sospirs le iour donné d'estraîne.*

*Et sa face qui tant est douce & belle,
Ne m'a laissé qu'une seule pensee,
Et celle m'est au cœur si embrasée,
Que ie la sens plus chaude & plus isnelle,
Qu'oncques ne fut ne braize n'estincelle,
Si ne puis pas auoir longue duree,
Si de pitié n'ay Madame nauree,
Quand ma chanson luy dira la nouuelle,
De la douleur que pour ly me faelle.*

Ie vous represente ces vers habillez à la vieille Françoisse, mais en ceste naïfueté ie m'assure qu'y trouuerez plusieurs traits dõt nous pourrions aujourd'huy faire nostre profit, & qui est vne chose que ie vous veux icy dire par excellence, c'est que sur chaque premier couplet y est la Musique ancienne. Qui montre bien que ces vers estoient lors de grande recommandation, ou pour la bonté d'iceux, ou pour l'autorité de leur auteur, ou pour tous les deux ensemble. Du commencement que ce liure tomba en mes mains, ie doutois qui l'auoit composé, comme de faict il y a quelques-vns qui estiment qu'il soit faict de diuerses pieces. Mais la generale æconomie, telle que ie vous ay cy dessus deduite; m'enseigne que c'est d'un seul auteur. Et au surplus ie voy ce prince si souuent nommé en des chansons, où il s'introduit parlant avecques vns & autres, que

ie ne fais nulle doute qu'elles ne soyent toutes de luy. Et si de ce gentil Comte de Champagne vous voulez sauter iusques à nous, vous pourrez notoirement inserer au rang des Poëtes nostre grand Roy François, qui fit de fois autres plusieurs beaux vers, & avec luy mettre la Royne de Nauarre sa sœur, comme nous en porte assésuré tesmoignage ce beau liure qui court par nos mains, que l'on appelle la Marguerite des Marguerites. Car quant aux autres Poëtes qui furent du commun ie ne vous en feray mention, pour n'auoir icy entrepris de vous escrire vne histoire, ains vne epistre. A Dieu.

*A Monsieur Martin, Greffier au Siege Presidial
d'Angoulmois.*



Ne reçoÿ aucune lettre de Monsieur Iameu, que ce ne soit avec vne expresse & singuliere mention des bons offices que me faictes par delà en vostre estat. Cela prouient de vostre bonté naturelle, sans aucun mien merite, & serois digne d'estre couché au chapitre des plus ingrats qui furent oncques si en defaut de l'effect, pour le moins ie ne vous en remerciois affectionnément par lettres, en attendant quelque bonne occasion de m'en reuanger. En quoy ie proteste m'y employer de si bon cœur, que vous ne ferez iamais marry d'auoir faict plaisir à celuy qui desire vous demeurer tout le temps de sa vie amy. A Dieu.

*A Monsieur Bigot seigneur de Tibermeny Ad-
uocat au Parlement de Rouen.*

PVER nobis natus est. Il me plaist de commencer ceste lettre par vn passage de l'Eglise, à l'imitation de nos anciens Aduocats en leurs plaidoyers d'importance. A la charge que si ceste maniere d'escrire vous semble contreuenir au temps qui court, vous l'imputerez au grand aise qui dissipe mes esprits, & ne permet que le peu de moi iugement exerce ses fonctions ordinaires. Je suis donc augmenté d'un enfant, & augmenté de la façon que souhaitoit vn ancien Philosophe, c'est à dire, d'un masle, & non d'une fille; ie dirois Parisien & non barbare; n'estoit que ce mot s'ône mal aux oreilles de tous. Mais pour trouuer remede à cecy, il ne sera point s'il plaist à Dieu Parisien, mais né de ce doux air de Paris, auquel abondent toutes sortes de Philosophes. Qui me promet que n'estant venu en ceste commune lumiere, ny femme, ny barbare, encores auray-ie cest heur, si Dieu plaist, d'en faire vn iour quelque grand Philosophe. Non pas de ces contemplatifs qui ne tirent toutes choses qu'à desdain, ains tel que l'heur ou malheur du temps sous lequel il aura à viure le desirera. Et si toutes ces particularitez ne vous plaisent, sursiſe vous que i'ay vn citoyen du monde. Mais pour vous apprester à rire, c'est le bon. Car estant si méré en trauail, il me souuint que les Romains,

*Il se ioue
sur la nais-
sance d'un
sien fils.*

*Forme
ancienne
des plas-
doiries de
France sur
leur com-
mencemēt.*

*Les sorts
Virgiliennes*

voulans ſçauoir quel ſort leur eſtoit à venir, l'apprenoyent du hazard des vers de Virgile qu'ils appelloyent *Sortes Virgilianas*, & auſſi que nos premiers peres François faiſoyent le ſemblable ſur les liures de la ſaincte Eſcriture. Parquoy me voulant en ceſte doute conſoler, & ſi voulez que ie die, cōſeiller avec les liures, ie commanday à mon clerc de m'apporter le premier quiluy tomberoit és mains. Auſſi toſt dict, auſſi toſt fait : il m'apporte le liure d'Ouide, dans lequel ſont compris ſes amours & ſes epiſtres. Adonc pourſuiuant mon entrepriſe, pour ſçauoir ſi ma femme auroit ſi prompte deliurance que ie deſirois, ie deſigne dans moy la douzième ligne ſur laquelle ie jette mon ſort à l'ouuerture du liure. Pour le faire court ie tombe ſur ce carme de la lettre de Didon à Ænæe :

Nulla mora eſt, venio.

Et ainſi trompant ma crainte d'un ſonge, j'ay nouuelles tout auſſi toſt que ma femme eſtoit deliuree d'un enfant ſain & dru, comme ſi ſur la rencontre de ce vers il fuſt venu à point nommé. Parquoy après auoir careſſé ce nouuel hoſte, ainſi que l'inſtinct de nature me ſemouoit, & fait tous mes tours, ie retourne ſoudain au conſeil ſur la longueur de ſa vie, & tombe en l'epiſtre d'Aconte à Cidippe ſur ce vers :

Seruetur faciès iſta fruenda mihi.

Vous mocquez vous ? me direz vous. Non certes, & ſi ie ne le vous mande à autre intention, ſinon à fin que vous en mocquiez. Mais pour
vous

vous acheuer mon compte, comme vous sçavez que c'estoit la coustume des vieux oracles de tromper tousiours leurs hommes par vn mot à deux ententes, voulant m'informer de sa fortune par le nombre septenaire, comme le plus parfait, ie trouue pour septiesme vers d'un feuillet de la lettre d'Helene à Paris:

Est virius placitis abstinuisset bonis.

He. vrayement dy-ie lors me voicy payé! Car ou il vsera de ceste Dame vertu, en contemnant les richesses, comme les prodigues & dissipateurs de leurs biens, ou bien comme les philosophes Stoïques, ou Cyniques: & de moy ien'approuu ny les vns ny les autres, ains me plaist en ce bas estre la sentence du sage-mondain Aristote : iouir de la vertu en affluence de biens. Voila comment petit père i'ay commencé à doreloter mon enfant. Vous priant rire de cecy, mais non de moy; ni de ce que i'en ay fait, ains sans plus de la folie de tels fots, auxquels ie n'adiouste nulle foy. Autrement si pretendiez en faire vostre profit par forme de risée contre moy, i'en appellerois de vous, comme de iuge incompetent, à cest ancien Roy de Sparte Agésilas, iusques à ce que vous iouissiez du priuilege des peres. Mais où me pers-ie sans y penser? P'ay presque oublié de vous remercier de vostre bon aduis, lequel aura telle puissance sur moy; venant de la part non seulement d'un amy, ains d'un amy pourueu d'un parfait iugement; que puis que ie voy mes escrits vous venir à gré, ie donneray ordre que n'arez occasion de me reueiller.

Mais à la charge que ce sera à vos perils & fortunes, & que là où l'amitié que me portez aura quelque peu surpris en c'est endroit vostre iugement, vous me servirez de garent contre ceux qui ne se rencontreront en mesme opinion que vous. A Dieu.

Lettres du seigneur de Tibermeny à Pasquier

*Lettres où
il est dis-
cours
pourquoy
les gens
d'esprit
ne produi-
sent enfans
semblables
à eux*



Audeamus &c. Je m'aide aussi mal à propos du service de ces nouveaux Chrestiens que vous: mais pour ce que ie suis fort deuot au service ordinaire, ie sçay aussi bien employer l'introit d'une Messe au commencement d'une missive, quel'un de Messieurs de Sorbonne au commencement de son sermon en prenant son theme. Mais laissons la Theologie quant à present, & nous mettons sur la Physique. Vous avez doncques un garçon, dites hardiment Parisien, & ne craignez pourtant si ie suis Normât. Car outre que vous sçavez que ie suis Parisien par adoption, & de tous autres païs lesquels il y a à apprendre, ie suis aussi peu Normant, comme vous estes Parisien, & voulez que vostre fils le soit. Il n'est pas qu'à la naissance vous ne l'en ayez garenty avec quelques exorcismes. C'est grand cas qu'en chaque nation on aduise seulement le vice, & partant fait-on honte à mes compatriotes. Les Tholoains ont esté les plus sages en cecy, lesquels n'ont pris le nom de leur pays, mais Philoso-

phiquement se sont appelez mondains: vous les auez veus & hantez. Et pour ce ie concluds que vostre Theodore sera mondain: la conclusion n'en est elle pas tresbonne? Et si sera encores Philosophe. Non Philosophe misanthrope, ains ciuil. Le Genie & les fées, qui luy ont assisté à sa natiuité, n'ont point tant peu en cest endroit, que son pere. Car laissant la rencontre heureuse de vos vers, il me souuiét que vous estant pour quelques affaires en nostre ville de Rouen, me dites que lors que vostre femme engrossa, vous vous estiez distrait des liures & de toutes occupations plus par hazard que par conseil. De là ie tire vne tresbonne coniecture, car iamais pere, qui consomme ses esprits en discours & affaires, n'engendra enfans pareils de luy. Je vous en puis nommer plusieurs exemples, que cognoissez, l'estude grande consomme & espuise le plus subtil sang, duquel & auquel sont les esprits, & n'y reste que le plus terrestre & pesant. Les enfans sont faits de ceste matiere. Pour ceste cause les Physiciens, & par special Plutarque, ont fort recommandé aux personnes, qui desirét le nom de peres, qu'ils ne s'y employassent apres la viande prise, & sur vne indigestion: d'ailleurs qu'ils fussent libres d'affaires & gais d'esprits, non seulement pour la santé d'eux, mais aussi pour la bonne habitude de leurs enfans, tant du corps, que de l'esprit. Je vous remercie de ce qu'il vous a plu me communiquer ceste ioye, & vous assure que pour l'aise que ie voy que vous en auez, i'en suis au-

tantioyeux que le pere. Faites le nourrir en vostre maison, vous estes en assez bel air, & me croyez de cela ie vous prie. S'il tient de son pere, il sera Philosophe: si de sa mere, *strennum se hominem & nunquam cessantem prestabit*. I'ay leu le sonnet que Monsieur d'Ardiulliers a fait sur sa naissance. Il me desplaist de mon ignorance; si ie pouuois faire chose digne de luy, il ne fust demeuré sans estreine. A Dieu.

*A Monsieur de Querquisinen seigneur
d'Ardiulliers.*

*Certains
paradoxes
qu'il propo-
se au sei-
gneur d'Ar-
diulliers
pour y met-
tre la main*



STANT n'agueres arriué en ma maison d'Argentueil, la plus belle compagnie que i'ay eu a esté des Offices de Ciceron, & de tous les autres liures qui sont à leur suite. Entre autres choses i'ay voulu passer sur les Paradoxes, par lesquels Ciceró se vante terrasser la commune opinion de la populace. Qui n'est pas à mon iugement œuure de trop grand merite. Car qu'y a il rien si aisé, que de combattre sur le papier telles opinions qui sont ordinairement brusques & sans fondement de raison? C'est pourquoy apres auoir fait en moy vn long diuorce du pour & cōtre de plusieurs choses, il m'est entré en la pensee qu'il y auroit matiere de faire des Paradoxes plus hardis, qui y voudroit mettre la main. Et pour le premier ie voudrois par forme d'auantjeu soustenir que les paradoxes des anciens n'estoyent paradoxes, ains que c'est vrayement paradoxe

de faire teste à toutes les anciennes propositions de ceux qui se sont estimez les plus sages. Et par ce que ie voy que la plus part des hommes qui mettent la main à la plume, le font sous vne imagination qu'ils ont emprainte en eux de rendre leurs noms immortels, ie voudrois pour second assault combattre à mon possible ceste folle persuasion, & soustenir qu'entre toutes les vanitez de ce monde, il n'y en a point de plus grande que ceste cy : à ce mot il me semble des-jà voir tous les Poëtes de nostre temps me corner la guerre: & que quelque autre qui pësra estre plus discret, dira qu'en ceste proposition il y a de l'impieté. Au contraire ie la soustiens comme bon Chrestien. De vous en dire les raisons, ie ne me le suis proposé, ains seulement de vous monstrier au doigt ce que ie serois d'aduis de traiter. Le troisieme seroit que ce que les sages estiment sagesse terrienne, est vne vraye folleie : & que tous ces vieux refueurs qui se donnerent le nom & tiltre de Philosophes, n'estoyent gueres sages. I'adiousterois volontiers pour quatrieme, qu'il n'y a point plus grande beste que l'homme, lors qu'il estime estre luy seul entre les animaux sociable, & que les autres animaux ne le sôt en leurs especes. Pour cinquieme que la nature a esté plus indulgente aux bestes qu'à nous : mesmes en nous donnant cest intellect dont nous nous préualôs dessus elles. I'esçay que le trait est hardy : mais plus y aura il de louange à celuy qui en viendra à chef. En somme ie vous ay taillé assez de besongne; il

n'y reste plus que l'aiguille. Vous estes si voulez en plain drap : & puis qu'avez le loisir à vostre commandement, aiguisiez & vostre esprit, & vostre plume, à tels argumens. Assuré que le plaisir n'en sera pas moindre qu'à la lecture des discours fantasques de Justin le Tonnelier dont vous avez entrepris la traduction. A Dieu.

A Monsieur de Querquifinen seigneur d'Arduilliers.

*Quelle est
la vraye
naïfueté de
nostre lan-
gue, & en
quels
lieux il la
faut cher-
cher.*



Vous n'estes pas le premier qui estes de ceste opinion & y en a vne infinité en France, qui estiment avec vous qu'il faut puiser l'Idée, & vraye naïfueté de nostre langue de la Cour de nos Rois, comme séjour & abord general de tous les mieux disans de la France. Si vous me disiez que c'est là où il faut aller pour apprendre à bien faire ses besongnes, ie le vous allouerois franchement: mais pour apprendre à parler le vray François, ie le vous nie tout à plat. Au contraire (voyez ie vous prie combien ie m'effonne en cecy de vous) j'estime qu'il n'y a lieu où nostre langue soit plus corrompue. De cecy la raison est bonne. Car comme ainsi soit que nostre langage symbolise ordinairement avec nos mœurs, aussi le courtisan au milieu des biens & de la grandeur, estant nourry à la mollesse, vous voyez qu'il a transformé la pureté de nostre langage en vne Grammaire toute

effeminee, quand au lieu de *Roine* alloit, tenoit,
 & venoit, il dict maintenant, *Reine, allet, tener,*
 & *venet*. Je vous passe sous silence dix mil au-
 tres particularitez : ne m'estant proposé d'of-
 fenser ceux qui ont puissance de nous offenser.
 Bien puis-je dire que le peu d'estude qu'em-
 ployent les courtisans à bien parler, fait que ie
 ne les choisiray iamais pour maistres d'une
 telle escole. Vous penserez par aduventure que
 ie vueille donner ceste louange à nostre Pa-
 lais. Si vous le pensez, vous vous abusez. Je
 ne dy pas que le bien dire ne soit vne propriété
 & vertu qui deust estre annexee à nostre estat:
 mais ie ne sçay comme le malheur veut que la
 plus part de nous nō seulement ne s'estudie d'y-
 fer de paroles de chois, mais, qui pis est, le fai-
 sāt il y a ie ne sçay quelle jalouſie qui court en-
 tre les Aduocats mesmes, d'imputer nō à louā-
 ge, ains à vne affectatiō, l'estude que l'on y veut
 apporter. Qui est cause que plusieurs, oresqu'ils
 le puissent faire, sont contents mieux pēler &
 moins dire. Quoy doncques ? est il impossible
 de trouuer entre nous la pureté de nostre lan-
 gue ? Veux qu'elle ne fait sa demeure, ni en la
 Cour du Roy, ni au Palais ? Vous entendrez s'il
 vous plaist quelle est mon opiniō. Je suis d'ad-
 uis que ceste pureté n'est restrainte en vn cer-
 tain lieu ou païs, ains esparse par toute la Fran-
 ce. Non que ie vueille dire qu'au lāgage Pi-
 card, Normant, Gascon, Prouençal, Poiteuin,
 Angeuin, ou tels autres, sejourne la pureté dōt
 nous discourons. Mais tout ainsi que l'Abeille
 volette sur vn es & autres fleurs, dont elle for-

me son miel, aussi vëux-ic que ceux qui auront quelque assurance de leur esprit, se donnent loy de furer par toutes les autres langues de nostre France, & rapportent à nostre vulgaire tout ce qu'ils trouueront digne d'y estre approprié. Car mesmes en vn besoin voulant presenter vn esprit tel qu'est celuy du Gascon, ie ne doubterois d'emprunter de luy le mot *d'escarbillai*, qui est né au milieu de l'air du païs, pour designer ce qu'il est. Et non seulement desire-ic que ceste emploie se face és païs qui sôt cõpris dans l'enceinte de nostre Frãce, mais aussi que nous passions tant les mõts Pirenees, que les Alpes, & traffiquions avec les langues qui ont quelque communauté avec la nostre, comme l'Espagnole & l'Italienne. Nõ pas pour ineptement Italianiser comme font quelques sotars, qui pour faire paroistre qu'ils ont esté en Italie, couchent à chaque bout de champ quelques mots Italiens. Il me souuient d'un quidam, lequel demandant sa *Berrete*, pour son *Bonnet*, & se courrouçant à son varlet qu'il ne luy apportoit, le varlet se sceut fort bien excuser, luy disant qu'il estimoit qu'il commandast quelque chose à sa chambriere *Perrette*. Et l'autre au lieu du Bon-iour François, faisant vn mal façonné *Buongiorno* à vn sien voisin, à peine eschapa-il de venir aux mains pour ceste sorte courtoisie: d'autant que l'autre pensoit qu'il l'eust appellé *Bougerrone*. Comme en cas semblable puis, n'agueres me promenant avec vn Gentilhomme accort, l'un de mes compagnons me saliant du *Buon di*,

Italien : ie pensois, me dit l'autre en se moc-
 quant, qu'il voulust dire que vous bondissiez.
 I'ay vſé de propos deliberé en ce lieu de ce mot
Accort, qui est emprunté de l'Italien, aussi bié
 que *Reussir*, mais le temps nous les a naturali-
 fez. Ie ne diray pas *imboſcade*, comme faisoit le
 soldat sous le regne du Roy Héry second, pour
 dire qu'il auoit esté à la guerre de Parme, ou au
 voyage de monsieur de Guise. Le mot *d'embus-*
che nous est tres-propre & naturel. Et à mon
 grand regret diray *cauallerie, infanterie, enseigne*
colonnelle, esquadrons, au lieu de *chenalerie, pietôs,*
enseigne coronale, bataillons : mais pourtant si en
 vſeray ie, puis que l'vſage commun l'a gagné,
 contre lequel ie ne seray iamais d'aduis que l'o
 se heurte. Ce que ie vous dy est pour vous mō-
 strer qu'il faut mesnager les autres vulgaires
 dans le nostre, mais avec telle dexterité que l'o
 ne s'en apperçoie. Æquicole en son liure de
 l'amour dict que Petrarque acquit la vogue
 entre les siens pour ne s'estre seulement arresté
 au langage Toscan, ains auoir emprunté tou-
 tes paroles d'eslite en chaque sujet de diuerſes
 contrees del'Italie, & les auoir ſceu naïſſuemēt
 adapter à ce qu'il traittoit. Ie seray plus hardy
 que luy, & diray, que tout ainsi que ses amours
 hebergeoyent au pays de Prouence, & qu'il
 viuoit en la Cour du Pape quilors sejournoit
 en Auignon, aussi mandia-il plusieurs mots
 qu'il ſceut fort bien adapter à ses conceptions.
 Le ſemblable deuôs nous faire chacun de nous
 en nostre endroit pour l'ornement de nostre
 langue, & nous ayder mesmes du Grec & du

Latin, non pour les escorcher ineptement: cōme fait sur nostre ieune aage Helilaine, dont nostre gentil Rabelais s'est mocqué fort à propos en la personne de l'escolier Limosin, qu'il introduit parlant à Pantagruel en vn langage escorche-latin. Mais avec telle sobriété, que comme le bō estomach qui ne se charge point mal à propos de viandes ne les rend morceau pour morceau, ains les digere & transforme en vn sang pur, qui s'estend & distribue par toutes les veines, iettant le marc és lieux les plus vils: aussi nous digerions & transformions doucement en nostre langue ce que trouuerōs pouuoir faire du Grec & Latin, & ce qui sera insolent, que le reiettions liberalement, faisant ce perpetuel iugement en nous, qu'il y a plusieurs choses bien-seantes en chaque langue, qui seroient de mauuaise grace en la nostre. Mais sur tout me semble qu'il y a vn chemin que nous deuons tenir en ce faict cy. Je veux que celuy qui desire reluire par dessus les autres en sa langue, ne se fie tant en son bel esprit, qu'il ne recueille, & des modernes, & des anciens, soyent Poètes, ou qui ont escrit en Prose, toutes les belles fleurs qu'il pensera diure à l'illustration de sa langue. Nulle terre, quelque fertile qu'elle soit, n'apporte bon fruit, si elle n'est cultiuee. Je souhaite qu'il lise & vn Romant de la Rose, & vn Maistre Alain Chartier, & vn Claude de Seissel, & vn Maistre Iean le Maire de Belges, duquel Monsieur de Ronfard tira tous les plus beaux traits de l'Hymne triōphal qu'il fait sur la mort de la Royne de Na-

uarre: & le mesme Iean le Maire se feit riche de quelques belles rencontres des Pierre de saint Cloct, & Iean le Niuellet, qui escriuirēt en vers de douze syllabes la vie d'Alexandre, que nous auons de là nommez Alexandrins. Non pas pour nous rendre antiquitaires (d'autant que ie suis d'aduis qu'il faut fuir cela comme vn banc ou escueil en pleine mer) ains pour les transplanter entre nous, ny plus ny moins que le bon iardinier sauuageo, ou vieux arbre, ente des greffes nouueaux, qui rapportent des fruits souefs. Je veux encores que celuy mesmes que ie vous figure, ne contemne nul quel qu'il soit en sa profession. Pour parler du faict militaire, qu'il haleine les capitaines & guerriers: pour la chasse, les veneurs: pour les finances, les thresoriers; pour la pratique, les gens du Palais, voire iusques aux plus petits artisans en leurs arts & manufactures. Car comme ainsi soit que chaque profession nourrisse diuersement de bons esprits, aussi trouuent ils en leur sujet des termes hardis, dont la plume d'un homme bien escriuant sçaura faire son profit en temps & lieu, & peut estre mieux à propos que celuy dont il les aura appris. Vn iour deuilant avec des Veneurs du Roy, & les sondant de tous costez, sur toutes les particularitez de la Venerie, entre autres choses l'un d'eux me dist qu'ils cognoissoyent la grandeur d'un cerf, par les voyes, sans l'auoir veu. Ha (dy-ie lors) voyla en nostre langue ce que le Latin voudroit dire *Ab vnguisbus leonem*, & de faict il m'aduint d'en vser par expres au premier li-

ure de mes recherches, au lieu qu'un escolier reuenant frais esmolu des escoles eust dit recognoistre le Lyon par les ongles. Vne autre fois deuisant avec un mien vigneron que ie voyois prompt & dru à la besongne, ie luy dis en me riant qu'il seroit fort bon à tirer la rame. A quoy il me respondit promptement, que ce seroit tres-mal fait: par ce que les galeres estoient dediees pour les fait-neants & vauriens, & non pour luy qui estoit franc au trait. Recherchez telle metaphore qu'il vous plaira, vous n'en trouuerez nulle si hardie pour exprimer ce qu'il vouloit dire: laquelle est tiree des bons cheuaux qui sont au harnois. Dont ie ne me feusse iamais aduisé, pour n'auoir esté chartier: un pitault de village me l'apprit. Acheptant un cheual d'un macquignón, & luy disant qu'il me le faisoit trop hault: defendez vous du prix (me fait-il) ie marquay dès lors ceste chasse, qui valoit mieux ce me sembloit que le cheual que ie voulois achepter. Quand nous lisons quelques fois, reprendre nos anciens arhemens, pour dire que nous retournions à nostre premier propos, de qu'il le tenons nous que de la pratique? Quand sur un mesme sujet nous disons retourner sur nos brisées ou sur nos routes, qu'est-ce autre chose que metaphores tirees de la Venerie? Il y en a dix mille autres sortes dont pouuons nous rendre riches en nostre langue par la despoüille de toutes autres professions, sans toutesfois les appauvrir. Qui est un larcin fort loüable, & dont on n'eust iamais esté repris dedans la ville de

Sparte. Qui fuiura ceste voye, il attaindra à mon iugement à la perfection de nostre lāgue, laquelle bien mise en vsage est pleine de mots capables de tous sujets. Et n'y a rien qui nous perde tant en cela; sinon que la plus part de nous, nourris dès nostre ieunesse au Grec & Latin, ayans quelque assurance de nostre suffisance, si nous ne trouuons mot apoinct, faisons d'une parole bonne Latine, vne tres-mauuaise en François: Ne nous aduifans pas que ceste pauvreté ne prouient de la disette de nostre langage, ains de nous mesmes & de nostre paresse. En quoy il nous en prend presque tout ainsi comme à plusieurs de nos Medecins, lesquels ayans esté nourris en leurs ieunes ans en Hipocrat, Galien, Auicenne, & autres tels auteurs, vont rechercher les simples au Leuāt; contemnant ceux qui naissent à leurs pieds, selon la temperie de l'air qui se conforme à la température de nos corps. Vous me direz que ceste estude est inutile & non necessaire, veu que les langages vulgaires se changent de siecle en siecle. Vous dites vray, si ie ne desirois que la parole, mais ie souhaite qu'elle soit accompagnée de sujet qui prouienne de nostre fonds & estoc. Brief que ce soit vn corps solide, auquel les paroles ne seruent que d'accoustrement & de lustre. Mais de ceste particularité nous en discourrons vne autre fois ensemblement plus à loisir. A Dieu.

A Mademoiselle de Lis.

*Il promet
tous bons
offices à
vne Da-
moiselle
d'honneur,
à laquelle
il escrit.*



L ne falloit me solliciter par vos lettres d'une chose dont ie me sollicite moy mesmes : vous sçavez quelle part vous avez en moy ; c'est pourquoy vous-vous pouuez assureur que sans autre recommandation i'embrasseray non seulement ceste affaire, ainstoutre autre que ie sçauray vous estre agreable. Ie croy que Monsieur vostre mary vous a peu mander comme Monsieur le President a aduerty vostre rapporteur de s'é apprestet. C'est vn premier acheminement, qui prendra comme i'espere plus beau traict. Et à la mienne volonté qu'à meilleures enseignes, & en sujet moins fascheux, ie vous peusse faire paroistre le desir que i'ay de vous obeir. Toutesfois par ce que ie m'assure que n'en faictes doubte, ie me contenteray de vous escrire que faciez cest estat en vous, que ie n'oubliroy rien pendant vostre absence de ce que ie penseray vous concerner : mais à la charge aussi que vous ne vous oublierez point de delà, & prendrez temps & mesure de vostre retour, non seulement pour ne permettre que sentions si long temps eclipse de vostre Soleil, mais aussi que ie suis seur que vostre presence redoublera les forces aux poursuites qu'il conuient faire. Et sur cest aduertissement ie clorray ma lettre, mais avec vne ouuerture de mes tres-affectionnees recommandations à vos bonnes graces. A Dieu.



L E
TROISIEME
LIVRE DES LETTRES
 D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Messieurs Robert & Fournier, Docteurs
 Regens es Droits en l'Uniuersité
 d'Orleans.*

L'EDICT des mariages a esté publié en nostre Cour de Parlement, grand certes & magnifique, mais plus grand si vous entendiez le motif. Par ce que quelques vns de ceux qui tiennent des premiers lieux de la France en ont esté cause. L'on dict que la plus part des mauuais exemples prouiet ordinairement des choses qui furent autrefois sainement & sainctement ordonnees, qui se tournent avec le temps en abus. Au contraire, iamaïs ne fut bonne loy, qui ne soit prouenuë de quelque scandale. Il faut que la maladie soit venuë, auant que l'on trouue le remede. Quant à cest Edict chacun s'en esioiuit comme beau & digne d'un Roy. Moy seul, comme vn autre Timon & Misanthrope, le pleure, gemis, & lamente, non que ie ne sois bien aise de l'au-

S'il seroit bon que le consentement des peres & meres fust requis de nécessité aux mariages de leurs enfans.

thorité quel'on donne aux peres dessus leurs enfans, mais par ce que ie suis marry que l'on ne leur en octroye d'auantage, & que tout ainsi qu'Alexandre le grand estant arriué en l'Asie, ne s'amusa de desnoier les entre-las du nœud Gordien, comme les autres Princes qui y auoyent passé deuant luy, ains pour en venir plustost à chef le coupa tout à fait : aussi quel'oeust franchy le pas, & que par vne ordonnance faicte du commun consentement de l'Eglise Gallicane, on eust déclaré tous mariages des enfans nuls, esquels il n'y auroit que les simples paroles de present, sans l'authorité & consentement des peres & meres. En cest endroit i'ay pitié de nostre France, qui ne fut iamais lassée de reduire toutes les choses Ecclesiastiques en vne bonne & loiable discipline, & qu'en ce faict-cy elle n'ait osé y mettre la dernière main. Nos ancestres cognoissans combien c'estoit chose de mauuais exemple, qu'un enfant au dessous de vingt-cinq ans fust estimé marié par les paroles de present au preiudice de l'authorité paternelle, introduisirent en l'action de Rapt

*Ce que l'on
appelle en-
tre nous
Rapt fait
aux parés.*

(que nous appellons vulgairement *Raptum in parentes*) qui est incogneuë à toutes autres nations. Par laquelle on permettoit aux peres & meres, voire aux tuteurs d'accuser deuant le Iuge Royal celuy ou celle qui par telle affecterie de paroles auroit attiré & suborné à vn mariage l'un de leurs enfans : & est ceste poursuite de telle puissance & effect que pendant le cours d'icelle, elle suspend & arreste toutes les procédures que l'on pourroit faire pardeuant

pardeuant vn Official & iuge d'Eglise pour la validité du mariage. Mais quel fruit auez vous iamais rapporté de ceste accusation? Non autre, sinon que comme vray François nous sommes du commencement plus forts que les hommes, mais en fin plus foibles que femmes. Chacun sur la premiere pointe de ceste poursuite se remuë chaudement, les iuges mesmes semblent infiniment fauoriser ceux qui en font plainte. Mais au partir de là vous ne veites iamais que l'on en ait fait vne punition exemplaire, & que pour fin de compte celuy-là qui a commis le rapt ne demeure victorieux, & de la iustice, & de la famille affligée; demeurant avec le temps en pleine possession de celle qu'il a rauie. De ma part i'estime, ou que du tout il ne falloit introduire entre nous ceste accusation, ou qu'il estoit de besoin de la terminer par la mort de celuy qui auoit forfait; à fin qu'en la dissolution de sa vie, se trouuast aussi la fin & dissolution de son mariage. Maintenant par ce nouuel Edit, on permet d'abondât aux peres & meres d'exhereder leurs enfans, lesquels auront esté si mal aduisez que d'entrer en ce lien de mariage sans leur vouloir. Mais, ô bon Dieu, n'est ce vne chose cruelle, quand en executant vne vengeance, il faut qu'elle retombe sur celuy-mesme qui l'execute? I'ay donné l'estre à mon enfant, sous vne opinion de luy donner le bien estre, ie l'ay nourry ou aux lettres, ou aux armes, en intention d'en faire vn homme de bien: i'ay, si ainsi le faut dire, passé les erreurs d'un Hercule pour dompter en luy

les monstres qui enuahissent ordinairement vne ieunesse forte en bride: en fin s'il est trouué vaincu d'une desbordée volupté, masquée d'un faux visage de mariage: est-ce pas rendre ma vieillesse tres-malheureuse, que non seulement ie voye ce sot, à demy miserable, pour estre follement lié, mais que pour toute consolation ie n'ay recours qu'à le rendre du tout miserable, par vne exheredation que la loy met entre mes mains? Il est forgeron de sa misere (me dira l'on) mais moy plustost de la mienne, & de la sienne ensemblement (repondray ie.) Quelque autre qui pensera estre plus aduisé adiouftera, qu'il vaut mieux y apporter ceste bride, que de laisser voguer & fluctuer les mariages à l'abandon d'une desordonnée ieunesse. Car, comme disoit Hipocrat, aux maladies aigües & extremes, il y faut apporter remedes de mesme. O combien il eust esté plus feant de ne tomber en ces extremitez, & par vne ordonnance conciliaire declarer ces mariages du tout nuls? Il me souuiét de ce que dit ce grand personnage Erasme en vn Colloque, où il fait parler vne fille qui auoit voué perpetuelle virginité. Quelques-vns (fait-il) nomment mariage, ores qu'il ait esté fait au desceu ou contre la volonté des peres & meres par paroles de present (car ainsi l'appellét-ils) choses toutesfois que ni le sens commun, ni les loix anciennes de Rome, ni la doctrine Apostolique n'approuue. Il pouuoit adioufter que ni les Canons & saincts Decrets, mais il n'ozait: voila beaucoup de sujet en peu de paroles. Le

ne veux pas asseurer que ce qu'il dit soit veritable, mais ie souhaiterois qu'il le fust. Car en somme ie ne vous escris icy qu'un souhait. Premièrement si l'enfant pour estre procréé de la substance tant paternelle que maternelle, represente ceste Androgyne qui fut figuree par les anciens, par ce qu'en luy se peuuent li-
re les mœurs & esprit du pere & de la mere, si nous-nous marions seulement pour auoir lignee, & que ceste enuie prouienne d'une plus haute enuie, qui est de nous immortaliser en ce bas estre par un prouignement de l'un à l'autre, certainement il semble que ce soit peruer-
tir tout ordre de nature, que l'on permette à celui; auquel i'ay donné la vie, de pourchas-
ser ma perpetuation en autre sujet que celui que ie desire. Je ne vous diray point que du droit ancien des Romains le consentement du pere y estoit requis. Mais si nous auons em-
prunté de ce droit que l'enfant mineur d'ans ne puisse aliener son bien sans l'autorité de son tuteur, n'est-ce faillir, en sens commun de luy permettre l'alienation de son corps sans le
consentement de ses pere & mere? Si vous cō-
siderez ce qui est de la Loy de Dieu; reco-
noissez ces bons Patriarches du vieux Testa-
ment, leurs mariages sont bornez en la volon-
té bien reiglee d'un pere: & là où fut la male-
diction, comme en Esaü, là aussi ne fut inter-
posee l'autorité paternelle au mariage. Mais
pourquoy m'arrestera-ye seulement au vieux
Testament? Quand S. Paul parle des maria-
ges en baille-il la iurisdiction aux enfans? Il

s'adresse nommément aux peres. Si tu maries ta fille, tu fais bien, si tu ne la maries, tu fais mieux. Et si vous descendez plus bas vous trouuerez ceste reigle auoir esté tres-longuement obseruee entre les Chrestiens de siecle en siecle. Permettez moy de fauoriser à bônes enseignes mon souhait. Tertullian au liure qu'il escrit à sa femme, non seulement requiert ceste mesme autorité, mais qui plus est la confirme de tant que si les Payens qui ne voyoyent la lumiere de Dieu que dans les tenebres, voulurent le mariage estre nul s'il n'estoit autorisé du pere, combien doncques (dit-il) nous autres Chrestiens qui sommes imbus d'un meilleur enclin deuons nous auoir ceste proposition emprainte dedans nos poitrines? Et S. Ambroise confirme mon opinion par l'autorité d'Euripide, la part où faisant parler Hermione à Orestes. Mon pere (dit-elle) aura le soin & charge de mes nopces; cela ne me regarde en rien. Chose qui fust tant recommandee par ces bons vieux peres & docteurs de l'Eglise, qu'ils appellerent plustost vne hôte & paillardise, que mariages, telles folles conuictions qui se faisoient contre le gré des peres & meres. Et pour vous monstrier clairement que l'on n'en faisoit nulle doute, c'est qu'il n'y a celuy qui ne sçache que l'empereur Iustinian estoit Chrestien; du temps duquel il est certain que ceste mesme autorité estoit essentiellement requise en tous mariages des enfans, comme nous apprenons des loix auxquelles il donna vogue par l'entremise de Tribonian.

Ce qui sortit tel effect que nous trouuons dedans nostre France, non des personnes vulgaires, ains deux enfans de Roy, Carloman & Loys surnommé le Fai-neant, auoir esté tenus pour bastards, non pour autre cause, sinon qu'ils auoyent esté engendrez d'un mariage de Louys le Begue, fait & consommé sans le consentement du Roy Charles le Chauue son pere, comme vous pourrez apprendre de Regino qui attouchoit presque ce temps là. Je ne trouue point qu'il y ait eu depuis Concile qui ait osté ceste belle iurisdiction aux peres à l'endroit de leurs enfans. Bien sçay-ie que depuis quelques centaines d'ans quelques Moines rapetasseurs de vieilles gloses, nous ont insinué ceste barbare & brute opinion, que de droict Canon le consentement des peres & meres n'estoit requis aux mariages de leurs enfans que par honneur, & non de necessité. Ceux-cy firent perpetuelle profession de celibat. Et à la mienne volonté que tout ainsi que ce sage Roy de Sparte Agesilaus estant par quelque sien amy surpris faisant l'enfant avec ses enfans, le pria de suspendre son iugement de ce qu'il auoit veu iusques à ce qu'il fut pere: aussi que tous ces Moines ne se fussent empeschez d'interposer leur opinion sur le fait des mariages, puis que leur vœu & reigle les dispesoit d'estre peres. Cela a fait qu'ils ont mesuré l'affection paternelle, à la leur propre, ie veux dire à l'affection commune & triuiale. Mais il conuient separer l'honneur de la necessité. C'est vraiment l'aduis des gens nourris en

l'obscurité d'un cloistre. Je ne vous ramente-
uray en ce lieu la noblesse de nostre France,
qui sur vne pointille d'honneur fait estat de
perdre la vie. Cela tient plus du Paganisme,
que du Chrestien. Je vous diray que tout ain-
si que le Stoïque soustenoit que ceux qui pre-
miers separerēt l'utilité d'avec l'honnesteté ga-
sterent l'ordre de tout cest vniuers: aussi firent
le semblable ceux là qui nous desioignirent
l'honneur d'avecques la necessité. Vray Dieu
quand ce grand Iustinian establit trois theore-
mes generaux de tout le droit, L'honnesteté,
ne mesfaire à autrui, rendre à chacun ce qui
est sien, mettoit il pour premiere pointe ceste
honnesteté pour la tourner seulement en ter-
mes de curialité, & que les deux autres precep-
tes fussent de necessité precise? Je ne veux cō-
batre ces moines que par nos docteurs de l'E-
glise: fueilletez les Offices de S. Ambroise,
vous cognoistrez combien l'honneur & la ne-
cessité fraternisent ensemblement. Mais il ne
faut point separer (me direz vous) ceux que
Dieu a liez ensemble par le ministere de son
Eglise. Si vne proximité de lignage, qui est
dans le quatriesme degré, si vne simple alliā-
ce & affinité, si vne cognation spirituelle peu-
uent empescher tous mariages, nonobstant
& les paroles de present, & l'interuention de
l'Eglise, qui nous empesche d'en faire autant
des mariages esquels le consentement & au-
thorité paternelle & maternelle a esté negli-
gee? D'auantage appellerez-vous conion-
ction de l'Eglise vne alliance qui se fait contre

la volonté du pere, auquel Dieu veut estre apres luy porté sur toutes choses obeissance? Direz-vous conionction de Dieu celle qui sera bastie sur vn appetit charnel & desordonné, sur vne opinion brutale qui enyure ordinairement les effects de nostre raison? Le ne m'ose persuader quand vne ieunesse euentee n'a autre guide qu'une demesuree passion, que Dieu se mette de la partie. Or en petille qui voudra, il ne me peut entrer en la teste que le droict Canon ait rié en cecy innoué au droit des Romains. Vous trouuez dans les Decretales, que les paroles de present font le mariage, aussi faisoient elles par les loix de Rome. Mais pour cela n'estoit exclus du mariage des enfans le consentement paternel. Bien seray-ie d'accord que si ces parolles estoient reuestües de l'atouchement charnel, nous auons textes express en nos Decretales, qui ne permettent de denoüer le mariage, ores que le pere n'y eust consenty. Mais en cecy encores ne contreuenons-nous rien au droit des Romains, comme nous apprenons de Paule le Iurisqueconsulte au troisieme liure de ses Sentences. Brief l'ignorance de nos glossateurs a introduit ceste opinion entre nous. Car toutes & quantes-fois qu'ils veulent soustenir le consentement des peres n'estre requis aux mariages de leurs enfans, ils se preualent tout aussi tost du Canon *Sufficiat*, qui n'en parle ni loing ni pres. Par ce qu'en ce lieu il s'agit tant seulement de sçauoir si pour la perfection du mariage le consentement seul y est suffisant, ou bien qu'avecques

iceluy la copulation charnelle y soit requise. A quoy il conclud que le seul consentement y est suffisant. Et le preuue premierement par l'autorité de la loy ciuile. Puis venant à ce qui estoit de la loy de Dieu, il autorise sa proposition par l'exemple de la vierge Marie qui auoit voüe perpetuelle virginité, & toutesfois l'on ne peut dire qu'elle n'eust esté la vraye femme & espouse de Ioseph. Et de faict apres que Gratian a deduit amplement ce poinct là, venant puis apres en vne autre question à traiter si le consentement des peres & meres estoit nécessaire aux mariages de leurs enfans, il soustiét que toutes choses de generent contre tous mariages ausquels les enfans n'ont interposé la volonté de leurs peres & meres. Je ne veux pas icy combattre vne longue ancienneté, i'entreprendrois trop fort party : aussi ne vous ay-ie pas dit du commencement de ma lettre que le consentement des peres & meres y fust requis de nécessité, ains seulement que ie le souhaiterois. Tout ainsi quel'on ne peut bannir les esperances de nous, aussi ne peut-on oster nos souhaits. Ce sont choses esquelles les plus petits & miserables se flattent & chatoüillent aussi bien comme les plus grands, & sur quoy ils trompent & endorment le deschet de leurs fortunes, se rendans en cecy esgaux avecques les Princes. Je desire que sans replastrer on ordonnast par vne bonne & stable loy que le mariage des enfans fust nul, auquel les peres & meres n'auroient interposé leur autorité. Si bien ou mal ie desire, vous m'en man-

derez vostre aduis, & y adiousterez & soustrairez ainsi que le bon Arithmeticien: n'ayant en particulier espousé ceste opinion, ains souhaitant sans plus quel'on l'espouse. A Dieu.

*A Monsieur de Foussomme, Gentilhomme
Vermandois.*



Je veux, si vous voulez que ie le vueille, mais ie vous puis dire que nyle droict ciuil des Romains, ny la raison commune ne veulent que la vefue faisant folie de son corps

*Si la vefue
faisant folie
de son
corps doit
deschoir de
ses conuen-
tions ma-
trimonia-
les.*

perde son doüaire, tout ainsi comme si elle auoit forfaict contre son mary pendant & constant son mariage. Je scay bien que vous pouvez appeller quelques anciens docteurs à garans, qui furent induits à mesme opinion que la vostre. Pour autant qu'ils estimerent que s'il falloit de mesme balance compenser la peine avecques l'honneur, selon la proportion des merites ou demerites, il y auoit grande apparence de chastier à bon escient la vefue qui faisoit tort aux cendres de son mary, puis que pendant sa viduité elle iouïssoit des priuileges deluy. Opinion certes qui semble prendre ses racines sur l'honnesteté publique, qui n'est pas vn petit fondement en droict. Voire qu'il n'y a nulles personnes qui ayent tant d'interest à l'entretienement de ceste proposition, que celles mesmes au des-aduantage desquelles on la veut establir. Car la femme étant foible

& de corps & d'entendement au regard de l'homme (foible de corps, qui est l'occasion pour laquelle nous ne la receuons à l'exercice des armes : foible d'entendement, qui faict que l'on luy interdise l'administration de la republique) elle n'a qu'un seul moyen par lequel elle demeure forte, & dont elle triomphe des hommes : c'est la conseruation de sa pudicité. Bannissez d'elle ce seul poinct, vous la rendez esclau des plus petits, ores qu'elle fust Princeesse. Au contraire qu'elle le conserue, elle triomphe des Princes, iacoit que pauvre & petite. Par ainsi de premiere rencontre ceste opinion aie ne sçay quoy de specieux, ce neantmoins captieux si vous venez à vostre second penser. Par ce que quand le legislateur permit au mary d'accuser sa femme d'adultere, il y apporta vne infinité de respects qui ne tombent ny en l'heritier, ny en la vefue. Il estima que la femme foraisant enuers son mary, estoit beaucoup moins excusable que la vefue, pour auoir un moyen honneste de tromper les pointes de sa chair, par l'object qui luy estoit donné par la loy. Il estima encores qu'elle ne pouuoit apporter un enfant faux & dérobé à son mary. Dauantage que le mary ne seroit aisément induit à intenter ceste poursuite, s'il n'estoit outré d'une tres-iuste douleur, comme ainsi fut que sa femme estant sa moitié, le des-honneur d'elle redondoit sur luy. Et finalement on meit es mains de la femme vne defense tres-poignante encontre son mary : estant par expres enioint aux Iuges d'examiner soigneusement si le mary

auoit seruy de miroüer de bien ou mal-faire à sa femme. Estimant chose de pernicieux exemple de requérir en elle vne chasteté estroite dõt il auroit esté le premier infracteur. Toutes ces particularitez se rencontrent elles en vne vefue? Nenny vrayement. Car laissant à part que après le decez du mary la femme commence d'estre iouïssante de ses droits, encores trouuez vous qu'elle n'a ny sujet par lequel elle puisse apporter refrigerer à ses passions naturelles, ny que s'oubliant de son honneur elle trāsporte en la famille de son feu mary vn enfant putatif, ny qu'elle se puisse pour ses defences preualoir contre l'impudicité de l'heritier. Partant si elle estoit assaillie, on luy osteroit les armes naturelles pour parer aux coups. Et à peu dire le mary ne venant (comme i'ay dict) que timidement à ceste accusation, & après auoir quelque-fois sondé tous les moyens pour reconcilier sa femme avec son honneur, si vous y admettiez l'heritier qui n'a en pensement que le bien, en ouurant la porte à ceste accusation, vous pourriez tout d'une main à la calomnie, & n'y auroit vefue, si femme de bien fust elle, qui peust faire bouclier de sa conscience contre les calomnieuses poursuites. Brief il y auroit grandement à craindre que la loy ne fait plus de mal que les femmes. Ce furent (ce me semble) les causes pour lesquelles ce grand Iuriconsulte Papiniã traittant de la matiere des adulteres disoit, que si quelque-fois par mesgarde, on auoit compris sous le nom d'adultere la honte de la fille ou de la femme vefue, c'estoit

tres-abusiuellement parler. Et en vn autre passage il est dict que l'heritier n'a nulle reprimende ou esgard sur les mœurs de la vefue du defunct. Chose que l'on tient pour tres-veritable, n'estoit que le mary eust de son viuant fait appeller la femme en iustice. Car lors l'heritier peut reprendre les arrhemens de ceste poursuite, & non autrement. Et de faict vous ne trouuerez en tout le droict des Romains aucune peine ordonnee à la vefue, sinon à celle qui se remarioit dedans l'an de son dueil, ou qui ne se remariant auoit enfant apres l'onzième mois du mesme an. En l'un & l'autre desquels cas l'heritier gaignoit en pure perte sur elle son augment de dot, & les dons & aduantages qu'elle auoit receus de son mary. Cen'est donc point que par oubliance la faute des vefues soit passée deuant les yeux des anciés. Ils s'en sont fort bien souuenus, mais ils ne penserent rien appartenir à la memoire du deffunct, horsmis ce qui estoit commis par la vefue dedans le premier an de son vefuage, qu'ils estimerent estre affecté à l'honneur de son premier liét. Mais elle iouit des priuileges de feu son mary, dites vous. Il ne faut pas pour cela induire qu'elle doie deschoir de toutes ses conuentions matrimoniales. Tout ainsi comme la vefue conuolant en secondes nopces perd les priuileges dont elle iouissoit, faictes que l'autre forfaisant les perde aussi. Afin qu'elle ne soit de plus grand merite & recommandation en son impudicité, que la femme honneste (qui se remarie) en sa chasteté. C'est en effect toute

la peine à quoy peut aboutir ceste faute. Ny pour cela ie ne veux pas que vous m'estimiez Aduocat de l'incontinence des vefues. I'entends sans plus bannir la calomnie des hommes, & non la chaste honnesteté des femmes : faisant ce perpetuel iugement en moy, que la femme perd beaucoup plus que son doüaire, quand elle faict perte de son honneur, sans lequel elle ne doit souhaïter de viure. A Dieu.

*A Monsieur de Querquifinen Seigneur
d'Arduilliers.*



'Est grand cas que iamais nos anciens n'ayent eu cognoissance de toute ceste Amerique, que nous appellons Terres neufues. Non qu'elles soyent moins vieilles que

*Sommaire
discours
des terres
que l'on
appelle
neufues.*

les nostres, ains par ce qu'elles ont esté seulement depuis cent ans en çà descouvertes par quelques mariniers Portugois. Et neantmoins vrayement neufues, si vous parangonnez les mœurs brusques de leurs peuples, avecques la ciuilité des nostres. Quelque Gentilhomme que ie rencontray n'aguères à saint Germain en Laye, qui auoit esté au Brésil, me racontoit qu'en ce pays là les hommes vont tout nuds, sans cacher leurs parties honteuses, & que ceux qui veulent faire les plus braves, y portent quelques petites fueilles d'arbres. Et que quand ils veulent coucher de la grandeur, ils frottent leurs corps de gomme,

qu'ils couurent en apres de duvet de Perroquets, & autres telles especes d'oyseaux. Quât à leur administration politique, ils n'ont nuls magistrats, nulle ville, nulle forme de republique, fors qu'ils sont diuisez en familles selon leurs consanguinitez & parentelles, sur lesquelles le plus ancien a toute iurisdiction & esgard. Chaque famille contient enuiron quatre cenant d'hommes que femmes. Leurs maisons sont sans huis, exposees à tous venans & allans. Les biens toutes fois non communs, non plus que les femmes. Celles qui sont surprises par leurs maris, sont par eux tuees, puis mangees. Ils s'entre-font la guerre de pais à pais, ceux qui sont pris, sont soudain destinez à la mort. Et n'ayans autre prison que de leur foy, on les engresse quelque temps, puis le tēps de les massacrer venu, l'on faict vn banquet de parade, où l'on conuie les principaux parens & amis, là on enyure le patient, que l'on faict disner, & puis dancer apres le repas avec les autres, & au milieu de la dance on l'assomme. Son corps mis en pieces on en fait des presents, cōme les veneurs de leur venaison. Sa teste est pendue deuant la maison de son maistre, pour faire monstre de sa victoire. Des dents on en faict des chaisnes qu'ils portent autour de leur col. Et n'ont ces Sauvages plus grand vengeance, que de manger leurs ennemis, ny plus grand tesmoignage d'inimitié contre vn homme, que quand ils le menacent de le manger. Supputans au demeurant leurs ans par les Lunes, ainsi que nous au cours du Soleil. Voyla en somme

ce que i'ay appris de ce Gentil-homme: si vray ou non, ie m'en rapporte à ce qui en est. L'on dict que celuy peut impunément mentir, qui vient de loing. Quant à moy ie vous debite ceste marchandise pour le prix qu'elle m'a cousté: ayment mieux le croire, que de l'aller veoir: ayant aussi mieux aymé charger le present messager de ce compte, que de le laisser en aller par deuers vous les mains vuides. A Dieu.

A Monsieur Ramus Professeur du Roy, en la Philosophie & Mathematiques.



Rus, ie vous veux denoncér vne forte guerre, & ne m'y veux pas presenter que bien empoint. Car ie sçay combien il y a de braües capitaines qui sont de vostre party. Le premier qui de nostre temps prit ceste querelle en main contre la commune fut Louys Meigret, & apres luy Iacques Pelletier grand Poëte, Arithmeticien, & bon Medecin; que ie puis presque dire auoir esté le premier qui mit nos Poëtes François hors de page. A la suite desquels vint Iean Antoine de Baïf, amy commun de nous deux, lequel apporta encores des regles & propositions plus estroites. Et finalement vous pour clore le pas, auez fraichement mis en lumiere vne Grammaire Françoisse, en laquelle auez encores adiousté vne infinité de choses du vostre, plus estranges que les trois autres. Je dy nommément plus estranges: car plus vous

*Sçavoir si
l'orthogra-
phe Fran-
çoise se
doit accor-
der avec le
parler.*

fouruoyez de nostre ancienne orthographe, & moins ie vous puis lire. Autant m'en est-il aduenu voulant donner quelques heures à la lecture de vos partisans. Je sçay que vostre proposition est tres-precieuse de prime rencontre. Car si l'escriture est la vraye image du parler, à quoy nous pouuons nous plus estudier que de représenter par icelle en son naïf ce pourquoy elle est inuentee? Belles paroles vrayement. Mais ie vous dy que quelque diligence que vous y apportiez, il vous est impossible à tous de paruenir au dessus de vostre intention. Je le cognois par vos escrits: car combien que decochiez toutes vos fleches à vn mesme blanc, toutesfois nul de vous n'y a sçeu attaindre: ayant chacun son orthographe particuliere, au lieu de celle qui est commune à la France. Commē de faict nous le voyons par l'Apologie que Pelletier a escrit encontre Meigret, où ille reprēd de plusieurs traits de son orthographe. Et vous mesmes ne vous rapportez presque en rien par la vostre à celle, ny de Meigret, ny de Pelletier, ny de Baif. Qui me faict dire que pensant y apporter quelque ordre, vous y apportez le desordre. Par ce que chacun se donnant la mesme liberté que vous, se forgera vne orthographe particuliere. Ceux qui mettent la main à la plume, prennent leur origine de diuers pais de la France, & est mal-aisé qu'en nostre prononciatiō il ne demeure tousiours en nous ie ne sçay quoy du ramage de nostre pais. Je le voy par effect en vous, auquel, quelque
longue

longue demeure qu'avez faite dans la ville de Paris, ie recognois de iour à autre plusieurs traits de vostre Picard; tout ainsi que Pollion recognoissoit en Tite Liue ie nesçay quoy de son Padouan. l'adiouste que soudain que chacun en son particulier se faict accroire estre quelque chose entre nous, aussi nous veut il seruir de mots non meilleurs, ains qu'il nous debite par vne faulse persuasion pour tels. Le courtisan aux mots douillets, nous couchera de ces paroles, *Reyne, allét, tenét, venét, menét*: comme nous veismes vn des Essars, qui pour s'estre acquis quelque reputation par les huit premiers liures du Romant d'Amadis de Gaule, en ses dernieres traductions de Iosephe & de Dó Flores de Gaule, nous seruit de ces mots, *Amonnester, Contenner, Sutil, Calonnier, amination*, Ni vous ni moy (ie m'asseure) ne prononcerons, & moins encorés escrirons ces mots de *Reyne, allét, tenét, venét, & menét*, ains demeurerons en nos anciens qui sont forts, *Royne, alloit, venoit, tenoit, menoit*. Et quant à mon particulier dès à present ie proteste d'estre resolu & ferme en mon ancienne prononciation, d'*Admonnester, Contemner, Subtil, Calomnier, Administrer*. En quoy mon orthographe sera autre que celle des Essars, puis que ma prononciation ne se conforme à la sienne. Pelletier en son dernier liure del'Orthographe & prononciation Françoisse commande d'oster la lettre G des paroles esquelles elle ne se prononce, comme en ces mots (dit-il) *Signifier, Regner, Digne*, quant à moy ie ne

les prononçay iamais qu'avecques le G. En cas semblable Meigrêt en sa Grammaire Françoisë escrit, *Pouvre & Sarions*; d'autât que vray-semblablement sa prononciation estoit telle. Et ie croy que celuy qui a la langue Françoisë naïfue en main, prononcera, & par consequent escrira, *Pauvre & Sçaurions*. A tant puis que nos prononciations sont diuerses, chacun de nous fera partial en son escriture. La volubilité de la langue est telle, qu'elle s'estudie d'addoucir, ou pour mieux dire racourcir ce que la plume se donne loy de coucher tout au long par escrit. Et de fait n'estimez pas que les Romains en ayent vsé autrement que nous. Car quand ie ly dans Suctone qu'Auguste fust du nombre de ceux qui pensoient qu'il falloit escrire comme on prononçoit, ie recueille quel'escriture ne symbolizoit en tout au parler; ains qu'Auguste par vne opinion particuliere, telle que la vostre, estoit d'un aduis contraire à la commune, toutesfois si ne le peut-il gagner. D'autant que du temps mesmes de Neron, Quintilian nous enseigne que l'on escriuoit autrement qu'on ne prononçoit. C'est vne regle generale non seulement en nostre langue, ains en tous vulgaires, que se trouuant vne parole close d'une consonante, la consonante perd sa puissance, si le mot qui la suit commence par vne autre, & n'en entendez la force sinon quand elle est suiuië d'une voyelle. par exemple, que ie die, *ne pensez pas que ie vous ayme*: le Z de *pensez*, & l'S du *pas se mangent* & elident par les subsequentes con-

*Que les
Romains
n'orthogra-
phioient cō-
me ils pro-
nonçoient.*

sones, & n'y a quel'S du *vous*, qui soit ouye & exprimee pour tomber en vne voyelle immediate. Le semblable fut-il aux Romains, comme l'on peut recueillir de ces vers d'Ennius.

Egregie cordatus homo catus Aeli' Sextus.

Où vous voyez à tous les mots qui sont suivis de voyelle, l'S estre prononcee, & non à celui d'*Aelius*, par ce qu'il estoit recueilly d'un *Sextus*. Ennius escriuoit vray-semblablement comme il prononçoit; d'autant que la langue Latine n'estoit encore en sa fleur. Mais la posterité ne trouua pas bonne ceste maniere d'orthographe, ores que la prononciation fut plus courte. Ostez de nostre escriture les lettres que nous ne prononçons pas, vous introduirez vn chaos en l'ordre de nostre Grammaire, & ferez perdre la cognoissance de l'origine de la plus grande partie de nos mots. Confondant singulier & plurier ensemble: par ce qu'en ces mots *Il fait & ils font*, le mot d'*Il* se prononce tout d'une mesme teneur, & represente neantmoins diuers nombres. Car quant à ce que vous vantez faire beaucoup par vostre opinion pour l'estranger, qui voudra apprendre nostre langue; pour autant qu'il apprendra en la lisant, de la prononcer, si vous le pensez, vous-vous mesprenez grandement. Estimez-vous que pour estre le Latin escrit tout de son long, nous le prononçons à son naif? De ma part ie croy que si Ciceron, Cesar, Salluste & tous ces grands autheurs de la langue Latine reuenoyent en leur premier estre, & qu'ils nous ouyssent parler leur l'agage,

ils ne nous entendroyent pas, ains trouue-
royent nos prononciations agencees, les vnes
à la Françoisë, autres à l'Espagnole, autres à
l'Alemande, selon la diuersité des nations.
Chose que vous mesmes recognoissez en pas-
sant dans vostre Grammaire Françoisë, & dont
nous feismes ample preue dans la ville d'Es-
tampe. en l'an mil cinq cens soixante sept,
Monsieur Loyfel & moy allans aux grands
iours de Poitiers, où ayans rencontré vn es-
colier Allemand, qui nous voulut entretenir
en Latin, nous n'en entendions pas la moitié, ni
luy de nous. Ce que ie cogneus à l'œil proue-
nir de ce qu'en parlant Latin il ne se pouuoit
dispenser de la prononciation de son pais à
nous incogneuë, ni nous de la nostre. Aussi
faut-il que vous me confessiez qu'il y a quel-
que naïfueté en la pronōciation de toutes lan-
gues, que l'on ne sçauoit représenter dessus le
papier. Ie le vous verifiray en peu de paroles
sur le sujet mesmes du Latin. Priscian en son
premier liure remarque que Plin disoit que la
lettre de *L* receuoit trois diuers sons selō qu'elle
se rencontroit diuersement avec vnes & au-
tres lettres : y a il aucun de nous qui puisse
maintenant sentir ceste diuersité de sons ? Ie
croy que Priscian mesmes ne le sentoit pas, &
que l'interualle des ans en auoit fait perdre l'v-
sage en son temps, veu qu'au faict de la pro-
nonciation de sa langue il alleguoit l'authori-
té de Plin. Le semblable est-il en nostre lan-
gue Françoisë, en laquelle il ya vne infinité de
choses qui tombent en nostre parler, que nous

ne ſçaurons figurer par eſcrit. Qu'ainſi ne ſoit il n'y a lettre qui ſoit tant ſolemnifée, ni que nous mettions tant en œuvre comme l'*E*. Or tout ainſi qu'il nous eſt familier, auſſi en auons nous fait deux eſpeces; l'un que nous appel-
lons maſculin, l'autre féminin. Quant au maſ-
culin, nous l'auons accommodé en trois ſortes,
que ie ne vous puis exprimer que par exem-
ples, & encores à ceux qui ſont nourris en no-
ſtre vulgaire. En la dernière ſyllabe de *René*
vous y voyez vn ſon, vſez maintenant de ce
mot de *cet* pour dire *Cet homme a fait cela*: vous
y cognoiſſez vn autre air: paſſez à ce mot de
c'eſt, comme quant nous diſons *c'eſt vn tres-grād*
homme de bien, il y a vn ſon beaucoup plus eſle-
ué qu'aux deux autres. Donnez tant de façons
nouuelles qu'il vous plaira par voſtre ortho-
graphe à ces trois *E* maſculins, encores vous
trouuerez vous court de voſtre opinion: &
beaucoup plus en l'*E* féminin qui n'a qu'un
demy ſon entre nous, incogneu preſque à tou-
tes autres nations, & neâtmoins à nous ſi com-
mun que ſoit en rime plate ou croiſée, il faut
pour la grace que de quatre vers les deux ſe
terminent en l'*E* féminin. Nous eſcriuons la
dernière perſonne du pluriel, aux verbes de la
première coniugaïſon par *ent* comme ils, *ai-*
ment, *donnent*, *logent*, & autres. I'aduoue que
nous ne prononçons point l'*N*. Ce que Pelle-
tier auſſi & Meigret cognoiſſans l'oſterent; ſe
contentans de marquer ceſte troiſieſme per-
ſonne par vn *E* féminin conioint avec vn *T*, &
diſent *Aimet*, *Donnet*, *Loget*, & *Bouget*. Preſup-

posez que leurs liures tombent entre mains des estrangers qui ne soyent nourris en nostre langue, s'aduiseront-ils de prononeer c'est *E*? non vrayement, ains par *l'E* plain & masculin commun à toutes natiōs: & à tant il y aura plus d'absurdité prononçans ces mots de ceste façon, que s'ils les prononçoient à la Poiteuine avecques *l'N*. Mesnagez comme il vous plaira les lettres de *L* & *N*, que nous appellons mignardes, ie meure s'il est en vostre puissance de vous rédre plus entendible par vostre nouvelle orthographe, que nous par la nostre ancienne, à ceux qui n'ont cognoissance de ces mignardises de lettres. Ie viens à ces aduerbes qui tombent plus que souuent en nos bouches, *Diligemment*, *Bonement*, *Ententiement*, *Doucement*, *Mollement*, *Mignardement*, & vne infinité d'autres, il ne vous sera possible de designer par figure leur derniere syllabe, ainsi qu'elle est prononcee. Que nous ne prononçons *l'E* pur, i'en suis d'accord: il n'y a que le Picard qui le prononce, & par ceste prononciation on cognoist du premier coup qu'on est extrait de Picardie. Que nous le prononçons en *A*, comme Pelletier l'a voulu escrire (car il escrit *Doucement*, *Diligement*) ie le nie. Le seul mot de *Nuitamment* le vous fera paroistre, auquel vous cognoistrez combien *l'A* de *Tam* est prononcé d'autre façon que le *Ment*. C'est donc vne prononciation qui naist avec nous entre *l'A* & *l'E*, quel'on ne sçauoit en aucune façon que ce soit exprimer dessus le papier. A fin que ie ne passe sous silence que

pendant que vostre vœu est de nous garentir d'une extremité que vous estimez viciueſe, vous tombez en vn plus grand vice. Nous auons vne diphthongue Oy qui est nee avec nous, ou qui par vne poſſeſſion immémoriale s'y eſt tournée en nature. Diphthōgue dès pieça recogneuë eſtre noſtre par les eſtrangers. Car ce docte perſonnage Eraſme l'a ſçeu fort bien remarquer en ſon liure de la Prononciation. Puis qu'elle nous eſt naturelle, & que l'eſtranger ne s'en eſt pas voulu rédre incapable, quelle faute a elle commiſe depuis pour laquelle il la falle exterminer de la France ? Au lieu d'icelle vous avez introduit vn OE, & au lieu de ce que nous diſons *Moy, toy, Soy, Roy, Loy, Foy*, vous dites *Moë, Toë, Soë, Roë, Loë, & Foë*. Ce n'eſt pas faire conformer l'orthographe à la prononciation, ains vouloir introduire vne nouuelle prononciation ſous ombre de vostre nouuel orthographe. Ie voy bien qui vous induit à ceſte opinion. Vous estimez que l'I ſimple, ou l'Y Grec ne peuuent produire autre ſon conioincts avecque l'O, que celui qui leur eſt naturel eſtant ſeparez. Qui le vous a dit ? Le meſme v aux Grecs ne produiſit-il point en Grece autre ſon que le lien, quand lié & vny avec l'O micron on en fit vne diphthongue ou ? Prononcez ceſt v ou ainſi que Lambin & les modernes font à preſent, du ſon de noſtre V François, ou comme les anciës faiſoyent en I Latin, vous ne trouuerez point qu'il face ceſt ou. Le Grec toutesfois ne le trouuera mauuais, & nous ſerons ſi enuieux

Les diphthongues oy & ay Françoises.

encontre nostre ancienneté, que nous n'admettions le fruit que nous rapporte l'*Y* Grec conioint avec nostre *O* ? Je voy le semblable estre aduenü en la diphthongue de *ou*, au lieu delaquelle Monsieur de Baif a voulu inuenter vne lettre nouuelle sous ceste forme de diphthongue Grecque *u*. On pourroit d'une mesme liberté oster du grec ces deux caracteres *ou*, si nous osons la diphthongue *Oy* qui est nostre. Et à fin que ie vous monstre à l'œil que ce ne fust pas sans raison que noz ancestres en la diphthongue *d'Oy* employèrent l'*y* Grec, ie vous puis dire que c'est vn caractere qui a vn son particulier entre nous, non commun avec toutes autres nations, quand il est immediatement suiuy d'une autre voyelle, & qui pour ceste cause merite à bonne raison d'auoir sa place en nostre Alphabet François, autant qu'autre lettre qui soit. Car de ces mots *Moy, Toy, Soy*, noz anciens firent vns *Moyen, Toyen, Soyen, Moye, Tøye, & Soye*. Comme nous voyons dans le Romant de la Rose, & autres vieux liures que nous auons depuis eschangez en *Mien, Tien, Sien, Mienne, Tienne, Sienn*e. Ne nous estant resté de ceste antiquité que le mot de *Moitoyen*, que nous approprions aux mœurs, comme si nous voulions dire qu'il fust *Mien & Tien*. Mais combien que nous ayons perdu l'usage de telles dictions, si est-ce que les mots de *Roy, Foy, Quoy*, & tels autres produisent *Royal, Loyal, Quoye*. Comme aussi voyons nous seblables deriuaisons aux verbes, comme d'*Oüir*, nous

disons, *foy*, puis *l'oye*, de *Voir*, ie *Voy*, *Voye*, cōme quand on dict, Dieu vueille que *l'Oye*, que ie *Voye*. Sçauriez vous représenter le vray son & energie de nostre prononciation en pas vn de ces mots, quand vous les escriuez en ceste façon *Local*, *Roeal*, *Quée*, *f'oeé*, ie *Voée*? C'est (pardonnez le moy si ie le dy) ou n'auoir point d'oreilles pour iuger; ou penser que nous n'en ayons point. Le mesme se rencontre en l'autre diphthongue, *Ay*, que vous eschangez en vn *É* pur: ne considerant pas que d'un *f'ay*, vienne vn *l'aye*, d'un *Bay*, vne couleur *Baye*, laquelle s'il vous aduient de rendre à vostre façon, vous en ferez vne *Bée*, qui est vne prononciation si ridicule, & que j'appellerois plus volontiers vne baye & mocquerie, comme approchant plus d'un mot de *Bée* du Berger de Maistre Pierre Pathelin, que la couleur *Baye* que vous voudriez signifier. Vous voyez dōcques que ces deux diphthongues *Oy* & *Ay*, n'ont pas esté introduites par nos anciens fortuitement ny sans raison, comme produisant certaines dictions quel'on ne pourroit autrement prononcer que sous le son que nous auōs donné à la lettre *Y* coniointe avec *l'O* ou *A*. Et mesmement qu'elle a ceste particularité naïfue entre nous autres François, qu'estant mise au milieu de deux voyelles en vn mot, elle produit vne pronōciatiō (cōme i'ay dit) nō cōmune à toute autre nation, & que vous ne sçauriez designer par la plume pour en rendre l'estranger capable. Cela se voit en ces mots, *Citoyen*, *Moyen*, *loye*, *joyeux*, *Foye*, *Voye*, *Playe*, *Raye*.

Gaye, Saye. Je le vous représenteray par exemple assez familier en ce mot *Royer*, si vous l'escriuez par vn *I* en forme de voyelle, vous en ferez trois syllabes *Rôier*, si en forme de consonante, vous en ferez vn *Roger*, comme s'il estoit escrit par *G*; si en vostre maniere, vn *Roeer*: & soit lequel des trois qu'il vous plaira, ce n'est point ce que nous prononçons en y mettant la lettre d'*T* Grec, qui nous faict vn son meslé, participant partie de la lettre *O*, partie de la lettre *E*, & ne tient ny de l'une ny de l'autre, faisans de ce mot *Royer*, deux syllabes tant seulement. Je veux doncques dire & conclure qu'en vain voulez vous debuter nostre orthographe de sa vicille possession, si par vostre innouation vous ne profitez, ny aux vostres ny aux estrangers: aux vostres, qui se trouuent beaucoup plus empeschez à déchiffrer vostre nouvelle orthographe, que l'ancienne: à l'estranger, pour ne luy pouuoir figurer ce que porte nostre commune prononciation. Et si vous adiousteray (outre ce que ie vous ay discouru des deux diphthongues, *Oy* & *Ay*) que vous corrigez plusieurs autres particularitez en nostre escriture sans raison. Considerons ces deux lettres (que les vns appellent mignardes, les autres molles) *L* & *N*, dont la premiere nous est commune avec l'Espagnol & Italien; la seconde avec l'Espagnol seulement. Celle la nous est representee par l'Espagnol par deux *L L*, & par l'Italien par *G L*, comme vous voyez en ces mots *Gli figliuoli*. Je vous supplie dites moy, y eut-il iamais plus d'incer-

titude que celle que vous y apportez ? Par ce
 qu'ostant nostre vieille orthographe, auez
 chacun de vous innoué diuers caracteres, es-
 quels ie me trouue beaucoup plus empesché
 de trouuer le son mol de ceste lettre, que ie ne
 faisois auparauant. Or voyez avec quel soing
 & diligēce nos ancestres nous voulurent figu-
 rer selon : car ils ne se contenterent pas d'ac-
 coupler les deux *LL* ensemble, mais deuant i-
 celles adiousterent vn *I* en ceste façō *ILL*, pour
 monstrier que ceste *L* contient obliquement en
 soy vn *I* qu'il faut, si ainsi voulez que le die,
 prononcer sans le prononcer. Par exemple,
 mettez ces trois mots en auant, *Baller*, qui si-
 gnifie dancier, *Ballier*, qui veut dire nettoyer,
 & *Bailler*, qui est donner. Au premier, vous
 prononcez *L* fermement, au second vous pro-
 nōcez le son de *I* entierement avec *L*, au troi-
 siesme vous entreueſchez *I* dedans *L*. Et c'est
 pourquoy ils retirerent cest *I* deuant les deux
LL, pour monstrier qu'il ne le falloit pas pro-
 noncer avec vn si plein son qu'en *Ballier*, mais
 aussi qu'il ne le falloit pas oublier, comme en
 ce mot de *Baller*, où il n'estoit point inferé. Le
 semblable firent-ils en *l'N* mignarde, que les
 Espagnols figurent par vne seule figure, nous
 par *Ign*, *Seigneur*, *Poignarder*, *gaigner*. Si vous
 dites *Senieur*, vous prononcez *I* pleinement
 avec *l'N*, si *Seigneur*, vous ne le dites qu'à de-
 my. Or de cest entre-las *d'I* & *N* avec le *G*,
 vous en auez faict *l'N* mignarde. Il n'est pas
 qu'il n'y ait quelque raison en vne orthogra-
 phe que nous auons veuë autre-fois en ce mot

*Pourquoy
nos anciens
escriuoient
Vn avec
le G.*

d'Un que l'on escriuoit avec vn G au bout, lettre qui sembloit du tout superflue, de quelque costé que l'on voulust tourner sa pensee. Mais cela aduint pourautant qu' auparauant l'impression, aux liures que l'on escriuoit à la main, on cottoit les nombres par leurs figures I. II. III. IIII. V. VI. VII. & ainsi des autres suiuan: & quand on commença de les coter par leurs noms on adiousta à l'Un le G pour oster l'equiuoque qui eust peu aduenir entre ce mot & le nombre de sept, représenté par la figure de VII. Mais ce dernier poinct soit par moy touché en passant. A quel propos donc tout cela? Non certes pour autre raison, sinon pour vous monstrier qu'il ne faut pas estimer que nos ancestres ayent temerairement orthographié de la façon qu'ils ont faict, ny par consequent qu'il falle aisément rien remuer de l'ancienneté, laquelle nous deuons estimer l'un des plus beaux simulachres qui se puisse presenter deuant nous, & qu'auant que de rien attenter au preiudice d'icelle, il nous faut presenter la corde au col, comme en la republique des Locriens: & à peu dire que tout ainsi qu'anciennement en la ville de Marseille ils executoyent leur haute iustice avec vn vieux glaiue enrouillé, aymans mieux vser de celuy-là, que d'en rechercher vn autre qui fust fraichement esmoulu, aussi que nous deuons demeurer en nostre vieille plume: ie ne dy pas que s'il se trouue quelques choses aigres, l'on n'y puisse apporter quelque douceur & attrépance, mais de bouleuerſer en tout & par tout

*Qu'il ne se
faut esloi-
gner aisé-
ment de
l'ancien-
neté.*

sens dessus dessous nostre orthographe, c'est à mon iugement gaster tout. Les longues & anciennes coustumes se doiuent petit à petit desnoier, & suis de l'opinion de ceux qui estiment qu'il vaut mieux conseruer vne loy en laquelle on est de l'ogue main habitué & nourry, ores qu'il y ait quelque defaut, que sous vn pretexte de vouloir pourchasser vn plus grand bien, en introduire vne nouuelle, pour les inconueniens qui en aduiennent auparauant qu'elle ait pris son ply entre les hommes. Chose que ie vous prie prendre de bonne part, comme de celuy, lequel, combien qu'il ne condescende à vostre opinion, si vous respecte-il & honore pour le bon vouloir qu'il voit que vous portez aux bonnes lettres. A Dieu.

A Monsieur Ramus, Professeur du Roy en la Philosophie & Mathematiques.

E Attendois vne forte responce de vous sur le discours de nostre orthographe; mais puis quen'y auez voulu bailler attainte, il aduiendra paraduanturè que mes lettres tombans es mains de quelque autre, luy appresteron t sujet de parler. Au regard de ce que me mandez: que ne pouuez bonnement gouter ceste loquution Françoisè *Sens dessus dessous*: dont vous escriuant i'ay vsé, vous n'estes pas le premier qui en a faict quelque scripule: car ie voy plusieurs de ceux qui sont en

Dela proprièté de ceste dictio de Sens entre nous, d'où est venue ceste maniere de parler, Sens dessus sus dessous.

reputation de bien dire, auoir doubté d'en verser dans leurs traductions : & au lieu d'icelle auoir mis tantost *Ce dessus dessous*, tantost *Ce que dessus dessous*. Toutesfois i'espere vous leuer fort aisément ce doute, s'il vous plaist de considerer combien ce mot de *Sens* nous est heureusement familier, quand nous disons que quelque chose est de tel ou tel sens. De ceste parole est venu que nous auons aussi dict; qu'une chose est sens dessus dessous, & encores *Sens deuant derriere*, pour donner à entendre que ce qui deuoit estre dessus est dessous, & deuant ce qui est derriere. Je croy que par ceste petite demonstration auez occasion d'estre satisfait. Quant est de moy, ie vous assure que non seulement ie ne la reiette, mais au contraire, i'estime que c'est vne maniere de parler fort riche, & qui n'a esté reiettee, que par ceux qui n'approfondirent iamais les richesses de nostre langue. A Dieu.

A Monsieur de Fonsomme.

Que nulle nation ne peut dire si elle prononce au vray la langue Latine, comme faisoient les Romains.



Vous voulez que ie retourne à ma premiere Grammaire, ie le feray puis qu'il vous plaist. I'ay dit voirement que combien que nous ayons la langue Latine écrite selon sa naïfue orthographe, si croy-ie que nulle nation ne prononce le Latin en son naïf. Ce que ne deuez trouuer estrange. Car si le Romain prononçoit autrement qu'il n'escriuoit, comme i'ay discouru

par la lettre de Monsieur Ramus, comment est-ce que de son orthographe vous pouvez recueillir la vraye prononciation ? Le franchiray le pas, & vous monstrey piece à piece comme chacun s'en faict accroire ainsi qu'il veut. Nous vismes en nostre ieunesse que les grands maistres du Latin prononçoient le *C* ^{La diuersité qui s'est rencontrée en la prononciation du C Latin.} conioinct avec *E* & *I* en forme d'*S*, puis peu de temps apres qu'ils le prononcèrent comme le *χ* Grec : ne s'auisans pas que pour ne rendre l'*S* inutile ils tomboyent en pareil vice, faisans tóber au son d'une seule lettre ce que le Latin voulut exprimer par *C* & *H*. Pour ceste seconde opinion l'on disoit que l'Italien successeur du Romain faisoit le semblable en sa langue. Il est successeur immediat du Got. Qui me faict penser qu'il ne le faut pas aisément tirer en exemple. Quoy ? S'il y a vne troisieme opinion qui efface par aventure ces deux autres ? Car si le mot de *Cocus* se deuoit escrire par *Cus* ainsi que *Oculus* & *Arcus*, comme nous l'enseigne Priscian en son premier liure; la rencontre de Ciceron est gosse & froide, quand il rendit le salut au cuisinier deuenu Magistrat, *Et tu coci*, où il falloit necessairement que ceste lettre de *C* liee avec l'*E*, reçeut mesme prononciation comme avecques l'*A*. D'ailleurs pourquoy luy ferons nous exercer en ces deux voyelles, *E* & *I* autre son qu'en ces trois autres *A O U* ? Veu que le Grec en son *α*, que les Latins representent sous leur *C*, vsa tout d'un mesme son en toutes les voyelles, ie dy en *α ε υ ι η ο* & *ω*. Et de ceste derniere opinion semble

auoir esté Monsieur Ramus en la Grammaire Françoise, où ils s'est contenté d'un seul C conioinct avec toutes sortes de voyelles pour représenter ce qu'ordinairement nous faisons avec Q & V. Car quant au K que l'on adiouste en l'Alphabet soit Latin, soit François, il n'y a homme si peu clair-voyant qui ne iuge que c'est vne lettre inutile & que l'on y a adiouste sans propos. Venons au G, pourquoy prononçons-nous mollement ces mots *Gnatos*, *Ignauus*, *Ignarus*, si ce n'est à la Françoisse, ou si ce G lié avec N produit ce son en ceux-là, pourquoy ne faict-il le pareil en *Gnem*? Et finalement d'où vient & quel Allemand & l'Italien le prononcent fortement & d'une autre sorte que nous? Il faut que ceux-là, ou nous, ayons tort, & n'y a nul qui puisse iuger de ce tort. Je vous laisse qu'en ceste mesme lettre l'Allemand y apporte tout autre son en ces mots, *Guttur*, *Gaudeo*, *Gordius*, les prononçant par *I*, *Iuttur*, *Iandeo*, *Iordius*. Je vous laisse encores qu'il nous est impossible de dire si le Romain prononçoit le G es lettres de *E* & *I* autrement qu'en celles de *A*, *O*, *V*. Car quant à la lettre de *L*, où reconnoistrez-vous en nous les trois diuers sôs que Plin luy attribuoit? Au regard du Q que nous faisons estre suiuy naturellement par un V, d'où vient que nous prononçons cest V avec les lettres de *A* *E* & *I*, & non avec l'*O*? Et ie vous dy qu'il y a grande apparence que l'on le doit aussi bien en l'*A* *E* & *I* comme en l'*O*, si nous voulons rendre la rencontre de Cicéron de toutes

de toutes parts accomplie en ce mot de *Cocce*, dont j'ay parlé cy dessus, car si l'on prononçoit l'*U* en la dernier syllabe de *Quoque* aduerbe, Ciceron manquoit d'une lettre en son *Cocce*. Vous me direz qu'il y a grande apparence que *Cocus* deust estre escrit *Coquus*, & prononcé *Coque*, comme venant de *Coquo*, *Cuoquis*, & ie vous respons que l'opinion de Priscian estoit que ce mot se deuoit orthographier par vn *C*, & que les premiers & plus vieux Romains l'escrivans par vn *Quu*, ç'auoit esté par vne licence, ainsi qu'en ces mots *Arquus* & *Oquulus*, que la posterité auoit corrigee, escriuant *Arqus*, *Oculus*, *Cocus*. Ie viens à la lettre de *S*. Auquel des deux adiousterez vous plus de foy, ou à celuy qui la prononce comme deux *SS* quād elle est entre deux voyelles, *Caussa*, ou à l'autre qui en fait vn *Z*, *Caussa*? Le premier dit que Ciceron en vsoit ainsi: l'autre qu'il a appris la seconde pronôciation de main en main. Pareille difficulté se rencontre en la lettre de *T*, laquelle au milieu d'un mot nous transformons en *TC* *Vitium*, *Conuitium*, hormis aux deux genitifs du nombre pluriel de *Lis* & *Vitis*, où vous prononcez le *T* plainement. Pourquoy dessous mesme lettre exerçons-nous diuers sons? Ramus prenant ceste consideration en payement, puis quelques ans en ça, a voulu bannir de sa langue ce *TC*, mais tout ainsi que ces genitifs *Litium* & *Vitium*, aussi prononce-il *Planities Conuitium*, & tous autres de mesme marque avec le *T*, plain & naturel. En quoy il est encores repris de tous les autres Re-

gens de nostre Vniuersité de Paris. Entant que touchela lettrè *V*, il y a beaucoup plus d'obscurité, soit que vous en vsiez ou comme d'une consonante, ou bien comme d'une voyelle. Si en forme de consonante les anciens la prononcèrent entre l'*V* & l'*F*, & plus approchant de l'*F*, ce que vous ne faites. Et de fait le mesme Priscian (que i'ay cy dessus allegué) expliquant sa valeur dit, que ceste lettre estant mise au lieu d'une consone auoit jadis à Rome pareils effects que le digamma *Æolique*, qu'ils figuroyent sous deux *G* Grecs, & que les *Æoliens* auoyent nommé *Vau* de la lettre *V*, pour lequel *Vau* mesmement Iules Cesar auoit voulu mettre la mesme figure, toutesfois que le long vsage surmonta son opinion. Or que la prononciation de ce *Vau* flechisse plus à l'*F* qu'à l'*U*, la seule figure de ce digamma *Æolic* nous l'apprend. Car mettez deux *G* Grecs ensemblement, vous en composez l'*F* Latine. Si vous prenez ceste lettre de *U* en sa vraye & originaire nature de voyelle, encore y serez vous plus empesché de sçauoir s'il la faut prononcer de la façon que nous vsons en France de nostre *V*, ou bien comme font les Italiens, Espagnols, Allemans en *ou* : la premiere opinion est fauorisée d'une raison qui n'est pas petite. Car l'on ne fait iamais de doute que le simple des Grecs, ne se prononçoit selon la diphthongue Grecque. Or est-il que pour transplanter dans le Latin quelques mots Grecs escripts avec *υ*, ils choisirent la lettre de *V*, comme nous voyons en ces dictions *υ* *Sus*

μῆς Musa. *ὑπὲρ Super,* *ὑπερβίος Superbus.* Consequemment il y a grande apparence de dire que l'*V* Latin ne se prononçoit, non comme l'*ε* Grec, ains avec la simplicité de son que nous le prononçons entre nous. Et de fait sous mesme gage Denys Lambin Professeur du Roy en la langue Grecque prononçant l'*υ* Grecluy donnoit mesme son comme nous faisons à nostre *U* François. Tournez maintenant le feuillet, vous trouuerez que quand les Romains voulurent faire Latins quelques mots grecs qui portoyent la diphthongue, ils y employerēt le mesme *V*, cōme no^r voyōs en *μοῦσα Musa*, & autres. Si l'*V* se fut prononcé ainsi que le simple *υ*, il n'est nullement à presumer qu'ils eussent choisi ceste lettre pour représenter la diphthongue. En ce diuorce d'opinions laquelle des deux prononciations iugerez vous la meilleure? De ma part si j'osois en cecy aucunement interposer mes parties, ie serois pour la seconde. Par ce que ie voy toutes les nations de l'Europe incliner en ceste opinion, & qu'il n'y a que nostre France où l'on prononce l'*V* comme nous faisons. Lequel concours de tant de volonteiz ensemble, n'est pas de petit effect & autorité en mon endroit. I'adiouste que combien que le Latin ne porte la diphthongue de *Ou*, toutesfois nostre langage *V* valon s'estant transformé en Romain, que nous appellasmes Roman; & que nous apprismes plus des Romains les oyans parler, que par reigles, ie voy que la plus grand partie de leurs mots, où se trouue l'*U*, nous en a-

uons fait vne diphthongue Françoisse, comme nous voyons en ces mots; *Courir, Cours, Ours, Loup, Pron Four, Tour, Sourd, Tourtre, Conp-pe, Doulx, Poulx, Poulsér, Doubter, Penpée, Doubler, Pouppe*, & infinité d'autres que l'on penseroit de prime face nous estre naturels François, combien qu'ils soyent empruntez de ces mots Latins, *Currere, Curia, Versus, Lupus, Multum, Furnus, Turris, Surdus, Turtur, Cuppa, Dulcis, Pulsus, Pulsare, Dubitare, Puppa, Duplicare, Puppis*. Qui me fait penser que les Latins n'ayans point ceste diphthongue *Ou*, ils prononceroient l'*V* de la façon que nous le *Courir, Cour* & autres, & que le prononçant ainsi, nos vieux François à leur suite les accommoderent à leur viage au plus pres de la prononciation Latine. Et pour condescendre plus aisément à ceste opinion, il y a deux vers d'Aufone qui m'en asseurent presque de tout point, l'un en l'epigramme, où s'estudiant de représenter la puissance & valeur des lettres Latines, quand il vient à parler de celle de *V* il dit.

Cecropiis ignota notis furiale sonans V.

Vers duquel ie rapporte deux choses; l'une qu'il n'y auoit nulle lettre Grecque qui se rapportast au son de l'*V* Latin. Par consequent que c'est errer de dire qu'il se prononça comme l'*υ* Grec, L'autre qu'Aufone eut begayé des oreilles de dire que la lettre de *V* rapportast vn son furieux, si on l'eut prononcé comme le nostre, qui n'est pas moins doux que l'*E* & l'*I*. Il faut doncques le rapporter à cest. Chose

que luy-mesme donne bien mieux à entendre en termes précis, quand en vne epistre qu'il escrit à Paulin, il l'accuse de ce qu'il ne receuoit aucune responce de luy, & apres s'estre ioué diuersement sur cela, il luy dit que s'il estoit tant occupé qu'il ne peut, ou si desdaigneux qu'il ne voulut luy respondre, pour le moins qu'il se contentast de luy enuoyer vne lettre Latine, qui signifie *Non*.

Vna fuit tantum qua respondere Lacones

Litera, & irato Regi placuere negantes.

Par laquelle lettre il entendoit nommément l'*V*, qui se prononçoit en *z*, lequel signifie *Non* en Grec en ce mot *z*. Mais comme i'ay dit ailleurs c'est chose assez familiere aux langues de ne prononcer outes les consonantes qui se trouuent à la fin des mots. Si i'estois iuge de ceste cause, ie serois pour ce party là; toutes-fois vous voyez qu'il y en a d'autres de contraire aduis, comme i'ay cy dessus dequit. Disans en outre qu'il ne se faut arrester à l'autorité d'Aufone, par ce que de son temps la prononciation du vray *V* auoit peu par succez de temps estre transformee en vne autre son par le moyen de la diuersité des peuples qui des pieça couroyent parmy l'Empire de Rome. Ce que ie vous dy, est pour vous monstrier qu'il n'y a rien si certain en la proposition que soustenez, quel'incertaineté. Mais il y a quelques anciens Grammairiens (dites vous) qui nous ont enseigné la valeur des lettres. D'où vient doncques ceste incertitude? Je vous respondray premierement que l'escriture n'est

*Les Gram-
mairiēs se
font apres
que les lan-
gues sont
paruenues
à leur per-
fection.*

que commel'image de la parole: & est impos-
sible à vn peintre de pouuoir parfaictement
attaindre par son pinceau au naif de celuy
qu'il veut figurer en peinture: combien donc-
ques moins à nous, quand par nos plumes
voulons représenter vne chose qui n'a point
de corps, ie veux dire la parole? D'ailleurs ie
vous pourrois encore dire ce que ie disois
maintenant d'Aufone, que parauenture ces
Grammairiens ont exprimé les lettres selon
l'eson qui s'estoit insinué entre eux par la cor-
ruption de leur siecle, & non selon la pureté
qui estoit lors que la république de Rome
florissoit en son bien parler. Car pour bien
dire il semble que les Grammairiens viennent
tousiours apres que les langues ont pris leur
perfection. D'autant que ceux qui font pro-
fession de bien parler, estiment chose trop
basse de vouloir donner regles de la Grammai-
re, ou bien ils ne s'en aduisent pas, ains se gou-
uernent selon l'vsance commune. Ce qui ad-
uint par expres dans Rome, où vous ne trou-
uerez nul Grammairien lors de la fleur de la
langue, & long temps apres, comme furent
vns Seruius, Priscian, Donat, Diomedé, Pho-
cas, Agrestius, Caper, Probus: & le dernier
Laurent Valle. Car quant à ceux qui sont so-
lemnisez par Suetone, au liure qu'il a expres-
sément dedié pour cest effect, ce n'estoyent
pas tels Grammairiens que ceux dont nous
parlons auioird'huy, ains comme censeurs,
auoyent charge sur les liures que l'on diuul-
goit, corrigeans les dictions foibles en autres

plus mettables, ainsi que nous apprenons de Quintilian en son premier liure. Par ce que les reigles leur estoient trop familiares & si domestiques, qu'ils eussent pensé apprestera rire, s'ils en eussent voulu faire des liures. Et depuis par succession de temps se diminuant l'honneur de la langue Latine, ceux qui succederent à ces premiers estimerent qu'il falloit rediger en preceptes ce qui estoit de la Grammaire, pour seruir de guide aux autres. Mais ce fut lors que la beauté & naïfueté de la prononciation aussi bien que du langage, auoit pris coup & que la langue Latine ne se trouuoit plus que dans les liures. Partant ne m'alleuez ces Grammairiens au sujet que nous discourons. Ausquels toutes-fois i'adiousterois quelque foy & creance, s'ils eussent sceu si bien exprimer chascun caractere, par leurs plumes, comme ils les representoyent en parlant. C'est en somme ce que i'auois à respondre à vos lettres: si bien ou mal, ie vous en fais iuge. Tant y a que si ie suis fol en cest endroit, ie le pense estre avec raison. A Dieu.

A Monsieur le General d'Estournet.

P OVR-autant que ces iours passez Monsieur Belut vostre Procureur est allé de vie à trespas, & qu'il vous en faut choisir vn autre, ie me suis aduisé de vous escrire la presente en faueur de Monsieur Chauveau: il est homme de bien, & tel que ie m'asseure qu'aurez contentement

*Il 'recom-
mande vn
sien amy
au General
d'Estournet.*

152 LIVRE III. DES LETTRES
de luy : & encores que ie ne face doute qu'une
simple lettre venant de sa part seroit d'aussi &
plus grand merite enuers vous, que mes re-
commandations, pour estre homme qui se
recommande de soy mesme & que vous co-
gnoissez fort bien pour l'auoir puis n'agueres
traitté en vostre logisauec moy, si est ce que
par vn droit de priorité, & comme ayant la
premiere hypothèque sur vous, ie me suis in-
geré d'en faire la premiere requeste; laquelle
m'estant par vous enterinee, ce me sera vn sur-
croist d'obligation pour vous obeir en toutes
choses où il vous plaira m'employer. A. Dieu.

*A Monsieur de Tiard, Seigneur
de Bissy.*

*Sommaire
ecueil des
mœurs du
Roy Louys
vnzième.*



AM A I S courtoisie ne se trou-
ua qui n'ait esté suiue d'une re-
compense en vne ou autre for-
te, & quelques-fois lors que
moins on y pense. A quel pro-
pos cela? Pour vous dire qu'il
y a quatre ou cinq iours que passant deuant
la maison de l'un de mes compagnons, ie le
voulus visiter : & apres auoir fait quelque
tours dans sa sale, ie demande de voir son estu-
de. Soudain que nous y sommes entrez, ie
trouue sur son pulpitre vn vieux liure ou-
uert. Il m'enquiers de luy de quoy il traitoit,
Il me respond que c'estoit l'histoire du Roy
Louys vnzième, quel'on appelloit la mesdi-
fante. Ie la luy demande d'emprunt, comme

celle que ie cherchois, il y auoit long temps, sās la pouuoir recouurer. Il mela preste. He vrayement (dy-ielors) ie suis amplement satisfait de la uisitation que i'ay faicte de vous. Ainsi fusse-ie promptement payé de tous ceux qui me doiuent. I'emporte le liure en ma maison, ie le lis & digere auec telle diligence que ie fais les autres. En vn mot, ie trouue que c'estoit vne histoire, en forme de papier iournal, faite d'vne main peu industrieuse, moins diligente & non partiale, qui n'oubloit rien de tout ce qui estoit remarquable de son temps. Tellement qu'il me sembla qu'il n'y auoit que les mesdisans qui la puissent appeller mesdisante. Appelez vous mesdisance en vn historiographe, quand il vous estale sūr son papier la verité toute nuë? Nul n'est blessé que par soy-mesme. Le premier scandale prouient de celuy qui faict le mal, & non de celuy qui le raconte. Je pensois auparauant que cest autheur se fust seulement vouë à la recherche des vices de Louys vnzième. Il n'en est rien: ayant d'vne mesme balance pesé les vertus & vices ensemble. Mais s'il vous plaist rechercher l'histoire mesdisante de ce Roy, vous la trouuerez vrayement & sans hypocrisie dans Claude Sceissel en l'Apologie de Louys XII. où il met sa vie au paragon de tous les autres Roys de France: & quand il arriue à celle de Louys XI. croyez qu'il faict vn fort belinuentaire de ses mœurs. Au contraire Philippe de Commines faict profession expresse de le celebrer, voire le mettre à la veüe de tous les Princes, pour leur seruir d'exemple,

*Philippe
de Commines
& Claude
Sceissel sur
vn mesme
sujet de
Louys vn-
zième es-
crivent cho-
ses diuerses.*

ainſi que Xenophon vn Cyrus, tous deux certes grands perſonnages : ceſtuy-là Eueſque de Marſeille , & qui par pluſieurs beaux liures qu'il a faits , meſme celuy de noſtre loy Salique, a monſtré combien il auoit de bon ſens: ceſtuy Seigneur de marque qui auoit de ſon temps bonne part à toutes les affaires d'eſtat de noſtre Royaume. Voyez doncques quelle foy hitoriale nous pourrons recueillir de ces deux auteurs. Et neantmoins l'vn & l'autre a dit verité. Car comme Dieu balance en nous les vertus par le contre-poix de nos vices, pour ne nous rendre du tout accomplis, auſſi eſt-il vray que ce Roy ſe rendit autant conſiderable en les vices, comme en ſes vertus. S'eſtant en l'vn & l'autre poinct attaché aux extremitez. Or entendez ie vous prie quel fruit i'ay tiré tant en bien qu'en mal de tous ces auteurs. Je trouue en ce Roy vn eſprit prompt, remuant & verſatil , fin & feint en ſes entrepriſes, leger à faire des fautes, qu'il reparoit tout à loisir au poix de l'or, Prince qui ſçauoit par belles promeſſes donner la mule à ſes ennemis , & rompre tout d'une ſuite, & leurs choleres, & leurs deſſeins: impatient de repos, ambitieux le poſſible, qui ſe ioüoit de la Juſtice ſelon que ſes opinions luy commandoyent, & qui pour paruenir à ſon but n'eſpargnoit rien ny du ſang, ny de la bource de ſes ſujets; & ores qu'il feit contenance d'eſtre plein de religion & de pieté, ſi en vſoit il tantost ſelon la commodité de ſes affaires, tantost par vne ſuperſtition admirable; eſtimât luy eſtre toutes choſes permises,

quand il s'estoit acquité de quelque pellerinage. Brief plein de volonteé absolues, par le moyen desquelles, sans cognoissance de cause, il appointoit & des-appointoit tels officiers qu'il luy plaisoit : & sur ce mesme moule se formoit quelquefois des fadaïses & sottises dont il ne vouloit estre dedit. Comme quand il se feit apporter tous les oyseaux caquetoirs de Paris en sa chambre, pour se donner plaisir de leur iargon. Mœurs & façons de faire qui luy cuiderent vne fois couster la perte de son Royaume, quand sous le masque du bien public, les Princes se liguerent encontre luy, & qu'il se veit au dessus de toutes affaires à la iournee de Montlehery : toutesfois apres auoir quelque peu respiré par le bon seruice que luy feit le Parisien, il dissipa sans coup ferir tous leurs conseils. Et depuis donna tel ordre à ses affaires par vne habilité d'esprit qui luy estoit familiere, qu'il rompit, par interposition de personnes, la force & l'orgueil du Bourguignon son ennemy formel & iuré : annexa à la couronne, par l'entremise de quelques-vns, le Côté de Prouence : se pourchassa des pretentions sur l'Estat de Bretagne, lesquelles vray-semblablement il eust faiët reüssir, s'il n'eust esté preuenü de mort. A maniere que se trouuans tous ces meslanges de bien & mal en vn sujet, ce n'est point sans occasion que ce Roy ayt esté extollé par quelques-vns, & par les autres vituperé. Voyla ce que j'ay peu recueillir en brief de toutes ses actions. Mais tout ainsi que les abstracteurs de quinte-essence, ayans

*Iugement
de Dieu
qui courut
sur le Roy
Loyseur.
Xiesme.*

alambiqué pour la premiere fois l'eau de vie du vin, la rectifient puis apres par vn second alambic, d'où ils tirent vn esprit plus subtil, aussi de tout cest abrégé ie tire vn discours plus haut. Ie voy au bout de tout cela vn iugement de Dieu, qui courut miraculeusement dessus luy. Car tout ainsi que cinq ou six ans auparavant son aduenement à la couronne, il auoit affligé le Roy son pere, & qu'il se bannit de la presence de luy, ayant choisi pour sa retraite le Duc de Bourgogne, qui estoit en mauuais mesnage avec nous, aussi sur son vieil aage fust il affligé, non par son fils, ains par soy-mesmes, en la personne de son fils, qui n'estoit encores capable pour sa grâde ieunesse de rien attenter contre l'estat de son pere. Tellement que pour le rendre moins habile aux affaires, il ne voulut qu'en son bas aage il fust institué aux nobles exercices de l'esprit: & encores le confina au chasteau d'Amboise, l'esloignant en ce qui luy estoit possible de la veue de sa Cour. Dauantage ayant excessiuelement affligé son peuple en tailles, aydes & subsides extraordinaires, & tenu les Princes & grands Seigneurs en grandes craintes de leurs vies, ainsi que l'oyseau sur la branche. (Car nul ne se pouuoit dire assuré, ayant affaire avec vn Prince infiniment diuersifié.) Aussi sur le declin de son aage, commença-il à se desfier de tous ses principaux sujets, & n'y auoit rien qui l'affligeast tant que la crainte de la mort. Faisant es recommandations de l'Eglise plus prier pour la conseruation de

sa vie, que de son ame. C'est la plus belle Philosophie que ie rapporte de son histoire. Je dirois volontiers que les historiographes se donnent la loy de faire le procez aux Princes : mais il faut que ie passe plus outre & adiouste, que les Princes se le font à eux-mesmes. Dieu les martelle de mille tintoins, qui sont autant de bourreaux en leurs consciences. Ce Roy qui auoit faict mourir tant de gens, ainsi que sa passion luy en dictoit les memoires, par l'entremise de Tristan l'Hermite, luy mesme estoit son triste preuost, mourant d'une infinité de morts le iour auant que de pouuoir mourir, estant entré en vne generale desfiance de tout le monde. Ceste-cy est vne belle leçon que ie souhaite estre emprainte aux cœurs des Roys, à fin de leur enseigner de mettre frain & modestie en leurs actions. Commynes fera son profit de la vie de ce Roy pour monstrier avec quelle dexterité il sceut auoir le dessus de ses ennemis : & de moy toute l'vtilité que i'en veux rapporter fera, pour faire entendre comme Dieu scait auoir le dessus des Roys quand il les veut chastier. A Dieu.

*A Monsieur de Marilhac Seigneur de Ferrieres,
Conseiller du Roy & Maistre ordinaire en sa
chambre des Comptes de Paris.*

*Sommaire
discours de
la fortune
de Iacques
Cœur.*

*Iacques
Cœur &
le Conne-
stable de
Luxem-
bourg.*



L est ainsi comme vous le dictes : ie ne pense point que la France ait iamaïs porté homme, qui par son industrie, sans faueur particuliere du Prince, soit paruenù à si grands biens, comme Iacques Cœur. Il estoit Roy, Monarque, Empereur en sa qualité. Et tout ainsi que l'on descouure la grandeur de la vieille Rome par ses ruines, aussi pourroy-ie dire le semblable de cestuy-cy. Ie dirois volontiers que ce grand Connestable de Luxembourg, sous Louys vnzième, estoit vn autre Iacques Cœur entre les Princes, & Iacques Cœur, sous Charles septiesme entre les gens de moyenne condition, estoit vn autre Connestable de Luxembourg. L'vn & l'autre commanderent quelquefois aux Princes, se maintindrent diuersement chacun endroit soy en leurs grandeurs, en fin receurent le guerdon dont la fortune iournaliere récompense ordinairement les plus grands : celuy là par vne mort honteuse, cestuy par vne amende honorable, & perte generale de ses biens. Toutesfois ny l'vn ny l'autre ne furent si mal appointez, que leur posterité ne se soit trouuee grande. D'autant que le Connestable de Luxembourg eust vne fille de son fils aîné, laquelle depuis alliee par mariage avec l'vn des premiers Princes de

France, laissa vne infinité de grands biens: & Jacques Cœur eust aussi vne petite fille, qui pour la grandeur de ses biens fut coniointe par mariage avec l'une des premieres familles de Paris. Or quant à son procez, si les Iuges n'y eussent passé, ie dirois presque que c'estoit vne calomnie, mais ie ne mentiray point quād ie diray que la jalousie des grands qui estoient pres de Charles septiesme luy trama ceste tragedie. Les principaux chefs de son accusation estoient, qu'il auoit faict transporter dans ses galeres des armes en Egypte, dont il auoit fait present au Souldan, qui depuis en auoit obtenu victoire encontre les Chrestiens: qu'il auoit faict empoisonner Agnes Sorelle (c'est celle que nos Annales appellent la belle Agnes) que dès l'an mil quatre cens vingt neuf (voyez où l'on alloit rechercher ces fautes, car son procez luy fut fait en l'an mil quatre cens cinquante) estant personnier & compagnon à la ferme des monnoyes de Bourges, il auoit faict forger escus à moindre prix & alloy, comme de lxxvj. lxxxiiij. & lxxxix. pour le marc, & à quatorze & xv. carats, combien qu'il les deust auoir forgez à lxx. escus pour marc, & vingt & deux carats pour escu: & par ce moyen y auoit eu gaing de xx. & xxx. escus pour marc, au lieu de dix. Plus, qu'en l'an mil quatre cens xlvj. la galere de Saint Denys, à luy appartenant, estant en Alexandrie sous la conduite de Michelet Teinturier, patron d'icelle, vn ieune enfant Chrestien de l'aage de xiiij. à xv. ans, de la terre de Preteian,

*Causés
pour les-
quelles
Jacques
Cœur fist
condamné.*

detenu esclave, s'estoit venu rendre à ceste galere, & prosterné à deux genoux devant ce patron, criant, *Pater noster. Ave Maria*, & protestant qu'il vouloit viure & mourir Chrestien: duquelle patron ayant compassion, l'auroit chargé dans son vaisseau, & emmené en France. Chose qui n'auroit esté trouuee bonne par Iacques Cœur, qui l'auroit faict ramener à son maistre, craignant que si le Souldan en eust esté aduerty, il n'en eust esté courroucé contre luy. Tellement que l'enfant estant ramené, auroit de rechef abiuré le Christianisme. Il y a quelques autres charges, mais celles-cy sont les principales de son procez, pour lesquelles par arrest donné par le Roy Charles septiesme en son grand Conseil, au Chasteau de Lusignan le xxv. de May, mil quatre cens cinquante & trois, il fut condamné en cent mil escus, pour la restitution des choses mal prises au Roy, & trois cens mil escus d'amende, & ses biens declarez acquis & confisquez au Roy es lieux où confiscation auoit lieu: & declara le Roy qu'il luy remettoit la vie, par ce qu'il en auoit esté prié par le Pape. Ce neantmoins qu'il seroit inhabile à tenir offices Royaux, & portoit l'Arrest en cest termes. *Qu'il estoit condāné à faire amēde honorable en la persōne du Procureur general, nuē teste, sans chaperō, & ceinture, à genoux, tenāt en ses mains une torche ardēte de 10. liures de cire: en disāt que mauuaisēmēt, indenēmēt & cōtre raisō, il auoit enuoyé des harnois & armes au Souldan ennemy de la foy Chrestienne, & fait rēdre aux Sarrazins le susdit enfant, & transporté grāde quantittē d'argent.* Iugez ie vous

ie vous prie, si ie l'ay mal à propos appelé. Monarque en sa qualité, veu que d'un costé l'un des principaux chafs de son accusation estoit pour quelque correspondance qu'il auoit eue avecque le Souldan d'Egypte : & que d'un autre, le Pape se rendit intercesseur enuers le Roy pour luy remettre la vie. Et qui est histoire plus admirable & dont ne se trouue la semblable, soudain qu'il fut fut condamné, estant au dessous de toutes affaires, il trouua soixante ou quatre vingts hommes ses anciens seruiteurs, qui en luy faisant seruice estoient paruenus à grands biens, chacun desquels luy presta mille escus, pour supporter plus doucement son infortune, pendant qu'avecques le temps il trouueroit moyen de se rehabiliter en ses biens, sous le bon plaisir du Roy. Prest non fondé sur autre hypotheque que sur la memoire des plaisirs qu'ils auoyent receus de luy, quand il auoit le vent en poupe. N'estant chose moins esmerueillable qu'un simple citoyen durant sa prosperité eut fait tant de creatures, que de voir tant de creatures auoir recogne leur bien-faicteur au temps de son aduersité. Somme ie veux dire que c'estoit en sa qualité un autre Roy Alexandre, qui auoit produit plusieurs Roys. Au demeurant pour ne vous laisser rien de ce qui appartient à son histoire, & luy seruir d'un Quinte Curse, ie trouue qu'il eut quatre enfans, Messire Henry qui fut Archeuesque de Bourges, Renault, Geofroy & Perrette Cœur, laquelle auoit esté mariée à Iacques Troussiau seigneur de

Meuil & de S. Palez dés l'an mil quatre cens xlvij. à laquelle en faueur de mariage ses pere & mere auqyent baillé la somme de dix mille liures, moyennant laquelle somme elle renonça à toutes successions futures de pere & mere & de ses freres. L'arrest ne fut si tost prononcé contre luy que l'on proceda par voye de faisie & arrest sur vne infinité de biés meubles & immeubles à luy appartenans, dont la plus grand' part fut exposée en vente. Et ceste commission baillee à Iean Briçonnet citoyen de Tours. Depuis il brisa les prisons, qui ne luy estoient pas, à mon iugement, trop fermées, puis quel'on auoit ce quel'on desiroit de luy, & quelque temps après deceda. Nous trouuons aux registres de la chambre des Comptes de Paris, la composition que le Roy Charles septiesme fit avec Rauault & Geoffroy Cœur ses enfans, qui est du cinquiesme Aoust 1457. par laquelle il leur remet les maisons de Bourges & des enuitons, ensemble celle de Lyon, avec les mines d'argent, plomb & cuiure de la montaigne de Pompalieu & de Cosme, & le droit que le Roy auoit és mines de S. Pierre le Palu, & de Ioz de la montaigne de Tarare, avec les vtenfiles, terriers & registres, sans aucune reserue, fors du dixiesme & ancien droict. Leur cede encores les biens meubles & debtes actiues du defunct, lesquelles n'estoyent encores venuës au profit du Roy ou de ceux ausquels il en auoit disposé, sauf & aussi reserué les biens qui estoient à Tours, ou autres esquels Briçonnet auoit esté commis, & quelques autres

*Composition
des enfans
de Iacques
Cœur avec
le Roy
Charles
septiesme.*

particulieres debtes deuës par des Seigneurs courtifans, plus amplement mentionnees dans ceste composition, à la charge que Rauault & Geofroy Cœur seroyent tenus d'acquiter le Roy de toutes les debtes passiuës en quoy Iacques Cœur pouuoit estre tenu. Et aussi qu'ils renonçoient à tous les biens saisis & mis en la main du Roy, encores qu'ils eussent pretendu les aucuns auoir appartenu à leur mere. Cécly me fait souuenir de ceux qui desmenagent, lesquels en desmenageât recognoissent beaucoup plus la quantité de leurs meubles, que lors qu'ils estoient en bonne ordonnance dedans leurs maisons, aussi par ceste composition, qui estoit comme vn desmenagement, du reste des grands biens de Cœur, l'on peut presque recueillir quelle fut l'ineestimable grandeur de ses facultez. A Dieu.

*A Monsieur de Marillac, Seigneur
de Ferrieres.*

PA particularité del'arrest de Iacques Cœur, portant qu'il feroit amende honorable sans chaperon, & sans ceinture, m'a fait ramenteuoir ie ne sçay quoy de l'ancienneté de la France, dont il me plaist vous entretenir par la presente, pendant que vous dispencez dans Ferrieres d'entretenir vos pensees auecques vos arbres. Quant est du mot de Chaperon, il est certain que nos anciens en vsoient au lieu de Bonnets qui sont entre nous en vfrage. D'où

Pourquoy nous disons Chaperon. ner pour Bôneter: Et aussi d'où vient qu'on fait quitter la ceinture à celuy qui fait cession de biens.

vient que nous disons encores *Chaperonner*, pour *Bonneier*: & que nous auons emprunté de nos ancestres ce vieux adage, *Deux testes en vn chaperon*, quand deux personnes s'entendent. Ainsi l'arrest de Jacques Cœur portoit qu'il feroit amende honorable nuë teste, & sans chaperon. Ce qui se pratique ordinairement contre tous ceux qui souffrent pareille condamnation : mais d'y auoir adiousté *sans ceinture*, ie ne l'ay iamais leu en vn autre arrest, au moins qu'il me souuienne. Pourquoy doncques estimerons-nous que ce mot y fut adiousté ? Le le vous diray, & voyez si ma diuination sera alloüable. Nos anciens estimoyent qu'en la ceinture gisoit la remembrance generale de tous nos biens. Il faut que nous soyons logez, que nous sustentions par alimens nostre corps, que nous ferrions les deniers dont voulons aider le commun cours de nostre vie, que trauiillions selon la diuersité des estats ausquels nous sommes appelez, qui d'une espee, s'il fait profession des armes, qui de la plume, s'il est homme de robe longue. C'est pourquoy nos bons vieux peres considerans ce qui estoit de leur necessité, & non de piasse, portoyent pendües à leurs ceintures les clefs (pour entrer dedans leurs maisons) leurs cousteaux (pour s'en aider à la table) leurs bourses ou gibecieres (pour y mettre leur argent) & encores leurs espees ou escrivoires, selon la diuersité de leurs vacations. Et de là vint pareillement que quand vn homme vouloit faire cession de biens il estoit contraint deuant la face

de son Iuge quitter sa ceinture (ce qu'encores nous practiquons aujourdhuy) non point pour le noter d'infamie, ains pour denoter par la ceinture la figure de toute la commodité de ses biens. Mon opinion est doncques, quand ont mit *sans ceinture* à Iacques Cœur, que c'estoit pour exprimer d'auantage, qu'o entédoit le denuër de tous biens. Le mot de confiscatiō l'emportoit (me direz-vous, avec les grandes & excessiues amandes. Le mesme arrest portoit bien *nne teste*, qui estoit assez expliquer ce qu'on vouloit dire : & toutefois on y adiousta tout de suite, & *sans chaperon*, par vne abondance de paroles, qui sembleroit estre superflüë. Pourquoi n'auroit l'on peu faire le semblable en adioustant ces mots, *sans ceinture*? Et puis dites que ie ne sois pas vn grand faiseur de commentaires. Ie m'asseure que ne demeurerez sans repliques, estant maintenant de grand loisir en vostre maison des champs. Mais ie vous declare que si ne prenez ceste explication pour bon & loyal payement, ie vous abandonneray ma ceinture, & feray pour ce regard cession de biens enuers vous. A Dieu.

A Monsieur de Marilhac, seigneur de Ferrieres.



Vous me faites deuenir grand chasseur: les autres tracassent par les champs, par les bois, par les broissailles, depuis le matin iusques au soir le plus du temps sans rien prendre: & moy pan-

*Il se gausse
par ceste
lettre avec
le sieur de
Marilhac.*

166 L. IIII. DES LET. D'EST. PAS Q.
fant en mon estude chasser seullement à mes
liures, vous m'avez fait prendre deux liures,
n'estimez pas pour cela en tirer recompense
de moy. Encores que ie ne sois de l'ordre des
freres Mineurs, si fay ie estat d' en estre quitte
pour vn grand mercy. A Dieu.





LE
QUATRIÈME
 LIVRE DES LETTRES
 D'ESTIENNE PASQUIER.

A Monsieur de Fossomme.



E vous raconte vne Metamor-
 phose fort bizarre. L'empereur
 Charles qui tout le temps de sa
 vie auoit fait vœu & profession
 admirable desarmes, s'est depuis
 quelques mois en ça confiné en vne religion,
 où il meine vie solitaire, s'estant desmis de
 tous ses Royaumes & païs sur le Roy Philippe
 son fils. En contr'eschange, le Pape qui dès
 le temps de sa ieunesse auoit fait contenance
 d'une religion tres-austere, & qui (commel'on
 dit) auoit introduit en l'Italie l'ordre des Thea-
 tins, est deuenu nouveau gendarme soudain
 qu'il a esté appellé à la Papauté. Le Capitaine
 Carafe son neveu a esté par luy fait Cardinal,
 lequel il a enuoyé soudain apres par de ça pour
 apporter au Roy, non les clefs de S. Pierre, à
 fin de nous ouurir la porte de Paradis, ains
 l'espee de saint Paul. Vous estimez que ie me
 mocque. Il a fait voirement au Roy d'une fort

*Commen-
 cement des
 troubles de
 la France.*

riche espee: & quant & quant l'a conuié au recouurement de l'estat de Naples, qui est le iouiet des Papes, & amusoir des Princes estrangers. C'en'est pas cela qui le picque, ains l'enue qu'il a de reintegrer les siens dans les biens de Melphe, dont ils ont esté dés pieça spoliez par l'Empereur. Il promet de fournir gens & argent à ceste entreprise. Messieurs de la maison de Guise tiénét la main à ceste nouuelle legation comme ayans, ce leur semble, part à la querelle. Que vous diray-ie plus? Monsieur de Guise est destiné Lieutenant general du Roy pour ce voyage, toute la fleur de la noblesse de France se prepare à sa suite. Chacun y court à l'enuy: Monsieur le Connestable seul ne s'en peut resoudre, & dit haut & clair, que nous iroins tous à cheual, pour nous en reuenir à pied. On se mocque de sa Philosophie, qui n'est pas peut estre vaine. Par ce que ie ne voy point que l'Italie nous ait seruy d'autre chose que de tombeau, quand nous l'auons voulu enuahir. Ceux qui nous facilitent du commencement le chemin pour la commodité de leurs affaires, saignent apres du nez. Ils sont bien aises de mettre les choses en desordre, pour paruenir à vne bonne païx avec ceux qui les affligeoyent. S'ils voyent vn heureux succez en nous, les Potentats se liguent ensemblement, ne voulans pas aisémét permettre qu'un grand Roy de France proche voisin de l'Italie, y mette le pied. Brief tout ce nouveau conseil ne nous promet rien de bon, que celui qui comme chef de l'Eglise deust estre le

*Voyage du
seigneur de
Guise en I-
talie à la
semonce du
Pape Paul
Theatin.*

*L'Italie to-
beau des
Francois,
Et pour-
quoy.*

premier pere de la paix, soit le premier auteur & promoteur des guerres entre les Princes Chrestiens. Toutes & quantes-fois qu'el'Eglise S. Pierre a pris le glaue, Dieu a tout aussi tost lasché la bride aux schismes & heresies. Suspendons nostre iugement iusques à ce que nous voyons quelle sera la catastrophe de ce beau jeu. Je ne faudray de vous mander comme les choses se passeront quand j'auray m'essayer en main. Escribez moy, s'il vous plaist, quel iugement on en faict à Basle: & si ce nouveau remuement de mesnage ne met point la Seigneurie de Berne en ceruelle. A Dieu.

A Monsieur de Fonssomme.

NE le vous auoy-ie pas bien escrit? *Suite du voyage.*
 Iamais prophetie ne fut plus vraye que la mienne. Entendez maintenant quelle issue a eu ce voyage, & quels effets il a produit. Soudain que Monsieur de Guise a passé les monts, ores qu'il pensast que toutes choses luy deussent rire, si est-ce que descheu de son esperance il a trouué le Pape tout refroidy. Tellement qu'ils ont commencé d'entrer en vne taisible desfiance les vns des autres. Cela a esté cause que les affaires ont commencé de se tirer en longueur. Vous entendez par là quelle en a peu estre la suite. Car il n'y a rien qui matte tant le François que la longuerie. Ostez luy vne victoire prompté des mains, vous obtenez sans coup ferir la plus grande partie de la vostre. *Naturel du François.* Ce

temps pendant le ieune Roy Philippe pour nous reuoquer de ceste entreprise, pratique tout le meisme conseil que Scipion à l'endroit d'Annibal. Il met le siege deuant la ville de S. Quentin, qui estoit à nos portes. Monsieur le Conneſtable s'eſtant transporté pour la renforcer de gens, viures & munitions eſt mis en route, & pris le iour de S. Laurent avec Monsieur de Montpenſier & le mareſchal de ſainct André. Pluſieurs Princes & grands Seigneurs tucz, meſmes Monsieur d'Anguien. Trois iours apres a eſté deſcouuerte vne aſſemblée qui ſe faiſoit en la rue ſainct Iacques dans Paris vis à vis du college du Pleſſis, en laquelle y auoit vne infinité de nobles tant hommes que femmes, & autres du menu peuple, faiſans lors leur preſche & prieres, en la maniere de Geneue, dont la plus grande partie a eſté priſe, avec vn grand ſcandale & eſmotion populaire. A la ſuite dequoy l'Eſpagnol ſix ſemaines apres a pris ſainct Quentin, Hen, & le Caſtellet en Picardie. Cela a eſté cauſe de rappeler Monsieur de Guiſe, lequel à ſon arriuee a fait deux exploits fort memorables. Car d'un coſté il a repris Calais, qui auoit eſté occupé par les Anglois dès le regne de Philippes de Valois, & quelque peu apres Tion-ville, quel'on eſtimoit auparauant imprenable. Qui nous a fait regagner beaucoup de la reputation que nous auions perduë par la iournee de ſainct Laurent, que les courtiſants appellēt deſaſtre. Le Roy cependant plus faſché d'auoir perdu la preſence de Monsieur le Conneſtable & du

*Preſches
deſcou-
uertes dans
la ville de
Paris le
iour ſainct
Laurent
1557.*

*Iournee
de ſainct
Quentin.*

*Beaux ſuc-
cez du
Duc de
Guiſe.*

Mareschal de S. André, que de toutes les autres pertes, a brassé vne paix à telle condition que l'Espagnol a voulu. Laquelle a esté en fin conclue sous paches grandement desauantageux. Car outre plusieurs particularitez que ie n'ay entrepris de vous escrire, on a par les capitulations rendu à Monsieur de Sauoye ses pays de Piedmont & de Sauoye (fors quatre ou cinq places) au Roy Philipps Mariébourg Montmedy, Yuoy, Donvilliers, Tionville: aux Geneuois l'Isle de Corse. A nous pour toute chose saint Quentin, Hen & le Castellet. Vray qu'au bout de tout cela l'on a conclud deux mariages: l'un de la fille aisnee du Roy avec le Roy Philippes, l'autre de Madame Marguerite sœur du Roy avec le Duc de Sauoye. O à la mienne volonté que nous fussions demourez dans la trefue de cinquante cinq, sans la rōpre, & que ceste espee fatale à nous enuoyee pour mettre tout en combustion fut demeuree en son fourreau dedans la ville de Rome. Ceste paix n'a peu estre bien goustee par plusieurs, qui dient que nous auions fait vn traité, comme si iamais l'on ne deuoit auoir guerre, & que les hommes fussent immortels, ou bié leurs volontez perpetuellement stables. Ayans rendu par vn trait de plume toutes nos conquestes de trente ans. Je vous auois par mes precedentes recité vne metamorphose. Par ceste-cy vous pouuez recueillir les vrais effects d'vne Tragi-comedie. A Dieu.

*Paix faite
avec l'Es-
pagnol.*

A Monsieur de Fonssomme.

*Mort la-
mentable
du bon Roy
Héry deu-
xième du
nom.*



Este-cy sera maintenant vne vraye tragedie, d'otie ne parleray par cœur ou par liure, ains de ce que de mes propres yeux j'ay veu avec vne infinité de tescmoins. La paix ayant esté iuree telle que ie vous ay escrit, l'on a commencé de dresser dedans Paris tous les preparatifs quel'on pouuoit inuenter pour honorer les mariages de si grands Princes & Princesses. Et a esté le Roy Philippe marié par Procureur avec Madame Elizabeth fille aisnee de nostre Roy : & quant au mariage du Duc de Sauoye differé à quelques iours ensui-uans. Pendant ce temps l'on a ouuert le pas à vn tournoy en la rue saint Antoine deuant les Tournelles, avec toutes les magnificences & parades dont l'on s'est peu aduiser : & ce pour autant que le Roy estoit l'un des tenans, suiuy de Messieurs de Ferraré, de Guise & de Nemoux. Ce que plusieurs personnes de bon cerueau trouuoient estrange : disans que la majesté d'un Roy estoit pour estre iuge des coups, & non d'entrer sur les rangs. Mesme que dans les vieux Romans les Roys en tels estours n'auoyent appris de faire actes de simples cheualiers, ains ou se desguisoient, s'ils auoyent enuie d'entrer en la lice, ou bien du tout s'en abstenoyent. Toutesfois telle a esté la mesaduenture du Roy, qu'il a voulu auoir le premier honneur de la iouste. Et croy que

le desir qui luy en prit, fut pour faire paroistre aux estrangers combien il estoit adextre aux armes & duit à bien manier vn cheual. De sorte que ceux qui estoient pres de luy, ne l'oserent destourner de ceste entreprise. Chose quia depuis apporté vn miserable spectacle à la France. Car s'estans deux iours du tournoy passez avec plusieurs allegresses, le troisieme, qui fut le iour & feste sainct Pierre, il a receu vn grand coup de lance dans la visiere, dont il est mort quelques iours apres. Et a esté en cecy le malheur tel que luy mesme enuoya à Montgommery capitaine de ses gardes, (pour l'opinion qu'il auoit de luy) la lance dont il a esté feru. Si la ioye s'est tournée en dueil, & si la clameur de tout le peuple a esté grande, ie le vous laisse à penser. Aussi ne lisez vous histoire comme ie pense digne de telle compassion. Bien trouuez vous quelques Roys au milieu de leurs festins, comme vn Philippe de Macedone, auoir esté mis à mort : les autres au milieu des affaires publicques, comme à Rome vn Iules Cesar : mais c'estoit par leurs ennemis : & les autres casuellement, comme nous eusmes vn Philippe, fils de Louys le Gros, qui par la rencontre d'un pourceau tombant de son cheual, se rompit le col. Mais qu'un Roy ait esté meurdry au milieu de tant d'allegresses, fauorisé des siens, mesmes n'ayant lors nul ennemy que la fortune qui s'estoit mise aux embusches, malaisement que l'on le trouue dans les histoires tant anciennes que modernes. Et dit-on que

tout ainsi que Montgommery tua par mesgarde ce pauvre Roy, aussi que le feu Roy François son pere, vniour des Roys, en la ville de Blois, fut blecé à la tēte d'un tizon par le Seigneur de Lorges pere de Montgommery & en grand danger de la personne. Voila comment nostre bon Roy Henry est decedé. Et comme le commun peuple ait naturellement l'œil fiché sur les actions de son Roy, aussi ne s'est pas trouuee ceste mort sans receuoir quelques commentaires & interpretations de quelques vns. Car pour vous compter tout au long comme les choses se sont passées en ceste France, soudain que la paix fust faite, Monsieur le Cardinal de Lorraine, qui en auoit esté l'un des premiers entremetteurs, declara en plein Parlement, que l'opinion du Roy auoit esté de la faire à quelque prix & condition que ce fust, pour delà en auant vacquer plus à son aise à l'extermination & bannissement de l'heresie de Caluin. Et de faict le dixiesme iour de Iuin il se transporta en personne au milieu de son Parlement, pour tirer de chaque Conseiller son aduis sur la punition des Heretiques. Surquoy fut par plusieurs opiné assez librement; quelques-vns estans d'aduis d'en faire sursoir la punition iulques à la decision d'un Concile general qu'ils disoyent estre necessaire. Au moyen dequoy le Roy esmeu d'une grande & iuste colere commanda dès l'instant mesmes à Mōt-gōmery de se saisir de quelques-vns de la compagnie qui auoyent opiné plus librement qu'il ne vouloit. Lesquels furent sur le champ

La Mercuriale tenue au Parlement deuant le Roy Henry sur la punition des Heretiques.

menez prisonniers dans la Bastille. Parquoy disoyent ces nouueaux commentateurs que ce mal estoit aduenü au Roy, par vn iuste iugement de Dieu pour venger ces emprisonnemens tortionniers. Que les opinions deuoyent estre libres, & non sondees par vn Roy, pour puis apres les ayant ouyes enuoyer les Conseillers en vne prison close. Que Dieu l'auoit chastié par la main de celuy du ministere duquel ils estoit aydé pour faire ces emprisonnemens. Mesme que tout ainsi que le dixiesme de Iuin il auoit faict ceste honte à la Cour de Parlement, aussi le dixiesme Iuliet ensuyuant, iour pour iour, il estoit allé de vie à trespas. Ainsi deuisoient les aucuns du peuple selon leurs passions particulieres de ceste mort: ne cognoissans pastoutesfois que les mysteres de Dieu nous sont totalement cachez, & tels que pour l'imbecilité de nos sens nous les rapportons ordinairement plus à nos opinions, qu'à la verité. Mais entre autres, est chose fort digne d'estre remarquee, que tout ainsi que le dixiesme iour de Iuliet mil cinq cens quarante sept, il commença son regne par vn combat de Iarnac & la Chastegneraye, pareillement le dixiesme du mesme mois cinquante neuf il finit de regner par vn duel. Aussi semble-il que long temps auparauant (combien que ie ne sois d'aduis d'adiouster foy à telles illusions & fantasmes) ce malheur luy eust esté falsiblement prognostiqué par Hierosme Cardan, lequelen vn projet qu'il dressa de sa natiuité, luy promettoit toutes choses

aïsees sur l'aduenement de son regne, mais l'asseuroit au declin de sa vie d'une fin assez facheuse, & telle que pour la grandeur d'un Roy il se commande un silence. Aussi a couru un bruit en Cour qu'au retour du dernier voyage d'Italie de Monsieur le Cardinal de Lorraine, luy auoyent esté presentees vnes lettres de la part d'un Iuif de Rome, grandement expert & nourry en ces fantaisques presciences & diuinations, qui l'admonnestoyent soigneusement de se garder d'un combat d'homme à homme. Desquelles missiues, comme illusoires, le Roy apres en auoir ouy la lecture n'en fait compte, ne se pouuant imaginer, veu le grand rang qu'il tenoit, d'entrer iamais en un duel. Ces lettres furent deslors serrees par Monsieur de l'Aubespine, qui depuis la mort de luy les a exhibees à plusieurs Seigneurs, comme l'on dict. Et de faict l'on adioust (ie ne veux pas l'asseurer pour vray) que la Royne memoratiue de ces lettres, & du temps qui luy auoit esté designé, le supplia par plusieurs fois, que puis que les deux iours precedens s'estoient passez à son honneur & contentement, il voulust ce 3. iour se deporter de la iouste pour euitter à tout inconuenient, & y commettre en son lieu quelque autre Seigneur. A quoy toutesfoisl ne voulut condescendre. Et comme le iour mesme qu'il fut blecé, la Royne luy eust enuoyé de sa loge Gentil-homme expres pour le prier de sa part de se contenter de ce qu'il auoit faict, il luy fait responce qu'il ne courroit

plus que ceste fois la, dont le defastre voulut qu'il fut blecé. Son corps, pour la solemnité que l'on celebre aux obseques de nos Roys, a esté exposé en la sale de parade qu'il auoit fait bastir aux Tournelles pour la magnificence des nopces. Monsieur le Connestable (esloigné de la faueur) commis à la garde d'iceluy, & à bien dire puny de la mesme punition qu'il auoit exercée apres la mort du Roy François à l'endroit du Cardinal de Tournon, Admiral d'Annebault & autres fauoris du Roy François. Quant à Messieurs de Guise, ils possèdent tout à fait nostre ieune Roy, comme celuy qui a espousé la Royne d'Escoffe leur niece, & conséquemment toutes les affaires de France passent maintenant par leurs mains. Au regard de la Royne mere elle est grandement esplorée, & tout le peuple estonné. Je prie Dieu qu'il luy plaise receuoir l'ame de ce bon Roy en son paradis, & auoir pitié par mesme moyen de tous les pauures sujets de la France, qui sont maintenant infiniment suspens & aux escoutes, pour sçauoir quelle traite prendra toute ceste histoire Tragique. A Dieu.

A Monsieur de Fossomme.



N T E N D E Z maintenant ce qui *aduen-*
est aduenu à la suite de ceste la- *ment dis*
mentable mort du Roy Henry. *petit Roy*
Je vousay par mes dernieres es- *François*
crit que soudain apres son de- *à la cour-*
cez toutes les affaires de la France ont com- *ne.*

Tome I.

M

menté de passer par les mains de Messieurs de Guise: les obseques du defunct estans faites avec les magnificences & grandeurs à ce requises & accoustumées, la premiere chose que ces seigneurs ont eu en recommandation a esté de faire retourner Monsieur le Chancelier Oliuier en l'exercice de son estat, & d'oster les seaux au Cardinal Bertrand qui en auoit en la garde sous le regne du Roy Henry. Deslors on a commencé de poursuiure à toute pointe l'expedition du procez de Monsieur de Bourg.

*Monsieur
de Bourg
Conseiller
brulé.*

Conseillier au Parlement. Pour le vous faire court, il a esté condamné par arrest, à mort, & depuis executé en la place de Greue deuant l'hostel de ville. A l'instant mesmes sont sur-

*Edicts pour
mettre or-
dre contre
les heresies
qui pullu-
loyent en
la France.*

uenus plusieurs Edicts portans inhibitions & defences de faire assemblees clandestines, sur peine de rasement des maisons. Cela est pour reprimer la hardiesse de ceux qui se disent pour le iourd'huy de faire presches à la guise de la ville de Geneue. Mais pour vous dire ce qui est, ces Edicts non seulement ne les destournent de leur opinion, mais qui plus est leur accroist la volonté de faire pis. Car des lors ils ont commencé à ourdir nouueaux desseins, & tous autres qu'ils ne s'estoient iamais aduisez. D'autant qu'au lieu qu'auparauant ils obeissoient au magistrat, estimans que les feux que l'on allumoit encontre eux, fussent autant de flammeches aux cœurs de leurs compaignons, ils ont puis nagueres pensé que le temps estoit venu pour

eux, de les assoupir. Mais ie crains qu'en voulans estaindre les petits, ils en allument vn plus grand & vniuersel. L'on fait icy courir vn bruit que dans la ville de Geneue a esté conclud par vn Concil, qu'en matiere de religion, il estoit loisible au sujet d'auoir recours aux armes pour garentir ses freres du supplice. L'on adioute cest apentis, specialement quād vn Prince souuerain n'estant en aage de maiorité, dependoit de l'autorité d'autres seigneurs, que de la sienne. C'est vne pierre iet-tee au iardin de Messieurs de Guise. Ceste resolution enuoyee sous main de deçà, l'on dit que depuis a esté faite vne assemblée au village de Vaugirard pres Paris, où se sont trouuez plusieurs personages d'estoffe : & que là il a esté arresté de s'emparer du Roy à quelque prix que ce fust. Que pour directeur de ceste entreprise a esté commis vn Gentilhomme nommé la Renauldie, homme d'esprit, remuant qui par cy deuant a esprouué diuerses fortunes. Cestuy a couru par tout le Royaume, & traffiqué le cœur de plusieurs. Le point de l'exécution venu, ils ont tous conflué de toutes parts en la ville d'Amboise, en laquelle le Roy seiournoit. Il n'y a rien si malaisé en vne republique que de mener à fin vne coniuration contre l'Estat. Car ou vous la communiquez à peu de gens, & en ce cas vos forces vous manquent pour l'excuter ; ou à plusieurs, & lors il est bien difficile que la mine ne s'esuète, & par consequent se tourne en fumee. D'ailleurs ou vous la voulez mettre à effect prompt,

*Premiere
assemblée
où fut faite
la résolu-
tion de pré-
dre les ar-
mes pour
la religion.*

tement; & il est malaisé qu'en peu de temps vous ayez en main les forces requises: ou vous le traînez en longueur, & adoncques ce seroit vn vray miracle si vos affaires ne venoyent en la cognoissance de ceux contre lesquels vous voulez vous adresser. Ainsi en est-il pris à ceux-cy. Par ce que pendant que la Renauldie faisoit la ronde par la France pour se forger des partizans, meslant l'estat avec la religion, des Auenelles Aduocat, qui auoit esté de ceste partie, aduertit Monsieur le Cardinal de Lorraine de ceste conspiration. Il en auoit desia entendu quelques bruits fourds. Et s'en estant rendu assésuré, il fut aisé d'y remedier. La Renauldie & les siens ne sçachans leur entreprise estre descouuerte, se vindrēt eux mesmes enfermer. La premiere fortune est tombee sur le seigneur de Castelnau, qui venoit accompagné du capitaine Mazere & quelques autres Gentils-hommes, lesquels passans par la ville de Tours ont esté cheualez par Monsieur de Santerre auquel auoit esté commise la garde de la ville. Et depuis furent pris par soupçon au chasteau de Noisé appartenāt à vn Gentil-homme Tourāgeois nommé Ranné, où estoit leur rendez-vous, en attendant leurs compagnons. Ceux-cy furent decapitez dedans la ville d'Amboise. Plusieurs de leurs complices noyez, autres pendus aux creneaux des murailles, & quant à la Renauldie, tué & depuis son corps mis en quatre quartiers. On a commencé de donner à tout le nouveau monde de ceste faction le nom & tiltre de

Huguenaux. D'autant que la premiere des
couuerte que l'on en a faite a esté en la ville
de Tours, où ilsont opinion qu'il y avn
rabaſt qui reuiet de nuit qu'ils appellent le
Roy Hugon, & y appelle l'on des pieça Hu-
guenaux tous ceux qui ſont de la ſecte de Cal-
uin, pour faire leurs aſſembles & conuenti-
cules de nuit, comme ſi en cecy ils fuſſent
diſciples & ſectateurs de ceſt eſprit. Quand
ie vous eſcriuy ceſte lettre, les choſes n'e-
ſtoient paſſees plus outre. Qui fait que ie met-
tray auſſi fin à la preſente, vous priant m'eſ-
crire ce que l'on dit à Baſle. Car il n'eſt pas que
ne ſoyez mieux informé que nous, de toutes
les deliberations qui ſe ſont paſſees dans Gene-
ue, premiere ſource & ſeminaire de tous nos
maux. A Dieu.

*D'où viēt
le mot de
Huguenots
que l'ō ap-
pelloit au
commence-
ment Hu-
guenaux.*

A Monsieur de Fonſſomme.

LA conſpiration dont ie vous ay eſcrit
a bien eu plus longue queuē que ie
ne penſois. C'eſt vn fuzeau bien meſ-
lé, qui ſera fort à deuider. Les choſes ſ'eſtans
paſſees dedans la ville d'Amboiſe de la façon
que ie vous ay aduertiy, le Roy depuis a fait
minuter vne abolition generale, par laquelle
ont eſte les priſons ouuertes à tous ceux qui
eſtoient priſonniers pour la parole. C'eſt le
terme dont nous vſons au lieu de dire la reli-
gion. Mot certainement lequel fort à propos
a peu eſtre accommodé à pluſieurs qui ſont
par cy deuant morts à credit pour trop par-

*Suite de
troubles
d'Amboiſe.*

ler. Au mesme temps le Roy pour plus grande assurance de sa personne a introduit pres de soy vne garde de harquebuziers François outre les anciens. Et par mesme moyen a commencé de faire rechercher contre les chefs de ceste faction. L'on a constitué prisonnier le Vidame de Chartres en la Bastille, sans que l'on en sçache la cause. On iette l'œil sur monsieur le Prince de condé, qui s'est retiré vers le Roy de Nauarre son frere. On informe diligemment contre les auteurs sans nommer qui, & fortifie l'on les auenuës d'Amboise & Orleans de toutes parts, de gendarmes. Le Roy s'est aduisé de deux choses : premiere-ment pour se fortifier par nouuelle obligation de plusieurs capitaines, & grands seigneurs: il a fait à la saint Michel dernier dix-sept Cheualiers de son ordre, estimant que celuy seront autant de seruiteurs, auxquels il aura creance contre ceux que l'on voit soudement fauoriser autre religion que la sienne. C'est à mon iugement vn premier desordre que l'on aporte à cest ordre. Car comme vous sçauiez l'on n'auoit auparauant accoustumé que d'en faire vn ou deux pour le plus, & encores bien rarement. Quelque temps apres il a fait assembler tous les gouuerneurs de ses Prouinces avec les Cheualiers de son ordre, tant anciens que nouveaux, à Fontaine-bleau pour deliberer sur les remedes que l'on estimerait necessaires pour obuier à la confusion des religions. Histoire vrayement digne de vous estre racomptee plus que nulle autre.

*Premier
desbord
des Cheua-
liers de l'or-
dre de S.
Michel.*

*Assemblée
à Fontaine-
bleau sur
la police de
la France.*

Monsieur le Chancelier de l'Hospital a ouvert le pas, & la parole apres luy, prise par plusieurs autres seigneurs. Apres lesquels Monsieur l'Admiral s'est mis sur pieds, & a presenté vne requeste pour & au nō des protestans de la France, requerans par icelle le Roy qu'il luy pleust de leur permettre auoir temples pour exercer leur religion. Ceste requeste a despleu à Monsieur de Guise, qui a dit qu'elle n'estoit signee de nul homme. A quoy luy a esté respondu par l'Admiral qu'il la feroit signer par dix mille. Sur ce Monsieur de Guise repliche qu'il feroit signer le contraire par cent mille personnes de leur propre sang, dont il feroit le capitaine. Cecy nous est vn certain prognostic que l'vn & l'autre (l'vn grand Prince, l'autre grand seigneur) seront quelque iour conducteurs de deux contraires partis, qui ne sont encores formez. Ainsi s'est departie l'assemblée sans conclusion; s'estât neâtmoins le Roy par là esclarcy des consciences de chacun. Maintenant commencent à courir parmy le peuple plusieurs liures, ou, pour mieux dire, libelles diffamatoires, tant d'vne part que d'autre: & aussi se sont insinuez entre nous deux miserables mots de faction de Huguenot & Papiste, que ie crains nous apporter au long aller les mesmes calamitez & miseres, que les Guelfes & Gibellins dans l'Italie, & la Rose blanche & rouge dedans l'Angleterre. A Dieu.

Vray & premier prognostic des malheurs qui depuis sont aduenus en la France.

A Monsieur de Fossomme.

*Voyage du
petit Roy
François
à Orléans.
en delibe-
ration d'ex-
terminer
l'heresie.*



De Fontaine-bleau le Roy est ar-
riué à Paris, où il a fait venir par
deuers soy le Preuost des mar-
chands & Escheuins, leur re-
monstrant que toute son inten-
tion estoit de perdre ceux qui se trouueroyét
de ceste nouuelle opinion. Pareilles remon-
strances a-il faict au Clergé, l'exhortant d'ap-
porter semblable deuotion à son entreprise,
comme estant vne chose qui le concernoit
principalement. Sur ce il a pris le chemin
d'Orléans, tant pour estre preique exposé au
milieu de son Royaume, que aussi pour autant
qu'il a descouuert que la plus part des riches
marchands de ceste ville là ontourny argent
à la coniuration d'Amboise. Et y estant arriué
il a commencé à descouurir de pleine bouche
que c'estoit contre ceste ville qu'estoit dressée
la vengeance. D'un autre costé la populace de
la France voyant que le Roy s'armoit contre
les Huguenots, a commencé de les abhorrer
à mort. A cause de quoy à son de trompe &
cry public il a esté deffendu dans Paris à peine
de la hard de n'appeller nul homme Hugue-
not. Toutesfois ces deffenses n'ont peu rien
obtenir sur le peuple : estant le temps disposé à
vne ruine. Le Roy estant dans Orléans enui-
ronné de la gendarmerie, a escrit par plusieurs
fois au Roy de Nauarre & Prince de Condé
qu'ils eussent à le venir trouuer. Ils sont

contraints de s'exposer en chemin. On faict le semblable à l'endroit des Connestable & Admiral. Tout cecy c'est vn ieu couuert: par ce que suiuant la resolution prise à l'assemblée de Fontaine-bleau; le Roy faict contenance de vouloir conuoyer ses trois États dedans Orléans. Ceux qui ont plus de sentiment, iugent que c'est pour y attraper les minons. Car louldain qu'il est entré dans la ville, il a mis garde aux portes, s'est faisi de toutes leurs armes, mesmes a fait constituer prisonniers le Bailly, & le Preuost, & plusieurs notables marchands. Le Roy de Nauarre & son frere sont arriuez, lesquels dès la ville de Poitiers ont eu aduertissement du mal-talent que le Roy auoit encôtre eux. Le Marechal de Termes estoit là avec vne troupe de gendarmes pour les empescher de rebroussier chemin. Arriuez qu'ils ont esté, ils ont receu tel visage du Roy qu'ils s'estoyent promis. A l'instant mesme l'on a baillé à Monsieur le Prince sa maison pour prison avecques gardes. Le Roy de Nauarre peu respecté. L'un est pour bien dire gardé, & l'autre regardé de telle sorte qu'il luy seroit malaisé d'euader quand il l'auroit entrepris. On a enuoyé querir monsieur le President de Thou pour faire le procez au Prince. Toutesfois sagement il ne veut respondre deuant luy, disant qu'il n'appartient qu'à la Cour de Parlement de faire le procez à vn Prince du sang. Je ne sçay qui luy a mis ceste exception fuyarde en la bouche. Mais iamais homme ne fut mieux conseillé. Par ce qu'en toute prison d'estat comme ceste-cy,

*Procez en-
commencé
à faire au
Prince de
Condé.*

*Maine,
Touraine
& Anjou
erigez en
gouverne-
ment.*

celuy qui a moyen de tirer les choses en longueur, y gaigne. Voyla qui se faict dedans Orleans. D'un autre costé le Roy ne voulant executer son entreprise à demy, a erigé en nouveau gouvernement le pais de Maine, Touraine & Anjou, qu'il a baillé à Monsieur de Montpensier, ennemy capital de ceste nouvelle secte, dont l'on disoit plusieurs de la noblesse estre infectez en ces lieux là. Dés sa premiere arriuee il a faict raser plusieurs Chasteaux. Monsieur de Termes est delegué pour faire le semblable en Perigord. On a aussi estably garnison tant en la ville de Roüen que de Dieppe. Plusieurs se resiouissent de ce mesnage, estimans que par ce moyen on donnera ordre à l'extirpation de l'erreur. Les autres qui preuoyent la tempeste deuoir tomber sur leur teste, s'en affligent. Mais ceux qui ont plus de nez, preuoyent que toutes ces nouveautez que l'on introduit pour exterminer vne autre nouveauté, sont vrayement les preparatifs d'une calamité generale, dont nul de la France ne sera exempt. A Dieu.

A Monsieur de Fossomme.

E I T E s vous oncques muta- *Mort du*
 tion plus inopinée & estrange *petit Roy*
 que ceste cy? L'on vouloit *François.*
 proceder à l'instruction du
 procez de Monsieur le Prince
 à toute reste: luy comme ie

vous ay mandé ne vouloit respondre: & mes-
 mement pour se donner plus longue haleine
 appella du decret de prise de corps qui auoit e-
 sté decerné contre luy par le conseil priué: re-
 iettant sa cause en tout & par tout sur vn Par-
 lement, Cour des Pairs & Princes du sang.
 Nonobstant toutes ces remonstrances, Mon-
 sieur le President de Thou ordonne qu'il passe-
 ra outre: que tel estoit le vouloir & comman-
 dement expres du Roy, seul distributeur & or-
 dinateur de sa Iustice. Iamais pauvre Prince
 n'eut occasion de se voir plus estonné. Comme
 l'on y procedoit sans discontinuation & entre-
 cesse, il aduient sur ces entrefaites, que le Roy
 deliberant d'aller en la ville d'Amboise, & estat
 sur le point de partir, commence de se trouuer
 mal. Quoy plus? En moins de quatre ou cinq
 iours il decede, lors que toutes choses estoient
 disposées à la ruine tant du Prince que de ceux
 de sa Religion. O changemēt esmerueillable,
 & digne d'estre corné aux oreilles de nostre
 posterité! Ce ieune Roy estoit né en l'an 543.
 sur le poinct de ceste grande eclipse qui appa-
 rut cest an là. Qui fut cause que quelques ba-

*Discours
 sur la na-
 ture du
 petit Roy
 François.*

boüins courtisans, pèsans flater sa fortune, luy baillèrent par vne inepte rencontre pour deuise, *Inter eclipses exorior* : figurant en image le Soleil d'un costé, & la Lune de l'autre, & vn lis au milieu des deux : ne s'aduifans pas toutesfois que s'il faut adiouter foy à ces vains discours des Astrologues iudiciaires, il n'y a natiuité qui soit tant à craindre que de celuy qui naist durant vne eclipse, comme estant vn certain presage d'une fortune sinistre. routesfois sans s'arrester à telles sorties, ains à l'histoire, tout ainsi que ce ieune Roy nasquit au milieu des eclipses, aussi fut il marié au milieu d'une aigre & violente guerre que nous auions avec l'Espagnol, en l'an 558. en temps du tout esloigné des mariages : & de mesme suite mourut au milieu de plusieurs & diuers supplices qu'il alloit preparer par la France, si la mort n'eust preuenu sa deliberation. Estant sa mort en cecy diuerse de celle du Roy Henry son pere, qui mourut au milieu d'une allegresse de la France, & cestuy au milieu de plusieurs troubles sôbres & mornes, en cecy toutesfois communs, qu'au Roy Henry la sale qui auoit esté preparee pour faire les festins des nopces, seruit de reposoir à son corps : & celle qui auoit esté destinee dans Orleans pour faire le procez à plusieurs, seruit de pareil reposoir au petit Roy François son fils. Mais pour ne m'esloigner de ma route, iamais entreprise n'auoit esté conduite plus hardiment ny de plus haute luite que ceste-cy. Car ce qui auoit esté attété par le Roy Héry, estoit vrayement quelque chose, de s'attacher à quelques

*Opinions
des hommes
renuersées
mespé-
rément.*

particuliers Seigneurs du Parlement. Icy la poursuite estoit contre vn Prince du sang. En l'autre s'il ne fust decedé, on y eust besongné par l'autorité de la Cour de Parlement. Icy par l'adujs des trois estats, que l'on n'a point accoustumé d'assembler, sinon lors qu'il s'agit de l'Etat general de la France. Toutesfois en vn clin d'œil par ceste dernière mort toutes choses ont changé de face : on delaisse Messieurs de Guise, lesquels durant ce regne court, ont eu tout le gouuernement de la France entre mains. La Royne commence de manier les affaires à meilleures enseignes qu'elle n'auoit faict, le Roy de Nauarre est suiuy. Les Iuges du Prince de Condé s'en retournent sans passer plus outre. On luy veut ouurir les prisons. Luy qui auparauant delayoit, demande que son procez luy soit faict & parfait, mais pardeuant Iuges competens. Il ne se trouue ny Iuge ny partie: ils ont tous esté enseuelis dans le cercueil du petit Roy François: & non content de cela, brauant ceux qu'il pensoit luy auoir pourchassé ceste prison, il se constitue demandeur en declaration d'innocence: chose qui n'auoit iamais esté veüe ny ouye en ceste France. Le Connestable qui auparauant mādé venoit à fort petites iournees; ne sçachant à quelle fin on l'auoit enuoyé querir, soudain qu'il est aduertuy de ceste mort, commence de presser ses pas, & dés son arriuee cōme chef des armes veut casser tous ces nouueaux gardes quel'on auoit mis pres du Roy. Ceux de la Religion nouuelle (qu'ils appellent maintenant Reformee)

commencent de leuer les crestes, vray qu'avec quelque sobriété, attendant l'issuë du procez de Monsieur le Prince, duquel ie vous escriray plus amplement par mes premieres. Grande chose & digne d'estre remarquee, pour monstrier combien Dieu se ioüe maintenant de la fortune de nos Princes. L'on auoit fait expres venir le Roy de Nauarre & son frere, avec vn ferme propos de les ruiner, comme on en voyoit ja voler les esclats: & leur venuë a esté le fondement principal de la grandeur de ce Roy. Car pour bien dire ceux qui discourent sur ses actions, se font accroire que si on ne l'eust faict venir par force, à peine que iamais il s'y fust acheminé puis apres: & pendant son absence, en ceste mutation de regne il eust esté fort aisé aux Princes qui estoient presens de faire passer les choses tout autrement qu'elles n'ont faict. A Dieu.

*A Monsieur de Fossomme, Gentilhomme
Vermandois.*

*Arrest donné en fa-
ueur du
Prince de
Condé de-
mandeur
en declara-
tion de in-
nocence.*



LEn est aduenü tout ainsi que ie le pensois. Le procez de Monsieur le Prince demandeur en declaratiõ d'innocence a esté iugé en plein Parlement. L'arrest prononcé par Monsieur le President Baillet en robes rouges toutes les Chambres assemblees, & s'y sont trouuez le Roy de Nauarre, les Cardinaux de Bourbon, Lorraine, Guise, Chastillon, les Seigneurs de Montpensier, la Roche sur-yon,

de Guise, Connestable & Admiral. Et a esté par cest arrest le Prince déclaré innocent, & auecluy la dame de Roye la belle mere, & le Seigneur de la Haye, Conseiller au Parlement l'un de ses plus fidelles seruiteurs. Vous ne veities iamaistel spectacle. Chacun couroit auparavant pour le condamner, maintenant chacun, non pas pour l'absoudre, car ceste parole eust sonné mal, veu que nul ne l'accusoit, & l'absolution presuppose l'accusation, ains pour le declarer (tel qu'il se desiroit) innocent: n'ayât lors, si ainsi le faut dire, autre partie que soy-mesme, & estant demandeur & defendeur tout ensemble. Ce Prince estant, ce luy semble, au dessus du vent, se ressent de sa prison, & ne se peut taire du tort qu'il dit luy auoir esté procuré. Brief il en reiette le fait sur Monsieur de Guise. Chacun a de grands amis & partizans. Car encoré que Monsieur de Guise ne tienne tel rang qu'il tenoit souz le petit Roy François, si ne se rabat-il en rien de ce qu'il est. La Royne craint que l'on n'en vienne aux prises, & pourchasse vne reconciliation entre eux. Monsieur de Guise condescend à toute cōposition, moyennant que son honneur n'y soit engagé. Il a esté arresté qu'en la presence du Roy & des Seigneurs de son Conseil, Monsieur le Prince proposeroit ce qu'il vouloit dire, & luy en a esté le formulaire prescrit. Il a dit & proposé, que celuy qui auoit esté cause & motif de sa prison estoit meschant. Monsieur de Guise luy a fait respōse, qu'il le croyoit, & au surplus que ceste parole ne le cōcernoit en rié. Sur cela ces

deux Seigneurs se sont embrassez comme reconciliez. Monsieur le Prince comme estant satisfait, & Monsieur de Guise comme ne s'estant preiudicié. Ceux qui portent cestuy-là, se persuadent que Monsieur de Guise luy a fait quelque reparation : par ce qu'ils le pensent auoir esté cause de ceste prison. Ceux qui fauorisent cestuy, dient qu'il a tres-sagement respondu : comme celuy qui vouloit dire qu'il n'y auoit nul autre qui eust esté cause de cest emprisonnement, que celuy mesme que l'on disoit auoir commis le peché. Cela regarde le particulier de ces deux Princes, quant au general de la France, on donne ordre d'assembler à la file les Estats dans la ville d'Orleans, suuant ce qui auoit esté resolu sous le feu Roy. A Dieu.

*A Monsieur de Fonssomme, Gentil-homme
Vermandois.*

*Assemblée
des Estats
dans Or-
leans.*



En fin les Estats ont esté tenus dedás la ville d'Orleans: mais considerez, ie vous prie, combien Dieu se iouë de nous, poursuuians les arrhemés de la lettre que receustes dernièrement de moy. Celuy qui premier mit en aduât cest aduis de tenir les Estats, fut messire Charles de marilhac Archeuesque de Viëne, persónage qui auoit esté employé à plusieurs grandes legations pour son bon sens & suffisance, & dont Monsieur le Cardinal de Lorraine faisoit grand estat. Cestuy en l'assemblée de Fontaine-bleau

bleau (fust ou pour ce que les affaires de France ne se gouuernoyent à son desir, ou pour quelque autre occasion) par vne belle boutée de nature fit vne forte remonstrence, par laquelle après auoir promené toutes sortes d'aduis en son esprit, il dict qu'il ne trouuoit remede plus prompt au mal qui se presentoit que de conuocquer les Estats. C'est vne vieille follie qui court en l'esprit des plus sages Francois, qu'il n'y a rien qui puisse tant soulager le peuple que telles assemblees. Au contraire il n'y a rien qui luy procure plus de tort, pour vne infinité de raisons, que si ie vous deduisois, ie passerois les termes & bornes d'une missiue. Ceste opinion du commencement arresta vn peu Monsieur le Cardinal de Lorraine, qui craignoit que par ce moyen on ne voulust bailler vne bride au Roy, & oster l'autorité que Monsieur de Guise & luy auoyent lors sur le gouuernement pendant la minorité du ieune Roy leur nepueu. Et de fait depuis ce temps-là il ne vit iamais de bon œil cest Archeuesque, lequel se bannit volontairement de la Cour. Toutesfois après auoir examiné avec ses seruiteurs de quelle consequence pouuoit estre ceste conuocation des Estats, & qu'elle ne pouuoit apporter aucun preiudice au Roy, que luy & son frere auoyent rendu le plus fort, non seulement il ne reietta, ains treserostroitement embrassa ceste opinion, voire estima que ce luy estoit vne planche pour exterminer avec plus d'assurance & solennité tous les Protestans de la France. De sorte que

*Quel fruit
apporte en
France l'as-
semblee des
Estats.*

pendant quel'on faisoit le procez à Monsieur le Prince dedans la ville d'Orleans, il choisit le mesme lieu pour faire l'assemblée des Estats. En laquelle il y auoit grand danger que tout d'une main il n'y allast de la condamnation du Prince & de tous les adherans de ceste nouuelle secte. Sous ceste esperance se tramoit lors ceste assemblée : toutesfois Dieu dissipe en vn instant comme vn estourbillon ces conseils par le decez d'un ieune Roy que l'on disoit auparauant ne seruir que de masque. Tellement qu'il est aduenu qu'en ces Estats ceux que l'on vouloit chasser y ont tenu les premiers lieux, & (si ainsi me permettez de le dire) donné la loy, par leurs pratiques & menees. C'est la où ils se font faits grands, & ont commencé depuis les Ministres & Predicans se monstrier en iour à face descouuerte. La Regence a esté lors accordée tant à la Roynemere qu'au Roy de Nauarre comme plus proche Prince du sang. Mais leurs charges aucunement diuisees : par ce qu'il a esté aduisé que la Roynepouruiroit aux choses tant Ecclesiastiques que seculieres qui prouenoient de la nuëliberalité du Roy. Le tout toutes-fois sous le nom du Roy ; & pareillement qu'elle ordonneroit des finances. Et quant au Roy de Nauarre il auroit la charge sur tous gens de guerre, pouruiroit aux villes frontieres avec le nom & titre de Lieutenant general du Roy par toute la France. Il y a eu plusieurs autres articles qui sont passez pour reestablier la France en son ancienne dignité, tant au fait Eccle-

sastique que de la Iustice, & autres ordres. Mais
 pour general refrain on a accordé pour cinq
 ans au Roy vn subside de cinq sols pour cha- *Contentiō*
 que muis de vin entrant dedans les villes clo- *entre la*
 ses. C'est presque le but & conclusion de telles *Cour de*
 assemblees, de tirer argent du peuple par vne *Parlement*
 honneste stipulation du Roy avec les trois E- *Es la Cour*
 tats. Et ne trouue rien qui me plaist tant en *des Gene-*
 tout cecy qu'une honneste contétion qui s'est *raux des*
 trouuee entre la Cour de Parlement & celle *Aides sur*
 des Generaux de la Iustice sur le faict des Aides. *la publica-*
 Car estant l'Edict del'imposition de ces cinq *tion de l'E-*
 sols apporté au Parlement pour l'emologuer, *dit de l'im-*
 il le refusa tout à fait, comme regardant les *position des*
 subsides qui ne sont de sa cognoissance. Et *cinq sols*
 quant aux Generaux ils disoyent que com- *pour muy.*
 bien que ce fust vn subside, toutes-fois il pro-
 cedoit del'aduis des trois Estats, partant fal-
 loit auoir recours au Parlement. Estant cest
 Edict ainsi promené d'une Cour à autre,
 par l'espace de sept ou huit mois sans sortir
 effect, en fin il a esté publié par les Generaux
 vaincus des longues importunittez de ceux qui
 commandent. S'ils ne l'eussent point du tout
 publié, quelques mutins dient qu'ils eus-
 sent esté non Generaux, ains Genereux. A
 Dieu.

*A Monsieur de Fonssomme, Gentil-homme
Vermandois.*

*Edict du
vingt-cin-
quiesme
Iuliet*

*1561 sur la
souffrance
de la reli-
gion nou-
uelle*



Le ne faut plus appeller Hugue-
nots ceux qui vacquét à l'exer-
cice de la religion pretendue
reformee, si ce nom leur est
donné par ce qu'ils exerçoient
nuitamment leurs prieres: maintenant ils pres-
chent en plusieurs endroits à huis ouuert.
Pour le moins depuis mes dernieres ont ils
presenté requeste au Roy à fin qu'il leur fust
permis faire vne Eglise séparée de la nostre.
Le Roy a renuoyé ceste requeste au Parle-
ment pour avec les seigneurs de son Conseil y
aduiser. Là il a esté opiné fort librement d'une
part & d'autre. Les vns pour le party Catho-
lic, les autres pour ceux de la religion. Le Ca-
tholice emporté le dessus de trois voix, estant
sa resolution qu'il falloit ou suiure l'Eglise Ro-
maine comme nos ancestres, ou vuidier le
royaume avec permission de vendre ses biés.
Quand c'est venu à la relection des voix, le
murmure n'a pas esté petit: par ce que les au-
tres soustenoyent qu'en matiere de telle im-
portance, n'estoit pas la raison qu'à l'appetit
de trois voix toute la France entraist en com-
bustion. Comme estant ce bannissement im-
possible à executer, & au surplus que demeu-
rans dans la France, de les reduire à la religiō
Romaine contre leur conscience, il y auoit en
cecy tresgrande absurdité qui valloit autant

qu'une impossibilité. L'Admiral & quelques autres seigneurs ne s'en peuvent taire. Monsieur de Guise à l'opposite, bien que le temps semble combattre contre son intention, déclarera haut & clair que puis qu'il auoit esté ainsi conclud, il falloit passer par ceste determination, & que son espee ne tiendoit iamais au fourreau quand il seroit question de faire sortir effect à cest arresté. Les choses en cest estrif se sont passées sans conclusion. Mais grandement est louable ce qui a esté fait par la Roynie mere. D'autant qu'elle s'est fait apporter le scrutin des voix, & sans vouloir scauoir les opinions des vns & des autres, les a fait brusler en sa presence : à fin que la liberté dont quelques vns auoyent vsé en opinant, ne leur peust estre en vn changement de regne preiudiciable. Chose qui se conforme à ce que fait Pompee apres qu'il eut defait Sertorius, & encores plus au conseil de Constantin le grand apres la conclusion du Concil de Nice. Depuis pour contenter les vns & les autres par forme de neutralité, l'on a fait publier vn Edict au mois de Iuillet dernier, dont la substance est telle. Que defences sont faites à toutes personnes de faire assemblees publiques ou priuees, ni d'administrer les saincts sacremens d'autre façon que l'on a fait de toute ancienneté par la France. Mais en contr'eschange il est aussi prohibé à tout homme de s'enquerir ou informer de ce que l'on fera en la maison de son voisin : semblablement de ne se meffaire ou mesdire pour le fait de la religion, le tout sur

peine de la hard. Au demeurant qu'aucune irrotulation ne sera faite de la conscience d'autrui. Ce dernier article par expres adiousté: par ce que peu auparavant le Preuost des marchands & Escheuins de ceste ville auoyent présenté requeste au Roy, à fin d'aller par les maisons pour s'enquerir de la foy de chacun & en faire roolles. Et porte d'auantage l'Edict que tout cecy se fait par prouision, en attendant qu'autrement en soit décidé au prochain Colloque, qui se doit tenir entre les Prelats & les Ministres. Les francs Catholiques se plaignent de cest Edict, & dient que ceux de la religion nouuelle ou pretendue reformee ne pouuans estre recherchez en leurs maisons, c'est en bon langage rendre le premier article de l'Edit illusoire, & neantmoins les affranchir de la puissance du Magistrat: qui leur donnera puis apres occasion de vouloir secoüier tout à fait le ioug de leur teste. Certainement ces affranchissemens graduels, & par lesquels on faulte d'un degré à l'autre, *Nescio quid monstri alunt.* A Dieu.

A Monsieur de Fonssomme.

Colloque de
Poissy de
grand' pa-
rade & de
pens d'es-
fect.



LA suite de ce que ie vous ay par cy deuant mandé; les Prelats se sont assemblez de toutes parts en la ville de Poissy, lieu destiné pour conferer avec les Ministres. Monsieur le Cardinal de Tournon vieux routier en affaires d'Etat ne pouuoit nullement gou-

ster ce dessein, & disoit que le plus grand mal que l'on pouuoit pourchasser à la France estoit l'ouuerture de ce Colloque. En quoy l'on ne se pouuoit excuser de double faulte : l'une de reuoquer en doubte & ramener en dispute les articles de foy qu'il falloit tenir pour tout arrestez : l'autre d'apparier à foy les Ministres que l'on sçauoit n'auoir par succession de la primitiue Eglise, l'imposition de la main. Toutesfois Monsieur le Cardinal de Lorraine, que l'on auoit esleu pour porter la parole, s'en fait croire. Theodore de Beze a proposé pour le contraire parti, le tout en la presence du Roy, de la Royne sa mere, & plusieurs grands Princes & seigneurs & autres gens du commun peuple. Quelle issue a pris ce concert ie ne le vous oze elcrire. Les vns & les autres s'en sont retournez aussi sages & edifiez comme ils y estoient arriuez. Mais depuis les Ministres pensans auoir eu cest aduantage d'auoir esté ouys en public, se pensans par cela aucunement authorisez, parlent plus haut qu'ils n'auoyent fait. Car au lieu où auparavant ils demandoient seulement qu'il leur fust permis de faire assemblees, ils adioustent maintenant qu'avec ce on leur baille des temples pour l'exercice de leur religion : & desia eux-mesmes s'en sont donnez en quelques villes de leur priuee autorité, sans attendre la permission du Roy. Ceux du grand marché de Meaux y ont donné la premiere ouuerture : à leur exemple ceux de Blois se sont saisis de l'Eglise de sainte Souberenne;

Commencement d'exercice à porte ouuerte, de la nouvelle religion.

ceux d'Orleans des Carmes ; & dit on qu'à Montauban l'on a fait le semblable. Monsieur le Prince de Condé & l'Admiral portent en toutes choses ce party-là : Monsieur de Guise & le Cardinal son frere le contraire. Le Roy de Navarre se rend moitoyen & comme reconciliateur des deux. C'est rat en paille, chacun veut estre diuerfement le maistre, qui deçà, qui delà. Je vous mandois par l'une de mes lettres que le feu Roy auoit faict dix & sept Cheualiers de l'ordre. Ceux qui commandent maintenant se persuadent que ce sont autant d'obligez à la maison de Guise. Pour ceste cause à la sainct Michel derniere soixante vn on en a fait dix & huit ou vingt autres à la poursuite & instigation du Roy de Navarre, pour faire contrecarre aux premiers. Ce mesme iour là Royne de Navarre à la veüe de tout le peuple a fait solemnisier à l'usage de Geneue le mariage d'entre le ieune Rohan & la Brabançon niepce de Madame d'Estampes au Bourg d'Argentueil par Beze. Là se sont trouuez Messieurs les Prince de Condé & l'Admiral. Cest acte ainsi faict presque aux portes de Paris & de sainct Germain en Laye, où le Roy sejournoit n'ayât esté controulé, a grandement accroüe le cœur des Ministres. Et de fait au mois d'Octobre ensuiuant ils ont presché hors des murs de la ville de Paris ioignât le monastere S. Antoine des champs, assistez de huit à neuf mille persônes. A leur retour s'est excitee vne sedition populaire, qui a esté aisémēt estâchiee sous l'autorité du Roy de Navarre. Ils ont de-

*Mariage du
seune Ro-
ban à Ar-
gentueil a-
uec la Bra-
bançon.*

puis passé plus outre, Car la veille de la Toussaint fut faicte vne autre assemblee deuant les yeux de tout le monde dans le logis de la Comtesse de Senigan, qui fut remparee de la preséce des Preuosts des Mareschaux & de leurs archers, pour empescher qu'il n'y eust émotion du peuple. Peu de iours apres sans se remettre aux Edicts du Roy, & enfraignans celuy de Iuillet ils ont entrepris de faire deux presches alternatifs, l'un aux Faux-bourgs de S. Marcel au lieu dict le Patriarche, l'autre hors la porte S. Antoine au lieu appellé Popincourt. Il seroit incroyable de dire quelle affluéce de peuple se trouue à ces nouuelles deuotions. A quoy Gabaston cheualier du Guet & ses archers fait escorte. A Popincourt preschent l'Aulnay & l'Estang: au Patriarche Malo & Viret. Voyans les seigneurs Catholiques qu'il leur est de nécessité caller la voile à la tempeste, Monsieur de Guise tout courroucé s'est retiré en sa maison de Nantueil, le Cardinal de Lorraine en son Archeuesché de Reims, Monsieur de Nemoux en Sauoye, le Connestable à Chantilly, le Mareschal de S. André s'estoit quelque peu auparavant absenté de la Cour, pour quelques paroles d'argu qu'il auoit eu avec le Roy de Nauarre. Le bruit court que Mōsieur de Nemoux quelque peu auparavant son partemēt auoit sollicité sous main Mōsieur le duc d'Anjou frere du Roy des'é venir avecques luy. La Royne mere, le Roy de nauarre, Mōsieur le prince, messieurs de Montpensier & de la Roche-sur-yon freres sont demeurez en la Cour. Monsieur le Chan-

*Mesconten-
temens des
Princes &
seigneurs
Catholiques.*

celier & Monsieur l'Admiral manient presque toutes les affaires. Cestuy-la sage politic, cestuy fauteur & promoteur de la nouvelle religion. Tout cela pour vous dire en vn mot, n'est qu'un acheminement à nouueaux troubles. A Dieu.

A Monsieur de Fossomme.

*Presches
des Hu-
guenots co-
mencent de
prouigner
impunément
par la
France.*



E vous veulx dire derechef que vous ne croiriez pas aisement combien de gens vont à ces presches, les aucuns par deuotion, autres par esprit de contradictiō, autres par curiosité, autres pour la nouueauté: & eux tous (si ie l'ose dire) par vne fatalité qui semble non seulement disposer, ains pousser bon gré mal gré nostre Estat à vne proche ruine. La ville de Paris domtee de la façon que ie vous ay escrit, à seruy de miroüier aux autres villes, desquelles il y en a peu qui n'ayent aujourd'huy deux formes d'Eglises, l'ancienne & la nouuelle. Geneue est la seminaire dont on tire les Ministres. Ceux qui s'estoyent retirez en ceste ville la depuis xviiij. ou xx. ans pour fuir les feux, ont fait ce pendant fonds & magasin de ceste marchandise qu'ils nous estalent & debitent maintenant par la France. Sur tout ie vous veulx reciter entre les signalez exemples de changement de conscience, celui d'Antoine Carracioli extrait de la famille des Melfes, lequel a quitté son Euesché de Troye pour se faire

*Mutations
diuerses de
la vie de
Carracioli
Euesque de
Troye.*

Ministre. Mais escoutez, vous ne trouuerez pas ceste mutation trop estrange, quand vous entendrez tous les autres deportemens. D'autant que sur ces premiers ans il feit profession des armes, depuis se rendit religieux à sainct Victor, où il seruit quelque temps aux autres d'exemple d'austerité. Mais soudain qu'il fut faict Abbé, il mena vie fort dissoluë; & pour se diuersifier en toutes les façons comme vn Polype, en l'an cinq cens quarante quatre, lors que l'on craignoit dans Paris la venue de l'Empereur Charles cinquiesme, il se feit capitaine, & feit sonner le tåbour par la ville pour leuer gés: puis estant Euesque de Troyes il abandonna ceste dignité pour se reuestir de celle de Ministre. Conbien que les Catholicks ne puissent resister à la violence du temps, noz Prescheurs toutesfois ne se taisent dans leurs chaires, ains animent le peuple par leurs sermons à prendre les armes, puisque les plus grands conuiuent. Il y a vn petit religieux de l'ordre des freres Minimes nommé frere Iean de Hans (il est natif de vostre ville de S. Quentin) lequel semble seul faire teste à tous les Ministres. Car il n'y a iour qu'il n'ait presché deux fois pendant les Aduents, d'vne grande facilité de langue & d'esprit, n'oubliant rien de ce qui faict à nostre cause. Il n'est pas qu'vn Bachelier en Theologie n'ait entre autres articles de ses positions mis cestuy en sa tentatiue, Sçauoir s'il estoit en la puissance du Pape d'excommunier vn Roy, & donner son Royaume en proye, & d'affranchir ses sujets du serment

*Frere Iean
de Hans
Minime
fait teste
aux Mini-
stres.*

*Proposition
soustenuë
par vn Ba-
chelier de
Theologie.*

de fidelité qu'ils ont en luy, quand d'ailleurs il se trouue qu'il fauorise les heretiques. Ceste position extraordinaire tombee és mains de Monsieur de la Roche-sur-yon Gouverneur de Paris, il en a faict plainte à la Cour de Parlement, laquelle par son arrest du quatriesme Decembre soixante & vn, declara ceste proposition seditieuse. Et pour ce que ce Bachelier n'a peu estre pris au corps, pour auoir gaigné le deuant, il a esté ordonné que le bedeau de la Sorbonne habillé d'une chappe rouge, en presence de l'un des Presidens de la Cour & de quatre Conseillers, & des principaux de la faculté de Sorbonne, declareroit que follement & temerairement ceste proposition auoit esté soustenuë: & au demeurant qu'en haine d'icelle l'on ne disputeroit publiquement de la Theologie quatre ans ensuiuans au college de Harcourt, où ceste question auoit esté debatüe. Quelque cas qu'il y ait, ceste grande Cour retient toujours sa dignité en quelque temps que ce soit, & la retenant il seroit impossible de dire combien cela sert à la manutention de la grandeur de nos Roys. A Dieu.

A Monsieur de Fonsomme.

Vissiez vous iamais en vostre Le Mini-
 ieunesse estimé veoir quelque-^{me mené}
 fois en ceste Frâce telle desbau-^{prisonnier}
 che? Que dans vne mesme ville^{au Roy,}
 il y eust exercice de deux diuer-^{retourne}
 ses religions? Mesmes dans la^{dans Pa-}
 ville capitale de France, & non seulement dans^{ris avec}
 icelle, mais que ce soit celle où l'on y ait faict la^{triomphe.}
 premiere bresche? Oyez comme les choses se
 passent encores. Je vous auois n'agueres mädé
 que frere Ieä de Hans faisoit rage de mal traiter
 nos Reformez. Rouge-aureille Preuost des
 mareschaux de l'Isle de Frâce, l'enleue vn gräd
 matin, & par cömandement de ceux qui gou-
 uernët, le meine lié & garoté à S. Germain en
 Laye, pour aucir presché trop licentieusement
 encötre eux. Plusieurs notables bourgeois irri-
 tez de ceste indignité se transportent en gräde
 troupe à S. Germain, demädent que leur Pres-
 cheur leur soit rendu, ce qu'ils ont obtenu. Que
 voulez-vous plus? Ce religieux est rentré dedäs
 nostre ville avec tel applaudissement & cöpa-
 gnie de gens de pied & de cheual, cöme si c'eust
 esté vn grand Prince. Et le lendemain de son
 retour a esté faite vne grande procession en l'E-
 glise S. Barthelemy pour louer Dieu en sa fa-
 ueur. Cestuy, si ie ne m'abuse, n'est pas vn petit
 heurt encontre ceux de la religion. Grande
 pitié que i'vse maintenant de ce mot pour
 dire ceux de la ligue. Ce frere faict tous les

iours en ses sermons plusieurs grands trophées de sa prison. Donne à entendre fortement que ceux qui commandent ne sont si zelateurs des autres comme l'on se persuadoit : qu'il ne faut doubter de leur faire teste. Nul des autres ne s'en ose plus remuer, voyant que leur premier project non seulement n'a porté aucun coup, mais s'estoit tourné à leur honte & confusion. Or comme le temps semble se disposer à nouvelles calamitez, il me plaist de vous raconter cecy. Les Ministres n'auoyent encore eu permission de prescher sinō les iours ouurables, craignant que si aux iours de festes ils preschoyent pendant que le peuple chommoit, ce n'eust esté faire ouuerture à nouvelle sedition. Il n'y a homme d'entendement qui ne die que ceste ordonnance estoit fort sage & politique, veu la necessité du temps. Toutes-fois les Ministres impatiens de nostre repos, commencent à crier aux aureilles des grands, que la moitié de leurs oüailles estoit affamee de la parole de Dieu, c'estoyent les pauvres maneuures qui ne pouuoient aux iours ouuriers exercer la manufacture dont ils viuoyent, & frequenter leurs sermons. Monsieur de la Roche-sur-yon sage Prince, preuoyant les inconueniens qui en pouuoient s'ensuyure, leur resiste fortement : en fin voyant qu'il ne pouuoit auoir du meilleur, il quitte volontairement son Gouvernement de Paris, & le remet entre les mains de Monsieur le Mareschal de Montmorency. Qui le reprend comme Gouverneur de l'Isle de France avec

*Commen-
cement dās
Paris de la
ruine des
Hugue-
nots.*

*Journee S.
Medard.*

de grandes prerogatiues : mesmes avecques gardes, tant pour la seurte de sa personne, que pour garentir la ville de seditions. Et pour ceste mesme raison a esté estably dans Paris vn Guet perpetuel de soixante archers à gages de soixante liures par an : ausquels commande Gabaston, vaillant soldat de sa personne. Lequel pour sembler vn peu fauoriser l'autre party, acquiert de iour à autre grandement la haine du peuple. Leur requeste leur a esté enterinee, vers les festes de Noël : pendant lesquelles les Ministres voulans vacquer à l'exercice de leur religion, le lendemain du iour de Noël, voicy l'argument d'un nouveau tumulte qui sourdit inopinément. Assez pres du Patriarche estoit l'Eglise S. Medard, en laquelle pour la solemnité du iour on carrillonne pendant que Malo preschoit. Les protestans estimans que cela se fait de propos deliberé, pour empescher que leur Ministre ne fust entendu, commencent à s'esmouuoir : & y enuoyent quelqu'un d'entr'eux pour les prier de faire taire leurs cloches. Ne voulans cesser, on s'eschauffe. On viét aux mains dans l'Eglise S. Medard. Ceux de la religion estoient assistez du Guet & des Preuosts des Mareschaux, pour garder qu'on ne leur mesfait, ceux-cy se mettent de la partie. Le tumulte a esté estrange. Plusieurs hommes qui naurez, qui tuez, l'Eglise saint Medard rompue, les vitres brisees, images iettees bas. J'ay horreur de vous raconter tout au long toutes les particularitez que l'on dict y auoir passé. Cela n'estoit point encores aduenü

en nos Eglises. Il y a pis. : car le battu a payé l'amende. Les gens de Gabaston & Rougeaureille ont mené par troupes prisonniers les Catholiques, comme auteurs de ceste sedition, nuls des autres. Les Bourgeois de Paris en criét, disans quel'on les a taillez pour payer les gages de ce nouveau guet à leur ruine. Presentent requeste à la Cour de Parlement, à fin de leur estre faict droict sur les meurdres, emprisonnemens, vols de chappes, calices & ornemens de l'Eglise. La Cour bien empeschée de ce faict, commet deux des Conseillers, Monsieur Gayant Catholic, & Monsieur Fumée de la religion, pour en informer coniointement. Sur ces entrefaictes on a pris au corps deux de la religion nouvelle nommez les Cagers, pere & fils. En ceste confusion il est aduenue que les Catholiques recusent par autre requeste tous les Conseillers Huguenots : au contraire les Huguenots recusent tous les Catholiques, i'vseray désormais de ces deux mots pour estre plus court, & par ce que ie voy desia les deux partis formez à la ruine de nostre France. Pour obuier au scandale, la Cour a sagement ordonné que l'une & l'autre requeste seroit lacceree, en la presence de ceux qui l'auoyent presentee. L'Eglise S. Medard comme auourd'huy sans quel'on y face le seruice diuin, comme ayant esté profanée : pour euitier à pareil inconuenient on a enioint aux Ministres de se choisir autre lieu que le Patriarche. Voila quant à la ville de Paris : mais pour le regard du general de la France, pour autant que

*Prepara-
tifs pour
l'Edict du
mois de
Ianuier
1561.*

l'Edict

L'edict du mois de Iuillet estoit seulement provisional, le Roy à l'instigation de ceux quiluy assistent maintenant de conseil, a enuoyé mandemens par tous les Parlemens, a fin qu'ils eussent à enuoyer en Cour trois ou quatre des plus suffisans de leurs compagnies, pour donner leur aduis sur la closture & resolution finale du total. A ceste assemblée se sont trouuez les Connestable, Marechal de saint André, & Cardinal de Tournon, qui s'estoyent peu auparauant absentez. Ils se sont assemblez le troisieme Ianuier. Et là Monsieur le Chancelier del'Hospital a remonstré comme ceste nouvelle religion auoit petit à petit prouigné, les Edicts par le grād Roy François, par Henry son fils, par François second, pour la supprimer: toutesfois que nul de ces trois Princes n'y auoit sceu paruenir, quelques punitions exemplaires qu'ils eussent faites contre ceux qui la suiuyent. **Q**ue pour ces causes nostre ieune Roy desiroit trouuer les moyens comment il pourroit tranquilliter toutes choses: & que chacun d'eux deuoit estimer qu'il estoit venu en celieu pour establir vne republique, & non vne religion. Estant le vouloir & intention du Roy de passer toutes choses quoyement: & que l'on ouurist les moyens de bannir ceste nouvelle religion sans troubles, ou bien que les vns vesquissent avec les autres sous vn mesme Prince en amitié & fraternité. C'estoit vne proposition fort malaisée à resoudre. Toutesfois apres plusieurs & diuers discours, il a esté en fin arresté que ceux de ceste

religion qui s'estoyent emparez des Eglises les rendroyent, & aussi vuideroyent des maisons, biens, & reuenus appartenans aux gens d'Eglise: pourroyent faire assemblees hors les villes tant seulement pour exercer leur religion, avec defences toutesfois de bastir temples. A la charge que toutes & quantesfois que les Officiers du Roy voudront aller à ces assemblees, pour voir quelle doctrine y seroit annoncée, qu'ils y seroyent receus & respectez selon la dignité de leurs charges. Que aucuns Synodes ou Consistoires ne seront faits linon en la presence ou par le congé de ces Officiers, ni semblablement aucuns magistrats crez, ni loix, statuts ou ordonnances par eux faites. Mais que s'ils estiment chose necessaire de constituer entr'eux quelques reiglemens pour l'exercice de leur religion, qu'ils les communiquent aux Officiers du Roy, qui les autoriseront s'ils voyent qu'il se puisse & doive faire raisonnablement, sinon en aduertiront le Roy pour en auoir de luy congé. Ne pourrôt faire aucuns enrroulemens, soit ou pour se fortifier, ou aider les vns aux autres, ou pour offenser autrui, ne pareillement impositions, cueillettes & leuees de deniers sur eux. Et quât à leurs charitez & aumosnes, elles se feront non par cotization & imposition, ains volontairement. Qu'ils seront tenus de garder les loix politiques, mesmes celles qui estoyent receuës en l'Eglise Catholique Romaine, en fait de festes & iours chommables, & de mariages pour les degrez de consanguinité & affinité, à

*Edict de
Janvier de
1561.*

fin d'euitier aux débats & procez qui s'é pour-
royent ensuiure. Aussi seront tenus les Mini-
stres se retirer par deüers les Officiers du Roy
pou iurer entre leurs mains l'obseruation de
l'Edict, & promettre de ne prescher doctrine
qui contre-vienne à la pure parole de Dieu,
selon qu'il est contenu au Symbole du Concile
de Nice, & és liures canoniques du vieil &
nouveau Testament. Leur enioignant de ne
proceder par conuices en leurs presches con-
tre la Messe, & les ceremonies receuës en no-
stre Eglise Catholique, & de n'aller de lieu à
autre, & de village en village pour y prescher
contre le gré & consentement des Seigneurs,
Curéz, Vicaires, & Marguilliers: & en sem-
blable à tous Prescheurs de n'vser en leurs ser-
mons d'iniures contre les Ministres, & ceux de
leur suite. Cest Edict a esté arresté & conclud
le dixseptiesme Ianuier dernier passé: & de-
puis enuo yé par tous les Parlemens, qui l'ont
tous vnanimement receu & publiés, hormis
deux, celuy de Paris & de Prouence. Ceux or-
dinairement qui pensent bien discourir sur le
fait d'vne Republique, sont d'aduis que tout
ainsi que le fondement general d'icelle de-
pend principalement de l'establissement de la
Religion, par la crainte & reuerence de la
quelle tout sujet est autant & plus retenu que
par la presence du Prince: aussi qu'il faut iur
toutes choses que le Magistrat empesche, ou
mutation de religion, ou diuersité sous vn
mesme Estat. Comme ainsi soit que cela ap-
porte partialitez & discordes intestines, qui

*Qu'il ne
faut vise-
ment re-
muer la re-
ligion na-
tuelle.*

se tournent en guerres ciuiles, lesquelles apportent les fins & periodes des Republiques. Si oncques ceste proposition fut brauement disputee, certainement ç'a esté lors quel'on a enuoyé cest Edict au Parlement de Paris: Aidé mesmes en cecy du priuilege de l'ancienneté de nostre religion, qui auoit esté continuee de main en main depuis onze ou douze cens ans en çà, de la mesme forme comme nous l'obseruons par tout ce Royaume. Sous ces persuasions & plusieurs autres, la Cour n'a voulu verifier cest Edict. Et à ceste fin pour en faire remonstrances au Roy, ont esté deputez Monsieur le President de Tou, & Monsieur Faye Conseillers: lesquels ayant deduit particulierement deuant le Roy tout ce qui induisoit le Parlement à ne receuoir cest Edict, Monsieur le Chancelier, pour la dignité de son estat & basaage de nostre Roy, a pris la parole, leur disant: qu'il ne doubtoit point que toutes les raisons par eux representees ne fussent de grande efficace: mais qu'il les prioit de penser qu'elles n'auoyent esté oubliees en ce grand Consistoire de S. Germain: que la question qui se presentoit estoit du nombre de celles en laquelle y auoit à penser de quelque façon qu'on voulust tourner son esprit: & à vray dire, qu'en la resolution d'icelle y auoit lieu pour excuser le Magistrat de sa faute soustenant ou l'un ou l'autre party. Accordoit que le fondement d'une Repub. estoit de n'y auoir qu'une religion: mais quand les choses estoient arriuees à tel desbord, comme on les voyoit

*Difficultez
que le Par-
lement de
Paris fait
à la recep-
tion de l'E-
dict de l'a-
uiuer.*

*Remōstrā-
ces du Chā-
celier de
l'Hospital
aux depu-
tez de la
Cour de
Parlemēt.*

lors par la France, qui n'admettoit cest Edict, il falloit de deux choses l'une : Ou faire passer tous les adherans de la nouvelle Religion par le fil de l'espee, ou les exterminer tout à fait, avec permission de se desfaire de leurs biens. Le premier poinct ne pouuoit estre executé pour estre ce party trop fort tant en chefs, qu'en partisans : & ores qu'il le peust estre, de fouiller la ieunesse du Roy dedans le sang de tant de ses sujets, par aduenture que deuenu grand & en aage de cognoissance il les redermanderoit à ses Gouverneurs. Et au regard du second il estoit aussi peu faisable : & quand bien il succederoit selon nostre intention, c'estoit bastir par ce Conseil autant d'ennemis desesperez que de bannis. Et quant à l'Edict de Iuillet, ores qu'il eust quelque beau pretexte, c'estoit induire les gens à vn atheisme, en leur permettant de ne frequenter les Eglises Catholiques, & neantmoins leurs tollissant l'exercice de leur religion. Parquoy pour obuier à tous ces defaux il auoit esté trouué bon d'establis en France deux Eglises, iusques à ce que Dieu nous eust reuinis en mesmes volontez : & qu'ainsi auoit esté autre-fois practiqué par Galere Maximian & Constance Empereurs, pour composer les diuisions qui estoient entre les Chrestiens & Ethniques, leur remonstrant & priant de caller la voile à la necessité presente : brief de tolerer ce scandale pour euitier vn plus grand : & que si en cecy on faillloit, c'estoit à l'imitation des nations circonuoisines, lesquelles en pareille necessité

*Perseuerē-
ce du Par-
lement cō-
tre l'Edict
de lxi,*

auoyent esté contraintes de faire le semblable. Ceste responce rapportee au Parlement, & les Châbres de rechef assembléees, on ne change toutesfois d'aduis, & qui est chose à remarquer, combien qu'en l'Edict de Iuillet le party Catholique n'eust passé que de trois voix, en ceste dernière deliberation il passa de xxiiij. S'estans, à mon iugement, faits sages par les nouveaux deportemens & insolences des autres, combien il importoit au public de ne relascher rien de l'ancienne religion. Cela a apporté nouvelle rumeur entre les seigneurs de Cour. Par ce que le Roy de Nauarre bien qu'il ne tienné auioird'huy le gouuernement que par la faction de ceux de la religion, si semble il auoir tourné sa robbe & fauoriser l'ancienne religion. Le Prince de Condé luy fait teste ouuerte pour la nouuelle. D'un autre costé les Parisiens sont arriuez à S. Germain en Laye partialisez en deux ligues, les vns pour l'une, les autres pour l'autre religion l'on peut dire que c'est à beau jeu beau retour. Finalement par la pluralité des voix encores il passé pour l'Edict. Et a esté commise le Prince de la Roche-sur-yon pour le faire publier au Parlement, avec commandement expres que là où l'on seroit refusant ou delayant de ce faire, il le feroit publier sans forme iudiciaire, assisté seulement de quelques particuliers Conseillers tels qu'il pourroit choisir. Ceste commission estoit violente: mais luy sage Prince l'a executée fort doucement, remonstrant que l'intention du Roy estoit fondée sur la necessité du temps

que la Cour de Parlement pouuoit bien connoistre ce qui se passoit deuant les yeux en vne ville de Paris, mais n'estoit informee des plaintes qui venoyent de toutes pars du Royaume iournellement aux aureilles du Roy & de son Conseil, la priant d'aduiser sommairement & sans aucun long discours du Ouy ou du Nenny qu'elle auoit à respondre. Sur cela il a esté par commun accord aduisé que tous ceux qui auoyent assisté au conseil de Saint Germain auroyent voix deliberatiue en ce fait cy comme les autres: tellement qu'en fin il a esté ordonné que l'Edict passeroit. Vray qu'en l'exécution ils ont bien monstré que c'estoit par vn consentement forcé. Par ce que le Vendredy vingt sixiesme de Mars, iour extraordinaire de plaidoyerie, il a esté emologué avec toutes les demonstrations de contraintes. D'autant qu'avec l'Edict ont esté aussi publiees toutes les iussions du Roy. Ce que l'on n'a pas appris de faire en telles publications. D'auantage le Procureur general n'a rien requis publiquement, ains déclaré qu'il auoit baillé ses conclusions par escrit. Au mo y en de quoy il a esté ordonné par la Cour que sur le reply des lettres il seroit mis qu'elles auoyent esté leuës, publiees & enregistrees, o ù le Procureur general du Roy, sans approbation toutesfois de la nouuelle Religion, le tout par maniere de prouision, & iusques à ce que par le Roy en eust esté autrement ordonné. Ainsi s'est passé cest Edict dans Paris. Car quant au Parlement de Prouence Monsieur

d'Vzez y auoit esté quelques mois auparauāt enuoyé avec commission tres-ample pour le contraindre de le publier. Il y a du commencement trouué quelque obstacle par le moyé d'un Gentil-homme nommé Clichan, assisté d'un Cordelier : mais en fin tout cela s'est esuanoüi en fumee, & y est l'Edict publié. Les Huguenots ont par ce moyen tout ce qu'ils demandent : & deuant qu'ils l'eussent, ils s'en estoient fait croire. Car eux-mesmes s'estoyēt donné la loy de prescher aux faubourgs de Paris en deux endroits, & presque par toutes les villes de France, auparauant que d'en auoir permission par Edict. Si les Catholics sont autant contens, iem'en rapporte à ce qui en est. Le temps peut estre nous fera sages, mais ce sera à nos propres cousts & despens. A Dieu.

A Monsieur de Fonsomme.

*Changemēt
de la volō-
té du Roy de
Navarre
contre les
Huguenots
Et pour-
quoy.*



EST-il iamais histoire qui portast de si estranges regards que ceste-cy? Mon Dieu que ie souhaiterois maintenant entre nous quelque Tite Liue Chrestien, qui d'une plume bien hardie nous enseignast cōme Dieu a voulu manifester les effects de sa puissance cachee, contre toute la prudence des hōmes! Car ainsi que les affaires se passent entre nous, vous trouuerez dans vn abyſme & confusion de toutes choses, tous les Princes auoir pour soustenement de leurs partis apporté tout ce que l'ō pouuoit souhaiter de la sagesse humaine, & au bout de cela quelors qu'ils

ont pensé estre arriuez à chef de leurs desseins, toutes leurs esperances se sont tournees à néant. Mesmes que ce sur quoy ils auoyét estably leur grandeur, a esté le fondement de leur ruine. Y eut-il oncques embusche mieux dressée que celle qui fut faicte souz le regne du Roy Henry au Parlement de Paris, ou quel'autre d'Orleans sous le petit Roy François, pour chasser & bannir ceste religiō nouuelle, quel'ō voyoit prendre trop longues racines entre nous? Toutesfois lors que les entrepreneurs d'icelles penserent estre au comble de toutes leurs affaires, il se trouuerent tout aussi tost supplantés par les morts inopinees & casuelles de ces deux Roys. Et en ceste derniere nommément, ce quel'on estimoit deuoir estre la ruine du Roy de Nauarre, fut sa grandeur. Car si (comme ie vous ay escrit) à la mort du petit Roy François il ne se fust trouué à point nommé dedans la ville d'Orleans, i'ay opinion qu'il n'eust esté appelé à ceste grandeur en laquelle nous le voyons, encores qu'elle luy soit deuë à iuste tiltre. Voire que les trois Estats quel'on auoit delibéré lors d'assembler à la confusion & ruine des Huguenots, leur fut apres le decez du petit Roy François vn instrument de leur assurance. Or voyez maintenant comme la chance est tournée. Les Huguenots auoyent toute leur confiance sur luy. Permettez moy encores derechef vne fois pour toutes, & pour abregement de langage que i' vse enuers vous de ce mot au lieu de ceux de la religion nouuelle, ou de la religion pretenduë reformée. Ic

*Comme
Dieu a di-
uersement
rendus il-
lusfoires les
conseils des
princes en
ce nouueau
remement
de religion.*

fuis deuenu auaricieux en paroles, & les plus courtes me sont les meilleures. Ce seroit perte d'ancre & de papier de mettre trois mots pour vn seul. Doreinauât les Huguenots & Catholicks feront les termes de nos lettres, discourans entre nous deux les calamitez de ce temps. Sâs que pour cela entendions blasonner les vns ou les autres. Ils auoyent (di-je) toute leur confiance sur ce Roy, comme sur celuy, qu'ils auoyent porté sur les espaules, & entre les mains duquel ils auoyent faict tomber le gouuernement de la France par leurs brigues & menees en l'assemblée des trois Estats. Et de faict en recognoissance de ce, il auoit permis par vne cōniuece bien grande que les presches fussent faits à huis ouuert, non seulement dans Paris, ains dans la Cour mesme du Roy à saint Germain en Laye. Aussi estoit-il fort malaisé qu'il se maintint en sa grandeur, sinon par le moyen de ceux lesquels au reciproque auoient à se soustenir par l'appuy & faueur de luy-mesme. Toutesfois changeant de propos il fut le premier outil par lequel les Catholicks s'armerent encontre les autres. Mais par ce que

Quels furent les motifs pour lesquels le Roy de Nauarre changea d'opinion contre les Huguenots.

ce sont lettres closes à plusieurs, & que peut estre n'avez entendu comme ces practiques se sont menees, sçachez que le Pape voyant le remuemēt de mesnage qui se faisoit entre nous, a enuoyé Monsieur le Cardinal de Ferrare, oncle de Madame de Guise, Legat en France, avec tres-amples facultez. Cela par vn tres-sage conseil, à fin que si quelques-vns vouloyēt deuenir paresseux d'aller à Rome en ceste

nouvelle face d'affaires de la religion, il y eust vn Prelat entre nous, lequel pourroit supleer par la facilité & de la presence, & de sa faueur, l'absence de sa Saincteté. Aussi auons nous par deça le Seigneur de Charantonneau fils du feu Chancelier Grauelle. Cestuy Ambassadeur du Roy Philippe est, ainsi que l'on dict, gaigné par quelques grands Princes des nostres, auxquels ne plailoit ceste diuersité de religions. Luy suiuant la capitulation prise entre eux, se transporte trois ou quatre fois en habillement desguisé pardeuers le Roy de nauarre: l'asseurant de la part de son maistre, que là où il voudroit prendre la protection de l'Eglise Romaine, il luy rendroit son Royaume de Nauarre, ou bié l'equiualét en assiette de pais souuerains, aussi riches & plantureux. Ceste tresme cōmençât d'estre tissüe, le Legat se met aussi de la partie: luy promettât de la part du S. Siege le Côté de Venisse, & encores luy moyenner enuers le Roy Catholic le pais de Sardaigne que le rape erigeroit en royaume là & caucas qu'il ne luy voulust rēdre le pais Nauarrois. On dit qu'à toutes ces promesses Mōsieur le Connestable & Marechal de S. André tenoyent la main pour les luy faire gouster. Que cela soit veritable commel'Euangile, ie ne suis pas si osé de le vous mander. Mais tant y a que le bruiet commun estoit tel. Bien vous puis-je dire qu'en vn instant on a veu & son vilage & sa volenté s'estre eschangee à l'endroit des huguenots. Car il defendit aux Ministres de plus prescher au chasteau, cōme ils s'estoyēt dōnez

loy & permission de ce faire cinq ou six mois auparavant. Mesmes en l'assemblée de S. Germain, où furent concluës les deux Eglises, il s'y opposa tant qu'il peut : mais le Prince de Condé, l'Admiral, & autres, qui lors ne tenoyent pas des derniers grades pres du Roy, luy firent contre-carre, & l'emporterent pour le regard de la publication de l'Edict. Vray qu'il n'a pas esté si tost publié, que dès sa naissance il est mort, estant (si ainsi voulez que ie le die) vn vray auorton de la France, mais qui par sa mort produira plusieurs tranches dans les entrailles de celle qui l'a produit. Le Roy de Navarre assisté de Monsieur le Connestable & du mareschal de Saint André, a mandé Monsieur de Guise, qui est pour le iourd'huy à Ioinville, pour se venir ioindre avec eux, & faire casser tout ce qui s'estoit fait au preiudice de l'Edict du mois de Juillet. Sur ces mescontentemens, la Cour du Roy, qui auoit l'espace de six ou 7. mois seiourné à saint germain, s'est rompuë pour prendre la route de Fontaine-bleau. Les vns ioyeux, les autres fachez de ce nouveau remuëment, & tous les sages grandement estonnez, pour ne sçauoir sur qui en cest orage public tombera le tonnerre. A Dieu.

*A Monsieur de Fossomme, Gentilhomme
Vermandois.*

MONSIEUR de Guise apres *Monsieur de Guise*
auoir receu les lettres du Roy de *retourne*
Nauarre, a rebroullé son chemin *en Cour, li-*
en Cour, & à son retour passant *gué avec*
par la ville de Vassy les siens pre- *le Conne-*
tendans auoir receu quelque iniure par les *stable &*
autres, ont fait passer plusieurs au fil de l'espee, *Mareschal*
lors qu'ils vacquoyent à l'exercice de leur reli- *de S. An-*
gion. Beze en a voulu faire instance: mais *dré.*
silence luy a esté imposé par le Roy de Nauarre.
Quelques iours apres Monsieur de Guise est
arriué dans Paris, costoyé des Connestable &
Mareschal de saint André, avec vne grande
troupe de gend'armes. Il a esté receu magnifi-
quement, & avec vn grand appareil par les
Parisiens. Le Preuost des Marchands & Es-
cheuins sont allez au deuant de luy pour le
bien-veigner. Ce mesme iour le Prince de
Condé, qui estoit en la ville, est allé au Presche
avec grande compagnie en vne maison des
faux-bourgs saint Iacques, que l'on appelle
Ierusalem. Deux iours apres est arriué le
Roy de Nauarre, & le lendemain iour de
Pasques fleuries a esté faite vn procession
generale; où il estoit. Quia donné quelque
assurance au peuple de voir restablir les cho-
ses en leur ancien estat. Pour cela les Mini-
stres ne laissent de prescher. C'est vn vray
chaos & confusion. Toutes sortes de gens tant

de l'un que de l'autre party s'assemblēt dans la ville, leurs chefs & principaux capitaines y estans. Les coups de pistolets & canons nous seruent de carillon. Les armes nous ont esté rendues, lesquelles peu auparauant auoient esté portees en l'hostel de ville par le commandement du Prince de la Roche-sur-yon. Quelque peu apres il a esté capitulé entre ces seigneurs que le Prince de Condé vuideroit le premier de la ville pour euitier aux seditions, & que le lendemain de son partement le Roy de Nauarre & ses partisans feroient le semblable. Le Prince s'est retiré à Meaux, où apres auoir faict la Cene il a faict vn grand amas de gens. Le semblable ont faict l'Admiral, les sieurs d'Andelot, la Roche-foucault. Grammont remue toute la Guyenne, & Montgommery la Normandie. Quelques vns auoient conseillé à la Roynne mere de se retirer de Fontaine-bleau dans la ville d'Orleans avec le Roy & Messieurs ses freres, & là se tenir close & couuerte contre tous, iusques à ce que ils fussent entrez en quelque bonne reconciliation. Elle n'y a voulu ou osé entendre. Tellement que le Roy de Nauarre l'a retrouvée à Fontaine-bleau. Lequel aduertty que le Prince de Condé estoit passé le Lundy de Pasques au rez des murailles de Paris avec quinze cens cheuaux, & s'estoit logé à saint Denis, prit resolution de retourner dans Paris, encores que l'opiniō de la Roynne ne fust telle. Le Prince de Condé prend de la argument & pretexte de son entreprise: disant que le Roy estât detenu

prisonnier par les autres, il a chargé les armes pour le deliurer de ceste captiuité. S'il m'estoit permis de iuger des coups, ie vous dirois que c'estle commencement d'une tragedie qui se iouera au milieu de nous à nos despens, & Dieu vueille qu'il n'y aille que de nos bourses. Mais tout ainsi que tous les spectateurs cognoissent aisément les bien ou mal seances de ceux qui iouent, aussi si i'osois bonnement iuger des coups entre vous & moy, ie dirois volontiers que Monsieur le Prince a fait icy plusieurs fautes. Je ne vous diray point d'auoir changé de religion, & moins encores d'auoir prins les armes: ce sont fautes qui sont trop lourdes. Mais puis qu'il luy estoit aduenue de franchir le Rubicon, il ne deuoit desemparer, ny la ville de Paris, ny la presence de son Roy. Car celuy qui demeurera en possession del'un ou del'autre, aura de grands aduantages sur son ennemy. Le premier pas de Clerc que feit Pöpee en la guerre ciuile qu'il eut contre Cesar, fut quand il quitta la ville de Rome pour la laisser à son ennemy. Le Prince recognoist aucunement qu'il s'est en cecy mespris, & pour y donner ordre a surpris la ville d'Orleans, dans laquelle il pourra fort aisement assembler ses forces: ville vraiment à luy fatale, en ce que peu auparauant ils'y estoit presque veu au dessous de toutes affaires, & maintenant il y tient rang de souuerain. Cela a estonné aucunement les Princes & sieurs Catholiques. Qui a esté cause que le Roy estant à Melun, ils ont resolu de l'amener dans Paris. Monsieur le

Fautes commises par le Prince de Condé au commencement des troubles.

Connestable y est arriué le premier à basse noise, & le lendemain de son arriuee, qui a esté le quatriesme Auriil cinq cens lxij. il a faict faire monstre aux citoyens avec vne bien grâ-deioye & allegresses de tous, *Dulce bellum inexpertis*. Ce mesme iour il a fait brusler tous les bâcs, sieges & chaires de Popincourt & Ierusalem. En cetumultela maison de Popincourt mesmes a esté bruslee. Et deslors ont cessé les Presches des Huguenots dans la ville de Paris. Le tout non sans grandement affliger ceux de la religion l'espace de quatre ou 5. iours: pendant lesquels le Roy est entré dâs Paris sans forme d'entree royale, par ce que les affaires presentes ne le portoyent pas. On ne parle plus que de guerre. Chacun fourbit son harnois. Monsieur le Chancelier s'en contrist. Tous les autres y prennent plaisir. Quand il en a voulu parler, Monsieur le Connestable luy a dict que ce n'estoit à gens de robe longue d'opiner sur le faict de la guerre. Mais il luy a respondu, que combié que telles gens ne sceussent conduire les armes, si ne laissoient ils de cognoistre quand il en falloit vser. Responce qui ne me semble pas moins vraye, que hardie. Car il n'y a rien tant à craindre en vne Repub. qu'une guerre ciuile, ny entre les guerres ciuiles, que celle qui se faict souz le voile de la religion: mesmement pendant qu'un Roy pour sô basaage n'a puissance de commander absoluement. Il y a trois choses que l'on doit craindre infiniment en toute principauté, immensité de debtes, minorité d'un Roy, & remuement de reli-

Combié les guerres ciuiles sont d'agereuses, & mesmes pour la religion.

de religion. Car il n'y a celle de ces trois qui ne puisse particulièrement apporter mutation d'un Estat. Combien doncques ces trois se trouués auourd'huy cōcurrer ensemble, nous doiuent elles apprestre de peur? Ie scay bien que tous ceux qui ont pris en main la defense du party Catholic, n'apportent en ceste cause qu'une sincere deuotion, toutesfois en tels accidens de guerres ciuiles on doit craindre de tous costés les euenemens d'une victoire absolue. Celuy qui obtient une bataille soit pour ou contre son Roy, en affoiblissant son ennemy, gaigne de grâdes authoritez & prerogatiues, non seulement sur tout le peuple, ains sur son maistre mesmes. Et c'estoit la raison pour laquelle ce bon citoyen Caton d'Utique, apres auoir fait tout ce qu'il peut pour rompre les troubles d'entre Pompee & Cesar, & n'ayant sceu attaindre, s'estant par jeu forcé rendu partizan de Pompee, qui soustenoit l'autorité du Senat de Rome, toutes-fois il redoubtoit autant que Pompee vint au dessus de Cesar, comme Cesar de Pompee. Preuoyât que de quelque costé que fust la victoire, c'estoit non seulement la desolation & ruine de la Repub. de Rome, mais aussi le preparatif de nouuelle tyrannie à celuy qui seroit le victorieux. Ie croy que ces mesmes considerations font que Monsieur le Châcelier ne peut trouuer bon que l'on prenne maintenant les armes. Mais il ne considere pas, que quand il s'agit de la mutation d'une religion ancienne, chacun y court comme au feu, pour empes-

*Que le
Prince mi-
neur doit
tout crain-
dre pendants
une guerre
ciuile*

cher la nouvelle : l'on estime que c'est pecher contre le saint Esprit de vouloir en cecy mesnager toutes les propositions politiques, & qu'il faut hazarder l'estat pour le garentir d'un plus grand hazard, qui frappe au corps & à l'ame, & à peu dire que c'est vne vraye folie, d'y vouloir apporter attrempance. Certainement lors que tels malheurs nous aduiennent, c'est là où les plus sage-mondains perdent le pied. Aussi ne les voyons-nous iamais que quand il plaist à Dieu de nous toucher visuellement pour nos pechez. Au demeurant ceux qui conduisent entre nous principalement le party Catholic, sont le Roy de Nauarre, les seigneurs de Guise, Conestable, & Marechal de saint André : & pour le parti Huguenot, Monsieur le Prince, l'Admiral, les seigneurs d'Andelot, & de la Roche-foucaut. Et combien que tout se face de deça sous le nom, ou du Roy, ou bien du Roy de Nauarre, toutesfois Monsieur de Guise a la plus grande part au gasteau. Comme en cas semblable de delà, l'Admiral, ores que Monsieur le Prince soit le chef. Ce sont en somme deux grands Princes du sang, freres, dont les autres (chacun en son endroit) se tergent pour paruenir au dessus de leurs intentions. A Dieu. 1561.

*A Monsieur de Fossomme Gentilhomme
Vermandois.*

M AINTENANT ce ne font que car- Feu des
tels. Chacun pour pallier son entre- troubles
prise, & donner le tort à son enne- de lxi. al-
my, enuoye des declarations telles qu'il veut. lumé gene-
Monsieur le Prince declare qu'il auoit esté ralement
contraint de prendre les armes, non pour ce.
le soustenement de sa religion, ains pour de-
liurer le Roy, & la Royne sa mere de la
captiuité en laquelle ils estoient. Les Catho-
lics d'un autre costé ont fait publier vne de-
claration enuoyee par le Roy à son Parle-
ment, par laquelle il déclaroit qu'il aduoit
tout ce qui estoit fait par les Princes & sei-
gneurs qui l'environnoient, tant s'en faut
qu'il soit par eux detenu en captiuité: & qui
plus est pour mettre ceux d'Orleans en leur
tort, du iour au lendemain; on a publié autres
lettres, par lesquelles le Roy veut & entend
que l'Edict de lanuier sorte effect par tout
son Royaume, fors en la ville & banlieue de
Paris, & es autres villes où il n'y a eu exercice
de ceste religion. Le Prince de Condé a pro-
testé au contraire, & fait courir vn ample
manifeste, par lequel il declare que ce n'est
aucune passion particuliere qui le pousse, ains
la seule consideration de ce qu'il doit à Dieu,
& à la couronne de France sous le gouuer-
nement de la Royne. Sous laquelle opinion
il s'estoit vouié de remettre en pleine liberté

le Roy, & maintenir l'obſervation de ſes Edicts ſans aucune diſſimulation, meſmement celuy de Ianuier. Proteſtant que tant & ſi longuement que ceux qui s'eſtoient emparez du Roy ſeroient en ſa Cour, il ne reputoit aucunes lettres, mandemens ou depeſches venir de luy, quelque emprunt que l'on feit de ſon nom: qu'il n'entend toutesfois comprendre ſous ceſte generalité le Roy de Navarre. Et l'vnzième iour d'Auril les huguenots ont paſſé vne aſſociation enſemble (ils ne l'ont pas voulu nommer ligue) par laquelle ils ont promis viure & mourir enſemblement iuſques en l'aage de la pleine maiorité du Roy, permettoient aux ſeigneurs du conſeil priué d'y entrer, fors à ceux leſquels pour aſſervir le Roy, auoyent nouuellement pris les armes, qu'ils reputoyent crimineux de leze Maieſté, s'il ne les deſpouilloient promptement. Ceſte declaration & aſſociation apportee à Paris, il y en auoit quelques-vns qui eſtoient d'aduis que Monſieur de Guiſe, le Conneſtable & Mareſchal ſainct André s'eſlongnaſſent de la Cour. Mais ils ne les ont voulu croire, eſtimans que celuy qui laiſſe la partie, la perd. Contre ceſte declaration ceux de deçà ont couché d'une proteſtation plus hardie que leur premiere, par ce qu'ils dient qu'ils ſeroient à l'auenir declarez deſerteurs de l'honneur de Dieu, infideles à leur Roy, & ennemy de leur patrie, ſi par eux n'eſtoit donné prompt remede aux inuaſions & entrepriſes de ces nouveaux Chreſtiens & libera-

teurs de leur Roy. Parquoy estimoyét nécessaire non seulement pour l'aquit de leurs consciences, ains de celle du Roy, suiuant le serment qu'il auoit fait à son sacre, & pour ne confondre tout ordre diuin & humain, dont s'ensuiuroit apres la fin du Royaume, que le Roy ne deuoit authoriser diuersité de religion par la France, ains la seule Eglise Catholique Apostolique, Romaine, receuë de tous ses predecesseurs & de luy. Qu'il falloit que tous officiers & beneficiers tinssent la mesme religion, & en feissent expresse profession. Et pareillement que ceux qui auoyent chargé les armes sans l'expres consentement du Roy, & du Roy de Nauarre, representant sa personne par tout le Royaume, les deposassent, à peine d'estre declarez rebelles, Que les forces assemblees par le Roy de Nauarre seroyét entretenues pour quelque temps, dans lequel on esperoit trouuer le fruit de tout ce que dessus. Et ce fait & accompli ils estoient prests de se retirer non seulement dedans leurs maisons, ains se confiner au bout du monde si besoin estoit, apres auoir donné ce contentement à leurs ames d'auoir rendu à Dieu, au Roy, à leur patrie, & à leurs consciences, l'honneur le seruice, l'vnion, charité, & tout autre fidele office qu'ils leur deuoyent en si euident peril & necessité. Pour auquel obuier ils estoient prests de sacrifier leurs vies & tout ce qu'ils auoyent de plus precieux en ce monde. Voila comme les vns & les autres ioüent leurs roolles, & à vray dire c'est à beau jeu beau retour

La Roynie cependant ne s'endort pour pacifier toutes choses. Mais elle n'y peut attaindre. Par ce que le Prince s'est fermé en ces trois points, en l'observation de l'Edict de Ianuier sans restriction : que les sieurs de Guise, Connestable & Mareschal, qui ont premiers pris les armes, les quittent aussi les premiers : & finalement qu'ils desemparent la presence du Roy. Chose que feroit en cas semblable le Prince, pour ce fait estre par le Roy & la Roynie rappelez ceux qu'il leur plairoit. Il est impossible de les accorder. Car qui accorderoit le premier article, ce feroit offenser la ville de Paris, à laquelle on ne veut desplaire. De quitter les premiers les armes, c'est se mettre en la miséricorde & mercy de son ennemy. Aussi que le Connestable & Mareschal dient, qu'estans constituez aux premieres dignitez de la France, il n'y auoit nul propos, ni apparence que premiers ils posassent les armes. Et quant à l'ellongnement, Monsieur de Guise ioustenoit que ses offices de grand Maistre & grand Chambellan luy commandoyent d'estre pres du Roy. Mais pour apporter quelque moyen entre ces deux extremittez ils offrent que tous delaissent les armes & qu'elles demeurent és mains du Roy de Nauarre frere aisné du Prince de Condé & Lieutenant general du Roy. Pour ce fait estre resolu qui auoit du tort, non par la Cour de Parlement suspecte aux Huguenots, ains par la resolution & decret des trois Estats de la France. Le Prince de Condé n'a pas

voulu accepter ces offres. Il a opinion
 qu'on le veut tromper. Les autres font
 pareil iugement de luy, & parauantur
 ne sont en cecy les vns ny les autres trom
 pez. L'on depesche commiffions de tous
 costez pour leuer gens. En celles du ban
 & arriereban l'on dōne à entendre à la nobles
 se que c'est pour deliurer Monsieur le Prince
 de Condé qui est detenu captif par quelques
 ames seditieuses. C'est à bien parler, troc pour
 troc, & payer les autres en mesme monnoye.
 Le Roy de Nauarre a enioint aux Preuosts des
 Marchands & Escheuins de Paris de nous
 faire assembler en chaque dizaine pour
 eslire vn Capitaine & vn Lieutenant, sous
 le commandement desquels nous serons
 tenus de garder les portes. Celuy qui a
 esté autheur de ceste discipline, est le sei
 gneur de Brissac Mareschal de France, au
 iourduy Lieutenant general pour le Roy de
 dans Paris. Et par ce que les Ministres gai
 gnoyent auparauant le peuple par presches &
 exhortations, aussi Monsieur le Cardinal de
 Lorraine a voulu faire le sēblable entre nous. Il
 a premierement presché en l'Eglise nostre
 Dame, ouy d'une incredible affluence d'au
 diteurs. Et depuis en l'Eglise sainct Germain de
 l'Auxerrois toutes les feries & octaues de la
 feste Dieu par entresuite de iournees, luy
 preschant vn iour, & le lendemain le Mini
 me dont ie vous ay cy dessus escrit : admonne
 stant sur toute chose le peuple qu'il falloit plu

stost mourir, & se laisser espuiser iusques à la dernière goutte du sang, que de permettre contre l'honneur de Dieu & de son Eglise qu'autre religion eust cours en la France que celle que nos ancestres auoyent si estroitement & religieusement obseruée. Ce m'a esté chose aussi nouvelle de veoir prescher vn Cardinal, comme peu auparauant vn Ministre. Il a excité grandement le peuple aux armes: Il n'est pas que les plumes mesmes des Poëtes ne s'en messent. Brief on ne corne autre chose que feux, guerres, meurdres & saccagemens. Si Dieu ne nous regarde d'un œil de pitié, nous sommes taillez de voir bien tost cruellement iouer des cousteaux. A Dieu.

A Monsieur de Fossomme.

Ruines
publiques
par la Frâ-
ce, sous le
pretexte
de la reli-
gion.



RANDE & esmerueillable pitié! Nul ne couche que de là religion de Dieu, du seruice de son Roy, de l'amour & pieté enuers sa patrie: & ie n'en voy vn tout seul qui sous ces beaux pretextes ne ruine totalement le Royaume de fonds en comble. Tout est en trouble & cōfusiō. Plusieurs villes se sōt prises d'elles mesmes en faueur des Huguenots, Tours, Blois, Angers, Saulmur, le mās, Poitiers, Bourges, Meaux, Roüé, Lyon, mascō, le Haure de grace, Valéce, montauban; mesmes en la ville de Tholose a esté fait vn cruel estour entre le Catholique & Huguenot, toutesfois le dessus nous est demeuré. Il seroit impossible de vous dire quelles cruantez barbaresques sont cōmises d'une part & d'autre. Où le Huguenot

est le maistre, il ruine toutes les images (ancien retenail du commun peuple en la pieté) demolit les sepulchres & tombeaux, mesmes passant par Clery il n'a pas pardonné à celuy du Roy Louys vnziesme; enleue tous les biens sacrez & vouëz aux Eglises. En contr'eschange de ce, le Catholic tue, meurdrit, noye tous ceux qu'il cognoist de ceste secte, & en regorgent les riuieres. Il n'est pas que parmi cela quelques-vns n'exekutent leurs vengeances priuees sur leurs ennemis aux despens de la querelle publique. Et combien que les chefs facent contenance de n'approuuer tels deportemens, si les passent ils par conniuece & dissimulation. La paix vaut mieux que la guerre. Celle qui est faicte contre l'ennemy estranger est beaucoup plus tolerable, que l'autre qui se faict de citoyen à citoyen. Mais entre les guerres ciuiles il n'y en a point de si aiguë, & qui apporte tant de maux, que celle qui est entreprise pour la religion, comme ie vous escriuois par mes dernieres. Il y a deux grands camps par la France. On s'est assemblé à Baujency, pour voir s'il y auroit moyen de pacifier ces troubles. Mais ceux qui s'en sont meslez s'en sont reuenus aussi peu resolus comme ils y estoient allez. Il est bien malaisé en telles affaires de pouoir asseurer ceux qui craignent tout. Apres la routure de ce pour-parler, tout ainsi que plusieurs villes s'estoient facilement diuerties de l'obeïssance du Roy, aussi y ont elles esté puis apres d'une mesme facilité reduites. La ville de Blois a esté reprise. Monsieur de Montpensier a remis

és mains du Roy, Tours, le Mans, Angers & Saulmur. Le Marechal de S. André celle de Poitiers, & peu apres Bourges, où ila trouué plus de destourbier & resistance. Au pays de Lyonnois, Masconnois & Beaujoulois, le Baron des Adrés Huguenot commet toutes sortes de cruautéz contre les Catholics. Qui ne luy donne pas petit aduantage pour l'exécution deses entreprises. Montbrun & Mouuant de la mesme religion font plusieurs grands exploits d'armes en Daulphiné. La Cour de Parlement par son arrest du vingt-sixiesme iour de Iuin dernier passé, a déclaré tous les Huguenots portans armes, rebelles & crimineux de leze majesté diuine & humaine. Contre cest arrest les Huguenots crient & protestent que ceux qui possèdent le Roy ont forcé la Cour de ce faire. Et en disant cela, ils cognoissent qu'ils ont esté enuoyez à l'escole, quand ayant pris les armes ils ne se ioignirent au Roy lors qu'il estoit à Fontaine-bleau don-nans le loisir à leurs ennemis de le faire. On s'est depuis acheminé au siege de la ville de Roüen, dans laquelle Montgommery commandoit pour le Prince. Ceste ville a esté prise d'assaut, par le bon conseil & magnanimité du seigneur de guise (à tout le moins le bruit commun luy en baille l'honneur.) Le Roy de Navarre y est mort d'un coup de bale, qui n'est regreté des vns ny des autres. Ceste mort a augmenté l'autorité de Mōsieur de Guise, lequel a en peu de temps gagné telle vogue & credit entre les Catholics, qu'il peut soustenir sa que-

relle de soy-mesme sans l'interposition du nom d'un Prince du sang, dont il auoit fait iusques alors pretexte. Il fait contenance d'obeir aux commandemens du Cōestable premieremēt, puis du Marechal de S. André, pour estre leurs estats affectez aux armes, mais pour en dire ce qui en est, il leur commande. Vous attendrez plus amples nouuelles de moy selon que les affaires se passeront, & que le temps m'apportera plus amples instructions & memoires. A Dieu.

A Monsieur de Fossomme.



Depuis mes dernieres le Marechal *Siege de*
de Hes Allemand a amené grande *uant Paris*
quantité de Reistres au Prince de *par les Ha-*
Condé; lequel se voyant augmen- *guenots.*
té de forces a pris son chemin vers Paris. Vray
qu'auparauant que d'y arriuer il a assiegé la
ville de Corbeil, dans laquelle il a trouué le
Marechal de saint André, qui luy a faict te-
ste. Au moyen dequoy contrainct de leuer le
siege, il s'est venu camper deuant Paris, où il a
trouué Monsieur de Guise & tous les autres
seigneurs qui l'ont receu en bonne deuotiō d'e-
stre protecteur de la ville. On s'est moqué de
ceste entreprise; que luy qui auoit failly de pré-
dre Corbeil, se vint a heurter contre Paris. Et
pour ceste cause court maintenant vn commū
prouerbe, prendre Paris pour Corbeil, quand
apres n'auoir peu venir à chef d'une petite
entreprise on se promet de paruenir à vne

grande. Le siege y a esté mis le premier iour de Decembre. Les huguenots campez aux villages de Lai, Hercueil, Cachant, Gentilly & autres des enuiron. On a remis sus plusieurs propos de paix, mais pour neant. Pédant tous ces pour-parlers les Gascôs & Espaignols sont venus au secours des Catholics. L'Anglois est arriué en Normandie pour les Huguenots, qui luy ont liuré pour gages & assurance le Haire de grace. Depuis les Huguenots ont leué le siege en deliberatiô d'aller recueillir les Anglois & les ioindre à eux. Monsieur de Guise ne les a voulu perdre de veüë, ains les a suiuy à la trace. Le dix-neufiesme de Decembre se trouuans les deux armées proches, ils se sont baillez vne bataille fort cruelle pres de la ville de Dreux. En laquelle d'entree les Huguenots voyans que nostre artillerie ioüoit, & qu'en peu de temps elle les pourroit mettre en desordre, le Seigneur de Mouy accompagné de soixante cheuaux s'est debandé de ses esquadrons, & avec vne esmerueillable resolution s'est venu ietter pesle mesle, non dans l'auantgarde, ains droit à la bataille où commandoit Monsieur le Conestable: qui a faict cesser l'artillerie. Ce que voyant le Cônestable, & que tout le fort de la cauallerie le venoit charger, il s'auança avec grâde hardiesse pour les recevoir, mais la charge a esté si furieuse, que quelque deuoir de vaillant capitaine qu'il y ait apporté, son cheual a esté tué, luy blelé & pris, & le seigneur de Beauuais avecques luy. Le seigneur de Montberon, son quatriesme fils, le seigneur

*Bataille de
Dreux.*

Duc de Neuers, le seigneur de Giury tuez, Monsieur d'Aumale porté par terre & fort froissé, l'artillerie prise. Toutes les troupes de la bataille tant de cheual, que de pied mises en route, mesmes les deux regimens de Monsieur d'Aumale & du Marechal d'Ampville. Les Huguenots enorgueillis de cest heureux succez poursuivent leur victoire iusques aux logis de quelques Catholics fuyards, & pillent le bagage. Quelques-vns dient que la vaisselle de Monsieur de Guise y a esté perduë, mais ie n'en sçay rien au vray. De là ils rechargent le bataillon des Suisses, qui s'estoient ralliez. Cela donne occasion à Monsieur de Guise (qui commandoit à l'auant-garde, & qui pour ne mettre ses gens en desordre les auoit tenus quois & ferrez en rang de bataille) de debusquer de furie contre les Huguenots, où la charge a esté si à propos, qu'ils ont esté rompus & le Prince de Condé pris par Monsieur le Marechal d'Ampville. Ses Lansquenets estonnez, qui estoient en nombre de deux mille, se sont rendus à la merci de Monsieur de Guise, lesquels s'estoient peu auparauant retirez en vne cour entourée de murailles. En quoy est allé tant de temps, que la caualerie des Huguenots a eu quelque loisir de se rallier & de recharger leurs pistoles dedans vn vallon couuert d'un petit taillis. Et ayant esté rapporté à Monsieur de Guise qu'ils pouuoient estre de quatre ou cinq cens, il delibera de les aller rompre avec le marechal de saint André. Mais comme ils marchoyent ils voyent sortir beaucoup plus grand

*Mort du
Mareschal
de S. An-
dré.*

nombre montants de quinze à seize cents chevaux en deux troupes. Qui sont viement sostenus. Mesmes nos harquebuziers Catholiques arriuent tout à poinct pour les recueillir. En ceste rencontre ont esté tuez plusieurs grands seigneurs d'une part & d'autre: le seigneur de la Brosse vieux capitaine bien aimé de Monsieur de Guise: dauantage le Mareschal de saint André, qui auoit apporté à ceste iournee-là de tresgrands deuoirs, y a esté pris puis mis à mort de sang froid. Le malheur a voulu qu'il soit tombé entre les mains d'un Gentilhomme duquel il s'estoit pendant sa grand vogue fait donner la confiscation pour un homicide commis: & combien que ce don ne luy eust reüssy pour les empeschemens qui s'y trouuerent, toutesfois ce Gentilhomme couuât de longuemain dans sa poitrine vne vangeance, Dieu a permis que ce grand seigneur soit tombé lors à point nommé entre les mains de son ennemy, qui l'a traité de ceste façon que ie vous escriis. Qui est vne belle leçon aux grands de n'abuser de leur credit contre les petits, lors qu'ils ont le vent en poupe. Que voulez plus? L'obstination du combat a duré par diuerses charges & recharges avec variables & douteux succez, depuis midy iusques presque à la nuict close, quand les Huguenots quittans du tout la campagne avec la perte de leur chef & de leur artillerie, & laissant plus de huit mil des leurs, que morts, que pris, que blesez sur la place: ceux qui restoyent se sont retirez à deux lieues de là, ne permettant l'obscurité que

Monsieur de Guise les ait peu pourfuiure. Ni pour cela. L'Admiral ne perd le cœur, ains met (commel'on dit) le lendemain en deliberation de retourner au combat. Mais les Reistres qui viennent en France pour s'enrichir, & nō pour mourir, n'y ont voulu entendre. Occasīō pour laquelle ils ont repris le chemin d'Orleans. Or voyez ie vous prie combien chacun est auourd'hui aheurté à sa propre ruine. tout ainsi que les Catholics se sont fait accroire d'auoir eu le dessus de leurs ennemis; aussi les Huguenots se flattent d'une mesme opinion de victoire: disant que si le Prince de Cōdé leur chef a esté pris, le semblable en est aduenū à Monsieur le Connestable chef des Catholics. Et en outre que Monsieur le Marechal de S. André est demeuré sur la place avec plusieurs autres grands seigneurs. Parquoy tout ainsi que les Catholics ont fait procession generale. dedans la ville de Paris, aussi ont faict les Huguenots dans Orleans prieres publiques, rendans actiō de graces à Dieu de ce qui leur estoit aduenū. Toutesfois s'il y a aucun qui ait rapporté quelque victoire, i'estime en ma consciēce que c'ait esté Monsieur de Guise en deux sortes, tant par la prise de Monsieur le Connestable sien amy, que de Monsieur le Prince son ennemy. I'adiousteray encorēs, si voulez, par la mort de Mōsieur le Marechal de S. André, par ce qu'il n'aura deormais aucun compaignon & personnier de ses victoires. A Dieu.

A Monsieur de Fonssomme.

*Achemi-
nement au
siegé d'Or-
leans.*



LE Duc de Guise est retourné victorieux dedans Paris avec vn applaudissement general de tout le peuple. Iamais Prince n'y fut accueilly de meilleur œil qu'il a esté. Il ne s'endort pas cependant sur ceste heureuse defaictte. Mais voyant qu'il auoit maintenant derriere soy le Prince de Condé, & qu'il estimoit que la seule presence & autorité de l'Admiral ne seroit assez forte pour retenir ceux de sa suite, il a faict dresser vn Edit, par lequel le Roy rappelleroit à soy tous ses subiets, baillant la main à tout le peuple qui l'auoit laissé avec vne promesse d'impunité & de fauorable traitement. Mais pour cela il y en a peu qui ayent pris occasion de retour. Chacun a estimé que c'estoit vn artifice pour les attrapper. Tellement que la seule peur ou doute les a retenus. L'Admiral qui a cela de peculier de ne se redre iamais aux aduersitez; reprend ses premieres brisees de Normãdie pour se ioinde avec l'Anglois, duquel il doit receuoir argent pour soudoyer ses Reistres & gens de guerre. Monsieur de Guise, qui a esleué ses esprits plus haut qu'auparauant, voyant que l'impunité proposée aux autres ne les excitoit au retour, delibere de pousser de sa reste : & par ce que la principale ressource & magasin des forces de ses ennemis est en la ville d'Orleans, où l'Admiral a laissé Monsieur d'Andelot son frere pour y commander, il delibere

il delibere d'y mettre le siege. L'on fait grands preparatifs pour cela. Et croy que vous ne receurez pas si tost de mes lettres que ce sera fait ou failly. A Dieu

A Monsieur de Fonssomme.



AD MIRABLE changemēt & mutatiō de fortune! Celuy dont ie vous ay tant escrit, sur lequel le peuple fichtoit principalement ses yeux, ce guerrier inexpugnable est mort, & a esté tué le plus poltronnement que l'on scauroit dire par vn portāt le nom de Poltrot. Mais entēdez ie vous prie comme tout ce malheur s'est passé. Voyant que les forces de ses ennemis estoient diuisees, vne partie estant allee avec l'Admiral en Normandie, & l'autre demeurée avec Monsieur d'Andelot pour la garde d'Orleans, il met le siege deuant la ville, où les choses luy succederent si à propos qu'il prit d'emblee le fauxbourg du Portereau, qui estoit vn hebergement fort commode pour ses gens, par le moyen duquel il presoit grandement le seigneur d'Andelot, quoy qu'il fust tres-vaillant Capitaine. Quant à luy il estoit logé au village de S. Mesmin. Or voicy vn nouveau dessein que l'on brasse encontre luy. Dedans la ville de Lyon commandoit sous l'authorité du Prince, Monsieur de Soubize, qui auoit à sa suite vn Gentilhomme Angoulmois, natif d'Aubeterre, nommé Iean Poltrot seigneur de Meré. Cestuy

*Mort de
Monsieur
de Guise.*

auoit de longue main precogité la vengeance generale de tout son party, laquelle il n'estimoit pouuoir accomplir que par la mort du seigneur de Guise. Ils'en descouurit à son maistre, qui l'enuoya vers l'Admiral avec lettres de creance. Si cela est vray ou non, ie m'en rapporte à ce qui en est. Mais pour le moins le bruit commun est tel: dont l'Admiral ne s'est pas eslongné grandement, encores que par vn Manifeste il s'en soit voulu depuis excuser. Ayant communiqué avec luy, & le conseil pris entre eux, Poltrot vint trouuer deuant Orleans Monsieur de Guise: & luy ayant fait vne reuerence profonde luy dit que mal conseillé il auoit fuiuy Monsieur le Prince; Mais que meü d'une iuste repentance il se venoit rendre à luy, avec vn ferme propos de faire vn bon seruice au Roy. Monsieur de Guise estimant que ceste parole vinst du fond du cœur, le recueillit d'un œil fauorable, & mesmes luy donna tel accez en sa maison, que souuentesfois il beuuoit & mangeoit à sa table. L'õ dit (ie ne l'asseure pas pour vray) que la debonnaireté de ce Prince eut tant de puissâce sur l'autre, que pour ce premier coup il perdit le cœur, & retourna tout court deuers l'Admiral beaucoup moins resolu que deuant, mesmes en deliberation d'en oublier le retour, n'eust esté qu'il fut redressé par vn Ministre plein d'entendement & de persuation. Sous la parole duquel apres qu'on luy eut fait present d'un bon cheual d'Espaigne, & de cent escus, & d'une bonne pistole, il reprit le che-

min d'Orleans, où, pour le faire court, il sceut si dextrement iouer son personnage, que ce pauvre Prince retournant du Portereau apres auoir passé la riuiere du Loiret, accompagné du seigneur de Rostaing, il le choisit si à propos par derriere au lieu le moins armé, à la iointure de l'espaule, que ce vaillant Prince tombant de son cheual fut emporté grandement nauré à son logis, où Madame de Guise sa femme estoit. Poltrot iusques là estoit demuré en ceruelle, mais soudain qu'il eut fait le coup se trouua tellement esperdu, qu'ayant pris la garite pour se sauuer, quelque tracassément qu'il feit toute la nuit, qui fut de plus de dix lieuës, il se trouua le matin au milieu du camp des Suisses, où s'estant bloti l'espace de trois iours entiers en vne cassine d'un pauvre vigneron dans les vignes, le Seurre secretaire du seigneur de Guise, qui s'estoit mis en queste, le prit par vn soupçon violent, tant pour l'auoir veu souuent au logis de son maistre, que pour le trouuer vestu d'une mandille de couleur perse, telle que le seigneur de Rostaing auoit figuree celle du meurrier. Cependant ce pauvre seigneur blessé à la mort est allé de vie à trespas, apres que la Royne a recherché tous moyens pour le garantir. Mourant il a fait plusieurs belles remonstrances & exhortations au Seigneur Prince de Ioin-ville son fils aîné. Son corps apporté dans Paris avec grandes lamentations au mois de Mars cinq cens lxij. à vne iournee pres de celle qu'il y estoit l'annee precedente entré

tres-glorieusement, on luy a fait vne grande
 pompe funebre. Son corps porté à Ioin-ville
 tombeau ancien de ses predecesseurs: & pour
 recognoissance des biens-faits qu'il auoit pro-
 curez à l'Eglise, les Doyens, Chanoines &
 Chapitre de l'Eglise nostre Dame luy ont or-
 donné pour trophée vn obit annuel qui se ce-
 lebrera tous les ans le septiesme iour de Mars,
 qui fut le iour de son decez. Ainsi est mort ce
 grand capitaine & guerrier aimé & hay d'vns
 & autres d'vne mesme balâce, accompli certes
 de plusieurs grandes parties tant de la fortune
 que de sa valeur. Car quant à la fortune, il me
 semble qu'il eut en tout le cours & teneur de
 sa vie vn heur qui l'accôpagna iusques au der-
 nier soupir. Par ce qu'estant appelé aux plus
 grandes affaires du Royaume sous le Roy Hé-
 ry second, iamais il n'en entreprit vne qu'il n'e-
 retournast avec son honneur. Quelques ans
 apres l'aduenement de ce bon Roy à la cou-
 ronne, il luy conserua la ville de Mets contre
 vn long & obstiné siege de l'Empereur Char-
 les cinquiesme, acculant toutes les victoires
 de telle façon que honteux d'auoir failly à v-
 ne promesse qu'il auoit faite en vne diette aux
 Princes d'Allemagne de ne leuer iamais le
 siege qu'il n'eust pris la ville, il se despouilla
 des ornements & ioyaux de l'Empire, choi-
 sissant vne vie solitaire & priuee. Depuis ayant
 esté par le mesme Roy commis pour le voya-
 ge d'Italie, ores qu'il n'en rapportast tel fruit,
 comme il esperoit, si ramena-il son armee sain-
 ne & sauue. Ce qui n'estoit auparauât aduenu

à autre François que luy: estant l'Italie vn pays qui alleche les François à sa conqueste, pour puis leur seruir de cimetiere. A son retour il reduisit sous l'obeissance du Roy, Calais, ville auparauant estimee inexpugnable. tout d'vne suite prit Tion-ville, que l'on estimoit aussi imprenable: monstrant qu'il ne luy estoit rien impossible. Puis pendant nos guerres ciuiles reprit les villes de Bourges & Roüen, combien que ses ennemis eussent estably en l'vne & l'autre l'vn des principaux magasins de leurs forces. Gaigna la iournee de Dreux, qui luy vint si à propos, que d'vne mesme défaite il eut victoire de deux; ne luy estant pas la prise de Monsieur le Connestable, corruial de ses loianges, moins aduantageuse que celle de Monsieur le Prince, contre lequel il faisoit profession d'hostilité toute ouuerte. Et au bout de tout cecy comblé de toutes ces victoires il mourut d'vn coup de bale proditoirement, ne l'ayant ni son ennemy, ni la fortune osé tuer de bonne guerre. Car mesmes au recouurement de Bolongne contre l'Anglois il receut vn coup de lance entre le front & le nez, qui luy outreperça le chef, dont toutes fois il eschappa. A fin ce pendant que ie n'oublie que ce ne fut pas peu d'heur pour lui de mourir en ce periode, lors qu'il estoit au dessus du vent, & que la fortune iournaliere ne luy auoit encores ioüé aucun tour dont elle scait escorner les plus braues. Et s'il eut vn heur qui luy feit perpetuelle compagnie en toutes ses actions, encores l'en auoit nature

rendu plus digne. Car il fut seigneur fort debonnaire, bien emparlé tant en particulier qu'en public, vaillant & magnanime, prompt à la main, quand le besoing le requeroit, ne sçachant que c'estoit de crainte, & neantmoins si attrempé en toutes ses actions que iamais la temerité ne luy feit outrepasser les bornes de ce qu'il deuoit. Comme de fait il en feit preuue tres-ample en la prise de Roüen: mais beaucoup plus en la iournee de Dreux, en laquelle il se donna le loisir de voir mettre ses ennemis en desordre d'eux mesmes, en pourchassant la victoire qu'ils auoyent du commencement obtenüe. Lesquels il chargea de telle furie, quand il veit son appoint, que le champ de bataille luy demeura. Et qui est vn point de prudence admirable, sçachant que c'estoit contre luy que les Huguenots iettoient principalement leur vifée, & qu'il ne faisoit nulle doubte que son armee ne fust pleine d'espions, le soir de deuant la bataille, il declara en plein soupper sur quel cheual il vouloit monter, & de quelles armes & appareil il seroit le lendemain. Toutesfois auant que de venir au ioindre, il resigna & le cheual & l'accoustrement dont il auoit parlé à son escuyer. Dont bien luy prit. Car son escuyer fut tué, & quant à luy il reschappa pour ce coup. Au surplus Prince qui sçauoit choisir & vser des occasions à propos, ne les laissant aisément escouler quand il les auoit en main. Comme il monstra bien lors qu'il maria la Roynie d'Escoce sa niepce au Roy Daulphin,

& quand il vint saluer le Roy à Fontaine-bleau au commencement de ces troubles. Toutes lesquelles parties le feirent infiniment relier entre les princes & grâds seigneurs. Or encores qu'il fust tel, si ne se peut-il pas garétir des mesdisances de ses ennemis. D'autant qu'ils luy improperoyent que le voyage d'Italie par luy brassé auoit esté le commencement ; & son dernier retour en la Cour du Roy, l'accomplissement de nos maux : disans que tout ainsi que la venuë nous auoit apporté les troubles, aussi la mort nous auoit tout aussi tost moyené vne paix. Mais ceux qui sans exception & reserue vouloyent faire trouuer ses œuvres loüables, disoyent que pour le regard du voyage d'Italie, il n'en auoit esté l'auteur, ains le Pape, & qu'il n'auoit esté que l'exécuteur en cecy des commandemens du Roy. Et quant à ses deportemens derniers, ceux qui en faisoient mal leur profit, ne consideroyent pas que si par vne nouuelle liberté de leur conscience, ils s'estoyent dispensés d'exercer à huis ouuert par tout le Royaume leur religion, auparauât qu'il y eust Edict qui leur en donnast la permission, & cōtre les inhibitions expressees de celuy du mois de Iuliet, il ne falloit pas trouuer estrange que ce Prince pour la manutention de l'ancienneté n'eut rien oublié en arriere. Mais pour laisser les particularitez qui le concernoyent, m'estant sans y penser mis à l'effor, l'on a fait le procez à Poltrot, lequel par arrest a esté condamné à estre tiré à quatre cheuaux en la Greue. Aussi quelque peu apres le decez

du Sieur de Guise on a mis en deliberation de faire vne paix, pour à laquelle paruenir il n'y a pas eu grande resistance. Par ce que Monsieur le Prince & Monsieur le Connestable prisonniers n'apprehendoyent point tant la querelle du public, que leur liberté ne leur fust plus chere. La paix a esté faite dans la ville d'Amboise le dixneufiesme de Mars cinq cens soixante & deux, verifiée au Parlement le vîngtseptiesme, par laquelle toutes les iniures prouenans des troubles sont remises & pardonnees, tous arrests & iugemens donnez contre ceux de la religion cassez, chacun d'eux remis en ses biens, prerogatiues & dignitez. Le Prince de Condé, l'Admiral, & autres seigneurs de leur association tenus pour bons & loyaux sujets du Roy : & tous les deniers par eux leuez pour le deffroy de la guerre alloüez. Qu'ils remettroyent és mains du Roy toutes les villes par eux prises, esquelles toutesfois il leur seroit loisible d'exercer leur religion, & quant aux autres leur seroit assigné en chaque siege Presidial vne ville pour l'exercice d'icelle : fors & excepté dans la ville, Preuosté & Viconté de Paris, en laquelle neant-moins nul ne pourroit estre recherché de sa conscience pour le fait de la religion. Pourroyent les Barons, Chastelains, hauts Iusticiers, & seigneurs tenans plein fief de Hautbert exercer leur religiõ en leurs maisons avec leurs sujets, quilibrement & sans contrainte s'y voudroyent trouuer, & autres seigneurs ayans simples fiefs, pour eux & leurs familles

seulement. Defenses à ceux de la religion de ne troubler les Ecclesiastiques en leurs benefices, ny en leur seruice diuin. Et prend le Roy les vns & les autres d'une mesme balance en sa protection & sauuegarde, comme les vrayes & loyaux sùjets. Cest Edict de Pacification publié, on a diuersement delegué par les Prouinces vns & autres Conseillers du Parlement, iusques au nombre de deux en chacune, pour l'executer promptement sur les plaintes qui se pouuoient presenter des particuliers, pour lesquelles vn Parlement seul n'eust pas esté suffisant, qui eust voulu tirer les choses au train ordinaire de Iustice. Et par mesme moyen ont esté remis en pleine liberté, Messieurs le Prince de Condé & Conestable, ensemble les prisons ouuertes à tous autres prisonniers. Et tous d'un commun accord tant d'une que d'autre religion se font acheminez à la recouffe de la ville du Haure de grace occupee par les Anglois, laquelle leur a esté quelque peu apres rendüe. A Dieu.

A Monsieur de Fonssomme.



Ncores ne me puis-ie estächer, & faut que ie discoure derechef avec vous de quelle façon Dieu se ioüe entre nous des pensees de nos Princes & gräds seigneurs. Si i'ay bonne memoire, ie pense vous auoir par l'une des mien-
 nes discouru qu'apres la mort du petit Roy

*Comme
Dieu s'est
diuersemēt
ioüé tant
des Catho-
liques que
Hugue-
nots.*

François les Huguenots auoyent fiché toute leur esperance dessus le Roy de Nauarre, lequellors pour plusieurs raisons estoit en mauuais mesnage avec Monsieur de Guise leur ennemy iuré, toutesfois au mesme point qu'ils pensoyent auoir obtenu tout ce qu'ils desiroyent, ie veux dire que leur religion auoit esté autorisée par l'Edict du mois de Ianuier, Dieu permit que le Roy de Nauarre changeât d'opinion s'vnist avec Monsieur de Guise, & que ce fut le premier pretexte pour les affliger. Maintenant c'est toute autre histoire, qui prouient toutesfois d'un mesme mystere. Par ce que les Catholics (qui auoient apres Dieu toute leur fiance sur monsieur de Guise) pensoient auparauant que les Huguenots fussent en peu de temps abyfmez, maintenant leur protecteur a esté meurdry, & par sa mort se sôt anichilez tous les desseins qui estoient prests de sortir effect encontre les autres. Dieu n'a pas permis que la ville d'Orleans fust prise, pour ne reduire les Huguenots au dessous de toutes affaires. Il a encores hebeté les sens de Poltrot apres auoir faiât sa tasche, à fin qu'il contrast des choses à ses iuges lesquelles continueront (comme il est vray-semblable) la querelle de pere à fils. A peu dire nous ne sommes au bout de nos maux. Madame de Guise accompagnée de Messieurs ses enfans & de plusieurs liens parens s'est prosternée deuant le Roy, à fin que iustice, luy fust faite encontre Monsieur l'Admiral, qu'elle disoit auoir esté auteur de ceste proditoire mort. Et à encore

*Madame
de Guise
demande
iustice de
l'assassin
commis en
feu son
marry.*

presenté requête à la Cour de Parlement à *Si l'assassin*
mesme fin. Chacun s'y trouue bien empesché. *commis en*
Comme nulle cause n'est presque sans Aduo- *la personne*
cat. Ceux qui portent le party Huguenot, *de son en-*
soustiennent que cela est effacé par l'Edict de *usmy est*
Pacification : & qu'il n'y a rien d'insolent, & *excusable,*
qui ne soit faisable contre son ennemy. Qu'ain- *double op-*
si fut Cesar assassiné à l'impourueu par Cassius *nion.*
& Brutus, ainsi entre nous, le Roy Sigibert
dans Soissons par la pratique & mencee de la
Royne Fredegonde sa belle sœur : ainsi Holo-
fernes par Iudith, meurdre toutesfois tant ho-
noré dedans le vieil testament. Sôme que, quād
on est constitué en termes de desespoir, on ne
dispute pluss'il faut vaincre par vertu, ou par
tromperie. Les autres disent à l'opposite, que
cest exēple est indigne d'un cœur genereux, &
se preualent de la response d'Aristides deuant
le peuple d'Athenes contre le conseil de The-
mistocles, de celle de Sexte Pompee à son pilo-
te, lors qu'il auoit Auguste & Marc Antoine
en sa deuotion dedans ses nauires : de la ma-
gnanimité de Fabricius contre le medecin du
Roy Pyrrhus, de celle de Camillus quand il
chastia la trahison du pedagogue des enfans de
bonne maison des Faleriens qu'il tenoit assie-
gez, & d'une infinité d'autres exemples. Et
à peu dire renuoyent ceux qui font profes-
sion de religion à la lecture des Offices de
sainct Ambroise, pour apprendre combien
tels actes sont mal agreables à Dieu & au mô-
de. Monsieur l'Admiral, sur lequel on veut
faire tomber ceste reparation, a enuoyé un

Manifeste en Cour, par lequel il n'aduoue pas franchement auoir consenty à ceste mort, mais aussi s'en defend-il si froidement que ceux qui luy veulent bien, souhaiteroyent, ou que du tout il se fust teu, ou qu'il se fust mieux defendu. De luy faire son procez, le rang qu'il tient aujourdhuy, & l'Edict semblent y resister: de passer aussi les choses par conuiuece, il semble que le sang & les merites du defunct l'empeschent. Si n'en sera-il pour ceste heure autre chose: parce que le temps n'est disposé à en auoir reparation, A Dieu.

A Monsieur de Fonssomme.

Côme toutes choses rroyét aux Huguenots soudain apres la mort du Duc de Guise.



L semble que toutes choses fauorisent maintenant ceux de la religion pretendue reformee, leur fort & puissât ennemy tué: l'Edict de Pacificatiō faict à leur aduantage: le Prince de Condé & l'Admiral demeurez sur pieds: la generale surintendace des affaires de France sans cōtrole demeuree par deuers la Roynie, qui ne demande que la paix; nul ennemy qui se ble à face descouuerte s'opposer à leur entreprise. Car encores que quelques seigneurs de poix ne puissent goustier cest Edit, si est-ce que les calamitez de treize ou quatorze mois les tiennent aucunement retenus. Et quant au Connestable bien qu'il n'approuue ce party-là, toutesfois son infortune derniere ne le rend si eschauffé comme auparauāt. Ioint que le malheur de la guerre luy a osté ses allo-

ciez, & voit que les chefs de l'autre costé sont ou ses parens, ou ses alliez. Les villes ont esté rendues, les presches diuersement establis au vouloir & intention de l'Edict, le Prince de Condé chery & honoré en Cour, les gens de guerre licentiez, le peuple condamné à les de-frayer, les cinq Presidens de la Cour de Parle-ment de Paris ont esté faicts Conseillers du cō- seil priué, à fin de ne s'esslongner tant des affai- res d'Estat, comme ils faisoient auparauant. Tous les Estats de Monsieur de Guise distri- buez aux siens : au Prince de Ioinville son fils aîné, l'Estat de grand Maistre : à Monsieur de Mayenne son second, celui de grand Cham- bellan : à Monsieur d'Aumale son frere l'office de grand Veneur. Pour reparer la bresche fai- cte par les troubles, & fournir au defroy de la guerre, on faict vne autre nouvelle bresche. L'on vend, par Edict, du domaine du bien de l'Eglise iusques à trois millions de liures. Cho- se à quoy dix ans auparauant on n'eüst seule- ment osé penser. Le Parlement en a faict plu- sieurs refus : en fin il a esté publié. Ce n'est pas vn autre petit aduantage pour les Huguenots, lesquels estiment qu'en affoiblissant le Clergé, leur causes'en fortifie. La plus part d'entr'eux court à l'enuy aux acquisitions de ce bien. Le Cardinal de Lorraine ce temps pendant ne dort pas en la ville de Trente, où le Concil ge- neral a esté en fin clos & arresté par sa diligece. Le bruit est qu'il sollicite le Pape, le Roy d'Es- paigne, & les Venitiens à la ruine des Hugue- nots. Entre nous le peuple, qui ne peut aisémēt

*Premier
Edict sur
l'alienatiō
du bien de
l'Eglise.*

tolerer deux religions, se remue en quelques endroits. Il y a eu quelques seditions au Mans & à Troye : spécialement dans Creuant petite ville de Bourgongne il y a eu quelques Huguenots tuez & noyez. En ce mesme pays de Bourgongne quelques-vns ont faict contenâce de se liguier sous le nom de la confrairie du S. Esprit. L'Edict de Pacification estoit en plusieurs endroits de la France enfreint. On s'est assemblé dans Paris pour y donner ordre en presence de Monsieur le Prince, & pour donner auis sur l'interpretation de l'Edit. Finalement il a esté arresté, que nul seigneur ne pourroit faire exercice de la religion nouvelle es terres qu'il auoit de nouuel acquises de l'Eglise, ny pareillement en celles qui tenoyent & mouuoient d'elle. D'auantage combien qu'il eust esté dict en pacifiant les troubles que nul ne pourroit estre recherché en sa conscience, toutesfois l'on n'auoit entendu sous cest article comprendre les Moines ou Nonnains, qui pendant ou depuis les troubles s'estoyent defroquez. Auxquels est enioint sur peine de punition corporelle de retourner en leurs monasteres, ou vuidier de la France. Que nul ne pourra estre Ministre en ce Royaume, s'il n'est naturel François. Ceste declaration a apporté quelques nouueaux tintouins en la teste des Huguenots. Le Prince toutesfois y consent, auquel la Royne gratifie par toutes sortes d'aggreables faueurs. Quoy faisant elle y gagne plus que feu Montieur de Guise par les armes. Voila quant au fait de la religion.

*Restriction
sur l'exer-
cice de la
religion
nouuelle.*

Au regard de la police commune de la France, on s'est aduisé de plusieurs noualitez pour trouuer deniers. On faict l'Edict des hosteliers, celuy de la subuention des procez est passé; qui est que pour chaque procez, dont la demande excède cent liures, on paye cent sols, & au dessous de cent liures, quarante sols. Le Roy a decerné sa commission à quelques Conseillers du Parlement, maîtres de la Chambre des Comptes, & Generaux de la Iustice, pour faire le procez aux Financiers, lesquels, apres l'execution à mort de quelques-vns, pour se redimer ont obtenu vne abolition generale du Roy (quel'on appelle composition) moyennant quatre cés mille liures qu'il leur a esté permis d'asseoir au sol la liure sur tous ceux qui auoyent manié les Finances dans le temps de la recherche de ceste commission. La cognoissance de cecy est renuoyee aux Generaux des Aydes. On vouloit quel'innocent fut cottisable, aussi bien que celuy qui se sentoit coupable. Il a passé par les arrests que nul ne seroit cottisé, sinon qu'il se voulut ayder du benefice del'Edict. Les Ecclesiasticks offensez du desordre qui auoit esté apporté en la premiere alienation de leur domaine, ont obtenu nouuelle permission de reuendre leurs terres les moins incommodes, pour racheter celles qui auoient esté vendues sur eux, avec vne bien grande desbauche. On auoit permis par le premier Edict d'acheter d'eux toutes sortes de terres, fors leurs chefs lieux. En quoy aucunes Eglises se trouuoient foulees à la charge des

*L'Edict de
la subuen-
tion des
procez*

autres. Il leur a esté permis proceder par également au feu & pro rata du reuenu des Eglises. Ils ont à cesté fin créé des Syndics Generaux du Clergé pour proceder à l'exécution de l'Edict par tout le Royaume, & des particuliers en chasque Euesché. C'est à bien parler l'establissement d'une belle police pour obuier à vn mal present: laquelle continuant, leur seruira à la longue de ruine vniuerselle. Cuidans sortir d'un mal passager, il y a danger qu'ils n'engaigent eux & leur posterité à iamais, & facilitent la voye aux grands, pour proceder à telles alienations dangereuses. C'est ce que ie vous puis debiter pour le present en bloc & en tasche. Vn autre plus riche marchand, vous pourra avec plus de parade estaller ceste marchandise tout de son long. Encôres penserez-vous en vous mesmes que ie sois plein de bien grand loisir, d'auoir peu remarquer toutes ces particularitez pour les vous escrire. A Dieu.

A Monsieur de Fonsomme.

*Voyage du
Roy Char-
les neuief-
me par la
France.*



O M M E les affaires de France estoient mesnagees de la façon que ie vous ay escrit par mes dernieres, le Roy ayant les aureilles infiniment rabatuës des plaintes que luy faisoit tantost le Catholic, tantost le Huguenot à son tour, delibera de se promener par toute la France, & voir mes Dames ses deux sœurs. Il est allé premierement en la Lorraine,

Lorraine, où il a tenu vn sien nepueu sur les fons. De là il a rebroussé vers le Lyonnais, Daulphiné, Prouence, Languedoc. Sa resolution est de se trouuer à Bayonne avec le Roy Catholique, ou la Roynes sa femme. L'on donne ordre de demanteler la plus part des villes qui auoyent esté occupées par les huguenots, mesmement celle d'Orleans, en laquelle on a fait eriger vne Citadelle, & en la ville de Lyon, pour par ce moyen contenir le peuple en crainte, & obuier à tous nouveaux enuahissemens. Mais ie crains qu'à la longue ceste inuention se tourne au dommage de ceux pour lesquels elle a esté mise sus. D'ailleurs pour asséurer le Roy on a destiné à sa suite vn regiment de gens de pied, contenant huit compagnies sous la conduite du Capitaine Charier. Je voy de iour à autre rongner les ongles à ceux de la religion. Defenses leur ont esté faites de faire presches aux villes esquelles le Roy seiourneroit. Par autre Edict fait à Roussillon, le Roy pour la seconde fois apportant explication à celuy de Pacificatiō, a déclaré auoir entendu permettre aux Gentilshommes Huguenots exercer leur religion en leurs maisons pour eux, leurs familles & sujets seulement. Defences à eux d'y admettre aucuns estrangers, & aussi de leuer deniers, & aux Ministres d'assembler Synodes. Veut & ordonne que tous Religieux & Prestres qui s'estoyent durant les troubles mariez, retournent à leur ancien estat dans deux mois, abandonnans celles avec lesquelles ils s'estoiēt

*Nouvelles
polices par
la France
pour asséu-
rer l'Estat
du Roy.*

*Retranche-
ment des
presches
des Hugue-
nots.*

conioints par mariages, sur peine de punition corporelle. Pour cela ils ne laissent de suivre leur trace, & se persuadent qu'il n'est en la puissance du Magistrat de leur prescrire & limiter temps ni lieu où ils doyent seulement vaquer à leurs prieres, & pour ceste cause preschent mesmement dans Paris, vray que c'est en cachette. En fin le Roy est arriué à Bayonne, où il a esté visité par la Royne d'Espaigne sa sœur, où l'on a exercé d'une part & d'autre plusieurs grandes magnificences. Les Huguenots se persuadent que ceste veüe ne se fait qu'en leur ruine, & pour iurer vne ligue Catholique entre ces deux Roys. Si cela est vray l'on peut dire que Bayonne fut la dernière des villes de la France, qui fut des mains des Anglois reduite sous l'obeissance de Charles vij. & la premiere maintenant dans laquelle se renouïeront les guerres ciuiles, qui pourrôt apporter la desolation de l'Estat sous Charles ix. Toutesfois à l'issüe de là, ni le Roy, ni la Royne, n'ont fait aucune demonstration de nouveau dessein à leurs subiects. Au contraire par toutes les voyes à eux possibles se sont estudiez à la reconciliation de la maison de Guise, avec celle de l'Admiral: & à cest effect a esté tenuë vne assemblee generale dedans la ville de Moulins, où apres auoir donné reglement sur quelques poincts de la Iustice, l'Admiral a esté declaré innocent de la mort de Monsieur de Guise, & enioint aux deux familles des'entr'aimer. Monsieur le Chancelier fait ce qu'il peut, & non ce qu'il desireroit. Par

*La ville de
Bayonne
fatale à
l'Estat.*

ce qu'il souhaiteroit que toutes choses s'entre-
tinissent de mesme balance à bon escient &
sans dissimulation, entre ces sourdes diuisions,
à fin de n'exciter nouueaux troubles. Je croy
que son opinion ne sera suiuiue. A Dieu.

A Monsieur de Fonssomme.

VOUS auez entendu le voya- *La cause*
ge du Roy par la France, du- *entre l'V-*
quel Monsieur le Prince n'a e- *niuersité*
té de la partie: entendez main- *Et les le-*
tenant ce qui s'est passé pendât *justes trai-*
iceluy dans Paris. Il y a eu vne nouuelle dispu- *rée au par-*
te meüe entre l'Vniuersité de Paris, & des re- *lement.*
ligieux, qui depuis quelques ans passez ont
pris le tiltre de Iesuites, ou de la Société du
nom de Iesus. Mais d'autant que parauenture
ayant ouy parler d'eux, vous ignorez leur in- *Institution*
stitution & progrez, & que j'ay fait bõne part *Et progrez*
de ceste cause, ie croy que par faute d'autre *de l'ordre*
sujet, vous ne serez marri que ie vous en escri- *des Iesui-*
ue deux mots. Ignace fut vn gentilhomme
Nauarrois, qui tout le temps de sa vie auoit
suiuy les armes. Il fut nauré en la ville de Pam-
pelune. Pendant que l'on le pensoit, il s'adui-
se de lire les vies des Peres, sur le patron des-
quelles illuy prit opinion de former toute la
teneur de sa vie. Il s'accoste de quelques-vns
& entre autres de Maistre Pasquier Brouës,
de la bouche duquel j'ay appris le commence-
ment de ceste histoire estant à Croix-Fontai-
ne, en la maison de Maistre Ange Congnet,

personnage d'honneur que i'honore, respecte & aime comme vn venerable simulacre de la preud'homie de nos anciens. Tous ceux cy iurerent vne societé ensemble, & estant Ignace guery, ils feirent quelques voyages à Paris, Rome, & Hierusalem. Finalement se retirerēt dans Venise, où ils hebergerent quelques ans, & se voyans suiuis de plusieurs, se transporterent à Rome, où ils commencerent de faire profession publique de leur ordre. Promettans entre autres articles deux choses : l'une, que leur principal but estoit de prescher aux payens l'Euangile, pour les conuertir à nostre foy : l'autre d'enseigner gratuitement les bonnes lettres aux Chrestiens. Et pour accommoder leur nom à leur deuotion, ils s'appellerent religieux de la societé du nom de Iesus. Ils se presentent au Pape Paule troisieme de la maison de Farnese vers l'an mil cinq cens quarante. C'estoit lors que l'Allemagne commençoit de s'armer pour le remuement de la religion Catholique : & parce que l'une des principales disputes des Allemans estoit sur la puissance du Pape, que Martin Luther auoit voulu terrasser, ceux cy d'une profession toute contraire remonstre-
rent que le premier vœu qu'ils faisoient estoit de recognoistre le Pape par dessus toutes les puissances terriennes, voire par dessus le Concil general & vniuersel de l'Eglise. Le Pape qui du commencement auoit fait doubte de les approuuer, & depuis leur auoit permis de se pouoir nommer religieux, mais à la char-

ge qu'ils ne pourroyent estre plus de soixante en nombre, commença à ceste promesse, de leuer l'aureille, & leur ouurir pleine porte à leur deuotion: & apres luy, Iules troiliesme: iusque à ce que le Pape Paule quatriesme (dit le Theatin) qui a esté des premiers promoteurs de cest ordre, les a autorisez de tout poinct avec toutes sortes de priuileges. Or comme leurs affaires se manioient en ceste sorte, il aduient quel'Euesque de Clairmont enfant naturel du Chancelier du Prat, les prit en affection, & eut enuie de planter cest ordre dedans Paris, où il emmena Pasquier Brouës avec trois ou quatre autres. Pasquier Brouës (vous dy-ie) qui a esté le premier supérieur des Iesuites en nostre ville. Ceux-cy sur leur aduenement se logerent & sans grand bruit en vne chambre du college des Lombards, & depuis establirent leur habitation en l'hostel de Clairmont, rue de la Harpe, par la souffrance de celuy qui les auoit le premier introduit entre nous, celebrans leurs Messes & prieres ésiours de Dimanches & festes, en vne chapelle qui est à l'entree des Chartreux. Et voyans que leurs affaires leur succedoyent à propos, se presenterent par plusieurs fois à la Cour de Parlement, à fin que leur ordre fut autorisé par icelle. mais feu Monsieur le Procureur general Brulart s'opposa à toutes leurs requestes. Non qu'il ne fauorist entre tous les autres grandement la religion Catholique, ains par ce qu'il redoubtoit sur toutes choses & craignoit les nouveautez, comme meres de plusieurs erreurs,

mesmes en la religion. Parquoy leur remon-
stroit que s'ils auoyent le cœur totalement
eslongné du monde, ils pouuoient sans intro-
duire nouuel ordre se cōfiner sous les religiōs
anciennes de S. Benoit, Clugny, Cisteaux,
Grāmōnt, Premonstré, & autres approuuees
par plusieurs Concils, ou sous les quatre men-
dians. La Cour non contente de ces remon-
strances ne s'en voulut pas croire toute seule,
ains eust recours à la faculté de Theologie:
laquelle par son decret les censura, partie
pour autant que quelques vnes de leurs pro-
positions dérogeoyent aux priuileges de l'E-
glise Gallicane, partie que se qualifiāns reli-
gieux, ils n'en portoyent l'habit, ni ne se confi-
noyent comme les autres dans des cloistres.
Censure qui les eslongna aucunement de leur
projet. Quelques ans apres deceda l'Euesque
de Clairmont, lequell leur legua par son testa-
mēt plusieurs grands biens. Celegs par eux re-
cueilly, suruiennent les troubles, au commen-
cement desquels fut assemblee l'Eglise Galli-
cane dans Poissy. Deslors ils commencerent
d'interrompre leur long silence, & presente-
rent der echef requeste à la Cour de Parlemēt
pour estre receus & approuuez, sinon en for-
me de religion, pour le moins de simple colle-
ge. Le Parlement estima que cela regardoit les
superieurs de l'Eglise. Au moyen dequoy il
les renuoya à l'assemblée de Poissy, où presi-
doit Monsieur le Cardinal de Tournon com-
me plus ancien Prelat. Lequel dedans la ville
de Tournon auoit ja fondé vne compagnie de

leur nō. Par l'intercession d'iceluy ils obtindrent d'estre receus en forme de societé & college tant seulement. A la charge qu'ils seroyēt tenus de prendre autre tiltre que de Iesuïtes, & se cōformer en tout & par tout à la disposition canonique, sans entreprendre chose aucune, ni au temporel, ni spirituel, sur les ordinaires, & qu'au prealable ils renonceroient par exprez aux priuileges portés par leurs bulles. Autrement qu'à faute de ce faire, ou que pour l'aduenir ils n'en obtinssent d'autres, ceste approbation seroit nulle. Ce decret leur est emologué par la Cour mot apres mot, & selō sa forme & teneur. Peu de temps apres ils acheterēt vn hostel assis en ceste ville de Paris, rue saint Iacques, que l'on appelloit la Cour de Langres, lequel ils diuiserent en deux demeures, l'vne pour les religieux, l'autre pour les escholiers. En ceste compagnie y auoit lors plusieurs personages doctes, entre autres frere Esmond Auger & Maldonnat, celuy là grand predicateur, & cestuy versé & nourry en toutes sortes de langues & de disciplines, grand theologien, & Philosophe. Ceux-cy enuoyez par deçà pour annoncer leur doctrine furent tres-fauorablement accueillis, & attirerent vne infinité d'escholiers à soy. Et se voyans auoir vent en poupe, presenterent requeste au Recteur de Paris, à find'estre vnis & incorporez au corps de l'Vniuersité. Lors fut fait congregation solemnelle aux Mathurins, par laquelle fut conclud qu'ils declareroient auant

que de passer plus outre s'ils prenoient qualité de Reguliers ou Seculiers. Qui estoit les reduire en vne grande perplexité. Car de nier qu'ils fussent Reguliers, c'estoit dementir leur vœu. De dire aussi qu'ils le fussent, c'eust esté contreuenir à ce qu'il leur auoit esté enioint à Poissy. Pour ceste cause ne prenans qualité précise, l'Vniuersité les debouta de leur requeste. Ils ne se rendent pas pour cela, ains ont recours au Parlemēt, à fin de gagner par cōtraite sur l'Vniuersité, ce qu'ils n'auoient sceu obtenir de gré. Il fut dit que les parties viendroyēt au premier iour plaider. L'Vniuersité me feit cest hōneur de me choisir pour son Ad-uocat. La cause fut plaidee par deux matinees avec telle contention que la grandeur requeroit. Maistre Pierre Versoris plaidant pour les Iesuites, & moy pour l'Vniuersité. En fin les parties appointees au Conseil, & ordonné qu'elles demeureroient en tel estat qu'elles estoient. C'estoit vn coup fourré. Car ils ne furent pas incorporez au corps de l'Vniuersité, comme ils requeroient, mais aussi estans en possession de faire lectures publiques, ils y furent continuez. Combien que ceste cōpagnie porte le tiltre de religieux, si ne charge elle le froc, ains marche en habit de seculier, si ne se relegate à perpetuité dans les cloistres, comme les autres. Elle est composée de deux manieres de gens, dont les vns se disent, comme de la grande Obseruance, & les autres de la petite. Les Premiers sont obligēz à quatre vœux. Car outre les trois ordinaires

de Chasteté, Pauvreté, & Obeissance, ils y entrelaissent le quatriesme qui est de l'obeissance particuliere du Pape, telle que ie vous ay cy-dessus dite. Les seconds sont seulement adstrains à deux vœux. L'un regarde la fidelité qu'ils promettent au Pape, & l'autre, l'obeissance enuers le general de leur ordre. Ceux-cy ne voient pas pauvreté, ains leur est loisible tenir benefices, offices, succeder à leurs peres, meres & parens, acquerir terres & possessions, comme s'ils ne fussent obligez à aucun vœu de religion. De sorte que le Iesuite peut estre espandu par toute vne ville sans scandale. Et gist l'exercice de leur profession en deux poincts : en l'administration de la parole de Dieu, & des saints Sacremens, tant de l'Autel, que de Penitence : & en apres d'enseigner les Arts liberaux. Ils ont doubles hebergemens qui s'attouchent : l'un destiné pour leurs prestres, l'autre pour leurs escholiers. Il seroit mal aisé de vous dire combien ils s'accroissent de iour à autre, & combien les troubles ont seruy à leur accroissement. Car ayans par leurs ceremonies apporté reformation à la dissolution de l'ordre Ecclesiastic, & s'estans directement voüez à maintenir l'autorité du saint Siege encontre les Caluinistes, qui font profession expresse de le terrasser, ceux qui sont francs Catholiques, voyans que de leur boutique sortoit & la religion, & l'erudition tout ensemble, leur ont aumosné de grands biens, mesmes on leur a donné plusieurs maisons pour instituer la ieunesse qu'ils appellent auiourd'huy Seminaires, vou-

lans sous ce mot donner à entendre que ce sont pepinieres de la Religion Catholique. Crois-
lans par ce moyen en partie par leurs merites,
mais plus par la haine que l'on porte aux Hu-
guenots. Quant à moy ie n'estime point que
les Huguenots ayent de petits aduersaires en
ceux-cy : comme ainsi soit qu'entre toutes les
religions, la Chrestienne se doive gagner par
prieres, exemples, bonnes mœurs, & saintes
exhortations, & non par le trenchant de l'es-
pee. A Dieu.





L E
C I N Q V I E S M E
L I V R E D E S L E T T R E S
D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur de Querquifinen Seigneur
d'Ardinilliers.*

O v s estimiez parauentüre que les Flamens ne deullent contribuer cōmenous aux calamitez & miseres de cetéps. Ils y ont mesme part que nous. *Commen-
cement des
troubles de
la Flandre.* Apres la conclusion du Concil de Trente, qui fut en l'an mil cinq cens soixante & quatre, le Roy d'Espagne voulut establir l'Inquisition, & y apporta tous les preparatifs à ce requis: estimant par ceste extremité de seruitude de conscience, obuier à l'autre extremité, en laquelle les François par vne relasche trop grande de liberté estoient tombez. Ceci ne pouuant estre bonnement digeré par plusieurs du pays (car la religion nouuelle y auoit desia pris grand pied) le Comte d'Aiguemont fut delegué par la Duchesse de Parme par deuers le Roy pour luy

remonstrer l'inconuenient qui en pouuoit aduenir. Lequel rapporta bõ visage de son Prince, auec promesse de passer toutes choses doucement & en surseance, en attendant vne resolution generale de ce qu'il auoit à faire. Toutesfois par quelque mot du guet qui couroit auec la Duchesse, elle ne laissa de tenir la main à la rigueur du nouueau mise sus. Chose qui a occasionné vne partie de la noblesse de prendre les armes, & se liguer dedås la ville de Bruxelles: & comme s'ils ne faisoient que se iouer, ils se sont appelez Gueux. D'autant qu'il estoit adueni aux principaux chefs & ministres du Roy Catholic de dire en cholere, qu'il ne se falloit estonner de ce nouueau remuement. par ce que ceux qui embrassoyent ceste querelle n'estoyent que Gueuz. Ce qui ne tomba pas à terre. Car les autres se mocquans de ceux qui les auoyent ainsi nommez, prindrent ce mesme nom. Et quelques-vns mesmes des plus signalez d'entr'eux s'habillerent de couleur grise conuenable à l'epithete qu'ils se donnoient. Disans en leurs festins & banquets par forme de gaufferie: *Viuèz les Gueux*. Mot certes de tres-finistre presage, & qui ne prognostique autre chose que la ruine des pays bas, & qu'à la longue ceste faction les mettra tous à la besace. Cela arresta vn peu la Duchesse, & leur permit de n'estre recherchez en leurs consciences: mais pour cela elle n'a pas empesché que ils ne se soyent donnez des presches publics. Qui a esté cause que ceste Dame feignant ob-

*Le mot de
Gueux
entre les
factieux de
Flandre.*

tenir de gré, ce qui luy estoit jeu forcé, leur a par l'aduis des plus sages en Aoust cinq cens lxxvj. accordé presches hors les villes, à la charge qu'ils n'entreprendroyent rien sur les Eglises Catholiques. Ce que venu à la cognoissance du Roy Catholic, il a de pesché le Duc d'Alue pour se rendre le plus fort. Lequel à son arriuee a pris la charge & gouuernement du pays, restably l'inquisition, desarmé le peuple, surpris quelques-vns des principaux, faignât de les festoyer, mesme le Duc d'Orne, & le Comte d'Aiguemont, par la sage conduite duquel le Roy son maistre auoit faict de si braues exploits contre nous. Il leur a fait couper la teste. Et autant en eust il faict au Prince d'Orange, s'il ne se fut plus par hazard, que par conseil euadé. Le mesme Duc d'Alue s'est emparé de tous les forts & principales villes où il a disposé garnisons à sa deuotion. Comme Espagnol il le persuade par tels moyens extraordinaires de raquoiser toutes choses en vn clin d'œil: & de faict il a veu quelque esclair de son esperance en ce premier & inopiné estourdissement de chacun: mais ie me doute qu'à la longue il mettra son maistre au hazard de perdre tout l'Estat de Flandres. Si nous estions bien aduisez il y auroit maintenant maniere de le reünir au nostre, pendant ces diuisions. Mais la folie de ceux qui pensent estre les plus sages, ne le permet pas. Nous le recognoissons estre de l'ancien estoc & domaine de nostre couronne: il est, si ainsi me permettez de le dire, aux portes de nostre ville de Paris, &

*La Flādre
pays fatal
n'estre
remis sous
l'obeissance
des François.*

par maniere de dire vn faux-bourg, toutesfois iamaïs ne s'est préparée occasiõ pour la recouurer, que nous ne l'ayons laissée eschapper, pendant que par discours fantasques nous amusons à la conqueste d'Italie, que nature a separée d'auec nous, de mœurs, de langues & d'un haut entrejet de montaignes. A Dieu.

*A Monsieur de Querquifinen seigneur
d'Ardinilliers.*

*Comme
toutes choses
se tour-
nerent au
desauanta-
ge des Hu-
guenots
contre leur
opinion.*



Les cartes sont bien maintenant autrement brouillees que ceux de la religiõ ne se promettoient apres la mort de Monsieur de Guise. Ils estimoyent que ceste mort les auoit mis au dessus du vent, & que toutes choses leur retourneroyent de là en auant à souhait, toutesfois ils se sont trouuez grandement esloignez de leur compte. Par ce que pendant vne paix on leur a plus rongné les ongles par Edits doux & non violens, que Monsieur de Guise n'auoit faict auec vne grande puissance d'Armes. Et neãtmoins encores s'est à la parfin l'apostume creuee. Le voyage de Bayonne auoit tousiours esté suspect aux Huguenots. L'arriuee du Duc d'Alues en la Flandres les en a presque totalemēt esclarcis. Car soudain qu'il a esté arriué auec ses forces, au lieu de nous rendre spectateurs de ceste tragedie, comme peut estre il eust esté tres-expedient, nous sommes voulus entrer sur l'eschafaut pour

ioüier nostre roolle, ainsi que nos voisins. Et de faict le Roy a constitué des centeniers dans la ville de Paris (ce sont Capitaines Generaux de chasque quartier tirez du corps des Bourgeois) il a fait des nouuelles compagnies Françoises, remply les anciennes non complètes, & en outre a fait vne leuee de six mille Suisses pour le venir ioindre: donnànt à entendre que c'est pour n'estre surpris de l'Espagnol, ancien ennemy de la France. Chose que les Huguenots ne veulent pas croire, estimans que tout cecy se brasse à leur ruine, comme dès pieça ils disent en auoir quelques sentimens, par les modifications de l'Edict de Pacification, demantellement des villes par eux possedees durant les troubles, edification des Roques & Citadelles, & pour parler faict à Bayonne. De sorte que depuis ce temps là ils estoient tousiours demeurez en ceruelle, quelque beau semblant qu'on leur feit, ou qu'ils feissent. Pour ceste cause voyans ceste leuee de Suisses, ils despescherent lettres en cachette à leurs assemblees (qu'ils nomment comme nous, Eglises) à ce que chacun eust à se tenir prest au iour & feste saint Michel dernier passé enuiro vn mois, depuis l'erection des Centeniers. Tout cecy s'est faict à ieu couuert. Bien couroyent quelques bruits sourds du changement de uolontez. Qui a occasionné le Roy de despescher par deuers l'Admiral quelques seigneurs, mesmes Monsieur de Toré son cousin, pour le semondre de venir en Cour, à fin de donner ordre aux affaires qui se presentoiēt.

*Comment
cement des
troubles de
lxviij.*

*En quel
estat fut
trouué
l'Admiral
par le sei-
gneur de
Toré.*

Le conte est beau, & qui merite de vous estre escrit. Il le trouue habillé en meſnagier deux ou troisiours deuant la feste ſainct Michel, faiſant ſes vendanges. L'Admiral apres auoir entendu le motif de la legation de Monsieur de Toré, luy fait reſponce en deux mots, que la France ne portoit point des Comtes d'Aigumont & Ducs d'Orne, dont la memoire estoit encore toute ſanglante. Il vouloit dire en termes de pratique, qu'il ſe garderoit de meſprendre. Quand noſtre heure n'eſt pas venue, dieu permet que nous ſoyons ſages & retenus pour reſiſter aux embuſches, qui nous peuuent eſtre preparees: mais quâd elle eſt arriuee, nous meſmes de nos propres volontez nous expoſons dans les pieges, quelques fois pluſtoſt que ne penſoient ceux qui nous les auoient dressez. C'eſt en quoy l'on peut conſiderer les admirables effectſ des ſecrets de Dieu. Le Roy estoit lors à Monceaux accompagné de Meſſieurs le Cardinal de Lorraine, Duc de Nemoux, & Cōneſtable: Monsieur le Prince à Valery, où Monsieur d'Andelot & quelques autres ſeigneurs le vindrent trouuer. Ainſi qu'il auoit eſté conclu par ceux de la religion (grande pitié que ie ſois contraint d'vſer de ce mot, pour dire ceux de la ligue ou faction) ainſi a il eſté executé, & au meſme iour de ſainct Michel, toute la France s'eſt trouuee couuerte de gendarmes & compagnies Huguenotes. Et en ce changement inopiné ils ſe ſont emparez diuerſemēt de pluſieurs villes. Les ſeigneurs qui ſont pres du Roy, bien qu'ils euſſent quelques aduis de ces nou-

ces nouueaux troubles, si ne les pensoyent ils, si proches. Monsieur le Prince suiuy de quatre ou cinq cens cheuaux dedans la ville de Rozoy en Brie se promettoit de surprendre le Roy, mais il a esté esuenté. On a mis en deliberation dans Monceaux quelle part le Roy se deuoit retraire. Monsieur le Connestable a esté d'aduis que ce fust dedans Meaux, comme plus voisine, & distante seulement de deux lieues. L'opinion de Monsieur de Nemoux a preualu, soustenant qu'il estoit non seulement expedient, ains necessaire au Roy pour l'assurance de luy & de son Estat, de se retirer dans la bonne ville de Paris, avec laquelle les Roys de France auoyent perpetuellement vnis leur fortune. Suiuant ceste resolution on a troussé promptement bagage dès les quatre heures du matin. Iamais conseil ne fut donné plus à propos à son Prince, que cestuy-cy, comme aussi le Roy l'a depuis reconnu par plusieurs fois. Cela s'est fait sur le point que les Suisses sont arriuez, lesquels se sont mis en bataille, & les nostres pareillement avec telles armes qu'ils ont peu recouurer. Parmi tout cela, vn grand attirail de Dames, qui ne rendoit la partien plus forte ni plus assuree. Toutesfois pour ce coup la crainte a esté plus grande que le mal. Monsieur le Prince a faict contenance de les cheualer, mais il ne les a osé affronter. Le Roy sur les quatre heures du soir est arriué dans Paris grandement harassé de la faim & de la longue traite : receu avec toutes allegresses

de son peuple de Paris. Ioye toutes-fois qui n'a pas longuement duré. Par ce que la nuit ensuyuant quelques enfans perdus Huguenots ont brulé plusieurs moulins vers la porte de saint Denis. Qui a esleué vn chaud allarme dedans la ville. Les premiers qui s'en sont aperceus ont commencé de crier, aux armes: Auquel cry chacun s'esueillant en sursaut (en ce feu tref luissant dans l'obscurité de la nuit) ceux qui estoient à l'autre bout de la ville estimoyent que les ennemis eussent surpris l'autre costé. Ie vous laisse à penser que la esté l'effroy. Le lendemain chacun a couru aux armes, a chargé la croix blanche sur son chapeau, en danger à celuy qui se trouuoit sans, d'estre tué. Les portes gardées par les Bourgeois & nouveaux Capitaines sur eux esleus, suyuant la police de l'an cinq cens soixante & deux. Les Huguenots ne s'endorment pas ce pendant, ains s'inuestissent de la ville de S. Denis: laquelle pour estre voisine de Paris a tousiours seruy de retraite pendant les guerres ciuiles à ceux qui nous ont voulu guerroyer. Monsieur le Prince dit qu'il vient pour presenter requeste au Roy pour ceux de sa religion. Les autres luy respondent que ce n'est la forme, qu'un subiect vienne armé presenter requeste à son Roy desarmé, si ce n'est en intention de luy vouloir donner la loy. Depuis le Roy a enuoyé par deuers luy Messieurs le Chancelier & de Moruilliers pour entendre le motif de son mescontentement. Il leur a fait response qu'il requeroit

trois choses, l'entretènement de l'Edict de Pacification sans aucune réserve ou limitatiō, que le Roy n'aduançast plus aux honneurs gens nouueaux & de nulle recommandation, & qu'il retranchast les charges extraordinaires du peuple. Le premier appartient à sa cause, mais les deux & troisieme à l'Estat. Dont le Roy a fort bien sceu faire son profit enuers les Princes & Potentats estrangers. Car encores que ceux qui fauorisent leur parti, soyent d'aduis que le Prince ne peut empescher la liberté de nos consciences en ce qui cōcerne le seruice de Dieu (qui est vne proposition fort chatouilleuse, & qui produit de tres-dangereux effects) si ne veulent ils qu'en ce faisant le subiect bride la volonté de son Roy, ne qu'il remue rien de ce qui est d'ailleurs de sa souueraineté. Voila en quel point nous sommes aujourd'huy, autant eslongnez du repos, comme les Huguenots de leur esperance. Je ne faudray de vous mander la suite de toute ceste miserable & calamiteuse tragedie. A Dieu.

*A Monsieur du Faur seigneur de Pibrac,
Aduocat du Roy au Parlement de Paris.*

*Ceste lettre
escrite a-
pres les
grands
iours de
Poitiers
1567.*



E vous supplie n'estimer que ç'ait esté par oubliance de mon deuoir que n'ayez depuis mon partement de Poitiers receu aucunes lettres de moy. Car l'occasion de ce defaut est prouenuë, ou que du

tout ie n'ay eu meſſagers en main, ou bien que lors que i'en ay eu, ils m'ont failly de promeſſe, pour eſtre partis ſans prendre mes lettres. Eſtant maintenant tres-ioyeux d'auoir receu de vos nouuelles, & d'auoir le moyen de vous faire participant des noſtres. La preſente ſera pour vous aduertir que graces à Dieu il n'y a nul de vos amis qui ne ſe porte bien de deçà ſelon la portee du temps, i'en-ſens pour le regard des perſonnes. Car quant aux biens des champs; ie me puis vanter auoir eu bonne part à la calamité commune. Mais pour autant que ie fais peu de compte du bié, ie me deporteray de vous en eſcrire, pour vous aduertir que ſoudain apres mon arriuee, ſuyuant la reſolution que nous auions pris enſemble, ie feis la reuerence à Monſieur le Chancelier, que ie gouuernay teſte à teſte enuiron vne bonne heure. Lequel receut vne infinité de plaſir du recit que ie luy feis de ce qui s'eſtoit paſſé aux grands iours, & par ſpecial du deuoir & contentement que vous auiez rendu à chacun. Pluſieurs autres propos ſe paſſerent entre nous deux, & entre autre il eſtoit d'aduis que ſortant de Poitiers pour aller à Tholoſe priſſiez la meſme route que i'ay depuis cogneu par vos lettres auoir eſté priſe de vous meſmes. Or quant eſt du retour dont m'eſcriuez, i'ay ce iourd'huy veu Monſieur le premier Preſident, & diſné avec Monſieur l'Aduocat du Meſnil (car pour le regard de Monſieur le Preſident Baillet il n'eſt encores de retour) & leur ay preſenté vos recomman-

dations. Je vous assure que Monsieur le premier President les a receuës de fort bonne chere, & ay cogneuà sa façon vne amitié & bien-vueillance particuliere qu'il a en vous. Le luy ay fait sommaire recit de vostre faict. Comme vous auiez esté surpris quand les nouvelles vindrent des troubles, n'ayant aucuns cheuaux, & que d'ailleurs voyant les passages bouchez deçà, mesmes des postes, auiez esté contraint de prendre le chemin de Tholose, par ce que la voye des postes y estoit ouuerte: avec vne grande perplexité toutesfois, pour la crainte qu'auiez de faire faute à vostre deuoir, spécialement à l'ouuerture du Parlement. Au moyen dequoy vous le priez de me dire son aduis sur ce qu'auiez à resouldre, sur le tost, ou le tard de vostre retour. Surquoy il m'a faict responce que puis qu'estiez maintenant en lieu seur, vous ne deuiez auoir haste de vous exposer au hazard & danger des chemins, & qu'il vous conseilloit de choisir vos bons points & aïsemens. Et l'ayant plus auant sondé vers quel temps il estimoit que pouuiez commodement reuenir, il me l'a limité à Noel. Au regard de Monsieur du Mesnil il est d'opinion d'une courte absence (comme pourrez mesmement entendre par les lettres qu'il vous escrit) & neantmoins comme luy-mesmes s'explique, il pense que ne deuiez estre en ceste ville que vers le temps de Noel. De sorte qu'estàs de parole diuers en opiniõs, l'un pour la retardation, l'autre pour l'acceleration, ils s'accordent neantmoins par effect:

Et n'y voy nulle diuersité, sinon que le dernier estime que vostre absence importe à vostre dignité, & l'autre non. A quoy s'il vous plaist que i'y adiousté du mien, ie vous prie estimer que la resolution de cecy ne se peut bonnement faire à l'œil, encores qu'estimiez le contraire par vos lettres, estans toutes choses si turbulentes, confuses & variables, qu'aujour-d'huy le plus sage iugera d'un en son fait particulier, d'autant qu'il estimera le commun cours du marché estre tel, & demain il luy en escherra d'un autre. Tantost vne legere esperance de temps calme, puis tout soudain un orage. Maintenant un aduis d'une sorte, maintenant d'une autre: & sur tout un murmure general de tout le peuple contre la paix, assisté de la faueur des plus grands. De maniere qu'en ceste grande instabilité de toutes choses, on ne peut determiner à l'œil autre conclusion & arrest, sinon vne desolation totale de nostre France. Que si nous commencions seulement à venir, ie serois d'aduis de nous retirer en pays estrange par forme de parenthese, & suiure l'ordonnance des Medecins encontre la peste, tost, loin, & tard. Mais puis que chacun de nous a passé plus de la moitié de son aage, mesmes que vous depuis dix & sept ou dix & huit ans en ça auez esté appelé aux plus belles charges de nostre robbe, il me semble qu'il nous faut resouldre de viure & mourir, comme bons citoyens, avec nostre Estat. Partant ie seray plus hardy, ni que Monsieur le premier President, ni Monsieur l'Ad-

uocat du Mesnil. Je suis d'aduis que deuez, sans aucun delay retourner à toute bride en ceste ville, pour contribuer avec nous tous à la commune calamité de cetemps.

*A Monsieur de Querquifinen seigneur
d'Ardinilliers.*



R'APOSTYME est en fin crenee: *Recit de l'estat des troubles de lxxvj.*
& tout ainsi comme la riuiera se desbonde en vn torrent & precipice, quand elle a fait voye à la chaussee qui luy barroit le cours de son eau, ainsi le peuple François ayant donné quelque air aux desdains & rancunes muettes qu'il couuoit dans son estomach par le heurt & rencontre de deux religions, s'est esclaté tout en vn coup, avec vne fureur indicible. Les Huguenots se sont iettez deuant Paris, disposé les gens qui leur venoyent de toutes parts, dedans saint Denis, saint Ouin, Auber-villiers, Buzen-val, pris Argentueil d'assaut, puis le Pont de Charenton. Ils pensent qu'il n'y a point moyen plus prompt pour ruiner Paris, que de l'estraindre par les mamelles. Leurs chefs principaux sont le Prince de Condé, l'Admiral, d'Andelot, la Rochefoucault, Montgommery, Genly, Mouy, le Vidame de Chartres, lesquels font arriuer à la file de iour à autre, gens & forces de tous costez. Et en ceste inesperee desbauche leurs partizans ont surpris les villes de Valence, Viéne, Romans, Montauban, Nismes, Môtpe-

*L'inuentio
des citadel.
les plus per-
nicieuses
que profi-
tables à
l'Eſtar.*

lier, Maſcon, Soiffons, Luſignen, la Charité, Auxerre, Montereau, la Rochelle, quileur eſt vne forte roque, & par ſpecial la ville d'Orleâs, nonobſtant la citadelle qui y auoit eſté baſtie. Qui doit apprédre à nos Roys (ie vous diray cecy en paſſant) que les villes qui ſont au milieu d'vn royaume, ne ſe contiennét point par ces voyes extraordinaires que l'Eſpagnol nous a enſeigneés, ains par la fidelle deuotiō des ſubiects & bon traitement de leur Prince. La ville de Lyon a failly de tomber en leur mercy, & pendât que les Huguenots veulent apporter quelque attrempance à vne ſi bruſque folie, où la prōpte main eſt plus deſirée qu'vn long examen de conſeil, les Catholiques leur ont fauché l'herbe ſous les pieds: qui depuis ont fait grād rauage des autres, & bruſlé deux temples par eux conſtruits pour l'exercice de leur nouuelle religiō. En cōtr'eſchange de quoy leshuguenots dâs Orleans ont razé à fleur de terre celte ancienne & venerable eglise de S. Croix. C'eſt à beau ieu, pl^r beau retour. Sur ce general deſbord le bruit à couru en pluſieurs endroits que le Roy auoit eſté pris, és autres qu'il auoit failly de l'eſtre, & ſ'eſtoit ſauué de vitelle dâs Paris, où leshuguenots le tenoyét eſtroitemét aſſiegé. Il n'y a Prince en tout l'vniuers (cōme vous ſcauez trop mieux) qui ſoit tant aimé de ſa nobleſſe comme le noſtre. Car tout ainſi cōme elle eſt d'vne nature prōpte, gaillarde & ſans fiel, auſſi quelque traual ou ſouffrette qu'elle ait enduré pour ſon Roy, vne accollade, vn bē œil, vn viſage riât &

debonnaire, est vne douce boisson qui luy faict oublier tous les maux passez : S'estimant condignement satisfaite quand elle cognoist son seruice auoir esté agreable à son Prince. Qui est vne leçon que nos Roys ne doiuent pas negliger : car à mon iugement le plus grand secret qu'eurent iadis les Maires du Palais pour s'impatronizer de l'Estat (soit que cela aduint ou par hazard ou par discours) fut d'accoutumer nos Roys de ne familiariser doucement avec leurs principaux sujets : ains par vne inepte reputation se communiquer en hault appareil à leur peuple vne fois l'antant seulement. Mais pour retourner à mon subiect, soudain que ce bruiet a esté espars par tout ce Royaume, il n'y a eu seigneur ou gentilhomme de bonne part qui n'ait pris la route de Paris pour le secours du Roy, avec telle suite & vasselage qu'ils s'est peu pourchasser, les aucuns mandez, les autres de leur propre instinct. Si qu'en peu de temps Paris s'est trouué remply de gen darmes, & a esté l'infanterie logee aux fauxbourgs pour la defense des trenchees, & la c aualerie dans la ville, & au milieu des deux le bourgeois, qui sous l'enseigne de son Capitaine en chasque dizaine a esté commis à la garde des portes. Le chef principal pour le Roy, c'est Monsieur le Conestable, assisté des seigneurs de Nemoux, Aumale, Martigues, & des Mareschaux de Montmorency, d'Ampville & Cossé, & d'une infinité d'autres grands Cheualiers & Capitaines. Pour subuenir au defroy de ceste guerre a esté la suppression des

offices reuoeuee, & tous estats remis sus, qui auoyent esté esteins par mort, depuis l'Edit fait en la ville d'Orleans, en l'an mil cinq cens soixante & vn, autres nouueaux inuentez, autres rendus alternatifs. Dieu sçait comme cependant les affaires de la iustice iront desormais : Car c'est vn priuilege du droict de nature, de reuendre en destail ce que nous auons acheté en gros. D'une mesme main le party de l'hostel de ville a esté ouuert, & permis à chacun d'y apportet argent, dont on luy feroit profit au denier douze. Et parce que cest hostel est infiniment surchargé, pour seurté de ces rentes nouuelles, & pour les payer on a obligé les Decimes : & à ceste fin on a créé vn receueur general du Clergé à grands gages, lequel a ses commis diuersement establis par les Prouinces, pour en faire venir les deniers à la recepte generale. Chacun en ceste necessité est liberal en inuentions, & non chiche à ouurir sa bource. Mais entendez vn heur & malheur qui nous est adueni tout ensemble. Comme les affaires se negocioyent en ceste façon dans Paris, les Huguenots de leur costé ne dormoyent, ausquels venoit ayde & secours de toutes parts en intention d'affamer la ville. Et à cest effect furent encores enuoyez par eux, les seigneurs d'Andelot, & de Montgommery pour se saisir de la ville de Poissy, qui est sur la riuiera de Seine, afin de nous retrancher les viures. Chose qu'ils executerent fort aisément. Mais ceste prise leur a esté cher vendue : car Monsieur le Connestable estant ad-

*Rentes
constituees
sur les de-
cimes.*

uertý qu'ils auoient passé la riuierẽ, commanda dès l'instant mesmes de s'armer en diligence, & feit sortir son artillerie & ses gens en bonne ordonnance la veille de sainct Martin. Nous auons esté recueillis par les Huguenots entre la ville de sainct Denis & le village de la Chappelle. Là a esté donné vne bataille fort cruelle, où sont morts d'vne part & d'autre plusieurs grands Capitaines & guerriers. Entre ceux des Huguenots l'õ remarque les sieurs de Piquigny, de Saux, de S. André, de Suze, & Cany : Ils n'en pouoyent si peu perdre, qu'ils n'en perdissent beaucoup. Des nostres le Comte de Chaulne : & sur tous fut grieuement nauré Monsieur le Connestable par Stuart Escossois, & en ce piteux equipage rapporté par les siens dedans Paris. Toutesfois afin qu'entendiez en peu comme ceste mesaduenture luy aduint, l'on dict que Stuart le trouuant vn peu à l'escart, donnant ordre à ses gens, le somma de se rendre : & qu'à ceste parole ce preux vieillard luy donna du plumbeau de son espee tel horion sur les machoires, qu'il luy feit sortir deux dents de la bouche. L'Escossois irrité de ce coup, luy perce les reins d'vn coup de pistole, & luy baille quelques coups d'espee, dont peu de iours après il mourut. Le champ nous demoura, & le gardasmes iusques vers la minuit. Cepédant d'Andelot aduertý de cest estour, rebrousse chemin à grands pas, mais estant reuenu trop tard, le lendemain à la pointe du iour, l'ennemy se presente au mesme lieu, faisant contenance

*Bataille de
S. Denis
donnee la
veille S.
Martin
1567.*

*Blessure de
Monsieur le
Conestable.*

de nous prouoquer au combat, comme ne se tenant pour vaincu. Il fut trouué bon au conseil du Roy de ne rien hazarder d'auantage. Grande pitié! à l'issüe de ce luctueux spectacle, chacun en se flattant, s'est donné diuersement la victoire tout ainsi qu'à la bataille de Dreux. Les Catholiques pour autant que le champ leur estoit demouré: les Huguenots parce que le Lieutenant general de nostre armee auoit esté emporté nauré à mort, & que le lendemain ils s'estoient mis sus les rangs pour faire seconde esprouue de la fortune. Voulez vous que ie vous die en vn mot? Il n'y a chose au monde où il soit tant aisé d'apporter de masque & hypocrisie, qu'entre gens de guerre. Si les vns & les autres se sont donnez cest aduantage pour se conseruer en reputation, c'est sagement fait à eux. Si du fons de leur conscience, malheur inestimable pour la France, qu'en ceste perte publique, nuls d'eux ne pensassent que le Roy en y gagnant, seul y perdoit. Toutesfois si l'opinion du Roy Louys vnziésme est vraye, que celuy a l'honneur d'une bataille, qui en rapporte le profit, il y a grande apparence d'estimer que le Catholique est demeuré victorieux, non pour luy estre demouré le champ, ains parce que l'euenement de ceste bataille a esté cause que quatre ou cinq iours apres, le Huguenot changeant d'opinion a leué le siege: qui estoit le principal but à quoy nous visions. Quelques iours apres est decedé Monsieur le Connestable. commandee à la posterité: car comme vous sca-

*Combien
d'hypocrisie
il y a en
matiere des
armes.*

*Mort heu-
reuse de
Monsieur le
Connestable.*

uez il estoit né & baptizé au bourg de Montmorency, situé au Parisis. Tellement qu'à bonne raison il pouuoit estre nommé Parisien, infiniment aimé & chery du Roy Henry second de ce nom, par la beneuolence duquel il acquit vne infinité de grands biens & honneurs, feit plusieurs exploits d'armes tant qu'il vesquit, & en fin aagé de quatre-vingts ans ou enuiron, estant Lieutenant general du Roy au milieu d'une armee, il fut tué combatant pour sa foy, & pour son Roy, deliurant le lieu dont il auoit pris naissance d'un long siege. Recherchez telles histoires qu'il vous plaira, vous ne trouuerez Capitaine qui auectant de belles remarques ait couronné sa vie d'une si illustre fin. La Royne mere voulant honorer d'un mesme trait, & la memoire du Roy son mary, & les seruices de ce seigneur, luy a faict faire obseques de Roy. Ce qui n'aduient encores iamais à nul seigneur de la France. Parce qu'en son conuoy a esté portee son effigie portant sur le visage la remembrance des playes qu'il auoit receuës. Son corps & son effigie demeurerēt à la Royale vne nuit dans l'Eglise, nostre Dame: & le lendemain se trouuerent toutes les parroisses & Eglises pour accompagner le conuoy: & encores toutes les dizaines en armes, souz leurs enseignes, pour honorer la memoire d'un si grand guerrier. Son cœur a esté enseuely pres de celuy du Roy Henry son bon maistre, & son corps au sepulchre de ses ancestres en la ville de Montmorency. Plusieurs poëtes se sont vouëz, à dresser des epitaphes &

*Obseques
du Connestable.*

tombeaux en sa louange. Moy-mesme y ay voulu auoir part. Ie vous enuoye celuy que i'ay fait. Vous me manderez ce qu'il vous en semble. A Dieu.

Tombeau de Messire Anne de Montmorency Pair & Connestable de France.



*VNE tremblante main, & d'un œil
plein de larmes,
Il faut qu'à mon esprit ie dresse mille
allarmes,*

*Ne pouuant descouvrir sans ineffable deuil,
La perte de haut pris qui couure ce cercueil:
Ce grand Montmorency, quel'impiteuse guerre
Nous a ialousement rauy de ceste terre:
Montmorency auquel & la vertu, & l'heur,
Jusqu'au dernier soupir ont voulu faire bon-
neur.*

*Car si (Passant) en peu de sçauoir as enuie,
En priuè ou public tout le cours de sa vie,
Jamais France ne veit François peut estre né,
Pour estre à si grand heur que cestuy destiné.*

*En premier s'il te plaist repasser son mesnage,
Quarante ans l'ont lié à vne Dame sage,
Sage s'il en fut oncq, dont il eut douze enfans,
Deux Marechaux de France, & les dix triom-
phans*

*Tant en biens, qu'en honneurs, encores pleins de vie,
Fors deux qui deuant luy sont morts pour leur patrie:
L'un gendre, & l'autre fils: Heureux vrayement re-
mords*

Tant des dix suruiuans, que des deux qui sont morts.

Et si de son privé au public tu veux tendre,
Encor trouueras tu dès sa ieunesse tendre,
Que sa fortune, ainçois sa vertu, de prin-sault
Le poussa entre nous au degré le plus hault:
L'ayant ensemble fait Connestable & grand Maistre,
A fin de faire à tous d'un mesme fil parestre
Par ces deux, qu'il estoit tout aussi bon ouurier
Des affaires de paix, comme braue guerrier.

Or que ceste grandeur en luy fust bien logee,
Huit fois il combatit en bataille rangée,
Faisant assez sentir aux Princes plus puissans,
Quels estoyent ses efforts, quel estoit son bon sens.

De cinq Rois seruiteur, aux quatre il fait seruire,
Et au dernier il fait de son corps sacrifice,
Sur son octantiesme an: honoré & chery
De chaque en son endroit, mais sur tous de Henry.

Donc cest heureux Seigneur parfaissant sa carriere
N'eut oncq en ses desseins la chance trauersiere?

Donc ce gentil cerueau, par vn sage discours.

Sans desastre passa de sa vie le cours?

Non: il estoit nê homme, & iamais la fortune

Ne se fait aux humains à tousiours opportune.

De l'enuie il sentit vn coup le desarroy,
S'absentant pour vn temps de la Cour de son Roy,

Et le hazard encor qui les plus hant trebuche,

Ialoux de son honneur luy liura double embusche,

L'une au iour S. Laurent, & l'autre devant Dreux,

Car bien qu'il combatit, comme vaillant & preux,

Si fut-il pourtant pris: mais toutes ces alteres

N'amoindrirent de rien ses fortunes prosperes.

Celuy fut vn malheur qu'une absence de Cour,

Mais son heur luy brassoit vn plus heureux retour,

*Et pour dire le vray, ce que malheur on pense,
Le feit à son retour, le premier de la France.*

*Ce luy fut un malheur qu'une double prison,
Mais luy qui oncq ne fut pris que de la raison,
Monstra que ce malheur n'auoit point sur luy
prise,*

*Ourdissant prisonnier tousiours quelque entrepri-
se.*

*Ainsi fit-il deux paix en ce double danger,
L'une entre les subieis, l'autre avec l'estranger:
Estant par tout le cours de sa vie si brave,
Que mesme la fortune il fit sous luy esclau.
Estant pour son pays si heureusement né,
Qu'au profit de nous tous, son danger s'est tourné.
Aussi n'eut-il oncq rien plus cher en sa pensée,
Que voir sa nation sur toute autre auancee.*

A tant iusques icy tu as sa vie appris.

Or entends maintenant quelle fin il a pris.

*Dedans Paris estoit le Roy & son armee,
Et la religion que l'on dit reformee,
Au moins ses partizans estoient campez deuant:
Montmorency sema maints propos en auant
De paix, pour rallier le suiet à son Prince,
A fin de garentir de degast la Prouince,
Craignant (comme plusieurs) qu'un plus piteux
destin*

*Ne nous eust apporté ce discord intestin:
Plusieurs fois il ietta, mais en vain ceste pierre,
Car & l'air, & le ciel, ne souffloyent qu'une guer-
re:*

*Les Astres, les deuins cornoyent de tous costez,
Carnages, meurdres, morts, sacs, feu & cruau-
tez.*

Parquoy

Parquoy voyant la France estre pleine de rage,
 L'Estat bouleuersé d'un forcené courage,
 La iustice, le bien, l'honneur, le droit banny,
 Que par le vice estoit le vertueux honny,
 Que le pere à l'enfant, & l'enfant à son pere,
 Sous le masque de Dieu dresseoit un improperé,
 Et que chacun pippe d'un espoir mensonger,
 Contre son propre sang appelloit l'estranger,
 Pour courir à la fin qui nous est preparée,
 Ainsi que le Veneur se trouue à la curée,
 Brief que le tout estoit en ce pays renclos,
 Pesle mesle dedans un abisme & chaos,
 Sans espoir de concorde. Adonc, dist-il, Encore
 Faut-il qu'à ceste fois ma memoire i'honore,
 Et qu'on sçache à iamais que tout d'un mesme
 poix

Montmorency sceut faire, & la guerre, & la
 paix?

Ei puis qu'à ceste fois un chacun se machine,
 Par auenglé discours, à l'ennuy sa ruine,
 Je veux vaincre & mourir : ne pouuant voir
 deffait

De ses propres enfans le pays qui m'a fait.

Ce dit, soudain ses gens en bataille il ordonne

De François à François l'escarmouche se donne:

Qui nauré, qui tué, l'un tombe, l'autre pris,

Le ciel-mesme eut horreur des lamentables cris.

O François genereux, vous pouuiez vaincre ensem-
 ble,

Tout ce que le Leuant iusqu'au Ponant assem-
 ble.

Là ce noble vieillard monstra d'un cœur hardy,

Qu'il n'auoit lors le bras vieillement engourdy,

Enfonçant esquadrons, or' d'estoc or' de taille,
 Et ia certain estoit du gain de la bataille,
 Ia du sang ennemy le champ estoit baigné,
 Quand son heur qui tousiours l'auoit accompai-
 gné,

En ce malheur public qui vugnoit par la France,
 Luy voulut faire encor à ce coup assistance.

Car aussi que pouuoit mieux eschoir à cœur frâc,
 Tel qu'estoit cestuy-cy, que sceller de son sang
 Sa foy, sa preud'hommeie, & tesmoigner l'enuie
 Qu'il auoit d'exposer pour son Prince sa vie:

D'un coup de contelas il eut le chef blessé,
 Et d'un coup de pistole il eut le dos percé.
 Il cheut, mais luy craignant que ceste grande chen-
 te

N'apportast à ses gens quelque douteuse esmente,
 S'enquist premierement de SanZay, si le champ
 (Encor qu'il fust blessé) demeuroid à son camp:
 Comme il l'eust assuré que l'issüe estoit telle,
 Il commanda qu'on meit dessus son corps un voile,
 A fin de n'estonner par sa blesseure ceux
 Qui de vaincre & tuer n'estoyent lors paresseux.

Puis dist: A toy Seigneur, ô mon Dieu, ie rends
 gloire,

Decouronner ma fin d'une telle victoire,
 Beni sois-tu Seigneur, de quoy si à propos
 Ie mets & mon bon Roy, & Paris en repos:
 Si non repost total d'une guerre ciuile,
 Faisant au moins leuer le siege de la ville.

Sur ce mot on l'enleue, & comme on l'emportoit
 Vngendarme passant demande qui c'estoit.
 Montmorency (dit on) mais luy de forte haleine,
 Tu ments, Montmorency combat en ceste plaine.

Ainsi fut ce guerrier dans Paris apporté,
Où de ses mal veillans mesme il fut regreté:
Ainsi deux iours apres il termina sa vie,
Vainqueur de l'ennemy, & vainqueur del'enuie.
Heureux Seigneur, heureux tant que tu as vescu,
Plus heureux que mourant tout contraire as vaincu.
Comme si le Daimon qui garde nostre France,
Eust fait avec le tien eternelle alliance,
Et que pour tout iamais par compromis iuré,
Le tien se fust de luy, luy du tien asseuré,
Tant que la France s'est heureusement trouuee,
Et fortune de toy a esté conseruee,
Et tant que ton bonheur t'a aussi conserué,
De la France l'Estat s'est tres-heureux trouué,
Comme si par commun entrelas, la fortune
De la France & la tienne, eust esté de deux, vne.
Et ores que les cieux par un iuste courroux,
Se sont ireusement liguez, encontre nous,
Tu es mort, & mourant, tout va de telle sorte
Que nostre France aussi avecques toy est morte.
La France florissant tu ne pouuois mourir,
Et la France, toy vif, point ne pouuoit perir.
Tel estoit le destin, que d'une mesme course,
La sienne estoit en toy, en elle ta ressource.
Parquoy pour tout tombeau (Passant) sçache,
qu'ICY
GIST LA FRANCE ESTENDUE
AVEC MONTMORENCY.

*A Monsieur de Querquifinen seigneur
d'Arduilliers.*

*Monsieur le
Duc d'An-
jou frere
du Roy
faict Lieu-
tenant gene-
ral de
France.*



PRES la mort de Monsieur le Con-
nestable on a estimé son estat estre
de telle conséquence pour les trou-
bles où nous sommes exposez, qu'il
valoit mieux le tenir en surseance que d'en
pourvoir nul des Princes & grands seigneurs.
Au lieu de cela, le Roy a mis toute l'intendan-
ce generale des guerres & des affaires de Fran-
ce sous Monsieur le Duc d'Anjou son frere.
Vous sçavez qu'il est encores fort ieune, & bié
qu'il soit accompagné de plusieurs belles pro-
messes de nature, si n'a-il l'experience. Ce dé-
faut luy sera suppléé par les sages seigneurs qui
luy assistent. Mais ie souhaiterois qu'il y en
eüst vn entr'eux qui eut sous l'autorité de ce
ieune Prince vn controle general sur tous les
autres. Cela a aucunement fortifié l'ennemy,
qui a pris la route de Châpaigne pour accueil-
lir ses Reistres, en deliberation de nous mal
traiter. Toutes-fois Dieu nous a regardez d'un
œil de pitié. La paix a esté faite & conclué en-
tre les subiects du Roy. L'edict publié le vingt-
septiesme de Mars tout ainsi que le vingt-sep-
tiesme Septembre precedent les troubles a-
uoient repris leur commencement. Ceux de
la religion remis en leurs biens, dignitez &
prerogatiues, tant en general que particulier:
nonobstant quelques arrests ou iugemens cō-
tre eux donnez. En contr'eschange de quoy

*L'Edict de
Pacification
en Mars
1598.*

ils ont rendu au Roy toutes les villes qu'ils auoyent surprises, hormis vne ou deux. Ce n'est pas vn petit trait pour le Roy d'auoir, en espargnant la peau d'une infinité de ses subiects, regaigné par vne peau de parchemin toutes les villes dont les autres s'estoyent emparez. A Dieu.

*A Monsieur de Querquifin seigneur
d'Ardinilliers*

LE temps n'est encores disposé à vne *Deportement de nous autres François, pendant la courte paix de 1568.*
paix bien fermee. Car combien que les Huguenots se foyent despouillez de leurs forces, & retirez chacun en leur chancune, le Roy depuis la publication de la paix n'a point licentié ses gens de guerre. Et qui plus est il a fait mettre garnisons par tous les ponts & passages pour empescher les aduenues. Ie ne sçay à quelle fin cecy se fait. Mais les plus clair-voyans se persuadent que c'est pour empescher les Huguenots de se reünir. S'il y a en ceci quelque embusche (que ie ne croy) certainement ils seront au dessous de toutes affaires & sans esperance de ressource. Par ce que ie voy auourd'huy le Prince de Condé en Bourgogne dans la maison de Noyers, Monsieur d'Andelot en Bretagne, Monsieur de la Roche-Foucaut en Angoulmois, Monsieur d'Acier en Languedoc, les Vicomtes de Monglar & Berniquet en Gascongne, les seigneurs de Genly & Mouy en Picardie, le Comte de Montgommery en

Normandie. Ce n'est pas vn petit conseil de les auoir en ceste façon escartez les vns des autres. Croyez qu'ils auront prou d'affaires de se r'allier qui les pourfuiura chaudement. A Dieu.

A Monsieur d'Ardinilliers.

*Suite du
mesmedis-
cours.*



*Faute grā
de d'auoir
rompu la
paix de 68.
ou de n'a-
uoir mieux
executé la
roupture.*

E ne veux pas dire que ce conseil fut bon ou mauuais. Ia à Dieu ne plaife que i'interpose mon iugement sur affaires d'estat. Bien vous diray-ie que s'il a esté tel que l'on le publie, & qu'il eust esté pourfuiuy sans relasche, iamais les Huguenots ne furent en tel desarroy, comme ils se fussent trouuez : mais comme il aduiant ordinairement que les affaires de la France ne se font iamais qu'à demy, le malheur a voulu que nous ayons mis trop vîstement des gardes aux ponts & passages, pour puis laisser froidement ralentir nostre entreprise. Et afin que vous entendiez comme les choses sont passées, toutes les villes n'estoyent pas encores rendues, quand les Huguenots s'apperceurent que l'on fermoit ainsi les passages. Au moyen dequoy les villes de Montauban & Sanxerre ne voulurent obeïr à l'Edict. Et quant aux Rochellois bien qu'ils ayent donné entree dans leur ville au seigneur de Iarnac leur ancien gouuerneur, si n'ont-ils voulu receuoir les garnisons que le Roy y vouloit mettre, encores qu'il ait depesché le Marechal de Vieille-ville (seigneur trespolic) pour les induire de receuoir ses

commandemens. Cependant il a couru vn
 sourd bruit que l'ô vouloit inuestir les Hugue-
 nots. Qui a esté cause que l'Admiral, qui s'e-
 stoit retiré à Tanlay (comme homme fin & aui-
 sé) est venu trouuer le Prince à Noyers suiuy
 de cinquante cheuaux : luy remonstrant que
 desejourner plus longuement en ce lieu, c'e-
 stoit attendre leur ruine. Vrayemét ie ne trou-
 ue point traict de nostre histoire si esmerueil-
 lable que cestuy. Il sembloit que les Hugue-
 nots ainsi espars çà & là, & les passages clos,
 comme ie vous ay escrit, qu'il leur seroit im-
 possible de se r'allier. Or voyez comme Dieu
 a dissipé en cecy nos conseils. Monsieur le
 Prince & l'Admiral partent de Noyers le xxi.
 iour d'Aoust, accompagnez de leurs familles
 & de telle escorte qu'ils s'estoyent peu inopi-
 nement pourchasser. Les vns montez à che-
 ual, les autres dans des chariots: accueillans
 nouuel aide, à mesure qu'ils gaignoyent pais.
 Et parce que les passages des ponts leur e-
 stoyent boucheez, estans arriuez à Bony sur
Loire, ils ont trouué la riuiere gayable pres
 1568.

*Lors que
 les Hugue-
 nots pense-
 rent estre
 au dessous
 de toutes
 choses,
 leurs affai-
 res leur re-
 vsirent
 à souhait
 en l'an*

Sanxerre; & l'ayant trauersee, ont commen-
 cé de reprendre leurs esprits, & de marcher
 avec plus d'assurance qu'auparauant. Ie ne
 puis pèser que ceux qui tiennét la clef des affai-
 res de France pensassent en fermant les ponts,
 enfraindre l'Edict de la paix: ou si telle estoit
 leur intention, il me semble qu'ils ont fait vn
 pas de clerc, d'auoir donné le loisir aux autres
 d'euader. Mais entendez le surplus: Comme
 il aduient ordinairement qu'apres auoir failly

*Le hazard
seruit de di-
cours aux
Huguenots
sans y pen-
ser.*

aux occasiōs, nous auons accoustumé de nous
chatouiller par quelques nouuelles excuses,
aussi ceux qui se donnoient la loy de iuger des
coups, disoyent qu'il les falloit laisser aller &
qu'eux mesmes s'alloyēt mettre dans les filets,
s'esslongnans de l'Allemagne, leur secours or-
dinaire, & allans fondre en vn arriere-coing
de la Guienne, d'où malaisemēt ils pourroyent
sortir. Mais il leur en a pris tout autrement:
Par ce que iamais les affaires ne leur vindrent
tant à souhait, comme ils firent lors sur vne
premiere entree, plus par hazard, que par dis-
cours. Car comme le Prince de Condé auan-
çoit ainsi chemin sans estre suiuy, l'on despes-
cha quelques gens pour surprendre le Cardi-
nal de Chastillon, qui lors estoit à Beauuais,
& pareillement autres pour se saisir des Sei-
gneurs de Genly, Mouy, & Moruilliers: tous
lesquels toutesfois se sauuerent de vistesse.
Le Cardinal presque reduit en termes de de-
sespoir s'embarque au Tresport, & fait voile
en Angleterre, où il est surgy à port de salut.
Les trois autres apres s'estre quelque temps
cachez, se sont mis à costoyer la frontiere
de Picardie, amassans petit à petit gens, les-
quels pour la necessité du temps sont fort
ioyeux de se retirer sous leurs enseignes.
Infortunee inesperee qui leur est retournée
à plus grand profit, que si avec vn pro-
fond discours ils eussent conduit leurs affaires.
Car ces trois seigneurs ont seruy puis apres
d'escorte pour introduire les Reistres qui sont
venus à leur secours, & les conduire, comme à

la main par toute la France. Et le Cardinal estant pres de la Royne d'Angleterre a seruy d'Ambassadeur aux siens pour moyenner enuers ceste Princeesse argent. Le malheur des Huguenots leur fait à ce coup coucher de leur reste : Parce que les seigneurs d'Andelot, Môtgommery, la Noüe, Lauerdin, & autres de leurs partizans, apres auoir faict quelques es-fais de fortune se sont ioints avec le Prince; comme aussi a faict la Royne de Nauarre, sui- uie de grande noblesse. Ceste premiere glace rompue, il est impossible de vous dire combien en peu de temps leurs affaires leur ont reüssi à souhait, tout au rebours de ce quel'on s'estoit promis d'eux. Leur premier rendez-vous a esté à la Rochelle: Et depuis ils se sont faits mai- stres des villes de Congnac, Fontenay, Meslay, Partenay, Niort, Saint Mexant, Chastelle- raut, Angoulesme, Saint Iean d'Angely, Pôs, & Blaye, des vnes sans coup ferir, des aucunes par force, & des autres ou par intelligences, ou par composition. Ils semble qu'ils aillent avec la croye marquer seulement les logis, & atten- dent de iour à autre nouuelles forces de Lan- guedoc, sous la conduite du seigneur d'Acier. Et qui est chose que ie ne veux oublier de vous escrire, combien qu'ils prennent les armes sous le pretexte de Religion, si ont-ils donné à leur entreprise nouueau tiltre, l'appellant *La Cause*. Mot qui s'est insinué entr'eux par vne forme de Republique populaire, pour monstrier qu'é ceste querelle chacun deuoit contribuer, com- me y ayant le petit en son endroit pareille part.

que le plus grand, & à peu dire que c'est la cause commune d'eux tous, tant en general qu'en particulier. Je ne sçay quelle sera l'issüe de ceste grande tragedie. Encores que ie m'assure que Dieu ne permettra pas à la longue que le subjet triomphe de son seigneur souuerain, si est-ce que ie souhaite que ceux qui manient l'Estat, bannissent d'eux la dissimulation & hypocrisie. Et ne veis iamais aduenir grand fruit à celuy qui fauce sa parole: specialement quād les choses se sont passees sous le formulaire de la foy publique. A Dieu.

*A Monsieur de Querquifinen seigneur
d'Ardinilliers.*

*Mort de
Monsieur
le Prince
de Condé.*



Es nouuelles sont arriuees en ceste ville, de la mort de Monsieur le Prince : Chacun s'esioiit depuis le plus grand iulques au plus petit; moy seul, au milieu de ceste ioye publique, ie ne m'en puis resoudre. Je suis doncques deuenu Huguenot depuis que ne m'auiez veu. Dieu m'éuoye plustost la mort. Le mestier n'en vault rien, ny pour celuy qui l'exerce, ny pour celuy contre lequel il est exercé. Il ne nous a apporté que la ruine generale & vniuerselle de nostre estat: mais ie vous prie vous ramenteuoir comme les choses se sont cy-deuant passees. Lors que les troubles commencerent en l'an 1561. il y eust deux grands capitaines, Monsieur de Guise pour les Catholiques, l'Admiral pour les Huguenots: L'un & l'autre pour s'autoriser, se procurerent deux Princes

du sang: celui-là, le Roy de Nauarre, cestuy-cy le Prince de Condé son frere. Car vous sçauiez quel rang tiennent les Princes du sang entre nous, & par special pendant les minoritez de nos Roys. Sous ces deux grandes bannieres, chacun donna air à ses entreprises, gagnant credit petit à petit sur ceux qui estoient de sa suite. Mesmes feu Monsieur de Guise, sur lequel toute la noblesse Catholique auoit l'œil fiché, ores que tous les mandemens emanassent sous le nom & autorité du Roy de Nauarre: Lequel il pleut à Dieu d'appeller à soy au siege de Roüen. Et lors ie voyois plusieurs personnes qui s'en lamentoyent, comme si nostre cause en fust grandement affoiblie: auxquels par vn contraire aduisie disois, qu'il ne s'en falloit point affliger. Car si du commencement il fust mort, il eust esté mal aisé à Monsieur de Guise, de s'en faire croire, mais la querelle estant depuis esbranlee, & ayant sous le nom du Roy de Nauarre empieté l'autorité, il pouuoit de là en auant sans lanterne marcher luy seul par la Frâce au milieu de nos tenebres. Comme ie le predy, il aduint: Parce qu'il y besongna de sorte, n'estant plus controulé d'aucun, que s'il n'eut esté assassiné deuant la ville d'Orleans, ie m'asseure que la race des Huguenots fust ores totalement extirpee. Ie fais presque pareil iugement en l'accident de nouuel aduenue en Monsieur le Prince. Il falloit du commencement que l'Admiral conduisit toutes ses affaires, sous le nom d'un grand Patron; autrement il fust demouré lousche. La vigilance,

l'esprit, & le temps, luy ont depuis apporté auctorité sur ses troupes. Et neantmoins ne pensez pas que le Prince, qui estoit genereux, magnanime, & dont les actions residoyent principalement au cœur, condescendit en tout & par tout aux volonteze de l'Admiral. Tellement que c'estoit parauenture vne espine au pied deluy, quil'empeschoit le plus du temps d'aller où il destinoit: Laquelle luy estât maintenant ostee, il vsra deormais de ses conseils absolument souz le nom desieunes Princes, qui pour l'impuissance de leurs aages ne le pourrôt controuler. Vous iugerez par là si par ceste nouvelle mort, nous en demeurons grandement aduantagez. Et pour vous dire en vn mot, s'il y a chose pour laquelle ie m'en doie resioiir, c'est que ie remarque en l'Admiral vne fortune trauersiere, laquelle depuis tous ces troubles estoit soustenuë de celle de Monsieur le Prince. Et y a grande apparence qu'avecques la fortune de l'un, celle de l'autre ne commence d'ores en auant à decliner: encores peut estre que par ceste mort il pense donner plus prompter ressource à ses opinions. A Dieu.

*A Monsieur de Marillhac. seigneur de
Ferrieres controulleur general de
l'Espagne.*



E balançois entre l'ouy & le né-
ny : non que ie ne fusse asseuré
de nostre victoire, mais ie crai-
gnois que la renommee venant
pardeçà ne luy eust augmēté les
aïles, quād vos lettres m'en ont rendu du tout
certain. Comment? que chacun soit venu aux
prises, ait combatu de main à main, de rang en
rang, soit demouré en ceruelle, & qu'il y ait
eu telle defaite de l'ennemy, & si peu de perte
des nostres? Qui est celuy qui ne voye que dieu
s'est mis pour nous de la partie? C'est doncques
à nous maintenant de le loüer & magnifier en
ses œuures, si par le passé nous auons esté pa-
resseux de ce faire: & sur tout bannir de nos
esprits l'insolence, ie veux dire apprendre à ne
contemner nostre ennemy: estant cela cause
que des grandes victoires procedēt puis apres
les grandes routes. Or de ma partie me pro-
mets que tout ira de bien en mieux, non seule-
ment pour en voir desia voler les esclats à bon-
nes enseignes, mais aussi que ie fais estat, que
tout ainsi, que le desir de guerroyer seiourne
ordinairement plus en vn esprit ieune & gail-
lard, aussi plussômes nous vieux, & plus l'heur
& fortune de la guerre s'eslongne de nous, ores
que pensions estre plus pratics & experimētez
en ce sujet. tellement que ie ne voy gueres de

*tournee de
Montcon-
tour, où la
fortune
tourne vi-
sage aux
Huguenots.*

*Que les
vieux Ca-
pitaines
qui ont
couru gran-
de fortune,
doivent
craindre de
s'abourter
aux ieunes.*

vieillesse, quoy qu'elle ait esté longuement aguerrie, qui en telles affaires ne se trouue en fin supplantée par vne ieunesse gaillarde. Ainsi le veit cest heureux Cræsus, maistre de tant de victoires, mené à la raison par vn ieune Roy Cyrus. Ainsi le vieil Darius, par Alexandre, n'ayant encores vingt & huit ou vingt & neuf ans. Et s'il vous plaist que sans mendier exemples estrangers, nous demourions dans les bornes de nostre Royaume, & de nostre temps: en ceste façon veismes nous ce grand Empereur Charles cinquiesme sur son vieil aage auoir en tout cedé la place à la fortune du Roy Henry deuxiesme, pere de nostre Roy: & le Marquis du Gast, ancien capitaine, defait à la iournée de Cerizoles par Monsieur Danguien ieune Prince. Voire que si sans nous flatter nous voulons mettre en ligne de compte nos peres, ainsi furent Monsieur le Connestable à la iournée de saint Laurent, & apres luy Monsieur le Marechal de Termes, tous deux tres-anciens capitaines, defaits par vn ieune Prince de Sauoye. Brief c'estoit ce que disoit Pompee encores ieune à ce grand & vieil Dictateur Sylla, qui estoit venu à fin de tant d'affaires, que plus de nations adoroyent le Soleil leuant, que le couchant. Et c'est ce que luy-mesme esproouua depuis, enflé d'une infinité de victoires, quand il voulut heurter sa vieillesse, cōtre la nouvelle fortune de Iules Cesar: & de mesme façon Marc Antoine vieux & expérimenté capitaine contre le ieune Octauien. Ceste proposition a tant d'exemples particuliers, que ie ne

douteray iamais d'alambiquer de toutes ces particularitez vne propositiō vniuerselle, pour soustenir qu'il n'y a chose que le vieil guerrier doiue tant craindre que de s'attacher à celuy auquel la fortune commence de poindre. Le *Heureuse* vous escriis cecy nommément, par ce qu'il n'y *fortune qui* en a point plus bel exemple que du sujet que *s'est rencō-* nous traittons. Nostre France auoit produit *tree en no-* quatre grands chefs & capitaines, Monsieur de *stre Roy* Guise, Monsieur le Connestable, Monsieur le *portāt iors* Prince, & l'Admiral: les deux premiers qui a- *le tiltre de* uoyent esté employez en grandes charges sous *Duc d'An-* le defunct Roy Henry, & les deux autres qui *jou.* s'autoriserent & feirent grands par le remuemēt de la religion. Nous auons eu aussi quatre grandes iournees les vns encōtre les autres: celle de Dreux, de S. Denis, de Chasteau-neuf, & encores celle de Montcōtour dont m'escriuez. La premiere sous la conduite des seigneurs de Guise & Connestable: la seconde, sous celle du Connestable seulement. Et combien que nous nous feissions accroire que la victoire estoit nostre en l'vne & l'autre de ces iournees, & que pour ceste cause nous feissions plusieurs demonstrations d'allegresse au milieu d'vne ruine & calamité publique, si est-ce que ceux de la religion n'en faisoient pas moins de leur costé: donnans à entendre à chacun, que si en la premiere bataille le Prince de Cōdé leur chef auoit esté pris, le semblable estoit-il aduenue à Monsieur le Cōnestable, & qu'outre ce y auoit esté tué Monsieur le Marechal de saint André, qui n'estoit pas vn petit arc-

boutant de nostre party:& quant à la seconde, que le mesme Conneftable en auoit esté rapporté tellement nauré, qu'il en auoit rendu quelques iours apres l'ame à Dieu. Mais depuis que M^oseigneur frere du Roy est entré en jeu, la chance s'est tournée de tout point. Car en la iournee de Chasteau-neuf, non seulement les autres ont esté mis en route, mais qui plus est Monsieur le Prince est demeuré sur le champ: & en celle de Montcontour y a eu vne si grande boucherie des leurs, & si peu de perte des nostres, comme m'escruez, que quelque hypocrisie quel'on apporte en telles affaires de guerre, l'Admiral est contraint, & de parole, & d'effet, de recognoistre que la victoire nous est pleinemēt acquise. Ie ne puis presque mieux comparer ceste histoire, qu'aux guerres de ce braue Carthaginien Annibal, lequels'estât dès son enfance opiniastré à la ruine de Rome, se fit quelques annees voye par toutel'Italie, sās trouuer resistance à propos:& combien qu'on luy eut diuerfement opposé, tantost vn Marcellus grand guerrier, tantost vn sage Fabius, si n'en peurēt ny l'vn ny l'autre venir à chef, ains fut la grandeur de sa fortune bouclée en celle du ieune Scipiō, avecques vne fin fort luctueuse & tragique. Autant en est-il pris à l'Admiral grand & signalé capitaine en son malheur. Car tout ce que les seigneurs de Guise & Conneftable (deux des premiers capitaines de nostre siecle, & nostre Frāce) n'ont peu obtenir sur luy, a esté reserué à la ieunesse de nostre ieune Duc d'Anjou, & à tant ie me persuade que par luy
se termi-

se termineront tous nos troubles, tout ainsi que par l'entremise de Scipion finit le fort de la guerre des Afriquains encontre les Romains. Je m'estendrois plus amplement sur ce sujet, mais il me semble que ie voy delia tout autour de vous vne infinité d'importuns qui me maudissent du tēps qu'ils perdēt pendant que vous vous amusez à lire la presente. Toutesfois il est aisé d'y remedier. Car tout ainsi que ie la pouuois faire plus courte, si i'eusse voulu, aussi vous pouuez-vous dispenser de la lire toute. Parquoy pour contenter vn chacun il vaut mieux que ie sonne la retraite. toutesfois auāt que de me fermer, ie vous remercieray humblement de l'honneste offre que me faites pour ma maison de Mainxe, ie voulois dire la vostre. Si vostre chemin s'y addonne, vous y trouuerez vn fermier tres-homme de bien, lequel à mon iugement aura eu bonne part à la calamité du temps. Si vous le garentissez de plus grande perte, ce sera vn nouuel accroissement d'obligation que i'auray en vous. D'une autre chose vous veux-je prier : dedans la ville de Cōgnac ma femme a vne maison bien meublee, dont les meubles luy appartiennent (c'estoit le seiour de son ayeule paternelle) ie me doute que les Huguenots auront faict vn bel inuentaire de tous ses meubles. Je vous prie que sous vostre authorité le demeurant me soit conserué. Je suis grandement ioyeux du contentement que vous rend vostre fils aîné, mais marry que ne m'ayez faict part de l'anagramme qu'il a faict. Cela vous doit occasionner

de tenir, vn peu plus que ne faites, vostre corps & esprit en espargne, pendant que maniez toutes les affaires del'Espargne. Ces vins nouueaux dont m'escriuez; ces chasses, ces tra-uaux des champs, & ces veilles continuës que supportez, me font craindre de vostre personne, comme nous craignons tout en celuy que nous aymons. Quant à vos petits mignons, ils se portent bien. Vray que Louys a eu quelque petit assaut de fieure. Mais il a esté si bien secouru par Monsieur le Grand, que graces à Dieu il est sain & dru. A Dieu.

*A Monsieur de Querquifin seigneur
d'Ardinilliers.*

*Edict de la
Pacificatio
de l'an
1570.*



N fin la paix a esté concludë & publiée en nostre Cour de Parlement le dixiesme d'Aoust dernier passé. C'est finir par où nous deuions commencer, si nous eussions esté bien-

sages. Mais en telles affaires il nous en prend comme des procez, ausquels il ne faut iamais parler d'accord, que nous n'ayons premiere-ment espuisé le fonds de nos bources. Aussi en ces calamitez publiques il est impossible de nous pacifier, que lors que nous-nous voyons au dessous de toutes affaires. A la mienne volonté que nous n'eussions les yeux esbloüis. Vray Dieu que nous verrions de changemens aduenus par le moyen de chaque troubles. Les premiers quel'ô appelle d'Amboise nous apor-terent la cōiueance du Magistrat aux presches

*Combië de
nouualitez
ont esté in-
troduites
en France
à l'ocasio
des trou-
bles.*

& exercice de la nouuelle religion, l'erection en gouuernement de quelques Prouinces assises au cœur de la France: les seconds furent cause qu'il n'y eut presque ville où l'on ne creast vn Gouverneur particulier pour faire teste aux Huguenots: & ce qui fut lors introduit par vne iuste semonce du temps, s'est depuis tourne en police, iusques à huy à la grande foule & oppression du peuple. D'auantage combien qu'auparauant il n'y eust que le Roy qui eust gardes autour de soy, toutesfois chaque Gouverneur general de Prouince pour l'asseurance de sa personne & estat, commence sous l'autorité du Roy, d'auoir gardes aux despens de nous. Ce qui s'est continué, nonobstant quelque Pacification qui ait esté faicte. S'augmentans par ce moyen les frais & leuees extraordinaires, à mesure que le moyen defailloit au peuple d'y fournir. L'adiouste qu'après la paix faite, le Roy erigea Roques & Citadelles en quelques principales villes du Royaume, pour euer de là en auant aux surprises. Et en outre furent adoptez au Conseil priné les cinq premiers Presidens de nostre Cour. Et pour comble de malheur fut par autorité publique vendu du bien de l'Eglise. Toutes ces choses sont incogneuës à nos ancestres. Et ces derniers troubles de lxvij. iusques en lxx. nous apportèrent vne confusion & meslange des premiers ordres de la Frâce. Par ce que le Roy n'ayant argent à suffire pour recompéser tous les Gentils-hommes importuns qui se presentoyent deuant luy, on trouua double

expedient de les recognoistre en parade. Estas les aucuns faits Conseillers au Conseil priué, aux honneurs tant seulement : & aux autres donné l'ordre de saint Michel. A maniere que pour le nombre effrené des vns & autres qui furent lors creéz, ces deux colleges tomberent presque au mespris & contemnemét d'un chacun. Je remarque encores un poinct, que pendant que nous faisons contenance de combattre pour l'Eglise de Dieu, on s'est accoustumé de recompenser les Capitaines & Gentilshommes en Eueschez & Abbayes, qu'ils tiennent sous le nom de leurs Custodinos & depositaires. Et qui est encores vne chose pleine de pitié (qui monstre un grand changement & renuersement de l'Estat) au lieu où par les paix precedentes on se contentoit de la foy publique du Roy, & de l'emologation faite aux Cours souueraines de France: en ces derniers troubles, comme si on eust negocié avec un Prince estranger, on demanda certaines villes par forme d'ostage & de post. C'est le fruit que nous apporta la petite Paix de soixante huit. Or en quelque façon que les choses se soyent passées, ie loue Dieu de nous auoir renuoyé le repos. J'aime mieux vne fièvre intermittente, que continuë. Et quant à moy ie prieray tousiours Dieu avec l'Eglise, qu'il luy plaise nous donner sa paix *In diebus nostris*. Nos enfans prieront pour eux en leur saison. A Dieu.

A Monsieur Loysel Aduocat.

Royez que la partie est malfaiçte,
toutes & quantes-fois que nous-
nous iouïons à nos Maistres. Ie ne
voy point que tost ou tard il ne

*Mort de
l'Admiral
de Chastil-
lon.*

nous en prenne mal. Telsmoing ce grand Con-
nestable de Luxembourg du temps du Roy
Louys vnziesme. Vous souuiet-il que quand
l'Admiral arriua en ceste ville avec vn si grand
appareil, receu & bien-veigné de tous, ie vous
dis lors qu'il eust esté tres-heureux s'il fust mort
en ce periode, le voyant, aprestant de trauer-
ses, embrassé d'vn si fauorable accueil de son
Prince? Il sembloit que ie preueisse ce qui luy

est depuis aduenu. Mais voyez, ie vous prie,
comme quand nostre heure est venuë, nous ne
la pouuons eiter. Sur le commencement des
troubles de lxxij. Monsieur de Toré ayant esté
enuoyé par deuers luy de la part du Roy, pour
l'attirer en Cour, on dit qu'il luy respôdit qu'il

*Côme nous
ne pouuons
fuir nostre
malheur
quand no-
stre heure
est venue.*

n'y auoit point de Comte d'Aiguemôt en Frâ-
ce. Voulant dire qu'il donneroit si bonne po-
lice à son fait, qu'il ne seroit point surpris côme
le Comte d'Aiguemont, pour en faire vn exé-
ple public. Depuis ayant passé tât de destours,
apres que la paix de lxx. fut faicte, il fut propo-
sé en vn conseil solemnel tenu à la Rochelle,
sçauoir si luy & les siens se deuoient achemi-
ner par deçà avec le Roy de Nauarre, à la so-
lemnization de son mariage. Auquel lieu il
fut soustenu par toute la compagnie, que nul

des principaux de la ligue ne s'y deuoit trouuer pour vne infinité de raisons qui furent lors amplement deduites. toutesfois luy seul, las par-
 auenture & receu des longues guerres ciuiles, fut de contraire opinion : disant, que si n'estas en bon mesnage avec le Roy, ils auoyent eu de grands aduantages sur leurs ennemis, il ne falloit point douter, qu'estans pres de luy avec vne estincelle de la faueur, ils viendroyent aisément à fin de tous leurs projets. Les priant pour ceste cause tres-instamment, que tout ainsi que plusieurs fois il estoit passé par leurs opinions, orcs que son aduis fust autre, aussi maintenant vne fois pour toutes, ils luy rendissent la pareille, & le voulussent croire, iacoit qu'ils fussent de contraire opinion. Je scay d'homme de marque, qui estoit lors de la partie, que pour luy faire plaisir il fut fuiuy. Vous sçauiez ce qui luy est depuis aduenü, & comme le tout s'est passé. Grande chose, & qui montre bien qu'il y a vn merueilleux & espouuentable iugement de Dieu, qui court contre nous, que to^{us} les premiers chefs de nos premiers troubles sont decedez de morts violentes. Du costé des Catholics, le Roy de Nauarre premierement, puis le mareschal de S. André, apres luy Monsieur de Guise, & finalement Monsieur le Connestable. Du costé des huguenots, Monsieur le Prince de Condé, & fraichement l'Admiral : car quant au Comte de la Roche-foucault, & infinité d'autres Capitaines de nom, ie les escoule de propos deliberé sous silence, par ce que vo^{us} en aués le registre en vostre memoire

*Fatalité
 qui s'est
 trouuee en
 nos trou-
 bles.*

aussi prompt & fidelle que moy. Mais sur tout ie m'estonne d'une chose en ceste derniere execution, comme le cœur ait failly à tant de braues guerriers, qui auoyent veu tomber tât de fois vne gresle de coups de pistoles deuant eux, sans ciller les yeux, & qu'en ce general desarrooy, il n'y en ait eu vn tout seul qui ait faict contenance de se defendre, pour arrester quelque peu, ou amuser le cours du marché. Vn homme de robbe longue seulement, nommé *Braue resolution de Tauerny* Lieutenant de la Mareschaussée à la table de marbre au Palais, accompagné d'un sien seruiteur, a acculé la populace deuant sa maison l'espace de 8. ou 9. heures: Ayant ceste ferme resolution en soy, apres que les balles luy furent faillies, d'vser de poix. Iusques à ce qu'estant destitué de tout aide, il fut tué, cōbatant vaillamment, apres auoir fait sentir à vns & autres, combien son bras estoit pesant. Exemple certes digne d'estre engraué sur le front de la posterité, à fin que l'on cognoisse que la prouesse prouient de nostre fonds, & quel'hābit ne faict pas le moine. Deux iours apres ceste grande execution le Roy est venu au Parlement, & là seant en son liēt de Iustice, a aduoué tout ce qui s'estoit passé, comme faict par son expres commandement. Il m'entre au cœur de faire icy vne faillie, pour philosopher vn peu sur la vie de l'Admiral, puis que ie vous en *Sommaire discours sur la vie & deportemens de l'Admiral.* escriis la mort: car sur moindre sujet prédriions nous biē le loisir de discourir. De ma part i'estime qu'ō ne luy peut oster qu'il n'ait esté grand Capitaine, tres-seuere obseruateur de la dis-

cipline militaire dès sa ieunesse: rencontre le soldat mal-gisant, dont encores ne s'esloigna-il pendant les troubles, combien qu'il fust lors malaisé de la maintenir: personnage bien emparlé, & qui mesmes donna vogue à quelques beaux traits François, qui estoient siens, comme nous en vismes plusieurs dans le Manifeste qu'il fit courir, apres la prise de saint Quentin, luy estant prisonnier au pais bas. Au demourant seigneur de sage conduite & de grand sens aux entreprises qu'il brasloit (ie n'entre point en cognoissance de merite ou demerite d'icelles) mais nous le pouuons recognoistre en ce que nous l'auons veu surprendre tant de grandes villes, puis les rendre selon les occurrences des Edicts de Pacification, & rendues, les reprendre sans coup ferir, à la moindre rumeur de nouueaux troubles. D'auantage, qui est celuy qui n'estime grand en luy d'auoir deux fois combattu en bataille rangee, ioüant l'artillerie contre luy, & neantmoins que les victoires tombassent en balance, comme celles de Dreux & de saint Denis? Que luy avec vne poignée de gens ait fait teste à la force d'un Roy de France, assisté d'un Pape, & d'un Roy Catholique? Je vous puis adiouster la prudence dont il ysa en l'an 1567. quand au iour saint Michel il fit soufleuer toute la France à poinct nommé, ayant esté son entreprise presque plustost veüe, que sçeuë. Et quād encores apres la paix de 68. estant (ce sēbloit) reduit au dessous de toutes affaires, il traucrsa de la Champagne, toute la

France, nonobstant les gardes que l'on auoit establis aux ponts, pour luy barrer le passage des riuieres. Mesmes qu'il auoit ceste belle resolution en soy, que combien que la fortune luy eust esté rebourse en la decision d'une bataille, si ne perdoit-il le cœur pour cela, ains estoit aussi prest & prompt de combattre le lendemain, comme le iour precedent: Soit ou que sa deliberation fust telle, ou que ne l'estant, il se voulut par ce moyen maintenir en reputation avecques les siens. Qui ne sont point vrayement traits de petit Capitaine. Mais toutes ces particularitez qui semblēt l'auoir rendu recommandable, furent obscurcies d'un seul poinct. Car quand il fut question de les mettre en œuvre à bonnes enseignes pour la defense de son Roy, iamais riē ne luy re-vssit à propos, ainsi que mesmes nous vismes par la prise de S. Quentin, où il commandoit, qui sont le fondement & source de nostre ruine: & commença lors principalement à reluire quand en vne guerre ciuile il fut question de s'armer contre son Roy. Au demourant qu'il n'ait commis de tres-lourdes fautes, il n'en faut faire nulle doubte, quelque sage conduite que l'on die auoir hebergé en luy. Je ne parleray point de la querelle qu'il soustenoit: car comme bon Chrestien, ie seray tousiours pour la religion Catholique, Apostolique, Romaine: & comme bon citoyen i'abhorreray le changement de l'Estat, qui aduient ordinairement par le changement des religions. Mais puis qu'il s'estoit rendu chef du party contraire à nous, j'ay tou-

siours estimé qu'il fit deux tres-grandes fautes dès le commencement des troubles: l'une d'avoir desarmé Paris, l'autre, la présence du Roy. Celuy qui pendant une guerre civile commande ou dans la ville metropolitaine d'un Royaume, ou qui est assisté de la Maïesté de son Prince, n'a pas de petits avantages sur son ennemy. Comme Jean Duc de Bourgogne le fit bien sentir aux Orleannois & Armaignacs sous le regne de Charles sixiesme, ores que sa querelle fust la pire, & que le Roy, duquel il se pretextoit, semblaist estre sans commandement, pour estre lors mal ordonné de son bon sens. Et n'estoit que ie crains que vous ne pensiez que ie iuge de cecy comme un aveugle des couleurs, ie vous dirois volontiers que combien que le bon succez des affaires des Huguenots doive beaucoup à la conduite de l'Admiral, si est-ce que la bonne fortune de Monsieur le Prince s'en attribue la plus grande part, comme l'euenement l'a monstré. Car tant que le Prince vesquit, il y eut quelque obscurité aux victoires, pour sçavoir qui avoit eu du meilleur: mais soudain apres qu'il fut mort, quelque entreprise que tramaist l'Admiral, elle se resolut en rien, voire se tourna à sa perte & confusion. tesmoin le siege de Poitiers, tesmoin la bataille de Montcontour, où deux ieunes Princes l'acculerent. En la bataille de Montcontour, nostre grand Duc d'Anjou: & au siege de Poitiers, Monsieur de Guise fils: l'un & l'autre n'ayans lors atteints à peine l'age de 17. ans. Et pour m'estancher en peu

de paroles, s'il eut quelque heur en ses entreprises, il prouenoit seulement d'un malheur, s'estant rendu Protecteur d'un peuple affligé, lequel pensoit qu'on le voulust exterminer de la France. Qui est vne pointe laquelle ne produit de petits effects en faueur de celuy qui en entreprend la querelle & protection. Brief son malheur ne peut porter qu'il fust lors de sa mort en bon mesnage avec son Roy & maistre, ores qu'il fit demôstratiô de ne desirer autre chose. Ny pour tout cela iene veux ny ne puis dire, qu'il n'ait esté grâd guerrier. Nostre Frâce pèdant nos troubles porta deux grands chefs de party: Feu môsieur de Guise. pour le Catholic, & l'Admiral, dont nous parlôs, pour le huguenot. tous deux ennemis iurez l'un de l'autre, soit ou que leur naturel, ou la diuersité de leurs religiôs les y côiuaist; tous deux toutes-fois diuersemêt accôplis de grandes parties. Monsieur de Guise Capitaine genereux & sans crainte, & neantmoins si retenu que iamais la temerité ne luy seruit de guide en ses actions: l'Admiral non si preux & hardy, mais si aduisé qu'il faisoit paroistre en ses deportemens n'auoir nulle peur: Celuy-là qui choisissoit ses apoincts, & ne laissoit passer les aduantages que les occasions luy presentoyent, fust en temps de guerre ou de paix: Sous laquelle resolution il se donna de grandes prerogatiues, tant sur ses amis, que ses ennemis. Cestuy-ci lequel les ayant laissé escouler, sçauoit toutes-fois radoubier ses fautes si à propos, qu'il sembloit n'auoir rien perdu de l'ocasiô. Celuy-là

*Voyés une
epistre du
troisième
liure, où
il discourt
la vie &
la mort de
Monsieur
de Guise.*

qui eut vne fortune fauorable pendant toute la teneur & cours de sa vie. Cestuy-cy qui par vne dexterité d'esprit couuroit son ieu si apoinct, qu'il sembloit commander à son desastre. L'un grand Prince, l'autre entre les Gentils-hommes grand seigneur. L'un se targua du commencement de l'authorité du Roy de nauarre, l'autre de celle du Prince de Condé son frere. L'un de la ville de Paris, l'autre de celle d'Orleans: Celle là ville capitale, ceste-cy non de si grande marque, mais qui sous la premiere lignee de nos Roys au partage des enfans de France, auoit son Roy particulier, aussi bien que nostre Paris. D'ailleurs ville qui est exposée à l'emboucheure de la Celtique & de l'Aquitaine. Le premier besongna sous la puissance ordinaire de France, sous le nom du Roy, & sous son seel; qui n'estoit point vn petit auancement pour l'execution de ses entreprises: Le second sous vn extraordinaire, & pour vn peuple, lequel, comme desaduoué de son Prince, estimoit qu'en ceste querelle il y alloit de son bien, de sa vie, & de son honneur; & en tel accident chacun non seulement boursille & contribué volontairement au defroy de la guerre, mais encores, comme soldat, s'expose franchement aux dangers, iouant deux personages tout ensemble. Tellement qu'il aduient que le desespoir de telles gens (encores qu'ils soyent moins en nombre) leur donne souuent le dessus. Mais comme Monsieur de Guise naquit d'une maison beaucoup plus illustre que l'autre, aussi estoit sa fortune plus grande & au-

guste; comme vous pouuez recueillir de toutes ces particularitez. Car il ne couchoit en ses desseings que de la manutention de la religion ancienne, de l'autorité du Roy, de celle du Roy de Nauarré, Lieutenant general de sa maiesté par tout son Royaume, & aîné de la maison de Bourbon, & tout d'une suite de la faueur de la ville de Paris qui auoit apres Dieu mis toute sa fiance en luy: Et quant à l'Admiral, reduit dedans Orleans, il ne s'employoit que pour la promotion d'une nouvelle religion; sous l'assistance d'un Prince qui ne tenoit le chef lieu de sa famille, ains puisné du Roy de Nauarre. Toutes lesquelles rencontres n'ont nul assortissement avec les premieres. Au demourant pour n'oublier rien de ce que ie pense appartenir à ce sujet, il y auoit en monsieur de Guise vne courtoisie & debonnaireté admirable, dont il sçauoit captiuer & rendre à sa deuotion le cœur de ses gens d'armes: Tellement que Poltrot mesmes douta de le tuer la premiere fois, pour le bon & doux accueil qu'il auoit receu de luy: En l'autre vne seuerité austere, telle toutesfois que pour cela le soldat ne prenoit à desplaisir de le suiure: Seuerité dy-ie qui luy fait compagnie iusques au dernier soupir: De façon que Besme venant en sa chambre de propos expres pour le massacrer, l'ayant ouy fortement parler, fut aucunement retenu & espris de ne passer outre, comme il recogneut depuis en quelques endroits. Tous deux sont morts de morts violentes inespérément & de guet apens. Mais en

ceste conformité de morts il y a ceste differēce, qu'apres le trespas de Mōsieur de Guise on luy decerna vn anniuersaire dedans l'Eglise nostre Dame de Paris, comme pour vn perpetuel trophée de ses merites & valeurs: & à l'Admiral ce fut tout autre discours. Et pour conclusion iamais l'Admiral ne fut heureux qu'en son malheur, ny monsieur de Guise malheureux qu'en son heur. Car ie ne voy point que le malheur l'eut accompagné, sinon lors que Poltrot l'assassina traistrement: Cē que ie mets toutesfois au nombre de ses plus grāds heurs. C'est à sçauoir mourant apres vne suite de plusieurs belles victoires, & lors qu'il estoit au comble de sa fortune, sans auoir senty d'elle aucune entorce; & si puis dire que s'ils eussent changé de partis, ie croy, veulā diuersité de leurs fortunes, que Monsieur de Guise n'eust sceu faire ce que feit l'Admiral, ny l'Admiral ce que feit monsieur de Guise. A Dieu.

A Monsieur de la Bite Iuge general de Mayenne.

*Achemi-
nement au
siegē de la
Rochelle.*



L'issue de ce piteux spectacle, dont ie vous ay eſcrit par mes dernieres, on se delibere, mettre le siegē deuant la Rochelle, sur le commencement de l'hyuer. Dieu vueille que l'on nes'y morſode. C'est vne chose fort douteuse de vouloir non seulement combattre vne ville, ains le temps. Il me souuient du siegē de l'Empereur Charles V. quand suiuy d'Espagnols & d'Allemañs, qui durent plus au trauail

que nous autres, il se voulut heurter contre la ville de Mets, garny de loges de bois & de cuir, pour temporiser plus longuement contre le froid. Toutesfois pour fin de ce jeu il fut contraint de se retirer avecques sa courte honte. Il y a plus à craindre en nostre entreprise que nous voulons encommencer, non seulement l'orec de l'hyuer, ains contre vne ville qui est d'un costé flanquée de la mer, & presque enuironnée de marests. Puis vous sçavez quelle est la nature du François, qui veut dès son entree estre seruy d'une gorge chaude: autrement à la lógue il se ralentit ainsi qu'une femme. Je sçay bien qu'il y a beaucoup de circonstances qui nous femonnent à ce prompt voyage. La peur où les Rochelois doiuent estre maintenāt reduis, ayans perdu tous leurs chefs de guerre, qu'il ne leur faut bailler loisir de respirer, ny d'auoir secours de l'estranger, que les poursuiuant à la chaude colle & sans respir, c'est emporter la plus grande part de la victoire. Je considere bien tout cela, mais si les souhaits auoyent lieu; ie desirerois que l'on n'engageast point nostre ieune Duc à ce siege, apres si beaux & heureux succez de guerre qu'il a eu encontre les Huguenots. Les Princes ont à mesnager leur reputation, & pour ce faire, c'est de n'entreprendre chose aucune dont ils ne viennent à chef. A Dieu.

*A Monsieur de la Bite Inge general
de Mayenne.*

*Siege de la
Rochelle,
& quel
progrès &
evenement
il eut.*



DIEU ne veut pas que nous soyons au bout de nos maux. Il y a quelque peché qui court par la France, lequel empesche que nos entreprises ne sortent effect. Seroit ce point que les huguenots ruinent seulement nos images, & que nous qui faisons profession publique d'estre Catholiques, sapons l'Eglise par le pied? Commettans les charges & dignitez Ecclesiastiques à gens indignes & varlets pour les garder, à des femmes, à des Gentils-hommes & capitaines, & autre telle sorte de gens, & que la plus part des Euesques & Abbez font troc & marchandise des benefices qui sont en leur collation? Je ne puis deuiner que c'est. Mais il est aisé de iuger que Dieu est courroucé contre nous. Iamais plus beau camp ne fut que celui qui a esté deuant la Rochelle. Les plus sages capitaines des nostres à leur partement auoyent promis au Roy qu'ils se feroient voye au milieu de ceste ville pour passer en la Guyenne & Languedoc. Nous-nous y sommes acharnez. L'occasion sembloit estre belle. De tant que toute la confiance qu'ils auoyent en leurs grands capitaines & guerriers estoit estainte par leurs morts. Toutesfois ils nous ont fait teste. Nos principaux tueurs ont esté tuez. Et qui est chose plus admirable, c'est qu'à peine pouuons nous sçauoir qui estoit le chef
qui

qui commandoit dans la ville. En fin le siege a esté leué, mais grâces à dieu sous bons gages. Par ce que les nouuelles sont venuës à nostre grand Duc, du Royaume de Polongne que l'on luy auoit deféré en l'assemblée des Estats de ce pais-là. Entre les Appanages de France, celui d'Anjou a eu cest heur de produire quāt *Chose fatale aux Ducs d'Anjou, d'estre Roys.* & soy des Roys. Le premier qui en fut inuesti, fut Charles Comte d'Anjou frere de S. Louys: auquel le Pape Urbain quatriesme donna les Royaumes de la Pouille & Sicile, dont luy & ses descendans iouirent par plusieurs annes: iusques à ce que l'Estat estant tombé és mains de la Royne Ieanne, elle adopta Louys fils du Roy Iean qui premier porta le nom & tiltre de Duc d'Anjou: lequel par le moyen de ceste affiliation s'intitula de là en auant, Roy de Naples, & Comte de Prouence. Le semblable est-il maintenant adueni à nostre ieune Duc d'Anjou, non par adoption, ains electiō. *Le Royaume de Polongne deféré à nostre Roy, estant lors Duc d'Anjou.* Et à fin que sçachiez cōme toutes choses se sōt passées; Estant le Royaume de Polongne tombé en quenouille par la mort du Roy Sigismond, & plusieurs Princes de toutes parts ayās illec despesché ambassades pour paruenir à la couronne, il fut aussi trouué bon entre nous d'y enuoyer l'Euesque de Valence, lequel accueilly d'un bon œil, apres auoir dextrement exploité tout ce qui estoit de sa charge, comme personnage de grand sens & suffisance, finalement, au milieu des Estats & d'une infinité de nations, nostre Duc d'Anjou a esté esleu Roy de Polongne par la voye du S. Esprit, le

320 LIV. V. DES. LET. D'EST. ASQ.
propre iour de la Pentecoste, du consentemēt
general & vniuersel de tous les peuples quilà
estoyent: N'ayant lors autre inttigateur de sa
brigue que la renomnee de ses paradoxes va-
leurs. Iamais ieune Prince ne receut tant de
benedictions que cestuy : la crainte qu'il a de
Dieu benira (comme ie m'asseure) de plus en
plus ses actions. On dresse maintenant les pre-
paratifs pour l'acheminer en cé pais là, & at-
tend-on avec bonne deuotion les seigneurs
Polonois qui viennent pour luy faire compa-
gnie. A Dieu.





L E

S I X I E S M E

LIVRE DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER.

A Monsieur de Sainte-Marthe.

V S S I E Z - vous iamaïs estimé *Il racom-*
 que nostre aage eust porté vne *pte quel fut*
 cause toute publique, telle *le motif du*
 que l'on traittoit ancienne- *plaidoyer*
 ment dedans Rome? Il est mal- *qu'il fit en*
 aisé de le croire. Nous en auõs *l'an 1576.*
pour le pais
d'Angou-
leme.

toutef-fois ces iours passez traitez vne auec vn
 merueilleux appareil. Et par ce que cecy vous
 pourra sembler tout nouveau, ie veux que
 vous entendiez & le motif, & le sujet, par
 la presente. La trefue estant concludë entre le
 Roy & Monsieur son frere par l'entremise de
 la Royne, qui y a apporté tous les bons offi-
 ces que l'on peut desirer, non seulement d'v-
 ne bonne mere enuers ses enfans, mais aussi
 d'vne tres-sage Princeesse pour le soulagement
 du pauvre peuple, le Roy par ceste capitula-
 tion promettoit donner cinq cens mille liures
 pour le payement des Reistres leuez par Mon-
 sieur le Prince de Condé, pourueu qu'ils se

retirassent & ne passassent au deçà du Rhin. Et pour seureté tant de ceux de la religion, que de leurs associez Catholiques, il leur donnoit en garde & depost les villes d'Angoulême, Bourges, Nyort, Saumur, la Charité, & Mezieres. C'est vne nouuelle forme de capitulation, que les sujets ont introduit avec leur Roy depuis la petite paix delxviij. Ce depost fait, toutesfois à la charge que Monsieur & les principaux de son party iureroyent rendre ces villes le temps de la treue expiré, fust paix ou guerre, en l'estat qu'elles leur seroyent consignees. Aussi promettoit il de soudoyer pour la garnison de ces villes, deux mil hommes de pied, tels que Monsieur y mettroit, cent Gentils-hommes, sa compagnie de gendarmes, cinquante Suysses, & cent harquebuziers pour sa garde. Plus que les armes seroyent licenciees tant d'une part que d'autre si tost que ces villes auroyent esté deliurees. Pour l'exécution de ceste trefue le Roy escrit à Monsieur de Ruffec gouverneur du pais d'Angoulmois, de consigner la ville d'Angoulême entre les mains de Monsieur, ou de ses deputez. Monsieur de Ruffec s'excuse. En fin Monsieur de Montpensier y est enuoyé par la Royne, qui se plaint d'avoir trouué les portes de la ville fermées, & de ce que l'on avoit presté l'aureille sourde à ses sommations. Le Roy despesche vn heraut d'armes en Angoulême pour faire commandement à Monsieur de Ruffec & aux habitans d'obeir promptement, & à faute de ce faire de les declarer

rebelles & ennemis : & par mesme moyen la Cour de Parlemēt decerne vn adiournement personnel contre les habitans à la requeste de Monsieur le Procureur general. Pour l'exécution duquel fut commis l'Huissier Rouget, qui leur bailla assignation de comparoir en personnes à certain iour. Cependant Monsieur s'achemine avec son armee en la ville de Ruffec à sept lieuës d'Angoulesme. La Roynne mere va à Ciuray deux lieuës pres de Ruffec. Ils parlementēt à michemin. Monsieur Nesmond, Lieutenant general d'Angoulmois y est enuoyé par Monsieur de Ruffec pour leur faire entendre ses excuses. Il est accordé que Monsieur luy bailleroit saufconduit pour aller à la Cour & à Paris faire ses remonstrances. Et que cependant les villes de Cōgnac & sainct Iean d'Angely seroyent consignees au lieu de celle d'Angoulesme. L'on depute trois personnaiges representans les trois Estats du pais, l'Eglise, la Noblesse & le Tiers estat, pour venir rendre raison de leur fait, & entre autres le Lieutenant Nesmond. On les veut ouyr au conseil priué, comme estant vne cause d'Estat. Ils demandent estre renuoyez au Parlement pour la consequēce de la cause, & par ce qu'il s'agissoit icy de l'engagement du domaine du Roy. Ils y sont réuoyez. Ils me font cest honneur de me choisir pour leur Aduocat. Au iour qu'il leur est donné pour estre ouys à huis clos : on assemble la chambre de la Tournelle avec la grand' chambre. Chose qui se fait rarement. Là ie me presente pour estre ouy, co-

stoyé de ces trois deputez : & comme ie me
veux ouurir, Monsieur l'Aduocat de Thou
pour Monsieur le Procureur general l'empes-
che, & soustient qu'ils sont preuenus de crime
de leze Maiesté, partant qu'ils doiuent respõ-
dre par leur bouche. Monsieur Nesmond
(tres-habile homme, & qui pour sa suffisance
a esté dés pieça employé aux plus grâdes char-
ges du pais) prend la parole, disant que tant
s'en falloit qu'ils pensassent estre crimineux de
leze Majesté, qu'au contraire ils estimoyent
auoir faict vn tres-signalé seruice au Roy : &
que de leur part ils n'auoyent charge de par-
ler que par l'organe d'un Aduocat. Qu'apres
leur declaration ils se remettoyent à la pru-
dence & religion de la Cour d'en ordonner
ainsi que bon luy sembleroit. Sur cela on nous
fait retirer pour en deliberer au conseil : &
quelque peu apres remandez, il est ordonné
que ie plaiderois. Je suis ouy premierement,
puis Monsieur le Procureur general, En fin
les parties sont appointees au conseil, & or-
donné que l'on verroit les chartres & priuile-
ges de la ville. La grandeur, nouueauté, &
solénité de la cause fait que ie vous enuoye mō
plaidoyé à fin d'y auoir part aussi bien que
quelques autres qui me l'ôt demandé, lesquels
n'ont tel commandement sur moy comme
vous. A Dieu.

PLAIDOYE POVR LA VILLE
d'Angoulesme, faict en Parlement
à Paris le 4. Februrier 1576.

MES SIEURS, il a couru vn bruit par la France, qu'au traicté de Trefues, qui s'est passé entre le Roy & Monsieur le Duc son frere, les manans & habitans d'Angoulesme estoient non seulement refractaires à la volonté du Roy, mais rebelles. Or comme ainsi soit qu'entre les plus dangereux accidens, qui puissent aduenir à vne Republique, il n'y en ait point tant à craindre que la des-vnion des subjects avec leur Prince: aussi le plus grand creüe-cœur que puisse auoir vn bon subject, c'est d'encourir ceste opinion de rebellion enuers son Roy. Si iamais ville fut obeïssante à son Prince, certainement c'est celle d'Angoulesme, laquelle combien qu'elle ait esté quelque-fois enuahie par ceux de la nouvelle opinion, si est-ce qu'estant depuis remise sous l'obeïssance du Roy, il ne se trouuera aucune remarque, par laquelle il apparaisse qu'elle ait changé, ou de religion enuers Dieu, ou de deuotion enuers le Roy. Et bien qu'elle soit heurtee de toutes parts d'ennemis, si est elle tousiours demeuree ferme & constante en son deuoir, comme vn rocher au milieu des flots. Cela vous apprestera à penser (s'il vous plaist) combien il leur est grief & moleste au milieu de tant d'obsequieux offices, de voir

que ceux, dont elle a triomphé en sa perseuerance, triomphent pour le iourd'huy d'elle. Toutesfois en ceste affliction publique ils se consolent, & estiment ce iour bien heureux auquel ils vous peuuent rendre raison de leur faict : car en vain vous feroient ils ouuerture de leur procez, si par mesme moyen ils ne vous faisoient ouuerture de leurs cœurs. Je dis vous rédre raison de leur faict, non seulement pour l'assignation, qui leur a esté baillee à la requeste de Monsieur le Procureur general du Roy : mais pour ce qu'ils vous estiment les vrais iuges & naturels de ceste cause, pour l'autorité qui vous est donnée de tout temps & ancienneté par nos Roys. Autorité, en laquelle les Roys vous ont conseruez: Autorité par laquelle les Roys mesme se sont seurement conseruez en leur grandeur. Ils vous remercient donc humblement de la fauorable audience, qu'il vous plaist maintenant leur donner. Moy seul portant la parole pour eux me trouue aucunement estonné, pour la grandeur & qualité de la cause. Car m'ayans d'un costé prié de prendre leur clientelle en main, de les esconduire i'eusse aucunement failly à mon deuoir, ayant imprimé ce perpetuel aduertissement en moy de ce grand Senateur de Rome Thraseas, second Caton de son temps, lequel disoit qu'il y a trois sortes de causes quel'Aduocat ne peut refuser. Celle de l'amy, ou de l'affligé, ou qui appartient à l'exemple. D'un autre costé aussi si la volonté de nostre bon Roy, si celle de la Royne sa mere,

*En quels
subiets de
causes l'ad-
uocat se doit
principale-
ment ad-
donner.*

à laquelle la France est tant obligée, si celle de Monsieur le Duc, bref si l'opinion commune du temps combat ceste cause contre nous, ainsi qu'on faict courir le bruiet, certainement ils eussent beaucoup faict pour moy de me dispenser de ce plaidoyé. Et neantmoins s'il vous plaist considerer quel est l'air general de la cause, ie le vous diray en deux mots.

Premierement ie proteste qu'en tout le discours de mon plaidoyé ie n'entends nullement toucher à Monsieur le Duc. Il est fils & frere de deux bons Roys, Prince de sa nature tout bon, duquel ie ne puis me promettre que choses bonnes & correspondantes à ses predecesseurs, & ancestres. En ceste diuisiõ publique qui court aujourdhuy par la Frâce; il y en a les vns qui se sont eslongnez du Roy, sous vn pretexte de religion, les autres sous le pretexte du bien public. Si leur zele est excusable ou non, ie m'en rapporte à ce qui en est. nous autres, pour nous vouloir inuiolablement conseruer sous la fidelité du Roy, sommes reputez rebelles, & appelez pardeuant vous comme crimineux de leze Maiesté. I'apporteray donc ce temperament en ceste cause, que tout ainsi que ceste grande & magnanime Princeesse la Royne mere n'a rien negocié en ce faict, qui ne soit tresdigne d'elle, c'est à dire d'une bonne mere, qui desire voir vne bonne paix, concorde & vniõ entre messieurs ses enfans, d'une tres-vertueuse Princeesse, qui veut moyenner vn bon repos à ce pauvre Royaume tant affligé: aussi n'auons nous rien icy faict qui ne se trouue digne de

nous, ie veux dire de bons, loyaux, & fidelles subjects à leur Roy, & dont le Roy & tous les Princes de France, de quelque qualité qu'ils soyent, ne doiuent receuoir contentement.

Soudain apres le partement de Monsieur le Duc, tout ainsi que ce nouveau changement importoit infiniment à la France, pour le rang & lieu qu'il tient, aussi n'y eut-il celuy qui n'en demourast grandement estonné. Entre autres nous receulmes lettres du Roy le vingt-deuxiesme Septembre dernier, par lesquelles il nous enhortoit de demeurer enuers luy en nostre ancienne fidelité. La premiere chose que Monsieur de Ruffec Gouverneur du pais d'Angoulmois eut en recommandation, apres auoir receu ces lettres, ce fut d'assembler les Estats, & suiuant le mandement du Roy prendre le serment d'eux tous vnaniment, de demeurer perpétuellement en leur fidelité. Le tout enuoyé par deuers le Roy, lequel, comme Prince debonnaire qu'il est, nous fit cest honneur de nous remercier d'une chose que nous luy deuons naturellement.

Toute la guyenne & le Languedoc estoient si opprimez de guerres, que plusieurs gouuerneurs diuersement firent trefues. Nous fumes sonmez de faire le semblable. Toutes-fois le Seigneur de Ruffec n'y voulut iamais entendre, disant qu'il ne luy appartenoit point de ce faire sans permission expresse du Roy. Depuis ce refus, ceux de la nouuelle opinion commencerent de faire profession plus precise d'inimitié contre nous, qu'ils n'auoyent faict

par le passé, encores qu'ils ne s'y fussent espar-
gnez. Et de faict, nous auons receu lettres
de leurs principaux partizans, par lesquelles
ils se vantoyent, qu'à quelque condition que
ce fust, ils s'empieteroyent de nous : comme
estant nostre ville vnfort & bouleuart perpe-
tuel contre leurs entreprises au milieu de la
Guyenne. Or estant Monsieur le Duc party,
vous-vous souuiendrez (s'il vous plaît) que
pour asseurer vn chacun de son inopiné par-
tement, il enuoya vn Manifeste par deça, par
lequel il declaroit quel estoit le motif de son
absence, qui ne tendoit, comme il disoit, à
autre but qu'à remettre les affaires de France
en leur ancienne splendeur, faire que les Cours
de Parlement, & signamment ceste-cy, iouys-
sent de leur dignité, & les trois Estats de la
France de leurs priuileges. Que par ce moyen
il esperoit rendre les subjets du Roy tres-con-
tens, dont aujourd'huy la plus part prennent
titre & qualité de Mal-contens. Ces protesta-
tions apportees par deça, la Roynne mere s'a-
chemine en toute diligēce par deuers luy, pouf-
fec d'vn zele & deuotion tressaincte enuers le
public : comme elle est en toutes ses autres a-
ctions & deportemens. Elle entre en pour-par-
ler de paix, & pour n'y estre les affaires presen-
tes bonnement disposees l'ō fait ouuerture de
Trefues de six mois, par la cōclusion desquelles
pour la seurte des gens de Monsieur le Duc on
leur accorde Mezieres, Bourges, Nyort, Sau-
mur, la Charité, & au bout de tout cela on y

adiouste aussi Angoulesme. Ces promesses & capitulations faictes ainsi, la premiere nouvelle que nous en receuons est par vn nommé la Nouë, mot qui offensa du commencement tout le peuple, soit que par hazard ou discours il nous fut enuoyé, & ce pour le lieu & degré que tient le sieur de la Nouë enuers ceux du party contraire. Le sieur de Ruffec fit lors assemblée generale, sur ce qu'il auoit de faire sur la reddition de la ville. Et ce pour autant, que bien que la Trefue fust concludë, si n'estoit-elle verifiée en ceste Cour. Il est resolu premier que de la rendre, de passer par remonstrances. Ce pendant nous sommes aduertis que Langoran rodoit les enuirs de nostre ville, accompagné de huit compaignies, tant de gens de cheual que de pied. Au mesme instant se presentent aux portes de la ville quelques cheuaucheurs, qui se disent estre du train de Monsieur de Montpensier. A la verité il est lors resolu de ne leur ouurir les portes, & de ce la Cour en entendra tantost les occasions. Soudain s'espand vn bruit par la France, que nous auions fermé les portes à Monsieur le Duc de Montpensier. Et comme il aduient ordinairement en telles choses, qu'à mesure que le bruit court, chacun y adiouste du sien, aussi les aucuns enrichissent le compte à nostre aduantage, les autres à nostre desaduantage. Pareillement comme il n'y ait celuy qui ne vueille interposer son iugement sur les affaires d'Estat, aussi trouuent les vns ce refus bon, disans qu'en vn traict de

plume, on en accordoit plus à ceux qui vouloyent reformer l'Estat, qu'ils ne pourroyent esperer dans dix ans avec toute leur force & puissance. Les autres au contraire, soustenans que ce refus prenoit vne traicte de tres-perilleuse consequence, veu le hazard des estrangers, qui estoient ja sur les frontieres de la France. Voyans ce faux bruit courir contre nous, nous proposons nos excuses, tant enuers la Royne, que Monsieur de Montpensier, qui les trouuent si raisonnables, qu'au lieu de la ville d'Angoulesme, on baille Cognac, & S. Iean d'Angely, dont Monsieur le Duc se contente, & y a faict mettre ses garnisons au dedans. Vous aussi cognoissans d'un autre costé, qu'en matiere d'Estat, le seul soupçon tient lieu de crime, ne voulans point que nostre faute (si faute y auoit) demeurast impunie, depeschez l'Huissier Rouget par deuers nous. Estans aduertis de sa venuë, nous le receuillôs comme vn Officier venant de vostre part : luy demandons qu'il nous communique l'Arrest qu'il auoit, en vertu duquel il nous donnoit assignation. Il faict responce qu'il n'auoit qu'un simple extrait d'Arrest, & encores qu'il ne nous en bailleiroit coppie. Et combien que ces voyes fussent insolites, toutesfois la premiere chose que nous auons pensé appartenir à nostre deuoir, a esté de vous obéir. Commettre le Lieutenant general Maistre François Nesmond, personnage qui par ses deportemens du passé, vous peut donner tesmoignage quel est l'intérieur de sa conscience, le sieur de la Thibau-

diere, ancien Gentilhomme, qui commandoit n'agueres dans la ville de Congnac, où il s'est si fagement & dextrement porté, qu'il n'en est venu nul reproche; & Maistre Jean Garassius, Chantre del'Eglise d'Angoulesme, homme recommandé de plusieurs bonnes qualitez, le tout pour vous esclaireir de leur innocence.

En effect voyla l'histoire generale de nostre faict, en laquelle par ce qu'il s'agist de la reddition de nostre ville és mains de Monsieur le Duc, à ce que i'ay peu recueillir des obiections communes, qui courent contre nous, l'on nous obiecte trois choses. En premier lieu vne irreuerence à l'endroit de Monsieur le Duc de Montpensier; & qu'arrogamment nous luy auons fermé les portes, venât de la part du Roy. Secondement, que quand bien ce faict seroit excusable, toutesfois ce n'est au sujet de disputer contre la volonté de son Prince. Que c'est au Roy de declarer son commandement, & à nous d'apporter nostre obeïssance. Et finalement que quand bien nous serions receuables, ce neantmoins nous n'auons aucune raison, pour laquelle nous puissions particulièrement nous dispenser de rendre nostre ville. Le premier poinct regarde le passé pour nos defences & excuses. Le second & le tiers, le futur: Sçauoir ce qu'il vous plaira ordonner sur ceste reddition apres nous auoir pleinement entendus en nos defences.

Pour le regard du premier poinct, ie reconnoistray que grande est l'accusation, auoir fermé les portes à Monsieur de Montpensier.

Car qui doute que la seule qualité de ce bon Prince ne porte quand & soy son sauf-conduit general par la France ? Non seulement pour estre Prince du sang , mais qui plus est , vn Prince du sang accompli de toutes les bonnes parties que l'on scauroit souhaiter à vn Prince. Prince (dy-ie) auquel la France est grandement redevable. D'ailleurs quand sa qualité n'y seroit , qui est celuy qui ne sçait, que venant de la part du Roy , les portes ne luy deussent estre ouuertes ? Et vrayement nous sommes tous d'accord , & cognoissons que si les portes luy ont esté fermées, nostre faute est inexcusable , quelque feinte & palliation que nous puissions apporter. Mais nous denions qu'elles luy ayent esté fermées. Nous soustenons (& est vray) qu'il nes'approcha iamais de trois quarts de lieues de la ville. Nous soustenons auoir deu passer les choses ainsi que nous l'auons faict , & qu'elles se sont passées sans offence du Roy , & de Monsieur de Montpensier. Je vous ay dict qu'il se presenta vn train deuant les portes de la ville , soy renommant de Monsieur de Montpensier. Je vous ay dict que lors Langoran estoit aux enuirs de la ville avec les compagnies. Nous auons fermé nos portes. A qui ? Non à autre qu'à Langoran , craignans que sous vn nom emprunté de train , il voulust surprendre nostre ville. Iene voy donc point (sauf vos reuerences) de quoy l'on nous puisse accuser de tout ce faict-cy, sinõ d'auoir apporté prudence, pour la conseruation

de nous tous, & fidelité enuers nostre Roy. N'auons-nous vne infinité d'anciennes histoires, qui nous enseignent comme les villes ont esté surprises ? Au recit desquelles, si nous nous voulions amuser, le temps nous defauidroit plustost que la parole. Il n'est point besoin fouiller dans l'ancienneté. Quelles autres histoires voulons-nous que celles de ce temps ? Vous-vous pouuez souuenir comme la ville d'Orleans fut prise en l'an cinq cens soixante sept par le seigneur de la Noüe & les siens, faisant séblant de se venir loger dans la ville pour leurs affaires: comme celle de Castres puis n'agueres a esté surprise, par l'artifice d'un citoyé, qui mit le feu dans vne maison. Et ainsi que ceux de dedans s'amusoient à estaindre le feu, d'un autre costé les autres, qui auoyent intelligence avec quelques-vns de la ville, eurent loisir de s'en inuestir. Mais pourquoy cherchons-nous exemples si loing, veu que nous auons à nos portes la ville de Perigueux, laquelle on sçait auoir esté surprise par le mesme Langoran, ayant attiré quelques siens soldats desguisez en marchands reuendeurs, lesquels s'estans emparez de l'une des portes, furent puis apres aidez de la venuë de leur Capitaine ? Que pouuions nous donc moins faire, ayans cest exemple si frais & si proche de nous, que de nous tenir clos & couuerts, pour euitier à mesme surprise que celle qui estoit recente ? De ma part, ie m'asseure que Monsieur de Montpensier est si sage Prince, & tant zelateur du public, qu'entendant nostre
intention

intention, iamais il ne la trouuera mauuaile. Nous ne luy auons pensé fermer nos portes, ains à celuy qui fait profession de surprendre les villes par ruses & stratagemes. C'est le sieur de Langorá. Et si le bon Prince se fust présenté, nous les luy eussions ouuertes. En voulez vous plus prompt & euident tesmoignage que ce luy que nous auons negocié avec l'huissier? Il est venu non point avec l'espee, ains avec la simple baguette, non point avec vn Arrest en forme, ains extraict d'Arrest. Luy auons nous fermé les portes? Ne l'auons nous embrassé & recueilly comme Officier du Roy & Ministre de ceste grande Cour? Nous les luy auons ouuertes, & nous les eussions fermées à vn Prince? Et encores à vn Monsieur de Montpensier venant de la part du Roy; Tout sens commun y resiste. S'il y fust venu en personne, nous l'eussions honoré, sinon comme sa grandeur meritoit, pour le moins de tous fauorables accueils. Et à la mienne volonté qu'il y fust venu, assuré que nous luy eussions faict remonstrances si pertinentes, que nous ne serions reduicts en la peine en laquelle nous sommes maintenant. Nous luy eussions remonstré, que les choses estoient disposees en tel estat, que nullement nous ne deuions lors faire ouuerture de nostre ville, telle que l'on demandoit. Qu'il estoit question de l'exécution d'une trefue, qui trainoit vne grande queue quand & soy. Qu'aux autres on se contentoit d'une mutuelle foy, & en tout eueneiment d'ostages. En ceste-cy on confignoit vne ville des

plus importantes de la France. Que l'ancien ordre de ceste Monarchie portoit, que iamais trefue de telle importance, & iamais paix n'auoit esté executée qu'au preallable elle ne fust verifiée & emologuee en ceste Cour, avec grande maturité de conseil. Que ceste-cy ne l'ayât esté, nous auions iuste occasion de nous excuser, & dispenser de l'ouuerture quel'on demandoit. Ceste exception estoit elle bonne & vallable? Quant à moy ie n'en feray iamais nul doubte. Vos Registres en font foy. L'usage est tel, & la loy generale de la France. Laissons vos Registres à part: Quel plus grand iugement voulez-vous de cecy que de nos Roys, & entre autres des plus sages & aduisez? Philippe de Commines nous atteste que le Roy Louysonziesme ayant conclud la paix avec le Duc de Bourgongne, tint toute chose en surseance sur la reddition des villes de la riuere de Somme dont estoit question, iusques à ce que le tout eust esté emologué par la Cour. Par ce que c'estoit la coustume de France (dit il) d'y publier tous accords, autrement seroyét de nulle valeur

Celieu m'admonnesté, auant que de passer plus outre, de faire ce brief discours deuant vous. Ceux qui ont sagement discouru du fait de toute Republicque bien ordonnée, en ont voulu faire trois especes. La Royale, qui depend du gouuernement d'un seul Prince: la Seigneurie, qui regarde l'administration de plusieurs personages d'estoffe: & l'Estat populaire, quand par l'aduis & entremise du

*Des trois
especes de
Repub. Et
d'une qua-
triesme qui
particpe
des deux
ou des trois*

commun peuple les affaires publiques se manient. Chacune desquelles, bien que diuersement recoiue sa perfection en son particulier, si est-ce que ceux qui à meilleures enseignes voulurent repasser ce poinct, furent d'aduis qu'il y en auoit vne quatriesme espee composee, & si ainsi me permettez de le dire, allambiquee des deux ou des trois ensemble, laquelle ils estimerent de tant plus excellente qu'elle participoit de toutes les autres. Entre les Republiques que l'on estime mieux moriginees, l'on couche en ligne de compte, celle de Sparthe, en laquelle y auoit la rencontre de la Majesté de leurs Roys, avec l'autorité des Ephores. La Republique de Rome est infiniment solennisee par nos ancestres. Ceux qui ont voulu rendre raison de sa grandeur, la reiettent sur la conference commune de la Seigneurie qui se gouuernoit par les Consuls, avec l'assemblee du peuple qui se manioit par les Conseruateurs du peuple qu'il appelloyët Tribuns. Voire que les heurts & dissentions des vns & des autres, les rendoyent chacun en son endroit infiniment retenus à ce qui appartenoit au profit & vtilité du public. Celle mesme de Venise recognoissant ceste proposition pour tres-veritable, ores qu'elle soit gouvernee par vn bon nombre de gens d'honneur qu'ils appellent les Magnifiques, si voulut-elle auoir aussi vn magistrat souuerain, qui est le Duc, pour apporter es actions publiques ceste contre-balance qui est requise à tout bon Estat. Si iamais ordre politic fut sainement &

*Discours
sur la Mo-
narchie de
France.*

*L'authori-
té du Par-
lement de
Paris qui
a fait re-
gner nos
Roys.*

sainctement obserué en quelque Republique que cefoit, ie puis dire franchement, & est vray, que c'est en nostre Monarchie. Car noz anciens recognoissans que combien qu'entre les trois premieres especes de Republique il n'y en ait point de plus digne & excellente que la Royauté, & encores Royauté qui vient par droit succéssif en ligne masculine, & mesmement à l'aisné (toutes particularitez qui se trouuent en nostre Estat) toutesfois par ce qu'il peut quelquefois aduenir que la couronne tombe és mains d'un Prince foible & imbecille, ils establirent vn perpetuel & general Conseil par la France, que l'on appella Parlement, non pour seruir de controlle à nos Roys, ains par les humbles remonstrances duquel se passoyent les confirmations des affaires generales. Et l'establirent non seulement dans Paris ville capitale de France: mais qui plus dans le Palais, seiour ancien de nos Roys, pour monstrier combien les effects de ceste compagnie estoient augustes, sacrez, & venerables: laquelle fut tant estimee & autorisee, que quelque Roy qui vienne à deceder, au milieu des obseques Royales, tous les autres Officiers estans en dueil, elle est reuestue de ses robes d'escarlata, pour monstrier que la Majesté de la couronne, qui reside en Iustice, ne meurt iamais, ores que nos Roys soyent mortels. De là vient que nous ne voyons nulle loy auoir vogue en France, qu'elle ne soit emologuee par la Cour. Et bien que quelques-vns vueillent dire que les affaires d'Estat n'ayent

rien de commun avec vous, toutesfois iamaïs paix ou traité d'importance, n'eut autorité entre nous, qu'il n'ait esté verifié par ceste Cour. Comme mesmes nous le voyons auoir esté obserué de fraische memoire, lors que nostre Roy s'achemina au voyage de Polongne. Non que pour cecy nos Roys ayent estimé se mettre sous la tutelle d'autrui : mais reduisant par ce moyen leur puissance absoluë sous la ciuilité de la loy, ils se sont garentis de l'enueie publique, & des importunitéz de ceux qui pour leurs faueurs particulieres abusoyent de la debonnaireté de leurs Maistres : Se rendans par ce moyen aimez de leurs sujets sur tous les Princes de l'Europe. Chose qui a conserué leur grandeur successiuement depuis onze cents ans iusques à huy. Et a produit cela tel fruit, que tout ainsi qu'il n'y a eu peuple au monde tant obeissant à son Roy que le François par le passé, aussi ne se trouuerent iamaïs Princes tant debonnaires & fauorables enuers leurs sujets, que nos Roys. N'y ayant chose qui les ait tant vnies en cest entre-las de volonte, que ce lien general de la France, ce grand & general Parlement : ainsi comme mesme sont contrains de confesser les estrangers discourans sur nostre Estat. A quel propos donc tout cecy ? Pour vous monstrer que ce n'est point sans grande occasion que ce peuple d'Angoulesme est entré en quelque scrupule, ne voyant ce traité de Tresues verifié en ceste Cour. Et si l'on me dit que c'est vne chose nouuelle de verifier vne Tresue qui

est passagere, & que la Cour n'interpose ses parties qu'és choses qui semblent prendre traict à perpetuité. A cecy ie vous responds en vn mot, qu'ils ont pensé (si bien ou mal, vous le iugerez s'il vous plaist) que ceste Trefue n'estoit de moindre consequence qu'un tres-ample traicté de paix. Car par icelle il est permis pendant le temps de la Trefue à ceux de la pretenduë religion nouuelle, d'exercer leur religion à huis ouuert és villes qui leur seront conlignees. Quand il n'y auroit que ce seul poinct, puis qu'il est question d'apporter nouuelle face de religion en vne ville (quelque peu de temps que ce soit) ce faict est de telle importâce que vous n'y sçauriez assez apporter d'authorité publique. Si tant est que la religion soit (comme elle est) fondement de toute Repub. bien ordonnee. Et de faict qu'estoyent tous vos Edicts de Pacification, qui furent passez depuis l'an mil cinq cens soixante, sinon temporels & prouisionaux? Et neâtmoins l'on n'a iamais reuouqué en doute que ceste prouision temporelle ne deust passer par l'emologation de la Cour. Et ce, à mon iugement, pour autant que vous ne sçauriez si peu heurter au fait de la religion, soit pour le regard d'une ville, soit pour si peu de tēps que voudrez, que ce ne soit le haut poinct, pour lequel il faut l'interpositiō de vostre authorité, ou du tout oster de nos testes, en toutes autres choses, telles verifications. Et toutesfois quand nous lairriōs ce discours à part, & que nous n'attachions seulement au mesnage general de

*La religion
fondement
de toute
Repub. biē
ordonnee.*

ceste France, qui ne voit que par ceste Tresue
 on aliene les villes du Roy? Alienation qui ne
 peut estre faite qu'elle ne soit autorisee par
 la Cour. Mais il y a grande difference (me di-
 ra l'on) d'aliener les villes à iamais, ou bien de
 les bailler en ostages pour certain temps. A
 quoy ie responds, que toute chose qui se met
 en main forte pour quelque temps, n'est pas
 de moins redoubté effect, que celle que l'on
 aliene perpetuellement en main foible, quand
 d'ailleurs celuy qui entre pour certain temps
 en vne possession, s'en peut faire croire puis
 après si bon luy semble. D'auantage en ma-
 tiere d'alienation du domaine de la couronne,
 soit qu'elle soit perpetuelle ou temporelle, nos
 loix (mesmes les dernieres & modernes) y re-
 quierent cognoissance de cause en ce lieu.

Car par l'edict qui fut fait en l'an 1565. à Mou-
 lins, où estoient tous les Princes & grands
 Seigneurs assemblez, avec vne infinité de
 Presidens & Conseillers des Cours souuerai-
 nes, il est porté par expres, que toutes aliena-
 tions faites ou à faire du domaine serōt nulles,
 sinon en deux cas, sçauoir est, pour appanage
 des puisnez de nos Roys, & pour vendition
 necessaire à deniers contens pour la necessité
 de la guerre: & qu'en ces deux cas lettres pa-
 rentes seront decernees & publiees és Cours
 de Parlement: leur estant tres-expressement
 defendu d'auoir aucun esgard à telles lettres
 pour quelque autre cause & temps que ce soit,
 encore que ce ne fust que pour vn an. Ce sont
 les propres mots de l'Edict, qui monstrent

*Domaine
de la courō-
ne sacro-
sainct.*

assez que l'on doit faire pareil iugement de l'alienation du domaine qui ne se fait qu'à vn an ou demy an, comme de celle qui se fait à perpetuité, laquelle ainsi que nous sçauons quelque perpetuité qu'il y ait, est toutesfois subiette à vn rachapt perpetuel. Toutes ces considerations doncques sont passees par l'esprit des citoyens d'Angoulesme; considerations dy-ie dont ils eussent faict remonstrances s'ils eussent eu cest heur de iouyr dans leur ville de la presence de Monsieur le Duc de Montpensier.

Mais la necessité du temps peut estre ne portoit ceste exception & defence. Et comme disent les Medecins, *Acutis morbis acuta remedia*: Ou comme disoit le Poëte Lucain, *arma tenēr. Omnia dat qui cuncta negat*. Au contraire iamais elle ne deust estre proposee ou c'est en cest affaire. Contre qui la proposons nous? Contre celuy qui (parauenture) veut estre infracteur & perturbateur des anciennes loix de France? Non vrayement: ains contre Monsieur le Duc. Quelle protestation a-il faite? Que son propos & intention estoit de reduire toutes choses en leur bon train, & specialement de maintenir les Cours de Parlement en leurs dignitez & prerogatiues. C'est vn bon Prince qui n'est point menteur, & qui n'apporte nulle hypocrisie en ses actions. Y a il doncques homme ou seigneur apres le Roy qui doie prendre plus de plaisir & contentement en ceste excuse que luy, quand auecque vne honeste liberte nous luy remonstrons qu'estant

ses obeïssans seruiteurs, nous le voulons honnestement combatre de ses propres armes, & le supplier tres-humblement de se souuenir de sa parole & promesse, de laquelle les Princes doiuent estre aussi religieux obseruateurs, cōme de leur propre couronne? Mais peut estre ces excuses bien qu'elles eussent pleu à Monsieur le Duc, n'eussent esté fauorablement acceptees par Monsieur de Montpensier. Nous-nous asseurons du contraire. Il est Prince trop amateur de la venerable ancienneté, Conseillier, Pair en ceste Cour par le moyen de son Duché. Conseiller né dés le ventre de Madame sa mere, par le moyen de sa Principauté du sang: Et ne serons iamais desauoüez de luy, quand nous dirons, qu'entre toutes les compagnies de France, il honore, & respecte la vostre.

Vous auez donc entendu iusques icy, que de ce qui s'est passé en nostre ville iusques à huy, il n'y a nulle desobeïssance de nostre part, ains toute submission & humilité: Et ja à Dieu ne plaïse, qu'autres pensemens entrent en nos esprits.

Vous me direz parauenture, que vous excusez le passé, moyennant que pour l'aduenir nous donnions ordre de rendre la ville, eu esgard meismement que la iustice nous estoit à present ouuerte en ceste Cour, il semble que le moyen nous soit clos de la verification de la trefue. Ceste difficulté (comme i'ay dit) depend de deux points: l'un, si le sujet doit estre ouy en telles matieres, s'opposant à la volonté de son Prince. L'autre, si quand bien il seroit

receuable nous auons particulieremēt moyens pour empescher la reddition de nostre ville.

*Si vn sujet
de France*

*peut par
honnestes
remonstrances
op-
poser quel-
ques fois
aux com-
mandemens
de son
Prince.*

Entant que touche le premier poinct, grand est vrayement l'argument. Vostre Roy & Prince souuerain le vous commande. C'est doncques à vous d'obeir. Car si vn petit escolier Pythagore auoit en son escolle apporté ceste ordonnance sur ses escolliers, Il l'a dit, voulant par ces mots leur donner à entendre, que ce n'estoit point à eux de controller son intention, ains seulement de le croire, combien plus doit estre ceste proposition fichee en l'esprit d'un sujet à l'endroit de son Prince? Et c'est la cause pour laquelle Platon en ses Loix se mocquoit du legislateur, qui dedans ses ordonnances rend raison de sa loy, d'autant que combien qu'elle ne deust estre cōstituee sans raisō, si est-ce qu'estant establee, le sujet ne deuoit considerer si bien ou mal elle l'estoit, ains y obeir quand elle estoit publiee. Et certes suyuant ce sage precepte de ce grand Philosophe, si la trefue estoit icy publiee, nous nous tairiōs. Mais laissons encore ceste publication en arriere. Je ne veux point mettre en memoire toutes ces longues questions des Docteurs du droit ciuil, quand ils soustiēent, que tout ainsi qu'il n'est point en la puïssance du sujet de s'exempter de l'obeïssance de son seigneur, sans le consentement du seigneur, aussi n'est-il en celle du seigneur de mettre son sujet en main estrange, & plus foible que la sienne sans l'express consentemēt du sujet, cōme estās choses

relatiues & reciproques. Si ie m'y voulois amuser, le temps me faudroit plustost que la parole. Ceste cause est de trop grande importāce pour y auoir recours aux Docteurs. Mais estant nô François, plaidant pour vn peuple François au premier tribunal de la France, ie dis que nous sommes receuables, non pas à nous opposer, non à disputer, non à controler la volonté de nostre Prince: ains à luy faire nostres-humbles remonstrances en iustice. Et si pour dire cecy, ie peche, ma faute prouient de la debonnaireté de nos Roys, qui l'ont ainsi de tout tēps & ancienneté toleré. Les anciens voulans nous représenter les Empereurs de Rome leur baillēt l'espee nuë au poin, à nos Roys la main de iustice, pour nous apprédre & enseigner, qu'une bonne partie de la dignité de l'Empire s'entretenoit par la force: au contraire que la Maïesté de nos Roys s'entretenoit par la douceur & humanité de iustice. L'Empereur disoit, *Pour autant que ie le veux il est iuste.* Nos Roys d'une parole plus douce & ciuile, disent, *Pour ce qu'il est iuste nous le voulons.*

*Pourquoy
nos Rois
portent en
leurs i-
mages la
main de
Iustice.*

Et pour ceste cause ouurent la porte à toutes honnestes remonstrances de leurs subjets, lesquelles non seulement ont esté fauorablement par eux receuës; mais quelque-fois, pour auoir esté suiuijes ont apporté vne infinité de fruiçt à la France. Lors de la guerre du bien public, le Roy Louys xi. pour la closture & conclusion d'icelle, accorda à Mōsieur son frere le Duché de Normādie pour son appanage. Cest accord fut executé sur quelques villes, les autres s'y

opposèrent, & ne voulurent ouvrir leurs portes à leur Duc destiné par la paix, l'on les veut appeller rebelles. Ouys en l'assemblée des Estats, qui furent tenus à Tours ils gagnent leur cause. Et au lieu de la Normandie, fut Charles Monsieur contraint se contenter de la Guyenne. Au traité de Madric fait pour le repos public, le Roy François premier du nom auoit accordé la restitution totale du pays de Bourgongne. Il estoit grand Roy, & pour ceste cause, par commun consentement, nous l'appellons maintenant le Grand. routes-fois sa grandeur n'empescha pas que les Estats du pais de Bourgongne ne s'opposassent à la deliurance que l'on auoit promis faire de leur pais. Et fut leur opposition trouuee bonne, iuste & raisonnable. Ces exemples sont-ils veritables? Outre ce que cela s'apprend des Registres de la Cour, ceux mesmes, qui pres de la personne de Monsieur procurent & sollicitent nostre reddition, l'ont fait escrire en vn liure par eux intitulé: *Question politique. S'il est loisible aux sujets de capituler avecque leur Prince.* non toutesfois que nous vueillions tirer ce qu'ils ont fait en exemple: mais à fin qu'ils n'ayent point d'occasion d'irriter contre nous ce bon Prince, & luy faire entendre, que nous pratiquons choses nouuelles de vouloir estre ouys en nos defences. Et à fin que nous ne cherchions point exemples plus loingtains que de nostre temps. A la restitution des villes de Thurin, Chiua, Quiers, & Ville-neufue d'Ast Monsieur le Marechal de Bourdillon ;

Gouverneur de Piedmont s'y opposa, & fut ouy en son opposition. Et tant s'en faut que pour cela il fut declaré rebelle, qu'au contraire les villes renduës, s'estant approché de la Cour du Roy, il fut infiniment chery : & en luy principalement eut le feu Roy Charles confiance des principales affaires de France. Mais tant y a que les deux premieres oppositions de Normandie & Bourgongne furent trouuees bonnes, & non seulement trouuees bonnes, mais l'opinia streté iuste & fidele du Normand, & du Bourguignon, conserua l'un & l'autre pais à la couronne. Ainsi ie croy que nul ne doute, que nous ne soyons parties capables pour faire nos remonstrances.

Reste donc de voir s'il plaist à la Cour, si nous auons moyens suffisans, pour empescher que nous ne tombions sous les garnisons de Monsieur le Duc. En quoy nous pensons estre munis & fortifiez de deux poincts. Le premier de nos priuileges. Et quand nous n'aurions priuileges, si estimons nous estre assiste d'une infinité de particularitez, pour lesquelles vous nous en dispenserez s'il vous plaist. Au regard de nos priuileges, ce n'est point d'auourd'hui, que nous auons apporté zele à la couronne de France, & que pour ceste consideration nous en auons esté recompensez. Il se trouue par anciennes chartres qu'en l'an 1360. estant le Roy Iean prisonnier és mains des Anglois, son fils Charles lors Regent, qui depuis fut Charles cinquième, par le traicté de Bretigni fut contraint de leur accorder, & ceder entre au-

Bons offices prestes par les citoyens d'Angoulesme à nos Roys.

tres la ville d'Angoulesme. La paix confirmée à Calais le 24. Octobre le même an: quand il fut question de l'exécuter les habitans d'Angoulesme s'opposèrent formellement alleguât à cest effect leurs raisons & moyens entre les mains des deputez, pour l'exécution de la paix. Opposition, qui prit traict d'un an, pendant le quel les choses demeurèrent en suspens, & fut enuoyé par deuers eux Messire Jacques de Bourbon, leur remonstrant que le Roy le ne pouuoit estre deliuré, si la ville d'Angoulesme ne passoit condamnation de cest article. Au moyen dequoy ils aimerét mieux estre perdus és mains des Anglois, que de voir perdre leur Roy. Réduits toutes-fois de corps, ils demeurèrent François de cœur. Et de fait regnant le Roy Charles cinquième en l'an 1336. voyans que le Prince de Galles fils du Roy d'Angleterre, qui iouissoit de la Guyenne, vouloit leuer un foïage sur les habitans d'icelle, nos ancestres furent des premiers, qui adhererent avecques les Comtes d'Armagnac, Perigort, Comminges & autres seigneurs à l'appellation par eux interiectée des exactions & nouueaux subsides imposez sur la Guyenne. Et encores dict Froissard au chap. 246. du premier volume, que ceux des basses Marches, de Poitou, Xaintonge, & la Rochelle, s'y fussent accordez, toutes-foist tousiours maintenoient ceux d'Angoulesme que ja n'en payeroient, ny ja en leur terre souffrir ne le pourroyent: & mettoient en auant, qu'ils auoyent ressort en la chambre du

Roy de France. Le Roy demeura long temps à consulter sur la reception de cest appel: En fin fut persuadé d'ouyr & enteriner leurs requestes, & remonstrances à luy faictes, par les seigneurs & habitans des bones villes, qui requeroient ayde & confort de luy, comme de leur souuerain. Et tant insisterent, qu'il fut ordonné que le Prince de Galles seroit adiourné à comparoir à Paris en la chambre des Pairs de France, pour assister à droict, & respondre aux requestes contre luy faictes. Ce sont les propres parolles de l'Autheur, lequel bien qu'en son histoire soit ennemy profez des François, si ne peut-il oublier le deuoir, que les Angoumoisins rendirent à leur Roy. Au demeurant, du remuement des choses susdictes, s'ensuiuit le renouvellement de la guerre, en laquelle le Prince de galles voyant qu'il n'auoit ennemis plus redoutables que nous, il establit son siege quelque téps chez nous, en esperance de nous tenir plus facilement en bride: toutes-fois si ne peut-il si bien faire, que nous ne le chassassions, & nous rendissions Maistres de la ville, laquelle nous remismes depuis sous la main & obeissance du Roy, sans coup ferir. Les Roys non ingrats enuers leurs subjects, nous octroyerent pour ceste cause, tous pareils priuileges qu'à la ville de la Rochelle. Que nous ne serions tenus de receuoir garnison estrangere dans nostre ville, qu'ils ne nous pourroient aliener sans nostre consentement, & plusieurs autres de mesme marque. Nous auons nos priuileges verifiez en ceste Cour: Priuileges

qui nous sont acquis, non point par vn don gratuit, si ainsi faut que ie le die, ains au prix de nostres âg & de nos vies. Le Roy, s'il luy plaist, nous y maintiendra. Que si l'interest de toute Republique bien ordonnee, est de chastier les mauuais pour seruir d'exemple aux autres, & honorer les bons, pour exciter vn chacun à la vertu, pour laquelle cause fut introduite la confiscation du bien, faisant par icelle tomber la peine de la faute du pere dessus son enfant innocent: & d'vn autre costé la noblesse, qui se perpétuë à nos descendans, encore que par couardise ils degenerent de la vertu de leurs deuanciers, combien plus doit on nous perpetuer en nos franchises & libertez, veu que nous sommes reputez mesmes corps par la propagation de nos ancestres en nous? Le Roy d'ocques encore vn coup nous les conseruera en leur entier, s'il luy plaist.

Ouy, mais on nous dira en celieu, que l'intention du Roy n'est pas de nous aliener, ains de nous bailler en garde pendant vne trefue & surseance d'armes, durant lequel temps on fera vne bonne paix. On ne veut point nous aliener: on faict pis: on nous engage en toutes choses, & specialement en celle où la bõne foy doit exuberer. C'est vne Sophistiquerie exquisite de laisser la vraye intention des parties, pour s'attacher à l'escorce & superficie des paroles. Quand l'on a disputé en droit, si celuy qui est prohibé de donner peut vendre, ceux qui ont decidé ceste question n'y ont assis aucune certitude de iugement, parce qu'il se trouue par
fois

fois certains, où celuy qui est prohibé de donner peut neantmoins vendre : & quelquefois est permis à aucuns de donner, non de vendre selon la diuersité des rencontres. Et la raison de telles diuersitez prouient, d'autant qu'en telles matieres il faut singulierement peser & considerer le fonds de l'intention de celuy qui fait telles prohibitions. Je vous laisse icy à part que l'engagement equipolle à vne alienation. Considerons seulement, quelle fut l'intention des roys qui promirent de n'aliener nostre ville. Non autre certainement, sinon à fin que ceste ville demeurant perpetuellement sous la puissance de nos Roys, elle seroit vray semblablement mieux traictee, & par mesme moyé eslongnee de toutes oppressions, vexations & molestes. Quel traitement pourons nous au cas de present esperer, qui ne soit pire, & plus fascheux que si l'on nous alienoit de tout point? Car nous alienant à Monsieur le Duc, il nous traicteroit comme siens: mais icy nous demeurons comme espaues à la mercy du premier occupant. Celuy auquel nous appartenons par droicte ne nous possedera, & serons es mains des gés de celuy auquel nous n'appartiendrons. Qui est celuy qui ne voye que ceste occurrence de cas est de plus dangereux effect, qu'une alienation totale; L'on ne peut doncques nous obiecter, que ceste capitulation ne porte contrauention à nos priuileges. D'auantage nos priuileges ne sont pas seulement de n'estre point alieitez, il y a article expres de ne receuoir garnison d'estrangers contre nostre

gré letout en la mesme forme & maniere que le rochelois. Letraicté de la trefue qui baille nostre ville est pour y receuoir garnisōs, & quitter & depōser nos armes à la deuotion de monsieur le Duc, ainsi que nous voyons qu'il a disposé par toutes les villes qui luy ont esté accordees. Tellement que quand il n'y auroit que ce seul point, il seroit suffisant pour faire paroistre de nostre interest.

Ie pailleray plus outre & discourray, s'il vous plaist, ceste cause, comme si nous n'estions assistez d'aucuns priuileges. Tout ce quel'on nous met en auant est la necessité presente. Qu'il est besoin qu'un membre endure, pour sauuer tout le reste du corps. Si ceste cause auoit à estre traictée sur les similitudes, que l'on peut tirer des reigles de Medecine, ma cause seroit aisée à gagner. Car i'ay bien souuent ouy dire, que pour sauuer vn membre sain, il faut retrancher le malade : mais que pour sauuer le malade il falle couper ou perdre celuy qui est sain, ie ne l'ouy iamais dire. Laissons ces similitudes, & disputons politiquement. Il faut, me dit-on, que le particulier endure pour le general en matiere de police. Partant ce n'est point chose nouuelle ne inaccoustumee qu'une ville reçoie quelque affliction, pour garantir tout le demeurant du Royaume. I'en seray d'accord avecques tous, mais aussi faut-il que d'une mesme rondeur l'on m'accorde qu'il faut en telles affaires apporter quelque proportion & mesure. Et se faut bien donner garde d'affliger de telle façon vne ville, que

l'on la mette en opinion de desespoir. Vray Dieu n'auons nous eu nulle part aux troubles? *Clamisez que la ville d'Angoulême a souffertes pendant nos troubles.* La playe est encores toute sanglante. Nous auons enduré le siege, rendus par composition, apres auoir souffert diuers assauts. Depuis nous rachetâmes nos vies, nos biens & nos personnes pour quaranté mille liures, qui furent promptement payées. Soudain que le payement en est fait on se saisist particulièrement des principaux de la ville. Maître Iean Arnaud Lieutenant general de la ville, homme plein d'integrité, pour n'auoir voulu adherer à ceste faction, se trouue estranglé miserablement dans sa maison. La vefue du feu Lieutenant criminel, aagée de soixante ans, trainee honteusement par les cheueux au milieu des rues. Deux Cordeliers pendus pour auoir presché la parole de Dieu. Le frere bastard du sieur de Ruffec, qui auoit esté blecé à la defense d'une breche, honteusement pendu. Bref iamais tant de violences, outrages, & inhumanitez ne furent commises, qu'en ce lieu. Non contens de cela, ils s'attachent aux saincts lieux & au tombeau de saint Iean quart-ayeul du Roy : principale remarque de la maison de Vallois. Ils y logent & hebergent leurs cheuaux. Je ne veux point imputer tout cela aux chefs. Ie sçay quelle est l'insolence du soldat, mesme pendant vne guerre ciuile. Au bout de tout cela on nous veut maintenant exposer au hazard d'un pareil naufrage. S'il est question qu'une ville endure pour le demeurant, pourquoy faut-il que ce soit per-

pétuellement la nostre ? Que ne reiette l'on part & portion de ce mal sur les autres ? Auons-nous fait quelque delict pour lequel nous deuions estre couchez deux fois à ceste torture ? Quand vne compagnie de gens de guerre auoit failly à son deuoir, les anciens auoyent accoustumé la dismer, ie veux dire faire mourir le dixiesme, sur lequel le sort tomboit, bien que peut estre il fust innocent. Se trouue-il quelque faute en nous, pour laquelle il falle que nous seruions non pas de la dixiesme ville, mais de la cent & deux centiesme deux fois ? N'y a il point d'autres villes en France, qui puissent suppleer nostre defaut & contribuer ainsi que nous à ceste perte commune ? D'ailleurs, faites vous tort seulement à nostre ville ? Non. A qui donc ? A toute la noblesse Catholique Angoumoisine, qui n'a autre ressource de toutes ses afflictions, que dans nostre ville. La moitié du plat pais est occupé par ceux de la nouuelle opinion. Rendez nostre ville, vous rendez tous les Gentilshommes Catholiques vagabons. Et en ce faisant sans aucun leur demerite, les punissez de la punition de Cain. Ou s'ils font estat de resider en leurs maisons, lesquelles seront à la deuotion des autres, il faut qu'ils soyent ou miserables, ou que pour viure en quelque seurté chez eux, ils se reduisent à la mercy & deuotion de ceux auxquels ils n'ont nulle enuie de adherer. La crainte de pauvreté ou misere, la peur d'estre spolié de ses biens, produit de merueilleux effects de persuasion en nous à la

longue, encores que du commencement nous n'apprehendions que le public. La fuite d'ocques de ceste reddition ne va pas tant seulement à la ville, elle concerne tout le plat país. Et iugeans ceste cause chacun par vous-mesmes en vostre particulier, vous pourrez imaginer s'il est raisonnable que facions part de l'engagement & hostage dont est à present question. D'ailleurs, quelle ville veut on maintenant que nous rendiôs? la ville capitale d'un país, soit pour la religion, ou iustice, en laquelle est estably le siege Episcopal, pour le fait & exercice de nostre religion Catholique: & encores le Presidial, pour l'administration de la Iustice. tournez vos yeux, s'il vous plaist, aux choses qui se sont cy deuant passees. Au premier Edict de l'alienation du bien d'Eglise, lors que nos esprits n'estoyent encores duits à la police de tel sujet, pour la nouveauté d'ice-luy, encores y apporta l'on d'un commun accord ce respect, que combien que l'on exposast tous les biens de l'Eglise en vente, iusques à la concurrence des deniers que l'on auoit enuie de tirer, sauf à regaler puis apres sur les vns & autres, si est-ce qu'il fut defendu de toucher en aucune façon aux chefs lieux.

N'y a-il point quelque apparence de l'observer au cas de present, sous meilleur tistre & condition? Veu qu'aux lieux où l'on met garnisons nouvelles, on fait ouuerture des presches au preiudice de nostre religiô ancienne, & prennent ceux que l'on met es villes engagees, plus de dispense & permission, qu'ils n'o-

ferent iamais auparauant esperer. Car si nous voulons nous ramenteuoir comment toutes choses se sont passees pour ce regard. Par le premier Edict, qui fut celuy de Ianuier 1561. bien qu'il leur fust permis prescher par tout, si ne leur fut-il iamais permis de ce faire dans l'enclos & enceinte des villes : ains seulement aux fauxbourgs, & encores fut ceste tolerance par le premier Edict de pacification de l'an 1562. restraincte à certains bourgs & bourgades en chacun Bailliage : iusques à ce que par le dernier du mois d'Aoust 1570 ils se contenterent de deux villetes en chacun gouuernement. Mais que iamais il entrast en opinion à tous les Capitaines de ce party la, de demander villes Episcopales pour y exercer leur religion, vous ne le trouuerez nullement. Comme aussi n'estoit-il raisonnable. Bien accorderay-ie que s'ils en reduisoient aucune sous leur puissance, ou par surprise, ou par force, ils luy donnoient telle loy que bon leur sembloit comme les estimans de leur conqueste, & non autrement. Comment doncques peut on maintenant comprendre, qu'on rende nostre ville? Ville (dis-ie) Episcopale, ville (dis-ie) Presidiale, ville chef lieu de tout le pais, en laquelle soudain que l'on sera arriue, l'on fera vn meslange, & pesse-messe de deux religions ensemble?

Je passeray encore plus outre, voyons quelle opinion ceux qui conseillent Monsieur le Duc, ont de nous demander nostre ville, avec vne si grande opiniastreeté. Est-elle exposee aux

passages des riuieres, comme Mezieres, Saumur & la Charité? Il n'y a celuy qui ne sçache qu'ell'est assise en croupe de montagne: & toutesfois c'est l'une de leurs principales opinions, pour s'asseurer des passages, qui leur fait demander villes. D'auantage ont-ils faute de villes pour leur retraite en nostre pays & aux enuironz? Ils tiennent en leur possession Boutheuillé, Ponts, Perigueux, Bergerac, Castillon, Sainte Foy, Talmont, Royan, & plusieurs autres villes. Ceste consideration n'est pas en la ville de Bourges: car toute la noblesse mal contente, ou ceux de la nouuelle opinion de Berry, ou pays circonuoisins & limitrophes n'ont aucunes villes de retraite à eux: qui est la cause pour laquelle ils peuuent demander, peut estre, ceste ville là. Mais quant à nous, puis qu'ils ont tant de villes, & commoditez pour se retirer, que mesmes on leur a baillé deux villes en contr'eschange de la nostre, celle de Cognac, & Sainct Iean d'Angely, esquelles ils ont ja leurs garnisons establies, pourquoy iettent-ils encores l'œil sur nous? S'ils disent, qu'il y a plus d'assurance de force dans nostre ville. Qui ne sçait que Sainct Iean d'Angely a supporté vn siege aussi fort & redouté que nostre ville? mais Sainct Iean d'Angely ne s'est iamais opposé à l'execution de la Trefue, quand il a esté question de la rendre, me dira l'on. La raison y est toute prôpte. L'une & l'autre ville ont esté prises par deux diuers sieges: Celle de S. Iean d'Angely remise

entre le mains du Roy, fut traictee comme de son bon & naturel seigneur avecque toutes les douceurs & humanitez que l'on scauroit souhaiter. La nostre mise en puissance estrangere, & non naturelle, receut apres la prinse toutes les indignitez que l'on scauroit excogiter, non obstant quelque rançon à quoy elle se fust rachetee.

Et c'est la cause pour laquelle facilement l'une a ouuert ses portes, & l'autre a craint de les ouvrir, estant faicte sage à ses propres cousts & despens. Ioinct qu'en matiere de paches & conventions, l'on s'arreste tousiours aux dernieres & puis qu'ils se sont contentez de deux villes, qui les peut induire à quereler derechef la nostre, si ce n'est vn mal talét particulier qu'ils nous portent, ou quelque garde-derriere, que chacun peut diuerſement estimer; comme aussi de ce mal-talent, nous en auons lettres, que nous auons presentées à la Roynne mere?

Mais donnons, que toutes les considerations cy dessus deduites fussent courtes, pour paruenir à nostre proiet (combien certes que ie m'asseure qu'estans mises en la balance, elles se trouueront de grand poix contre tout ce que l'on nous peut obiecter) quand nous n'aurions que ceste particularité en nostre cause, qu'ils ont opinion que nous leur auons faict les premiers teste, & resisté à leurs desseins; que pouuons nous esperer quand nous serons sous leur puissance, bien qu'elle ne soit que temporelle & passagere, sinon vne ardeur de vengeance, qu'ils rongent maintenant en

eux, vn cruel traictement, vne ruine generale de nos corps, de nos biens, & de nos familles? Qui est celuy qui ne se resoluie plustost à leur faire place nette, & abandonner la ville, que d'attendre telles inhumanitez qui se voyét estre preparées? Mais ils sont en la puissance d'un bon Duc, qui vous en garentira, direz vous. Dieu vueille que Monsieur le Duc ne soit point en leur puissance. D'ailleurs, combien d'insolences, de meurtres, de massacres extraordinaires, faict-on és guerres ciuiles, que les Capitaines & chefs generaux ne voyét, ou que bien souuent ils ne veulent voir pour le peu de discipline militaire, que contiennent telles desbauches publiques? L'on dict que Iulles Cesar, lors qu'il faisoit guerre contre Pópee, permettoit toutes choses à ses soldats, voire qu'ils allaissent masquez, moyennant que la lascheté fust dehors quand ce viendroít à iouer des cousteaux. Je me tiens assésuré, que l'intention de Monsieur le Duc n'est pas telle: Mais quand le contraire seroit aduenu, ie ne sçay quelle garentie nous pourrions auoir cõtre luy. La capitulation de la Trefue portoit que les Capitaines, qui seroyent misés villes, seroyent Catholiques, & francs de toute suspicion. Si cela a esté obserué, tant mieux pour nous: s'il ne l'a esté, tant pis. Permettez donc, Messieurs, que nous vsions en ceste cause non d'une exception politique, ie dis d'une exception qui soit establie entre nous par discours humain. Permettez-nous vser d'une exceptiõ de nature, que nous auons de nostre naissance

humee avecque le lait de nos meres, ne vous estudiez point de bānir de nous ce que l'on ne peut nous oster. Vous avez puissance sur nos vies, & sur nos biens selon la diuersité des rencontres. Il n'est point en vostre puissance de nous oster la crainte d'estre perdus. Crainte non imaginaire, crainte non affectee, crainte fondee sur vne infinité de iustes occasions qui vous ont esté representees. Vous voyez en quel estat sont les affaires de France. Anciennement toustant que nous sommes, n'estions qu'un peuple viuant vnanimement sous l'obeissance de nostre Roy. Depuis quinze ou seize ans en ça, d'un peuple, on en a fait deux: de deux, on en a fait trois: de trois maintenant on en veut faire quatre. Nous estions vnis en vn Roy, vne Foy, vne Loy: on nous vient battre premierement d'une liberté de conscience, & avecque ceste liberté, l'esprit de diuision se mit de la partie. Dés lors nous commençāmes à estre diuisez en deux, par vne estrange malediction, & de deux noms misérables de faction, partialité & diuision, les vns appelez Papistes, & les autres Huguenots, cōbien que nous n'ayons autre qualité que celle de Chrestien, qui nous est emprainte par le saint Sacrement, & caractere de Baptisme. En ce malheur nous auons vesçu plusieurs ans. Depuis il en est venu vn tiers de Malcontens, qui meslent en leur querelle l'Estat. Restoit vne poignée de subjects, deuots sans dissimulation ou hypocrisie à leur Roy, il en faut faire vne quatriesme espece, il les

*Diuisions
de la Frāce,
sous diuersi-
té de nōs
partiaux.*

faut declarer rebelles, parce qu'ils sont trop religieux et affectionnez à leur Prince. Quel nom leur donnerons-nous? Ils feront les desesperer. Helas! il n'y a que trop d'ennemis volontaires, pour Dieu n'en faisons de nouveaux par force. Que nous peut-on imputer en tout ce fait cy? D'auoir requis suspension de la Tresue pour nostre regard, iusques à ce qu'elle fust verifiee en ceste Cour, avec cognoissance de cause, & nous ouys. Que demandons nous? d'estre maintenus en nos priuileges. Mais peut-estre sont nos priuileges irreguliers, & apprehendent vne licence effrenee contre l'Estat. Au contraire, de ne sortir de l'obeissance de nostre Seigneur naturel, & legitime. Quoy plus? de ne tomber en la misericorde de ceux que nous sçauons nous estre ennemis: de ceux de la nouuelle opinion. Mais peut-estre à tort le craignons-nous. Leurs lettres, leurs menaces, leurs deportemens du passé, nous rendent asseurez de l'aduenir. Que si toutes ces circonstances ne vous esmeuent, en nostre faict, à compassion & pitié: si vous estimez nos remonstrances de peu d'effect, pour le moins representez-vous, que de nostre ville est issuë ceste grande & heureuse lignee de Valois, qui regne aujourd'huy en la France. Je ne suis point si superstitieux, que ie vueille aisément tirer à religion les accidens exterieurs. Aussi ne suis-ie si irreligieux, que ie les vueille mettre en non-chaloir. Il me souuient auoir leu, que la femme d'Auguste recueillit des serres d'un Aigle,

Laurier qui estoit dans Rome prognostic de la grandeur & ruine de la posterité d'Auguste.

vne branche de Laurier, de laquelle (par elle plantee) en foudrit au long aller vne pepiniere de Lauriers, dont les Empereurs prenoyēt leurs couronnes quand ils triomphoyent. Ce bois fut de telle nature, qu'à mesure que l'un de la lignee d'Auguste mouroit, aussi mouroit vne parcelle de ce bois, iusques à ce que Neron mourant, qui fut le dernier de ceste famille, mourut aussi tout le bocage. Tant qu'Angoulesme a prosperé, aussi a par mesme moyé prosperé ceste grande & heureuse lignee. Et maintenant de l'affliger par ceux mesmes qui en sont issus & extraits, ce seroit vne chose de tres-sinistre presage. Si ce sujet ne vous contente, iettez vostre veuë plus haut, & vous souuenez de ce grand Sainct, que nous auons en nostre ville, quart ayeul de nostre bon Roy, & de Monsieur le Duc. Ne permettez point que pour la seconde fois il soit mis à l'abandon, & en proye du soldat indiscret. C'est nostre Sainct tutelaire, c'est l'heur & honneur de la maison de Valois. Nous vous prions, suppliôs, & si voulez, adiurons par les os & reliques de ce grand Sainct, qui reposent chez nous, qu'il vous plaise nous conseruer, & nous affranchir des miseres que nous voyons nous estre preparees, si nostre ville est renduë. Et si apres toutes ces remonstrances que nous vous faisons, avec toute humilité, vous trouuez que nous deuïôs no^r rédre, apres auoir veus nos priuileges, nous ferons tout ce qu'il vous plaira nous commander, asseurez qu'en ceste cause toute publicque vous nous garderez la iustice que

La ville d'Angoulesme recepitacle des ancestres de nostre Roy.

l'on garde aux moindres de la France.

*A Monsieur Chopin, Advocat au Parlement
de Paris.*



Edict de Blois a esté en fin paracheué sur les doleances des trois Estats, contenant plusieurs articles pleins de religion & Iustice. Mais entre les autres il n'y en a point qui me plaise tant que celuy par lequel le Roy d'une magnanimité Royale & digne de luy, borne sa puissance absoluë en matiere d'euocations, & ne veut que l'on obeisse à celles qui seront de son propre mouuement. Vray Dieu, que ce Quatrain de Monsieur de Pibrac me plaist.

*De quel
dangereux
effect sont
les Euoca-
tions du
propre
mouuemēt
des Princes,
Et comme
elles ont
pris leur
ply par la
France.*

• *Je hay ces mots de puissance absoluë,*

De plain pouuoir, de propre mouuement :

Aux saincts Decrets ils ont premierement,

Puis à noz loix, la puissance tolluë.

Les Euocations anciennement d'un Parlement à autre, estoient du tout incogneës à la France : Et les premieres que vous trouuez aux anciens Registres de la Cour, furent du temps de Charles vi. lors qu'un Duc de Bourgogne, qui commandoit à la France, au milieu des diuisions ciuiles, pour gratifier à ses partisans, feit euoquer quelques causes au grand Conseil, qui estoit adonc comme celuy que nous appellons aujourdhuy le Conseil priué. La necessité depuis nous apprit qu'il les falloir par fois obtenir, pour obuier aux ports, faueurs, parentelles, inimitiez & rancunes d'un

Parlement: & pour ceste cause furent faicts les Edits de la Bourdaisiere, & de Châteloup. mais quant aux Euocations du propre mouuement, elles nous estoient du tout incognues: Et du commencement que ie vins au Palais, i'ay veu que si quelqu'un eust esté si ozé de demander la retention d'une cause, en vertu de telles lettres, il en eust esté debouté, & condamné en une amende telle que du fol appel. Les troubles qui depuis suruindrent y ouurirent la porte. Qui fut cause que par l'Edit de Moulins, il fut defendu par expres d'y auoir esgard, si elles n'estoyent signees d'un Secretaire d'Estat. Mais maintenant par une consideration trop plus ciuile & politique, on les exterminet tout à fait. Et certainement non sans cause. Car toutes & quantes fois que sous le propre mouuement du Roy on faict changer d'air à une cause, il aduient tout le contraire de ce que pratiquent les bons Medecins en matiere de longues maladies, esquelles ils font changer d'air au patient pour le guerir. Au contraire remuez une bonne cause d'un Parlement à autre, vous la perdez. La diuersité des contrées, & par conséquent des Parlemens, produit diuersité de maximes. Il me souuient auoir leu que les Grecs, tout ainsi comme les Romains auoyent accoustumé, pour toute sepulture, de brusler les corps des morts: & les Indiens estimoyent ne pouuoir trouuer plus honorable tombeau à leurs peres & meres, qu'en eux-mesmes: & pour ceste cause les mouroient quand ils estoient decedez. Darius

Roy de Perse voulant faire essay combien les *Quelles tyrannies produisent les coutumes en nos esprits.*
coustumes de chasque país tyrannisoient sur nos esprits, voulut confronter vn Grec à vn Indien. Si luy demanda s'il vouldroit manger son pere & sa mere morts: Chose que le Grec abhorra comme eslongnee de toute humanité. De là il adressa sa parole à l'Indien, luy demandant s'il vouldroit brusler le corps de son pere mort: Il respondit que pour rien il ne l'entreprendroit, comme chose trop impiteuse & & abominable. Je ne m'eslongneray des bornes de nostre France. Allez en Dauphiné, Pro vence, & Bretagne, vous trouuerez que le regrés en matiere beneficiale a lieu. Es autres contrees non. Les premiers penseroient commettre heresie s'ils le reiettoient, comme estés en país d'obeissance: les autres simonie, comme viuans sous les priuileges & libertez de l'Eglise Gallicane. Euoquez du Parlement de Dauphiné à celuy de Paris vne cause qui soit fondee en regrés, elles'y perdra. Renuoyez la de Paris à Grenoble, elle s'y gaignera. Je sçay bien que vous me direz que les Iuges qui iugent en ceste façon ont grand tort: Car combien que la cause change de lieu, si doit elle estre termineefelon les propositions du territoire dont elle est tiree. Mais à cecy ie vous responds, que quand ils auroient entrepris de ce faire, ils ne le pourroyent. Parce que tout ainsi que l'Ourse donne la forme à ses petits à la longue en les leschant, aussi les loix, qui sont quelque-fois brusquement proposees au peuple, reçoient avec le temps polissure,

*Les loix re-
çoivent pol-
lissure par
le temps.*

à mesure qu'elles sont mises en œuvre. Et c'est pourquoy l'on a dict que le vray truchement de la loy c'estoit l'usage. Le testament est favorable, & pour ceste cause familier en la ville de Thoulouze. Sur ceste proposition l'usage a enté vne infinité de maximes que nous ne reconnoissons à Paris, comme n'y faisans pastel estat des testamens. Au contraire les successions ab intestat nous estans recommandées, le long usage nous apprend que plusieurs choses degenerent en pais coustumier encontre les testamens. Je vous en représenteray icy vn exemple d'otie vous puis porter certain tesmoignage. Par la coustume de Paris il est loisible à tout homme & femme d'entendement, de pouoir tester de tous ses biens meubles, acquests immeubles, & quint de ses propres. La damoiselle de Chambourcy ayant legué à la damoiselle de Longueil sa fille vne bonne partie de ses meubles & acquests, la legataire demandant deliurance de son legs, à tout le moins par provision en baillant caution, elle luy est deniée par les autres enfans. Je plaïdois pour elle, & vous assure que ie n'y oubliay rien de ce que ie pensois servir à la faueur de ma cause. D'un autre costé les autres, apres auoir remonstré combien il estoit fauorable que les enfans partageassent également aux biens de la mere, finalement par arrest nous feusmes appointez au conseil. I'auois la coustume, avec la volonté enix de la mere: mais ie n'auois pas l'air general des Iuges pour moy, lesquels par deçà inclinent naturellement plus à vne pieté naturelle, qu'ils

qu'ils estiment deuoir auoir lieu en faueur d'une égalité arithmetique pour les enfans, qu'à vn iugement d'une mere qui auoit voulu particulièrement gratifier l'une de ses filles plus que les autres. Si on a baillé cest arrest en la cause d'un Parisien au milieu de sa coustume, qu'est ce qu'un thoulousain deura esperer quand sur la dispute & controuerse d'un testament on euoquera sa cause à vn Parlement de Paris? Nous deuons aider nostre Roy de nos biens, selon les occurrences de ses affaires: *Les Roys sont obligés enuers. Dieu de rendre la iustice à leurs sujets.* mais en contr'eschange il nous est debiteur de la Iustice, & nous la doit administrer es lieux ou nous residons, où là où nos biens sont assis. C'est vne charge fonciere qui est annexée à la couronne: Et ce n'est pas proprement nous la rendre, quand on interuertit nostre bon droit par vn changement de Iuges, & Parlemens. A la mienne volonté que vous schiez vous esbaucher sur ce sujet, comme auetz fait sur la matiere du Domaine de France, sur la Police Ecclesiastique, sur les Priuileges des laboureurs. Assuré que nous enseigneriez plusieurs belles choses, non encores remarquées, mesme d'où sont procedees ces lettres que nous appellons *Du propre mouuement.* Qui est, si ie ne m'abuse non vne inuention Françoisse, ains Italienne, que nous deuons aux courtizans de Rome, lors qu'ils se vindrent habiter en la ville d'Avignon, & qu'ils commencerent à mettre toutes les affaires de nostre discipline Ecclesiastique en desordre & confusion. A Dieu.

*A Monsieur Buiffon, Aduocat en
Parlement.*

*Suite du
mesme
propos
qu'en la
lettre pre
cedente.*



*Discours
gaillard
sur les pas
sions de
l'amour.*

T bien : pour vous faire plaisir ie vous accorde que ces lettres estoient vne vraye folie. Mais pour merendre la pareille, ie veux aussi que vous m'accordiez que c'estoit vne belle folie dont oiseux ie trompois Poissueté de ma ieunesse, par faulte de meilleur sujet. Et afin que ie vous descouure librement ce qui en est, lors que ie les feis imprimer, ie ne mis mon nom sur le frontispice du liure, pour sonder, avecques moins de hazard de ma reputation, quel en seroit le iugement du peuple. Et de fait i'ay long temps depuis estimé que la memoire en fust perdue, toutes-fois puis n'aguères feuilletant quelques liures en la boutique de l'Angelier, ie trouuay qu'on les auoit fait r'imprimer avec celles de Parabosco Italien, & qui plus est que l'on auoit mis, contre ma volonté, mon nom. Qui me fait penser qu'elles auoyent eu meilleur succès que ie ne m'estois promis. Je repasse lors sur aucunes : Je voy là, tantost vn amour, tantost vn desdain, puis tous les deux peslemeslez ensemblement : ores vn amant reblandir gayement sa dame, ores s'en mescontenter. En fin vn homme peu resolu se resouldre de quitter l'amour avec vn profond repentir d'auoir aimé. Je commençay adonc à me moquer de moy-mesme, & faire ce iugement, que

quād ie detestois l'amour ; ie n'estois pas m oins amoureux que quand ie le reblandissois. Car à bié dire si i'ay encores quelque rōge & ressetiment de ce mestier là, & que le long temps ne m'en ait du tout osté la memoire, ie suis d'ad-
 uis que le desdain fait part & portion de l'a-
 mour, & que l'amour ne prend fin & conclu-
 sion en nous, que lors que nous tournons sur
 l'indifferent les opinions que nous auions en
 nos maistresses. L'on dit que Pline ne lisoit ia-
 mais liure, si meschant fut-il, qu'il n'en tirast
 quelque profit : Aussi ne ly-ie iâmais mes ieu-
 nes folastries que ie n'en rapporte vn grand
 fruit. Mais sçauiez vous quel ? C'est qu'en l'Au-
 tomne auquel ie suis, il me souuient d'auoir
 esté autresfois ieune. Qui n'est pas vn petit se-
 cret pour apprendre à excuser les ieunesses de
 ceux qui nous appartiennent. Ce que plu-
 sieurs peres ne font, pour auoir perdu ce beau
 souuenir. A Dieu.

*Le desdain
 fait part
 de l'a-
 mour.*

*A Monsieur Nesmond Lieutenant gene-
 ral au siege Presidial d'An-
 goulmois.*



E n'est point chose nouuelle qu'il y ait quelques mois ou iours fata-
 lement heureux ou malheureux
 à vns & autres. Le bon homme
 Chassanee dit en ses Commen-
 taires sur la coustume de Bourgogne, que le
 mois d'Aoult luy auoit esté heureux, comme
 celui auquel il estoit né, auoit eu tonsure, e-

*De quel-
 ques iours
 & mois
 qui ont esté
 fatalement
 heureux ou
 malheu-
 reux à vns
 & autres*

sté fait docteur és Droicts, Conseiller en nostre Cour de Parlement, & finalement President au Parlement de Prouence. Et sans m'eslongner de nostre temps, ni de nostre France, Pon ne peut dire qu'il n'y ait eu quelque fatalité au mois de Mars pour nos troubles : Car dans cestuy fut descouuert en l'an cinq cens soixante, la coniuration de la Renauldie à Amboise, & en l'annee ensuiuante furent prises les armes pour la Religion ; & en lxxij. & lxxviij. deux Edicts de pacification publiez. En cas semblable pour les troubles qui se renouvelerent en lxxvij. se trouue le mois d'Aoust auoir esté grandement fatal, auquel en l'an cinq cens soixante neuf le Roy Charles seant en son liét de iustice declara ceux de la religion nouvelle rebelles & crimineux de leze Majesté diuine & humaine ; & l'annee ensuiuante, au mesme mois, fut verifié autre Edict de pacification, & en l'an lxxij, fut faite l'exécution generale telle que chacun scait. Car quant aux iours les Romains remarquoyent en leurs Annales, qu'à mesme iour que les trois cens Fabiens estoyent passez au fil de l'espee à vn pres, aussi furent ils depuis descōfits par les gaulois, apres plusieurs reuolutions d'annees. Au contraire les Thebains solemnizoyent le troisieme iour de Iuin, auquel à deux diuerses foys, ils auoyent obtenu deux victoires, par lesquelles la Grece auoit esté restablie en ses anciènes franchises & libertez. Nous pourrions de mesme façon celebrer le xxvij. de mars, auquel és annees lxxij. & lxxviij. casuellement & sans y penser furent publiees

au Parlement de Paris deux paix entre les sub-
 jets du Roy. Il n'y a celuy de nous qui ne sçache
 que le iour saint Mathias fut fauorable à
 l'Empereur Charles cinquiesme, comme ce-
 luy auquel il fut couronné Roy des Romains,
 sacré Empereur, & obtint victoire de nous en
 la iournee de Paue, où nostre grand Roy
 François fut pris. Tout cela ce sont remarques
 dont les historiographes se peuuent diuerse-
 ment iouer, non toutesfois malaises à se ren-
 cōtrer pour les mois: & quāt aux iours il ne faut
 point trop s'esbahir qu'entre plusieurs suites
 d'annees, ils se trouuent quelques iours qui se
 conforment en heurs ou malheurs. Mais sur
 tout en ce subyet y a vne chose digne d'estre
 recommandee à la posterité par ceux qui d'v-
 ne plume bien taillee voudront entreprendre
 l'histoire de nostre temps. Par ce que nous
 trouuons le iour de la Pentecoste auoir esté
 deux fois fatal à nostre Roy. Car tout ainsi qu'il
 fut esleu Roy de Polongne ce iour là en l'an
 cinq cens lxxiij. aussi l'an d'apres, à mesme
 iour, recueillit-il ce Royaume de France, par
 le decez du Roy Charles son frere. Luy ayant
 ceste grande feste apporté deux grandes cou-
 rones, l'vne par le moyen de sa vertu, l'autre
 par vn droit de nature. Repassez toutes les
 histoires qu'il vous plaira, vous ne trouuerez
 vn iour si grand & solemnel que cestuy auoir
 par double succez bien-heuré la fortune d'vn
 Prince. Ce priuilege a esté particulièrement
 reserué à nostre Roy, & encores d'vn an im-
 mediat à l'autre. Cela a esté cause qu'estant de

*Iour de la
 Pentecoste
 fatal à no-
 stre Roy.*

*Institution
de l'ordre
des Cheva-
liers du S.
Esprit*

retour de deçà, apres auoir appaisé avec vne pouruoyance admirable les troubles, il a voulu particulierement honorer la memoire de ceste benedictiõ par vn nouuel ordre de Cheualerie qu'il a voué au S. Esprit, l'accõpagnant de plusieurs belles & sainctes ordonnances en l'honneur de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine. Et vrayement tout ainsi qu'en la particularité des iours qui nous sont fauorables, il a le dessus de tous autres Princes, aussi puis-ie dire que iamais nul ordre de Prince ne se trouua de telle recommandation & merite que cestuy-cy. Car la pluspart des autres furent fondez, les aucuns sur amourettes, les autres sur vne vaine ambition, mais cestuy sur vne foy & hõmage qu'il a voulu rendre à Dieu des faueurs qu'il auoit receües de luy. En quoy l'on ne peut que l'on ne loüe, outre sa deuotion, infiniment sa prudence. Pour autant que voyant son Royaume partializé en ligues, pour la diuersité des Religions, & cognoissant qu'il n'y a plus bel objet sur lequel le peuple desire de mouler ses actions, que sur les mœurs de son Roy & des seigneurs qui luy assistent, il a voulu non seulement demourer ferme & stable en la foy de ses ancestres, comme vn roc entre les vagues, mais aussi institué ce beau vœu au milieu de sa noblesse, qui est vn grand lien pour la contenir en la Religion ancienne. Il y a plusieurs priuileges qui sont donnez aux Cheualiers de cest ordre, & plusieurs belles & sainctes ordonnances, faites par le Roy. Soudain qu'elles

courront par nos mains, ie ne faudray de vous en faire part. Je vous prie me mander de vos nouuelles, & me tenir tousiours au nombre de vos meilleurs amis. A Dieu.

A Madame de Ferrieres, vefue de messire Guillaume de Marillac, en son vinant Conseiller d'Etat, & Intendant & Contrôleur general des Finances.



E ne voy point d'occasiõ pour laquelle il fust besoing de me remercier par vos lettres des plaisirs que dictes auoir receus de moy, sinon pour m'exciter à bien faire pour l'aduenir, si i'ay peu faict par le passé. Telle commemoration pour bien dire ne procede d'aucun mien merite, ains d'une honnesteté nee avecques vous, qui vous fera compagnie tant que viurez. N'estimant de ma part que l'on acquiere obligation sur autrui, quand l'on s'acquite de son deuoir. Vous mettez d'ocques s'il vous plaist desormais tels remerciemens hors ligne de compte, & les tournerez en commandemens sur moy, qui ne me laisseray iamais de m'employer pour vous & les vostres: Induit à ce faire tant par l'ancienne amitié & obligation que i'auois à feu Monsieur de Ferrieres, vostre mary, duquel ie faisois fõds & estat, comme de moy-mesme, que pour dix mille autres particularitez, au recit desquelles i'abuserois & du temps, & du papier. Et parce que me mandez (en riant comme ie croy) que

*Ceste lettre
ne gist qu'en
curialité.*

craignez m'estre ennuyeuse, veu mes grandes occupations, car ainsi le dites vous: le plus grād empeschement que i'auray, sera quand ie ne seray empesché pour vous, si l'occasion se presente qu'en ayez affaire, & que ne me commādiez. Desirant de vous combattre en cest endroit sinon de courtoisie, pour le moins de bonnevolonté. De laquelle ie vous prie, Madame, vous asseurer de la part de celuy, qui desire infiniment demourer en vos bonnes graces. A Dieu.

A Monsieur Pithou sieur de Sauoye, Aduocat en la Cour de Parlement de Paris.

Il escrit à Monsieur Pithou quel a esté le motif de faire le Poeme de la Pulce, auquel plusieurs nobles esprits s'employèrent en l'année 1579 les grands iours seans à Poitiers.



LE changement d'air m'a fait presque redeuenir ieune, comme i'estois il y a vingt & quatre & vingt & cinq ans, mais d'une fort belle ieunelle, & dont ie vous veux faire part pour resueiller vos esprits, pendant que remuez les vieux liures pour en rapporter quelque noble ancienneté, & la departir à la France. A peine estions-nous arriuez, Monsieur Loyfel & moy à Poitiers, que ie luy donnay aduis, pour ne demeurer oiseux (car nos grands Iours n'estoyent encores ouuerts) d'aller voir mes dames des Roches mere & fille, honneurs vrayement, & de la ville de Poitiers, & de nostre liecle. Ce conseil trouué bon par luy, nous nous acheminasmes en leur maison, où apres auoir fait entēdre que i'estois à la porte, parce qu'elles auoyent quelque cognoissance de mon nom,

elles viennent au deuant de nous, & seroit impossible de vous dire avec combien de courtoisie l'une & l'autre nous accueillit. De ce pas entrons dans la sale, où Monsieur Loisel commence de gouverner la mere, moy la fille, que ie vous puis dire estre l'une des plus accôplies, tant de corps que d'esprit, que ie vey iamais. Car afin que ie vous die cecy en passant, la mere pour auoir esté studieuse a beaucoup leu de bons liures, qu'elle sçait fort bien mesnager avec ceux qui la gouvernent, mais la fille est les liures mesmes, elle a vn esprit si naïf & abondant de belles fleurs, qu'il ne faut point qu'elle aille mandier des auteurs anciens leurs autoritez & sentences pour supplier le default de ses propos. Estant doncques là avecques elles, ie commençay à m'en escrimer au moins mal qu'il me fut possible. Et croyez qu'à beau jeu, beau retour. Cela s'appelle vne heure & demie pour le moins. Et comme nous estions en ces discours, mon bon heur voulut que i'aperceusse vne Pulce qui s'estoit parquée au beau milieu de son sein. Je vous dy par expres mon bon heur: car peut estre eusse-ic esté bien empesché à poursuiure ma premiere route, apres vn si long entretien, sans ce nouueau sujet. Tellement que ie m'en sens fort redevable à ceste petite bestiole. Ayant donc ce nouuel object deuant moy, ie dis à Madame des Roches, par forme de cocq à l'asne, que i'estimois ceste Pulce la plus prudente & hardie que l'on eust sceu desirer. Prudente d'auoir entre toutes les parties de ceste Dame

choisi ce bel hebergement, & tres-hardie de s'estre mise en vn si beau iour. Parce que si ie me mutinois, ie me donneroie assez tost la loy del'oster, & en estre le meurtrier pour la voir prendre la hardiesse de se loger en si haut lieu. Et comme ce propos fut reietté d'une bouche à autre, par vne contention mignarde, finalement ie luy dis que puis que ceste Pulce auoit receut tant d'honneur de se repaistre du sang d'elle, & d'estre aussi honoree de nos propos, elle meritoit encore d'estre enchassée dans nos papiers, & que volontiers ie m'y employerois, si ceste dame vouloit faire le semblable. Ce qu'elle m'accorda liberalement. I'auois du commencement proferé ceste parole à coup perdu, toutesfois soigneusement recueillie par nous deux, nous mesmes la main à la plume en mesme temps, pensant chacun à part nous, que son compagnon eust mis en oubly ou nonchaloir sa promesse, paracheuâmes nostre dessein en mesme heure, tombans mesmement en quelques rencontres de mots les plus signalez pour le sujet: & outre ce, pensans nous surprendre l'un l'autre, nous entr'-enuoyâmes ce que nous auions composé. Mais en cecy ie fus surpris: parce qu'en vn mesme instant, luy ayant enuoyé d'une main ce qui estoit de ma façon, ie fus d'une autre main salué par ceste dame, de ce qui estoit de la sienne. Heureuse, certes, rencontre & iouissance de deux esprits, & qui passe d'un long entre-jet toutes ces autres opinions vulgaires & folastres d'amour. Or voyez, ie vous prie, quel fruit nous a pro-

duit ceste belle contention, ou, pour mieux dire, honneste symbolization de deux ames. Ces deux petits jeux ont commencé à courir par les mains de plusieurs, & se sont trouvez si agreables, qu'à l'exemple de ceux-cy, quelques autres personnages se sont voulu mettre de la partie, & s'employer sur ce mesme sujet, à qui mieux mieux, les vns en Latin, les autres en François, quelques-vns en l'une & en l'autre langue, ayant chacun si bien exploité en son endroit, qu'à chacun, si i'en estoisiuge, i'en ordonnerois la victoire. Le premier qui, comme vaillant guerrier, entra en lisse, fut monsieur l'Aduocat Brisson, lequel se donna le loisir d'affaisonner ses grandes & sérieuses occupations de ceste gayeté: Ayant par ses doctes vers Latins grandement honoré les nostres. Le pas estant par luy ouuert, quelques-vns de nostre college ont aussi voulu, comme luy, rompre leur bois, mesmement Messieurs Chopin, Loisel, Mangot, Tournebu, & Binet. Il n'est pas que Monsieur de Lescale n'ait pareillement voulu faire voler des esclats: & avec luy les seigneurs Rapin, la Couldraye, Machefer, & plusieurs autres. On dira que nous sômes de grand loisir, au contraire nous ne fûmes iamais plus empeschez. Et par ce que Monsieur l'Aduocat Brisson (auquel rien n'est impossible és choses qui depêdent de son esprit) a preueu que quelques-vns, qui pour ne pouuoir rié faire de bon, ne seruent d'autre chose que de mesdire, pourroyent mal faire leur profit de nos Poëmes, il les a voulu preuenir par cest Epigramme:

Naule non dubito quin nostra hac dente maligno

Carmina mordebis. ceu minus apta foro.

Has nugas fingi, Pieta ridebis in urbe,

Deesseque clamabis Caussidicis quod agant.

Hac sibi qui scribunt, aliis scribuntque, cauentque,

Vocercostrepidos, consilioque iuvant.

Contra, muta foro lingua est tibi, denique habes nil

Quod scribas, dicas, Naule nec quod agas.

Vous pourrez recenoir à nostre retour ce qui a esté fait par les autres. Ce pédant pour vous apprestier à rire, ie vous enuoye les deux Pulces, celle de madame des Roches, & la mienne : esquelles si me permettez d'interposer mon iugement, ie croy qu'en l'une vous trouuerez les discours d'une sage fille, en l'autre, d'un homme qui n'est pas trop sot. Ayant chacun de nous par une bien-seance de nos sexes, ioué tels rolles que nous deuions. A Dieu.

La Pulce de Catherine des Roches.

PETITE Pulce fretillarde,
 Qui d'une bouchette mignarde,
 Succotte le sang incarnat
 Qui colore un sein delicat,
 Vous pourroit-on dire friande
 Pour desirer telle viande?
 Vraiment nenny : car ce n'est point
 La friandise qui vous poingt :

*Et si n'allez à l'aventure
Pour chercher vostre nourriture,
Ains pleine de discretion,
D'une plus sage affection
Vous choisissiez place honorable,
Pour prendre un repas agreable.
Ce repas seulement est pris
Du sang, le siege des esprits.
Car desirant estre subtile,
Vive, gaye, prompte & agile,
Vous prenez d'un seul aliment
Nourriture & enseignement.
On le voit par vostre allegresse,
Et vos petits tours de finesse,
Quand vous sautelez dans un sein,
Fuyant la rigueur d'une main.
Quelque-fois vous faites la morte.
Puis d'une ruse plus accorte,
Vous fraudez le doigt poursuivant,
Qui pour vous ne prend que du vent.
O mon Dieu de quelle maniere
Vous fuyez ceste main meurtriere,
Et vous cachez aux cheveux longs,
Comme Syringue entre les ioncs.
Ah! que ie crains pour vous, Mignonne,
Ceste main cruelle & felonne.
He! pourquoy ne vent-elle pas
Que vous preniez vostre repas?
Vostre blesseure n'est cruelle,
Vostre peinture n'est mortelle:
Car en blessant pour vous guerir,
Vous ne tuez pour vous nourrir.
Vous estes de petite vie,*

*Mais aimant la geometrie
En ceux que vous auez espoint,
Vous tracez seulement un point,
Où les lignes se viennent rendre.*

*Encor' auez vous sceu apprendre
Comment en Sparte les plus fins
Ne se laissoient prendre aux larcins,
Vous ne voulez estre surprise:
Quand vous auez faict quelque prise,
Vous vous cachez subtilement
Aux replis de l'acoustrement.*

*Pulce, si ma plume estoit digne
Je descrirois vostre origine,
Et comment le plus grand des Dieux,
Pour la terre, quittant les cieux,
Vous fit naistre, comme il me semble,
Orion & vous tout ensemble.*

*Mais il faudra que tel escrit
Vienne d'un plus gentil esprit.
De moy ie veux seulement dire
Vos beautez, & le grand martyre
Que Pan souffrit en vous aimant,
Avant qu'on veit ce changement,
Et que vostre face divine
Prit ceste couleur ebenine,
Et que vos blancs pieds de Thetis
Fussent si gresles & petits.*

*Pulce quand vous estiez pucelle
Gentille, sage, douce, & belle,
Vous mouuant d'un pied si leger
A sauter & à voltiger,
Que vous eussiez peu d'Atalante
Devancer la course trop lente,*

Pan voyant voſ perfectionſ,
 Sentit un feu d'affectionſ,
 Deſirant voſtre mariage.
 Mais quoy? voſtre vierge courage
 Aima mieux vous faire changer
 En Pulce, à fin de l'eſtranger,
 Et que perdant toute eſperance,
 Il perdit ſa perſeuerance.
 Diane ſcent voſtre ſouhait,
 Vous le vouluſtes, il fut fait.
 Elle voila voſtre figure
 Sous vne noire couuerture.
 Depuis fuyant touſiours ce Dieu,
 Petite vous cherchez un lieu
 Qui vous ſerne de ſaune garde,
 Et craigneſ que Pan vous regarde.
 Bien ſouuent la timidité,
 Fait voir voſtre dextérité
 Vous ſautelez à l'impourueü,
 Quand vous ſoupçonneſ d'eſtre veü,
 Et de vous ne reſte ſinon
 La crainte, l'addreſſe, & le nom.

La Pulce d'Eſtienne Paſquier.

PULCE qui te viens percher
 Deſſus ceſte tendre chair,
 Au milieu de deux mammelles
 De la plus belle des belles,
 Qui la picques, qui la poings,
 Qui la morde à tes bons pointſ,
 Qui t'enyrant ſous ſon voile,
 Du ſang, ains du Nectar d'elle,

Chancelles, & fais maint sault
 Du haut en bas, puis en hault:
 O que ie porte d'enuie
 Al'heur fatal de ta vie!

Ainsi que dedans le pré
 D'un verd esmail diapré,
 On voit que la blonde Aucte
 Sur les belles fleurs volette,
 Pillant la manne du ciel,
 Dont elle forme son miel:
 Ainsi peute Pucette,
 Ainsi Pulce Pucellette,
 Tu volettes à taston
 Sur l'un & l'autre teton,
 Puis tout à coup te recelles
 Sous l'abri de ses aisselles:
 Or' panchee sur son flanc,
 Humes à longs traicts son sang,
 Or' ayant pris ta pasture,
 Tu t'en viens à l'adventure
 Soudain apres heberger
 Au milieu d'un beau verger,
 Ains d'un Paradis terrestre,
 D'un Paradis qui fait naistre
 Mille fleurs en mes esprits,
 Dont elle emporte le pris,
 Paradis qui me resueille
 Lors que plus elle sommeille:
 Là, prenant ton doux esbat,
 Tu luy liures un combat,
 Combat qui aussi l'esueille
 Lors que plus elle sommeille.
 Las! voulust Dieu que pour moy

Elle fust en tel esmoy,
Toy seule par ton approche
Fais esmouuoir ceste Roche,
Que mes pleurs, ains mes ruisseaux,
Que mes sousspirs à monceaux,
Quelque vœu que ie remüe,
N'ont iamais en elle menüe.
Ha meschante ! bien ie voy
Que i'ay ce malheur par toy ;
Car quand, folle, tu te ioues
Maintenant dessus ses ioues,
Puis par vn nouveau dessein
Tu furettes en son sein,
Et quetu la tiens en transe,
Madame en toy seule pense,
Et luy ostes le loisir
De soigner à son plaisir,
Ou ceste mesauenture,
Pour laquelle tant i'endure.
Ce mal où suis confiné,
Vient d'un astre infortuné,
Qui est entre toy & elle,
Entre la Pulce & Pucelle:
Ayans par vn mesme accord,
Toutes deux iuré ma mort.
En toy seule elle se fie
Comme garde de sa vie:
Car si en faisant tes ieux
Tu la picques, & ie veux
Te tuer facheuse Pulce
Au lieu où ta fais tu mussé,
El' craint, pour ne rien celer
Que c'est la despuceler

Et bannir à iamais d'elle

Ce cruel nom de Pucelle.

Ainsi par commun concours

Vous iouëz en moy vos tours.

Et faut que pour vn tel vice

Mon ame à iamais languisse.

Mais toy Pulce cependant

Te vas grasse, resspandant

Dessus le ciel de Madame

Et de là tirant ton ame,

Tout autant que tu la poings

Autant tu luy fais de poincts,

Ains grânes autant d'estoilles

En la plus belle des belles.

Je ne veux ni du Taureau,

Ni du Cigne blanc oiseau,

Ni d'Amphytrion la forme,

Ni qu'en pluye on me transforme,

Puis que ma Dame se paist

Sans plus de ce qu'il te plaist.

Pleustor' à Dieu que ie puisse

Seulement deuenir Pulce:

Tantost ie prendrois mon vol

Tout au plus beau de ton col,

Ou d'une douce rapine

Ie succerois ta poitrine:

Où lentement pas à pas

Ie me glisserois plus bas:

Là d'un muselin folastre

Ie serois Pulce idolastre,

Pinçetant ie ne sçay quoy

Que i'aime trop plus que moy:

Mais las malheureux Poëte

Que fiant-il que ie souhaine?
 Cest eschange affiert à ceux
 Qui font leur seiour aux cieux.
 Et partant Pulce, Pucette,
 Je veux Pulce pucelette,
 Petite Pulce ie veux
 Addresser vers toy mes vœux,
 Quelque chose que ie chante,
 Mignonne tu n'es meschante,
 Et moins facheuse, & ie veux
 Pourtant t'adresser mes vœux.
 Si tu picques les plus belles,
 Si tu as aussi des aïles,
 Tout ainsi que Cupidon,
 Je te requiers un seul don,
 Pour ma pauvre ame alteree,
 O Pulce, ô ma Cytheree,
 C'est que ma Dame par toy
 Se puisse esueiller pour moy,
 Que pour moyelle s'eueille,
 Et ait la Pulce en l'anreille.

*A Monsieur Pithou, seigneur de Sauoye,
 Aduocat en la Cour de Parle-
 ment de Paris.*



N c o r' ne nous pouuôs nous *Il loüe mes*
 estancher. C'est vne Roche *Dames des*
 inexpugnable que celle que ie *Roche me-*
 combats par mes vers. Car ie *re & fille.*
 ne la sçaurois si bien assaillir,
 qu'elle ne se defende trop
 mieux, d'une plume si hardie, que ie douteray

deormais de luy escrire. Non seulement elle ne veut rien deuoir, mais qui plus est paye ses debtes avec vn interest excessif, ni ne demande point de delay pour s'acquiter. Je ne veis iamais esprit si prompt ni si rassis que le sien. C'est vne Dame qui ne manque point de responce: & neantmois il ne sort d'elle aucun propos qui ne soit digne d'une sage fille. Brieu vous pleuuis sa maison pour vne vraye escole d'honneur. Le matin vous trouuerez la mere & la fille, apres auoir donné ordre à leur mesnage, se mettre sur les liures, puis tantost faire vn sage vers, tantost vne epistre bien dictée. Les apres-disnees & souppees, la porte est ouuerte à tout honneste homme. Là l'on traite diuers discours, ores de Philosophie, ores d'histoire, ou du tēps, ou bien quelques propos gaillards. Et nul n'y entre qui n'en sorte, ou plus sçauāt, ou mieux edifié. Il n'y a qu'une chose qui me desplaist en ceste maison, qu'estant la fille belle en perfection tant de corps que d'esprit, riche de biens comme celle qui doit estre vnique heritiere de sa mere, requise en mariage par vne infinité de personnages d'honneur, toutesfois elle met toutes ces requestes sous pieds: resoluë de viure & mourir avec sa mere. Ne cōsiderant pas qu'elle, par vn priuilege de son aage, doit demeurer la derniere, & cela aduenant elle se trouuera toute seule. Tellement que lors pressée de l'aage, peut-estre souhaitera-elle ce qu'en vain elle a tant de fois contenné. Mais luy ayant fait ceste remonstrance, encores n'est-elle demeuree sans responce: me disant

qu'elle ne pourra iamais estre seule, ayant ses liures & papiers qui luy feront perpetuelle cōpagnie. Et puis dites que nostre France ne produit point de Philosophes, puis que les femmes le font. A Dieu.

A Madame de Ferrieres.



OMBIEN* que ie sçache assez *Il s'excuse de n'auoir escrit à la Dame de Ferrieres.*
qu'ayez trel-iuste occasion de m'accuser par vos lettres, du peché de paresse, qui m'est assez familier, si est-ce que ie suis tant obstiné en ma faute, que ie

ne m'en puis repentir. Non que les moindres offences que ie commettray contre vous, ne me soyent grandes, ains par ce que le fruit de ma faute est si beau, que ie serois vn grand lourdaud de m'en repentir, ayant eu ce bien en ne vous escriuant de vous occasionner à m'escrire, & ne fust-ce que pour m'accuser. En quoy ie recognoistray franchement prendre l'air de vos lettres à plus grand plaisir en quelque sujet que ce soit, que de n'auoir de vos nouuelles. D'un cas me suis-ie donné peine voyant que vous vous en donniez, de la rouverte du pour-parler qui fut en commencement de deçà: mais au mesme instant consolé, sçachant que iamais vous ne iettastes l'œil sur ce party-la dès le commencement qu'on vous en parla. Voire que vous ne vous y peustes induire, que par vne semonse forcée de vos amis. C'est pourquoy il me semble que n'avez nulle occasion de vous en affliger.

Il n'y a rien qui presse de la part de Madamoiselle vostre fille, de l'aage & nourriture dont elle est, sinon vne amitié interieure que luy portez, à laquelle jaoit que l'on ne puisse mettre frein, si est-ce que la lçauerez sagement composer en attendant les appoints & commoditez sortables, qui se pourrôt entre cy & quelque téps rencôtrer. Et à la mienne volonté que toutes les actions de quelqu'un de vos meilleurs amis se peussent ainsi composer: du quel ie croy qu'aurez receu des nouuelles de tous ses deportemens, & entre autres comme ayant laissé les premieres amours, il s'est maintenant mis autre sujet en bute. Lequel veritablement m'aggree plus que le premier, pour l'alliance & les biens, moyennant que la fille soit telle qu'il dit en toutes les autres parties. Et par ce que ie pense que voudrez auoir part à ce nouueau dessein, remettant cela à vostre prochain retour, ie ne vous en parleray plus amplement, pour me recommander en ce lieu à vos bonnes graces. A Dieu.

A Madame de Ferrieres.

*Il accuse
la Dame de
Ferrieres
de ce qu'elle
ne luy es-
crit.*



SI vne longue possession s'estoit en vous tournée en coustume, ie vous accuserois d'auoir laissé venir l'un de vos gens par deçà les mains vuides. Bié vous diray- ie qu'écores que ie sois marry de n'auoir receu de vos lettres, si n'é suis ie point tât marry pour ce défaut que pour autât que ce m'est vn certai

prognostic que ne projettez encor rien de vostre retour par deçà. D'autant que nous n'eussions iamais de vos lettres, que quand estes sur le point de vostre partement pour nous venir reuoir. Or Madame, à fin que ie le vous tranche bien court, ny vos lettres n'augmenteront rien, ny le defaut d'icelles ne diminuera chose aucune de mō deuoir en vostre endroit. Ayant faict ceste resolution stable en moy de vous estre tousiours d'une mesme teneur & façon, ie veux dire vostre bien humble seruiteur & amy. A Dieu.

Lettres de la Dame de Ferrieres à Pasquier.



E suis d'accord que le papier ne rougit iamais, mais que l'on ne rougisse sur le papier, ie dis que si. I'en ay l'experience maintenant, que i'ay mis la main à la plume, & que ie considere qu'il

Elle s'excuse avec un bel artifice de n'auoir escript.

y a deux mois que ie suis par deçà, & vn que m'avez faict ceste faueur de m'escrire, & moy par trop paresseuse à mon deuoir, ay encore à saluër vos bonnes graces. Je vous dirois, si i'osois, les occasions, mais elles sont friuoles & impertinentes aux grands esprits, comme le vostre, qui n'apprehendēt que le public. Toutes-foies ie me souuiens de quelques-vns de vos traits enuers vos enfans, qui m'enhardira de le vous dire. C'a esté qu'ayant trouué à mon arriuee deux des miens, ce me semble, suffisamment accomplis, pour gagner le cœur d'une

meresotte comme moy , i'ay voulu iouyr du plaisir dont ie m'estois priuee long temps, pour leur bien & profit, & les ay voulu amener avec moy contre l'opinion, & quasi contre la volonté de ma mere: où si tost que ie les ay eus, mon petit Benjamin, & sa nourrice sont deuenus malades, de façon que i'ay esté contraincte de le seurer, & implorer l'aide de celle qui se cognoist mieux que moy à le gouverner, le luy ramenant à plus grand haste que ie ne le lui auois osté. Et croy que sans ce secours ie fusse moy-mesme enseuelie. Car pour auoir esté mon fils dix ou douze nuits sans dormir, & moy aussi peu, ie suis au bout de cela deuenüe malade, qui ne fera rien, si Dieu plaist: au moins ie me trouue mieux que ie n'ay faict, graces à Dieu. Voila la plus grand part de mes excuses. Que si elles ne sont suffisantes pour couvrir ma faute, ie vous supplie au moins de les auoir pour agreables, & me tenir en vos bonnes graces que ie saluë de mes plus humbles & affectionnees recommandations. A Dieu.

A Madame de Ferrieres.

*Il respond
aux excuses
de la prece-
dente lettre.*



O v s estes si bonne Rhetoricienne, & auez tant de traits de persuasion, quand vous l'auez entrepris, que lisant vostre lettre, non seulement i'ay pris vos excuses en payement (s'il vous plaist que i' vse de la liberté de ce mot) mais qui plus est, suis entré en cōpassion d'une

mere affligée, de mesme balance, tantost d'un aise infiny de la pretence deses enfans, tantost du meschef qui est aduenu au petit. Car l'une & l'autre appelle-ic affliction. Mais ce qui m'a picqué d'auantage, c'est la maladie, en laquelle estes tombee pour auoir esté trop ententue à secourir vostre enfât. Si i'estois assez sage pour vous conseiller, ie dirois que ce n'est pas ainsi qu'il en faut vsfer. Pour autant que si voulez conseruer ce qui vous est si cher, c'est de vous conseruer vous mesmes; n'y ayant plus grand & seur depost de leur santé que la vostre. Toutesfois ie louie Dieu que vostre maladie ait esté courte. Quoÿ que soit qu'elle n'ait de rien alteré en vous la beauté de vostre esprit, laquelle se descouure si à propos par vostre lettre, que tant s'en faut que l'on la puisse dire proceder d'un malade, qu'au contraire en un besoin elle seruiroit de recepte pour faire guerir les malades. Ceste-cy sera d'ocques Madame non pour receuoir vos excuses, ores qu'il vous plaise que ie les recoiue, ains pour vous remercier humblement de la bonne souuenance qu'auiez eüe de nous. En laquelle ie vous supplie vouloir continuer celuy qui est prest de receuoir vos commandemens, d'aussi bon cœur, qu'il vous baise humblement les mains. A Dieu,

*A Monsieur de Boileuesque, seigneur de
Saint Liger.*

*Il promet
sous bons
offices au
seigneur de
S. Liger.*



L n'a pas esté dict sans cause que la temperie du ciel produit les esprits de mesme. Ie le dis, par ce que faisant vostre seiour en vn terrouër fertile & abondant, qui paye son laboureur avec vne vsure centesime, le semblable ay-ie esprouué de vostre part par vos lettres. Car vous ayant assailly par cinq ou six lignes, qui estoit le moins que ie deuois faire, vous vous en estes reuengé par tant d'honesteté & de courtoisie, que ie me recognois franchement vaincu. Si aurez vous ceste nouuelle recharge, non de propos d'en rapporter le dessus, ains pour vous asseurer que ce dont vous me priez par la fin de vostre lettre, m'est chose trop recommandée. Ie dis à madame vostre fille auant qu'elle fust mariee avec feu Monsieur de Ferrieres, quand estoit question d'accorder leurs conuentions matrimoniales, que i'estois lors du tout à celuy qu'elle deuoit espouser, mais que soudain qu'ils seroyent mariez, ie diuiserois mon amitié par égalité de partage entr'eux. I'entretiendray ma promesse, & luy garderay vne moitié de ceste amitié, & l'autre aux enfans du defunct, la memoire duquel ie respecteray tant que ie viuray. C'est pourquoy, encores qu'en ce qui se presente i'y apporte plus de bon vouloir que de pouuoir, si ne defaudray-ie à entretenir la paix entre les vns & autres. A laquelle graces à

Dieu ie les voy tous bien disposez. Et ne fais nulle doute que les choses ne se passent au contentement d'eux tous & de leurs amis cōmuns. Vous asseurant que de ma part ie ne m'y esparneray, & sur ce ie saluëray vos bonnes graces. A Dieu.

A Madame de Ferrieres.

SE feroistrop & trop ingrat si ie ne vous remerciois mille fois de l'honneste commemoration qu'il vous a pleu faire de moy en la compagnie que sçauiez. Prenez garde seulement que ne vous rendiez mal à propos caution pour celuy qui pourrà faire faillite. Ce n'est pas la premiere obligation que i'ay en vous, ny la derniere que i'en espere. S'il y a ce que vous dites, croyez que c'est pour vous faire bien humble seruice, voulant demeurer à tous les autres par emprunt, & à vous en propriété. A Dieu.

*Ceste lettre
gist en re-
merciemēt.*





L E
S E P T I E S M E
L I V R E D E S L E T T R E S
D E S T I E N N E P A S Q V I E R.

*A Monseigneur de Foix, Conseiller du Roy au
Conseil d'Estat, & Ambassadeur au
sainct Siege.*

*Il recom-
mande un
sien fils à
Monsieur
de Foix e
stant lors à
Rome.*



*Les peres
proposent
de leurs
enfans, &
leurs enfans
en disposet,*

O V s ayant tousiours honoré
& respecté entre tous les sei-
gneurs de la France, non seule-
ment pour vos vertus, ains pour
ie ne sçay quelle obligation de
nature qui m'y conuie, ie me fais
aussi accroire que deuez auoir quelque instinct
& inclination naturelle de me bien vouloir.
Cela est cause que plus hardimēt ie me suis in-
geré de vous faire vne requeste que ie vous
prie m'enteriner. Ie suis pere. Quand ie vous
dis pere, vous pouuez tout d'une suite iuger
la tyrannie que nature exerce sur moy en fa-
ueur de mes enfans. Il a pleu à Dieu de m'en
donner cinq masles, dont ie destinois le troi-
siesme à suiure la cour : mais comme il aduient
ordinairement que les peres proposent de la

fortune de leurs enfans, & que les enfans en disposent contre l'opinion de leurs peres, aussi est-il aduenu que celuy dont ie vous parle, a mis la plume au vent à mon desceu, prenant son vol en Italie depuis six mois en çà; & est finalement arriué à Rome. Où luy defaillant le moyen, il est reuenu à son mieux penser, & commence de représenter la parabole de l'enfant prodigue enuers son pere: laquelle ie suis tres-aise d'accomplir. Il m'a demandé pardon par lettres; & y a par mesme moyen faict interposer l'autorité d'un mien parent nommé Monsieur Morin, personnage d'honneur, qui s'est habitué dans Rome depuis vingt ans passez. J'entends qu'il vous a faict la reuerence & que l'avez humainement receu, ayant entendu qu'il estoit mon fils. Et certes puis que sa fortune l'a conduit en ce lieu là, ie feray tres-aise, non qu'il vöye ces antiquailles de Rome, qui ne me semblent de grande edification, sinon pour enseigner l'incertitude des choses humaines, mais bien qu'il considere les images vifues, dont il pourra rapporter un exemple & modele de bien viure à l'aduenir. C'est la raison pour laquelle ie vous supplie me faire tant de faueur de le prendre à vostre service entre vos domestiques, sans qu'il recoiue de vous aucun priuilege, sinon comme le plus petit. Ce faict vous acquerrez deux seruiteurs tout ensemble, l'un pres de vous dedäs Rome, & l'autre dedans Paris pour receuoir vos commandemens. Et s'il vous plaist me faire ce bien, ie souhaiterois qu'il pensast que ce fust

sans aucune mienne priere, ains seulement de vostre debonnaireté, pour le voir aujourd'huy reduit en l'extremité en laquelle à mon iugement il est, quelque bonne mine qu'il face. Il n'y a remede, vous permettrez s'il vous plaist à vn pere faire vn traict de comedie. I'espere que si luy faictes cest honneur qu'il lie sa fortune à vostre suite, estant en vne si bonne eschole, sa desbauche luy retournera à bon-heur. Et neâtmoins quelque chose que ie vous en prie, c'est avecque ce formulaire ancien de Cicerō, *Quod commodo tuo facere possis*. Ie ne fais point de doute qu'il n'y en ait d'autres qui vous font pareilles requestes, mais non qui ayent tant d'enuie de vous faire seruice que moy. A Dieu.

*A Monsieur d'Ossat, en la maison de
Monsieur de Foix.*

Il recom-
mande à
Monsieur
d'Ossat son
fils.

L'Obligation nouvelle qu'avez acquise sur moy, est de tel effect & merite, que ie ne feray iamais à mon aise que ie ne m'en sois reuengé. Et suis honteux qu'avez maintenant sur les bras ce mien fils: auquel ie commāde de vous obeir en tout & par tout comme à moy. Vous priant me faire ce bien d'auoir l'œil sur luy, comme li estiez son pere. Ie vous remercie bien fort des habillemēs que luy avez fait faire, & de ce qu'avez payé pour luy. Vous l'accommoderez s'il vous plaît du reste de l'argent, ainsi que trouuerez estre bon. Car quant à moy ie vous en dōne toute bride, puis

puis qu'il vous plaist en prendre la peine. Dieu me fera la grace de le recognoistre. A Dieu.

A Monsieur Morin.



E vous remercie infiniment des bōs offices qu'il vous a pleu faire à mon fils. Ce n'est pas le premier bien que i'ay receu de vous & des vostres. Le compa-

*Suite de
mesme
propos.*

gnon ne meritoit pas de receuoir ceste faueur pour la faulte qu'il auoit commise. Toutes-
fois vous luy auez esté comme vn Pharos au milieu des tenebres pour le garentir d'vn naufrage auquel il s'alloit, sans vous, submerger. Ie ne sçay quelle en sera l'issuë. Dieu vueille que vostre prognostic forte effect. I'ay prié Monsieur de Plimpie de communiquer avec-
que vous, & suppleer ensemblement le default de ma presence en exhortations. En quoy ie vous prie le vouloir seconder, ou pour mieux dire, tenir le ieu, pour le priuilege que deuez auoir en cest endroit sur luy. Ie luy ay aussi baillé argent pour mettre vostre cousin en bon equippage. I'ay prié par lettres Monsieur de Foix, de le prendre en sa maison: ie croy qu'il ne m'esconduira de ma requeste. Ie vous puis dire auoir receu vne fascherie tres-
grande de la forme de ce voyage. Dieu peut estre permettra que le tour retournera à bien. Mais pour vous dire ce qui en est, ie trouue qu'il n'y a rien plus veritable que ce que dit Tertullian escriuant à sa femme, que le plaisir

*Quelle suite
te porte a-
uecque soy
l'amour
des peres
euers leurs
enfants.*

que nous prenons de nos enfans est plein d'amertume : & que 'ce n'a point esté sans cause que Saint Ierolme a discouru en vne epistre, sans prendre pied & résolution certaine, lequel des deux estoit le plus expedient, de soy marier ou non marier. Quant à moy i'estime que ceste question se peut clorre par ceste sentence de Martial :

*Nemets trop ton amour, ou ton cœur sur autrui,
Tu en auras moins d'aise, & aussi moins d'ennuy.*

Je croy que celuy qui n'a point d'enfans, ne reçoit tant de plaisir que celuy qui en a; mais aussi ne sent il pas tant de trauerses & pointures en son esprit, comme l'autre. A Dieu.

*A Monseigneur de Foix, Ambassadeur pour
le Roy à Rome.*

E loüe Dieu que soyez paruenue à chef de vos affaires, & vous remercie humblement qu'il vous ait pleu me faire part de ces bonnes nouuelles, encorés que ne les ayez estallées qu'en gros. Mais la commune renommée nous les auoit debitées par le menu. Estant chose que nous tenons pour tresasseuree, qu'avez esté receu & promeu à vostre Archeuesché de Thoulouse, par ce grand & S. Consistoire, avec tous les fauorables eloges que vous pouuiez souhaiter. En quoy i'estime vostre promotion de tant plus, que d'estre Archeuesque, ce vous est chose commune avecques plusieurs Prelats, mais d'auoir esté appelé avec tant de prefaces d'honneur, même

par nostre sainct pere le Pape, cela ne se communique à nul autre. Cecy m'est vn prognostict res certain del'acheminemēt au Chapeau. Feu Monsieur de la Bordaifere & apres luy Monsieur de Rambouillet, tenans le mesme rang que vous tenez maintenant dans Rome, rapporterent de leur legation ceste recompense, qui ne vous est pas moins deuë qu'à eux. Et cela me fait souhaiter que vostre nouuelle dignité ne vous donne point d'enuie de retourner si tost en France, ains que supersediez quelque temps de delà : assurez que ferez plus d'ordenauant en vn mois, qu'auparauant en vn an. Chose que ie vous escrirs, non pour vous donner aduis, sçachant bien que n'en auez affaire, ains seulement pour vous faire paroistre, que iamais ne ferez si grand que ie desire, & que le meritez. A Dieu.

*A Monsieur de Tou, Conseiller au Conseil d'Estat
& Aduocat du Roy en sa Cour de Parlement de Paris,*

EN C O R E s que ie sçache bien, veulez grandes affaires esquelles estes maintenant plongé: que ce soit grandemēt pecher contre le public de vous en distraire, si est ce que par vn priuilege qui est familier, non à ceux qui sont extraits de Paris, ains à vn Parisien, tel que ie suis, d'estre naturellemēt mal appris, ie vous prie ne trouuer estrange si ayāt plus de consideration & esgard à l'estat de

*Il rir par
cette lettre
auecque
Monsieur le
President
de Tou lors
Aduocat
du Roy.*

mes affaires, que des vostres, ie me donne maintenant carriere : Ie dy par expres à l'estat de mes affaires. Car estant en pleines vacatiōs, pour estre les affaires de nostre Palais, si non du tout taries, pour le moins diminuees grandement à l'occasion de vos grands Iours de Clairmont, ie penserois faire plus de faulte en me taisant, que rompant mon long silence, vous diuertir de vos plus serieuses pensees. Et toutes-fois ne pensez pas que receuant la presente, vous y trouuiez de grandes nouuelles. Ie cognois aujourd'huy par effect, ce que la seule imagination me faisoit par cy deuant accroire, que les nouuelles naissent dedans nostre Palais, avecque la pratique, & qu'elles prennent leur naissance, augmentation, progrès & definement selon le croist ou descroist d'icelle. Vous penserez parauanture que ie me mocque, mais il est vray. Et n'est peut-estre malaisé d'en rendre la raison, si vous considerez quel'affluence des affaires cause la multitude du peuple, laquelle est non seulement mere des nouuelles, mais outre ce, comme Pourse, en les lechant, ou pour mieux dire, dorlotant, les accommode de toutes les façons que lon y scauroit desirer. De là vient que sur vn Change de Lyon, à la Realte de Venise, à *ibanchi* de Rome, on ne manque iamais de ce sujet. De là que dans nostre Palais on n'en demeure non plus court, que des causes. Voir que ie puis dire, car il est vray, qu'ce sont choses correlatiues. Et que quand le Palais demeure sans causes, il demeure aussi sans

*Les nouuel.
les croissent
en la sale
des Palais,
& pour-
quoy*

nouvelles, & que plus asseuré pied vous ne
 sçauriez prendre, pour dire qu'il y a peu de
 causes, si l'on vous y manque de nouvelles. Je
 voy bien que iusques icy vous vous estiez gar-
 dé de rire, mais que maintenant la patience
 vous eschappera, & que tout en vn coup esclat-
 terez, quand considererez que celuy qui vous
 escrit est d'un pauvre malotru Aduocat deu-
 nu inopinément Philosophe. Et toutes-fois
 ce ne me seroit pas petit aduantage: encores
 que ie sçache que tous ces Philosophes conté-
 platifs soyent ordinairement baguenaudiers.
 Mais ma condition est bien pire, estant depuis
 vostre partement deuenu vn oisif, faincant,
 poltron, *Lamedesima dapocagine*, & à peu dire,
 homme qui ne craint & haït rien tant que vos
 grands Iours. Craignant qu'à vn besoin ie fus-
 se maintenant vray sujet & proye d'un Preuost
 des mareschaux. Et n'y a qu'un cas qui m'en ga-
 rentist, c'est que ie ne suis vagabond, ains re-
 duit en la solitude de ma maison, horsmis quel-
 ques deux heures, dont ie me dispense tous les
 matins au Palais. Je vous en compterois d'auā-
 tage, & me lairrois presque aller à la mercy de
 ma plume n'estoit que ie ne suis pas si desperdu
 ni esgaré en mon priuilege Parisien, que ie ne
 me ressouuienne assez vous auoir ia trop fait
 perdre de temps: toutesfois si ie fais faute,
 vous l'imputerez à vostre debonnaireté. Vous
 priant prendre iusques icy ce que ie vous ay es-
 crit comme vn aiguillon pour vous destour-
 ner de vos empeschemens & facheries. Quant
 à ce que j'ay à vous escrire cy apres, toustant

de seruiteurs & amis que vous tous, Messieurs auez en ceste ville, qui ne sont pas en petit nombre, non seulement vous souhaitent, ains se promettent vn bon & heureux succez de vostre legation. Vous auez vn grand Achilles avec vous (accompagné de plusieurs braues Capitaines)és actions duquel i'ay dés pieça obserué, que quelque difficulté qui se presente sur son aduenement, la fin luy en est tousiours bonne & agreable. Au regard des affaires de nostre Palais, pour vous en parler à bon esciét, encores que le temps des vacations, & distraction des affaires que soustenez maintenant sur les espauls, comme vn Atlas, le rende plus solitaire que de coustume, si est ce que les esgousts font paroistre combien est grand ce Parlement. Aussi que la plus grande partie de nos compagnons estant dehors, fait iouïr ceux qui sont demeurez, d'vn certain droict d'accroissement. Ce pendant nous attendons vostre retour avec bonne deuotion, & à la charge qu'estant de decà vous serez bien empesché de receuoir les bonnetades & caresses de ceux qui vous accueilliront. A Dieu.

*A Monsieur Molé, seigneur de S. Remy, Con-
seiller en la Cour de Parlement de Paris,*



AY veules lettres qu'avez en-
uoyees à quelques-vns de vos
amis de deçà, qui m'ont remis
en memoire la forme quel'on
obseruoit anciennement, lors
quel'on ordonnoit des mede-

cines aux malades, esquelles on auoit accou-
stumé de frotter les bords du gobelet de li-
queurs douces & soüefues, pour faire trou-
uer le breuuage moins facheux à prendre: ain-
siles bords de vos missiues m'ont semblé infi-
niement doux & plaisans, ie veux dire le com-
mencement plein d'une bien-vueillance ad-
mirable, & la fin où i'ay veu vostre nom que
ie respecte entre les autres. Mais à mesure que
ie suis entré en matiere, i'ay pensé prendre,
non vne medecine, ains vne poison qui m'a
frappé iusques au cœur. Et ce encores de tant
plus que la maladie dont escriuez semble hors
d'esperance de guerison. Car quant à la ville
où faictes vostre seiour, ie n'y trouuerien de
de nouveau. Elle ressemble proprement à ceux
qui pour estre sans leurs merites montez à
hauts degrez, se mescognoissent fort aisémēt,
ainsi ayant ceste ville receu vn honneur ines-
peré, vous ne deuez trouuer estrange si elle
s'oublie pareillement. Mais au regard du de-
sordre qu'avez trouué au païs, i'ay tous les re-
grets du monde que ie ne suis maintenant des
vostres, non pour vous y seruir d'autre chose,

*Il discourt
en ceste let-
tre combien
il estoit ma-
las lors des
grands
iours de
Clairmont
de reduire
toutes cho-
ses en bon
train, &
rend les
raisons.*

que de cōtribuer à la iuste douleur avec vous que ie vous y vois apporter. Ie ne pensois pas que les affaires fussēt en tel desordre toutesfois ie ne desespere en rien mō premier prognostic, qui est que la fin vous donnera plus de contentement que le cōmencement. Or combien que ie ne puisse bonnement digerer ce fait, comme ceux qui sont presens, si est-ce que puis que le mal court par tout le país il me sēble que nous deuons au cas qui s'offre ressembler au bō medecin, & considerer la cause de la maladie, puis quelles sont les occasions pour lesquelles les remedes sēblent estre difficiles & obscurs. Si i'ay bien recueilly de vos lettres, le principal desordre qu'avez trouué au país prouient de deux sources. L'une, de l'insolence desordonnee des Gentils-hommes: l'autre de la conuiuence des Iuges. Qui sont deux maux qui fraternisent ensēblement. Car la conuiuence des Iuges peut auoir apporté le desordre qui est en la Noblesse: comme aussi le mesme desordre peut auoir esté causé de la conuiuence des Iuges, qui n'ont peu resister à la force. De ma part il faut que ie vous die librement, que ie ne trouue point estranges (ores que i'en sois tres-marry) les deportemens de ceste Noblesse, quand ie considere la nature du lieu où elle sejourne, qui est en país mōtaignard, esloigné tāt de la lumiere du Roy, que de la Cour de Parlement, ioinct les desbaux qu'ont apporté nos guerres ciuiles depuis xxij. ans en çà, pendant lesquelles les Gentils-hommes ont tousiours eu les armes aux poings, sans

*L'insolence
des Gētils-
hōmes, &
conuiuence
des Iuges
fraternisēt.*

*Parquoy il
estoit fort
aisé à la
noblesse
d'auuer-
gne de s'eli-
cētier extra
ordinaire-
ment.*

aucune discipline militaire. L'habitude de l'air produit quand & soy les esprits plus doux, ou plus hagards. Et ne voyez les bestes sauvages s'habituier aux campagnes, ains aux montaignes ou forests. D'avantage on dit, que la presence ou absence d'un maistre rend le champ plus gras ou plus maigre. Voulant dire qu'il n'y a point de plus seur controle de noz actions que la veüe de celuy qui a toute intendance sur nous. Et finalement il n'y eut iamais guerre civile qui n'ait produit un Chaos, meslange & dissolution generale de toutes choses. C'est, pour bien dire, rat en paille: chacun y est maistre. Et c'est la cause pour laquelle les plus grands Empereurs furent contrains, en tel desarroy, caler la voile à la tempeste. De sorte que ce grand Auguste, haranguant au milieu de son camp ceux qui estoient à sa suite, il les appelloit, pendant les guerres civiles, ses compagnons: mais quand il en fut dehors, & l'Estat luy estant asseuré, il les nommoit ses soldats. Et tout ainsi qu'un sage Senateur de Rome nommé Alphenus Varus disoit que durant les troubles les gendarmes se donnoient plus de loy & autorité que leurs Capitaines, aussi veulent faire le semblable les Gentils hommes au preiudice des Roys, Princes, & grands Seigneurs. Un Prince iuste n'a pas lors assez de quoy pour fournir à tant d'insatiables cupiditez qui sont es armes. Toutes ces considerations ont (si ie ne m'abuse) causé le desordre de la Noblesse du pais où vous estes. Et si me permettez

*Chacun veut
estre mai-
stre pendāt
une guerre
civile.*

Toutes choses prennent fin selon la proportion de temps qu'elles ont pris pour croistre.

de le dire, i'eusse trouué plus esmerueillable qu'en tant d'occurrences de desbauches ils se fussent contenus en leur ancien deuoir. Ceste presupposition estant faicte, il faut encores trouuer moins estrange le peu d'ordre que l'on y peut apporter maintenant. Car c'est vne proposition generale de nature, qui se tourne en reigle de droit, que toutes choses prennent fin par mesme proportion, qu'elles ont pris leur accroissement & progrez. Le champignon croist, & se ternit en vne nuict; les Ormes qui croissent avec vne grande suite d'annees, prennent aussi fin de mesme balance. Passez en la sensitue, celuy qui se colere aisément, est fort aisé à appaiser. Au contraire le melancolic qui est d'une humeur lente & froide, tout ainsi que tardiement il entre en ces alteres, aussi s'estant coléré, tardiement bannit-il le courroux de sa fantasie. Considérez les maladies du corps qui se font a charnees sur nous à petits traits, si vous les pensez guerir tout à coup, c'est perdre par vn mesme moyen, & le patient, & la maladie. Vous pouuez presque recueillir à quel propos ie vous fais ceste induction. C'est pour vous dire que ce seroit vn grand miracle, qu'une seule seance des grands Iours, qui sont, si ainsi voulez que ie le die, passagers & transitoires, peut exterminer tout à faict le desordre, qui a pris ses racines depuis le commencement de nos troubles. Tout ainsi que petit à petit ce mal s'est insinué là où vous estes, aussi faut-il avec quelque traite de temps le resoudre. Pareillement ny plus ny moins

qu'en la medecine, és maladies desesperees & *Certains*
croniques, il y a certains mois que l'on ordonne *mois ordon-*
pour les baings, côme en May & Septébre, & *nez pour*
qu'ils ordonneroit en autre saison, ce seroit *les baings*
perte de téps: aussi vo^{us} puis-je dire qu'à la gue- *naturels.*
rison de ce mal qui se presente deuât vous, tout
autre temps sembloit estre plus propre que ce-
stuy-cy. Les troupes qui courent aujourd'huy
par la France au voyage de Flandres pour Mō-
sieur le Duc, seruent à tous les mal-gifâns de
fort, comme la touffe de bois au cerf mauméné
des Veneurs. I'adiouste que l'on leur a baillé
téps & loisir de penser à leurs cōsciēces depuis
l'an passé qu'il fut bruit que l'on alloit à Clair-
mont: & ne les prédrez à l'impourueu comme
l'ont fit aux grands Iours de Poitiers de l'an
mil cinq cens soixante-dixneuf. L'Italien, qui
fait profession de vengeance, & qui est maistre
ouurier en ce sujet, a vn proverbe qui luy est
fort familier: *Chele minaccie sono gli armi di ni-*
mici. Plus grâds ennemis n'auoyēt ces messieurs
dōt escriuez que la Iustice, cōtre laquelle ils se
sont armez en discours, & ont fait leurs prepa-
ratifs pour se garentir. Si en telle affaire que ce-
ste-cy, i'auois quelque voix en chapitre, ia-
mais on ne feroit ouuerture de grands Iours en
temps de guerre: la Iustice ne peut estre bon-
nement ouye au milieu des sons des clairons &
des trompettes: & mesme contre vne Noblesse
qui a les armes aux poings. Ie ne dispute pas si
elles sont aduouēes, ou non, par le Roy; il me
suffit que la seconde personne de France les ad-
uoue, pour auoir par cy apres vne abolition

generale en faueur de ceux qui seront contumacéz. Tout le discours que ie vous ay fait, regarde le general del'affaire: ce que i'entens vous escrire par cy apres, ira, s'il vous plaist, de vous à moy. Ie crains que le zele que vous tous auiez, sur vostre aduenement, apporté à la punition des crimes, ait nui à vostre intention: ie veux dire qu'ayans des memoires & instructions des fautes commises par les plus grands, ayez fait demonstration trop ouuerte de vous vouloir attacher à eux. A la verité c'est vn remede souuerain en Iustice, voire en toute affaire d'Estat, de s'attacher aux plus grands quand ils le meritent. Car vn seul de ceux là punis, apporte plus de crainte & terreur à tout le demeurant du peuple qu'une infinité de petits. La punition d'un seigneur que ie ne nomme point, estonna plus aux grands Iours delxxix. tout le Poitou, Anjou & Touraine, que tous les autres qui furent executez à mort. Mais ceste regle ne doit pas estre perpetuellement mise en vsage, ains seulement lors que nous tenons ces grands dans noz rets, & que ils ne nous peuuent eschapper. Que si nous ne les tenons, c'est yne chose tres-dangereuse de vouloir mettre en œuvre ceste proposition. D'autant qu'ils ont telle suite & vasselage, que non seulement nous ne pouons mettre en effect en contr'eux ce que nous-nous estions promis, mais qui plus est par conseils sombres & couuerts, ils prennent la cause des plus foibles en main, les accommodent de leurs maisons fortes, pour leur seruir de retraictes : & ainsi le

*En quelle
façon on
doit cha-
stier les
grands.*

grand y apportant le poix & autorité, & les moindres le nombre, & faisans vne ligue mutuelle entre eux pour se fortifier contre la Iustice, il aduient que noz entreprises ne réussissent à telle fin que nous-nous estions projettez. Qui eust passé pour quelque temps par quelque dissimulation le fait des plus grands, peut-estre eussent-ils aidé à faire exemple des plus petits. Je sçay bien que vous me direz, qu'en ce faislât c'est exercer vne Iustice courtisane, & non celle que vous-vous estes tous proposez allans par delà. Que c'est rendre la loy semblable aux filets de l'araigne, & faire ce que dit Porus au Roy Alexandre estant pris de luy, quel'on pardonnoit aux grands cour- saires, pour prendre punition des petits : mais en vn mot ie vous responds que quand en telles affaires on ne peut ce que l'on veut, il faut vouloir ce quel'on peut. Je crains encores vne autre chose qui me semble estre de grande consideration. Qui est qu'en telle frequency de delicts, qui s'estoyent tournez par long vsage en nature (ayans fait de vice vertu, ou pour le moins chose indifferente) l'on ait voulu rechercher les anciens pechez de ceux qui depuis auoyent vescu quoyement en leurs maisons. Je le vous representteray par exemple. Il se trouuera, peut estre, Gentilhomme qui auoit mesfait selon la licence du temps, il y a dix ou douze ans: depuis il a vescu en sa maison sans estre recherché, au veu & sceu de tout le monde, accompagnant toute la teneur de sa vie de preud'homie : certes encores que

*S'il est ex-
pedient en
abondance
de vices re-
chercher les
anciens pe-
chez.*

iesçache bien que par le formulaire de nos loix, tous delicts ne se prescriuent & effacent que par vingt ans, si est-ce qu'en vne consideration generale du repos de tout vn pais, nous deuons apporter de tresgrands regards auant que de vouloir ressassier ces vieux pechez. De là vindrent les Amnisties & conuiuences du Magistrat aux fautes passees, quand elles se trouuent generales. Ceste proposition frappe à l'Estat, direz-vous. Et cela mesmes qui se presente à voz yeux y frappe pareillement, puis que le desordre est tel qu'escruez. Mesmement que en ces vieilles recherches il aduient ordinairement que pendant que le bon Magistrat, poulse d'un zele de Iustice, pense faire ce qui est de son denoir, la vengeance de quelques ennemis cachez se met souuent de la partie. Se vengeanceans par ce moyen sous le masque du public de leurs inimitiez priuees. Les parties ciuiles seront parauenture tombees d'accord, long temps auparauant le bruit des grands Iours. On suscitara sous main vn Procureur du Roy, par deuers lequel reside l'effect de la vindicte publique: contre laquelle patrocinoit & la transaction des parties, & la longueur du temps passé, & la preud'hommie dont depuis s'estoit comporté celuy que l'on veut preuenir en Iustice. Je diray librement ce que i'en pense: la religion des Iuges qui vous enuoyent les instructions de cecy, m'est grandement suspecte. Le mal qui aduient presque en matiere de grands Iours, qui n'y prend garde de pres, est que

ut antea flagitiis, ita tum legibus laboramus. Je

*Qu'il faut
en tous
grands
Iours
craindre
sur toute
chose la ca-
loranie.*

ne dy pas que ces vieilles fautes vous ayent esté ramenteuës: mais si cela est aduenü, ne faites doute qu'il n'ait faict tenir beaucoup de gens sur leurs gardes, qui sentoient y auoir de l'ordure en leur fait, veu que l'on vouloit faire le procez sur vne vieille faute à celuy qui estoit en reputation d'homme de bien parmy le peuple. Si Dieu m'eust faict ce bien d'estre des vostres (chose que ie regrette infiniment) & que tels objets se fussent presentez, i'eusse volontiers faict comme le nouice, lequel estant au derriere la chaize d'un grand prescheur qu'il seconde, quand il le voit par vne iuste douleurs'exclamer encontre les vices, le tire par le bord de sa robbe, à ce qu'il ne se mette à l'effor, aussi me fusse-ie enhardy de vous prier d'apporter quelque moderation à la iuste rigueur de iustice, & ne mettre point vn espouuantement general au pays, à fin que chacun fust doucement demeuré en haleine. Voyla à mon iugement les obstacles qui naissent dans le corps mesmes de la noblesse. Celly que vous cottez par vos lettres n'est pas moins grâd, qui est la conuience des Iuges inferieurs. Car quel remede pöuez-vous apporter par vos ordönances & inionctions, si vous ne trouuez ceux qui vous doiuent assister, disposez à vous obeir? Par auéture que la crainte, aussi tost que la faueur, nous a procuré ce mal. Par ce qu'estans les Iuges (aussi bien que le commun peuple) asseruis sous la tyrannie des plus forts, ils craignent le retour de matines, lors que vous aurez desemparé le pais. I'adiouste

*Conuience
des Iuges
inferieurs
du pays*

encores ie ne sçay quoy qui a peu induire ces Iuges à ne se rendre si souples & disposés à recevoir voz comandemens. Vous sçavez que l'ancien seiour des grands Iours au païs d'Auvergne & de Bourbonnois, estoit la ville de Ryon, ou de Moulins. On les a laissées, pour vous loger en vn siege qui lors de la publication de voz grands Iours, n'estoit encores mis entre les Royaux. Il n'y a rien qui apporte tant de despit en noz esprits que le mespris. Il y a bien plus. Car pour le regard de Ryon, non seulement il estime estre mesprisé, ains offensé par le desmembrement que l'on a fait de son siege, pour en accommoder celuy de Clairmont. Et en ceste opinion, ie ne trouue pas trop estrange qu'ils se rendent aucunement lents & refroidis (specialement en ces deux Prouinces) à ce qui est de leur deuoir. Le Roy aux grands Iours de Poitiers seura sa puissance de toutes abolitions & euocations. Je ne sçay si en ceux-cy il a fait le semblable: bien sçay-ie que l'ouuerture d'une seule Euocation ou interdiction de cognoissance à vous autres Messieurs, est vne grande planche & port d'assurance pour les autres. Le plus fort & assuré rempar pour la conseruation de l'autorité des grands Iours, est quand en ce commun cours de Iustice, la misericorde du Prince, ou sa puissance absoluë n'entre en jeu. Je me veux doncques maintenant estancher, & faire mon profit, si ie puis, de tout ce que i'ay deduit cy dessus: vous auez d'un costé trouué la Iustice en defaut soit ou par crainte, ou par faueur

Qu'en matière de grands Iours il faut craindre sur toutes Euocations & abolitions,

faueur: d'un autre costé, la Noblesse non seulement disposée à ne vous donner nul confort & aide, ains estre celle sur laquelle deuoit tomber le principal exemple de vos grands Iours. Et vrayement il est impossible que vous rapportiez tel contentement de vostre entreprise, que souhaitez. La Republique est comme vn horloge, auquel il ne faut que le déreiglemēt d'une seule rouë, pour desbaucher tout le demeurant; ou bien comme vn basteau, auquel il y en a qui ne seruent que de iouer des mains, comme ceux qui tirent les auirons, & les autres sont destinez à manier le gouuernail, comme le maistre marinier. Et faut que ces deux parties s'entendent ensemblement, qui voudra faire voguer le vaisseau. Aussi en vain vous autres Messieurs, qui tenez le premier gouuernail de nostre iustice, pouuez vous venir à chef de vostre intention, si vous n'estes secondez par les autres. Et neantmoins quelques discours que nous faisons, encores que pour quelque temps vos desseins demeurent en friche, si est-ce que ie m'asseure que vous estans affermis, vous aurez vn meilleur succez que n'esperez. Le semblable en est il aduenu à Monsieur le President de Harlay aux grands Iours de Poitiers, desquels toutes-fois il sortit avec vne fin si heureuse, qu'il est impossible de plus: lequel estant maintenant encores vostre chef, ne pensez pas que sa fortune luy vueille estre maintenant marastre: la sçachant accompagnée de tout ce que l'on peut desirer de vertu & de conseil en vn homme de bien.

*A Monsieur de Harlay Conseiller d'Estat
& premier President en la Cour
de Parlement de Paris.*

Il cōgratule à Monsieur le premier President de sa promotion de cest estat.



E ne fais nulle doute que n'ayez esté d'une mesme voye aduerty, & de la mort de feu Monsieur le premier President, & de vostre promotion en son estat. Qui a causé douleur & ioye tout ensemble. Par ce que d'auoir perdu vn si grand personnage comme le defunct, si aduantageux pour le repos du public, si zelateur des choses bonnes, il n'y a homme de bien qui n'en ait porté vn tres-grand regret dedans sa poitrine. Mesmes que toutes mutations inopinées, telles que celle-là, apportent ordinairement de grandes craintes & deffiances aux esprits des hommes. Mais vous n'avez pas si tost esté nommé en cest estat par le Roy, que tout ainsi que par les rayons du Soleil nous voyons les nuées chassées, aussi chacun à l'instant mesmes a tourné son dueil en vne extreme resioüissance. Ne pensez point ie vous prie que ie vueille donner cecy à la seruitude que i'ay en vous : si auez esté nommé promptement par le Prince, vous auez aussi la voix commune de tout le peuple pour vous, en ce peu d'entre-jet de temps que nous auons souffert eclipse de cest estat, chacun vous y souhaitoit, & tout ainsi tost a esté le souhait du peuple accompli. Chose qui de tant plus vous

doit apporter de contentement, que les autres pour le iour d'huy poursuuât ambitieusement les offices, & encores à gresse d'argent, sans y pouuoir quelquefois attaindre : vous non seulement ne le poursuuant, mais qui plus est absent & ne le sçachât, auez esté appelé à ce haut degré. Et vrayement vous auez interest tres-grand d'estre enuoyé en ceste legation où vous estes (ie dirois presque relegation pour les tra- uerses qu'y auez receuës, & mauuais offices que l'on vous y a faits du commencement) & importoit à vostre dignité que fussiez hors de ce pais en ce temps cy, pour recueillir de vostre absence vn si noble fruit. Car à fin que ie laisse à part l'estoffe, ie veux dire la grandeur de cest estat, la façon m'en plaist cent & cent fois d'auantage. Parce que quand ie remets deuant mes yeux la bonne volonté du Roy en vostre endroit, la souuenance qu'il a eu de vous, brief que combien que n'ayez iamais fait profession de courtiser qu'avec dignité, toutes-fois vous seul absent ayez esté par luy choisi par dessus plusieurs abayans, & mesmes sans autre plus grande deliberation que d'un demy iour : quand auec ce ie considere la congratulation commune non seulement des bons, ains generalement de tout le peuple, il me semble que iamais homme n'eut tant d'occasion de se contenter que vous. Mais encore le plus beau que i'y voye, c'est que vostre fortune symbolise en cecy grandement avec celle de feu Monsieur vostre pere, lequel fut salué de son estat de President à l'impourueu, & lors que moins il y

*Belle &
heureuse
promotio à
l'estat de
premier
President.*

pensoit : Luy dy-ie par le Roy Henry second, & vous par Henry iij. son fils. Ce n'est pas peu que Dieu vous face successeur de ses bonnes aduëntures, ainsi que de ses loüables vertus. Qui ne cognoistroit l'honneste liberté dont l'accompaigne toute la teneur de ma vie, il penseroit lisant tout cecy que ie me sois proposé faire acte de flaterie : tant s'en faut que mon intention soit telle, qu'au contraire ie ne vous ay ramenteu toutes ces particularitez, sinon pour vous faire aussi souuenir que se trouuant de benedictions de Dieu auoir à coup conflué, comme vn grand torrent de fortune, en vostre faueur, si oncques par le passé vous feustes retenu en vos actiôs, vous deuez maintenant plus que iamais apporter de crainte & circonspection en vos affaires, pour la grande obligation dont toutes ces belles rencontres vous rendent re deuable au public. La memoire des vertueux deportemens de feu Monsieur vostre pere, est encores empreinte au cœur de plusieurs gens de bien : on sçait de quelle preud'hômie vous vous estes armé iusques à huy : l'on voit la nouuelle recherche & election qui a esté faite de vostre personne : he vrayement (ie le vous diray comme vostre seruiteur tres-humble, laissant toute hypocrisie en arriere) la reputation qu'avez acquise par le passé, coniointe avecques l'expectation que l'on s'est imprimée de vous pour l'aduenir, vous doyuient à mon iugement apprestre plus à penser qu'à nul qui se soit présenté deuant vous. Ceux qui discourent exterieurement des affaires de no-

*De quelle
estoffe &
grandeur
est l'estat
de premier
President
de Paris.*

stre France, mettent l'Estat du Chancelier au premier rang, & certainement non sans cause. Mais quant à moy, ores que le vostre ne soit si grand, si ne l'estime-ie pas moins beau; pour estre plus stable & arresté, par ce que le premier est exposé à la mercy des vagues de la Cour du Roy, & n'a autre garent del'enuie que les grands peuuent conceuoir contre luy, que soy-mesmes. Mais vn premier President d'une Cour de Parlement de Paris, tenant tel rang que chacun sçait, peut sagement reietter toutes ses excuses, & par consequent l'enuie, sur vn corps qui ne meurt iamais, comme estat le principal nerf & retenail de nostre Royau-me. Et de là vient qu'un president subsiste tousiours iusques à ce qu'il ait pleu à Dieu l'appeler à soy. Vous viurez doncques en cest hon-neste contentement, & nous au vostre: vous assurant que n'estes pas moins content en vous mesmes, que tous vos seruiteurs & amis sont pour vous, entre lesquels ie vous supplie humblement me garder vn petit coing en vos bonnes graces. A Dieu.

*A Monsieur l'Archer Conseiller au
Parlement de Paris.*

LE bruit commun de ceste ville, dõt aussi i'ay eu quelque sentiment par vos lettres, est que Monsieur le Premier President ne s'est esleué plus haut pour les nouuelles, qu'il a receües de sa promotion, & qui plus est qu'il fait plusieurs

*Combien il
est bien
seant à un
homme de
ne s'esleuer
plus haut
pour auoir*

*esté appelle
à un grand
estat.*

*Combien il
est malaisé
de ne se
perdre aux
premieres
nouuelles
d'une bon
ne fortune.
Qu'en
temps
calamiteux
un homme
de bien
doit enuier
les grands
Estats.*

consultations avec ses amis, sçauoir s'il doit
accepter ceste charge. Quant au premier point
ie vous assure que ie fais maintenant plus
d'estat de son bon iugement, que ie n'auois fait
par le passé, ores que i'en fusse trefasseur. Car
il n'y a rien si aisé à nous perdre qu'un grand
flot de bonne fortune, & toutes & quantes
fois qu'en telles occurrences d'affaires, nous ne
sortons point hors de nous, c'est un miracle, &
chose qui outre passe non seulement les bornes
du commun vulgaire, ains de ceux mesmes qui
sont en reputation d'estre les plus sages. Et
pour le regard du second, ie vous puis dire que
s'il veut mettre en balance les contentemens de
luy seul, ie ne fais nulle doubte, qu'il ne fit
beaucoup plus pour luy en s'excusant de ceste
charge, quel'acceptant: Voire qu'en repudiât
cest honneur, il ne s'é procurast un autre infiny
non seulement enuers les viuans, ains enuers la
posterité, que luy seul au milieu de ce siecle
peruers eust mis l'ambition sous pieds. Toutes-
fois ayant ce perpetuel but en moy, que tout
citoyen nest né pour soy, ains pour sa patrie, &
que pour l'accommoder en son general, il se
doit incommoder en son particulier, ie le vous
trancheray bien court, comme à l'un de ses
bons amis, mon opinion est qu'il feroit vne
faute infinie s'il ne l'acceptoit. Cest estat desire
un homme de bien en tout temps, & specia-
lement en cestuy. Vous sçauiez la belle ambitio
de Caton Uticense, lequel estant aux champs
ayant eu aduertissement qu'un homme corrompu
vouloit briguer l'Estat de Preteur de Rome,

roudain rebroussa chemin en la ville, & se rendit son cōpetiteur; n'espargnant nulles sortes de brigues, encontre son naturel. En quoy les choses luy succederent, si à point, qu'estât fait Preteur, il seroit impossible de dire quel bien il apporta au public. Si pour s'opposer à vn homme corrompu, à plus forte raison pour faire teste à vn siecle corrompu, tout preud'homme doit souhaiter d'estre appellé à l'administration de la chose publique. Il ne faut point qu'il apprehende d'estre successeur d'un grand homme: c'est en ceux-là quelquesfois, auxquels sont les plus signalees fautes: balâçant le plus souuent les affaires aux poix sans plus de leurs opinions, ne se souuenant pas qu'ils sont hommes, c'est à dire, fautifs comme tous les autres, & que la plus sage proposition qu'un chef puisse auoir, c'est de deferer à vne compagnie. Quant à moy ie diray franchement que ie ne vis iamais aduenir, que s'il y a beaucoup à dire pour ceux que le commun peuple estime bien grands, qu'il n'y ait aussi beaucoup à redire encontre eux. La seule crainte que Monsieur le premier President apporte en ce nouuel changement, me donne vne assurance trescertaine qu'il ne fera iamais mal. Ie ne vis iamais si mal faire qu'à ceux qui se promettent trop d'eux. Et vous puis dire particulierement de moy, que, si oncques i'ay bien plaidé, ç'a esté la crainte de mal faire, & non l'assurance que i'ay eu de moy, qui m'en a apporté les moyens. Il faut doncques qu'il oste tous ces scrupules, & face

Les grands hommes font les grandes fautes.

La premiere pointe de nos actions pour bien faire, est la crainte

estat qu'il est attendu en ceste ville d'aussi bone deuotion, que iamais autre seigneur fut. A Dieu.

Il dissuade à un sien amy, de quitter l'estat d'Aduocat pour prendre un office de iudicature. **A Monsieur de Basmaison, Aduocat au siege Presidial de Ryon.**



O S T R E gendre present porteur, vous pourra dire en quel estat il m'a trouué, lors qu'il m'est venu semondre de vous escrire. I'estois en mon liect entre sept & huit, donnât cours à mes pensees. Vray que c'estoit vn iour de Dimanche. A quel propos tout cela? Pour vous ramenteuoir la liberte de nos estats, par le moyen desquels, combien qu'il semble que soyons obligez au public, si ne prenons nous de ceste obligation que tant & si peu qu'il nous plaist, sans estre astraincts à certaines heures, comme sont ceux qui sont appelez aux estats. Je croy que vous pouuez penser pourquoy ie vous escrits cecy. Pauvre malheureux que vous estes, quelle opinion nouuelle d'ambition est-ce qui vous a surpris de vouloir quitter ceste belle qualite d'Aduocat, en laquelle vous estes Roy en vostre ville: pour entrer sous vn nouueau ioug de seruitude de Iuge? Il y a trente ans & plus que vous tenez l'un des premiers lieux entre ceux de nostre ordre en vostre pais: estant chery & aimé des grands, respecté du commun peuple, viuant en vne honeste liberte sans alteration de vostre

conscience; & maintenant qu'estes arriué sur l'aage, desirez, ainçois ambicieusement pour-
 fuiuez d'estre Lieutenant de Prouince. C'est
 pour procurer à ma vieillesse vn repos (dites-
 vous) & aduancer ma famille. O imaginaires
 discours dont nous-nous trompons aisément;
 quand nous chatoüillons nos pensees de quel-
 que vaine ambition! Que vous pensiez que
 voguant au milieu des flots, vous soyéz arriué
 au port! Estant Aduocat du commun, vostre
 fortune depend de vous, & de vostre fonds: e-
 stant appellé à cest estat, vous dependrez desor-
 mais des grands, qui le vous auront octroyé. Et
 si ne satisfaiçtes à leurs opinions, vous perdez à
 vn instant toutes leurs bonnes graces; ainsi que
 nous voyons vn estourbillon estre enléué par le
 vent. Quand ie vous voy tenir ce party, vous
 me faites souuenir du Roy d'Egypte Ptolomee,
 lequel estant aucunement en mauuais mesna-
 ge avecques ses subjets, desira d'aller à Rome
 demander secours: Estimant auoir plusieurs in-
 telligences avec les grands & Potentats, par le
 moyen desquelles il viendrait au dessus de ses
 aduersaires. Lequel se trouuant dans Chypre
 avec Caton, il fut par luy dissuadé de ce faire.
 Luy remonstrant que quád il seroit dans la vil-
 le, tel qui le cherissoit par lettres, ne feroit pas
 semblant de le cognoistre, & qu'il y trouueroit
 tant d'espines, qu'en fin il voudroit n'y estre ar-
 riué. Luy conseillant pour ces causes, sans al-
 ler à Rome, de se reconcilier avec ses subjets.
 Toutes-fois n'ayant voulu croire à ce grand
 persónage, il prit la route de Rome, où il trouua,

mais à tard, que ce qui luy auoit esté prédit, luy estoit aduenü. Ie ne suis point vn Caton, mais ie preuoy que si vous sortez de vostre Royaume, il vous aduiendra le semblable. Pour ceste cause ie seray tousiours d'aduis que vous vous reconciliez avec vous mesmes, & repreniez vostre vicille route. Et sur tout estimiez que si vostre estat estoit venal, il y a tel qui en voudroit bailler trois & quatre fois plus d'argent que de l'office que souhaitez. I'adiousterois volontiers que c'est vn estat nouveau, introduit au mescontentement de tous vos iuges de Ryon, & plusieurs autres particularitez, si ma lettre les pouuoit porter, mais ie me suis leué tard, & le messager me presse. Et toutes fois pour vous contenter, i'ay parlé à ceux que ie pensois pouuoir faire pour vous, & dont m'auuez escrit, entre lesquels l'vn des premiers seigneurs de nostre Cour, vous y fait de bien bons offices. Quel sera l'euenement, ie ne le puis dire, voyant les obstacles qu'y auez. D'une chose me console-je, parce que de quelque façon que ceste affaire tourne, vous demeurerez le victorieux. Car si vous obtenez selon vostre intention, vous auez victoire de ce que vous desirez. Si au contraire vous en estes esconduit, vous rapporterez vne autre victoire de ce que deuez desirer. Aduertissemēt que ie vous prie prendre de moy vostre ancien amy, comme fait le malade vne medecine, qui luy est amere en la prenant, & luy cause quelque temps des trachees, mais en apres produit de beaux effects de guarison. Ie seray non seulement vostre me-

decin, mais encores passant plus outre, ie feray icy l'Astrologue. Car voyant que l'on tire les choses en longueur, ie prognostique que l'on trouuera tant d'obscuritez en ce nouuel establissement de siege Presidial de Clairmont, que ceux qui en ont esté les premiers autheurs & promoteurs, trouueront à la longue plus expedient de laisser (comme l'on dict) le moustier où il estoit. Le partage estoit beau entre les trois principales villes de vostre pais. Que la ville de Clairmont reluisist par son Eglise pour y estre estably le siege de l'Euesché, celle de Ryon par le siege Presidial, & qu'à la ville de Montferrât on eust attribué le mesnage & charge des tailles. Au demourant ie suis tres-aise de la bõne part qu'avez eu en nos grands Iours de Clairmont, & n'en ay esté de rien trompé. Vous remerciant aussi des deniers qu'avez presté à mô fils, que i'ay remplacé suyuant vostre mandement, pour le vostre. A Dieu.

*A Monsieur de la Bite, Iuge general
de Mayenne.*



Vous me demandez quelle a esté la vie & la fin de feu Monsieur le premier President de Tou. Je vous responds, belle, heureuse & honorable: tant en particulier que public, depuis le bers iusques au tombeau, & telle que malaisement pourrez vous trouuer sa semblable. Il estoit fils de maistre Augustin de Tou, qui estoit l'un des quatre Presidents de

*Il fait icy
recit de la
belle vie
& belle
mort de
Monsieur
le premier
President
de Tou.*

la Cour, lequel vesquit dans nostre Palais en tres-grande reputation de preud'homme. Et cōbien que la coustume des plus riches familles de Paris, soit de ne donner le loisir à leurs enfans de se cognoistre, mais dès leur premier retour des Vniuersitez les promouuoir par argent aux offices, spécialement de iudicature, toutes-fois cest homme de bié ne permit que cestuy sien fils ny son second (qui tient auourd'huy lieu de premier Aduocat du Roy entre nous) paruinsent par ceste voye, ains par les degrez de vertu, qui sont fondez sur vne longue patience: & voulut que l'un & l'autre suy- uist le barreau, & signammēt son fils aîné y arriva si ieune, qu'à peine auoit il passé l'aage de dix & huit-ans, lors que comme vn autre Iuriconsulte Nerua, il respondit du droit & plaïda sa premiere cause. Auquel estat il continua par plusieurs annees chery & honoré grandement de tous, mesmes de Monsieur Liset lors premier President, lequel en propos cōmuns l'appelloit ordinairement son fils, pour vne amitié speciale qu'il auoit en luy entre tous les autres Aduocats. Qui ne luy donna pas petite vogue au Palais, outre ce que de soy-mesmes il estoit assez disposé à se faire grand. D'Aduocat, il fut fait Preuost des Marchands de Paris, auquel estat il dōna le premier aduis & dessein des fortifications de la ville, & encores embellit le port de la Tournelle saint Bernard d'un quay, afin que l'oree de la riuiera de Seine fust de toute part semblable. Quelque temps apres la Cour de Parlement prenant nouuelle forme

par l'introductiō du Semestre qui fut fait vers l'an 1553. il fut créé par le Roy Henry second lors regnant l'un des huit Presidens de la grād chambre, car il y en auoit quatre à chasque Semestre. Ce temps-là auoit porté quatre fameux Aduocats, Maistres Pierre Seguiet, Christofle de Tou, Iacques Aubery, Denis Riant. Lesquels en moins de trois ans furent diuersement appelez aux grands Estats. Seguiet & Riant faits Aduocats du Roy, puis Presidens, Aubery Lieutenant ciuil de ceste ville: mais sur tout est chose digne d'estre remarquee que de Tou, de l'estat d'Aduocat priué fut de plein fault fait President de la chambre. Ce qui n'estoit encores aduenü à nul autre que luy. Vous diriez que la fortune fust lors grosse de toutes ces dignitez pour en faire vne si ample & feconde portee, que depuis (comme si elle en eust esté recreüe) le passage en a esté presque clos aux autres. L'on introduisit vers l'an 1553. le Semestre en nostre Parlemēt. L'esprit de cestuy que ie vous pourrais maintenant, estoit tellement né & duit à l'actiō, que voyant qu'il y auoit six mois de l'annee qui le confinoient à sa maison, il s'aduisa d'un beau sujet, pour ne demourer oiseux au public, qui fut de reformer les Coustumes, dont il obtint commissiō, & avec deux notables Conseillers, Faye & Viole, qu'il aggregea avec soy: il entreprit la reformation de la plus grande partie d'icelles, ausquelles il fit inserer plusieurs articles nouueaux extraits du droict commun des Romains. Mesmes la representation en ligne collaterale iusques aux

*Quatre
grāds Ad-
uocats ap-
pellez aux
grands E-
stats pour
leurs ver-
tus.*

*Reduction
des Coustu-
mes par
Monsieur
le premier
President
de Tou.*

*Represen-
tation en
ligne dire-
cte & col-
laterale.*

enfans des freres & sœurs. Ceux qui reforme-
 rent les Coustumes en l'an cinq cens & sept, &
 autres annees ensuiuantes, bannirent de la Frâ-
 ce cest article barbare, qui vouloit que repre-
 sentation n'eust point de lieu en ligne directe.
 Cestuy-cy apporta police en la collaterale fort
 à propos. Et au regard du temps destiné à l'e-
 xercice de son estat, il estoit dernier President
 de son Semestre, & pour ceste cause dedié au
 iugement du criminel. En quoy il apporta tât
 de diligence à la vuidange des procez, que dès
 lors du premier Semestre, les prisons de la Cō-
 ciergerie setrouuerent vuides de prisonniers.
 Qui fut cause que le Geolier fut contraint de
 demander prouision à la Cour de Parlement,
 pour nourrir ses seruiteurs & payer leurs ga-
 ges; par ce que ses pensionnaires luy failloyent.
 L'Edict du Semestre estant rompu & anichilé,
 & les deux compagnies reünies en vne : pen-
 dant les troubles premiers mourut Monsieur
 le premier President le Maistre. Cest estat est
 conferé à Monsieur de Tou. De vous en ra-
 conter les moyens, ie ne l'ay icy entrepris.
 Bien vous diray-ie qu'il estoit si nouueau &
 escolier à faire brigues & menees (ie me dis-
 penseray de ce mot) qu'il ne s'en mesla que bié
 peu, ains vn sien seruiteur domestique, qui
 depuis est paruenue à grands biens, tant en spi-
 rituel que temporel, sceut si dextrement & fi-
 dellement conduire ceste orne, qu'il emporta
 le dessus de tous les autres pretendans. Quand
 il fut pourueu de cest estat, les troubles estoient
 lors grands par tout le Royaume de France

*Diligence
 admirable
 en ce Pre-
 sident.*

& par especial dans Paris: ausquels l'on n'ap-
 portoit pastant de police, que peut estre l'on
 eust desiré contre ceux que l'on appelloit Hu-
 guenots, pour vn zele chaud & ardent que
 les chefs portoyent à la Religion Catholique:
 & combien que celuy dont ie parle ne l'eust
 pas moindre, si y mesla-il dés son aduene-
 ment ie ne sçay quoy de modestie & attrem-
 pance, par laquelle les massacres commen-
 cerent de s'assoupir. Chose qu'il executa fort
 aisément: car s'il estoit fauorisé du Roy, de
 la Royne sa mere, & des Princes qui leur as-
 sistoyent, encores auoit-il meilleure part en
 la bonne grace du peuple. Qui fut parauen-
 ture l'vne des premieres raisons pourquoy
 l'estat de premier President se trouuant adonc
 vacquer, il y fut appelé plus facilement, pour
 la necessité que l'on auoit d'un homme qui
 maniaist le cœur du peuple. Ainsi dés son ar-
 riuee sous ceste belle creance il osta doucemēt
 des mains de la populace ceste licence effre-
 nee, dont elle abusoit impunément contre la
 vie d'vns & autres, reiettant le tout sagement
 à l'autorité & discretion du Magistrat, pour
 en prendre tel supplice qu'il trouueroit bon
 de faire: Voila pour le regard du dehors.
 Quant à ce qui appartient à l'enclos du Palais, *Police que*
 la premiere chose qu'il eut en recommanda- *Monseigneur*
 tion fut d'y apporter reformation tant au *le premier*
 chef que membres. Au chef, par ce qu'il s'im- *President*
 posa vn loy à luy-mesme de n'appeller causes *apporta*
 extraordinairement aux Lundis & Mardis, *aux au-*
 diences.
 voulāt que les rolles ordinaires eussēt lors leur

cours sans aucun destourbier ou empeschement: reseruant les placets, que l'on appelle causes des parties presentes, aux Ieudis. loy qu'il obserua inuiolablement. Aux membres, d'autant qu'il osta les excuses de maladies des Aduocats, si elles ne se trouuoient fort bien attestees. La liberte du temps auoit apporté qu'un Aduocat trouuant sa cause mauuaise, se faisoit excuser de maladie pour gaigner le tour du roolle: C'estoit la cause qui estoit malade, & non luy. Ce President se roidit & rendit si rigoureux cōtre ces excuses affectees, qu'en peu de tépsil en fit perdre la coustume. Au moyen dequoy faisant tenir vn chacun sur pieds, par l'expedition des causes, dont les vnes estoient plaidees, & les autres iugees rigoureusement par defaux encontre les contumax, nous commençâmes de voir plus de causes vuidées & terminees en vn an, qu'auparauant en deux ny trois. Il fit encores vn traict hardy & notable: Car estant au precedent loisible à l'Aduocat apres auoir faict sa premiere proposition, d'entrer en Repliques & Dupliques, par lesquelles il consommoit vne bonne partie de l'heure, à la retardation de la Iustice: il les bannit & extermina. Voulant que l'Aduocat ordonnast de telle façon son premier plaidoyer, qu'il se fust entendre tout au long en son faict. Estimant que s'il oublioit quelque chose du droit, il seroit facilement suppléé par les Iuges. Ceste façon de faire du commencement ne se pouuoit bonnement digerer, & de faict l'Aduocat du Roy du Mesnil à quelques ouuertes de Parlement

*Repliques
& Dupliques des
plaidoyers
refrences
par le premier Presi-
dēt de Tou.*

lement en ayant fait remonstrances, il n'y peut rien gagner sinon pour les causes de poix. En fin le long vsage en fit oublier le mal-talent. Et par ce qu'il estoit homme nourry non seulement en la loy, ains aux bonnes lettres esquelles il prenoit grand plaisir, aussi l'on commença sous luy à entremesler les plaidoyeries de l'un & de l'autre: ce qui ne se faisoit auparavant demourant la commune des Aduocats dedans les bornes du droit escrit. Pour le regard des Procureurs, il n'exerça iamais vne grande seuerité encontre eux, mais au lieu de ce les fit assembler par certains iours du mois, & que là chacun proposast les surprises des vns & des autres, pour estre vſé d'une forme de Mercuriale & censure encontre celui qui en auroit abusé, & en vn besoin en estre fait raport & plainte à la Cour. Quant à ses mœurs, il estoit homme qui commençoit la premiere entree du Palais par les prieres à Dieu: car au lieu que tous ses predecesseurs Presidens se reseruoient à la Messe generale de dix heures, luy, par vne coustume qui luy fut propre & peculiere, soudain qu'il entroit au Palais oyoit sa Messe. Qui est la vraye Messe des Presidens, & ainsi appelée par nos ancestres. Et de là accommodoit le reste du iour à l'expedition des affaires. Il estoit homme qui ne sceut oncq' faire desplaisir à son escient, tres-prôpt à faire plaisir à ceux qu'il voyoit. que l'on vouloit affliger indeuément Colere de sa nature, mais qui ne vouloit point que sa colere nuisist qu'à soy-mesme: car s'il s'estoit casuellement courroucé contre vn

*Les lettres
humaines
iointes a-
uec la loy*

*Syndicat
entre les
Procureurs*

*Mœurs de
Monsieur le
premier
President
de Ton.*

*Douce-
ture de ce
President.*

Aduocat, à la premiere audience d'apres, s'il se-presentoit pour plaider, tout son soing & estude estoit de faire paroistre par quelque douce contenance qu'il ne nourrissoit aucune amertume contre luy. Et à ce propos vous veulx-ie raconter en passant vne chose qui m'aduint autrefois en l'an mil cinq cens loixante six. Ma belle mere estant decedee, & m'estant transporté vers la Pentecoste à Amboise pour recueillir sa succession, le Ieudy d'apres les festes (que nous appellions le Ieudy des desconfitures, par ce que lors la pluspart des Aduocats n'estans retournez des champs, il ne laissoit toutesfois de tenir l'audience, sans pardonner aisément aux absens.) Ce Ieudy dy-ie, vne cause estant appelée, dont i'estois chargé, l'on m'excusa de maladie : Il prit lors, contre sa coustume, ceste excuse en payement. Les autres Procureurs voyans que ceste excuse estoit, ce leur sembloit, pour ce coup passée en forme de chose iugee, commencent tous à me reclamer pour leur Aduocat (ie dy ceux qui n'auoyent point le leur.) Cela le fait courroucer de telle sorte, qu'il enioingnit publiquement & par expres au premier Huissier de sçauoir en ma maison si i'estois malade, & d'en faire son rapport à la Cour. L'Huissier n'y faut, & trouua que ie n'estois vrayement malade, mais que i'estois absent de ceste ville pour iuste cause : Ce qu'il rapporta à la Cour. Le Lundy ensuiuant on appelle vne autre cause dont i'estois encores chargé. Le Procureur n'eut pas si tost ouuert la bouche pour dire

que i'estois l'Aduocat, que ce bon personnage luy couppa la parole tout court, & dist tout haut qu'il scauoit bien que i'estois malade. Et à tant luy-mesme m'excusa. Je vous pourrois reciter vne infinité d'autres exemples de mesme estoffe, mais ma plume me semond à plus haut sujet, pour vous dire que comme il estoit naturellement humain, & qu'il accompagnoit en sa maison toutes ses actions d'une si grande douceur & humanité, que nul ne s'en alloit iamais mal content de luy, aussi estoit-il tres-prompt à se reconcilier à ceux qui l'auoyent offensé quand ils le venoyent reblâdir, & de ce en puis-je porter fidelle tesmoignage pour l'auoir veu. I'adiousteray que ie pense mesprendre quand ie dis reconcilier: Car il ne scauoit que c'estoit de haïr, estant (si ainsi voulez que ie le die) sans fiel. Au commencement qu'il arriua à cest estat, il y auoit deux grands hommes qui luy sembloient faire teste, & luy à eux: par ce qu'en vne volonté commune que tous trois apportoyent au bien & repos du public, si ne symbolisoient-ils en propositions. L'on peut dire que cela estoit tout ainsi que dans Athenes de Themistocles & Aristides. Or de vous dire quels estoient les plus sains aduis, cela n'est de ma iurisdiction ni cognoissance: Il y auoit à discourir & pour & contre de chascun costé. Les deux dont ie parle estoient Messieurs le Cancelier de l'Hospital, & Marechal de Montmorency. Chacun estimoit que Monsieur le Premier Président nourrissoit quelques rancunes sourdes en son

*Monsieur le
premier
Président
de Ton ne
scauoit qu'
c'estoit de
haïr.*

*Monsieur
le Chan-
celier de
l'Hospital
& Monsieur
le premier
Président
de Ton.*

*deux grans
personnages
diuers en
propossiōs
polissques.* cœur encontre eux : toutesfois soudain qu'il les vit deffauorisez, iamais homme ne leur fit de meilleurs offices que luy. Estimant que leurs afflictions prouenoient, à l'vn de la misere des troubles, à l'autre de la colere d'un Roy, à laquelle tout hōme sage doit caller la voile, quand il tombe en vn tel orage. Homme au

*Estude de
Mōsieur le
premier
President.* demeurant studieux le possible : car estant en sa maison il se donnoit tous les iours certaines heures pour son estude particuliere, sans exception, s'il n'en estoit distrait par les Princes & grands Seigneurs qui luy venoyent recommander quelques affaires. Vn an 'auparauant son decez, comme i'estois, de sa grace, veu de bon œil par luy, ie le surprisiant entétiuement les Oraisons de Ciceron contre Verres, ayant d'un costé le liure, & de l'autre ses broüillas, dans lesquels il recueilloit sommairement les passages dont il se vouloit aider. Vne autresfois il me pria de luy donner les trois Tomes des Aduersaires de Tournebus, par ce qu'il ne sçauoit qu'estoyent deuenus ceux que ie luy auois fait autrefois presenter par les enfans de l'auteur, qui luy auoyent, à mon instigation, dedié le troisieme. Ce que ie fis. Mais il ne les eut pas si tost, qu'il les leut tous (comme s'il n'eust eu que vingt & cinq ans) en moins de trois semaines ou vn mois. Chose certainement tres-ésmerueillable, qu'au milieu de tant d'affaires publiques, il se peust desrober ce loisir. Et combien que ceste estude domestique luy fust tres-aggreable, si n'auoit-il rien tant en recommandation que le Palais. Il y entroit le premier, &

*Esprit in
fatigable
aux affaires
du Palais.*

en sortoit des derniers, tousiours aussi fraïs à l'issuë des audiences, comme à l'entree. Cela faisoit qu'il aimoit grandement ceux qu'il voyoit exercer avecques quelque dignité leurs estats, tant d'Aduocat, que de Procureur: & comme il estoit du tout bon, aussi fit-il plusieurs Clercs, Procureurs, trouuant mauuais qu'apres auoir vsé leurs ieunesses avecq' leurs maistres, & passé par tous les degrez de Clercs, on leur voulust fermer la porte à l'estat de Procureur. Finalement il eut deux choses en quoy il se rendit admirable: L'une à bien dresser & prononcer sur le champ vn Arrest: Ne s'estant trouué President deuant luy qui eust vn plus beau formulaire d'Arrests: L'autre en ses opinions. I'ay autrefois appris de feu Monsieur le President de Pibrac, personnage qui se cognoissoit fort bien en hommes, que combien qu'il n'eust pas vne eloquence si persuasue comme quelques-vns qui le secondoyent & tierçoient, toutesfois il estoit accompagné de tel heur, ou bien de telle facilité d'esprit pour sortir d'un mauuais passage, qu'aux affaires de consequence il estoit ordinairement suiuy. Iusques icy vous auez peu entendre quels ont esté ses auancemens, progres, & deportemens au public: entendez maintenant ce qui concerne son particulier. Il espousa vne Damoiselle nommee Iaqueline Tulieu, fille vnique, qui luy apporta de grâds biens: femme qui se disposa sagement aux volontez de son mary, lesquelles elle sceut avec telle douceur reboucher, qu'elle gaigna

Formulaire d'Arrest.

Bon sens.

Mesnage heureux.

par vne longue obeïſſance ce poinct ſur luy, qu'il ne croyoit tant en autre qu'à elle. Et non ſans cauſe: Car comme ainſi fuſt qu'il euſt ſeulement le cœur, ou au Palais, ou à ſes liures, ceſte bonne dame prit tout le fait du meſnage en main, mais avec vne telle bonté, qu'elle ne changea iamais de fermiers, ni ne leur appretia grain: eſtans par ce moyen tous deuenus riches avec elle. Leſquels aux obſequēs du deſunct monſtroyent aſſez combien ils regrettoient ſa mort. D'autant qu'ils ſe preſenterent tous deuant le corps habillé en dueil avec les ſeruiteurs domeſtiques. Sa table & conuerſation ordinaire eſtoit de gens mediores, avec leſquels il rioit familièrement, deſpoüillant ſoudain qu'il eſtoit dedans ſa maiſon avec eux tout ce qui eſtoit de la grandeur de ſon eſtat: ayant tant qu'il a veſcu apporté ceſte reigle de ne ſoupper hors ſa maiſon, & de ſe coucher à neuf heures, & ſe leuer aſſez matin, le plus du temps ſans ſeruiteur; ains n'ayāt autre homme de chambre que ſoy-meſme, ainſi que i'ay appris de ſa bonne partie. Ce qui n'eſt pas mal-aiſé de croire. Car il eſtoit ſi peu faſtueux, que ie l'ay veu quelquefois retourner ſeul en ſa maiſon; quand il ſortoit du Palais deuant l'heure. Il ne fut iamais conuié ou de nopces, ou de funerailles de ſes amis, encores qu'ils ne fuſſent de condition grande, que luy ou ſa femme n'y allaſſent, pour n'eſtre veu les deſdaigner ou defaillir à ſon deuoir. De ſon mariage il eut ſix enfans: le ſeigneur de Bonneil ſils ainſné Maïſtre des Re-

questes, le sieur de Saint Germain l'un des
grands Maistres & reformateurs generaux
des eaux & forests de la France, & puis Bail-
ly de Melun ; le seigneur d'Emery Conseiller
en nostre Cour de Parlement. Des filles trois,
dont l'aînée fut mariee avec Monsieur le Vi-
conte de Chiuerny Chancelier de France, la
seconde à Monsieur de Harlay, à present pre-
mier President, & la troisieme qui fut rendue
Nonnain voilee, à laquelle il deuoit vne veue
tous les ans par forme de vœu, le iour & feste
Saint Louys, patron du monastere de Poissy
où elle reside. Il a veu en vn mesme temps
deux siens gendres, l'un Chancelier de Fran-
ce, l'autre troisieme President, l'un de ses fre-
res Aduocat general du Roy, l'autre Eues-
que de Chartres, & l'autre Maistre des Re-
questes. Et ses deux derniers masles promeus
aux dignitez que j'ay dit : car quant à son aî-
né il deceda deuant le pere, & neantmoins il
mourut Maistre des Requestes. Et combien
qu'il ne fut brigueur, si est-ce que les digni-
tez le suiuyoient sans qu'il les enuiait. Car lais-
sant à part toutes autres particularitez, ie me
contenteray de vous dire que cinq ans aupa-
rauant que deceder, Monsieur le Duc d'A-
lençon, second Prince de France, le pour-
ueut de l'estat de Chancelier de sa maison, au-
quel il est mort. Ceux qui luy estoient plus
seurs amis, eussent souhaité qu'il n'eust accep-
té ceste charge. Il a vescu soixante & quinze
ans sans vser de lunettes, vegete de corps & d'es-

prit, hōme qui apprehendoit de telle façon les affaires, qu'il ne se heurtoit point cōtre les torrens, ce qui luy a augmēté les iours. Son mariage fut son premier & dernier, auquel il vesquit l'espace de quarante neuf ans, vingt neuf ans President, dont il y en a vingt complets en l'estat de premier. Sans que iamais pēdant cest entre-jet de temps nous l'ayons veu malade quatre iours, qu'il ait volontairement discontinué le Palais trois iours. En fin il mourut le premier iour de Nouembre, mil cinq cens quatre-vingts & deux, iour que ie veux annōbrer à vne partie de son heur : par ce que c'estoit le iour de la Toussainct, dōt vne partie del'apresdinee estoit dediee à la Commemoration solēnelle des morts, regretté generalemēt de tous, & par special de son roy, lequel voulant faire paroistre combien ill'auoit aimé en sa vie, luy ordonna des Obseques les plus celebres qui oncques eussent esté veuēs à vn hōme de robe longue : Dont luy-mesme à face ouuerte, se voulut rendre spectateur, avec la Roynes a mere & autres grands Princes & Princesses, en l'hostel du Preuost de Paris. L'on prit le chemin des Cordeliers & delà de la ruē de la Harpe on descēdit sur le quay iusques en la ruē des Augustins, pour rendre le corps à l'Eglise Saint André des Arts, où est le sepulchre ancien de ses ancestres. La suite & procession fut telle qu'il y en auoit encores presque en la maison, quand les autres entroyent en l'Eglise : & iamais ne vit-on les fenestres & boutiques des maisons

*Obseques
de Mon-
sieur le
premier
President.*

tapissées de tant de peuple tout exploré. Le
 ciel mesme sembla lamenter son decez par plu-
 sieurs pluyes qui furent lors, & le Palais auoir
 célébré ses funeraillies. Car comme si avec luy
 le Parlement fust mort, le hazard du téps vou-
 lut qu'il y eut intermission des audiences qua-
 tre mois entiers, pour la difficulté que la Cour
 faisoit de publier quelques ordonnances : &
 dauantage vne belle liste de gens de nom tant
 de la France, qu'Italie, pour derniere closture
 voulurent rendre son tombeau immortel par
 plusieurs vers François, Latins, & Grecs. Vne
 chose me plaist-il remarquer de luy qui est di-
 gne d'estre recitée : c'est que tout ainsi que de
 tous les grands Aduocats de sa volée, dont i'ay
 parlé au commencement de ma lettre, qui tous
 monterent aux honneurs, il attaignit au pre-
 mier degré : aussi par vn priuilege special de sa
 fortune demeura-il le dernier, les ayans tous
 surueſcu. Repassez toutes les fortunes des hô-
 mes illustres, vous n'en trouuerez point vne
 autre qui ait esté accompagnée de tant de be-
 nedictions de Dieu comme ceste-cy, ne qui luy
 ait faict si longue & fidelle compagnie. Les vns
 montent par leur vertu aux grands honneurs,
 mais ils sont extraits de bas lieux, qui est vne ta-
 re en l'opinion de ceux qui ne balancent nos a-
 ctions au poix de la seule vertu : comme les Ro-
 mains veirent vn Ciceron ; auquel ses ennemis
 obiectoyent à chasque bout de champ, qu'il e-
 stoit vn homme nouveau, encores qu'il s'en
 sceust fort bien defendre. Les autres paruien-
 nent, mais c'est par meschanceté, comme en la

*Le Palais
 comme
 par ha-
 zard lors
 de la mort
 du premier
 President.*

Epitaphes.

*Chose re-
 marqua-
 ble par
 culieremēt
 en la fortune
 de ce
 seigneur.*

*Belle &
 admirable
 fortune de
 Monsieur
 le premier
 President
 de tout sēs.*

*Diversité
 des fortune
 des
 hommes
 illustres.*

Sicile Agathocle. Autres qui ont bel aduenemēt & progrès, mais qui se tourne par succez de temps en vne mort honteuse & tragique, comme fut celle de Polycrates Samien, qui se disoit l'heureux des heureux: & d'Anguerrād de Marigny entre nous: autres qui ont eu vne fin belle, mais le commencement tres-honteux, comme en Turquie autre-fois Barbe-rouisse, & depuis Dragut Reis, qui de la cadene, où il passa tout le temps de sa ieunesse au milieu des forçats, deuint general des Galeres du grand Seigneur. Autres qui eurent beau commencement & pareille fin, mais le milieu de leur fortune fut trauerfier, comme les Romains veirent vn Furius Camillus, & nous vn Anne de Montmorency Connestable de France. Autres qui pour auoir esté heureux, ne receurent iamais si grand heur que d'estre morts ieunes, pour ne donner le loisir à fortune par ce moyen de leur tourner le visage, comme Alexandre: aussi ne sentirent iamais plus grād malheur, & Annibal, & Scipion l'Africain, & Pompee (tous trois tres-grands & heureux Capitaines en leur ieunesse) que par la lōgueur de leur vie. Autres au maniement des affaires publiques eurent des succez tres-heureux, mais en leurs domestiques, vn ver qui leur rongeoit interieurement la poitrine, comme ce grand Empereur Auguste. Bref il n'y a eu homme si grād & heureux ait-il esté, qui ait eu prix pour prix vne fortune si accomplie en son tout comme cestuy-cy. Estre extrait d'une noble famille, paruenir par les degrez honorables

aux honneurs premierement populaires, puis Royaux, aimé successiuemēt de tous les Roys qu'il seruit, honoré de tout le peuple, s'estre maintenu en son estat au milieu des rroubles aigus qui ont couru par la France, sans auoir receu aucune algarade des vns ny des autres: avec tout cela auoir en sa maison vne femme sage & honneste, miroüier de chasteté à toutes les matrones, vne posterité si grande & illustre, vn aage si long sans maladie, vnes funerailles telles que i'ay recitees pour catastrophe de ceste heureuse comedie. He vrayement ie le dis encor vn coup, il n'y eut iamais vne si heureuse vie tant en public que priué, ne qui se trouuast accomplie, suiuiue d'une si heureuse mort. Je luy dediaay deux ans deuant qu'il mourust mes Epigrammes Latins, maintenant qu'il a pleu à Dieu de faire sa volô-té de luy, ie luy consacre d'abondant à sa me-moire entre vos doctes mains cest éloge, au bout duquel ie veux que l'on appende ce beau vers du Poëte Aufone,

Talis vita illi, qualia vota tibi.

Ceux qui detractent à ses loüanges, luy impu-
tent les fortificatiōs de Paris qui se font depuis Les fautes qu'on impute au defunct.
tournees en vne forme de taille. Mais cest in-
considerément iuger des affaires du mōde par
les euenemens, & non par les cōseils. Quelques
autres pour ne demeurer muets diēt que sa di-
ligence estoit plus nuisible que profitable au
Palais, comme celuy qui vuidoit les roolles, nō
les causes. Il vuidoit & les roolles & les causes

ensemble. Mais on ne peut apporter si bonne police au public, que les bons n'en patissent de fois à autre avec les mauuais. Et le Medecin donnant air à la veine du malade pour la guérir, ne peut tirer du mauuais sang qu'il n'y en passe aussi du bon. La rigueur qu'il apporta en ce faict-cy, feit de telles operations contre les tergiuerfations des fuyards, qui est vne tres-dangereuse maladie en iustice, que nous apprismes à faire plus diligemment raison aux pauvres parties languissantes quel'on n'auoit iamais faict par le passé. Autres arguent en la facilité de ses mœurs la multitude effrenee de Procureurs à laquelle il ouurit la porte. A quoi ie passe condamnation fort volontaire : car ie seray tousiours du party du peu contre le trop en telles matieres, aussi bié que l'Empereur de Rome qui mourant disoit que la multitude des Medecins qu'il auoit appelez pour sa guaison, l'auoit mis au liét de la mort. La trop grande multiplicité produit la confusion & desordre, qu'il est malaisé de policer puis apres; mesmes en cest estat de Procureur. Toutes-fois quand ie considere sur quel fondement fut appuyé ce defaut, ie le compare à ces erreurs dont fut autre-fois censuré Tertullian, que i'appelle belles erreurs. Car il n'y eut autre chose qu'un zele ardent enuers Dieu & son Eglise qui l'y conduisit. Aussi veux-je nommer ceste faute au milieu des vertus de nostre President, vne belle faute, qui ne prenoit son origine que d'une humanité nee avec luy, qui l'induisoit d'auoir compassion de tout ce petit peuple. Les

Multiplicité de Procureurs nuisible au public.

derniers iettans leurs penſees plus haut luy impropereſſent, que ceſte meſme facilité le feit tomber en vn acceſſoire de plus dangereuſe conſequence. Par ce qu'il promettoit aiſemēt (comme ils dient) pluſieurs choſes au Roy, dont ſe trouuant puis apres mauuais garant, il vouloit aucunement violenter les opinions de ſa compagnie, pour ne faillir de promeſſe.

Si cela eſt vray ou non, ce me ſont lettres closes, bien diray ie qu'il n'y a que ceux qui ſont appelez en tel eſtat que le ſien, qui ſe trouuent empeschez, en la diuerſité des propoſitiōs *Diuerſité de propoſitions entre les Seigneurs de la Cour du Roy, & du Parlement.* qui ſont au meſnagement de la Repub. entre les ſeigneurs de la Cour du Roy & de la Cour de Parlement. Car pendant que les vns ſemblent eſtre vn peu trop ſouples, les autres trop roides, ce ſage ſeigneur, qui par vn long vſage cognoiſſoit où les choſes pouuoient tomber ſelon la neceſſité du temps, taſchoit entre les

deux extremitez d'y apporter vne voye moyenne. Sçachant bien que quelque-fois en voulant conſeruer le ciel par opiniaſtreté, nous perdons enſemblement le ciel & la terre. Somme le fruit que ie rapporte de ces obiections eſt, que ie tourne ma penſee ſur la miſere de noſtre vie, qui eſt de telle condition qu'il n'y a ſi homme de bien, qui ne ſoit ſujet au cōtrole, i'ay cuidé dire à la calomnie des langues. Cela fera que pour m'eſtancher d'un long diſ-

cours & mettre fin à la preſente, vous celebrāt ce grand perſonnage, i'ene le vous pleuiray pas pour le plus parfait (car ce bas eſtre n'eſt capable d'aucune perfection) ains pour le *Qu'il n'y a homme ſi parfait qui n'ait des imperfections.*

le moins imparfait de tous ceux que nous ayõs veu de nostre aage. A Dieu.

A Monsieur de Basmaison. Aduocat au siege Presidial de Ryon.

*Il se rend
Aduocat
enuers le
sieur de
Basmaison,
de son fils.*



Ancienne amitié que j'ay en vous des nos premiers ans, & consequẽment aux vostres, me commande de vous escrire la presente ; pour vous aduertir que Basmaison vostre fils a repris & reprend de iour à autre de bien en mieux le train que desirez de ses estudes. Il se fait beau & grand, non seulement de corps, ains d'esprit. I'en en ay pas voulu croire ce qui m'en a esté rapporté par mes enfans, ains moy-mesme l'ay voulu sonder au vif de sa leçon à l'impourueu. Et si le dire des veneurs est vray, qu'on recognoist le cerf par les voyes, ie vous promets qu'en aurez vn contentement tel que souhaitez. C'a esté vn bon vin qui du commencement pour la force rompoit les cercles de son vaisseau : & maintenant qu'il est rassis, il sera des plus souüefs & delicats. C'est pourquoy ie vous conseille que d'oresnauant (oubliant le passé) vous embrassiez ses actions, comme bon pere. Ce dont ie me suis faict tort, est d'estre caution enuers vous deux : enuers vous, qu'il sera bon fils, qu'il aura le dessus au bien faire sur ses autres freres & sœurs, comme il a l'aduantage de l'aage : enuers luy, que le favoriserez desormais, non seulement comme vostre aîné, ains comme le mieux aimé. Ce

n'est pas petite victoire à vous de l'auoir domté, & reduit selon vostre volonté aux estudes, apres auoir quelque temps suiuy les armes, es- quelles il sembloit estre naturellement enclin : aussi n'est-ce autre petite victoire à luy, des'estre vaincu soy-mesmes pour vous obeir. Et certes vous auiez notable interest qu'il fist ceste faute, pour cognoistre maintenant combien il vous est bon fils. Ceux qui dedans la sainte Escriture ont esté pecheurs, & sont reuenus à vne bonne repentance, n'ont pas esté moins recommandez enuers Dieu, ains quelque-fois dauantage que ceux qui n'auoyent point peché. A Dieu.

A Monsieur Loisel Aduocat du Roy en la Chambre de Iustice de Guyenne.



N'Ay receu les remonstrances ^{Que pen-} qu'auiez faictes à l'ouuerture de ^{dant que} vostre seance d'Agen, & par ^{nous met-} mesme moyen vos lettres du 22. ^{tons toute} de Nouembre, escrites non de ^{nostre estu-} vostre main, ains de celle de vostre clerc. Cho- ^{de de pa-} se qui ne m'a point tant esbahy (encores que ^{roistre sca-} par vne courtoisie qui vous est propre, vous- ^{uans dans} vous en soyez excusé) que de la cause de ce ^{noz plai-} changement: ayant entendu que c'est pour vn ^{doyers ou} mal des yeux qui vous est de nouveau surue- ^{harangues,} nu. Car ie crains que pendant que vous met- ^{nous cor-} tez toute vostre estude à la conseruatiō de vo- ^{rompons la} stre honneur, en la charge, en laquelle estes ^{naifneté} maintenant appelé, vous mettiez en oubly le ^{de l'elo-} ^{quence} ^{Francoise.}

soing de vostre corps & de vostre santé. Et ce qui me fait craindre dauantage, sont ces belles remonstrances, à la lecture desquelles i'employay deuant hier vne bonne heure. Remonstrances, dy-ie, pleines de doctrine, images d'une longue estude, & par special contenant vn discours du tout conuenable, & au temps & au personnage que representez : & telles que ie m'asseure qu'elles produiront en moy effect du tout contraire à vostre intentiō. D'autant que ie ne doute point que ne les ayez basties, à fin de pourchasser vn repos entre les sujets du Roy, & encores pour les rédre gēs de biē. Et quāt à moy ie vous puis dire qu'elles ont apporté vne inquietude en mon esprit, voyant que pendant que faictes de si beaux discours il faut que ie me taise. Vous sçauiez ce que disoit Aristote, quand Isocrate estoit suiuy d'un grād & assidu auditoire. D'ailleurs ie me doute que contre mon naturel elles me feront faulfaire ou larron. Par ce qu'ayant escrit lettres à Mōsieur de Montelon Conseiller, & me chargeant de les luy enuoyer avecques vos remonstrances, il y a grand danger que craignant de perdre l'un, ie ne soustraye vos lettres, ne me voulant frustrer du fruit de vostre beau labeur. Ne pensez point que ie presse cecy à nostre amitiē, ie suis de vostre opinion, qu'il n'y a rien de comparaison de vostre premiere harangue, avec ceste seconde. Et toutes-fois ie vous prie prendre de bonne part ce que ie vous veux mander maintenant. Vos remonstrances seront cause que i'en enteray d'autres sur elles. Ce que vous estimez

le plus riche en icelles, est à mon iugement le plus pauvre. Je veux dire tât de passages Grecs & Latins, tant d'allegations d'auteurs, dont vous reparez vostre discours. Je desire que tenant le lieu auquel estes appelé, nous habillions vn Orateur à la Françoisé si proprement & à propos, que nos actions s'ellongnent le plus qu'elles pourront de la poulrière des escholes, puis qu'il nous les faut représenter en ceste grandelumière du Soleil. Et vous puis dire de nos remonstrances plaidoyers, & harangues, que nous faisons aujourdhuy ce que l'on dit del'architecture; suiuant laquelle vous trouuez tous les grands bastimens beaux & riches qui furent faits depuis la venue de nos Roys, comme vous pourriez dire dans Paris, vne grande Eglise de nostre Dame, vne sainte Chappelle, le Palais, lesquels le commun peuple estime faicts à l'antique: & neantmoins au iugement des braues architectes, il n'y a rien d'antique en eux, ains sont bastis à la moderne, pour n'auoir rien de tous ces rares traits, dont les anciens Grecs & Romains vsoyent en leurs architectures. Ains peut-on dire vrayement vn Louure auoir esté faict par feu Monsieur de Claigny à l'antique, encores qu'il soit nouveau; dans lequel il a exprimé tout ce qui estoit de beau & digne de l'ancienneté. Je ne sçay comment s'est insinué entre nous ce nouveau genre d'eloquence, par lequel il faut non seulement que nous nommions les auteurs, dont nous empruntôs nos embellissemens, mais qui plus est que nous couchions tout au long leurs passages: & ne

péserions estre veus sçauoir ni bien dire, si nous n'accompaignions toute la teneur de nos discours de ceste curiosité. Les Grecs, ni les Romains, lors qu'ils furent en vogue de bien dire, n'en vserent de ceste façõ. Ni ceux-mesmes qui vindrent sur le declin de leur eloquence, entre les Latins, comme nous voyons par leurs Panegyrics. Brief nous seuls entre toutes les autres nations faisons profession de rapiecer, ou pour mieux dire rapetasser nostre eloquence de diuers passages. Rendans (si ainsi le faut dire) les morceaux comme vn estomach cacochyme & mal affecté, ainsi que nous les auons pris. Quoy faisans nous ne considerons pas qu'un corps bien sain tourne ses alimens en nature. Aussi sans rendre les passages comme nous les apprenons, nous pourrions estre veus sçauoir assez, en recitans les histoires, & les approprians à nostre subyet, par forme de marqueterie, au fil commun de nostre langue; tout ainsi que feirent ceux dõt nous espuisons l'eloquence, qui furent en reputation non seulement de bien dire, ains de bien sçauoir. Ce-

*D'où vient
ceste nou-
uelle forme
d'eloquence
qui gist en
allegations.* ste nouvelle forme de plaider, si ie ne m'abuse, est venue d'une opinion que nous eusmes de contenter feu Monsieur le premier President de Tou, deuant lequel ayans à parler, & voyans son sçauoir estre disposé à telles allegations, nous voulusmes nous accommoder à l'auaille de celuy qui auoit à nous escouter. Tout ainsi comme l'on dit que le bon cuisinier doit appareiller ses viandes au goust de son maistre. Or puis qu'il a pleu à Dieu l'appeller à soy, ie desire

aussi qu'auec luy soit enseuelie ceste nouuelle maniere d'eloquence, en laquelle pendant que nous-nous amusons à alleguer les anciens, nous ne faisons rien d'ancien. Ie m'asseure que si par les premieres remonstrances qu'aurez à faire vous obseruez ceste leçon, vous receurez vne infinité de contétemens : & que tout ainsi que ces secôdes passent d'un entrejet les premieres, aussi les troisiemes auront de grands aduantages sur les deux autres. Ie ne dy pas que par fois au milieu d'un long discours on ne puisse citer vne autorité ou passage, mais il faut que cela ne soit affecté, & que soyons si necessitez de le faire, que l'obmettant nous aurions perdu vne bonne partie des nerfs de nostre intention. Et quât à ceste pluralité d'allegations, il me semble que nous la deuons craindre & fuir, comme le nautonnier vn escueil. Ie sçay bien que vous me direz que Monsieur le President de Pibrac, l'une des lumieres de nostre siecle, en a vsé comme vous faites, estant Aduocat du Roy : ie le vous accorde. Mais en cecy il s'est laissé aller à la mercy de l'infelicité de nostre aage, & de ce que l'on a trouué le plus beau, ores qu'il soit tressaid. Suffise vous que luy Toulousain, ait exercé ceste eloquence en nostre ville de Paris, & que vous Parisien ayez faict le semblable sur les lizieres de son pais. En ce faisant, c'est quitte à quitte. De ma part ie seray toujours du nombre de ceux qui embrasseront ce qu'ils verront auoir esté approuué d'une bié longue ancienneté, ie veux dire les œuvres de ceux qui pour leur bien-seance se sont perpe-

tuez iusques à nous. Ne pensez pas que ie ne fois quelque-fois tombé sur ce mesme discours avec Monsieur de Pibrac, non pas si ample que cestuy. Lequel pour toute responce me coucha d'un Plutarque, qui semble faire le semblable. Mais il y a bien grande difference, entre celuy qui enseigne par liures, où qui harangue en public: entre celuy qui traite la Philosophie, & en baille les preceptes, & celuy qui parle deuant vn Senat: entre celuy (dy-ie) qui veut paroïr lettré deuant le monde, & l'autre qui veut estre veu Orateur. Et neantmoins encorers ne trouueriez vous Plutarque si prodigue en ses allegations comme nous. Ce que ie vous escriis, est par forme de deuis, & non que ie vueille estre creü. Vray que ie souhaiterois qu'en voulussiez faire l'essay. Vous priant me pardonner l'honneste liberté que i'apporte en vostre endroiçt: vsant de vous comme d'un autre moy-mesme. Car tout ainsi qu'estant avec vous, ie ne me lasse iamais, aussi absent auez-vous ceste puissance sur moy, que vous escriuant ie ne me lasse de vous escrire (ores que ie fois fort paresseux en ce sujet, enuers les autres) voire iusques à vous rescrire non vne lettre, ains vn liure si le sujet s'y presentoit. Mais à propos de liure il me faut changer de châce. On a depuis vostre partemēt imprimé nostre Pulce de Poitiers; avec tant de diligence qu'il ne fut rien fait de gaillard à nos grands Iours de Poitiers, quel'on ne l'y ait compris: & en a l'on fait deux liures. L'un où l'on comprend seulement les Blasons faits sur la Pulce, qui nous portera, à

*Le Poeme
fait à Poi-
tiers sur la
Pulce.*

ce que ie voy, sur ses ailes iusques par dessus les nuës ; & en l'autre la diuersité des autres Poësies qui furent faites à mesure que ceste Pulce picquoit diuersemēt nos esprits. Ie ne sçay qui en a esté l'ordinateur (car le Libraire ne me l'a voulu dire) mais ie croy que cela vient de la boutique de mes Dames des Roches. Tant y a que vous ne croiriez pas que cest œuure est biē recueilly, pour auoir esté façonné de tant de nobles entendemens. Quant aux nouuelles de nostre Palais, il est aduenü maintenant le contraire de quelques annees passees, esquelles nous auons veu continuation de Parlement pendant les vacations : & maintenāt nous auōs eu depuis la S. Martin continuation des vacations iusques à huy. Cecy s'est fait par le moyē de l'edict de consignations des procez que l'on a renouuellé avec clause expresse, que là où vn Procureur aura occupé pour vne partie sans auoir consigné, il sera condamné sans deport en son propre & priué nom par emprisonnement de sa personne, de payer la somme de vingt & deux escus vn tiers. Les Procureurs estimans que ceste clause alloit du tout à leur ruine, ont faict protestation publique en pleine Audien-
ce, de ne vouloir occuper sous ceste charge. La Cour ordonna que les plaidoyeries fussent ou-
uertes dès le lendemain, & qu'elle en feroit remonstrances au Roy. Nul Procureur ne s'y est voulu trouuer, jaçoit que le premier Huissier ait esté de banc en banc aduertir les Procureurs que si aucun d'eux vouloit audience, il l'auroit. Le Roy d'un autre costé

*Edict des
consigna-
tions des
procez que
l'on vouloit
renouvel-
ler.*

*Les Pro-
cureurs
protestent
de ne vou-
loir occu-
per.*

demeure fiché en son opinion, & dit que les amendes luy sont acquises; Voire depuis que l'Edict fut publié, qui fut lors qu'il vint en personne au Palais. Vray qu'il n'auoit esté executé à faute de partisans, lesquels se sont trouuez depuis ces dernieres vacations. Vous diriez proprement qu'avec la mort de feu Monsieur le premier President, soyent aussi mortes les plaidoyeries, & que nous en celebrions maintenant les obseques. Aux derniers grands Arrests qui fermerent le Parlement, on publia l'erection du siege Presidial de Clairmont en Auvergne. Aux premiers grands Arrests qui ont esté publiez en robe rouge au Parlement où nous sommes, qui fut à Noël dernier, on a verifié vne autre erection d'un autre siege Presidial dedás la ville de Beauvais. Il y a plusieurs autres Edicts qui sont en bransle sur le bureau, mesme celuy de xvij. mil Sergens, par tout ce Royaume. Je ne pense pas qu'il doie passer: car s'il auoit lieu, il effaceroit la memoire des onze mille diables, dont on parloit du temps de nos bons vieux peres. Ce temps pendant nous attédons avecques grande deuotion Monsieur le premier President, & Monsieur l'Advocat de Tou ce iourd'huy ou demain, pour le plus tard. Je croy que leur opinion est d'arriver precisément aux festes de Noël. Et demeure chacun grandemét suspens quelle mutatio apportera leur retour. Monsieur le Procureur general a esté surrogé en l'estat de President par la promotion de Monsieur le President de Harlay au premier: & d'une mesme suite Monsieur

*Erection
des sieges
Presidiaux
de Clair-
mont &
Beauvais
1582.*

de la Chault son fils entre en l'exercice actuel de celuy de Procureur general. Le bruit commun court que Monsieur le President de Pi-brac se veut demettre du sien és mains de Monsieur l'Aduocat de Tou. Je croy que vous vous contenterez de toutes ces nouuelles pour le present, desirant mettre fin à la presente, par rencontre tout autre que celle qui est au bout de vos lettres, d'autât que m'escriuez que l'audience du lendemain vous le fait clorre. Et quant à moy le loisir où ie suis plongé, fait que ie ne me puis estancher. A Dieu.





L E
H V I T I E S M E
 LIVRE DES LETTRES
 D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur Piton, seigneur de Sanoye,
 Procureur general du Roy en
 la Chambre de Iustice
 de Guyenne.*

*Par ceste
 lettre il
 discourt
 la forme
 qu'il a se-
 nie tant
 au commis
 cours de
 ses estudes
 que exer-
 cice de son
 estat.*

Vis que la pierre en estiettee, el-
 le ne se peut reuoquer. Et quand
 i'aurois à le refaire, encores feroi-ie
 le semblable. Non que ie ne sçache
 bien que n'estes pas seul qui pouuez trouuer
 mal-seant que i'employe quelques heures à fai-
 re des Epigrammes Latins. Car aussi l'auoif-ie
 dés pieça pressenty. Et de fait par l'Epistre limi-
 naire que i'adressay à feu Monsieur le premier
 President, ietouchay nommément ceste cor-
 de, par forme de preoccupation. Ni pour cela
 ie n'ay peu oncques me diuertir d'en compo-
 ser, & moins deles mettre en lumiere, quand
 i'ay estimé que le liure le meritoit. Ne me pre-
 nez pas du nombre de ceux qui avec l'aage
 vueille changer ce naïf que le ciel a influé dans
 moy. Tout ainsi que les ans ne m'ont, graces
 à Dieu, apporté furot ni malendre au corps

iufques à huy, auffi ne m'ont ils plus apporté *Les fautes de la vieillesse.*
ce chagrin qui nous accompagne ordinairement fur le declin de nostre aage. Ie ne fuis encores de ceux qui fe voient du tout à louer le temps de leur ieunesse, au defauantage du present. I'excuse fort aisément tout ce qui se faict par les ieunes gens, me fouuenant auoir esté autre-fois tel qu'ils font. Ie dirois volontiers l'estre encor, mais ma barbe m'en dementiroit. Et quand ces melancoliques discours me viendront affieger l'esprit, pensez que ie seray lors fur le poinct de trouffer bagage, ores que ie me trouuasse bien disposé de tous mes membres. Car i'estimeray adonc mon esprit s'affaïffer, & par mesme moyen mon corps, pour la correspondance qu'il y a de l'un à l'autre. Mais pourquoy, ie vous prie, peut-on trouuer mauuais que sur mon Automne ie represente des fleurs, la pluspart desquelles sont nees dás mon Printemps? Nature ne le permet-elle point? Au contraire c'est en quoy les fleurs de nos esprits surpassent celles des saisons de l'annee. Car s'il y auoit des fleurs qui creussent dans nos iardins sur la Prime-verre, & qu'elles peussent conseruer leur naïfue odeur, iufques en l'Automne ou l'Hiuer, vray Dieu qui seroit celui qui ne les cueillist avec grand soing d'une main mignarde? Quant aux fleurs qui naissent de nos esprits, plus elles sont gardees, & plus elles se rendent recommandables, comme celles esquelles de iour en iour nous apportons quelque odeur. Ce mot de iardin me faict icy resouuenir quelle fut ma premiere deliberation

Les fleurs de nos esprits surpassent celles des saisons.

*Conseil que
Pasquier a
suivy en ses
actions.*

lors que i'arriuay au Palais. Car tout ainsi que nous diuersifion snosiardins, de ce costé là d'un parterre & compartiment de fleurs soüefues & odoriferantes, icy d'un plant d'arbres qui rapportent des fruiçts, là d'une potagerie qui regarde la necessité du mesnage, meslans par ce moyen le plaisir avec le profit : aussi ay-ie voulu mesnager mes actions, tantost en ce qui appartenoit à la necessité de mon estat, pour subuenir à moy & aux miens, tantost d'estude serieuse, puis de ioyeuse, me iouant diuersement de mon esprit : sans que le plaisir m'ait iamais faict mettre en oubly ce qui estoit de mon estat, ny que l'exercice de mon estat m'ait faict oublier rien du contentement que ie prens à ces gentilleses & gaillardises d'esprit. Lors que i'arriuay au Palais ne trouuant qui me mist en besongne, & n'estant né pour estre oiseux, ie me mis à faire des liures, mais liures conformes à mon aage, & à l'honneste liberté que ie portois sur le front. Ce furent des dialogues de l'Amour sous le nom du Monophile, lequel ie ne voy point estre vieilly en l'opinion des nostres. Car encores court il aujour d'hui entre les mains de beaux esprits de la France, comme sur son premier aduenement. De là meurissant mes conceptions avec l'aage, ie me mis à rechercher les anciennetez de nostre France, en quoy ie me fais accroire auoir fait quelque auancement, puis que vous mesmes en auez porté tesmoignage pour moy en vostre traicté des Comtes de Champagne. Bien puis-ie dire que plusieurs à ma suite

*Le Monophile faict
par Pasquier estat
fortunate.*

*Recherches
de la France.*

se sont mis à faire le semblable : & croy que vous serez d'accord qu'il y en a peu qui n'ait pris quelque chose de moy à face ouuerte. Ce que ie n'enuie point à ceux qui liberalement le recognoissent, mais quant aux autres qui le taisent, ie le leur donne sur leur conscience, l'imputant à vn vray larcin. Et à vray dire cela a esté cause que des six liures que i'auois promis, ie n'en ay mis en lumiere que deux. Non que ie n'aye satisfait à ma promesse: car i'ay les quatre derniers par deuers moy, que ie vous ay communiquéez, mesmes celuy qui concerne la discipline Ecclesiastique de France, & les priuileges de nostre Eglise Gallicane, auquel ie pense auoir employé tout ce qui estoit de bon & de beau pour ce sujet. Le temps peu à peu m'appresta tel lieu & auancemēt entre mes compagnons, que ie puis maintenant tenir.. Ni pour toutes ces estudes particulieres, ie n'ay laissé de m'employer aux plus belles causes, quand les occasiōs s'y sont presentees. Tesmoin celle des Iesuites, que ie plaiday pour l'Vniuersité de Paris: tesmoin celle d'Arconville : tesmoin celle de Martigue : tesmoin celle d'Angoulême de l'an cinq cens septante six. Et encores celle que nous plaidasmes par quatre diuers iours pour les Paracelsites, encontre la faculté de medecine. A fin que ie vous en laisse plusieurs autres que ie ne me suis icy proposé, de vous bailler par inuentaire. Et neantmoins ie vous puis dire, qu'au milieu tant de ces causes, que de l'estude que i'ay mise aux anciennetez de nostre France, ie n'ay laissé de faire vn vers,

*Quelques
causes so-
lennelles &
toutes pu-
bliques
plaidées
par Pas-
quier.*

tantost François, tantost Latin, selon que l'objet m'en presentoit l'inuention. Ces vers m'estoyent ce qu'aux autres, vn ieu de prime, de flux, de glic, de renette, de triquetrac, ou de lourche. Voire que lors quel'aage me com-

*Vers quel
temps il se
mit à faire
des Epi-
grammes
Latins.*

manda de m'esloigner aucunement des plaidoyeries, ie commençay à donner dedans môlict vne & deux heures de nuit à composer des

*Monfieur
Sibilet don-
na les pre-
mieres in-
structions
de la Poésie
Françoise à
Pasquier.*

Epigrammes Latins, qui me seruoient de re-
ueil-matin au lieu de mes causes. Tellement
que si c'est folie de m'estre addonné à ce sujet,
encores m'estimerez-vous plus fol quand vous
entendrez depuis quel temps. Iamais n'auoit
esté depuis mon retour des Vniuersitez que ie
n'eusse aucunement aimé la Poësie. Le premier
qui m'y inuita, fut Monsieur Sibilet, nous e-
stans en Italie, quelque temps apres qu'il eut
mis en lumiere son liure de l'art Poëtique Frâ-
çois. Toutesfois les occupations & affaires qui
se presentoyent en mon estat, ne me permet-
toient pas d'y vacquer à telles enseignes que
i'ay depuis faict. En l'an mil cinq cens soixan-
te-quatorze, i'auois en mon logis feu Mon-
sieur de Marilhac, ieune homme (depuis Cō-
seiller en nostre Cour de Parlement) des estu-
des duquel i'auois esté controlleur dès sa ieu-
nesse, pour l'amitié qui estoit entre son pere &
moy. Par ce que luy estant au college, ie don-
nois ordre de l'auoir à disner de fois à autre
chez moy, comme vn mien enfant, & luy fai-
sois rendre raison de sa leçon, & deses compo-
sitions. Quoy faisant i'acquis à la longue vn
tel respect de luy à moy, qu'il m'honoroit cō-

me son pere, & tenoit mes exhortations & remonstrances pour commandemens. Dés lors deses ieunes ans ie luy conseillay de s'addonner sur tout autre Poëte, à la lecture d'Horace, comme le plus mouëlleux & sententieux. Ce qui ne tomba pas en aurreille sourde: car ie vous puis dire qu'il le sçauoit & entendoit autant que nul autre de nostre aage. Quand il fut de retour des Vniuersitez, pour tesmoignage plus grand d'amitié que i'auois à sa famille, ie le pris de main souueraine avec moy; encores que Monsieur de Ferrieres son pere y resistast. Craignant que cela ne me tournast à importunité, comme il estoit homme respectueux le possible enuers ses amis. Il seroit mal-aisé de dire combien ce bel esprit apporta de resueillemēt au mien. Il n'y auoit iour qu'il ne me saluast de quelque belle question, ores de droict, ores d'histoire, ou de quelque noble inuention, tantost en vers, tantost en prose, mais vers du tout Horatiens. M'ostant par ce moyen vne partie du rouille que la longue habitude du Palais m'auoit apporté en tel sujet. Sur le moule de son esprit, ie veux patronner le mien. Le malheur voulut que le seigneur de la Mole fust executé à mort en l'an mil cinq cens septante quatre, lequel auoit employé vne bōne partie de sa vie aux delicatesses de la Cour, pres des Princes & grandes Dames. Ie donne aduis à ce ieune homme de faire vn Epitaphe Latin de luy, & de se ioüier sur son nom, qui se rapportoit aucunement à ses mœurs, & qu'il le fist en vers d'onze syllabes (à la Catulliēne) qui sōt les

plus mols. Il met les mains à l'œuvre, faict des vers tels que ie luy auois dict, mais d'un stile d'Horace, qui n'a rien de rencontre avec celuy de Catulle. Au moyen dequoy ie m'aduisay de faire moy-mesme ce que ie luy auois conseillé. Et de faict ie dressay cest Epitaphe, qui est imprimé avec mes autres Epigrammes. I'e fais present à Monsieur de Vouzé Maistre des Requestes, qui le donna à feu Monsieur le premier President, lequel se delectoit de toute chose d'esprit. Il passe d'une main à autre, chacun y trouue dequoy se contenter. Il n'est pas qu'il ne fust enuoyé à Monsieur de Pibrac à Polongne, lequel à son retour me le loia grâdemment, ne sçachant que ie l'eusse faict. Je commencay lors à me chatoüiller, puis que tant de gens d'honneur me flattoient. Pour le vous faire court, il renaist en moy vn nouveau desir de faire des vers Latins. Je n'en auois encores perdu la veine. Le cœur aguise mon esprit, l'esprit ma main, la main ma plume. S'ils s'offroit le iour quelque nouuelle inuention, la nuict ie la mettois en œuvre, & le matin ie la redigeois par escrit. I'en fais vn recueil & amas avecq' d'autres de ma ieunesse. Qui est en somme ce dont i'ay faict present au public. Dont vrayement ie ne me repens. Car

*Pline se.
cond grand
Orateur de
son temps,
fit des Epi-
grammes.*

pourquoy m'en repentirois-je, si ce gentil Orateur Pline second seruit les siens de telles gail- lardes inuentions? Ce siecle là, & celuy de de- uant, & long temps après, portoit que les E- pigrammes fussent plus lascifs, que nous ne les faisons maintenant. Comme nous recueillons

de plusieurs Poëmes de Catulle, Virgile, Martial, Aufone. C'est pourquoy ils eurent tous grande peine d'excuser, chacun en son endroit, les pudeurs & hontes de leurs vers:

Les anciens
Romains
estoyent
plus lascifs.
en leurs E-
pigrammes,
quen'ont
esté ceux
qui leur ont
succédé.

Nam castum esse decet pium Poëtam

Ipsum (disoit Catulle) *versiculos nihil necesse est.*

Et Martial:

Innocuos censura potest permittere lusus:

Lascivia est nobis pagina, vita proba.

Lequel dernier vers auoit esté premierement trouué par Pline, comme nous atteste Aufone en ses Idilles. En quoy l'on voit qu'il ne s'y es-
pargna non plus que les autres. Pareille excu-
se trouuez-vous dans le mesme Aufone:

Nostra simul certant variis Epigrammata nugis,

Stoicus has partes, has Epicurus agit.

Salua mihi veterum maneat dum regula morum,

Ludat permissis sobria Musa iocis.

Vray qu'en cecy il s'abusoit: car quelque sage & grand personnage qu'il fust, si luy eschap-
perent de la plume plusieurs traiets qui eussent
esté aussi bons, & meilleurs teus, qu'ecris. La
posterité plus modeste quitta tels Epigrammes
pleins d'ordure. Mais en leur lieu les Poëtes
se mirèrent en bute des dames qu'ils loüoyent &
solennizoyent par leurs vers. Tels furent Ma-
rulle, Politian, Pontan, Sannazare, Iean Se-
cond, Beze, Buccanan, Scaliger & autres. Et
pour ceste cause Marulle au premier de ses E-
pigrammes disoit:

Sit procul à nostris obscæna licentia scriptis,

Ludimus innocua carmina mentis opus.

Vtique nec arma virum, nec magni orientia cœli

*Signa, nec immensum mundi aperimus opus,
Quid pluat, unde homines, qua vis maria inficit
alta,*

An Deus, an manes, an Phlœgêthontis aqua:

Sic iuuat in tenui, legem seruare pudoris,

Et qua non facimus, dicere facta, pudet.

Sit satis auratos crineis laudare Neera,

Sit satis in duram multa queri dominam.

Et facere iratum sauo conuiuia amori,


Nec nisi de Scythica credere rupe satum.

Je me suis composé à l'imitatiõ de ces derniers, m'estant donné une maistresse, pour seruir d'affortissement au demeurant de mes Epigrammes. En quoy ie ne pense auoir fait folie, non plus que ce grand Petrarque, & Bembe Italiens, & entre les nostres Ronfard, Bellay, & infinité d'autres gens de nom. Au contraire, ie me persuade d'estre d'icy en auât conté pour le huictiesme Sage: Car il est certain que Solon ce grand legislateur d'Athenes, que l'on met entre les sept Sages de Grece, escriuit liures d'amourettes en vers: & apres luy ce grãd Philosophe Platon, en prose, avec lesquels j'aimeray mieux estre mis au rang des fols, que estre en opinion de sage au milieu de la populace. A Dieu.

*Selon &
Platon ont
escriu des
liures d'a-
mour.*

A Mon-

*A Monsieur Bigot, seigneur de Tibermenil, Pre-
sident au Parlement de Rouën.*

 V and ie vous escriuis dernièrement pour le seigneur que sçauiez, & ses beaux freres, ie ne hïs iamais de doute que ma requeste ne fust par vous enterinee; non seulement pour l'amitié qui est dés pieça contractee entre nous, & en l'aage (si ainsi voulez que ie le die) de nostre innocence, qui me semble surpasser d'un long entrejet toutes celles que nous auons depuis embrassee, mais aussi pour la iustice de la cause qui se presentoit deuant vous. Car encores que le fait de soy fust irremissible, pour auoir esté commis de guet apens, à port d'armes, & assemblee illicite, & autres telles circonstances qui rengergeroient grandement le meurdre, si est-ce que puis que le priuilege de vostre Fiertre est introduit pour acquerir pardon & oubliance de tels actes, ie croy qu'entre ceux qui se presentent en vostre ville il n'y en eut iamais vn plus excusable que costuy entre les inexcusables. Parce que selonc les loix de la noblesse de France, il sembloit que ceux dont ie vous escriuy, deuoient vne iuste vengeance à la memoire de leur pere, qui auoit esté homicide par celui que depuis ils tuerent. Mais pour vous dire en vn mot, encores que i'aye tracé ceste lettre pour vous remercier de la faueur que leur auéz faite en ma faueur; si ne receurez vous de moy vne action de graces planiere &

*d'entendre
d'où vient
l'ancienne.
té de la fier-
tre de S.
Romain à
Rouën.*

462 LIVRE VIII. DES LETTRES
absoluë, que ne m'ayez auparauant esclarcy
d'où procede ce priuilege, & quelle en a esté
l'ancienneté & continuation. Ne me pouuant
bonnement resoudre comment il se peut faire,
qu'un si homme de bien, comme fut vostre
Saint Romain, produise vn effect contraire à
sa saincteté, ie veux dire que sa saincteté soit
comme vne franchise des meurdres les plus de-
testables. S'il vous plaist me mander comme
cela est arriué en vostre ville, & l'ordre que
vous y tenez, j'en feray vn ambleme en quel-
que endroit de mes Recherches. Et avec ce, ie
souhaiterois aussi grandement de sçauoir d'où
viennent vos jeux de l'Annonciade, esquels
j'entends que faites vn jeu de prix en faueur de
ceux qui ont mieux versifié. Voyez ie vous
prie de quelle façon ie trafique avecques vous.
C'est pis qu'en la maniere des marchands, les-
quels acquitans leurs vieilles obligatiōs, pren-
nent nouuelles marchandises à credit : Car
sans m'acquiter des anciennes, ie veux que
m'en aceroissiez de nouuelles. C'en est pas par
vn priuilege de vostre Fierté, que j'évse de ce-
ste façon, ains par celuy de nostre ville de Paris,
qui est d'estre mal à propos importun. Je sçay
bien que la multitude des affaires dont estes ac-
cablé ne vous baillera peut-estre le loisir de me
l'escrire, mais ce sera fait œuvre grandement
meritoire, & digne d'un bon Chrestien, de le-
uer ce scrupule de ma conscience. A Dieu.

A Mademoiselle de la Herbandiere.

E ne me scaurois assez reuanger *Il remercia*
 del'honneste obligation que i'ay *la damoi-*
 en vous : prenant la peine à ex- *selle de la*
 citer par vos vers, vn cerueau *Herbandie*
 alengoury. En quoy pour vous *re de quel-*
 dire la difference qu'il y a entre vos belles in- *ques vers*
 uentions & les miennes ; ie recognois les vo- *qu'elle luy*
 stres prouenans d'un esprit gay, & qui est en *auoit en-*
 sa Prime-vere, ressembler à de ces fleurs dia- *uoyez, eux*
 prees du Printemps ; & les miennes aux fleurs *estans aux*
 Automnales fennees. Parquoy si en ce que *grands iours*
 ie vous enuoye vous trouuez dequoy con- *de Troye*
 tenter vostre esprit, vous ne me l'imputerez, *1583.*
 ains à vous, qui scauez remuer en moy des
 humeurs sourdes & accroupies ; lesquelles
 me commandent dès pieça, mesmes depuis
 que ie suis arriué en ceste ville de Troye.
 Et s'il y a chose mal faicte, vous la reiette-
 rez aussi sur vous pour auoir mieux aimé
 mal faire en vous obeissant, que du tout
 ne satisfaire à vos commandemens.

A Dieu.

*A Monsieur de Taix Abbé de Basse-fontaine, &
Doyen de l'Eglise de Troye.*

*Il se gausse
avec Mon-
sieur de
Taix tresdo-
cte homme,
auquel il en-
uoye quel-
ques vers
qu'il auoit
faits.*



E suis Aduocat le iour, & Poète
la nuit. C'est pourquoy ayant
ceste nuit produit vn cham-
pignon, ie le vous enuoye, non
pas pour le digerer (car l'vsage
des champignons est defendu
par les Medécins) ains pour le voir tant seule-
ment. Vous y adiousterez telle polissure que
merite vne chose brusque. Mais à la charge
que ie veux en contr'eschange d'une mesme
main vos deux vers, & commel'on dit, en bail-
lant, baillant : ou ie vous feray paroistre que
n'avez pas affaire avec vn petit creancier, qui
fait l'Aduocat & le Poète tout ensemble.
A Dieu.

*A Monsieur de Pincé Aduocat au
Parlement de Paris.*

*Pasquier
ayant fait
le premier
des Sonnets
dessusdits,
& le sieur
de Pincé le
second, Pas-
quier re-
charges de
ce troisié-
me, & de
l'epistre
qui le suit.*



I ce n'est vn Enigme, & bien, dymoy
de grace,
Dymoy Pincé que c'est, d'autant que
tout ainsi
Comme tu le voudras, ie le voudray
aussi,
Et gay ie te suyuray pas à pas à la trace:
Le Peintre voirement d'une meilleure grace
Couuant dans ses desseins quelque plus haut soucy,
Nous fit, non vn Enigme, ains vn miracle icy,

Quelaposteritébruira de race en race.

C'estoit vn Dieu caché qui guidoit son pinceau,

Quand il cacha les mains de Pasquier au tableau,
Pour esclorre de vous ceste celeste enuie,

Qui par vos mains fait viure vne main qui n'est pas,

Qui fait que ceste main, tout d'un mesme compas,

La receuant de vous, donne aux autres la vie.

En ce mot esclorre, ie vous enuoye ce Sonnet. que i'ay esclos ceste nuit, pour respondre à celuy qu'il vous auoit plet de faire, & par lequel respondrez à vn autre que i'auois fait aupara-uant, où ie parle de la Venus qui auoit esté peinte par Apelle. Ie recognoistray que ma responce deuoit estre plus promptement faite. Mais pour ne me faire plus braue que ie ne suis, ie vous aduise que ie ne suis pas maître de mon esprit, il est mon maître, & ne fais que ce qu'il luy plaist, & quand les opinions luy en prennent. Aussi que ie sçay que vous estes du nombre de ceux qui vous payez de ceste ancienne monnoye; *Sat ciò, si sat bene.* Iusques icy vous & moy auons besongné par demande, defenses, & replique. Ie m'assure que ne faudrez de m'enuoyer bien tost vos duplicques, estant d'un esprit fertile, & abondant en mille belles inuentions plus que nul que i'aye iamais veu de vostre aage. Mais ie vous declare dès à present que ie n'y feray nulle responce. Parce qu'en termes de pratique on ne permet pas aux parties de fournir de Tripliques. Ie vous donne le bon iour, & me recommande à vos bonnes graces. A Dieu.

*Lettres de Monsieur Neuelet seigneur
d'Osche à Pasquier.*



A y transcrit les Phaleuces que ie vous monstray hyer. C'est vn mié enfant que ie vous enuoye plus pour satisfaire à vostre volonté, qu'à la mienne. S'il offense vostre veüe, prenez vous en à vous seul. I'en'oserois vous prier de l'ageancer plus proprement, & au lieu de sa lourdisse luy apprendre son entregent, craignant que cela fust toucher à l'impossible. Toutes-fois s'il vous plaist ietter seulement l'œil sur luy, i'espere qu'ayant honte de ses imperfections, il apprendra vne contenance plus modeste, & plus asseuree. Mais si vous y mettez tant soit peu la main, ie suis seur que reuenant vers moy ie le mescognoistray. Tout tel qu'il est, ie le vous presente, ne me souciant pas beaucoup du traitement qu'il pourra auoir de vous. Car ie sçay qu'il sera trop hautement recompensé de s'estre offert à vous, si vous daignez seulement le receuoir. L'espreuue que ferez de luy, si tant est qu'en preniez la peine, se trouuera plus certaine, que celle que les habitans au long du Rhin, faisoïent de leurs enfans, si tost qu'ils estoient venus au monde. Ie ne m'ose promettre que cestuy soit pour endurer la froideur de l'eau, & remonter au dessus, s'il n'est plongé dans la vostre, c'est à dire, de celle qu'avez puisé dans la fontaine des Muses.

A Dieu.

*A Monsieur Nenelet seigneur d'Osche Aduocat en
la Cour de Parlement de Paris.*

P V I s, quem' auez permis de ce faire, ie En res-
vous renuoye vos Phaleuces aucune- *pondant a l'a-*
ment accoustrez de maliuree. La pau- *tre lettre il*
ureté est fort supportable quand elle ne pro- *loue la*
cede que d'vne trop grande abondance. Aussi *beauté de*
disent les Medecins, que la maladie est beau- *l'esprit de*
coup plus aisée à guerir, qui procede de nostre *Monsieur*
trop grande repletion, qu'exinanition & vui- *Nenelet.*
dange. Toutesfois voyez si le defaut que i'y ay
trouué ne procede plustost de moy, que de
vous : & qu'ayant l'estomach trop foible
pour les digerer tout en coup, i'en aye voulu
faire trois plats. Quant au premier i'y ay ad-
iousté quelques traits, qui passeront derechef
par vostre lime : pour le regard du second, ie
n'y ay rien du tout changé : mais quant au
tiers ie pense auoir faict non seulement acte
d'un bon Poëte, ains d'un bon Aduocat : d'a-
uoir non seulement empesché le procez qui
s'alloit encommencer entre l'un des chefs de
nostre ordre, & vous : mais de vous auoir faict
rencontrer, & si ainsi voulez que ie le die, faict
roucher à la main l'un de l'autre; Ie vous prie
me pardonner ce que i'en ay faict, & le reietter
sur vous; car ie ne prens pas grand plaisir d'e-
stre ingenteux sur les œuures d'autrui. Et ne
l'eusse entrepris, si ne m'eussiez semonds de ce
faire. A Dieu.

Lettres de Monsieur de Taix Abbé de Bassfontaine à Pasquier.

*Il s'excuse
de ce
qu'ayant
été conu
par Pas-
quier à dis-
sister, il ne
pouvoit s'y
trouver.*



A religion dont i'vse en l'observation de la foy que ie donne à ceux qui m'honnorent de leur amitié, est cause que ie ne puis ce matin assister à vostre festin, Vous m'en excuserez s'il vous plaist, & croirez que c'est bien à mon grand regret. Car par la lettre qu'il vous pleut hier m'écrire, ie iuge aisement que ce banquet sera accompli de toutes ses parties. Vous avez ia encommencé par le choix & nombre des conuiues, que vous avez fait passer de trois iusques à neuf : & ne fais doute que les bons propos & viandes ne suivent de mesme. Si toutes-fois il faut que *sibi omnes sint* βιωφίλης & ἀφελμαῖνοι, vous pourrez estre taxé de servir des aureilles & pieds de pourceau. Mais vn Medecin Iuif qui se fait Chrestien, pour manger du lard, vous en pourra faire dispenser aisement. Car il se donna au feu Pape Pie iij. & croy qu'il vit encores. S'il ne le fait, mes deux bouteilles de vin blanc vous en laveront. Je prie Dieu que le trouviez bon & meilleur que le petit Distique que ie vous enuoye. Quant au vers Grec, ie sçay bien qu'il ne vaut rien, mais ie suis bien aise de gazouiller ainsi: à fin de vous faire croire que ie parlerois & chanterois volontiers mieux en vostre loüange, si ie pouvois. Mais vous prendrez en cecy la volonté pour l'effect. A Dieu.

*Debita Paschasium si quis sibi munera cogat
Sumere, eum centum cogat habere manus*

*A Monsieur de Taix, Abbé de Basse-fontaine,
Doyen de l'Eglise de Troye.*



O y s n'en ferez pas quitte à
si bon marché, que deux bou-
teilles de vin puissent iamais
lauer la faute par vous commi-
se. Nous sommes en vn temps
des grands Iours, où l'on cha-

*Il respond
à la prece-
dente lettre
par forme
de gausse-
rie.*

stie aigrement les v rais contumax, & mesme-
ment par saisie & annotation de leurs biens. Ie
sçay bien que vous voudrez vous preualoir du pri-
uilege ancien des clerics, qui defendoit de sai-
sir leurs meubles, mais ceste loy est dés pieça
enseuelie dans le cercueil d'oubliance. Attén-
du mesmement que vostre contumace est tant
affectee, que *ne ipsa quidem salus saluum te faciat.*
Ce n'est point vn Procureur general qui vous
attachera: ce sont ceux mesmes sur lesquels
establisiez plus grands fonds d'amitié. Com-
ment? faillir en vn besoin à son amy, luy denier
son assistance, & puis masquer ce defaut d'une
religion, dont on se vante vser en l'obseruation
de la foy? Vray Dieu quelle impieté, de voiler
vne si grande faute du masque de religion! Et
vrayemét il y a autât & plus de faute en propo-
sant les faits que pésez seruir à vostre iustifica-
tiō cōme en la faute mesme. Et qui régrege da-
uantage ce mal, c'est que pésez me charmer par
deux carmes qu'avez faits en malouïange. Et
dauantage, cuidant vous garantir par corrup-
tiōs, vous m'avez enuoyé du vin. Estimant que
par ceste boïssō, cōme par vn nouveau poison,

470 LIVRE VIII. DES LETTRES
vous lierez ma langue, estoupperez mes au-
reilles, assouppirez, comme vn autre Circé,
tous mes sens, pour me faire mettre en oubly,
& sous pieds, le tort que vous me tenez : Mais
il en aduiendra tout au rebours de vostre opi-
nion. Car de ma part ie ne dy iamais mieux,
qu'à la suite du bon pere qui cultiua premier
la vigne,

Fœcundicalices quem non fecere disertum.

Ie vous escriis maintenant vn peu froidement.
Mais par ce seul eschantillon vous pourrez
vous rendre capable, de quelle force seront
mes esprits pour vous assaillir, quand ie les au-
ray rechauffez de ceste saincte vegetatiue, qui
fait viure nostre sensitiue. La seule apprehen-
sion que i'en ay, donne presque carriere à ma
plume, pour taxer iustement vn Taxeus, ou
pour mieux dire Saxeus. Toutesfois ie me con-
tenteray maintenant d'vn *Quosego? sed motos,*
&c. Quant au surplus, n'attendez aucun re-
merciement, & moins encores salutation de
celuy qui a iuré vne vengeance contre vous ius-
ques à ce qu'ayez expié la faute. A Dieu.

*A Monsieur Binet Aduocat en la Cour
de Parlement.*

Il enuoye à
M^{rs}ieur Bi-
net tât l'A-
pologie que
l'Ode qu'il
auoit faite
sur sa
Main.



VSSIEZ vous iamais estimé que
ma main eust deu seruir de si belle
bute, sur laquelle tant de nobles
mains eussent voulu décocher leurs
fleches? On raconte que Domitian, pour faire
paroistre combien il estoit bon archer, se feit

mettre vne main deuant soy , & les doigts estés ouuerts sceut tirer si à poinct entre deux, que la main ne fut offensée. Le contraire m'est icy aduenu : Car il n'y a celuy qui n'ait dextrement donné attainte à ma main , & neantmoins non seulement elle n'en est demeuree offensée, ains grandement ennoblie. Et d'autant que ie sçay que par vne beauté d'esprit, qui est née avecques vous, prenez plaisir aux choses belles, j'espère vous enuoyer par le premier vne bonne partie de tout ce qui en a esté fait. Ce pendant vous receurez par le present porteur mon Ode, ensemble l'Apologie que i'ay faite de la Main. Mais à la charge que la lisant vous ne vous mocquerez ; si sous le personuage d'un tiers , ie me donne plus beau ieu que ie ne deurois : Parce que lors que ie l'ay tracée , j'auois l'esprit espris d'une verue Poétique. Et vous, qui faites profession de Poésie, sçavez combien les Poètes s'en font accroire quand il est question de se haut-loüer. Au fort si ie ne suis tel que ie dis, vous penserez que ie le voudrois bien estre.

A Dieu.

AVX INGENIEVSES MAINS
 QUI ONT HONORE LA MAIN
 de Pasquier de leurs vers.

LE Peintre qui dans son tableau
 Cacha mes mains sous le rideau,
 Traçant seulement mon visage,
 Bien qu'il ayt appresté à maints
 Subiet de parler de mes mains,
 Ne fit onc un si bel ouvrage.

Il ne m'a pas ain si retrait,
 Pour ne pouuoir par ce pourtrait
 Figurer une main trop rare
 (Comme aucuns ont voulu toucher)
 Moins encor voulut-il cacher
 La pudeur d'une main auare.

Tout cela ce sont vains escrits
 Dont se paissent les beaux esprits
 Au despens de ma pourtraiture.
 A l'un atteindre ie ne puis,
 L'autre noblement ie le fuis
 Comme une detestable ordure.

Mais bien d'un brauc iugement
 Ce peintre voila sagement
 Mes mains floüettes & non dignes,
 Ne les voulant représenter
 A fin de ne les confronter
 Encontre tant de mains diuines.

Ou bien peut estre le hazard
 Mille fois plus sage que l'art
 Le reduisit en ceste faute,
 Pour sur le tableau de vos vers

Faire courir par l'uniuers
Quelque pourtraiture plus haute.
C'est pourquoy tant de bonseffrits
Ainsi comme en un ieu de prix,
Poinçonnez d'une sainte flame,
Voulurent par leurs beaux desseins
Donner à mon pourtrait des mains,
Ainçois à mon pourtrait une ame.

Ainsi l'un se donna la loy
De louer la fleur à part soy:
Et l'autre d'une plume riche
Peut estre prendre le loisir
De trompeter à son plaisir
Quelques fois une face chiche.

L'autre d'un carme triomphant
Fait d'une mouche un elefant:
Si premier autheur ie ne fusse,
Ie vous raconterois qu'ainsi
Aux grands Iours de Poictiers aussi
On voulut celebrer la Puce.

Ainsi d'un rauissant discours
Voulez honorer nos grand Jours
(De Troye la sainte seance)
Ayant seulement pris en main
Par un non-visité chemin
De ma foible main la defence.

Vous tous par un loüable ieu,
Vous tous par un loüable veu,
Attachez à ma main des esles,
Pour luy faire prendre son vol
De l'un iusques à l'autre pol,
Ainsi qu'à vos mains immortelles.
Comme par le heurt de l'acier

Encontre le caillou grossier

On tire vne courté flammèche,

Laquelle croissant peu à peu

Espond puis apres un gran feu

Quand elle tombe en bonne meche.

Heurtans vos delicates esprits

Encontre le mien mal appris,

Vous alembiquez des bluettes,

Dont vos beaux papiers allumez,

Vos cœurs chaudement en flammez

Produisent un feu de Poëtes.

Qui d'un meilleur enclin guidez,

Qui en soy hautement guindez,

Pendant qu'ils faignent de pourtraire

La main qui ne l'a merité,

Grauent dans l'immortalité,

De leurs mains le vis caractère.

Ainsi que la main de Zeuxis

Pour peindre une dame de pris

De mille beautez fut guidée:

Vous aussi d'un mesme discours

A mille mains avez recours,

Pour former d'une main l'Idée.

Ce n'est point sans plus mon pourtraict

Qui à ce sujet vous attrait,

C'est le Dieu, c'est le Dieu Cynthie,

Pere des esprits les mieux nez,

Qui vous a vers moy retournez,

Sous le nom de la loy Cincie.

Heureux vrayment heureux troupeau,

Qui au mont à double coupeau

Puisastes ceste belle envie,

Pour puis au giron de Themis

Faire teste à ses ennemis,
Et à la mal gisante vie.

De Phœbus genereux guerriers
Vous ceignez vos fronts de Lauriers,
Terrassans sous vos pieds le vice,
Monstrans que le brave Aduocat
Ne fait point de l'argent estat,
Ains d'une plus noble auarice.

Que de soy-mesme guer donneur,
Il est chiche de son honneur,
Qu'à ce but rien ne le conuie
Sinon l'amour qu'il a de soy,
Et non ceste fantasque loy
Que l'on appelloit la Cincie.

Peintre, ainsi comme tu me peins,
L'Aduocat doit estre sans mains,
Non pas pour du tout rien ne prendre,
Mais bien par honnestes moyens
En bien defendant ses Cliens,
De la pauvreté se defendre.

APOLLO

A P O L O G I E D E L A
M A I N.*Au Lecteur.*

E O N disoit anciennement que l'Afrique produisoit tousiours quelque chose de nouveau : quant à moy il me plaist de dire que ce sont les grands Iours. Tefmoins ceux de Poictiers de l'an 1579. tefmoins ceux de Troye n'aguere passez en l'an 1583. Ceux-là ayans produit vne infinité de belles inuentions sur le sujet d'une Pulce, ceux-cy sur vn objet qui n'estoit point, ie veux dire sur vne main non peinte : & l'un & l'autre d'un mesme motif. Au regard de la Pulce elle a pris son vol par la France : quant au Tableau dont est question, l'histoire merite d'estre racontée. La fortune a voulu que M. Pasquier Aduocat au Parlement de Paris, estant aux grands Iours de Troye, sous la conduite de monsieur le President de Morfan, personnage de tel merite & recommandation que chacun scait, ayant rencontré vn excellēt Peintre Flamen, delibera de se faire pourtraire par luy. Et comme il dressoit le premier crayon, Pasquier ne scachât comme il estoit peint, dit au Peintre qu'il luy fist tenir vn liure en ses mains, & nō des gāds. A quoy luy fut respōdu par le Peintre qu'il y venoit à tard, & que le coup estoit ja frappé : d'autāt qu'il l'auoit representé sans mains. Et comme l'esprit de celuy qu'ō pourtrayoit n'est gueres oiseux, mais

mais né pour faire son profit de tous argumens qui luy viennent à gré, il dist lors à ceux qui estoient presens que ce defaut luy auoit sur le champ apporté l'inuention d'un Distique : & de fait dès l'instant mesmes, le Peintre le tenant encores arresté, il fit ces deux vers, qu'il pensa deuoir faire compagnie à son Tableau :

*Nulla hic Paschasio manns est, lex Cincia quippe
Caussidicos nullas sanxit habere manus.*

Tellement qu'il representa aussi tost la naïueté de son esprit, comme le Peintre celle de son visage. Là quelques-vns ayans veu ce crayon représenter au vif celuy que l'on auoit pourtrait, dirét au Peintre qu'il auoit si heureusement rencontré, que si ce Tableau estoit mis en montre, il y en auroit plusieurs autres auxquels il prendroit aussi enuie d'estre peints. Luy soucieux de son gain & de son honneur tout ensemble, ayant adiousté la dernière main à ce Tableau, l'expose vn iour à sa boutique aux yeux de tous. Ce pourtrait est veu par quelques passans. On y recognoist Pasquier au visage, & son esprit par ces deux vers. Il fait (si ainsi voulez que ie le die) vne procession l'espace de vingt-quatre heures : Aux vns agréant le visage, aux autres le Distique. Et comme les esprits des hommes sont diuers, tout ainsi que Pasquier s'estoit dispensé de se iouer sur son pourtrait, aussi chacun diuersement se donna loy & loisir de le blasonner. Entre autres Maistre Antoine Mornac Aduocat, homme docte & d'une belle promesse, grand amy de Pasquier, donna le premier car-

riere à son esprit sur ce Tableau par vn Epigramme, dont la teneur s'ensuit:

Paschasio pictis manus est occulta tabellis,

Vt nec eget sterili muta tabella manu:

Sed qui Paschasium dubia de lite moratur,

Causidicos binas discit habere manus.

Cest Epigramme est apporté à Pasquier par Mornac, toutesfois par ce que la beauté d'iceluy despendoit d'une conclusion qui estoit à deux ententes, & qu'en matiere d'Epigrammes de deux sens, celuy qui picque le plus est tousiours le plus soigneusement recueilly: Pasquier ne voulut pas aisément laisser dormir la debte sur le Soleil, mais comme il est homme qui ne craint rien tant que de se voir couché sur le papier iournal des marchands, aussi ne voulut il demeurer redevable à Mornac, que d'une nuit. A maniere que le lendemain au matin il le salua de quatre autres vers, qui son tels:

Esse manus nobis, verum non esse tabella,

Carmine dum Mornax ludit in ambiguo,

Luserit an Mornax, an mordax la erit; hercle

Nescio, sed tales vellet habere manus.

Ces carmes ne sont pas si tost veus, que chacun en prend la copie; & comme si par eux on eust sonné le tocsin, il y eut vne infinité de beaux esprits qui commencerent à qui mieux mieux de iouier des mains pour Pasquier. Il n'est pas que le mesme Mornac ne s'y soit aussi enrollé comme les autres, ayant fait vne belle monstre de son esprit, tant en vers Latins que Grecs. Tellement qu'il semble qu'en la ville de

Troye se soit trouué le Cheual Troyen, non pour produire des Capitaines à sa desolation & ruine, mais plusieurs braues Poëtes à son exaltation & honneur, lesquels il semble qu'Apollon, qui fauorisa tousiours le party Troyé, eust couué iusques à huy, pour les esclorre à poinct nommé. Et qui est chose esmerueillable, & qui ne doit estre escoulee sous silence, c'est qu'entre six ou sept vingts tant Epigrammes, que Sonnets, Odes & Elegies, vous y en trouuez bien peu qui symbolisent en inuention, ores que leurs auteurs ne se soyent mis en butte qu'une main. Que si, peut-estre, vous y en trouuez, ne pensez pas pour cela que ceux qui ont escrit les derniers, ayent rien emprunté des autres, dont ils n'auoyent veu les ouurages: n'ayans les premiers sur eux autre aduantage que d'un certain droict de preuention. A maniere que les derniers peuuent icy faire le souhait qu'a fait autrefois le mesme alquier au cinquiesme de ses Epigrammes sur vn propos, sinon en tout & par tout semblable, pour le moins non du tout dissemblable, parlant des anciens avec lesquels de fois à autres il s'estoit peu rencontrer quelques pointes:

Dij malè perdant

Antiquos, mea qui praeipuerem mihi.

Ie sçay bien que quelques esprits sombres & visqueux trouueront icy assez du sujet pour se iouer sur la main d'un Aduocat: & me semble desia voir quelque sot qui voudra contrefaire l'habile homme, lequel dira qu'il ne faut point trouuer estrange que ceste compaignie se soit

Hh ij

liguee pour blasonner vne main, comme estant matiere qui luy est assez familiere, & dont elle se sçait mieux aider: Et qu'écors ceux qui ont icy escrit ne tomberont iamais en l'accessoire du Cordonnier, lequel apres auoir controulé ses fouliers representez dans vn tableau d'Apelle, voulant outrepasser ce qui estoit de son art, fut arresté tout court par ce grand Peintre, luy disant qu'il ne falloit point qu'un Cordonnier iugeast d'autre chose que du foulier. Car au contraire, les Aduocats sçachans combien vaut la main, auront peu rendre certain iugement du Tableau, si la main y a esté à bonne raison oubliée. Mais à ces Misanthropes & Lutons, s'ils estoient dignes de nostre colere, ie respondrois volontiers qu'il n'y a rien qu'ils doiuent tant craindre que la colere d'un Aduocat: d'autant qu'il a, cōme l'on dit en commun prouerbe, bec & ongles pour se defendre. Et combien que telles taupes cachees ne le meritent, si est-ce que par vne charité Chrestienne, ie les veux exhorter de prendre conseil de Platon, lequel aduertissoit tout homme de ne s'attacher aisément à celuy qui auoit l'esprit en main pour se ressentir d'un outrage. Disant que ce fut la cause pour laquelle Minos Roy de Crete fut apres sa mort représenté pour Iuge des Enfers à la posterité. Par ce que, comme ainsi fut que de son viuant il eust affligé par guerres continuelles la ville d'Athenes, qui abondoit en grands Orateurs & Poëtes, aussi les Atheniens ne pouuās recognoistre de mieux l'obligation qu'ils auoyent à luy que par leurs

plumes, soudain qu'il fut decedé, ne le peurent honorer de plus beau tiltre que de le faire Iuge des ames damnees. Et le semblable firent presquenous Ecclesiastics, contre la memoire de ce grand Aduocat du Roy Maistre Pierre de Congneres, qu'ils logerent en vn petit recoin de leur Eglise, sous le nom de Maistre Pierre du Coignet: pour auoir esté le premier auteur de reduire leurs iurisdiccions au petit pied. A quel propos tout cecy? Pour apprendre à ceux qui pour ne pouuoir rien faire de bien, ne sçauent autre mestier que de mal parler, qu'ils examinent trois & quatre fois leurs consciences auant que de s'aheurter mal à propos contre la main des Aduocats. Le Poëte a là main seulement pour rediger ses concepciōs par escrit. Le Prescheur a pour son lot & partage la langue: mais l'Aduocat par vne prerogatiue speciale a l'vne & l'autre pour s'en preualoir. C'est pourquoy il faut apporter de grandes circonspectiōs & regards auant que de le vouloir attacher. Au demeurant apres auoir remué toutes sortes d'aduis à part-moy, ie ne voy nul en nul estat qui ne soit bien aise de exercer sa main à son aduantage. Soyez pres des Roys, Princes & grands seigneurs, soyez gendarme, tresorier, medecin, marchand, artisan, chacun diuersement est bien aise de faire sa main, les vns plus, les autres moins. Et ne voy point pourquoy on doie plustost faire mal son profit de la main, au preiudice de l'vn que de l'autre. Car pour parler franchement & sans aucune hypocrisie, la main est

proprement vn Polipe qui se transforme en autant de couleur en nous, comme sont diuers nos esprits. D'autât que nous vsôs de nos mains comme de noz esprits. Qu'elles soyent accompagnées d'un noble entendement de quelque estat, qualité & condition qu'il soit, il exercera noblement les fonctions d'icelles: si d'un esprit vilain & auare, tout le contraire. Et le semblable se trouue en elles és loüanges ou impropres qu'elles peuuent receuoir. Par ce que le noble esprit trouuera tousiours prou d'argument & sujet pour la solenniser; & le sot, pour la vilipender par ses escrits. C'est cômme vne espee qui non seulement tranche des deux costez, mais qui peut rapporter autant de bien que de mal. Ce qui est presque commun à toutes choses de merite. Es grandes Cittez esquelles abondent les vertus, aussi s'y trouuent les grands vices. Y a-il rien au monde qui apporte plus de profit que la langue? Y a-il rien qui procure plus de nuisance? Et sans m'arrester à vn seul membre de l'Homme, prenons cest Homme en son general, y a-il animal au monde qui produise ni de meilleurs, ni de pires effets que luy? Chose qui occasionna mesmement les anciens de dire, que l'Homme estoit à l'homme vn Dieu. puis tout à coup que l'Homme estoit à l'homme vn loup. Aussi ne faut-il point trouuer estrange que la main soit en nous vn outil qui produise du bien & du mal en extremité, puis que ses operations sont extremes. Et neantmoins si faut-il que l'on m'accorde qu'entre tous les membres de l'hô-

me, il n'y en a point de tant vtile & necessaire, que cestuy. La main est celle qui prend les armes offensives & defensives pour nous, celle qui est archer des gardes de nostre corps, & que nous opposons deuant le chef pour le garder de mesprendre, quand dans les tenebres de la nuict nous allons à taton, celle qui enseigne à l'aueugle les chemins à l'aide d'un baston. Par elle l'on bastit les maisons, par elle on cultiue les champs & les vignes: elle nous fournit de vestemens, tant en estoilles que façons, nous administre le boire & le manger pendant nostre santé, & en noz maladies les medecines. Sans elle les loix & les sciences liberales demeureroient enseuelies dans le cercueil d'oubliance. Par le seul objet de la main nous trouuâmes la premiere cognoissance des nombres: & sur ce mesme modelle nous apprenons les premiers rudimens de la Musique. Et s'il nous faut ietter l'œil sur la Medecine, il n'y a partie en nous de laquelle on descouure tant le temperament ou intemperament de noz corps, que de la paulme de la main. A fin ce pendant que ie ne face estat de ceux qui pensent que dans nostre main comme dans vn miroir nous pouuons considerer noz fortunes tant passees qu'à venir. D'où s'est insinué entre nous cest art de Chiromancie. Le Prescheur ou Orateur seroit vne peinture releuee en bosse seulement, si avec le fredon de sa langue il ne iouoit aussi des mains. Et certainement non sans cause. Car la

main aie neſçay quels geſtes par leſquels elle repreſente toutes les paſſions de noz ames, ores vne affliction & douleur, ores vn aife & contentement, tantost vne menace & colere, tantost vne ſoubmiſſion & obeïſſance : brief, elle ſeule en nous parle ſans parler. C'eſt à mô iugement, pourquoy ce grand Orateur Ciceron ſe reputoit à grand honneur de pouuoir rendre en autant de façons de bien dire, tout ce qui eſtoit diuerſement repreſenté par ce grand Comedien Roſcius : Ceſtuy là vſant de ſa lāgue, & ceſtuy principalement de ſes mains. C'eſt auſſi pourquoy Demosthene attribuoit les premieres, ſecōdes & troiſieſmes parties de l'Orateur à l'action, comme ſi le principal air de l'oratoire deſpendoit ſingulierement des mains. Ie n'ay pas preſentement dit ſans cauſe qu'elles parloyēt ſans parler. Car ſ'il vous plaift conſiderer ce qui tombe en commun vſagē, ſans ſouïiller ſi auant dedans l'art de ceux qui haranguent au public, vous trouuerez que par le miniſtere d'elles nous pouuons appeller ſans dire ceux que voulons venir à nous : & au cōtraire faire arreſter tout quoy celuy qui ſ'y acheminoit. Par le meſme aide, l'homme qui a quelque aſſurance de ſoy, ſe ſent eſtre loüé, & celuy qui en a deſſiāce, vituperé : le tout ſans l'vſage & entremiſe de la langue, lors que l'on le môſtre au doigt. Et les anciens par l'applaudiſſement de leurs mains donnoyent à cognoiſtre le contentement qu'ils auoyent receus des jeux repreſentez deuant eux. Quoy plus ? Le muet ne ſe rend pas moins entendible par les

signes de ses deux mains, que celuy qui par vn caquet affilé nous rompt la teste & les aureilles. I'adiousteray à tout cecy que non seulement és choses temporelles la main produit effects esmerueillables, mais aussi aux spirituelles: esquelles nous requerons l'imposition de la main pour la promotion à la dignité Episcopale. D'elle nous receuons interieurement les benedictions exterieures de nos Prelats. Et encores que la seule parole de Dieu fust suffisante, pour effectuer les miracles, si y voulut il apporter à plusieurs l'attouchement de la main. Il n'y a celuy de nous qui ne sçache de quelle puissance est le cœur, és prieres qui se font en l'Eglise. Et neantmoins encores y auons-nous voulu apporter les mains iointes. Voire que sans icelles il sembleroit que nos prieres fussent de peu de merite, comme nous apprenons de ce grand amy de Dieu Moyse, lors qu'au milieu des afflictions publiques de son peuple il luy falloit soustenir ses bras las, à fin de les tenir tousiours esleuez au ciel, pour ne rendre l'Oraison qu'il faisoit à Dieu, sans effect. Et en ceste miraculeuse guarison des escrouelles, octroyee par Dieu de tout temps & ancienneté, par vne singuliere prerogatiue à nos Roys, qui est celuy qui ne voye que l'interpolation de la main y faict la principale operation? D'où s'est insinué ce commun parler entre nous, par lequel nous disons nos Roys deuoir toucher les malades, lors qu'ils se voient à les guerir. Il faut vrayement que nous tous vnanimement confessions que la lague est de grande efficace

en nous, mais non de telle que la main. Car ses effects sont passagers, & se passent (si ainsi le faut dire) autour del'oreille. Mais quant à la main, c'est le vray instrument par lequel nous enchassons nos œuvres au temple de l'immortalité. Aussi a elle telle symbolisation avec l'esprit, qu'ordinairement nous confondons les fonctions de l'une & l'autre ensemblement. Voire qu'il seroit fort mal-aisé de iuger lequel des deux est plus redeuable, ou de la main à l'esprit, ou de l'esprit à la main: s'entretenans d'une telle liaison ensemble comme les roües d'un horloge avec les contrepoids de plomb. Et qui est une chose qu'il ne faut passer sous silence. c'est que la main a esté trouuee de telle recommandation, qu'en nos plus belles actions, nous les y auons de toute ancienneté employées. De là vient que pour asseurer de nostre foy, celui avec lequel nous contractions, nous mettons nostre main dans la sienne. Aussi trouuons nous aux plus anciennes histoires de Rome, que le Roy Numa ayant basti un temple de la Foy, voulut que les ministres de ce lieu officialent les mains toutes enuveloppées iusques aux extremités des doigts. Denotans par là (si nous croyons à Tite Liue) que la foy se deuoit tres-estroittement garder, & que son vray siege estoit estably en la main. De là que les anciens en leurs gonfanons par l'entre-las des deux mains signifioient la concorde: & aujourd'huy les amants, l'amour qu'ils ont à leurs maistresses: de là qu'en la solemnization du mariage l'on met l'anneau coniugal en l'un

des doigts de son espouse : delà (à peu dire) que quand le iuge veut assermenter vne partie ou tesmoin, pour tirer d'eux vne verité, il leur faict leuer la main, & ailleurs que l'on la faict mettre sur les Euangiles. De sorte que (si tout ainsi que l'Egyptien) il nous estoit permis de mettre en vïage quelques lettres Hieroglifiques, ie pense qu'il n'y en eut iamais de plus celebre que la main, par laquelle on peut resfigurer la Foy, la Concorde, l'Amour, la Verité, & encores la Liberalité tout ensemble. Chose que nos ancestres cognoissans, & specialement combien elle estoit necessaire à l'vsage commun, tout ainsi que ie vous ay presentement discouru, en combien de manieres se diuersifioit sa vertu, aussi la diuersifierent ils en vne infinité de formulaires de parler. De là est venu que nous disons, tenir la main à vne entreprise, pour la fauoriser : auoir les mains nettes, pour estre homme de bien : faire sa main, pour s'enrichir : lauer ses mains de quelque faute, pour s'en excuser : venir aux mains, pour venir aux prises : ioüer des mains, pour se battre : donner confort main, pour ayder : adiouter la derniere main, pour perfection d'un œuvre : tenir vne chose sous main, pour cachee : estre en la main de quelqu'un, pour, en la puissance : main mise, pour saisie : manumission, pour affranchissement : gens main-mortables, pour, serfs & esclaves : & encores gens de mainmorte condition, comme sont les Ecclesiasticks, qui ne peuuent prendre immeubles sans le congé de leur Prince,

ny les r  dres sans l'autorité de leur superieur : mettre la main à l'œuvre, pour s'employer : aller contre vn ennemy à main forte, pour à grande puissance : mettre la main sur le collet d'un homme, pour le constituer prisonnier : tout d'une main, pour, tout d'une suite : baiser la main, pour saluer. Le temps mesmes ne s'est peu passer sans emprunter d'elle quelque chose, lors que nous disons de longue main, & encores tenir vne chose de main en main, c'est à dire, d'une longue traite de temps, ores qu'elle ne soit écrite, comme sont les anciennes traditions de l'Eglise. Et s'il faut passer plus auant, les chemins luy sont redevables, quand nous les enseignons par la main droicte ou la gauche. Brief le Ciel mesmes y a voulu auoir part, lors que nous recognoissons quelques vns sentir la main de Dieu, voul  s exprimer son courroux. Adiousteray-ie que les trois parts de tout le monde, dont les quatre font le tout, mandient leurs exercices des mains, quand nous appellés les artizans, Manœuvres, & ce qui est sorty de leur art, Manufactures: voire que la Medecine qui fait part & portion des arts liberaux ne s'est peu exempter : D'autant que nous appellés vne partie d'icelle, Chirurgie, par ce qu'elle gist en l'operation de la main. Brief il n'y a rien qui soit destiné à exercer entre nous tant de liberalitez, soit à bien faire, ou bien dire, comme la main. Qui fait que nul ne doit trouuer de mauuaise grace que tant de personnages d'esprit se foyent ingerez    celebrer vne main. Je ne diray point si celle pour laquelle on s'est

employé le meritoit, ou non : car il y a trente ans passez que la France a peu cognoistre ce qu'elle peut faire en diuers subiets. Bien vous diray-ic que toutes ces nobles inuentions estés tombees entre mes mains, i'ay pensé de vous en faire part, non tât pour fauoriser la main pour laquelle on a elcrit, que pour ne faire tort à toutes ces braues mains qui l'ont voulu honorer. Et à tant tu estimeras (Lecteur) que ie te les presente en ce lieu nō selon le rang & degré des personnes (n'estant entré en nulle cognoissance de cause de leurs grades & qualitez) mais selon l'ordre que ces gayetez ont esté données, ou que i'en ay fait le recueil. T'aduissant au surplus que ie n'entends de te les presenter sinon de tant & entant qu'il te viendra à gré de les lire.

A Monseigneur de Morsan Conseiller au Conseil d'Estat, & President au Parlement de Paris.



Oyez- ie vous prie quelle autorité vous- vous estes donné en peu de temps sans y penser, outre ceste qui vous estoit ia acquise. Le Roy vous auoit enuoyé pour presider aux grands Iours de Troye, avec vne limitation certaine de territoire, toutes-fois par vne puissance absolue, vous auez esté du vostre iurisdiction iusques dans la ville de Paris, qui ne fut iamais des grands Iours. Sçauiez vous comment? La cour-

toisie dont vsates en mon endroit à mon partement, a esté de tel effect & merite sur moy, que au lieu du congé que me donnates pour m'en reuenir, ie deuins dés lors tout à fait vostre prisonnier. Tellement qu'il m'a semblé en m'en reuenant que ie tenois les chemins pour prisõ : Prison que ie tiens encores aujourd'huy dans ceste ville de Paris, & dont ie ne veux sortir, ores que me voulussiez bailler pleine mainleuee de ma personne. Mais entendez ce qui en est aduenü : vne chose dõt ne vous douteriez nullement. Car au lieu que faictes le procez aux autres, tout prisonnier que ie suis, ie fais le vostre pardeçà. Mesmes enuers Monseigneur le Chancelier, auquel i'ay fait vn ample discours de tous vos beaux deportemens : dont il est demeuré si satis-faict & content, que ie croy que auez occasion de vous en contenter grandement. Il en estoit ià assez amplement informé par les bruits qui luy en auoient esté apportez, & vous seruira de bonne & fidele trompette enuers le Roy, tant que seiournerez pardelà. Cependant vous aduiferez s'il vous plaist de conseruer en vos bonnes graces, celuy qui desire vous demourer seruiteur, & qui ne se lassera iamais de receuoir vos commandemens.

A Dieu.

*A Monsieur Tabourot Procureur du Roy
au Bailliage de Dijon.*



E croy que tout ainſi que nous *Il raconte*
ſommes conformes en noms (car *en ceſte let-*
vous & moy auons ce beau nō *tre plu-*
d'Estienne) auſſi ſymboliſons *sieurs gaye-*
nous en penſers : Parce que cō- *tez dont il*
me ie receu le iour d'hier vos let- *s'eſt diuer-*
ſement ef-

tres, i'eſtois ſur le poinct de vous aſſaillir par les *gayé, qu'id*
miēnes. Mais vous m'auiez preueni fort à pro- *les occasions*
pos, pour celebrer vne forme d'anniuersaire de *s'y ſont*
ma Main. Car mon pourtrait, qui a tant faiçt *presentees.*
parler de foy, & mes deux vers de la loy Cincie,
ſur leſquels on en a prouigné tāt d'autres, furēt
tracez la veille de S. Michel l'an paſſé que l'on
comptoit 1583. & c'eſt le iour auſſi auquel ie
vous ay eſbauché la preſente: Par laquelle auāt
tout œuure vous receurez de moy vne action
de graces de l'honneur que me faiçtes, en me
remerçant de vous auoir inferé dans les gaye-
tez que l'on a faiçtes ſur ma main. Voſtre Epi-
gramme plein de courtoisie & d'eſprit ne me-
ritoit rien moins que d'y eſtre enchaſſé. Deſlors
que vous me l'enuoyates par Monsieur Mi-
nos, ie feis la reſponſe telle que vous auez veu
au deſſous, laquelle vous ne receutes, par
ce que ie feus aduerty par le meſme Minos
qu'eſtiez party de ceſte ville. Car quant
aux vers par leſquels auez de nouveau re-
mué le meſme ſubjet de ma Main, ie feray
comme font les ioiueurs de dez qui ne veulent

hazarder toutes leurs fortunes en vn coup, quand on leur couche trop grand ieu: Ie vous quitteray la main. Vous accablez avec trop d'vsures vne bonne volonté que ie vous dedie, d'aussi bon cœur, que i'accepte celle que me presentez. Au regard de ceux de Monsieur Iuret, s'il les a faits à bon escient, il a de très-mauuais espies de mes deportemēs, n'ayant iamais eu autre but en mon estat que l'auarice de mon honneur. Si pour se iouer, & comme l'on dit à petit semblant, il pouuoit à mon iugement trouuer sujet plus sortable, que de ma main, laquelle ne sçait pas si bien prendre, que rendre à ceux qui luy veulent prester monnoye de mauuais alloy. C'est pourquoy pour ne demourer longuement en arrerages enuers luy, ie le payerois volontiers de ces deux vers qui me viennent de tomber en la plume.

*Dum loculos, oculos, toties in carmine versas,
Omnibus ecce refert Echo tua carmina, culos.*

Il ne sera non plus offensé des miens, que ie suis des siens. Tout cela s'appelle ieu sans vilennie. Voila entant que touche vos lettres. Ie viendray maintenant à celles que ie voulois vous enuoyer. I'ay leu vos belles Bigarrures, & les ay leuës de bien bon cœur, non seulement pour l'amitié que ie vous porte, mais aussi pour vne gentillesse & naïfueté d'esprit dont elles sont pleines, ou pour mieux dire pour estre bigarrees & diuersifiées d'une infinité de beaux traits. I'eusse souhaité qu'à la seconde impression on n'y eust rien augmenté. S'il m'est loisible de deuiner, il me semble que l'on y a ad-

iousté

*Le liure de
Monsieur
Tabourot
intitulé les
Bigarrures.*

iousté plusieurs choses qui ne ressentent en rié de vostre naif, & croirois fort aisement que c'eut esté quelque autre qui vous eust mal à propos, presté ceste nouuelle charité. Il faut en tels sujets que l'on pense que ce soit vnieu, non vn vœu, auquel s'ichions toutes nos pensées. Vous cognoistrez par là que ie vous aime & honore, puis que pour la premiere fois ie vous parle si librement. Au demeurant ie trouue qu'en ceste seconde impression, vous appropriez à Iacques Pelletier les facettes de Bonaventure du Perier. Vous me le pardonnerez, mais ie croy qu'en ayez de mauuais memoires. I'estois l'un des plus grands amis qu'eust Pelletier, & dans le sein duquel il desployoit plus volontiers l'esclair de ses pensées. Je sçay les liures qu'il m'a dit auoir faits. Iamais il ne me fait mention de cestuy. Il estoit vrayement Poëte, & fort ialoux de son nom, & vous assure qu'il ne me l'eust pas caché: Estant le liure si recommandable en son sujet, qu'il merite bien de n'estre non plus desauoué par son auteur, que les facettes Latines de Poge Florentin. Du Perier est celuy qui les a composees, & encores vn autre liure intitulé *Cimbalum mundi*: Qui est vn Lucianisme, qui merite d'estre ietté au feu avec l'auteur s'il estoit viuât. I'adiousteray à la suite de cecy que les deux vers François, que vous attribuez à Monsieur l'Official Tabourot, sont miens.

Bien fait, non dol, los, non faueur,

Fait à gaigner tresgrand honneur.

Lesquels estans retournés, vous y trouuez,

*Les acetie
de Bon-
aventure du
Perier.*

*Vers retro-
grades
François.*

Honneur tresgrand gaigner i'a fait

Faveur, non los, dol, non bienfait.

Il y a plus de quinze ans qu'il les eut de moy, & en prit la copie chez feu Monsieur d'Ampierre maistre des comptes sien parét, & mon voisin: & croy qu'il ne le déniera pas quand vous luy en parlerez. Il les trouua admirables, non seulement pour estre traduits vers pour vers du Latin de Philelphe, mais aussi que nostre langue n'en est pas bonnement capable, à cause des articles que nous lions & mettons ordinairement deuant les noms François, ne nous estât pas permis de les postposer. Et de fait i'en ay autres-fois voulu faire vn autre coup d'essay tel qu'il s'ensuit, mais ie n'ay peu attaindre à la facilité qui s'y trouue en Latin.

Ton ris, non ton caquet, ta beauté, non ton fard,

Ton œil, non ton venin, tes traits, non tes appas,

Ton accueil, non ton art, ta faveur, non tes las,

Surpris, & nauré m'ont le cœur de part en part:

Cuisans, ains doux attrails, port lourd, ains gracieux,

Mon malheur, ains mon bien, mon glas, ains, ô ma flame,

De mon cœur, de mon tout, de moy, & de mon ame,

Vn present ie veux faire à toy, & non aux cieux.

S'il vous plaist retourner ces huit vers, vous y trouuerez le contraire, mais avec vne contrainte telle que ie pense toute autre chose qui se trouue au Latin ne pouuoir entrer en nostre langue, fors ceste sorte de vers, comme vous le pourrez sentir aisément.

Aux cieux, & non à toy, ie veux faire un pre-
sent

De mon ame & de moy, de mon tout, de mon
cœur,

O ma flamme, ains mon glas, mon bien, ains mon
malheur,

Gracieux, ains lourd port, attrait doux, ains cui-
sant,

De part en part l'esprit, m'ont nauvé & surpris

Tes las, non ta faueur, ton art, non ton accueil,

Tes appas, non tes traits, ton venin, non ton œil,

Ton fard, non ta beauté, ton caquet, non ton ris

Vous appelez telle sorte de vers fort à propos *Qui est l'o-*
Retrogrades. Et parce que ie sçay que vous *nique d'en-*
taschez par vostre liure de non seulement rire, *tre les La*
ains de rire doctement, ie vous donneray en *tins qui*
passant ce petit aduis, que le premier qui a par- *fait mentiõ*
lé de tels vers (au moins dont la cognoissance *des vers re-*
soit arriuee iusques à nous) fut Sidonius Apol- *trogrades.*

linaris au neufiesme de ses Epistres, là où il les
appelle *Versus recurrentes*. Et dâs luy vous trou-
uerez ces deux qu'avez cotez *Roma tibi subi-*
to, &c. *Si bene te tua laus*, &c. Et se vante enco-
res d'auoir fait ces deux autres que vous avez
mis dans vostre œuvre,

Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen,

Tempore consumptum iam citò deficiet.

Vous ne ferez pas marry que ie vous serue de
ce mets comme faisant grâdement à vostre in-
tention. depuis comme les inuentions premie-
res reçoient augmentation avec le temps, on
y apporta cest embellissement de leur faire cõ-
tenir deux sens contraires, l'un en les lisant de

leur plain, & l'autre à l'enuers. De quelle marque sont ceux de Philephe que vous auez fort bien cottez. Chose qui depuis s'est trouuee fort familiere & de fait moy-mesme, qui me recognois le moindre des moindres, en ay fait huit de ceste trempe au second de mes Epigrammes, contre vne paix fainte & courtée.

Mens bona non noua fraus, pietas, non aulica fecit

Curia, id. edictum, Rex bone, pacificum:

Plebs pia, non fera lex, poterit nunc viuere tecum,

Crescere, non labi vis, puto. sordidule.

*Imperium, Deus, hoc seruas, non perdis, amore
Fervida sit, nec pax hac tegit insidias.*

*Magnificè tibi, Rex, succedant optima, nunquā
Prælia sint, immò pax tibi perpetuò.*

Plus hardy est cestuy que i'ay mis au sixiesme lieure en vn vers, qui fait vn hexametre & pentametre sous diuers sens; où sous le nom de la Gaule ie fais parler le Catholique & le Huguenot.

Patrum dicta probo, nec sacris belligerabo.

C'est le Catholique qui parle. Tournez ce carme à l'enuers, vous y verrez vn Pentametre, où le Huguenot,

Belligerabo sacris, nec probo dicta Patrum.

Et comme ainsi soit que tant en Latin que Françoisie me fois voulu donner carriere en plusieurs sortes de jeux, aussi vous puis-je dire auoir fait vn Echo au second liure, qui n'est pas peut estre de moindre grace que celuy qu'auez remarqué.

*Hic ego dum solus meditans longa ania sector,
En age dic Echo domine quis maior honos! NOS,
Ergo Fabulla sonis, poterit me perdere multa?
VLTA. Sed heu sodes recita quæ causa mali
huius?*

*Forme de
vers es-
quels l'E-
cho est re-
presentee.*

*IVS. An quod me etiam volui sacrare Sabina?
NAE. Is fructus binis est inservire puellis?
IS. Sic sum ipse mea sortis miseranda lues? ES.
Quæ Venus inde meis harèt malè sana medullis?
LIS. Saltem ut valeam memè ablegabo peregrè?
ÆGRE. Tandem igitur spes est gaudere Fabulla?
BVLLA. Vah pereas, abs te discedimus. IMVS.
Aux œuures que l'on a fait imprimer sur ma
Main, ie me suis aussi voulu esgayer en nostre
langue sur vne autre Echo en ceste maniere:*

Pendant que seul dans ces bois ie me plains,

Dy moy Echo qui celebre mes Mains?

MAINTS

Ta il point quelque autre gentile ame,

Qui à louer autres mains les enflame?

AME.

Si moy viuant de mon los ie iouy,

Ay- ie argument d'en estre resiouy?

OVR.

Et si ma Main est insqu' au ciel ranie,

Que me vaudra ce bruit contre l'enuie?

VIE.

N'y aura il nul homme de renom,

Qui en cecy soit ialoux de mon nom?

NON.

Mais si quelqu'un mal appris en veut rire,

Que produira dans mes os ce medire?

IRE.

Contre ce sot, contre ce mal appris,

Nerongeray- ie en moy que des despis?

PIS.

O sot honneur d'une main mal bastie!

Quel humeur dont vainement me manie?

MANIE.

Las pour le moins Echo si tu peux rien.

Fais que les bons de mes mains parlent bien.

BIEN.

*Si tulle fais, rien plus ie ne demande,
CÔMÂDE Orsus, à Dieu, va ie merecommande.*

Le premier que ie pense entre les Poëtes Latins en auoir vsé, est Ioannes Secündus, en vn Epitaphe qu'il insere en son boccage, qui commence:

*O qua Dina canos colis recessus,
Syluarúmque regis domos opacas, &c.*

Vous pourrez auoir recours au passage qui est long, & pour ceste cause ie me contenteray de le vous monstrier au doigt seulement. Le premier paraenture entre nos Poëtes François est du Bellay, par l'Epigramme que vous mesmes auez cotté. Au moins ne me fouuient il point en auoir leu dans autre Poëte de nostre temps. L'on doit au mesme du Bellay le premier sonnet en vers que vous appelez rap-
portez, qui est le dix & neufiesme de son Oli-
ue.

*Les rap-
portez*

Face le ciel quand il voudra reuiure

Lysippe, Apelle, Homere, qui le prix

Ont emporté sur tous humains esprits,

En la statue, au tableau, & au liure:

Pour engrauer, tirer, escrire en cuiure,

Painture, & vers, ce qu'en vous est compris,

Si ne pourroyent leur ouurage entrepris,

Ci xean, pinceau, ou la plume, bien suiure.

Voila pourquoy ne faut que ie souhete

De l'engraueur, du Peintre, ou du Poëte,

Marteau, conleur, ni ancre, ô ma Deesse.

L'art peut errer, la main faut, l'œil s'escarte,

De vos beautez, mon cœur soit donc sans cesso

Le marbre seul, & la table, & la carte.

Sonnet toutesfois que ie vous puis dire auoir esté desrobé d'un Italien, & rendu fort fidelement en nostre langue. Depuis Iodelle se fit grand maistre en ce sujet, & croy que si vous auez ses œuvres, vous y en trouuerez d'admirables. Ie viendray à vos Rebus, & pareillement à vos Equiuoques, esquels, si me permettez de souhaiter, ie desire ie ne sçay quoy de moins long que ce que vous y auez mis par vostre derniere impression: mesmes que tant de figures qui y sont adioustees en forme de demonstrations de Geometrie ne me plaisent gueres. Celuy qui des premiers a fait entre nous ouuerture aux Rebus est Geofroy de Thory en son liure de Champ fleury, que ie vous souhaite non seulement pour cest argument, ains pour tout le discours de vostre œuvre. D'autant que vous en pourriez recueillir plusieurs belles instructions non esloignees de vostre but. Encores vous veu-x-ie faire present de deux Epitaphes, qui peut estre meriteront de trouuer lieu avec les vostres.

*Qui est
l'auteur
entre nous
qui pre-
mier a
traité des
Rebus.*

*Cygist Guillaume Departy,
Qui d'un Duc estoit Secretaire,
Et est de ce monde party
Sans sçauoir qu'il en venoit faire.*

*Antoine de Saumur nasquis 1519.
Des biens de ce monde il acquit O.
En ce bas terroir il vesquit 30.
A nature il paya l'acquit 1559.*

Vous prendrez ma lettre pour vn coq à l'asne, en laquelle il n'y a autre ordre, que le

desordre. I'auois oublié de vous faire part de l'Anagramme de Ruiner & Reünir, que ie fis en la congratulation de la Paix de l'an 1570. que i'adressay au Roy Charles, pour monstrier combien les guerres ciuiles estoÿét detestables, & que ce n'estoit tousiours que ruine, voire en reünifsât les villes qui solemêts'estoïét distraittes de son obeïssance.

*Qui vouldra REVNIR, avec RVINER mettre
Il verra qu'il n'y a transport que d'une lettre,
Et qu'en reünissant voſ villes ruiniez,
Et en les ruinant vous les reünissiez:*

*Car dans vn REVNIR le RVINER se trenue,
Dont voſ pauvres ſuiets ont fait derniere esprenue.*

Ie vous pourrois encores dire qu'en l'an cinq cens lxxviii. deuisant avec l'un de mes amis, qui me disoit que tout alloit bien, & que le Roy auoit voulu pacifier toutes choses, ie luy fis responce à l'impourueu, qu'il ne falloit pas s'y fier. Entre tous les Anagrammes vous deuez, à mon iugemêt, faire estat de celuy d'Estienne Iodelle, *Io le Delien est né.* sur lequel Tahureau fit vne belle Ode, dont le refrain au bout de chaque huiſtain ou dixain estoit celuy là. Paraduenture ne trouuerez-vous pas cestuy trop descouſu, mon fils ainſné Theodore Pasquier estant escolier, m'enuoye au bout d'une Epistre *Thesavros pacis sudo.* Ie descouure soudain que c'estoit l'Anagrâme de son nô, qui est en Latin, *Theodorus Paschasius.* Au moyé de quoy ie le réuie d'un autre, pris de cestuy-là: *Thesavro pacis duos.* Et d'une mesme main fis cest Epigramme: *THESAVROS PACIS, verso mihi nomine, SVDO, Dicis, dum libris, mi Theodore, vacas,*

*Si non mentiris, iam te Theodore, patremque,
Atque ita THESAURO PASCIS, amice,
DVOS.*

Et puis que j'ay franchy le pas de m'alleguer
icy pour autheur, ie ne douteray de vous faire
part d'une gayeté que ie fis autrefois sur le nom
tantost de Remy Belleau, tantost de Remy de
Beleau, pour gage de l'amitié immortelle que
ieluy portois, faisant ores un Rebus, ores di-
vers Anagrammes de son nom.

*Lors que mon Beleau nasquit,
Toute la troupe celeste,
Pour solenniser sa feste,
Vers Helicon se rendit.
Là fut chanté à l'envy,
Un Sol, un Fa, un RE, MI,
Là fut fait maint & maint tour
Gaillardement à l'entour
De ceste sainte BELL'EAU.
Pour cela fut ordonné,
Que cest enfant nouveau né,
Seroit dit REMI BELEAU.*

*Les Dieux ayans baptizé
L'enfant de cest eau sacree,
Dont ce grand Poëte Ascreé
Fut en la Grece arronsé,
Eux tous d'un commun concours
Voulurent sonder son cours,
Et quel estoit le butin
Que luy forgeoit son destin:
Adonc dist l'un du troupeau,*

*Le voy que dès son enfance
Par eternelle ordonnance,
Cest enfant MIRE LE BEAU.*

*C'est peu d'avoir tout le cours
De l'univers dans sa teste,
Si on ne le manifeste
Par elabourez discours.
Qu'est-ce (respondit l'un d'eux)
De voltiger insqu'aux cieux,
D'approfondir chacun art,
Si à tous tu n'en fais part?
Pour le bannir du tombeau
Il faut qu'en prose ou en rime,
Ce beau, ce bon il exprime,
Il faut qu'il RIME LE BEAU.*

*Cest arrest estant donné,
L'on fit d'une mesme estoife
Un Poëte & Philosophe,
Puis soudain fut estrené
Des Graces qui à grand pas
S'estoyent lances là bas,
D'elles fut l'enfant laué,
D'elles DE MIEL ABREUE.
Puisque (font-elles) du ciel
Tant de bien en toy confluë,
Il faut que de par nous fluë
De ta bouche LE BEAU MIEL.*

*Ainsi dès le bers Platon
Fut succé par les Abeilles:
Ainsi par ses doctes veilles*

S'affranchit-il de Pluton.

Ainsi mon gentil Belleau

De l'ignorance le fleau,

S'est façonné un renom

Sur le moule de son nom.

Ainsi par ses doctes vers,

Malgré le temps & l'enuie,

S'est-il ouvert une vie

A tousiours par l'univers.

Ie feray encores le sot à bonnes enseignes, puis que iusques icy ie me suis laissé aller à la mercy de mes opinions, ou pour mieux dire à vne folle amitié que nous portôs à nos œuures. Tout ainsi que defunct Pelletier voulut autrefois représenter par ses vers le chât del'alouëtte, que vous auez sçeu fort bié cotter, en quoy il rencontra si heureusement, qu'il est impossible de mieux: aussi me suis-ie étudié de faire le semblable tant en Latin que François, pour le degoïsement du Rossignol.

Au cinquiesme de mes Epigrammes vous y trouuerez cestuy-cy,

Ver rediit, glomerantur aues, concentibus auras

Mulcent, & miris tu Philomela modis.

T V T V, T O T, T O T O modularis gutture voces,

Ut Philomela aliis, sis Philomusa mihi.

Et en vne chanson que ie fis malade, il y a environ trois ans, oyant le Rossignol desgoïser à pleine gorge son ramage, pour tromper mon mal il m'aduint de faire vne comparaison de ma fièvre, avec le chaud amour de ce gentil oyseau, & pour conclusion de ma chanson, ie mis ce couplet,

*Je requiers sans plus un don,
 Tu' tu' tu' tu' moy Cupidon,
 Toft, toft, toft, & que ie m'en aille,
 Il v aut mieux une fois mourir,
 Qu'en un defefpoir me nourrir,
 Qui iournellement me tenaille.*

Je defire encores vous adioufter le jeu de ces vers, où vn seul poinct transposé diuerfifie le sens:

Porta patens esto nulli claudaris honesto.

Mettez la virgule apres le mot de, *Esto*, il n'y a nul vers plus courtois: mettez-le apres *Nulli*, il n'y a rien si discourtois. Et c'est pourquoy Alciat (si ie ne m'abuse) dist que l'on fist cest autre carme:

Ob solum punctum caruit Martinus Asello.

D'où vient
 ce proverbe,
 pour un
 poinct
 Martin
 perdit son
 asne.

Difant que c'estoit vn Abbé nommé Martin, qui pour auoir mis ce vers sur le portail de son Monastere, avec le poinct au dessous de *Nulli*, fut pour sa vilenie priué de son Abbaye nommee *Asellus*. D'où aussi est venu entre nous ce proverbe François: Pour vn poinct Martin perdit son asne. Je vous puis dire que ie me suis encores voulu iouer dans mes Epigrammes sur mesme sujet en ces deux vers que i'escriis à vne Damoiselle que ie me represente pour Maistresse:

*Ecce maritus adest malus explorator amoris,
 Virgula foelicem me facit, aut miserum.*

Mettez la virgule apres le mot de *Adest*, voilà tout qui se porte bié pour l'amoureux: mettez-la au dessous de *Malus*, tout va mal. Ce sont en somme de mes bigarrures dont ie vous

ay voulu faire part. Je sçay bien que quelque mal habile hōme, qui voudra faire le Stoique, ou pour mieux dire, trancher du sot, estimera la plus grande partie de ce que dessus, bouffonneries, pour n'auoir esté practiquees par l'ancienneté. Mais vn autre qui sera mieux né, les estimera belles fleurs. Aussi sçauiez vous que la posterité qui suruesquit Virgile, Horace, Ouide, & tous ces braues Poètes qui florirent sous l'Empire d'Auguste, apportèrent certaines récontres en vers qui ne furent pas reiettees, cōme est entre autres celle de ce Distique, qui fut fait en l'honneur des œuvres de Virgile, & sur le moule duquel nous auons formé en France tous nos vers rapportez :

Pastor, arator, eques, panti, colui, superanti,

Capras, rus, hosteis, fronde, ligone, manu.

Il n'est pas dict qu'il faille tousiours mettre la main à œuvres graues & serieuses. Tout ainsi que le corps s'alimente & nourrit de viandes solides, & neantmoins reprend quelquefois goust par des salades & herbages qui sont de peu de substance : ainsi est-il de nos esprits, lesquels il est bien seant d'affortir de fois à autres d'un doux entremets de gayetez & gaillardises, pour leur estre puis apres vn acheminement à discours bons & serieux. Nous auons l'un de nos compagnōs nommé Maistre Martin Mesnart, personnage qui sçait bien faire le Palais autant que nul autre, & accompagné de toutes les bonnes parties, tant de l'ame que de l'esprit, que vous sçauriez desirer en homme, lequel se ioie en ceste façon de son esprit quand

il peut, & le peut toutes & quantes-fois qu'il veut. Lors que les Huguenots chargerent les armes en l'an 1561. pour la defenſe de leur religion, il fit ces deux vers commençant chaque mot par R.

Rem, regem, regimen, regionem, religionem,

Restaurauerimus religionicola.

Et par ce qu'il appelle ces vers ascendants, d'autant que par forme de degré il fait monter chaque mot d'une ſyllabe, il a voulu encores repreſenter la beauté de ceſte gaillardife par ces ſix notes, Vt, Re, Mi, Fa, Sol, La, eſquelles on va toujours en montant:

Vt Regi minimè ſaucamus, ſolicitamur

Lamentabilibus ſollicitudinibus.

Vous ne croiriez pas combien il a de pareilles gayetez, dont ie ſouhaiterois qu'il vous euſt fait part. Par ce que voſtre liure n'en ſeroit que plus embelly. Mais ſur tout ie vous veux aduiſer de deux carmes, dont ie ne puis ſçauoir l'auteur, qui me ſemblent peſer en valeur vn liure gros & accompli:

Quos anguis àiurus trīſti mulcedine pauit,

Hos ſanguis mirus Chriſti dulcedine lauit,

Voila en deux lignes tout le vieil & nouueau Teſtament, portant noſtre condamnation, & ſauuement, preſque ſous meſmes mots rap- portez. Qui eſt, à mon iugement, vn chef d'œuvre d'homme qui n'eſtoit point apprentif en telles beautez d'eſprit. Croyez que le ſou- uenir de toutes ces grotelques (appelez les ainſi ſ'il vous plaift) m'a tellement regaillardy qu'au partir de ceſte lettre, ie m'en vois re-

prendre mes sacs. Vous direz, que c'est retourner à ma pasture: peut-estre ne mentirez-vous pas. Vous priant au demeurant remercier de ma part Monsieur le President Iannin, du bon iouuenir qu'il a eu de moy, & luy dire qu'il se peut asseurer auoir vn bon amy & seruiteur en moy. Si en recompense de ce qu'il vous a communiqué mes Epigrammes Latins, & le Poëme faict pour ma main, vous luy voulez faire part de la presente, vous ne serez par moy desaduoué, toutesfois puis qu'elle est vostre désormais, vous en ferez ce qu'il vous plaira, tout ainsi comme de l'auteur qui desire se perpetuer en vos bonnes graces. A Dieu.

*A Monsieur Iuret, Chanoine en l'Eglise
de Langres.*



Ombien que ie n'aye iamais eu cest heur de vous cognoistre de face, si pense-ie vous auoir veu ces iours passez plus à propos. Vous sçauiez ce que dict Socrates à vn ieune homme qu'on luy presentoit: Mon enfant, parle, à fin que ie te voye. Les beaux vers Latins & François qu'avez faicts sur mon pourtraict, & lesquels i'ay receus par les mains de Monsieur le Conseiller Gillot, m'ont faict cognoistre qui vous estiez: ie veux dire vn bel esprit doüé de toutes les graces, gentilleses, courtoisies, & rōdeurs que l'on peut souhaiter. Vray qu'en la lecture d'iceux vous m'avez fait reuenir en memoire ce que fit autrefois le Phi-

Isoppe Carneades, lequel estât enuoyé des Atheniës Ambassadeur en la ville de Rome, auât que d'auoir audience du Senat, voulant faire môstre publique de sô esprit, loüa vn iour la Iustice, & le lédemain la vitupera, si à point, que l'on ne sçauroit auquel des deux iours donner l'aduantage. Qui fut cause que Caton le vieux le fit renuoyer comme il estoit venu, sans estre ouy, comme celuy qui se ioüoit de son esprit ainsi qu'il vouloit, & qui par vne parole persuasue eust peu surprendre le Senat s'il luy eust donné audience. Ainsi vous en est-il presque pris. Car representant fort dextrement & hardiment sur vn mesme sujet deux personnaiges contraires, l'vn en haut-loüant ma main en sô particulier, l'autre en la blasonnant sur le general de nostre profession, le malheur a voulu qu'ayez esté chastié comme celuy-là : pour le moins que vos beaux vers n'ayent esté enchassez avec les autres, pour estre ja le liure clos & exposé dés pieçà en lumiere, avec vne vente assez plausible. Or quant à ce qu'il vous a pleu de me celebrer, ie vous en remercie: ce n'est pas tant me trompeter que vous tromper. Et quât au demeurant de vos vers, par lesquels vous estes plus voulu esgayer sur la main d'un Aduocat en general, que particulièrement sur la mienne, & dont vous excusez par vos lettres, il ne faut plus vous excuser, puis qu'on ne vous accuse plus. Ie mets quelque-fois la main à l'œuvre, & sçay combien il est fascheux à vne main plantureuse telle que la vostre de la vouloir retrancher, quand quelque belle conception se presente

*Il est mal-
aisé de sup-
primer ses
inventions.*

se presente. C'est pourquoy ie vous supplie en cas semblable ne trouuer mauuais les deux carmes que ie fis & escriuis sur le champ à Monsieur Tabourot vostre cousin, lesquels ie condamne comme champignons. Voulant que leur mort soit aussi prompté que leur naisance. A quelque chose malheur est bon, & auions vous & moy interest que ceste sottie inuention tombast de ma plume. Car autrement n'eusse ie iouy de toutes les belles fleurs de vostre iardin que vous m'auiez enuoyees. Lesquelles ie transplanteray dedans le mien, & à la charge de leur donner air avecques les autres, si on les imprime pour la seconde fois. Et cependant vous ferez estat de moy, s'il vous plaist, comme de celuy qui desire estre enregistré au nombre de vos bons seruiteurs & amis. A Dieu.

*Il s'excuse
enuers
Monsieur
liure, des
deux vers
qu'il auoit
enuoyez à
Monsieur
Tabourot.*

*Lettres de Monsieur le grand Prieur de
France à Pasquier.*



ENCORES que vous n'ayez plus souuenance de vos meilleurs amis, tels que ie pèse vous estre de long temps, si est ce qu'ayât icy trouué vostre liure de la main, ie l'ay caressé de tout

*Monsieur
le grand
Prieur fait
cest honneur
à Pasquier
de celebrer
sa Main com-
me plu-*

le bon accueil qu'il m'a esté possible : estimant tout ce qui procede de son autheur, digne de loüange & d'estime. Et moy & quelques vns qui en sont pres, auons contribué quelques fruiçts de nostre Parnasse, à fin de luy rendre l'honneur que tous bons iugemens recognois-

*sieurs au-
tres auoient
fait.*

sent meriter. Si vous me faisiez quelquefois part de vos œuvres, ie me tiendrois plus assuré de l'affectiō que m'avez tousiours promise: & n'en scauriez faire distribution à personnes de qui elles soyent mieux receuës & prisees. Je vous en prieray doncques, & de faire estat de mon amitié, comme vous pourrez faire preuve en toutes occasions. Suppliant en cest endroit, Monsieur Pasquier, le Createur vous auoir en sa sainte & digne garde. D'Aix ce viij. Iuillet 1585.

Monseigneur le grand Prieur.

*Ceste immortelle main qui bastit l'uniuers,
Se cachant à noz yeux, en ses œuvres se monstre:
Ta main, qui ne se voit d'une mesme rencontre,
Se fait plus dignement apparoir en tes vers.*

Le Seigneur de Malherbe.

*Il ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau,
Tu les monstres en ton ouvrage,
Et les caches dans le Tableau.*

M. Mazzæi, gran Vicario del Serenissimo
Seignore gran Prior de Francia.

*L'ascorto Depintor a voi ben nottè
Gran lopere Pasquier, de la man vostra,
Al'arte anzi l'asconse, & quindi mostra
Quanto più che beltà, la virtù puote.*

*A Monseigneur le grand Prieur de France,
Lieutenant general du Roy au pays
de Prouence.*



AY receules lettres qu'il vous a pleu m'enuoyer, & vos beaux vers, dont ie vous remercie tres-humblement. Cela s'appelle tyranniser par courtoisie vos anciens seruiteurs. Ie ne pensois pas que l'on deust donner de si fortes esles à ma main, qu'elle eust peu prendre son vol iusques à vous, ni que vous luy en voulussiez donner d'autres pour la faire voler iusques au ciel. Ce n'est pas peu, disoit vn ancien Romain, d'estre loué d'un homme lourd; mais c'est chose sans comparaison de plus grande recommandation & merite d'estre honoré par vn grand Prince tel que vous, accompagné de toutes les vertus & bonnes parties que l'on peut desirer en ceux qui tiennent les grands & premiers lieux pres des Roys. Vous me faites cest honneur de vous plaindre que ie ne vous fais part de mes œuvres: Ie ne les pensois pas dignes de vous, mais puis que ie m'apperceoy que les souhaitez, ie donneray ordre d'amender la faute pour l'aduenir: & pour premier trait de l'amendement, ie vous enuoye mes Epigrammes Latins, que i'exposay pour la premiere fois en lumiere il y a enuiron deux ans & demy, & que l'on a reimprimez depuis cinq ou six mois en çà. C'est en quoy ie passe le temps, quand ie me

*Responce
aux precedentes
lettres.*

*Combien
il est bien
seant d'estre
loué
d'un grand
seigneur.*

543 LIV. IX. DES. LET. D'EST. PASQ.
veux donner relasche de mes serieuses heures. Si i'ay le moindre sentiment qu'ils vous ayent pleu, ie n'estimeray le temps que i'y ay mis pour mal employé: & me seruirez d'un autre Phœbus ou Soleil pour reschauffer mes esprits qui commençoient à se refroidir en ce sujet. Vous sçavez Monseigneur que des pieça ie suis couché au nombre de voz bons & anciens seruiteurs, ie vous prie m'y continuer, comme celuy qui s'estimera tousiours tres-heureux de vous faire tres-humbe serui-
ce. A Dieu.





L E

NEUVIÈME

LIVRE DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monseigneur Brissou Conseiller au Conseil
d'Etat, & President en la Cour de
Parlement de Paris.*

E l'auois bien entendu de quel-
ques-vns, mais ie n'eusse iamais
pensé qu'y eussiez apporté vne si
exacte diligence comme celle que
i'y ay trouuee lisant vostre œuvre. Non que ie
ne fusse asseuré que viendriez aisement à chef
de toutes choses où vous viendriez donner at-
tainte par vostre plume : mais par ce que ie
n'estimois que les grandes affaires du Palais,
esquelles estes plongé pour le rang & lieu qu'y
tenez, vous eussent peu dispenser de ce beau
loisir. Et certes quand ie considere à part moy
ce que ie vous ay veu faire par le passé estant
Aduocat simple, depuis Aduocat du Roy, &
ce que faites maintenant en la charge de Pre-
sident, ie ne veux pas dire de vous, ce qu'on
disoit d'un ancien Romain, que c'estoit chose
esmerueillable, comme ayant presque passé

*Il discourt
la differēce
qu'il y a
entre le
droit de
France &
des Ro-
mains.*

*Il entend
du Code-
Henry,
contenant
les ordon-
nances de
France que
Monsieur
le president
Brissou a eu
charge du
Roy de
mettre par
ordre.*

tout le cours de sa vie à la lecture d'une infinité
 de liures, il eust eu temps suffisant pour tant
 escrire, ou comme ayant tant escrit il eust peu
 deuorer tant de liures, comme il auoit faict:
 Mais bien diray-ie que ie m'estonne comme
 ayant si bien fait au Palais & avec telle diligen-
 ce, il ait esté en vostre puissance de tant lire &
 escrire, ou cōme ayāt tāt leu & escrit vous ayez
 peu embrasser si dignemēt & d'une telle cōti-
 nue le palais. Et qui me rēd plus esbahy, c'est que
 la memoire que ie voy en vous admirable, n'of-
 fusque de riē la clarté de vostre iugement, ni la
 grādeur du iugemēt ne fait nul tort à la memoire.
 Cōbien que quād l'un & l'autre se trouuēt
 extremes en nous, ils ne se facent pas aisement
 fidelle compagnie ensemble. I'ay leu autre-
 fois les doctes liures de Droit que feites dés
 vostre ieunesse, & depuis quelques mois en
 çà ce beau recueil des Formules des Romains
 qu'avez de fraische memoire mis en lumiere:
 Oeuures certainement dignes de vous & du
 public. Mais ie n'en trouuē nul tant meritoire
 que ce dernier que vous nommez Code-Hen-
 ry, par lequel vous François, & President au
 premier Parlement de la France, nous ensei-
 gnez à n'estre plus aulbains en nostre país.
 Mettant (si ainsi faut dire) en campagne d'une
 si belle ordonnance nos Ordonnances,
 qu'elles peuuent maintenant faire teste à tou-
 tes celles de Rome. Voila comme toutes cho-
 ses prennent avec le temps leur façon. Ainsi
 veirent les Romains vn Sextus Papirius rediger
 en vn brief estat toutes les constitutions des

*Le grand
 iugement
 & la gran-
 de memoire
 ne s'a-
 compai-
 gnent pas
 souuent.*

Roy de Rome, esparfes auparauant çà & là. Et depuis sous les Empereurs les ordonnances Imperiales s'estans augmentees & prouignees en extremite, plusieurs s'estudierent diuerfement de les mettre en vn abregé. De là vindrent les Codes Gregorian, Hermogenien, & Theodosien. Les deux premiers faits par hommes qui de leur propre instinct & mouuement se mirent à ceste entreprise, & le dernier par commandement expres del'Empereur Theodose. Et tout ainsi qu'aux Romains, aussi ce mesme dessein est tombé entre nous pour le regard de nos ordonnances: Car le bon homme rebuffy fut le premier des nostres qui les reduisit en quelque ordre. Auquel long temps apres est succédé Maistre Antoine Fontanon Aduocat en nostre Cour, lequel avec vne diligence admirable y apporta vn grand supplement, & depuis peu de iours en çà Maistre Pierre Guenois, en ordre vn peu plus racourcy. Iusques à ce que vous maintenant par l'autorité & commandement expres de nostre grand Theodose y apportez la derniere closture d'une main si industrieuse, que ie ne fais nulle doubte que ne fermiez le pas à tous autres qui se voudroyent à l'aduenir exercer sur mesme sujet. Il est desormais temps qu'ostiôs ceste folle apprehensiôn qui occupe nos esprits, par laquelle mettans sous pieds ce qui est du vray & naïf droit de la France reduisons tous nos iugemens aux iugemens des Romains. Ne nous aduisans pas que tout ainsi que Dieu nous voulut separer del'Italie par vn haut

La folle resolution de ceux qui reduisent l'air de la France à celui des Romains

entrejet de montaignees, aussi nous separe-
il presque en toutes choses, de mœurs, de loix,
de nature & complexions. Il me plaist me don-
ner maintenant carriere sur ce discours, puis
quel'occasion s'y presente, à la charge d'estre
en vostre endroit ce que fut autresfois Phor-
mion enuers ce grand Capitaine Hannibal.
Repassez par toutes les principales proposi-
tions des loix, tant de la France que de Rome,
& les confrontez les vnes aux autres, vous n'y
trouuerez aucun assortissement. Les choses
les plus communes & familières d'entre les
hommes, sont les mariages, & successions.
Les successions introduites par la mort, qui
nous talonne de iour à autre, laissant à ceux
qui sont nostres, le peu de bien que nous auïos.
Et les mariages pour nous perpetuer de l'un à
l'autre par vne surrogation en ce bas & mor-
tel estre. A Rome quand l'on s'y marioit, on
ne permettoit ni d'instituer vn heritier, ni
de renoncer à vne succession par vn con-
tract de mariage. Le mary & la femme se pou-
uoient aduantageger par leurs testamens. On
ne sçauoit que c'estoit de doüaire, & signam-
mēt du coustumier, moins auoit on de cognois-
sance de la communauté d'entre le mary & la
femme. En France nous fauorisons infiniment
les aduantages qui sont faits par les peres & me-
res à leurs enfans quand ils les marient, &
aux enfans qui naistront d'eux, &
sur tout embrassons avec vn tresfauo-
rable accueil les renonciations qui sont
faites dans vn contract de mariage.

*La diuersi-
té qu'il y a
de nous aux
Romains
pour le fait
des maria-
ges.*

par nos filles à nos successiōs futures, en faueur & contemplation de leurs freres. Ne permettons ny au mary ny à la femme de s'aduantager en aucune sorte par leurs testamens. Auons introduit le doüaire comme guerdon & recompense de ceste belle fleur de virginité que nous cueillons en nos femmes lors qu'elles sont vierges : & quant aux veufues, pour témoignage & recognoissance de leur chasteté. Voire qu'en plusieurs coustumes dès le iour de la benediction nuptiale nous les rendons propres aux enfans, de telle façon que les peres n'en peuuent de là en auant disposer à leur preiudice. Faisons les maris & femmes communs en tous leurs meubles & conquests immeubles. Et apres la dissolution du mariage continuons ceste mesme communauté en faueur des enfans mineurs, quand le pere ou mere suruiuant n'a faict bon & deu inuentaire. Iacoit que la disposition du droict commun des Romains n'admette aucune continuation de societé en la personne d'un mincur, ores qu'elle eust esté stipulée. Je ne vous adiouste la Garde noble & bourgeoise du tout inconueü aux Romains. Il n'est pas iusques aux tutelles & curatelles introduites pour les enfans mineurs apres le decez des peres & meres, que nous ne soyons diuers. Car dans la ville de Rome, la tutelle testamentaire estoit preferée à toute autre, & la Datiue mise au dernier

*Forme de
tutelle, di-
uerse.*

*Diversité
des testa-
mens &
successions.*

tes les autres. Iettons l'œil sur les successions que nous recueillons, ou par testament, ou ab intestat. Il n'y auoit rien plus fauorable dans Rome que le testament. Que le testateur dispose (disoyent-ils) & ce sera vne loy. Le fondemēt radical & essentiel de tout testament estoit l'institution d'heritier : L'on pouuoit estre heritier & legataire ensemblement. Par le testamēt vn pere pouuoit prohiber le rapport d'vn aduantage par luy fait à l'vn de ses enfans. En France nous restraignons tres-estroitement les dernieres volontez, ne donnant pleine bride aux testateurs en pais coustumier, ains seulement permission de disposer iusques à certaine part & portion de leurs biens, selon la diuersité des Coustumes. Et nommément il y a peu de coustumes qui ne portent que l'institution d'heritier n'est necessaire pour la validité des testamens. D'auātage l'on ne peut estre heritier & legataire. Et finalement vn pere ne peut faire par son testament que son enfant ne soit tenu de rapporter ce dont il a esté aduantage par luy, voulant venir à sa succession. Examinons les successions ab intestat, ie crains que la multiplicité des antitheses que ie vous proposeray ne vous offense. Dans Rome representation auoit lieu en ligne directe *in infinitum*, & en la collaterale iusques aux enfans des freres. En France anciennement l'on ne scauoit que c'estoit de representation non plus en l'vne qu'en l'autre ligne. Chose que ie recognoistray auoir esté depuis par nous reformee. Dans Rome pour n'estre réputé heritier il suffisoit de

ne s'estre immiscé aux biens du defunct. A nous nō seulement il ne suffit de nes'y estre immiscé, mais il y faut auec cela vne renouciation expresse. A Rome il n'y auoit qu'vn seul patrimoine, & c'est ce quel'on dit *Vnius unicū esse patrimonium*, excepté entre gens de guerre. A nous il y en a trois especes, les propres, les acquests, & les meubles. A Rome on consideroit les successions par la proximité des degrez, sās considerer de quel estoc & ligne venoyent les biens. En France nous destinons le bien paternel pour les heritiers paternels, & le maternel pour les maternels. A Rome les peres & meres pouuoient succeder aux propres de leurs enfans par le Tertullian. A nous les propres ne remontent point. Mais au lieu de ce les peres & meres succedent (si bon leur semble) aux meubles, acquests & conquests de leurs enfans. A Rome on distribuoit de mesme balance le bien des peres & meres tant aux femelles comme aux masles. En France il y a certains biens, comme les fiefs, esquels en ligne collateralle le masle exclud la femelle : Et encores entre les masles en ligne directe, bien que les filles y aient part, si est-ce que nous adiugeons à nostre premier fils vn preciput par dessus tous les autres enfans pour son droit d'aïnesse. Dedans Rome il y auoit quatre manieres pour legitimer nos enfans : Par testamens & ordonnances de dernieres volontez, *Per oblationem curie*, par vn subsequnt mariage, & par le benefice du Prince. En France nous auons seulement les deux dernieres. Tournons nos pensees aux

*Diversité
pour les
contracts.*

contracts: Le Retrait lignager incogneu à Rome infiniment receu & authorisé de nous. En donations entre vifs; Donner & retenir ne vaut entre nous: Dedans Rome iacoit que le donateur n'eust faict tradition de la chose donnée, le donataire pouuoit puis apres intenter la personnelle contre luy, afin de luy faire deliurance de ce qu'il luy auoit donné. Encores ne vous veux-ie mettre en jeu plusieurs particularitez, qui dependent de nos Edicts: Comme d'auoir borné le temps des Restitutions entier contre les contrats à dix ans, d'auoir osté la preuue par tesmoings des promesses qui excedoyent cent liures pour vne fois: Que les contrats & testamens seroyent signez tât des Notaires, que des parties contractantes, & tesmoings instrumentaires s'ils sçauoyent signer, & s'ils ne le sçauoyent, qu'il seroit faicte mention de ce: Le tout sur peine de nullité. Que par la contestation, l'action n'est perpetuee à quarante ans, au contraire que la peremption d'instance produict effect de prescription. Tout cecy a esté ordonné par nos ordonnances modernes, quoy que soit depuis le regne du Roy Louys douziesme. Ce que ie me suis proposé de deduire en ce lieu, est du fonds de nostre vieux droit de la France. Et puis au bout de tout cela nous alleguons en vn barreau pour le soustenement de nos causes vn eschantillon de loy des Iurisconsultes de Rome. Si l'on parle d'un Retrait lignager, il est odieux & restrictible: Si des testamens, ils sont fauorables, dit on: Parce qu'ainsi il estoit deter-

*Faute que
les Aduo-
cats com-
mettent au
barreau
messans les
deux druts
ensemble.*

miné par le droit commun des Romains. Mon Dieu, que j'ay de honte que pour sauuer nos causes, nous perdions le droit de la France. Au contraire les Rétraits lignagers sont tres-fauorables, & les Testamēts tres-odieux entre nous. D'autant que sur deux diuers fondemēs le Romain & le François semblēt auoir estably leurs loix. Celuy-là sur vne consideration plus œconomique pour la conseruation des volontez de chacun en son particulier : Cestuy sur vne plus politique, pour l'entretienement des familles en leur entier. De là viennent les coutumes en faueur des masles (c'est à dire de ceux qui portent le nom & les armes d'une famille.) De là les preciputs donnez aux aînez entre les masles. De là les renonciations que l'on faict faire aux filles en les mariant en faueur de leurs freres à tout droit successif tant paternel que maternel auenir. Et à peu dire sur cemesme fonds fut enté le Retraict lignager, & par mesme moyen la prohibition de tester sinon iusques à certaine portion de nos biens. Et en ceste diuersité de fondemens du droit des Romains au nostre, il y a eu aussi diuersité de maximes qui sont venues à la suite des premiers principes. Donnez en vne Republique qu'il falle sur toute chose s'estudier de cōseruer les volontez de chasque particulier en ce qui regarde ses biens & facultez, tout ce qui desdira ceste proposition ; sera odieux : Accordez que la conseruation des familles en leur entier soit de plus grande recommandation & priuilege que nos volontez,

*D'où viēt
la diuersité
de nos an-
ciennes loix
avec le
droit des
Romains.*

voustrouueriez que toutes les regles qui inclinent à ce party là sont fauorables. Je dy doncques que c'est grandement errer de vouloir deuant la face de noz Iuges confirmer ou infirmer indistinctement le droit de nostre France par celuy des Romains, en vne telle, si non contrarieté, pour le moins diuersité de propositions generales. Et ce qui m'excite encores plus le courroux, est que s'il y a quelque cas indecis par noz Coustumes, soudain nous sommes d'aduis qu'il faut auoir recours au droit commun, entendans par ce droit commun, le droit ciuil des Romains. Ceste regle est tres-veritable, si elle estoit bien entendue. Toutes les Prouinces anciennement qui estoient subiettes à l'Empire auoyent, comme il est vrai-semblable, diuersement leurs loix municipales. En quoy si elles manquoient en quelque cas, qui n'eust esté definy, c'estoit bien la raison que les Prouinciaux eussent recours en l'obmission de tels cas au droit commun de l'Empire sous lequel ils estoient assubgettis. Mais de nous chaulser à ce mesme point, ce seroit faire tort à nostre patrie. Nous ne reconnissons en rien le droit des Romains sinon de tant & entant que leurs loix se conforment à vn sens commun dont nous pouuons faire nostre profit. Comment doncques pouuons nous mettre en œuvre ceste regle, qui veut que quand noz coustumes nous defaillent en quelques particularitez, nous recourions au droit ancien de Rome? Il est fort aisé de ce faire sans aucune sophistiquerie, moyennant que

Quelle impertinence prouient d'auoir recours au droit commun des Romains, quand les coustumes particulieres nous defaillent.

nous voulions nous affranchir sagement de ceste superstitieuse seruitude dont nous captiuons nos esprits à la suite de ce droit ancien. Il n'y a Prouince en France qui n'ait ses Coustumes, & cela nous tenons d'une bien longue ancienneté, comme nous apprenons des Memoires de Iules Cesar. Sous plusieurs de ces Prouinces il y a des Coustumes que nous appellons locales en vnes & autres villes. S'il y a quelque cas obmis en ces Coustumes locales, qui doute qu'il ne falle auoir recours à la Coustume generale de la Prouince, qui est le vray droit commun d'icelle ? Et si en ceste Coustume generale il y a encores quelque obscurité ou obmission de cas, quelle raison y a-il de l'aller plustost mendier à Rome, qu'aux Coustumes circonuoisines ? Veu que les Romains mesmes estoient d'aduis qu'en telles occurrences d'affaires il falloit recourir de proche en proche. Aduis qui fut par eux baillé, non sans grande raison : car si les Coustumes se forment en chasque pays petit à petit de la diuersité de nos mœurs, & nos mœurs de la diuersité de nos esprits : il y a beaucoup plus d'apparence en telles obscuritez ou defauts d'auoir recours aux peuples qui nous atouchent de plus pres, lesquels pour le voisinage symbolisent vray-semblablement plus, de mœurs & d'esprits, & par consequent plus de coustumes, avecques nous. Qui est celuy qui puisse reuoquer en doute que les Romains ne fussent dès leur enfance plus retenus, aduisez,

*Que le
meilleur
seroit en
defaut de
Coustume
d'auoir
recours à
celles qui
sont les plus
proches.*

& resolu en leurs opinions que nous autres? Recherchez en France vn autre Caton, qui en son enfance, voyant les cruauitez de Sylla, demanda à son gouuerneur vn glaiue pour exterminer le tyran & la tyrannie de Rome. Recherchez vn autre Papirius, lequel en vn tresbasaage ayant esté mené au Senat, pour apprendre à se façonner, ainsi qu'estoit la commune vſance des ieunes seigneurs, à son retour importuné violement par sa mere, de luy reueler ce que l'on y auoit decreté, non seulement ne le descouurit, mais qui plus est luy donna la muse par vne noble menterie. Malaisément que vous trouuiez telles resolutions en la ieunesse Françoisse. Nous auons quelques autres proprietéz & addresses qui ne nous rendent pas moins recommandables que ceux de la ville de Rome. Je veux doncques qu'il y ait quelque coustume entre nous par laquelle l'aage de pouuoir tester n'ait esté déterminé, aurôs nous en cecy recours aux xiiij. ans des Romains? Quant à moy ie pense que ce seroit errer en sens commun. Et de fait, cōme ainsi fust que par la coustume de Paris redigee en l'ã v.c. & vii. nos ancestres se ressentans encores de la poudrière des Vniuersitez & escoles, eussent estably cest aage de quatorze ans pour les males, & de douze pour les femelles, conformément au droit des Romains, la necessité, fille du long vſage, nous ayant appris que c'estoit mal pratiquer ce vieux droit, & qu'il falloit rapporter les coustumes à nostre naturel, nous auons par la coustume nouuellement reformee

*Tester à
xiiij. ans.*

mée mis, que pour tester des meubles, acquests & conquests, il falloit auoir accompli l'aage de vingt ans, & pour tester du quint de nos propres, l'aage de vingt & cinq ans. Ie ne fais nulle doute que si quelqu'autre que vous m'oyoit tenir tels discours, il ne les trouuast paradoxes, & contre la commune de nostre barreau, mais discourant avec vous, qui, par dessus les Iuriscultes François, sçauiez ménager à propos non seulement tout ce qui est du droict de Rome, mais aussi des lettres humaines, & qui ne iugez des affaires par vne superficie & elcorce, ains par vne vraye & pure saive, ie m'asseure que fort aisement cōdescendrez à mon opinion. Ie ne veux pas ce pendant nier qu'en ceste bigarrure de droicts, il n'y ait quelques particularitez entre nous, esquelles ie souhaitteroys quelque bonne reformation. Ny le mari, ny la femme ne se peuuent faire aucun aduantage par donation entre vifs, pendant & constant leur mariage. Lōy qui est commune tant au Romain, comme au François. Mais en cecy ie recognoistray franchement que nous cedons au Romain. De tant qu'en ces contracts de mariage il estoit sobre distributeur de son bien, & reseruoit ceste liberalité à vn testament, lors que le mary par vne longue & mutuelle conuersation s'estoit rendu asseuré des bons ou mauuais offices de sa femme: & elle en cas semblable des fauorables traitemens de son mary. Nous, au rebours, sommes prodigues par nos contracts de mariage en faueur de ceux ou celles qu'à peine nous cognois-

*Quelques
defauts qui
se peuuent
remarquer
en nostre
droict de
France.*

*Que le Ro-
main nous
deuance en
quelques
particula-
rites.*

*Douaire
coustumier,
propre aux
enfans.*

sons, & lors que nous sçauons de quels merites ils ont esté en nostre endroict, & que voulons rendre l'ame à nature, l'on nous ferme les mains n'estant en nostre liberté d'aduantager par nos testamens nos femmes, ni aux femmes de faire rien pour leurs maris. Ie louë grandement le douaire coustumier: Mais quand ie voy qu'en plusieurs coustumes on l'a rendu propre aux enfans, & que pour le regard des biens de la femme, on les laisse en sa pleine disposition apres le decez de son mary, il me semble que noz deuanciers par vn iugement bizarre & mal ordonné se desfierent par trop, ou de la prud'ce de la prud'homie des hommes. Au contraire, qu'ils se redirēt mal à propos trop asseurez de la suffisance des fēmes, lesquelles d'aillieurs nous publiōnt estre beaucoup plus fragiles que nous & pour ceste cause d'as Rome estoient en la perpetuelle tutelle des hommes. Au contraire nous mettons les hommes sous la tutelle de leurs femmes & de leurs enfans auant qu'ils soyent nez du iour de la solennization du mariage. S'il y faut quelque reformation ie l'attends principalement de vous, qui outre ce beau code Henry que bastissez, couuez encores en vostre esprit vn recueil de toutes les belles decisions que pensez pouoir appartenir au Palais. Enquoy ie vous veux sans plus prier d'une chose, qu'en voulant conseruer nostre droict de France, aduisiez à vous conseruer vous mesmes. Bien quel'exercitation & assiduité tantost de lire, tantost d'escrire augmente de iour à autre les forces de

noz esprits, si diminue elle celles du corps. Et vous scauez combien l'esprit vif a d'intérest d'estre logé dans vn corps sain, comme vn bon vin dans vn fort vaisseau. A Dieu.

A Monsieur de Tolet, Abbé de Plimpie.

COMBIEN que i'aye esté grandement aise du retour de mon second fils, si ne l'ay ie poin tant esté, que d'auoir cogneu par voz lettres & la bonne volonté que luy auez portée, & les bons officies que faites en ma faueur à l'autre qui est demeuré dans Romé, presde Monsieur l'Ambassadeur. Me trouuant en cecy constitué entre deux extrémitéz: Car si ie ne souhaite de m'en ressentir par effect, ie me fais tort: Si au contraire ie le souhaite, ie vous fais tort. Par ce que le plus beau souhait que ie puisse faire pour vous, est que viuant en vn perpetuel repos d'esprit, n'ayez iamais affaire de moy en mon estat. Et neantmoins en quelque sorte que ce puisse estre, ie vous presente tout ce qui est de ma puissance. Au demeurant quant à ce que me repaissez de plusieurs belles esperances pour ce luy qui est encores de delà, me mandant qu'il s'adonne à tous nobles exercices, dignes de l'homme qui veut faire profession des armes, ie le prens de vous comme d'un amy, qui veut aucunement flater vn pere sot, lequel se laisse fort aisément tromper de ses enfans. Mais si semonds de la verité, vous me l'auuez figuré pour tel, ie loue Dieu &

*Il remercio
l'Abbé de
Plimpie,
des bons of-
fices qu'il
faisoit dans
Romé à
deux de ses
enfans.*

l'en remercie. Il est en l'escole d'un sage seigneur, que l'on peut dire le miroir de vertu. Vos belles exhortations luy serviront encores d'esperon. S'il faict ce que vous me dites, il s'en trouuera tant mieux lors qu'il sera de retour, pour en faire present à quelque Prince ou grand Seigneur. A Dieu.

*A Monsieur Taucan, Procureur au siege
Presidial de Sens.*

*Il prie
Monsieur
Taucan,
sien amy,
d'apporter
quelque
diligence à
l'expeditio
d'un pro-
cez.*



Este-cy est la cinq ou sixiesme que ie vous ay escrite pour ma seruante, sans auoir responce. Vous me le pardonnerez, mais il me semble que sans lettres la longueur du temps, & la pitié qu'il y a en ceste pauvre femme, deuoyent suffire pour vous seruir d'interpellation bonne & vallable. Vous auez esté bon guerrier du commencement, & obtenu belle victoire, mais il me semble qu'auuez esté vn autre Hâribal, ne l'ayât pas poursuiue d'une mesme pointe. On impuioit anciennement aux Gaulois, que sur leur premiere arriuee ils estoient plus forts que des hommes, mais à la longue plus foibles que femmes. Je vous prie me faire ce bien de vous dispenser de ce defect, & que vos liures & estudes, que sçauiez mesler avec la pratique, ne vous facent oublier vos meilleurs amis. Monsieur le Lieutenant general m'asseura dernièrement qu'il ne tenoit à luy ny aux Iuges que n'eussions la vuidange du proces. Je m'asseuré que si le voulez, nous en aurons la fin

au premier iour. Tout ne depend que d'un point de droict. Le present porteur m'a promis de vous en solliciter, & m'en rapporter responce. Si vous n'enterinez à ce coup ma requeste, ie recognoistray librement que ie seray au bout de mon rollet. A Dieu.

*A Monsieur de Luzarche, Cheualier de l'Ordre,
& Lieutenant de la compagnie de Monseigneur de la Chapelle des Versins.*

NE pensez pas que ie vous quite pour cela. C'est la Rhetorique des mauvais debteurs, de payer leurs debtes en gibier. Vous me deuez vingt escus il y a six mois passez, c'est à dire depuis vostre absence, desquels i'eusse gagné avec vous à la premiere où au Glic, si eussiez esté par deçà. Cest argent m'est deu de bonne guerre, & n'en rabatray pas vne maille : toutesfois par vos fuites & longueurs, ie suis contrainct de les mettre au chapite des deniers comptez, non receus. Parquoy aduisez ou de vous venir acquiter en personne au premier iour, ou bien n'attendez pas de moy vn sergent pour vous executer. Mais bien, tout ainsi qu'aux emprunts de ville, quand on ne paye à iour nommé ceà quoy l'on est cottizé, l'on enuoye aux maisons des garnisons d'hommes, quel'on appelle Mangeurs: aussi sommes nous cinq ou six, qui deliberons d'aller vous prendre d'affaut à Luzarche : & Dieu sçait quelle bonne chere nous ferons, & aux despens de qui. Ma debte

*Il se gausse
avec le sei-
gneur de
Luzarche
sur sa l'ogne,
absence.*

est priuilegee: c'est argent de jeu. Ie sçay bien que pour vous excuser, vous me coucherez ce-
cy, d'vne maladie de madame vostre belle me-
re, d'vne grossesse de vostre bonne partie, d'un
pour parler de mariage de Madamoiselle de
Beaugarnier, & mille autres telles deffaites.
Mais tout cela n'est que vent, que ie ne prends
pour argent content. Suffise vous vne fois
pour toutes, que ie veux estre payé, sans espe-
rance d'aucun respit. A Dieu

*A Monsieur Maillart, seigneur de Sourche, Con-
seiller & Maistre des Requestes or-
dinaire del' Hostel du Roy.*

*Il descript la
calamité de
ceux qui
plaidēt en
leur nom.*

NON : Ie n'eusse iamais pensé que
le plaider en son nom apportast tāt
de benedictions de Dieu, comme il
fait. Croyez que ce n'estoit pas sans
raison que ce grand plaideur d'Abbé desiroit
que de quarante ou cinquante procez qu'il a-
uoit, on luy en laissast deux ou trois pour pas-
ser son temps. Estes-vous homme lent & pares-
seux? ne faites nulle doute que ne trouuiez as-
sez de sujet pour destourner les embusches
d'oisiuete. Il ne vous faut point plus beau res-
ueille-matin qu'un procez. Estes vous haut à la
main, ou desdigneux, vous aurez assez de loi-
sir pour apprendre à courtiser non seulement
vos Iuges; ains vos Aduocats & Procureurs,
voire iusques à leurs Clercs. Si d'un esprit en-
gourdi, vous trouuerez prou d'inuentiō pour
vous garentir des surprises dont on vous vou-

droit preuenir. Si hôteux, la necessité vous enseigne d'oster ceste taye de vos yeux, & vous rendre plustost importun, qu'autre. Si auaricieux, mon Dieu comme ce beau mestier vous en dispense. Car il n'y a marchandise en France qui couste tant que la Iustice. Tant il faut passer par diuerses mains, à routes lesquelles il faut son offrande : & pour l'enuie que nous auons d'atteindre au dessus de nos desseins, nous ne pensons pas que cela nous cōuste, iusques à ce que nous voyons le fonds de nos bourses. I'ay fait espreuue de tout cela. Quand ie plaidois seulement pour autrui, ie ne voyois Messieurs de la Cour qu'aued dignité, ie ne lortoiois de mon liēt qu'à mes bons poincts & aïances, ne remuois mon esprit qu'ainsi comme il me plaïoit. Maintenant ie suis tout autre homme : deux procez que i'ay en mon nom m'y ont inuité. Cesont de grandes benedictions, ie le confesse, mais Dieu vous en vueille garder. C'est assez ry pour vn plaideur, il est temps que ie vous die à bon escient, que ie ne pense point qu'il y ait passion plus aiguë que celle là, ne qui produise tant de tintoins en nos testes. I'en excepteray les trois bourrelles de nos esprits : l'amour, l'ambition, & l'auarice. Car en ceste cy il y a presque vn mēlange des deux dernieres ensemble, accompagné d'un desir de vengeance, qui produit de merueilleux effects en nous. L'Italien dit que nul ne sçait quel plaisir c'est de se venger, sinon celuy qui a receu l'injure. A Dieu.

A Theodore Pasquier son fils.

*En exhortant
ici son
fils il mon-
stre de quel
le façon doit
estre le bon
Aduocat.*

V I S que Dieu m'a fait tant de bien que i'aye peu vous eleuer du bas aage des escoles pour entrer maintenant en quelque honneste profession, ie vous veux escrire la presente, non par forme de lettre missiue, ains comme vne leçon que ie desire estre empreinte en vostre cœur tout le temps de vostre vie. Dés-lors que ie vous mis au college, mon premier project fut de vous destiner à l'estat d'Aduocat. Qui est celuy, auquel, graces à Dieu, i'ay acquis quelque degré entre mes compagnons. Ne voulant en cecy ressembler plusieurs autres de nostre ville, lesquels se voyans aduancez en quelque estat, n'imaginent autre chose sinon de promouoir leurs enfans à plus hauts estats. Quant à moy, la loy me plaist infiniment que l'on dit auoir esté obseruee tant en Egypte, que Sparte, esquels lieux il y auoit certaines vacations qui se transmettoient successiuellement de pere à fils. Non toutesfois que ie voulusse faire ceste reigle perpetuellement stable, sinõ entant que ie trouuerois les enfans y estre enclins : car sur tout il ne faut forcer leur naturel, autrement ce seroit cõme les Geas mal appris, vouloir guerroyer le ciel. Ie vous ay destiné à cest estat, nõ seulement par ce que i'y auois receu quelque benediction de Dieu, mais aussi d'autant que dès vostre enfance, vous faisant declamer, ie vous y trouuois aucunement disposé. Et aussi qu'il me semble entre tous les

estats n'y en auoir que trois, qui doyuent estre singulierement solénisez : celuy de Prescheur, del'Aduocat du Roy en vn Parlement, & de l'Aduocat des parties, comme ceux auxquels l'homme qui a du fonds peut faire demonstration publique des graces que Dieu a infuses en luy, plus qu'en nuls autres. Vray que ie mets au premier rang le Prescheur, non seulement pour le sujet qu'il traite, qui est de la Religion, mais aussi qu'il n'y a celuy des escoutans, de quelque estat & condition qu'il soit, qui ne vienne à son Sermon avec toute submission, & pour y apporter creance. Ie mets l'Aduocat du Roy au second, lequel conioignant avec son esprit, la dignité de son office, rend ses opinions beaucoup plus persuasives. Et en tiers lieu l'Aduocat simple, que ie trouue beaucoup plus penible que les deux autres, pour auoir le plus du temps non seulement à combatre l'Aduocat de la partie aduersse, ains vn aduocat du roy, & encorés vn President qui se peut donner permission de le rompre selon que les occasions l'admonnestent. Mais aussi quand il vient à chef de son entreprise, il serend beaucoup plus meritoire & recommandable que les autres. Et sur tout en ces trois especes d'estats, on a de contenter & satisfaire aux oreilles d'un grand Theatre, qui n'est pas vn petit aiguillon pour nous exciter à bien faire. La premiere recommandation doncques qu'avez entrant au barreau, sera de vous armer de deux choses, d'une bonne volonté, & d'une continuë. I'en ay veu venir au Palais avec vne deliberation d'y bien

*Trois estats
qui relui-
sent prin-
cipalement
entre nous.*

*Quand on
vient au
barreau on
y doit ap-
porter une
bonne vo-
lonté avec
une conta-
nuë.*

faire, mais la longueur de l'estat se tournant en eux en langueur, leur faisoit changer de propos, & mettre leurs esprits en autre sujet. Quoy faisant, tout ce qu'ils auoient edifié, s'eluanouïssoit en fumee. I'en ay veu d'autres frequenter le Palais avec vnelongue assiduité, mais d'une volonté si froide, qu'ils sont du tout demeurez en friche. Je desire le mariage de l'un & de l'autre: assuré que quiconque en vsera de ceste façon, s'il n'arriue au premier rang, pour le moins ne sera-il des derniers. Et par ce que l'estat auquel ie vous ay voué, gist part en la Iurisprudence, part en l'Oratoire. Au regard du premier point, encores que les anciens ayent sur tout désiré la memoire au Iuriconsulte, si est-ce que ie ne puis condescendre à leur opinion: quant à moy ie combats pour le iugement. La memoire sans le iugement n'est rien en l'Aduocat: le iugement sans memoire est beaucoup. Nous appellons nostre estude Iurisprudence: pour montrer qu'elle consiste plus en la prudence, & par consequent au iugement. Vray que qui peut auoir l'un & l'autre ensemble, a vn bien grand aduantage sur ses compagnons. Ceste prudence ne s'acquiert que par l'og usage. Partant il vous faut rendre sur vostre arriuee assiduel auditeur au barreau (où l'on digere vrayement les loix) bastir vostre estude sur l'estude de ceux qui plaident, ne vous donner aisément loy de les controller, ains tout ainsi que ce grand Plin en tout liure, aussi trouuer toujours quelque chose dont faciez vostre profit,

*Le iugement
est plus re-
quis au I.
C. que la
memoire.*

*La ieune
Aduocat
doit avec
route sub-
mission se
rendre au
diteur.*

voire en ceux qui s'ot de moindre merite. L'admiration qui se loge en vn ieune homme, luy est vn grád progrez pour l'aduenir. C'est la mere des sciences. Et ie ne veis iamais homme sur lequel il n'y eust beaucoup à redire, qui trouue beaucoup à redire aux autres. Ie sçay bien qu'apres auoir quelque temps presté l'au-reille, vous aurez part, avec l'aide de Dieu, comme les autres, aux plaidoiries. Et d'autant que ce noble exercice a plus de participation avec l'ancien Orateur de Rome que Iuriscôulte, ie vous diray deux mots de ce qu'il m'en semble. N'attendez point icy que ie vous enseigne tous ces masques d'oraison qui nous furent representez en ce subiet par les anciens Grecs & Romains, en combien de fa-çons il faut diuersifier son bien dire, la maniere de remuer les passions de ceux qui escoutent, la closture agreable d'vnç clausule, & vne infinité de belles fleurettes dont leurs liures & enseignemens sont farcis. Tout l'artifice que i'entends icy vous donner, est de n'vser point d'artifice: ie veux que vous soyez prud'homme: quand ie dis ce mot, ie di tout. Et ce que Demosthene disoit que la premiere, seconde, & troisieme partie del'Orateur gisoit en vne belle ordonnance de son corps & de son parler ie l'approprie à la preud'homme. Le but où visel'Aduocat par ses plaidoiries est de persuader les Iuges: & on se laisse aisement mener par la bouche de celuy quel'ó estime hōme de bié: au cōtraire soyez en reputatiō de meschāt,

*De quel e-
st est l'ad-
miratiō
au ieune
homme.*

*Quel doit
estre l'Ad-
uocat.*

*La pre-
miere piece
de l'Ad-
uocat est
d'estre prud-
d'homme.*

apportez tant d'elegances & hypocrisies de Rhétorique qu'il vous plaira, vous delecterez dauantage les oreilles de ceux qui vous escoutét, mais les persuaderez beaucoup moins, parce que chacun se tiendra sur ses gardes pour l'opinion qu'il aura de vous. Ne vous chargez point de cause que ne la pensiez bonne: car en vain pèferez vous persuader vos Iuges, si vous n'estes le premier persuadé de vostre cause. Cōbatez pour la verité, & non point pour la victoire. Mais ces deux derniers preceptes sont inutiles; parce que la preud'homme les apporte tout d'une suite quand & soy. Au demeurant ie ne desire pas que soyez seulement preud'homme, ie souhaite que ceste preud'homme soit armée d'une vifue force, pour terrasser le vice, soustenir vertueusement le pauvre affligé, faire paois de vostre conscience contre les efforts des plus puissans, qui veulent abuser de leur autorité & grandeur à la ruine des plus foibles. Ostez de vostre teste ceste courtoisie que ie voy estre pratiquée par quelques vns, qui ne se veulent charger de causes contre les grands, pour ne leur déplaire. Encores que sur le champ vous leur desplaisiez, si est-ce qu'à une autre occasion, reuenans à leur mieux penser, ils vous prendront pour leur Aduocat, voyans qu'aurez bien & fidelement seruy vos parties en contr'eux. Ces propositions estans imprimees dās vous, il me semble qu'il y a deux choses que deuez soigneusement obseruer: l'une de contenter au moins mal qu'il vous sera possible ceux qui vous choisiront pour leur

Aduocat: l'autre de ne mescontenter trop rudement voz parties aduerses. Vous deuez entretenir voz cliens d'une douce chere, ne les rudoyer, supporter de leurs importunitiez; faisant ce perpetuel iugement en vous, qu'il n'y a maladie d'esprit plus poignante, que de ceux qui plaident en leurs noms. Non toutes fois que ie veille que liez voz opinions à leurs passions; si vous pensez pouuoir apporter honnestes remedes à leurs causes, il ne les faut oublier. Sinon, c'est pecher contre le saint Esprit; de les repaistre de vaines esperances en leur administrant ie ne scay quels moyens, plus familiers au Palais que ie ne voudrois, pour tenir les choses en longueur. Ce sont autant d'artifices de la ruine des pauvres gens. En vsant dela facon que ie vous dy, vous abonderez moins en pratique, mais elle sera plus solide, & honorable. Entant que touche voz parties aduerses, donnez ordre s'il est possible d'attremper voz plaidoyers de modestie: iamais la modestie ne fut malseante à nul, & par especial au ieune homme. Non toutes fois que ie vueille qu'elle se tourne en preuarication. Cela depend dela prudence del'Aduocat, de peser ce qui est necessaire de taire ou de dire en sa cause. L'on dit que Philippe Roy de Macedone ayant à sa suite vn seigneur qui auoit trahy son pais en sa faueur, & le gratifiant de pensions pour le bien qu'il auoit receu de luy: ce seigneur se plaignit à luy de ce que quelques gentils hommes Macedoniens l'auoyent appelle traistre, dont il esperoit

Celuy qui plaide est aucunement excusable en ses passions.

L'Aduocat doit estre modeste & comment.

auoir bien grande repartation: ce sage Roy sans s'enaigrir autrement, luy respondit: que les Macedoniens estoient de leur nature gens rustiques, qui ne pouuoient représenter les choses, qu'avec la naïfueté de leurs paroles. S'il y a de la malefaçon exemplaire, ie ne pense point qu'il la falle dissimuler: és autres choses ie seray bien d'aduis que l'on pardonne à la pudeur des personnes. Vous ne deuez vous presenter au public que bien préparé de voz causes: le seul objet de ce grand tribunal vous doit en cecy seruir de leçon. Voz plaidoyers ne seront, ni trop brieufs, ni trop longs, la brieufueté cause souuent l'obscurité: & la longueur attedie ordinairement les Iuges. Mais on ne peut dire rien estre trop long, quand l'on dit ce qui sert nécessairement à la cause. Encores vous diray ie ce mot: Iesçay que nous choisissons diuerses vacations pour passer avec quelque commodité nostre vie. Ie veux que soyez auaricieux, mais d'une noble auarice, de l'auarice de vostre honneur & non de l'argent. Les anciens colloquerent le temple d'Honneur ioignant celuy de Vertu, pour nous enseigner que l'honneur nous est vntaisible acheminement à la vertu. Exerçant vostre estat de ceste façon, ie remets le demeurant de vostre fortune entre les mains de Dieu, lequel vous deuez implorer en toutes voz actions, avec vne ferme assurance qu'il ne laisse iamais ceux qui de cœur deuot le reclamation. De ma part i'en oublieray rien de ce que ie penseray faire à vostre promotion &

*Qu'il faut
estre auaricieux de
son honneur.*

aduancement, comme bon pere: mais au conseil que ie vous donne, ie ne seray iamais marry que vous oubliiez d'estre mon fils: ie veux dire que vous pensiez estre fils d'un pere qui n'a moyen de vous poulsier, & que conduisiez vostre fortune comme si elle commençoit de prendre ses racines en vous, sans mon aide & ministere. Il n'y a rien qui perde tant le Parisien, que l'opinion qu'il a d'estre fils d'un pere qui a quelques biens & moyens.

A Monsieur Chandon Secretaire du Roy.

E meure s'il ne falloit faire mourir *il combat*
 Machiauel & so liure dedas vn feu lors *Machiauel*
 que dedas son institutio du Prince il fut si impu- *quis a fait*
 det de nous faire vn chapitre de la Sceleratesse *un chap. de*
 (ainsi le dit il) par lequel il enseigne comme le *la Scelera-*
 Prince peut paruenir a vne principauté, & s'y *tesse, par*
 maintenir par meschanceté. Mon Dieu! se *lequel il*
 peut il faire que ceste proposition monstrueuse *monstre*
 soit entree en la teste d'un qui se disoit Chre- *comme un*
 stien, & que les Ethniques, qui n'eurent *Prince se*
 cognoissance de la lumiere de Dieu qu'a *peut main-*
 tatons, nous ayent appris qu'il ne falloit *tenir en son*
 en nulle affaire separer l'vtilité d'auec- *estat par*
 ques l'honneur, entendans par ce mot *meschan-*
 d'honneur tout ce qui concernoit la vertu? *ceté.*
 Je laisse que le mot de Sceleratesse de soy
 est honteux, & qu'il n'y a putain si descheuelee
 en particulier, qui ne soit bien aise en public de
 contrefaire la prude femme. Et toutes fois
 cest homme de bien donne à ce chapitre le
 frontispice de meschanceté. Je ne pense

point qu'il y ait au monde discours qui contienne plus d'impieté, d'enfeigner à celuy qui doit estre la vraye image de Dieu en ce bas estre, d'acquérir vne souueraineté par mal faire, & de luy vouloir faire accroire par exemple qu'il s'y pourra conseruer. Ie dy que c'est errer en l'histoire, ie dy que c'est se fouruoyer non seulement en discours, ains en sens commun. Ie ne nie pas que Dieu quelques fois par vn iugement caché ne permette que le Prince ne paruiene à vn grand estat par cesmoyés extraordinaires, & qu'il n'abuse de la

*Qui apres
que Dieu a*

puny les

subiets par

la Scelera

tesse d'un

Prince, il

punit puis

apres le

Prince.

Les pre-

miers liures

de Tite

Line, sur

lesquels

Machiuel a

faict des

puissance absolue au preiudice de ses subjets. Mais apres qu'il s'est ainsi voulu iouer, ie ne voy point que la fin n'en ait esté tousiours tragique, & à peu dire que Dieu ne jette les verges au feu dont il auoit voulu chastier, ou le peuple, ou quelques particulieres familles. Et ce qui me rend encôres plus courroucé contre ce grand Machiauel; c'est que iamais homme ne fut plus hourry en la lecture de Tite Line que luy, tesmoins les trois liures de Discours qu'il fait sur la premiere Decade, de laquelle combien qu'il peut tirer vne leçon telle que ie soustiens, voire dès l'entree de l'œuure, toutes fois il estoit tombé en sens si reprouué, qu'elle luy passa deuant les yeux sans y donner aucune attainte, s'amusant à tirer vne quinte essence d'autres histoires, & laissant celle qui seruoit à l'edification des Roys & Princes souuerains. Ie repasseray sommairement ce que i'en ay leu. Vous trouuerez qu'Amulius Roy d'Albe fut tué par

tué par Romulus & Remus ses nepueux : Ro-
 mulus par les patrices & senateurs qu'il auoit
 instituez : Tarquin le vieil par deux pastres
 qui faisoient contenance de s'entrebatre: Ser- *Il discours*
 uius Tullus par Tarquin l'orgueilleux : & ce- *sur les pre-*
 stuy finalement expulsé de son Royaume, a- *miers Roys*
 uec toute sa famille sans esperance de regrés *de Rome,*
 par Iunius Brutus son cousin germain. Voila *qui paruin-*
 vn piteux fondement d'une si grande princi- *drent à*
 pauté. Mais qui considerera quels sont les iu- *leurs estats*
 gemens de Dieu, il verra que tous ces Princes *par malen-*
 estoient paruenus à leurs estats par scelerates- *gin.*
 se, ou que par la mesme voye ils s'estoyét vou-
 lu maintenir : & neantmoins que quelque sa-
 ge discours humain qu'ils eussét apporté pour
 s'y conseruer, Dieu en fin par l'iniustice des
 hommes exerça en eux sa iustice. Je commen-
 ceray par Amulius : à Numitor son frere aîné
 appartenoit l'estat d'Albe par vne prerogati-
 ue de son aage, toutes-fois Amulius luy osta le
 sceptre des mains luy conseruant seulement
 la vie, pour l'estimer homme de peu. Mais crai-
 gnant que sa posterité prit à l'aduenir argu-
 ment de remuer contre luy nouveau dessein, il
 tua toute la lignee masculine de Numitor ; &
 quant à Rhea sa fille, la feit rendre Nonnain
 voilee : estimant que le vœu de chasteté, où el-
 le entroit, & la seure & estroite garde en la-
 quelle elle seroit, luy osteroit, & l'enuie, & le
 moyen d'auoir enfans. Toutes-fois tout au re-
 bours de son intention, Rhea commet vn in-
 ceste par lequel elle eut d'une ventree deux
 enfans, ce furent Romulus & Remus. Dont

Amulius son oncle aduerti iouïe à ce coup-cy à quitte ou à double, & commande qu'ils fussent submergez. Celuy qui en eut la charge obeit, & non obeit tout ensemble. Parce qu'il les exposa à la misericorde du Tibre dans vne aulge. Et comme le ciel les preparoit à vne iuste vengeance du tort qui auoit esté fait à leur ayeul, leurs oncles, & leur mere, comme si le Tibre eust eu quelque sentiment, il eut pitié d'eux & les chassa à bord, encores leur falloit-il nourrisse pour les sustenter. Vne Loue naturellement impiteuse les allaite toutes-fois humainement de ses mammelles. En fin estans nourris entre les pastres, & ayans sceu leur condition, ils font vn amas de gens perdus & desesperez, & avec cest aide des-pouillent Amulius leur oncle tant de sa vie, que de son Royaume, auquel ils retablissent le bon Numitor leur ayeul en la ville d'Albe. Et quant à eux, vont fonder la ville de Rome avec leurs adherans où Romulus commença de regner. Voyez avec combien de meschancetez Amulius s'estoit pensé faire grand selon le sens humain, & toutes-fois en vn instant, lors qu'il pensoit estre plus assuré, il veit sa grandeur, & son assurance s'esuanouïr en fumee? Le semblable aduint il à Romulus, & sous mesmes gages. Car voyant que Remus son frere estoit vne espine à son pied, il le tua malheureusement sous vne querelle d'Alemant à fin d'oster ce corriual de sa pensee. Il s'estoit par ce moyen estably seul en sa Royauté, & ne voyoit plus qu'il y en eust aucun qui

luy peult faire teste. Vray qu'il n'auoit attainc au dessus de son intention. Par ce que nulle femme ne vouloit prendre alliance de mariage avec ces patrices qui estoient gens composez de toutes pieces, les vns bannis, les autres fuitifs de leur país pour la crainte du magistrat, comme ceux qui auoyent suiuy la fortune d'un ieune Prince desesperé. Parquoy pour fonder sa principauté de tout poinct il fait encores deux traits tres-meschans. Pour le premier il bastit vn temple qu'il dedie à vn Dieu imaginaire nommé Asille, pour seruir de retraite à tous les meschans, sans que l'on leur peust mal faire à l'aduenir, apres qu'ils y feroient entrez & rendus citoyens de Rome. Et afin de trouuer mariage aux siens, il fait puis apres publier par tous les enuiron de la ville qu'il vouloit faire ioüer des jeux magnifiques & solemnels, ausquels il conuia tous les peuples voisins, mesmes les Sabins par vne hospitalité qu'ils auoyent ensemble : lesquels s'y estans transportez avec leurs femmes, enfans & familles, à peine furent les jeux ouuerts, que les Romains se iettent pêle mesle au milieu des pauvres Dames Sabines, lesquelles ils se donnent en proye, & enleue chacun sa chacune qu'il espouse bon gré mal gré peres & meres. Si iamais infidelité fut commise, si iamais on viola le droit diuin & humain tout d'un coup, ce fut lors : aussi apporta cela plusieurs guerres entre le Sabin & Romain : pour ausquelles mettre fin, mesme par l'intercession des femmes, qui estoient possedees par

leurs nouveaux maris, fut faite vne conclusion generale de paix, par laquelle il fut aduisé que tout ainsi que par le lien & vnion de tels mariages les deux peuples se trouuoient estre incorporez & vnis ensemble, aussi viuroient-ils de là en auant sous la puissance vniede deux Roys. Et deslors de deux Republiques on en feit vne qui fut regie par l'entremise de Romulus Roy des Romains, & Tatius Roy des Sabins; vray que l'un & l'autre auoyent leur Senat separé, dont ils prenoient aduis, & puis par commune conference le rapportoyent ensemblement pour suiure ce qui seroit plus expedient. Cest establissement passa quelque temps par dissimulation & conuiuence de la part de Romulus, mais comme il estoit impatient de corruial; aussi donna il ordre de faire mourir Tatius, quoy que soit iamais il ne prit punition des meurtriers. Qui monstre assez qu'il y auoit consenty. Et depuis se voyât auoir attainct au sommet de ses desirs, commença deslors à empieter la tyrannie sur les patrices, & de les vilipender. Qui les occasionna en fin de le tuer. Ainsi vous voyez vne punition exercee encontre luy sur vne querelle nouuelle : mais à mon iugement proueneue d'une vraye iustice de Dieu, pour le chastier des meschâcetez qu'il auoit exercees pour regner, contre Remus, les Sabins, & Tatius. Ce que i'ay maintenant à vous escrire contient vne plus grande & longue chaisne de vengeance que Dieu permet, pour seruir d'exemple à tous Roys de ne gaigner leurs estats par scele-

rateffe. Tarquin le vieil eſtranger, homme riche & opulent, pour ſe garentir de l'enuie des ſiens quitta par le conſeil de Tanaquil ſa femme le pays d'Hettrurie où il reſidoit, & ſe vint habiter dedans Rome; où il ſceut ſi bien diſſimuler ſon naturel par beaux ſemblans, que non ſeulement il gaigna la bonne grace du Roy Ancus Marcius, mais qui plus eſt entra en opinion enuers luy d'une tresgrande preud'homme. Qui fut cauſe que mourant il luy recommanda ſon Royaume, & le createur de ſes enfans mineurs, eſtimant qu'il n'y auoit meilleur moyen de leur conſeruer ſon eſtat qu'en le deſpoſant eſ mains d'un ſi homme de bien. Mais il n'eut pas les yeux ſi toſt clos, que par ſourdes pratiques & menees il ſe fit proclamer Roy de Rome, tant par le peuple que le Senat. Ceſtuy ſçachant que par voyes indirectes il eſtoit paruenue à ceſte grandeur, eſtima que pour s'y conſeruer, il y deuoit apporter de l'artifice, crea cent autres Senateurs, pour eſtre de ſa faction; eſtimant qu'autant de nouuelles creatures de ſa main, luy ſeroient autant de ſupport contre les conſpirations & embuſches que l'on pourroit faire contre luy: il amuſe le peuple par diuerſité de jeux annuels qu'il introduiſit, donne police de ſeance en iceux à vns & autres magiſtrats pour les contenter, fait vne infinité d'ouurages publicques pour ſeruir d'amuſoir au peuple. Toutes-fois pour fin de la tragedie, apres auoir regné pluſieurs ans, les deux enfans d'Ancus Martius le font

assassiner par deux pastres, feignant deluy de-
 mander iustice d'une querelle qu'ils auoyent
 ensemble. Ni pour cela ne furent ils reestablis
 en l'ancienne dignité de leur pere: Car le ciel
 couuoit vne plus notable vengeance contre
 la memoire de Tarquin le vieil. Aussi n'estoit
 ce pas vne petite perfidie, d'auoir osté la cou-
 ronne aux pauures pupils qui luy auoyent esté
 donnez en depost, comme ceux que nous de-
 uons auoir en pareille, ainçois plus grande re-
 commandation que noz propres enfans, les-
 quels nous acquerons aux despens de nostre
 vegetatiue seulement, & ceux-cy sous vne
 reputation de preud'homme que nous auons
 acquise parmy le peuple. Tanaquil femme de
 Tarquin ayant dès sa ieunesse esté nourrie en
 la science de deuiner fort familiere aux He-
 truriens, imagina que Seruius Tullus estoit né
 pour estre grand Roy, ores qu'il fust né d'une
 femme esclauue, & qu'il fust vn enfant bastard,
 qui n'auoit cognoissance de son pere. Et ce
 d'autant qu'en son dormant on auoit veu re-
 luire vn grand feu sur son chef. Cela fut cau-
 se qu'elle mesme procura le mariage d'une sié-
 ne fille & de luy. Comme doncques Tarquin
 le vieil eut esté blecé & retiré par la Roynie sa
 fême en vne chambre où il mourut tost apres,
 ceste Dame sollicita à l'instant mesme Seruius
 son gendre de s'emparer des forces, & pour y
 apporter quelque fueille, donna à entendre au
 peuple que le Roy son mary estoit vif, & qu'il
 auoit commandé à son gendre de prendre la
 charge des affaires en main, pendant qu'il re-

uiendroit en conualeſcence. Ce qu'il fait, & ſi dextrement, que ſans attendre, ni l'autorité du peuple, ni du Senat, luy meſme par vne puiſſance abſoluë s'installa Roy. Ce qui n'auoit iamais eſté fait: & pour fonder à meilleures enſeignes ſon eſtat, d'un coſté il baille en mariages ſes deux filles à ſes deux beaux freres Tarquin & Aruns, d'un autre coſté apres auoir radoubé la premiere faute, & s'eſtre fait confirmer en ſa Royauté par le Senat & le peuple, il publie vne infinité de loix politiques, obtiét pluſieurs victoires contre les peuples eſtrangers, & regne quarante quatre ans. Toutesfois lors qu'il penſoit ſon eſtat eſtre cloüé à cloux de diamant, & que le long laps de temps euſt enſeuely ſous le cercueil d'oubliance la memoire du tort qu'il tenoit à ſes beaux freres & gendres, le temps ſuſcite ſa fille meſme, qui exhorte ſon mary Tarquin à recouurer l'eſtat ſur ſon pere, & de le tuer. Choe qu'il entreprit, & executa vigoureuſement, n'ayant autre inſtigateur, & promoteur de ceſte entrepriſe que ſa fille contre ſe pere: laquelle meſme voyant le corps de ſon pere mort ſur la place, paſſa avec ſon char deſſus luy. Voyez, ie vous prie, quelle eſt la piteuſe fin de ceſte hiſtoire. Tarquin le vieil homme nouuellement adopté dans Rome ſe fait couronner Roy. Seruius Tullus naturellement eſclaue, apres ſon decez obtient pareil tiltre. Ceſtuy là au deſaduantage de ſes pupilles: ceſtuy au preiudice des enfans meſmes de Tarquin, n'ayant autre plus

prompt conseil pour ce faire, que la mere mesme de ceux auxquels appartenoit en droicte ligne la couronne : &, qui est le comble de ceste miserable histoire, cestuy-là fut tué par deux pastres à l'instigation des enfans du Roy Martius: cestuy par son gendre à la suscitation de sa propre fille. Et vrayement voila l'execution d'un grand & celebre Arrest, qui doit enseigner à tout Prince de n'entrer point par meschanceté à vne principauté. Ce meurtrier Tarquin dernier regna depuis avec vne façon si estrange, qu'il fut surnommé l'Orgueilleux, desdaignant le conseil des Peres, tyrannisant à outrance le peuple, voire iusques à violer la femme d'un sien parent & Sénateur. Aussi Dieu permist pour closture de ce ieu, qu'il perdit entierement son Estat : sans esperance de ressource pour luy & les siens. Et ce mesme par le moyen de Iunius Brutus son cousin germain: lequel de la corruption d'une Monarchie bastit un Estat entremeslé de l'autorité des Potentats & du peuple. Qui a esté l'un des plus grands qui iamais ait esté au monde. En effect voila la fin des premiers Roys de Rome, qui voulurent ou paruenir ou se maintenir par sceleratesse en leurs Royautez. Au cōtraire, vous trouuerez un Numa, un Hostilius, un Martius auoir eu fins douces, calmes, & tranquilles, telle qu'auoyēt esté leurs dignitez, auxquelles ils estoient arriuez, & s'y estoient maintenus par les voyes ordinaires qui font regner les bons Roys. Pleust or' à Dieu que Machiavel au lieu de plusieurs autres discours, nous eust seruy

de ce premier mets, comme faict ce grand Tite Liue. Je croy que ceste seure leçon eust mieux vallu pour l'instructiō de nos Roys: que tout ce qu'il a deduit dedans ses trois liures: ou pour le moins cela luy eust seruy de bride pour ne faire point dans son Prince vn chapitre de la meschancetē. mais que m'amuse-ie à vous solenniser ces exemples? Je ne veux que le Machiauel mesmes pour le condāner. Les sages auteurs voulans bailler quelques instructions & memoires aux Roys de bien regner, leur presenterent des Roys preud'hommes & guerriers, pour leur seruir de miroüer & exemple. Ainsi Xenophon dressa sa Cyropédie sur le modelle du Roy Cyrus. Ainsi l'auteur de Marc Aurelle nous proposa ce grand Empereur, à fin que sur ce patron les autres Princes formassent leurs deportemens. Machiauel au contraire nous baille pour exemple d'vn tres-grand Prince, le plus meschant qui fut oncques, si vous croyez à tous ceux qui escriuirent de son temps apres sa mort: ce fut Cesar Borgia. Or au mesme chapitre où il raconte les fruiets que la sceleratesse apporte aux Princes (ie suis contrainct d'vser souuent de ce mot, comme estant celuy qu'il employe en ce lieu là) il recite l'histoire de Borgia, qui auoit entrepris durant vn soupper, faire mourir quelques Cardinaux, personages d'honneur, qui n'estoyent de sa faction, ny du Pape Alexandre son pere: & pour y paruenir auoit donné charge au sommelier de leur donner à boire du vin qui estoit en quelques bouteilles qu'il

*L'exemple
de Cesar
Borgia,
dont Ma-
chiauel
fait estat
entre les
Princes qui
se sont vou-
lus main-
tenir par
meschan-
ceté, con-
damne le
mesme
Machiauel*

auoit empoisonnees, estimant qu'ayant la fin de ceux-cy, il viendroît puis apres aisement à chef de son dessein, qui estoit de se faire Roy de la Toscane. Grand conseil (ce dit ce grand precepteur des Princes) mais il ne voit pas quelors que Borgia pensoit auoir attainé au dessus de son entreprise, Dieu dissipe en vn instant ses conseils, & veut que le sommelier mesprenant donne du vin empoisonné à Borgia & à son pere, qui en moururent quelque temps apres: & les autres designez par ceste malheureuse trahison à la mort s'en retournerent sains & sauues. Parlez à vn Machiaueliste, il vous dira que c'estoit vn braue projet bien tramé. Mais vn homme de bien rapportera sagement ceste mort à vne grande prouidence de Dieu, qui veut que les meschâs Princes prennent vne fin malheureuse. Nous sommes les iouïets des Roys, les Roys sont les iouïets de Dieu. Ils sont les procez au peuple: le peuple à eux au semblable par les benedictions ou maledictions qu'il leur donne selon leurs merites ou demerites: sur lesquels Dieu le grand Iuge de nous interpose puis apres ses parties. Tel Prince pense estre bien asseuré en sens humain, lequel à vn cil d'œil voit toutes ses opinions renuersees, & se trouue si malheureux que le plus grand heur qu'il ait, est de trouuer de l'eauë pour boire dedans le creux de sa main pour estancher sa soif, comme Darius Roy de Perse, apres la victoire d'Alexandre: ou bien de rencontrer homme qui le vueille massacrer, pour mettre fin à ses miseres: ce que le

*Dieu fait le
procez aux
Rois.*

cruel & impiteux neron ne peut trouuer apres auoir exercé toutes sortes de tyrannies contre son peuple. Je souhaiterois que tous ceux qui approchent les Princes eussent ces miroüiers deuant eux, pour les leur représenter, & non ce malheureux aütheur que ie voy estre chery & honoré presque de tous les courtizans, dont la condition est telle, que tout ainsi qu'ils sont nez pour estre esclaués, aussi ne projecttent-ils rien que de rendre les autres esclaués. Estimant que c'est vn grand secret de nourrir leurs maistres en ces propositions extrauagantes & miserables. Vous approuuez doncques l'auteur de l'Antimachiauel (direz-vous.) Il y a des extremités en luy, comme en l'autre. En ce qu'il se conformera à la Iustice, & au repos du bien public, ie seray volontiers des siens: Mais si par propositions erronees, il veut exciter à murmure les sujets encôtre leur souuerain magistrat, ie le condamneray tout à faict. A Dieu.

*A Monsieur Chandon Secretaire
du Roy.*



Le discours que ie vous escriuy dernièrement sur les vengeances que Dieu voulut estre exercees contre les premiers Roys de Rome, qui voulurent appuyer leur grandeur sur voyes extraordinaires & meschantes, m'en a remis vn autre en memoire, sur vne querelle qu'vn ie ne sçay quel courtizan me dressa ces iours passez en vostre présence, quand

Combien le Romain auoit l'esprit resolu à executer ce qu'il projecttoit.

*Mot inepte
qui s'est
aujour-
d'huy in-
fini en-
tre
les Cour-
tisans.*

il m'aduient d'appeller vn esprit Romain, celuy
quel'on appelle maintenant en Cour, homme
Determiné. Mais aduisez, ie vous prie, qui m'a
semonds à ceste metaphore. Ie n'ay iamais veu
histoire où i'aye veu l'esprit d'un homme si re-
solu au bien ou mal, comme du Romain. Ie
vous repasserois volontiers tous ces premiers
Roys, mais ce ne seroit qu'une redite. Tou-
tesfois, s'il vous plaist vous en ramenteuoir,
vous trouuerez que iamais resolution ne fut
telle en meschanceté, comme celle que la plus-
part d'eux eurent pour regner. Aussi s'il vous
plaist tourner le feuillet, vous les trouuerez
tout autant Determinez à bien faire (i'vseray
de ce mot avec nos Courtisans) lors que sous
la Dimocratie ils entreprindrent non seulemēt
la protection de leur liberté commune, mais
aussi de la discipline publique. En ceste façon
lisons-nous vne resolution admirable en Bru-
tus, quand apres auoir exterminé les Roys de
la ville, il iugea non seulement son fils à mort,
ains fut spectateur du supplice, pour auoir a-
uec quelques autres ieunes Gentils-hommes
Romains conspiré contre la Republique en fa-
ueur de Tarquin l'Orgueilleux. En ceste mes-
me façon veit-on vn Virginius tuer en pleine
place la fille innocente, Virginia, à fin qu'elle
ne fust violée par Appius Claudius: lequel abu-
sant de son autorité Decemvirale, exerçoit la
tyrannie dans Rome avec ses autres compa-
gnons. Quoy faisant tout ainsi que la mort de
Lucrece fut cause de l'extirpation de la tyran-
nie des Roys, aussi la mort de Virginia restablit

*Admira-
bles resolu-
tions des
Romains.*

*Deux a-
dulteres,
l'un commis
l'autre que
l'on vou-
loit com-
mettre, fu-
rent cause
de perdre
l'estat de
Rome à
ceux qui
le posse-
doient.*

ceste belle liberté, qui auoit esté emblee par
 l'authorité extraordinaire de ces nouueaux
 Decemvirs. C'est vne chose detestable deuant
 Dieu & deuant les hommes, qu'un enfant tue
 son pere, ou soit autheur de le tuer, ny que le
 pere tue son fils. Le premier fut executé par
 Seruia contre le Roy Seruius son pere, pour
 faire regner Tarquin son mary. Le second par
 Brutus & Virginius, pour la manutention de
 l'estat de la chose publique. Le premier fut
 abhominé de tous, par ce que l'occasion en e-
 stoit sinistre. Le second honoré & embrassé
 de chascun, d'autant que c'estoit pour vne fin
 honorable. Le semblable en aduint-il pour la
 conseruation de la discipline, en laquelle nous
 voyons vn Manlius auoir condamné son fils à
 mort, pour auoir esté si temeraire de combat-
 tre sans son commendement, ores qu'il eust eu
 tres-heureux succez & victoire de ses ennemis: *Combien la discipline publique fut en re-
commandation dās Rome.*
 mais pour la dangereuse consequence que ce
 pere rigoureux (mais tres-sage Capitaine)
 voyoit en pouuoir aduenir à l'estat, s'il eust
 passé par conuience tel faict. A fin ce pendāt
 que ie vous escoule sous silence, vn Horacius,
 vn Sceuola, vn Decius, qui de propos deliberé
 s'exposerent à vne mort volontaire, pour ga-
 rantir leur pays de l'estranger, n'estans
 pas les deux premiers de moindre merite
 & recommandation sans mourir, que le der-
 nier en mourant. Mille autres nous auons de
 ceste mesme impression. Et voila en peu de pa-
 roles pourquoy i'appelle vn esprit Romain ce-
 luy que le Courtizan du iourd'huy appelle

Determiné. Mot auquel ie ne trouue pas grãd fondement pour luy donner vogue, encores que ie le voye authorizé par les bouches de plusieurs gens de Cour, que ie n'establi ray iamais pour iuges du bien parler, combien que le commun peuple se persuade le contraire. A Dieu.

A Monsieur de la Croix du Mans.

*Il exhorte
le seigneur
de la Croix
du Mans,
qu'il se gar-
de d'estre
surpris par
les recom-
mandatiōs
d'vns &
autres qui
desireront
d'estre con-
chez, com-
me au-
theurs en
sa Biblio-
theque des
auteurs
de la Frãce.
Pierre Pas-
chal bom-
me qui se
faisoit va-
loir par les
plumes
d'autrui.*



Entends que bastissez vn liure qu'intitulez, La Bibliotheque, qui est vn Catalogue general de toutes sortes d'auteurs qui ont escrit en François, avec vn recit de leurs compositions, tant imprimees, qu'à imprimer. Oeuure certes laborieux, & digne de cely qui a beaucoup veu & leu. Mais auquel auez à vo^r garder de plusieurs embusches de ceux qui, pour ne pouuoir paradventure rien de soy, tascheront de s'aduantager en reputation, aux despens, non de leurs plumes, ains de la vostre. Car ne pensez pas que la folse de Pierre Paschal n'ait produit plusieurs reiettons. Quand ie vous dis Pierre Paschal, vous sçauiez ce que ie veux dire. Et neantmoins puis que ie suis maintenant de loisir, encores vous en feray- ie le cōpte par maniere de passe-téps. Pierre Paschal estoit vn Gascon, qui sur son premier aduenement se fit amy & compagnon de la plus-part des Poëtes de nom qui florifoyent sous le regne du Roy Henry second. Cestuy voyant tant de nobles esprits mettre la

main à l'œuvre, & qu'il luy eust esté mal feant au milieu d'eux de se faire, commença de nous repaistre de belles promesses. Se vantant de faire l'histoire de son temps, & pareillement le sommaire des vies des gens de marque qui lors estoient, à l'imitation de Paul Ioue. Sous ces faux gages, il sollicitoit impudemment vns & autres Poëtes de le trompeter par leurs escrits. Leur promettant vne pareille, & de les arranger entre ses Hommes illustres. Ses importunités & prières portèrent tel coup, qu'estant haut loué par Monsieur de Ronfard, & quelques autres, le bruit de son nom en vint iusques aux oreilles du Roy Henry. Ce n'est pas vn petit secret des affaires du monde, d'enuoyer vn bon bruit de nous, pour auant-coureur de nos actions. Le Roy au son de sa renommée le fit son Historiographe, aux gages de douze cens liures par an. Toutesfois apres son decez on ne trouua rien si froid que son estude. Car aussi, pour en dire le vray, il ne sçauoit parler ny Latin, ny François: & le peu de Latin qu'il redigeoit par escrit, estoit tiré piece à piece des Commentaires de Nizolius, pour dire qu'il estoit Cicéronié. De ce vous en puis-je assurer, cōme celuy qui l'ay veu de pres. Et qui est le plus beau de ce compte, c'est qu'au mariage de la Roïne d'Escoffe avecques le Roy Dauphin, il fit imprimer vne longue harangue fort mal bastie, dans laquelle il faisoit parler au Roy ceste Princesse fort ieune, quand elle arriua en la France, tout ainsi que si elle eust eu trente ans sur la teste. Et portoit le tiltre que ceste harangue

auoit esté extraicte du quatre ou cinquiesme liure de son Histoire, dont il n'auoit encores encommencé le premier. Celuy qui halena premierement son fard, sur ce grand & docte Adrian de Tournebu, personnage aussi aigu & violent en Satyres contre ceux qui le meritoient, comme doux en mœurs & conuersation avecques les gens d'honneur & de lettres. Lequelluy fit vne plaissante Epistre sous ceste intitulation. *Egotibi*, laquelle fut depuis mise en François par du Bellay, & à leur suite Ronfard qui l'auoit tant de fois célébré par ses escrits, chantant vne palinodie, fit vn Elogue Latin de luy, que ie traduisi en François, & ay encores entre mes broüillats. Je vous dirois volontiers que Guillaume Cretin fut presque de ceste mesme trempe, sous le regne du grand Roy François: Car ie le voy solennizé par Marrot, & quelques autres qui florirent de ce tēps là, comme grand Historiographe du Roy: & neantmoins nous nelisons rien de ses escrits. A quel propos tout cecy? Pour vous dire que soudain que l'on aura le vent de vostre liure, ie ne fais nulle doubte que ne soyez courtizé de plusieurs, à fin qu'y enchassiez leurs noms. Auez vous iamais leu les deux epistres de Ciceron & Pline, par lesquelles ils se recommandoyent à face ouuerte, cestuy-la à Luceius, cestuy-cy à Cornelius Tacitus, à fin d'auoir quel lieu dedās leurs histoires? Le semblable fera l'on en vostre endroit. Et neantmoins il me semble que ne deuez-vous laisser emporter à telles importunitéz. Les liures muets doiuent parler

*Guillaume
Cretin.*

parler pour ceux qui ont escrit. A tous autres il faut auoir l'aureille sourde. Tout ainsi comme l'on dit qu'il n'est point en la puissance d'un Roy de faire des Princes artificiels, par ce qu'ils se font tels dès leur naissance : aussi ne pouuez vous faire des auteurs, il faut qu'ils se facent d'eux mesmes. Et en cecy si ie vous pouuois seruir de quelques instructions, il me semble que deuez apporter double consideration à vostre entreprise: L'une pour ceux qui par cy deuant ont escrit, lesquels ont payé le tribut commun à nature: L'autre pour ceux qui sont viuans.

Quelle ordonnance doit tenir le sieur de la Croix dans son liure.

Quant aux premiers, vous en auez plusieurs qui ont fait des œuvres qui ne courent par les mains de tous, pour n'auoir iamais esté imprimées, ains sont és grandes Bibliothèques, ou en autres particulieres. Aufquels ie suis d'aduis que donniez leur place, comme aux autres.

Vous auez Monsieur Fauchet premier President aux monnoyes, personnage qui, sans fard & hypocrisie, s'estudie à ces vieilles recherches, lequel vous y pourra seruir d'un bon guide, comme celuy qui en son Recueil de l'origine de la langue & Poësie François a amassé les noms & sommaire des œuvres de cent vingt-sept Poëtes François, viuans au parauant l'an mil trois cens. Mais sur tout ie desire aussi que lors qu'en ferez estat, vous recognoissiez celuy qui vous aura soulagé de peine. Car en matiere de liures ie hay mortellement l'homme qui transforme son emprunt en larcin. Au regard des autres qui courent par les impressions, ie m'asseure tant de vostre suffisance, que

Monsieur Fauchet. docte homme en nostre siecle.

n'en oublierez vn tout seul : ſçachant que vous vous eſtes ſoigneuſement attaché à ceſte eſtude. Voila pour ce qui concerne les morts : & pour le regard des viuâs, ie ſouhaite que ſoyez vn peu plus retenu. Il y a des hommes fort doctes qui ne s'amuſent à recommander par eſcrit leurs nôms à la poſterité, encores qu'ils le peuſſent faire. Ie croy que ceux-là n'attendent de vous nul Elogue pour le ſujet que traictez. Quant aux autres, les aucuns ont eſcrit, & ſont leurs eſcrits publicz auſquels vous feriez tort & à vous, ſi vous n'en failiez honneſte commemoration. Et neantmoins encores y conuient-il apporter quelque attrempance : car pour auoir fait courir quelque chanſon, ſonnet, ou epigramme, cela ne me ſemble digne d'en faire grand compte, ſ'il n'eſtoit ſuperlatif en ſon eſpece. Par ce qu'il y a bien difference entre bien faire vne epigramme ou vn liure : & toutesfois il peut aduenir qu'un epigramme bien fait, tel que celui de Vitalis pour la ville de Rome, ſe parangonnera à vn liure. Au demeurant quant à ceux qui ſe vantent auoir fait des liures qu'ils gardent dans leurs maiſons, ou qui promettent d'en faire, ie loüe l'intention des premiers qui veulent ſoumettre leurs œures à leur cenſure de neuf ans. Et pour le regard des ſeconds, nous deuons leur ſçaũoir bõ gré de bien vouloir à leur patrie : Mais d'autant qu'ils ne me ſemblent en l'un & l'autre de ces cas eſtre auteurs que'n herbe, & non en gerbe : certes ſi vous les y mettez, ie les coucheray au chapitre (quel'on appelle en la chambre

des Comptes) de Reprise & deniers comptez non receus. Je seray tousiours de l'aduis de Martial, quand il dit:

Non scribit, cuius carmina nemo legit.

Aussi n'estime-ie nul homme deuoir estre mis au calendrier des auteurs, sinon pour le regard des liures qu'il aura exposez en lumiere.

Quand ie vous en parle en ceste façon, ie ne me pardonne à moy mesme. I'auois au premier de mes Recherches de la France promis six liures, dont ie n'ay fait imprimer que les deux premiers. I'ay les quatre autres sous ma clef, que

Les six liures des Recherches de la France.

ie communique particulièrement à tous mes amis, qui me font cest honneur de me visiter.

Cependant puis que ie leur ay ordonné vn silence, pour quelque raison qui m'induit à ce faire, aussi ne seray-ie iamais marry que vous n'en faciez d'estat. Je ne veux pas seulement

que vous croyez que ie les aye faits, pour la consequence, & afin que ne soyez trompé des autres qui vous pourroyent dire le semblable

de leurs compositions, qui se tourneroyent apres en fumee. Brief si avec ceux qui ont escrit, vous enregistrez les autres qui peuuent

ou qui promettent d'escire, & ceux qui se pourront vâter auoir de beaux & grands subjets par deuers eux, vous trouuerez par vostre

liure, qu'il y a auourd'huy plus d'auteurs vians par la France, qu'il n'y eut oncques par le passé. Qui seroit vne chose du tout inepte & ridicule.

C'est pourquoy vous y deuez apporter vne grande circonspection. Autrement ie seray bien empesché de iuger si vous leur ferez

plus de tort en les inferant dans vostre liure, ou eux à vous. Et crains qu'en leur conscience, ils ne se moquent de vous ou ne pensent estre moquez par vous. D'auantage prenez garde qu'en voulant gratifier à ceux qui ne le meriteront pas, ne faciez tort aux autres qui seront de quelque merite. Il y a autant & plus de faute de conferer aux indignes les offices ou benefices, comme d'en frustrer ceux qui en sont dignes. Je suis seur qu'y apporterez telle prudence que l'on scauroit desirer de vous. Si le faites vostre Bibliotheque en sera moins enflée, mais plus solide: & i'aimeray tousiours mieux vn homme fort & nerueux, que boursoufflé de gresse. Je vous escriis cecy comme à celuy que i'aime, & desire estre honoré. Qui me fait penser que prendrez cest aduertissement de bonne part. A Dieu.

*A Monsieur Mornac, Aduocat au
Parlement de Paris.*

*Combien
les Ro-
mains ou-
blierent
en la guer-
re que les
Gaulois
leur firent
sous la con-
duite de
Brennus,
& comme
depuis ils*



E ne vous passeray iamais condamnation que la guerre que firent les Gaulois aux Romains lors qu'ils prindrent la ville de Rome, fut telle qu'ils la baptiserent, ie veux dire vn tumulte Gaulois, pour tirer ce mot à nostre desauantage, & faire croire que ce fut vn estourbillon sans discours. Si le mot Latin de *Tumultus* est composé de *Timor* & *multus*, comme leurs Gramairiens nous enseignent, on le pouuoit sous meilleurs gages appeller Tumulte Romain. Car iamais il n'y eut

guerre en laquelle les Romains se trouuerent si es pérdus , & où ils ayent perdu tout à vn coup tant de cœur, de conseil & de reputation, comme en ceste-cy, soit que vous consideriez le commencement, progrès, ou la fin. Au contraire il ne se trouuera point entreprise plus gaillarde, ni plus sagement executée que celle de Brennus, sous la conduite duquel les Gaulois traueserent les monts pour faire nouvelles conquestes. C'estoit vne coutume familiere aux nostres quand ils se trouuoient trop abonder en peuples d'en descharger le país, & prendre leur vol la part où ils pensoyēt y auoir plus de moyen de cōquister. Les Clusins au país d'Italie possedoyent vn grand terroir dont ils n'en cultiuoyent que la moitié, laissant le reste en landes. Les Gaulois de ce aduisez prennent leur route celle part. Dont les Clusins aduertis, appellent à leur secours les Romains, comme leurs confederes, lesquels enuoyerent trois Gentil-hommes de Rome de la Famille des Fabiens pour s'informer quel estoit le motif de leur venue. Ausquels les Gaulois firent responce, qu'ils demandoient seulement le peu de terres, dont les Clusins auoyent trop. Et comme ces ambassadeurs eussent voulu par vnes raisons leur faire entendre que ce n'estoit la raison d'occuper le bien d'autrui, encores qu'il luy fut oiseux & inutile, les Gaulois d'vne responce gaillarde leur respondirent, que le droit gisoit à la pointe de leurs espees. Chose dont les Romains irritez mettent à l'impourueu

*cascherent
de courir
leurs fau-
ses par
leurs Hi-
storiogra-
phes.*

*Colonies
qui estoient
enuoyees
par les
Gaulois à
la cōqueste
de nou-
ueaux païs*

la main aux armes, & en cest estour tuent l'un des capitaines Gaulois. Que le Romain n'eust en cecy fait vn tour de sot, il n'en faut faire nulle doubte : Aussi leurs Historiographes mesme ne peuuent excuser ceste faute, qu'eux venans en qualité d'Ambassades, ils offensassent ceux avec lesquels ils capituloyent. Et quant à l'entreprise des Gaulois contre les Clusins, ie ne la trouue pas moins iuste, que celle des Romains, lesquels faisans semblant de prendre le fait de leurs alliez en protection, apres les auoir defendus, les asservissoient eux mesmes petit à petit sous leur seigneurie & domination. Mais pour ne m'essloigner de mon but, l'iniure qui auoit esté faite aux Gaulois estoit grande, & telle que tout ainsi que l'un de leurs chefs auoit esté assassiné à l'impourueu, aussi pouuoient-ils à la chaude-cole rendre la pareille aux Romains, toutes-fois par commune deliberation il fut aduisé d'enuoyer ambassades à Rome pour demander reparation de l'iniure qui leur auoit esté faicte. Toutes-fois les Romains non seulement mirent à nonchaloir ceste ambassade, ains firent capitaines generaux de leur armee, les trois qui auoyent commis la faute. Icy vous desirerez & iustice, & conseil aux Romains : Iustice, de n'auoir réparé le tort : Conseil d'auoir commis leur armee à ceux dont ils auoyent ia esprouué vne insolente temerité. Mesmes que les opposans aux Gaulois, c'estoit leur donner occasion de n'estaindre le feu qui estoit allumé dedans leurs poitrines. Les Romains en ce

Les Romains faignant de prendre en main le fait de leurs allies, s'en faisoient maistre

temps-là aux moindres rumeurs de guerres qui se presentoyent encontre eux, esliſſoyent les plus dignes personnages de leur Republique en l'Eſtat de Dictateur, auxquels ils donnoyent vne puissance abſoluë pour le repos commun de l'Eſtat. En ceſte cy ils ſe trouuerent ſi eſgarez de leur bon ſens, qu'ils donnerent la charge de ceſte grande guerre, qui leur tomboit ſur les bras, à ces trois Gentils-hommes petulans, & qui pour premier trait de leurs deportemens auoyent fait vne demonſtration tres-certaine que l'on ne deuoit rien eſperer de bon de leur part. Comme auſſi le ſuccez les en rendit ſages: par ce que les deux armées venans à ſe ioindre, les Romains ſe trouuerent dès le premier abord ſurpris d'une telle frayeur que preſque ſans coup ferir ils ſe meirent d'eux meſmes à vauderoute, choiſiſſans pour lieu de plus ſeure retraite non la ville de Rome, pour y apporter les nouuelles de leur deſaite, ains celle des Veyens qu'ils auoyent peu auparauât conquiſe. Tellement que les Gaulois par leur arriuee es enuiron de la ville de Rome en furent preſque les premiers meſſagers. Qui redoubla encores vne telle crainte au Senat & autres citoyens, qu'ils delibérerent ouürir les portes à leur ennemy, & mettre la ieuneſſe dâs le Capitole avec les reliques de leurs dieux, leurs femmes, & enfans: & quant aux plus vieux reſolurent de demeurer ſur le ſueil de leurs portes, avec leurs habits de parade, pour receuoir la vie ou la mort telle qui leur

seroit octroyee par les nostres. Les Gaulois esmerueillez du peu de deuoir que l'on apportoit à la defense de la ville, mesmes voyans les portes leur estre ouuertes, douterent trois & quatre fois d'entrer: & ce avec vne sagesse bien grande, craignans que ce fust pour les allecher, & que dans l'enclos de la ville on leur eust dressé quelque embuche: toutes fois apres auoir esté esclarcis de la verité de ce qui estoit, ils y entrèrent: & pour dire le vray en prenant la ville, ils y entrèrent en triomphe. Car c'estoit vrayement triompher, de prendre vne telle & si ample cité sans perdre vn tout seul des leurs, & mesmes que les seigneurs se rendoyent à la misericorde de nous avec leurs habillemens signalez. Le malheur voulut toutes-fois qu'un soldat voyant vn vieux Gentil-homme Romain assis sur son huis avec vn baston & sa longue barbe, luy ayant mis doucement la main à la barbe comme le voulant flater (car ainsi le recite l'histoire) le Romain tirant cela à iniure le frappa de son baston, dont le Gaulois indigné tua l'autre: & de là, comme vn feu de paille de peu s'espand à vn instant bien loing, aussi commença tout le demeurant de l'armee à s'eschauffer, & de iouer des cousteaux: faisant passer en moins de rien par le fil de l'espee tous ceux qu'ils trouuerent en place. Discourez encores sur ce point, iamais crainte ne fut si sotté que celle là d'abandonner leur ville à la mercy de celuy qui estoit enflé d'une nouvelle victoire, & qu'ils auoyent deux fois irrité; l'une par l'outrage

qu'il auoit receu des Ambassadeurs de Rome, l'autre pour n'en auoir faict, non seulement la punition exemplaire, mais gratifié les delinquans de l'enseigne collonnelle de leur armee. Et neantmoins toutes choses se passoyent par douceur sans la temerité du vieillard, qui pour defendre sa barbe, alluma vn feu d'as nostre ost, luy qui d'ailleurs n'auoit osé prendre les armes pour la defense de sa patrie. Passons plus outre & venôs au Capitole, dans lequel ils auoyent enclostous leurs plus precieux ioyaux, mesmes la fleur de leur noblesse: encores faillit-il d'estre surpris de nuict par les nostres, n'eust esté que au bruit des Oyes & battement de leurs ailles, les Romains furent resueillez. Et vrayement falloit bien qu'ils eussent les sens assoupis, voire qu'ils fussent oysons, veu qu'ayant esté leur armee mise en route, leur ville prise & sacquee, leur ennemy au pied de leur roque, ils furent resueillez par des Oyes. En fin le plus beau fut de renvoyer sur vn pont d'or ceux qui estoient arriuez sur vn pont de fer. C'est pourquoy on brasse vne paix avec le gaulois, laquelle estant concludë & arrestee comme l'on comptoit les deniers, Camille banny prenant qualité de Dictateur leur donne à dos & les desconfit. Ceste victoire ne peut estre recitee qu'à la honte & confusion des Romains. Qu'au milieu d'une paix iuree, vn homme banny de la ville, soit aduoué de courre contre celuy qui auoit mis les armes bas. Et neantmoins ie ne sçay qu'elle fut ceste victoire. Par ce que quelque palliation & hypocrisie dont le Romain

masque ceste histoire, la rongnure de l'armee
 des Gaulois fut telle, qu'ayant receu partie de
 ce qui luy estoit promis, ils se feirent voye au
 trauers del'Italie, & delà percerent iusques à
 la Grece, se faisans croire par tout où ils pas-
 soyent, iusques à ce qu'en fin ils establirent leur
 demeure en la Natolie, qui fut appelée d'un
 mot mi-party Gallogrece. Je ne trouue donc-
 ques point guerre plus heureusement, ny plus
 dextremét conduite, que celle que feirent lors
 les Gaulois. Ny guerre plus sinistrement,
 malheureusement & honteusement maniee
 que celle de la part des Romains, ny où ils
 apportèrent iamais tant de crainte & frayeur,
 qui leur feit perdre l'entendement au besoin.
 Frayeur qui en cest endroict leur feit compa-
 gnie iusques au dernier soupir de la Republi-
 que. Car soudain qu'ils estoient aduertis de la
 descente des Gaulois en Italie, encor que ce ne
 fust qu'un faux bruiet, toutes-fois chacun cou-
 roit lors aux armes sans exception de person-
 nes. Vray que comme ils estoient industrieux
 à deprimer nos victoires, pour donner lustre
 aux leurs, ils appellerét telles descètes, *Tumul-
 tus Gallicos*, mot certainement fort malpropre,
 n'estoit qu'ils voulussent dire que telles descen-
 tes Gauloises, *Iniciebant in animos eorum timores
 multos*. Et en effect voila ce que j'auois à vous
 en mander : sur quoy ie vous prie m'escrire ce
 qu'en estimerez apres auoir leu la presente. A
 Dieu.

Combien
 les Ro-
 mains re-
 doutoyent
 la descente
 des Gau-
 lois en Ita-
 lie.

*A Monsieur Sene seigneur du Pré, President au
Siege Presidial de Melun.*

NE pensez pas que ie sois à moy, ie suis voué à mes vendanges, mais non telles que les communes, dont ie laisse le mesnagemēt à ma femme. Depuis que ie suis arriué en ma maison du Chastelet, ie me suis confiné en ma chambre, avec vn contentement plus grand de la cueillette que ie fais que de la pleine vinee que ie voy estre en ce pais. C'est pourquoy vous aurez grande iurisdiction sur moy si vous m'en pouuez distraire. Toutes-fois estant dans vostre ressort, ie serois vn vray contumax si ie ne comparoissois à l'assignation que me dōnez en vostre maison du Pré. Moy-mesme sans sommation deliberois de m'y trouuer. Mais vous receurez s'il vous plaist pour ce iourd'hui mon exoine, puis que voulez auoir mary, femme & enfans tout ensemble. Ma femme n'a encores faict qu'une moitié de son mesnage : ses vins sont aux cuues sur le point d'estre pressurez, les miens cuuent dans ma teste : ie crains seulement que ie ne m'en enyure, tant est le plaisir doux que ie prends à nourrir icy mes penſees, dont ie vous feray plus amplement part à nostre premiere veuë. A Dieu.

*Il se gausse
avec Mon-
sieur le
President
de Melun
qui l'auoit
conuie à
diner en sa
maison du
Pré.*

A Monsieur de

*Il conseille
à un sça-
uât homme
de ce temps
de n'escrire
point con-
tre vn au-
tre qui a-
uoit mis en
lumiere v-
ne histoire
qu'il ne
trouuoit
vraye.*

*Que c'est
vne chose
pedâtesque
d'escrire
par liures
expres con-
tre les au-
tres d'au-
truy.*

Ayleu ie ne sçay combien de fueillets du
liure qu'avez encommencé contre celuy
qui a mis fraischement en lumiere l'histoire de

& l'ay leu de tant plus ententiu-
ement que m'avez faict cest honneur de me l'é-
uoyer pour vous en dire mô aduis. En vn mot:

Ie le trouue beau en ses membres, ie le trouue
laid en son tout. Voila vn enigme ce semble.

Rien moins. Quand iel'ay leu par celle à par-
celle, il n'y a rien qui ne soit escrit doctement,
nettement, religieusement, & selon la foy hi-
storiale, ainsi que vous faites toutes choses. Car
si i'ay quelque sentiment aux anciennetez de la

France, comme quelques-vns me le font ac-
croire, ie vous donneray ce nom d'auoir au-

tant bien entendu que nul autre, ce qui appar-
tient à nostre histoire; ie ne veux pas dire mieux

pour n'exciter aucune enuie, & contre vous, &
contre moy. Mais quand ie viens à l'œconomie

generale de vostre nouveau sujet, ie vous ay
en telle reputation, que cela ne me semble di-

gne de vous. Sçauiez vous pourquoy? I'estime
que nous deuons laisser prendre le vol aux

plumes d'autrui tel que le temps leur donne-
ra, sans nous heurter contre les auteurs. Bien

les pouuons nous aduertir amiablement par
lettres de ce qu'il nous semble (combien que

ne les cognoissions de face) pour vn mutuel
trafic & commerce que les nobles esprits ont

del'vn à l'autre: nous pouuons encores les des-

dire modestement par nos œuvres quand l'occasion se presente: Mais de le faire par vn guet apens ie veux dire par liure à ce expressement dedié, ie l'estime vn assassinat. Monsieur Vignier m'a faict cest honneur, ne me cognoissant que par mes liures, de m'alleguer en quelques endroits de son histoire de France, & en quelques autres il m'a desdit; signamment au chapitre où il parle des Bretons. Autant en a faict Monsieur Pitou en son traicté des Comtes de Champagne, où il faict plus honorable mention de moy que ie ne merite, & neantmoins sans me nommer il est de contraire opinion à la mienne, tant pour l'institution de nos Pairs, que de nos Baillifs. Et ie vous puis dire que ie ne me sens pas moins satisfait d'auoir esté repris en ceste façon, que quand i'ay esté hautement loué d'eux. Car en ce faisant nous tous contribuons à vne bonne volonté, qui est de profiter aux nostres. Voire quand il seroit aduenu que par liure expres on se seroit voulu formaliser contre mes Recherches, encores n'y vouldroy- ie respondre. Il faut laisser telles manieres de faire à ceux, qui habitez en la pouldriere des escoles, nourrissent vne ambition pedantelque, ou aux autres, qui n'ayans autre object que les Cohues, se repaissent de demandes, defenses, repliques, & dupliques. La posterité nous lisant sera Iuge competant de nos œuvres, sans que nous forcions les iugemens des vns ny des autres. Quant à celuy qui a faict ceste nouuelle histoire, on ne luy peut oster ce nom de docte, comme celuy qui est versé en

plusieurs liures anciens: mais aussi ne peut-on dire qu'il ne soit aucunement partial en ce qui regarde l'honneur & exaltation de son pais. C'est vn vice qui est fort familier à chacū, quād il est question de parler des siens. Ce pendant ie suis d'aduis, si trouuez quelque chose en luy ou à redire, où desdire, que vous l'en aduertissiez fraternellement par lettres: m'assurant qu'estant nourry aux bons liures, non seulement il ne le prendra de mauuaise part, ains vous en remerciera liberalement. Autrement ie crain, si vous passez outre, que n'apprestiez entre vous deux la farce de Clement Marot & Sagon. A Dieu.

A Monsieur Seue Docteur en Medecine demeurant à Melun.

Il décrit à Monsieur Seue Medecin quel est son naturel, à fin que sur ice luy il aduise quelle Medecine il luy pourra ordonner.

M'Estant par expres retiré pendant les vacations de la ville de Paris en ma maison du Chastelet, en deliberation de trouuer quelque relasche aux flots & reflots d'affaires qui nous enuironnent au Palais, apres m'estre reconcilié neuf ou dix iours auec mes liures, ie me suis trouué assailly d'un flux de ventre fort aigu, que ie n'oze encores appeller dysenterie: Mal que ie croy m'estre aduenu d'une crudité d'estomach. N'y ayant eu iour que mes papiers nem'ayent possédé l'espace de huiet ou neuf heures, mesme soudain apres le past, sans auoir esgard à mon aage, ny par consequent à ma santé. L'humeur est acre & picquante, & pour ceste cause pec-

câte, qui exerce en moy de grandes & extraordinaires espraintes. Toutesfois ie me sens, graces à Dieu, sans fieur & inquietude de mēbres, qui me fait esperer que ie n'auray que le mal present, & non pis. Mais par ce que vostre medecine nous enseigne que les dissenteries *que ab atra bile fluunt, lethales sunt*, & que ie ne sçay bōnement de quelle fontaine & source me peut prouenir ce malicy, ie recognoistray franchement qu'au milieu de mon esperance ie nourry vne crainte. Cela me faict vous enuoyer ce porteur pour auoir de vous quelque ordonnance, & ensemble que me prescriuiez le regime que ie dois tenir, à fin que ce mal ne prouigne. I'ay vne apprehension prompte & vifue, & pour ceste cause ie suis fort facile à esmouuoir. Ioint que i'abhorre naturellement les medicamens, voire que la seule apprehension opere quelquefois en moy, autant qu'aux autres la prise. Vous aduiserez, s'il vous plaist, d'y apporter de vostre art, selō le sujet que ie vous presente. Ie me fusse volontiers de moy-mesme ordonné vne reubarbe, que nous apprenons dans vos liures, auoir vne vertu restrai gnante, & neantmoins expulsive des malignes humeurs : mais tout ainsi que nos loix ciuiles nous prohibent d'estre Iuges & parties en nos causes: aussi les vostres de Medecine defendent de n'estre le Medecin & le malade tout ensemble. A Dieu.

*A Monsieur du Port seigneur de Rozières,
Conseiller au siege Presidial
d'Angoulmois.*

*Il raconte
des morts
de quelques
seigneurs
de robbe.
longue, qui
aduindrent
en l'ā 1584*

Lest ainsi comme ie vous ay escrit: ceste
annee est vrayement de bissexte, & lu-
ctueuse pour les gens de nostre robbe, s'estant
liguee avec la mort contre les plus signalez.
Nous l'auons cogneu par effect en la persō-
ne de ce grand Chancelier de France René de
Virague, en celle de cest autre grand person-
nage Paul de Foix Ambassadeur pour le Roy
à Rome, & en ces deux celebres Medecins de
nostre ville le Grand & Pietre. Mais sur tout
elle s'est ahcurtee encontre nostre Parlement,
dont elle nous a raüy ce braue President de Pi-
brac, & six Conseillers de la grand Chambre,
du Puis, le Sueur, Vignole, Anjorant, Viole,
& du Val. Je laisse le seigneur de Villemor des
enquestes. Cela me remet en memoire l'an-
nee cinq cens lvj. où nous veismes pareil raua-
ge. En laquelle nous perdismes deux vertueux
Presidens, Meigret, & Lignery, trois grands
Conseillers Potier, Tiraqueau, Alligret; au
Chastellet Aubery Lieutenant ciuil; au college
des Aduocats, ces deux doctes hommes Troüil-
lart & Boucherat le ieune: entre les Theolo-
giens, ce grand Predicateur Picart, honneur
de la faculté de Theologie: entre les Medecins
Burgensis, qui par quarante ans & plus auoit
tenu le lieu de premier Medecin, tant du grand

*En l'annee
cinq cens
lvj. plu-
sieurs gens
de marque
moururent.*

Roy

Roy François, que du Roy Henry son fils: & finalement entre les Professeurs du Roy, maignen, homme des premiers de son temps, tant en Medécine, que Mathématique. Voila vne piteuse obseruation que ie vous rameine en memoire. Le commencement de ceste lettre vous sera vn peu fascheux, mais la fin en sera plus belle. L'on doit deux iournees aux Conseillers de la Cour: l'vne à leur entree pour cognoistre de leurs sens & suffisances: l'autre à l'issue pour semondre la Cour au conuoy. Et tout ainsi qu'aux tournois solennels il y a ordinairement deux ou trois Cheualiers qui ouurent le pas à tous venans, aussi en ce dernier acte y a-il l'vn des Presidens, lequel assisté des parens & amis fait en chasque Chambre diuerses harangues dediees à l'honneur & commemoration du defunct. Et pour general refrain les conuie de se trouuer aux obseques. Là à bien assailly, bien defendu: Par ce que chasque President respond avec telle parade dont il s'est peu aduiser. Il seroit impossible de vous dire avec quelle dexterité d'esprit, avec quel flux de doctrine, Monsieur le premier President de Harlay a contenté tous les escoutans, combien de belles fleurs il a espandu pour ces sept. mais par special pour monsieur de Pibrac pour lequel il prit vn sujet fort à propos, tant sur la facilité que felicité (ce sont les mots dont il vsa) de sō esprit, de ses mœurs, & de son bien dire. Combien il loüa hautement en Monsieur d'Aigremont son labeur conioinct avec vne preud' hommie, industrie, & iugement

Des harangues mortuaires que l'on fait au Parlement lors qu'un Conseiller est decedé.

Harangues de Monsieur le premier President en la commemoration des seigneurs qui estoient morts.

*Harangue
de Mon-
sieur le pre-
mier Pre-
sident, pour
Monsieur
du Val.*

admirable, luy donnant vne encyclopedie de toutes belles choses dont les autres relui-
soyent diuersement par parcelles. Mais en
l'Eloge du vij. qui fut Monsieur du Val, il se
vainquit soy-mesmes au iugement de ceux qui
l'oüirent. Cestuy estoit le septiesme dela grãd
Chambre qui estoit mort, & auoit suiuy de
quelques iours Monsieur d'Aigremont. Il ra-
menteut les sept nobles citoyens que les Athe-
niens deuoyent tous les ans au Roy Minos,
pour le meurdre commis en son fils Andro-
gee, lesquels on exposoit au Minotaure dans
le labyrinthe. Que ceste annee nous auõs payé
de tribut à la mort, sept des premiers Conseil-
lers de la Cour: Que la mort des Atheniens e-
stoit preparee dãs vn labyrinthe inextricable,
que celle de ceux-cy prouenoit des secrets de
Dieu qui sont du tout inexplicables. Et apres
plusieurs beaux discours il prioit Dieu que
tout ainsi qu'en la fabrique de ce grand Vni-
uers il s'estoit reposé le septiesme iour, aussi
que son plaisir fust de s'estancher en ce septies-
me Conseiller. La closture fut encores belle,
en ce qu'il rencontra ingenieusement sur le
nom de du Val. Disant que s'il luy estoit per-
mis en celuctueux sujet mesler quelque cho-
se dela Poësie ancienne, il s'asseuroit que du
Val estoit au val Elisien, que là il seroit accueil-
ly par le seigneur Viole, tout ainsi qu'Ouide
promettoit le semblable à Tibulle qui estoit
decédé quelque temps apres le docte Catul-
le:

Sit amen è nobis aliquid nisi nomen & umbra

Restat, in Elisia valle Tibullus erit.


Obuius huic venies hedera, iuuenilia cinctus

Tempora, cum Caluo, docte Catulle, tuo.

Je vous écris par exprestous les plus hardis traits de ceste belle harangue, laquelle ayant esté solennisee par les nostres dás nostre Palais, merite d'estre sceuë par vous en vostre pais d'Angoulmois. Tous ceux que j'ay cy dessus *Que leste s.* nommez, estoient gens d'honneur, qui mer- *rangues fu-* toient vne commemoration honorable de *nebres fat-* leur vie. Mais à la mienne volonté, que lais- *tes en l'hô-* sant toutes ces fleurettes & flateries en arriere, *neur de* l'on vst de nos Conseillers tout en la mesme *ceux qui* façon que l'on faisoit des Roys d'Egypte, les- *ne l'ont* quels on exposoit apres leur mort au public, *merité,* & permettoit-on au peuple d'honorer ou ac- *perdent le* cuser leur memoire selon leurs merites ou de- *Palais.* merites. Autrefois fit-on presque le semblable *Sobriquets* en France, où nous voyons que l'ancienneté *que nos an-* donna tels epithetes à nos Roys qu'auoit esté *ciens don-* le cours de leurs vies : iusques à en appeller *noient à* l'un *nos Roys,* *s'ils auoient* *mal fait* *durant* *leurs vies.* l'un *Fait-neant,* l'autre le Simple. Qui n'estoit pas vne petite bride pour les contenir dans les bornes de leur deuoir. Ciceron, & apres luy Tite-Liue, disoyent que les flateries & mensonges que l'on auoit introduit és harangues funebres des grands, auoit fait esgarer la plus grande partie de la verité historique de la Republique de Rome. Certes ce seroit vn grand esperon à tous Conseillers pour bien faire, s'ils auoyent ceste opinion qu'apres leurs decez on ne les espargneroit non plus à tromper leurs vices, qu'à solenniser leurs vertus.

Ceseroit vrayement les exposer tous nuds au public apres leur mort. Il n'y eut rien (disent les anciens) qui empescha les morts volontaires des vierges Milesiennes, que la loy par laquelle il fut ordonné que celle qui se seroit tuee, seroit monstree toute nuë au peuple : & la seule apprehension qu'elles eurent de ne decouvrir apres leurs decez leurs parties honteuses, fut cause que nulle de là en auant ne fut homicide de soy-mesme. Au demeurant estàs aujourd'huy les bons & mauuais louëz indifferemment, & presque d'une balance, c'est apprendre aux viuans d'estre indifferemment & d'une mesme balance aussi mauuais, comme bons. A Dieu.

*A Monsieur Sene seigneur du Pré, President au
siège Presidial de Melun.*

Il s'esgaye avec le Pre-
sident de
Melun, &
le sermond
à disner.
Ceste lettre
serapporte
à une pre-
cedente où
il auoit use
des termes
de pratti-
que.
En matie-
re de duels
à qui ap-

 ne faut plus que nous vfiôs de ces re-
mes, d'assignation, sommation, com-
parution, contumace, exoine. Quant à moy ie
veux que sçachiez que depuis mes dernieres, ie
me suis fait nouueau guerrier : mais sça' vous
quel ? Vn Fierrabras, vn Rodomont, vn tail-
lant, fendant, mangeur de charrettes ferrees,
duquel vous receurez la presente, non comme
vne lettre missiue, ains comme vn cartel de de-
fy, de la part de celuy qui vous veut combatre
à outrance. Et par ce qu'à moy appartient le
choix du champ, comme assaillant : & à vous
celuy des armes, ie vous aduise que me trouue-
rez tout prest Lundy prochain au village du

Chastellet. Où j'auray pour mes confidens les seigneurs de Bobigny & de Valence, qui delibereront resolument me seconder en ceste querelle. Aduisez de ne faillir à vous y trouuer, & d'amener qui vous plaira à vostre aide. Le pas sera ouuert à tous. Le meurdre ne sera petit. Car il y a ja vn grand abatis, mais c'est de perdreaux, leuraux, lapereaux, coqs d'Inde, chapons, pigeons & poulets, dont la table sera iôchee. Je ne la vous feray plus longue, estimât que telles affaires ne gisent pastât en vne piaffe de paroles, qu'en vne prompte & visue execution. Les mains commencent de me demanger, & n'attends plus que le cry du herault; Laissez aller les vaillans combatans. Assuré qu'il n'y a celuy de nous qui ne iouë fort bien des cousteaux, quand ce viendra au fait & au ioindre. A Dieu.

*partient le
choix du
champ &
des armes.*

A Monsieur du Port seigneur des Roziers, Conseiller au siege Presidial d'Angoulmois.

L est ainsi comme le dictes, l'amour de nostre patrie ne nous sollicite point tant d'un retour, quand nous en sommes esloignez, comme la reueuë de nos bons amis. Et quelque chose que l'on vueille dire d'Ulixé, i'estime que le plus grand esperon qu'il eust pour retourner en sa maison, n'estoit point tant pour le desir qu'il eut de reuoir son pais, que sa femme & son fils, pour vne amitié viscerale qu'il auoit en eux. Vous sçaez les an-

*Que l'a-
mour de
nostre pais
ne nous re-
tient point
tant que
des nostres.*

Tout le
monde sert
de país aux
sages.

ciennes rencontres de tous ces grands Philosophes: de Socrates, quand il respondit qu'il estoit du monde: de Diogene le Cynice, qu'il estoit Cosmopolite & citoyen de ce grand Vniuers: celuy du Lacedemonien, que nostre país estoit par tout où nous estions à nostre aise. Et si voulez que ie vous adiousté ce vers:

Omne solum fortipatria est, ut piscibus aquor.

Bien seray-je d'accord que si pendant nostre absence nous voyons nostre país en danger, & que luy puissions donner secours, ce seroit le fait d'un homme trop lasche & indigne de ceste commune societé, s'il preferoit sa commodité particuliere à la publique, & qu'il ne quitast tout autre séjour, pour secourir celuy de sa naissance. C'est un office que nous luy deuons naturellement. Ainsi le fit Camille, ainsi plusieurs autres, encores qu'ils eussent receu de grandes indignitez & ingrattitudes de leurs concitoyens. Mais quand il ne seiourne en nous que la vaine opinion du país, sans qu'autre expresse necessité nous inuite à nostre retour, croyez que cestuy-là est encor d'un cœur plus lasche & fe-tard, qui se laisse mener à telles sortes d'imaginations. Quant à ce que m'honorez tant par vos lettres, ie ne le veux ni puis recognoistre. Ie n'ay pas si peu vescu avec moy, que ie ne me sente leger de plus de grains que ne dites. Mais c'est l'amitié que me portez qui vous aveugle. Le fruit que ie rapporteray de ces loüanges, est de donner ordre, si ie puis,

dene vous faire point menteur. Au regard
de mon fils le Lieutenant que mandez n'auoir
fait responce à vos lettres, ie croy que vous
l'excuserez aisément, quand vous entendrez
que c'est yne maladie qui luy tient de pere à
fils. Son pere n'en fait pas moins quelque-
fois. Il amendera sa faute avec vsure, s'il m'en
croit. A Dieu.





L E
D I X I E S M E
L I V R E D E S L E T T R E S

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur de Tournebu Conseiller en la Cour
de Parlement de Paris.*

*Lettres en
forme de
Paradoxe
pour les
bestes bru-
ses.*



N'ESTIMEZ pas que ie me mocque:
Car quant à moy ie suis du nombre
de ceux qui pensent que nature ait
esté trop indulgente mere enuers les
autres animaux, au regard de nous. Ie vous
laisse à part que sans pleurs & gemissemens ils
entrent au monde, que la plus grande partie
d'eux soudain qu'ils son nez, cognoissent, qui
la mammelle, qui les esles de leurs meres, sous
lesquelles ils se nourrissent d'eux-mesmes.
Qu'ils naissent chauffez & vestus, & que se
faisans grands ils sçauent se maçonner & fa-
çonner leurs maisons, quester leur vie &
pasture, sans autre chef d'œuvre de leurs appré-
tissages, que leurs propres instincts. tout cela
ce sont les vieilles querelles des anciens, iustes

toutesfois & tres-raisonnables : d'autant que nous n'acquerons que par bien longues fatigues tout ce qui leur est octroyé en leurs especes, par vne grande facilité & de bonnairété de nature. Le plus grand defect qu'ô leur baille, est que Dieux les ayant accôpagnez de toutes ces commoditez, leur a osté ceste grande Dame Raison, dont il a pour recompense voulu bien-heurer les hommes. C'est le premier poinct de presumption, qui nous perdit dès le commencement de ce monde, quand nostre premier pere Adam, non content de demourer dans les bornes d'Innocence, en laquelle Dieux l'auoit estably, & qui le rendoit tres-heureux, voulut par vn orgueil trop hardy, goûster du fruiet de l'arbre de Science. Qui fut cause de la perdition de luy & de toute sa posterité. S'il vous plaist de me le permettre, ie compareray l'ame de l'homme avec le miroüer luisant & poly, priué de toute autre couleur, fors de sa pureté : mais toutesfois qui semble emprunter diuerses couleurs selon la varieté des objets que l'on luy presente. Telles sont nos ames, lesquelles n'estans autre chose que vn feu & lumiere celeste, claires, luisantes, sans macule & tasche, venans s'vnir avec nos corps mornes, sombres & terrestres, comment lors d'estre diuersement affectées, selon la diuersité de nos humeurs. Chose que nous descouurons à l'œil : Car qui ne voit que l'yrouesse & la maladie, passions de nos corps, n'égarent en nous nos esprits ? Qui ne voit lors combien nos ames semblent patir & endurcir ?

*Discours
sur la Raison
dont
l'homme
s'auantage
sur les bestes.*

*L'ame de
l'homme est
comme le
miroüer.*

*Les passions
tant du
corps que
de l'esprit
troublent
nostre raison.*

Ainsi ne faut-il point douter que la passion brusque ne produise de merueilleux effects en nous, qui troublent les vrâyes fonctions de nos ames. C'est pourquoy Platon disoit que leurs operations gisoyent en deux choses: En la raisonnable qui hebergeoit au cerueau: & l'irraisonnable, au cœur & es parties basses: entendant par cela, les passions. Toutesfois il y a telle correspondance de ces deux en nous, que

*Sçavoir si
l'esprit gist
au cœur ou
au cerueau.*

ie fais grande doute si nous deuons colloquer ceste raison aux parties hautes ou basses. Pour le moins celuy qui souhaitoit que nous eussions vne fenestre au cœur, pour manifester l'intérieur de nos pensees, estimoit que là estoit la residence de nostre esprit: comme aussi les passages de l'escriture qui dient, *In corde cogitatio-*

*D'où vient
ce mot, Ap-
prendre les
choses par
cœur.*

nes, semblent nous enseigner le semblable. Et quand les Latins yferent de ce mot *Recordari*, qui vient de *Cor*, & nos François dirent, Apprendre les choses par cœur, ils ne furent pas grandement eslongnez de ceste opinion. Car en ce disant, ils sembloient establir le siege de la memoire au cœur. Je ne veux pas bonnemét

*La corres-
pondance
qu'il y a
de nostre
raison a.
uecques
nos passions.*

dire qu'il soit ainsi. Bien diray-je qu'il y a telle fraternité entre le cerueau où repose la raison, & le cœur seiour de la passion, qu'ils ne peuuent presque operer l'un sans l'autre. Ce que nous auôs de nostre temps peu recognoistre par des exemples oculaires. Nous auons eu vn Villemanoche en Cour sous le grand Roy François, & vn Tulenus puis n'agueres, qui ne pechoient en autre sujet de l'esprit, sinon quand vous mettiez celuy-là sur les maria-

ges des Princesses, & cestuy sur l'Euesché de
 Cambray & amour de la grande Royne de
 Nauarre. Es autres choses vous trouuiez
 en l'un & l'autre, dispureté, splendeur, &
 netteté, & toute discretion, sans vous apperce-
 uoir vn seul brin de l'alteration de leurs cer-
 ueaux. Et ce que l'on obserua en ces deux
 cy, nous le pouuons retrouver és autres
 plus ou moins, selon le plus ou le moins que
 les passions les transportent. La composition
 de nos humeurs produit en nous des passions
 plus ou moins picquantes, qui corrompent
 l'habitude de nostre cerueau, que nous ap-
 pellons la Raison, qui faict qu'elle ne peut
 estre nette: Car de ces deux (i'entends la
 Raison & la Passion) qui font vn pisse-mes-
 le ensemble, s'engendre vne fille bastarde
 que nous appellons Opinion, vague, flu-
 ctuante, & pleine d'incertitude. De là vint
 que ceux qui comme plus sages firent plan-
 che & voye à nouuelles sectes, se donnerent
 tous diuers Principes, l'un les Atomes, l'au-
 tre les Idees, & l'autre l'Endelechie. Qui a
 perdu foy & toute sa posterité; qui a intro-
 duiet l'idolatrie: faict les hommes Dieux:
 colloqué les bestes brutes en ce mesme thros-
 ne? qui a produit l'heresie? qui est le motif
 de toutes guerres, diuorces, & dissensions?
 L'homme, avec sa folle Raison. Cela fut cau-
 se que quelques sages mondains cognoissans
 les infirmités qui naissent, & dans & hors de
 nos cerueaux, confesserent franchement qu'ils
 n'auoyent cognoissance d'autre chose, sinon

*Opinion
 fille bastar-
 de de la
 raison &
 passion.*

*Diuers
 principes
 entre les
 philoso-
 phes.
 La folle
 raison de
 l'homme
 cause de
 tous nos
 malheurs.*

*La verité
cachée par
l'ignorance
de nostre
raison.*

de leur ignorance: Les aucuns, que la verité estoit submergée aux fons & abismes de la terre: Les autres qu'ils cognoissoient mieux ce qui n'estoit point, que ce qui estoit: & les derniers plus hardis, qu'il n'y auoit rien si certain entre nous que l'incertitude. Voire iusques à n'attribuer aucune certainté à nos propres sens. Je ne veux point vous raconter les mescontentemens que nous apporte ceste Raison cerebrine. Car ayans la cognoissance du passé par la memoire, du present par nos sens, du futur par l'apprehension & fantasie, il faut par necessité que nous soyés fustigez par trois grands bourreaux, le Desir, la Crainte, & l'Esperance, qui engendrent en nous la Joye, Douleur, Amour, Ambition, Auarice, Jalousie, Vengeance, & autres mille tels estourbillons, qui ne laissent nostre ame en repos. Si toutes ces sages folles apprehensions ne passoyent par l'alambic de nos esprits, nous supporterions aisément le mal present sans esperance du mieux, & crainte du pis, & sans nous soucier que bien apoint du lendemain. I'adiousteray que plus l'homme est grand d'esprit, & moins il trouue à s'assouuir. Et puis au bout de tout cela dites maintenant que nous sommes grandement aduantagez par dessus tous les autres animaux par ceste grande raison qui produit en nous des effectz si miserables? Mais à quel propos dirons-nous que les autres animaux en soyent des garnis? Hel vraiment c'est en quoy ie puis dire que nous sommes tous sans raison, quand nous disons qu'ils n'en ont point. Ils ont esprit

*Sçauoir si
les autres
animaux
sont paris-
cipans de la
raison.*

pourueu chacun en leur endroit de l'imaginatiue, iudicatiue, & memoire. Ayez fait quelque bon traictement vne & deux fois à vne beste en quelque lieu, elle en sçaura fort bien retrouver le chemin : qu'elle y ait esté battue autant de fois, elle doutera d'y retourner. Prenez vn fouët auquel soit attachee vne sonnette, & qu'un chat ou vn chien approchans du feu, pour corbiner sur vn plat, en ayant esté quelque-fois battus, ne faictes doute que au premier son de la sonnette sans les toucher ils ne s'enfuyent fort viftement, comme se souuenans pourquoy ils ont esté battus, & iugeans que s'ils y retournent, la mesme peine les attend. Mais pourquoy douterons nous de dire qu'ils ayent quelque remarque de la Raison, si les arbres, & vegetatiues semblent auoir quelque estincelle de sens en ce qui appartient à leur conseruation, pour cognoistre & discerner ce qui leur est bon ou mauuais : voire auoir quelque ressentiment de volupté, & se reparer sur le printemps de leurs habits neufs, aussi bien que les oyseaux de leurs châts, & en ce mesme temps s'estudier à leur propagation tout ainsi comme tous les autres animaux ? Mais parce que vous pourriez estimer que ie me moque, ou que pour exercer mon esprit, ie voulusse entrer en vn nouveau Paradoxe, & aussi que cela n'est de mon sujet, ie vous dy que vous ne pouuez presque rechercher particularité en nous qui prouiène de la raison, dont vous n'ayez de grandes aperceuances diuersement és autres animaux.

*Sçauoir si
les arbres
ont quel-
que estin-
celle de
sens.*

que l'Elephant & le coq semblent auoir quelque instinct de Religion.

La bestise de quelques peuples qui mirent des bestes au rang de leurs dieux. Les augures de Rome.

Ie ne toucheray point à la Religion, qui est le haut poinct, qui semble auoir esté donné à l'homme & non aux bestes : & neantmoins encores dit-on quel'Elephant, comme ayant quelque ressentiment de la grandeur du ciel, adore tous les matins le Soleil. Comme semblablement le Coq qui se leue & couche avec luy, & luy fait la foy & hommage aux principales heures du iour. Et l'Elephant estant malade se met quelque fois à la renuerse, & iette des herbes au ciel, comme s'il luy vouloit faire offrande des biens de la terre, pour obtenir guerison. Il me desplaist de m'amuser longuement sur ce subiect : car ie ne m'y puis arrester, que ie ne descouure par mesme moyen la brutalité de quelques anciens qui furent si aueuglez de constituer quelques animaux au rang & nôbre de leurs dieux : Comme les Egyptiens, leur Beuf qu'ils appelloient Apis, par le moyen duquel ils se faisoient accroire de presagir les choses qui leur estoient à venir, selon qu'il prenoit sa pasture ou non, par les mains de ceux qui la luy presentoyent. Et dans Rome mesmes, l'un des principaux articles de leur Religion estoit de ne rien entreprendre sans auoir premierement recours à leurs Augures : qui estoit vn college de leurs Pontifes, qui donnoient auis du bon ou mauuais succez des affaires de la republique par certains signes qu'ils tiroient des oyseaux. Il me souuient auoir leu en quelque passage que l'on tenoit dans Rome la maniere de deuiner par oyseaux pour science tres-certaine que l'on auoit dressée en art & methode. Il

n'est pas que quelques animaux n'exercent v-
ne charité entr'eux, tant à l'endroit de leurs
malades que des morts: Parce que ceux qui
ont décrit la Republique des Abeilles, nous
enseignent que les aucunes estans malades &
couchées deuant la porte de leur ruche, sont
secourues par leurs compagnes qui leur admi-
nistrent le manger. Et si quelques autres
sont mortes dedans, on les transporte de-
hors, & leur faict-on compagnie comme
nous aux funerailles de nos voisins, parens
& amis. Et particulièrement entre toutes les
bestes l'on voit la Fourmy enterrer celle qui
est morte, comme vn dernier obsequie qu'elle
luy doit. Je ne vous parle point icy de la
charité que nature nous enseigne de porter
à ceux qui sont issus de nous. Celle que ie
vous ay figuree est vniuerselle par vn droit
commun de bourgeoisie. Car quant à l'autre,
le Pellican se fait mourir pour donner gueri-
son à ses petits: les Cicongneaux nourrissent
leurs peres & meres assez de vieillesse. Et la
Tigresse, que nous mettons entre les animaux
les plus dangereux & sauuages, fait assez am-
ple demonstration de cest amour & charité,
quand luy estans ses petits soustraits, elle avec
vne vitesse extreme & inimitable poursui-
uant le larron à la piste, cestuy-cy n'a autre
moyen de sauuer son larcin, & se garentir
de la fureur de celle qui est, à tres-iuste occa-
sion, ylceree, que luy donner la muse, en luy
iessant vn des ses petits en voye, que la pauvre
beste recueille soigneusement, & reporte en

que la
charité est
entre quel-
ques ani-
maux.

son repaire : puis avec mesme vitesse retournant, on luy en rejette vn autre, qu'elle repréd & rapporte , pendant lequel temps le larron gaignant tousiours le deuât, & la mere retournant sur ses brisees, en fin ne peut rataindre ce trompeur, qui se faict riche du demourant de sa despoüille par la tromperie dont il a escorné ceste pauvre mere : laquelle toute esperdue n'alors recours qu'aux gemissemés & regrets.

Magnanimité de certaines bestes.

Repassons toutes les autres vertus : les autres animaux sont-ils sans magnanimité? Je ne vous allegueray que le Lyon, lequel ores qu'il rongevne colere perpetuelle dans soy, & que nature l'ait assorty sur tous les autres d'une grâde force, toutes-fois iamais il n'offense celuy qui se couche & humilie deuant luy, & blessera plustost vn homme, qu'une femme, comme sujet floüet & non digne de sa colere : & si entre plusieurs chasseurs il en remarque quelqu'un qui l'ait blecé, il abandonne librement les autres pour auoir sa reuange encontre celuy-là seulement. Que si l'un d'entre eux a failly de le blesser, & qu'il tombe sous la mercy de ceste furieuse beste, elle se contente de le boule-verfer sans plus. Ne sortons point de nos maisons, quelle plus grande magnanimité voulez-vous que celle d'un chien, lequel, quelque rogue & mauuais qu'il soit, ores qu'il grongne, abbaie & morde les estrangers, toutes-fois s'humilie & prosterne enuers tous ceux de la maison? & à la mienne volonté que de ceste generosité fussent tous nos gens-d'armes munis, lesquels

lesquels tout au contraire ne font la guerre
 qu'à leurs concitoyens, pendant qu'ils s'armēt
 à petit semblant contre l'estranger, lequel ils
 ne voyent que le moins qu'ils peuuent. Au re-
 gard de la liberalité, ie ne sçay pas si les bestes
 l'exercent entre elles, en ce qui est de leur
 pecule, si est-ce qu'en ce que le hazard leur a
 permis de negotier avecque nous, vray Dieu
 y a il aucun entre nous qui ne se rende plus in-
 grat enuers son bien-faicteur qu'ils ne font? *Les bestes non ingra-*
 Le Lyon, auquel Androcles Esclaue fuit ifa- *tes.*
 uoit osté l'espine du pied dans sa grotte nous en
 rend assésuré tesmoignage, quand en reco-
 gnoissance de ce bien-fait, il le nourrit de la ve-
 naison qu'il prenoit tant & si longuemēt qu'il
 fut en ceste cachette. Et depuis estant repris
 par son maistre, & exposé en vn theatre public
 avec d'autres, pour combatre avec des Lyons,
 entre lesquels par fortune se trouua pareille-
 ment cestuy-cy, non seulement il n'offensa ce
 pauvre esclaue, ains le defendit en contre tout
 autre, se souuenant du plaisir qu'il auoit receu
 de luy. Voulez-vous considerer la iustice guer-
 riere entr'eux? souuenez-vous de ce que l'on *Discipline*
 recite des Cicoignes, lesquelles ayans vn si- *guerriere*
 gnal entre elles, comme vn mot du guet entre *entre les*
 nous, de se trouuer à iour prefix ensemblemēt, *bestes.*
 celle qui par sa paresse y arriue la derniere, est
 exposee à mort par les autres. Et tout en la mes-
 me façon que l'on faisoit anciennement en la
 Gaule à la publication de leurs Bans & Arrie-
 rebans: La voulez vous plus ciuile & politique?
 En la Republique des mouches à miel, chacu-

*Police en-
tre les a-
nimaux con-
sistans en
les fau-
x.*

ne estant diuerlement ententue à sa besongne, les vnes à se forger vne cellule, les autres à la replastrer, les aucunes à seruir de man œuures, & les autres à quæster leurs viandes: Et sur tout elles punissent tres-rudemement les paresseuses. Nes'eslongnans pas en cecy grandement de la loy que le Roy Amasis feit en Egypte, par laquelle il vouloit que chacun rendist raison au magistrat de sa besongne tous les iours. Cha-

*Iustice en-
tre les au-
res
animaux.*

tiant tres-estroittement les faitneans. Cela se fait par vne iustice qui naist avecques elles. Car quant à celle que l'on peut apporter aux bestes par artifice, il n'en faut faire de doubte.

*Les bestes
capables
de honte &
pudeur.*

Qu'ainsi ne soit, ayez plusieurs Chiens en vostre maison, les vns grands & forts, les autres petits, si vous voulez, il ne faut faire nulle doubte, que vous ne les accoustumiez de sorte que le plus fort n'ostera point au plus foible ce qui luy aura esté donné. Il n'est pas que la honte & pudeur ne se loge en l'esprit de quelques animaux és necessitez naturelles: Car l'on tiét pour tout asseuré qu'entre les Elephans le mas-

*Combien
les autres
animaux
abondent en
prudence.*

le ne s'apparie iamais avec sa femelle qu'en lieux sombres & hors la veüe des autres. Que s'il vous plaist repasser sur la prudence, qui est l'une des principales veines de nostre raison, certainement tous les autres animaux en leurs espèces ont de grands aduantages & prerogatiues sur nous, soit pour trouuer pasture, soit pour se preseruer des aguets ausquels ils se voyent exposez, tantost par la subtilité des hommes, tantost par les autres animaux qui nourrissent vne taisible antipathie encontre

eux. La fourmy va en questel l'esté & fait sa provision pour son huiuer, pendant lequel l'intemperie du ciel ne luy permet de sortir de sa fourmiere. Et parce qu'elle fait son reseruoir dedans terre, elle rognonne le grain qu'elle y veut cacher, à fin qu'il ne germe point. L'abeille fait le semblable sur les fleurs dont elle fait amas en pareil temps comme l'autre. Le cheual d'eau estant venu paistre en vn blé, s'en retourne à reculons, creignant que l'on ne le suiue à la trace. Le Renard pour n'estre recherché & surpris, se donne garde de faire la guerre aux poules de son voisin. Quelle plus belle & sage chasse voulez-vous que celle de l'Araigne, laquelle apres auoir tendu ses rets aux mouches, se fabrique à l'escart vne maisonnette, qui luy est comme vne eschauguette, dont elle voit toute la proye qui est tombee dans ses filets ? Voulez-vous plus grande sagesse que celle du Castor, lequel se voyant poursuivy par les veneurs, se coupe de ses propres dets les genitoires, recognoissant par vn taisible instinct de sa nature, que l'on ne luy fait la guerre que pour ces pieceslà ? Ainsi font les sages financiers qui ont fait quelque superbe bastiment, quand ils en font present aux Princes & grands seigneurs, afin que l'on ne les recherche. Voulez-vous autre plus grande sagesse que celle de la Seche, qui iette vne humeur noire de soy, comme de l'ancre, afin que les pecheurs puissēt perdre la cognoissance d'elle ? Ou bien que de la Dormilleuse, nommee par les anciens la Torpille, laquelle se trouuant

prise par l'ameçon, sans le remuer, vomit vne poison de foy, le long du filet, laquelle à vn instant endort & engourdit de telle façon le bras du pefcheur, qu'il est contraint quitter avec sa ligne, sa prise? Ou du poisson qu'on nōme l'Amie, lequel tenant à l'ameçon, a' ceste industrie en foy de rompre le filet de ses dents, & par ce moyen euader? Ou del'Elephant, lequel estant pris dedans vne trape, tous ses cōpagnons venans au secours iettent bois, pierres & fueilles, pour en faire vn montioye par le moyen duquel il puisse gagner le dessus? Ie vous laisse les habiletez que le Daulphin apporte contre le Crocodile, dont il est ennemy iuré: celle du Rhinocerot encontre l'Elephant, les addresses du Dragon & del'Elephant pour auoir le dessus l'vn de l'autre, celle des oiseaux de proye encontre les autres oiseaux ou poissons, & les subtilitez dont ce petit peuple s'arme pour ne tomber en la mercy de celuy qui n'a pitié de luy, & infinité d'autres choses, esquelles le papier me defauidroit plustost que la metiere. Il n'est pas que la Lyonnese mesme pour couvrir son impudicité, n'apporte de ruses aussi prompts, que la femme impudique enuers son mary: Car ayant esté faillie par vn Liepard elle se sçait fort bien baigner, afin que son masle ne s'en apperçoie. Lequel d'ailleurs s'en apperceuant n'apporte pas moins de coherction contre sa femelle, que le mary homme de bien, quand il sçait que sa femme a forfait cōtre son honneur. Mais sur tout l'on ne peut

*Subtilité
de la Lyo-
nense pour
couvrir son
impudicité
enuers le
Lyon.*

assez admirer la preuoyance des rats & souris, lesquels delaisent & abandonnent à grands colonies vne maison qu'ils sentent estre caduque & preste de tomber. Voire qu'il n'y a point de plus assuré prognostic de sa ruine, que quand on s'apperçoit d'un bannissement volontaire de ceste vermine. Demandez vous *Lien d'amitié entre des bestes.* vn lien d'amitié nompareil entre le masle & la femelle: iettez l'œil sur les Tourtres & Tourtrelles. L'on dit qu'en vn certain pays des Indes les femmes auoyent fait ce vœu solennel, que soudain que leurs maris estoient morts, elles se iettoient toutes viues dans leurs sepulchres, où elles terminoyent leurs iours. Ceste mesme deuotion se trouue en certains poissons. Quand entre les poissons, que l'on appelle Muges, le masle est pris, attachez le à vne cordelle & le tirez le long de la mer, tout aussi tost toutes les femelles qu'il a frayees voulans mourir avec luy se laissent prendre. Je recognoistray que toutes ces vertus ne sont point generally esparfes entre tous les animaux, ains diuersement distribuees à vns & autres, selon qu'il a pleu à nature les en gratifier. Mais il y a vne vertu generale entre eux tous, dont ils nous passent & surmontent sans comparaison: Qui est la Continence que l'on doit apporter à la procreation de ses semblables. Dieu veut que nous nous perpetuyons en nos especes, & pour nous y alercher a mis vne opinion violente de plaisir en nous: laquelle ne se peut estancher en l'homme, non plus qu'en la femme, encores

Tous autres animaux naturels n'ont plus continence que l'homme.

qu'elle soit grosse, ie veux dire cōbien qu'elle ait atteint par sa grosseſſe au poinct pour lequel ceste cupidité de conionction mutuelle deuroit estre empreinte en elle. Considererie vous prie combien nature a apporté plus d'attempance à toutes autres especes d'animaux, desquels soudain que la femelle est pleine, elle ne souhaite ni le masle, ni n'est souhaitee par luy. Certainement quand ils n'auroient que cest aduantage sur nous, il est d'assez grand efficace, pour monſtrer que nous n'auons nulle occasion de nous enorgueillir dessus eux. Au milieu de toutes les particularitez que ie vous ay discourües, par lesquelles vous cognoissiez combien nature a rendu les autres animaux bien appris en ce qui despendoit de leur conseruation lors qu'ils sont en pleine ſanté : encores ne les a elle destituez de Medecines quand ils sont malades. Le Cerf nauré d'vne fleche n'a-il son Dictam, & offensé par vne beste venimeuse ne ſçait-il pas trouuer des Cancres de riuieres, remede formel pour ce mal? La Tortue ferüe du serpent mange de la ſarriette. La Bellette voulant guerroyer les Rats se munit auparauant par forme de preſeruatif, de la Rue. La Cicongne a l'origan, le Sanglier le lierre, le Chien, le leſchement de ſa langue pour ſes playes, & le vomissement pour ſes maladies interieures, le Lyon, la diette, ou bien il deuore vn Cinge pour s'ex-citer au meſme vomissement. Et pour tout ce-cy il ne leur faut point eſcoles de medecines: Ils ſont passez maistres & docteurs en cest art

*Les mede-
cines que
nature a
diuerſemēt
appriſes
aux autres
animaux.*

du iour de leurs naissances. Leur medecine s'exerce aux seuls despéds de la nature, à laquelle ils portent toute obeissance. Ils ne veulent point estre plus sages qu'elle, comme nous, qui estimans que ceste mere commune nous ait manqué en cest endroit, ne nous contentons des simples qui naissent dans son sein, ains faisons ie ne sçay quelles compositions : Par le moyen desquelles apres auoir longuement raisonné sur la medecine, nous sommes contrains de confesser que c'est vne tresbonne & salutaire medecine de n'vser point de medecines. *L'homme pense estre plus sage que la nature, en la medecine.*

Quoy? si nous mesmes auons emprunté des autres animaux les poincts ordinaires de nostre medecine? Car nous deuons les clysteres à certains oiseaux d'Egypte, nommez Ibis, le vomissement aux chiens, en cas de trop grand repletion, pour lesquelles Paracelsites ont de nouueau ramené en vsage l'antimoine, au cheual d'eauë la saignée, à l'arondelle l'esclere, pour le mal des yeux. Mais pourquoy doubte-rons nous de recognoistre d'eux ces traits de la medecine, si les anciens Ethniques leur deurent les premiers & principaux fondemens de leur Religion? D'autant que voyans que l'Elephant & le Coq adoroient naturellemēt le Soleil, duquel ils apperceuoient d'ailleurs les effects admirables, tant sur les coprs, que les esprits, ils se mirent soudain en teste qu'il n'y auoit autre Dieu au ciel que celui sāt astre, par lequel estoit eschauffé & illuminé ce grād Vniuers. Car il est certain, comme nous apprenōs de Macrobe, qu'en leur Theologie ancienne

*Qu'il sem-
ble que les
Ethniques
eussent ap-
pris des be-
stes les pre-
miers ru-
dimens de
la religion.*

*Sçavoir si
les autres
animaux
sont socia-
bles en leurs
especes.*

sous les noms de Iupiter, Phœbus, Mars, Bac-
chus, Venus, & autres de telle farine, ils n'a-
doroyent que le Soleil: Pour l'image duquel
mesmement les Chaldees introduirent le feu
en leurs temples, comme ne le pouuans plus
proprement représenter que par cest element
chaud & clair. Vous me pourrez, peut estre,
dire que pour le moins les passions nous, de
tant que l'Homme est vn animal sociable, les
bestes non. Iamais ie ne vous passeray condam-
nation de cest article. Tout ainsi comme les
animaux sont instruits & informez naturelle-
ment de leurs portees, & qu'ils recognoissent
en quoy gist leur force, l'vn aux cornes, l'au-
tre à la dent, l'autre aux griffes, l'autre aux
pieds, & qu'ils sçauent comment ils se doiuent
defendre, & où assaillir leurs ennemis, que le
Rhinoceros voulant combattre l'Elephant,
aiguise sa corne à vn Roch: le Dauphin se sçait
mettre sous le Crocodile plus grand & plus
fort que luy, pour luy fendre par son areste
la plus tendre partie de luy, qui est le ventre:
que le Loup pour se garder des cornes du Tau-
reau, ne l'assaut que par le train de derriere, &
verse les parties plus sensibles, qui sont les geni-
toires. Aussi sont-ils tous sociables en leurs es-
peces, & sçauent les moyens par lesquels
ils se peuuent maintenir en leur commune
societé. Or qu'ils soyent tels que ie vous pleu-
rais, ie le vous représenteray au doigt & à
l'œil. Mettez quantité de toutes sortes d'ani-
maux en vn parc, n'ayez peur qu'ils demeu-
rent pêle-mêle ensemble. Icy vous verrez les

otailles prendre leur quanton à part, là vn escadron de bestes cheualines, en vn autre endroit les bouines, les Oyes d'vn autre costé s'asfortir avecques les Oyes, les Poules avecques les Poules: il n'est pas que les Poules d'Inde ne se separent d'elles pour faire leur troupeau ensemble. Ne sont-ce pas toutes remarques tres-certaines de leur societé? Mais ils n'ont point de loix, comme nous. Vrayement c'est là où ie vous attendois. Il n'y a rien que nous estimionstant que la loy commune, comme estant espuisee de la mouëlle de la raison generale d'vn pais: ne qui tant descouure nostre infirmité. Dites moy, ie vous supply, y a-il chose tant bigarree entre les hommes, que la loy? Icy vous verrez le larcin auoir esté defendu sur peine de la hart: en vn autre lieu estre permis, & loué, comme habilité d'esprit. Icy l'adultere rigoureusement chastié: ailleurs (comme aux Massagetes) permis. En certains lieux les diuorces tres-estroitement prohibez: és autres mis à l'abandon, comme vne chose indifferente. A la suite de cecy les aucuns permettre de se marier apres le diuorce, les autres le defendre. Les vns fauoriser sur toutes choses les mariages: Les autres la vie celibé. Quelques legillateurs auoir approuué la communauté des biens au preiudice de ces mots, Mien & Tien, desquels despéd le trouble & le repos presque de toutes nations. Et encores en ce Mien & Tien, quelques-vns auoir voulu que les biens fussent esgalement partis & distribuez entre les citoyens, par vne proportion Arithmeti-

*Les loix
descourent
l'infirmité
de nostre
raison.*

*Diuersité
de loix en-
tre les ho-
mes.*

*Que les
loix mes-
mes se cha-
gent en vn
mesme
pays.*

que, sans acception de personnes, ny de leurs qualitez. Il n'est pas qu'en chaque pais les loix ne se diuersifient selon la diuersité des saisons : se trouuant en vn temps vne loy bonne, laquelle puis apres est anichilee. Tant est l'esprit de l'homme composé de diuerses pieces, qu'il est mal-aisé de dire si nos loix prennent leurs fonds de ce que nous appellons Raison, ou de vne vague & fluctuante opinion. Non toutes-fois que ie trouue mauuais ces changemens, selon que la necessité nous y semond. Mais par là vous voyez combien l'Homme est fort en bride, veu que selon l'instabilité de ses mœurs, il faut que le Magistrat change ses loix, qui deussent estre vnes, stables & perpetuelles à iamais. Mais laissons toutes ces considerations à part. Les bestes n'ont point de loix, dictes vous. Aussi n'en ont-elles que faire, non plus qu'aux Republiques bié moriginees. Grande chose, qu'é toutes les œuvres d'Home- re il ne se trouue point qu'il ait fait mention de la Loy, ny que ce mot luy soit tombé de la plume, comme pensant représenter, peut-estre, vn temps auquel il estimoit l'innocence auoir esté plus en regne. La multitude des loix en toute Republique est vne demonstration tres-certaine de la corruption, ou du peuple, ou du Magistrat souuerain. Et toutes fois vous ne pouuez dire que plusieurs autres animaux n'ayent & leurs Republiques, & leurs loix, dõt les vnes se manifestent d'auantage à nos yeux, les autres moins. Si nous croyons aux anciens, les Elephans marchent tousiours en troupe, &

*La multi-
tude des
loix signifie
la corrup-
tion d'une
Repub.*

*Plusieurs
bestes ont
leurs Re-
publ.*

font passer pour premier le plus vieux d'en- *Repub. des*
treux, comme leur chef & conducteur, & ce- *Elephans.*
luy qui le suit d'aage est à la queue. Direz-vous
que les Elephans n'ont point de loy ? Je le nie.
Veu que l'avant-garde & arriere-garde de
leurs troupes est commise à ceux qui par la pre-
rogative & ancienneté de leurs aages, doiuent
estre estimez les plus sages. Nous apprenans
encores par cela non seulement qu'ils ont vne
forme de chose publique, mais qui plus est
que nous, à leur imitation, ne deussions point
appeller aux grands & premiers Magistrats
que ceux auxquels l'ancienneté de l'aage a peu
apporter quelque maturité & sagesse. Or *s'il y a de*
qu'il y ait de l'ambition en eux, le seul exem- *l'ambition*
ple quel'on recite du Roy Antiochus y est ad- *aux bestes.*
mirable. Car ayant vne grande troupe d'E-
lephans en son camp, qui tous auoyent leur
nom (comme nous donnons à nos chiens)
& voulant passer son armee par vne riuere,
il commanda au capitaine de tous les autres
Elephans nommé Ajax, de sonder le gué :
à quoy se montrant retif, le Roy promit la
capitainerie à celuy qui l'entreprendroit. Au
moyen de quoy l'un d'entre eux nommé Pa-
troclus, sous ceste promesse se mit à tra-
uerfer la riuere. Et de retour ayant esté
honoré & caparassonné de haut appareil,
comme capitaine de la troupe, l'autre en mou-
rut de desplaisir. Au regard des Grues, tous
ceux qui en escriuent demeurent d'accord,
qu'elles se choisissent vn Roy, pour les condui- *Republ.*
re & passer de pais à autre. Et a chaque troupe *des Grues.*

son capitaine, au cry duquel toutes les autres obeïssent pour se mettre en rang. Au demeurant quand elles font alte de nuict, elles font la sentinelle par tout, ayans vn pied sur terre ferme, & dans la serre de l'autre qui est en l'air elles tiennent vne pierre, à fin de s'empescher de dormir, & quelà où ils se trouueroyent surpris du sommeil, la pierre leur eschappant, les resueillaist. L'on diët qu'Aristote ce grand Philosophe faisoit presque le semblable quand il tenoit vne plote d'airin sur vn bassin en l'vne de ses mains, à fin que s'il luy aduenoit de dormir, la plote tombant le fist resueiller. Qui ne reconnoist encores aux Oyes sauuages le semblable qu'aux Grucs, lesquelles nous voyons arriuer en troupe, dresser leurs bataillons en pointe, comme l'esperon d'vn nauire, & les dernieres reposer leurs testes sur les premieres, & quand la guide se lasse, elle laisse la place à celle qui la suit, & se met la derniere, à fin que chacune par vne entre-suite exerce la mesme charge. Voulez-vous plus belle Monarchie que celle que nous voyons iournellement en nos maisons, sans nous en apperceuoir, en nos Coqs & Poules? Là nous voyons monsieur le Coq portant la creste sur sa teste en forme de couronne, marchant & piaffant à grands pas au milieu de ses Poules, qui luy seruët de femmes & sujets tout ensemble. Iettez quelque grain deuant ceste troupe, tant s'en faut que comme leur chef il en prenne les premieres becquees, qu'au contraire vous le verrez faire vn ou deux tours entr'elles, comme pour les vouloir mettre en

*Republ.
des Oyes
que nous
appelons
sauuages.*

*Monarchie
du Coq.*

ordre, & apporter quelque police, puis prendre sa part quand il les voit en bonne ordonnance. Mettez vn autre Coq avec luy, vous cognoistrez fort aisémēt cōbien toute Royauté est impatiente de compaignon. Et qui est vne chose fort remarquable, s'il y a quelques pauvres chappons qui soyent de la troupe; ils ne s'osent qu'avec toute crainte approcher des Poules: le Coq non seulemēt les guerroye, ains les Poules mēmes, cōme vn rebut de leur Repub. & membres inutiles, qui ne peuuent profiter à la propagation de leurs semblables, pour leur en auoir esté ostez les outils. mais pourquoi douterons-nous de recognoistre des Republ. entre les bestes, si c'est en quoy les insectes se rendent vn miracle de nature entre nous? Quā*Republ: des Fourmis.* ie voy dans vn bois vn mont-ioye de fourmis de la hauteur d'vn homme & plus, & les chemins tous semez de ces petites bestioles, les vnes aller en quēste à vuide, les autres chargees de leurs prouisions retourner, puis toutes se rendre en leur generale retraicte, où il y a vne infinité de fourmis, ne serois-ie despourueu de tout sens commun, si ie ne croyois qu'il y a quelque police entr'elles, par laquelle chacune d'elles recognoist ce qui est sien, & qu'il faut qu'il y ait quelques superieurs qui commandēt aux autres, ou bien vne iustice naturelle emprainte en elles, qui les faict mutuellement cōtenir en leurs deuoirs les vnes à l'endroict des autres? Car quant au Royaume des mouches à miel, il n'y en a point de tel ne si stable entre les hommes, que cestuy-là. Et c'est en quoy

*Royaume
des Abeilles*

nature semble auoir voulu dresser vn chef d'œuvre, ou, pour mieux dire, vn trophée pour nous rabbaïſſer noſtre orgueil, leur ayât donné tant d'aduſ, tant de conduite & prudence à leur manutention, & neantmoins qu'il ne peut tomber en l'imagination de nous tous, quelle part peuuent reſider tous leurs ſens. Noz Medecins ſont bien empeschez de ſçauoir où reſident les parties imaginative, iudiciaire, & memoriale, & ſi elles ont leurs ſieges ſeparez ou confus en noſtre cerueau. Ces petites beſtes ont tout cela brauement, & toutesfois vous ne ſcauriez diſcourir en quoy. Premièrement il n'y a ietton d'Abeilles qui n'ait ſon Roy: Elles viuent dedans vne Ruche bien cloſe, comme nous dedans noz villes, chaque mouche à ſa cellule où elle heberge, comme nous auons noz maiſons. A leur Roy, elles en edifient vne plus haute exhaufſee que les autres en forme de Palais. Chacune s'employe diuerſement à la beſongne, l'vne à baſtir ou replaſtrer ſa cellule, comme j'ay dit cy deſſus: l'autre à former ſa cire ou ſon miel, l'autre à ſe mettre en queſte pour le pourchas de ſes prouiſions. Ce pendant le Roy fait ſa reueuë parmy ſa ville, pour recognoiſtre ceux qui demeurent en leur deuoir. S'il y en trouue d'ancanties, il en faiſt vne punition exemplaire, iuſques à les expoſer quelquefois à mort. Elles viuent & mangent en commun, à fin qu'après leur repas pris, elles retournent enſemblement à leur beſongne. Quand la nuit ſ'approche, vous les orrez marmonner vn petit bruit,

cōme si auant que de reposer elles vouloyēt redre en leur langage bourdonnesque quelque action de grāces au ciel, iusques à ce que leur trompette sonnē la retraicte, leur donnant signe de repos. Il n'est pas qu'ils n'ayent soing de leurs malades, & de ietter les corps morts hors de leur seiour, & en outre leurs excrēmens, pour euitē à corruption. Quant à leur Roy (chose admirable) l'on dit qu'il n'a point d'aiguillon, ores que toutes autres Abeilles en ayent. Monstrant par cela que tout Roy se maintient plus par sa majesté, que par ses forces. Il a neantmoins autour de luy des autres mouches plus anciennes qui luy assistent, comme pour son conseil, & ne le desemparent que bien peu. S'il sort, soudain tout le ietton se met à sa suite, & comme s'il fust lors question d'une entreprise, il dōne assez à cognoistre quelques iours auparauant par son bruit & bourdonnement quel'on dresse quelque expedition pour faire vne faille. Estant en campagne, toutes luy font la cour pour captiuer sa bonne grace, & s'il se trouue recreu, il y en a les aucunes qui le portent. Où le Roy se pose, tout le cāp fait le semblable. Et, qui est vne deuotion admirable qu'elles ont enuers leur Prince, tout aussi tost qu'il est pris, vous estes assuré d'auoir tout l'essein, ou s'il se trouue perdu, le camp se rōpt, & cherche chacun sa fortune (comme enfans perdus & aduenturiers) és autres iettons. Et quand il meurt de maladie, tout le ietton porte le dueil, que l'on descouure par son silence, commēçant d'auoir leur vie en horreur.

*Le Roy des
Abeilles
n'a point
d'aiguillon.*

Et qui ne les feroit sortir de la Ruche, pour les priuer de la presence de leur Roy mort, elles mourroyent toutes avec luy. Vne chose me semble tres-digne d'estre consideree en elles. Par ce que nous voyons bien les autres animaux par vne certaine antipathie se guerroyer quelquefois, voire en troupes, mais c'est entre bestes de diuerfes especes. Cestes-cy par vne ambition particuliere se font quelquefois la guerre de jetton à jetton, de ruche à ruche, selon que leurs necessitez les pressent. Car quand leurs munitions sont faillies, elles escarmouchent leurs voisins, en deliberation de leur rauir leurs prouisions, & les autres se scauent fort bien arranger en bataille, & tenir sur leurs gardes. Et puis soustenez maintenât qu'elles soyent destituees d'entendement, en ceste generale police qui a esté obseruee en elles depuis tant de milliers d'annees? I'auois oublié vn poinct, qui me semble ne deuoir estre escoulé sous silence, que tout ainsi que nature a baillé à toutes les bestes de l'esprit à suffisance, pour leur manutention, comme à nous, aussi les a elle voulu rendre dociles & susceptibles de plusieurs choses que nous estimons estre propres seulement à l'homme. Nous auons veu vn certain bouffon nommé Constantin, qui contrefaisoit tantost le chant du Rossignol, tantost la voix d'vn Asne, puis d'vn Chien, & de quelques autres. Chose que nous tenons pour tres-esmerueillable, & nous ne tournerons en admiration de voir vn Perroquet ou vne Pie représenter la parole del'homme, contrefaire le chien chassant,

fant, & le Veneur mesme ? Nil'Elephant qui anciennement auoit appris d'escrire en Grec ? Et par ce que l'on se fait accroire qu'ils n'entendent pas ce qu'ils dient, l'histoire est trop commune & rechâtee du temp del'empereur Tibere, d'un Corbeau, lequel nourry priuement en la boutique d'un Cordonnier de Rome, apprit si bien à parler, que non seulement il sçauoit les noms des grands Princes & seigneurs de Rome, mais qui plus est, alloit tous les matins au Palais, où il saluoit l'Empereur Tibere, & tous les autres par leurs noms & surnoms à mesure qu'ils passoyent : & après ces bons iours ainsi par luy donnez, s'en retournoit en la maison de son maistre. Plin recite en cas semblable auoir veu vne Corneille, qui disoit des propos entiers, apprenât tous les iours quelque chose de nouveau. Je vous laisse que ce fut vne chose fort familiere & commune aux anciens de faire dancier des Elephans sur les cordes, les faire escrimer aux theatres publics, & que la mesme beste a le bruit de recorder sa leçon de nuict de ce qu'on luy apprend le iour : à fin de n'estre battuë par son maistre. Je vous laisse encores que nous voyons noz bastelleurs faire danser les chiens au son de leur trompe, & qu'en ma ieunesse i'en aye veu vn auoir autant appris à vn cheual. Mais laissans ces bastelleries à part, ceste prompte docilité qui se trouue en ces animaux à quelque fois surpris la simplicité de plusieurs peuples. Comme quand Sertorius pour se maintenir en sa grandeur, faisoit accroire qu'il

*Admirable
histoire d'un
Corbeau.*

parloit aux Dieux sous la figure d'une Biche qu'il auoit appriuoisee. Et Mahomet en cas semblable, quand il faisoit que son pigeon venoit becqueter dans sa bouche, disant que c'estoit l'esprit de Dieu, qui sous la forme de cest oiseau luy communiquoit ses secrets. Qui

*Es bestes
de fust la
parole, qui
est cause de
nos
maux.*

montre que leurs esprits sont capables de docilité, si non tant comme les nostres, aussi ont-ils d'autres particularitez, dont nature les recompense par dessus nous. Reste vn point que l'on peut desirer en eux: qui est la parole que nature nous a baillie particulièrement. Chose que ie prendrois à tresgrande prerogative & priuilege, si ie ne voyois la parole nous apporter autant de dommage que de bien. Car d'où viennent tant de meurdres, sinon pour nous venger des paroles mal digerees que l'on nous a dites, ou proferees en nos absences encontre nous? Qui entretient les heresies, qui nourrit les procez, qui rend vn homme adultere de la femme de son voisin, sinon là mesme parole? Ce fut la cause pour laquelle Esope semond de faire vn soupper de la meilleure viande qu'il pensoit estre en nature, presenta pour tous mets des langues: & requis d'en faire le lendemain vn autre de la pire viande qui se pouuoit trouuer, presenta de rechef d'autres langues. Nous voulant par là enseigner que la langue nous produit d'une mesme balance autant de maux que de fruit. Nature n'a donné aux autres animaux la parole, mais elle leur a baillé assez de quoy se faire entendre entr'eux. Pensez-vous que les Poules coquetans, où, si

*Les bestes
s'entendent
assez entr'
elles par*

voulez qu'ainsi ie le die, caquetans ensemble, *leurs voix.*
 les Loups avec leurs hurlemens, les Lyons en
 leurs rugissemens, les Bœufs avec leurs bugle-
 mens, les Brebis par leurs bellemens, les
 Chiens par leurs jappemens & abbois, les Chats
 par leurs miaulemens, les Abeilles par leurs
 bourdonnemens, ne donnent assez à enten-
 dre leurs conceptions les vns aux autres, en-
 tant que leur besoin & necessité le requiert? Et
 vraiment il est bien à croire que nature eust
 voulu produire en eux ces voix oiseuses & inu-
 tiles. Il n'est pas que sans la parole ils n'ayent
 assez de signes pour se faire entendre, non des
 autres de leur espece, ains de nous mesmes,
 quand ils en ont affaire. Tesmoin le Lyon,
 dont i'ay cy dessus parlé, à l'endroit d'Andro-
 cles, & vn autre au pais de Surie tout sembla-
 ble enuers vn nommé Mentor, quand par doux
 accueils & semblans ils sollicitèrent l'vn & l'au-
 tre de leur oster l'espine qu'ils auoyent aux
 pieds. Iettons l'œil sur la beste qui familiarise le
 plus avec nous, qui est le Chien, ne recognois-
 sez vous en luy, soit par ses signes ou par la di-
 uersité de son aboi, tout ce qu'il veut & desire?
 I'ay vn petit Chien qui me donne mille passe-
 temps. Mais ie vous puis dire que ie sçay tou-
 tes les passions qui l'affligent, soit de ioye, dueil
 & courroux: & s'il me veut demander quelque *Le Chien*
 chose, ie sçay son formulaire de requeste. Il *se rend ai-*
 me parle quelquefois de l'œil, aussi bien que *sement in-*
 amoureux fait à sa maistresse. Brief ie ne l'en- *telligible*
 tends pas moins qu'un muet. Vray qu'il a cest *entre nous.*

aduantage sur luy, que le muet ne me pourroit entendre que par signes, & mon petit Chien m'entend au simple son de ma voix, selon que ie la diuersifie. Mais voyez encores en cecy combien natures'est voulu mocquer de nous en vn poinct. Car combien qu'elle leur ait denié la parole, toutesfois entores y ail vne sorte d'animaux qu'on appelle Hyenes, qui scauent contrefaire le langage des Pastres, & qui ayans appris le nom de l'un d'eux, ils l'appellent pour le faire sortir de son toict, & puis en faire vne gorge chaude: Voila d'esmeruillables & paradoxes particularitez, lesquelles ie vous ay voulu reciter tout au long, non pour former vn atheisme entre nous, comme quelques esprits visqueux & mal nez se persuaderoient aisement, ains pour bannir de nous ceste ontrecuidace & orgueil, par lequel nous donnans tous autres animaux en proye, comme si nous fussions leurs Roys, nous sommes si miserables, que pensons commander aux choses celestes, voulans à l'instant mesme escheller le ciel, & luy faire la guerre, non materielle, comme les Geans, ains avec des propositions extrauagantes, & qui couurent des bestialitez plus estranges, que celles des bestes les plus farouches. Mais pourquoy des bestes farouches? Car quelles bestes pouuez vous appeller plus farouches que l'homme resolu à mal faire, dont il n'y a Roy ni Prince qui se peust bonnement garantir, quelques gardes qu'il ait autour de soy? Ainsi que de fraische memoire le defunct Prince d'Aurange a es-

*Orgueil
Et pre
somp
tion
de l'hom-
me.*

prouué par deux fois. Dont à la premiere il faillit d'estre mis à mort, & à la seconde fut tué, par vn homme qui depuis en mourant supporta la mort avec vne patience plus forte, que les Stoiques n'imaginerent iamais en leurs disputes au milieu de leurs escoles. Voulez vous doncques que ie vous die à cœur ouuert, qui ie pense estre le plus grand non seulement par dessus les bestes, ains par dessus tous les homes? Celuy qui estant doué de plusieurs grandes parties d'esprit, de corps, & de biens, s'estime toutes-fois le plus petit, qui n'imaginerie contre les loix communes de son pays, qui sans extrauaguer en discours particuliers porte obeissance à ses superieurs; vit selon la loy ancienne de son pays, sans remuer chose aucune contre la discipline que d'une longuemain l'on y a plantee, qui loüe Dieu en toutes ses creatures; brief qui estime que combien que Dieu ait voulu gratifier l'homme de plusieurs grandes benedictions par dessus les autres animaux, toutes fois pour luy raualler son orgueil, a aduantagé les bestes de plusieurs grands aduantages que nous tous deuons tirer à nostre edification. J'attends de vous vne belle & docte responce, soit pour ou contre; comme sujet sur lequel il y a assez à discourir. A Dieu.

A Monsieur Morin.

*Il recom-
mande Mo-
sieur Tour-
nebu le ieun.
ne allant à
Rome, à
Monsieur
Morin.*

*Qu'il faut
sobrement
voir l'Italie.*

LE present porteur allant à Rome ie ne l'ay voulu laisser partir les mains vuides. Il est mien cousin, & le dernier des enfans de ce grand & docte personnage, feu Monsieur de Tournebu, les pas & traces duquel il suit à bonnes enseignes. Car ie le vous pleuuis pour vn tres-sçauant ieune homme, tant en Grec, que Latin; & qui passe d'un point son pere pour faire un vers François aussi gentil & bien façonné qu'il est possible. Comme il a l'esprit beau, aussi luy est il tombé en teste, ce qui tombe, ordinairement aux ames les plus genereuses, de vouloir voyager pour se faire sage, aux despens des nations estrangeres. Ie l'ay asseuré de l'amitié que me portez, & qu'en ma faueur il trouueroit toute courtoisie en vous. S'il m'en croit, il se contentera de voir l'Italie en passant. Car ce que Pyrrhus Neoptolemus disoit de la Philosophie, qu'il falloit philosopher, mais sobrement, ie le dy du voyage d'Italie, à tous nos ieunes François qui s'y acheminent par vne conuoitise de voir. Iesçay bien qu'y auez estably vostre demeure il y a vingt ans passez, & qu'il vous en est bien succédé: mais on en trouue bien peu qui ayent sçeu si à propos mesnager les mœurs de l'Italie comme vous: & l'exemple d'un seul ne me permet iamais de tirer les choses en consequence. Cependant ie le vous recommande. C'est une chaîne d'obligations que ie contracte avec-

quesvous, enchainant ceste-cy soudain apres le partement de mon fils : duquel ie vous diray en passant que ie l'ay enuoyé à Calais, pour y apprendre par quelques mois les rudimens de la discipline militaire. N'ayant nulle enuie de le rendre casanier ou trai-n'espee de Paris. Quel qu'il puisse estre, si iamais le pere & le fils ont moyen de vous faire paroïr combien ils sont vostres, ils n'y oublieront vn seul point de leur deuoir. Ie louë infiniment l'honneste liberalité qu'exercez par deçà enuers vos nepeueux pour les entretenir aux estudes: Dieu benira vos actions de bien en mieux. Ie souhaite-rois que l'aîné fût pres de vous, vostre seule presence luy seruiroit de double precepteur, tant pour l'instruction des bonnes lettres, que des mœurs. A Dieu.

*A Monseigneur de Gourdan Cheualier des
deux ordres du Roy, Gouverneur
de Calais & pais circon-
uoisins.*

Q O M B I E N que pour n'auoir cognoissan-
ce de moy ie ne vous deüssé importuner
par lettres, toutes-fois puis que Monseigneur
d'Esparnon m'a fait cest honneur de vous re-
commander mon fils, que ie vous dedie, i'eus-
se pensé faire tort à mon deuoir, si ie ne l'eusse
accôpagné de la presente, pour en le vous pre-
sentât, faire aussi present du pere. Ie l'ay desti-
né aux armes, il a demeuré dans Rome l'espace
de quatre ans ou enuiron à la suite de feu

Monseigneur de Foix : pendant ce temps il s'est adonné à quelques nobles exercices bien seans à sa profession. A son retour i'ay pensé ; s'il reçoit cest honneur d'estre bié veu de vous, qu'il se facilitera pour l'aduenir vne voye, que tout homme de bien & valeur se doit proposer : & par ce que ie sçay qu'estes l'exemple de vertu, non seulement au sujet des armes, ains en tout autre, ie vous prie le fauoriser, cōme le fils d'un pere qui desirē demeurer au rāg de vos humbles & affectionnez seruiteurs. A Dieu.

A Monsieur le Baron de Ramefort.

Il se mac-
que del'hy.
pocrisie que
les Gētils.
hommes
apportent
ausiour-
d'huy
pour se
sauuer
d'un de-
mentir.



E pensez pas qu'ils combattent, quel-que beau semblāt qu'ils facent d'aiguiser leurs cousteaux. Ceux qui ont enuie de combattre, y vōt à plus basse noise. Ils se tirent par la cape seul à seul ; sans en aduertir leurs cōpaignons, & s'ils ont quelques cirons qui leur demangent dans la ceruelle, se les ostent avec la pointe de leurs espees. Vos querelles de Cour sont ainsi comme les mines, lesquelles estans esuētees ne produisent aucun effect. Ie souhaiterois que la noblesse de France ne trompetast point tant le poinct d'honneur sur lequel elle fonde toutes ses actions, ou qu'elle y apportast moins d'hypocrisie à le soustenir. Il n'y a pas tant de chiquaneries aux Cohues, comme on en trouue entre les courtisans pour destourner vn dementir. Si vous auez dit cela ie vous en

Le point
d'honneur
dont la no-
blesse Frā.
çoise fait
estat.

feray mentir (dira quelque esprit hagard) l'autre plus froid & retenu respondra, ne l'auoir dict. Les Gentils-hommes arbitres de ceste querelle respondrôt que puis qu'il ne l'a point dict, il n'y a point de dementir. Par ce que le dementir estoit donné sous vne condition seulement. Vn autre plus hardy, à qui les mains fretilleut dauantage, dira pour n'entrer en ceste distinction: Puis que vous l'auiez dict, vous auez menty. Encore ay-ie veu resoudre cela en vne condition, au conseil des Mareschaux de France, en vne querelle qui n'estoit point entre des petits seigneurs. Vous penserez que ce n'est à moy d'en parler. Que mon chaperon & mon bourlet me le defendent, & qu'il est bien seant à chacun de discourir de ce qui touche son estat: si m'en dispenseray-ie pour ce coup, à la charge, non que les plus braues, ains les plus couïards diront que i'en parle comme vn clerc d'armes. Si le poinct d'honneur est de telle recommandation entre ceux qui maniēt les armes, comme ils en font contenance, soudain que le dementir est baillé, soit auecques condition ou non, on n'y peut plus apporter de fueille. La seule opinion que l'on a eu que l'homme de bien ait peu contre sa conscience dire vn mensonge, meritē de venir aux mains sans exception ny reserue. -Ie fais bon marché du sang, mais aussi ay-ie, en ce faisant, l'honneur plus cher, qu'un tas de piaffeurs de Cour, qui le publient sur toutes choses, en leurs cōmuns deuïs à la table des Princes & grands seigneurs, & neantmoins ne craignent rien tant

*La folie du
temps qui
court de
prendre vn
amy qui
nous secõde
en nos cõ-
bats.*

que de faire pauois de leurs vies pour le de-
fendre. Et qui me semble encores plus ridicu-
le & indigne d'un braue guerrier, c'est qu'en la
plus part des querelles, il faut que nous ayons
vn second, pour nous affranchir du Loup-ga-
rou. Ceux qui ont peur des esprits, en vñent
en ceste facon; ils ne couchent iamais seuls en
vne maison. S'ils ont vn homme qui leur fa-
ce compaignie, les voyla adonc asseurez. Il
n'y a point signe de plus grande couïardise que
de demãder vn adioint pour demesler vne que-
relle à laquelle il n'a nulle part: ny plus grand
argument de folie, que de voir vn homme s'ex-
poser à la mort de sens froid, contre celuy avec
lequel il n'exerçoit nulle inimitié precedente.
Nos peres en vñoyét d'une autre facon, & croy
que la posterité, ou du tout ne le croira, ou esti-
mera cest aage infiniment fol & corrompu. A
Dieu.

*A Monsieur de la Bite Juge general
de Mayenne.*

*Il s'excuse
d'auoir esté
paresseux
d'escrire à
Monsieur
de la Bite.*

Quand i'ay veu que par la vostre me priez,
que pour ne me distraire de mes meilleures oc-
cupatiõs ie disse de bouche à Monsieur Senes-
chal ce que souhaitiez apprendre par mes lèt-
tres. A ce que ie voy les mocqueurs sont aus-
si bien aux petites villes comme aux grandes.
On n'accusa iamais plus à propos vn paresseux
tel que moy, en l'excusant. Je seray à ce coup
plus franc à la plume, pour vous dire que ie

n'ay empeschement au monde que ie ne laisse
 tres-volontiers pour vous, quand aurez affai-
 re de moy. Il y a trop long temps que nous
 nous cognoissons & aimons, pour en vñer au-
 trement. Croyez que les amitez qui pren-
 nent leurs racines de la ieunesse, ont de grands
 aduantages sur les autres, que nous contra-
 ctions quand nous commençons d'estre enta-
 chez du venin d'ambition & d'auarice. Je
 louë Dieu que soyez maintenant garenty de
 ceste fascheuse fieure quarte, qui s'estoit lo-
 gee dans vous l'espace de deux ans. Je ne
 l'appelle pas sans cause, fascheuse, mesme-
 ment entre nous autres François. Car quand
 nous voulons mal à vn homme, le plus beau
 de nos souhaits, est de luy desirer, Ses fie-
 ures quartaines. Ce qui n'a pas esté mis en
 vsage sans raison par nos anciens. Car si l'es-
 prit du François est prompt, chaud, boiil-
 lant, & qui vueille ou tost mourir, ou tost
 guerir, ce luy est vne dure prison, de demeurer
 si long temps malade. Ie ne dy pas cecy pour
 vous. Par ce que ie sçay qu'estant né d'un esprit
 calme, la patience vous fait perpetuelle compa-
 gnie. Mais cela mesme estoit cause de la lon-
 gueur. D'autant que ce calme, & ceste patien-
 ce, font ordinairement leur seiour aux esprits
 melancoliques, qui sont les vrais sujets de tel-
 les fieures. Je craignois ceste maladie dauanta-
 ge en vous, non seulement pour ce qu'elle vous
 estoit aduenue en temps d'Automne, mais
 qui plus est sur vostre automne, i'entends
 estant desia chargé d'ans; & vous sçauiez que

*D'où vient
 qu'entre
 les François
 on souhaite
 la fieure
 quarte pour
 grãde man-
 disson.*

*Toutes lon-
 gues mala-
 dies sont de
 dangereux
 effects aux
 vieilles
 gens.*

c'est vn ancien Aphorisme d'Hipocrate, que les fièvres quartes ne sont mortelles que quand elles s'acharnent sur les vieilles gens. Chose que nous pouuons dire de toutes autres maladies qui de leur nature se tirent en longueur. Car la chaleur naturelle defaillant en eux, il est malaisé qu'ils trouuent ressource encontre tels accidens. Dieu sçauoit bien que vostre ville auoit encores affaire de vous; & puis qu'en cestes deliurés, vous donnerez ordre de ne vous mettre désormais à tous les iours. Vous auez à vous conseruer non seulement pour les vostres, ains pour tout le public. La perte est trop grande, quand elle ne se peut aisément recouurer en vne autre personne. Le pais où administrez la iustice, desire vn tel surueillant. La droiture nasquit avec vous, laquelle auez fort bien sçeu fortifier par vne bonne doctrine, vn sens acquis, & longue experiëce que le temps vous a apportee. Et quand il plaira à Dieu de vous appeller, *Tu marmorea relinques, quam laetritiam urbem inueneras.* Ne pensez point que ie preste cecy à vos aureilles: ie suis bien aise de louer vn mien amy, voire en face, quand il s'en rend digne, à fin de luy donner esperon de faire de bien en mieux. Quant aux nouuelles de deçà, il court ie ne sçay quel bruit d'vne nouuelle guerre ciuile. Nous sommes tous aux escoutes: chacun en parle diuersement: les vns ne la veulent croire de la part dont on la corne, les autres la tiennent pour tres-certaine. Quelque chose qu'il en soit, si elle est vraye, nous en verrons bien tost des esclats en ce mois de mars

*Nouueaux
bruits de
troubles
1585.*

où nous sommes, lequel semble auoir esté fatal à l'ouuerture & closture des guerres ciuiles de nostre France. Il sembloit au cōmencement de cet an, que toutes choses fussent disposees comme en vne tref-profonde paix : & mesmes il y a lōg temps que l'on n'auoit fait plus d'allegreses que celles que l'on a pratiquees à la receptiō des Ambassadeurs d'Angleterre. Qui me fait grandement craindre ceste guerre inopinee, comme venant de la main expresse de Dieu, pour moderer nos opinions. Apres luy, ie croy qu'il n'y a que la Roynne mere qui y puisse donner ordre, qui n'est apprētie à faire des paix entre les subjets du Roy, quand les occasions s'y sont presentees. A Dieu.

A Monsieur Brulart seigneur de Chillery, President en la troisieme Chambre des Enquestes du Parlement de Paris.

A Peine m'estois-ie retiré de la ville en ma maison d'Argentueil, pour me recōcilier par quelques iours avec mes liures & meilleures pensees, quand i'ay receu vn paquet de vous, accompagné de deux discours, composez de mains partiales, selon les passions particulieres de ceux qui les font courir. I'auois depuis quelques ans en çà fueilleté les Ephemerides de Leouicius & Stadius, mais ny l'un ny l'autre ne nous promettent tant de maux par leurs Eclipses, comme ces cartels de deffi, que i'appelle autremēt trōpettes de nos calamitez. *Il deplore la calamité des troubles, & le danger que ils traident avecques soy.*

Je voy vne estrange & horrible tragedie que *Les libelles que l'on faict courir,*

au commencement des troubles sont les seminaires de nos ruines.

l'on veut représenter sur le theatre de la France. Et tout ainsi qu'anciennement en tels jeux, le fatiste introduisoit presque d'ordinaire quelque messager ou autre telle personne qui donnoit à entendre le motif, source & occasion de la fable, aussi sont-ce icy les nonces & avant-coureurs de nos miseres. Et en ce mystere vous trouuerez que les Princes & grands seigneurs ioueront diuersement leurs roolles, les vns sous le nom de la sainte ligue, les autres sous celui de la religion. Et tout le pauvre peuple de la France seruira de Chœur pour deplorer aux entremets son malheur, & tout d'une suite prognostiquer la subuersion de l'Estat. Par ce que de tous les troubles qui se sont passez entre nous, i'en en trouue nuls de plus dangereux effect & perilleuse consequence que ceux-cy. Les effects d'une guerre ciuile sont de produire plusieurs & diuers reiettons, iusques à ce que pour closture finale, l'Estat se trouue, ou du tout changé, ou ruiné. Ainsi dedans la ville de Rome apres ceste grande diuision qui fut entre Cesar & Pompee, tant s'en faut que leurs morts y apportassent fin, qu'au contraire elles engendrèrent vne pepiniere d'autres guerres, tantost encontre Sexte Pompee, tantost contre Scipion, puis encontre Marc Anthoine, iusques à ce que finalement en la fortune heureuse d'Auguste, apres plusieurs reuolutions d'annees, fut la conclusion du malheur, qui apporta nouvelle face de Republique. En ceste mesme façon sous le regne de Charles VI. les diuisions des Bourguignons & Orleannois

Les guerres ciuiles ont tousiours de longues queues.

prenans diuers plis: les Orleannois tantost prenans pied & racine par vn Connestable de la maison d'Armaignac, puis par vn Dauphin de France : & les Bourguignons par les Anglois; nos ancestres & predecesseurs veirent en fin nostre France occupee quelques annees par les mesmes Anglois, pendant que le naturel François n'estoit occupé qu'à la ruine desoy-mesme. Ia à Dieu ne plaise que mon Prognostic sorte effect. Mais remarquant de nostre temps cinq aages des troubles: le tumulte d'Amboise, que ie compare à l'enfance : les armes de soixante vn, que ie nomme l'adolescence : la suite de soixante sept iusques en septante deux, qui fut comme la force & virilité de nos maux : le siege de la Rochelle & autres deportemens iusques à la Pacification de l'ancin cins septante sept, qui me represente vn temps qui va entre la virilité, & vieillesse: puis remettant deuant mes yeux ce qui s'est passé par la France pendant l'entrejet de la paix, maintenant en ce dernier acte qui m'est le cinquiesme, & que i'estime estre la vieillesse, ie crains grandement qu'il ne nous apporte vne fin, non des troubles, ains de nostre Republique. Car, pour vous dire le vray, le malheur est, que voyans, nous ne voyons rien: & si comme au corps humain on voit à la longue son commencement, progrez, & entretenement, & declinaison, sans que nous en apperceuions, estant en cecy nostre vie ny plus ny moins que de l'eguille d'une Horloge, *Quam progredi non videmus, progressam autem videmus.*

*Cinq aages
des troubles
de la France.*

Aussi toutes choses estans en nostre France al-
 lees de mal en pis depuis vingtcinq ans passez,
 nous ne nous en apperceuons. Mais qui auroit
 dormy depuis la mort du Roy Henry second
 (que Dieu absolue) iusques à huy, certaine-
 ment à son resueil il trouueroit tant de change-
 mens, qu'il penseroit estre en vn nouveau mô-
 de. Les Republiques ont certaines proposi-
 tions, par lesquelles elles se conseruent, puis se
 perdent. C'est pourquoy il me semble qu'il
 faut auoir recours à dieu, par humbles prieres,
 processions, & rogations publiques : à fin qu'il
 luy plaise destourner son ire de nous : encores
 que ie sçache bien que la plus grande partie des
 corrompus de ce temps s'en mocqueront : lais-
 sans à part la Croix aux gens de bien : & se don-
 nans en partage le baston de la Croix de frere
 Ieâ des Antomeures, représenté par Rabelais.
 Nes'aduifans pas que tant que Moysse eut les
 mains esleuees au ciel, il obtint victoire encon-
 tre ses ennemis. Non que ie vueille que faisans
 cela d'un costé, nous nous endormions de l'autre.
 Il faut vacquer à tous les deux ensemble-
 ment, mais beaucoup plus se remettre à l'aide
 de Dieu, que du monde. Et s'il vous plaist que
 ie sois en ce temps plein de vice & corruption,
 bon Chrestien, & bon citoyen tout ensemble,
 sça' vous que ie souhaiterois ? En premier lieu,
 vne Foy & vne Loy, non point qui soit establie
 sur vn nouveau Concil national, ains telle que
 l'auons apprise de main en main de nos peres :
 ie ne voy point que nostre Christianisme ayt
 rapporté grand fruiet par les Concils, quand
 on y

*Sçauoir s'il
 est bon de
 venir par
 nouveau
 Concil
 pour la re-
 conciliatio
 des deux
 religions
 qui sont
 par la
 France.*

on y donne voix deliberatiue à ceux qui sont
 elloignez de la foy commune & ancienne.
 Chacun y veut demeurer le maistre, nul ceder
 à son compagnon. Ni le Concil de Nice, qui
 est l'un des plus celebres qui fut iamais, n'ex-
 termina les Ariens, ni celuy de Constance
 l'heresie de Iean Huz, & de Ierosme de Pra-
 gue. Nous en auons fait l'experience de nostre
 temps en la ville de Poissy, quand nous vou-
 lumes entrer en conference deuant le Roy
 Charles neufiesme avec les Ministres, contre
 l'aduis de ce sage Cardinal de Tournon, qui
 proposoit les inconueniens qui en aduien-
 droient. Delaquelle conferance nous ne rap-
 portasmes autre fruit, sinon qu'au partir de
 là chacun demeurant fiché en sa religion, les
 Ministres se firent de là en auant accroire qu'ils
 faisoient partie de nostre Republique, veu
 que l'on leur auoit fait cest honneur de leur
 donner rang en telles disputes deuant la face
 du Roy, & en vn si solennel theatre. Nostre
 foy est des pieça establie, tant par la sainte
 Escriture, authorité des saints Peres, que
 traditions de l'Eglise. S'il y a quelques abus, il
 les faut sans plus elaguer, & non deraciner
 tout à fait ce que nous tenons d'une si longue
 ancienneté. Ouurez la porte aux disputes, il
 n'y a article de foy, qu'un esprit mal né &
 visqueux ne puisse reuoquer en doute. Il me
 souuient auoir leu dans l'histoire Ecclesiasti-
 que, que pendant que par diuers Concils les Ca-
 tholics & Ariens soustenoyent chacun leur
 party, ils auoyent tellemēt embarassé les escri-

*Il faut cor-
 riger les a-
 bus, & non
 changer la
 religion an-
 cienne.*

*Il faut sur-
 tout crain-
 dre d'en-
 trer en dis-
 pute en
 matière de
 religion.*

tures, quel'on ne pouuoit bonemét discerner quel estoit le vray poinct de nostre creance. Qui occasionna l'Empereur Constantin de prohiber par loy expresse, de disputer à l'aduenir de la foy, & par special de la Trinité. Aussi est-ce la raison pour laquelle les Philosophes en choses, sans comparaitan, moins serieuses, sont d'aduis qu'il ne faut entrer en dispute avec ceux qui denient les Principes, entendans sous ce mot de Principes, les determinations arrestees en chaque science, d'une longue ancienneté, par les grands maistres. Je ne fais point profession de Theologie, ains me contente de croire ce que l'Eglise me commande, & que ie voy auoir esté arresté de tout temps par mes superieurs. Je diray seulement ce que ie pense estre de l'histoire, sans entrer en plus profond examen & cognoissance de cause. Repassez l'ancienneté, vous trouuerez que de tout temps dependoit de la chaize saint Pierre & de ses successeurs en la ville de Rome, l'union de l'Eglise generale & vniuerselle. Ainsi l'apprenons nous de saint Irenee, Tertullian, saint Cyprian, saint Ierosme, saint Ambroise, saint Augustin, Optat, saint Iean Chrysostome. Aussi n'est-il pas fort aisé de croire que Dieu qui souffrit mort & passion pour nous sauuer, eust voulu laisser vaguer, perdre & fluctuer son Eglise, cent ou six vingts ans apres, iusques à la venue de Calvin. Car la plus grande partie des ceremonies & propositions que ceux de la Religion appellent idolatries, estoient en

*De tout
temps &
despédus de
la chaize
de S. Pierre
l'union de
l'Eglise.*

vogue dès le temps mesme de Tertulian. Ie
 veux viure & mourir en ceste foy: & à la miē-
 ne volonté que toute nostre France fust
 reduite sous la mesme creance. Qui est pour
 respondre en passant au liure intitulé, l'Aduer-
 tissement. Mais aussi en contreschange veux
 ie respondre à l'autre liure, & vous dire que de
 vouloir extirper l'heresie, & asseurer nostre *Si l'heresie*
 religion par les armes, ie ne puis bonnement *se doit ex-*
 meresoudre s'il est expedient, ni mesmes s'il *terminer*
 nous est permis de le faire. Car encores qu'un *par les*
 Guy de Montfort ait autrefois practiqué cela *armes.*
 entre nous avec vn heureux succez encontre
 les Albigeois, si est-ce que tous nos voyages
 de Ierusalem, qui en fin ne seruirent que de
 tombeau à tous les nostres, me font dire que
 ce n'est la voye pour paruenir à vne bonne re-
 duction. Et c'est aussi la premiere prohibition
 qui semble auoir esté faicte par le grand Mai-
 stre de nostre Eglise, quand il defendit expres-
 sement à saint Pierre de prendre les armes pour
 sa defence & protection, qui estoit celuy tou-
 tesfois qu'il auoit choisi entre ses apostres pour
 estre le fondement de son Eglise apres luy. Et
 mesmes ie ne vous accorderay iamais que les
 armes materielles de Montfort eussent peu ve-
 nir à bout des Albigeois, sans les sainctes ex-
 hortations & presches de saint Dominique, *pourquoy,*
 qui luy assista en toute ceste expedition. Par *les iacobins*
 le moyen desquelles, luy, & successiuellement *sont Inqui-*
 ceux de son ordre, obtindrent le priuilege d'a- *siteurs de*
 uoir la charge del'Inquisition de la foy. Et de *la Foy, &*
 là encores est venu que tous les religieux de la *appellez*
Frere Pres-
cheurs.

famille sont appelez freres Prescheurs. Ie sçay bié que vous me direz que ne voulât ni Cōcil ni les armes, il sēble que ie vueille permettre que ceste nouuelle opinion pullule de plus en plus. Et que les Medecins sont d'aduis d'employer pour les guerisons des Maladies ou la medecine, ou la saignee, ou le cautere. La nef de sainct Pierre a esté diuersēment agitee de plusieurs flots & tempestes, toutes fois iamais elle ne fut submergee. Les heretiques quelquefois ont trouué de plus hardis combatans que les Catholics. Quelques anciens nous attestent que les liures des Ariensestoyent plus doctes & mieux bastis que les nostres. Ce neantmoins leur doctrine estant faulse & mensongere se supprima d'elle mesme, sans aucun artifice des hommes. Le semblable en aduient il aux Pelagiens, Nouatiens, Donatistes, & autres de mesme trempe. Et ne fais nulle doubte qu'il n'en aduienne autant de ceste opinion Caluiniste, avec le temps: moyennant que nous y apportions quelque zele & deuotion de nostre part. Non par contentions d'esprit, telles que produisent les confertes des Catholics & Heretiques, non par meurdres, homicides, & assassinats, qui naissent au milieu des armes, qui produisent bien souuent l'Atheisme: Ains en reduisant l'Eglise Catholique en son ancienne dignité. Commettant les charges d'icelle, nō à femmes, non à gendarmes, non à enfans, non à varlets, qui malquez d'une longue soutane, ne portent que le tiltre d'Euesques & Abbez, sans effect: mais à gens de bien & d'honneur,

qui auront bien merit  des saintes lettres, & qui en leurs bonnes m eurs pourront seruir de bon exemple à tout le peuple. Brief, bannissez de nous la Simonie, vous bannirez, sans y penser, peu de temps apres l'heresie, & tout d'une suite asseurerez le Royaume au Roy & aux siens. Il me souuient auoir leu, que sous deux Roys du nom de Charles, nostre Royaume fut infiniment affligé de guerres ciuiles: sous Charles le Simple, & sous Charles sixiesme. C obien que le premier fut apres son decez surnom  le Simple, par forme de sobriquet, si est-ce à la verité qu'il eut assez d'entendement & prouesse, pour faire teste à ses ennemis: & neantmoins commença en luy de s'esgarer, voire perdre la Majesté qui auparauant reluisoit aux Roys de la seconde lignee. Combien que le second n'ait esté qualifié apres son decez du surnom de fol, ains de Bien-aimé, toutesfois on ne peut denier que la plus grande partie de son regne, il ne fut mal ordonné de son cerueau. Et toutes fois quelques guerres ciuiles qu'eust causé du commencement son enfance, puis l'alteration de son esprit, iusques à introduire & insinuer l'Anglois en la plus part de nostre France: ceneantmoins par vn grand mystere de Dieu, le Royaume fut conserué à Charles septiesme son fils, & à sa posterité. Si vous me demandez la cause de si diuers succez, il est aisé de la recueillir à celuy qui sera versé en l'histoire de France. Pour autant que sous cestuy-cy au milieu de toutes ces dissentions & diuorces publics, chacun

*Sous Charles
les troisi s-
me & vi.
le Royau-
me gran-
dement af-
flig  de
guerres ci-
uiles.*

toutesfois conspiroit deuotement à la manutention de la dignité de l'Eglise, & extirpatiō tant des erreurs, que des abbuss. Sous le premier l'on faisoit des Eglises estables aux cheuaux, distribuant les biens & charges d'icelles à capitaines & soldats. Voila en somme ce que i'auois à respondre aux deux liures que vous m'auez enuoyez. Quant au surplus, tout ce que ie desire entre nous est vne Paix. C'est la premiere, la seconde, c'est la derniere partie de mes opinions. Si bien ou mal, ie m'en remets à la censure des plus sages. Tout ainsi que ie ne voudrois blasmer celuy qui souhaitte la guerre pour estre son opinion fondee sur vn zele de religion, qui porte son sauf-conduit encontre tous les maldisans, aussi ie croy que tout homme de bien ne trouuera mauuais si vn autre desire la paix pour la consequence, & par vn autre discours. Tous deux sont fondez en vne bonne & sincere deuotion qu'ils apportent au bien public, vray qu'en l'vn il y a avec le zele, moins, en l'autre plus de prudence & discretion. Mon Dieu, combien de Princes & grands Capitaines nous ont esté ravis par les troubles premiers & seconds, lesquels estoient capables de conquerir vne Europe, s'ils ne se fussent acharnez à la ruine les vns des autres? Le fruit d'une guerre ciuile est d'introduire vn Chaos, confusion, meslange, & desolation de toutes choses. Les chefs de party decernent plus de commissions pour leuer gens, qu'il n'y a de capitaines. A cesteemonce chacun y accourt à l'ennuy, non seule-

*Combiē de
maux pro-
duisent les
guerres ci-
uiles.*

ment par ce que la guerre plaist à celuy qui en a fait experience, mais aussi que les Faict-neans estiment lors la porteleur estre ouuerte à toutes impunitéz : & sous ceste asseurance se donnent loy de viure à discretion sur le bon-homme, de le piller, violer femmes & filles. Le païsan d'un autre costé se voyant reduit en ces extremitez, abandonne sa maison, & se blotit dans les bois, pour ne tomber en la mercy du soldat impiteux : cependant le labour demeure en friche, la marchandise sans traffic, le Magistrat sans gages, le citoyen n'est payé ni de ses rentes de ville, ni de son reuenu des champs : & neanmoins ayant deschet de toutes choses, les Roys & Princes pour subuenir à la necessité des guerres, sont contrains, voire contre leurs volonte, de faire des emprunts extraordinaires, leuer des octrois gratuits, croistre les anciens subsides, & en inuenter de nouveaux : lesquels ores que pour le besoin du temps ayent pris cours, si est-ce que les choses venans à se pacifier, on ne sçait que c'est de les supprimer. Qui sont au long aller autant de materiaux de la ruine & subuersion de l'Estat. D'ailleurs iamais telles partialitez n'aduennent qu'il n'y ait tousiours vn party plus foible que l'autre : & en ce desaduantage le plus prompt remede que l'on a, c'est d'auoir recours aux estrangers, lesquels, comme estés en vn païs de conqueste, ruinent & rauagent tant ceux de l'un que de l'autre party, estans venus plus pour s'enrichir que pour combattre.

Les guerres civiles appor- tent ou subuersion ou mutatio- de l'Estat. Et si mesmement il aduient qu'apres auoir esté long temps fols, nous deuenions sages par noz ruines, vray Dieu quelle leuee de deniers faut il pour licencier ceux qui s'en retournent gras & enfliez de noz despouilles? Et qui est vn poinct que ie trouue plus à craindre en telles affaires, c'est que combien que les estrangers sur leur premier abord facent semblant de fauoriser celuy pour lequel ils sont appelez, toutesfois il se trouue ordinairement par la closture du compte, qu'ils emportent tout ce qui estoit demeuré du reliqua de telles seditions. Chose qui est si familiere en exéples, que n'estoit la nécessité du temps present, ie voudrois les vous ramenteuoir. Les Autunois & Sequanois (que nous appellons auourd'huy Bourguignons) deux Quantons anciens des Gaules, combatoyent pour la primauté, & auoient attraits diuersement à leurs cordelles plusieurs villes, bourgs & bourgades. La fortune sur le commencement fauorisa les Autunois. Au moyen dequoy les Sequanois sollicitèrent à leur secours Ariouist l'un des Roys de la Germanie, à l'aide duquel ils obtindrent le dessus des Autunois. Mais que leur aduint-il de ce grand bien? Ariouist voyant les forces des Sequanois affoiblies, & les siennes encores fraïches, s'empara du plus beau territoire qu'ils eussent, pour récompense de lestrauaux. Il desplaisoit aux Autunois d'auoir receu ceste honte de leurs ennemis, & s'en vouloiét ressentir, toutesfois leur puïssance n'estoit correspodante à leur cœur. Ils ont recours

Les estrangers que nous appel- lons à nostre secours se font en fin maistres de nous.

aux Romains, desquels ils se disoyent confederer. Iules Cesar est delegué pour cest affaire, lequel prend leur querelle en main : mais voyant les forces des vns & des autres decliner par leurs diuisions à leur propre ruine, apres auoir remis sus les Heduens, il rendit pour fin de jeu toutes les Gaule tributaires au peuple de Rome. Le Royaume de Ierusalem auoit quelques ans prosperé dessous les Princes Chrestiens. La fortune du temps voulut que Bauldouin le Lepreux mourant laissâ pour heritier de sa couronne, vn autre Bauldouin son nepueu, enfant du premier liēt de Sybille sa sœur, qui lors estoit conuolee en secondes nopces avecques Guy de Lusignan. Ce Roy decedant ordonna que Raimond Comte de Tripoli eut la tutelle de son nepueu. Mais il ne fut si tost decedé que Raimond trompant l'opinion du defunct, fit mourir sous main son pupille, en intention de se faire proclamer Roy : toutesfois ses desseins furent empeschez par Guy de Lusignan, à l'occasion de sa femme, qui attouchoit de plus pres à la couronne, par proximité de lignage. Guerre ciuile se meut entr'eux, en laquelle, Raimond estant le plus foible, appella à son secours Saladin Souldan del'Egypte. Grande pitié. Cest Egyptien prit, sans aucune resistance, les villes d'Azoton, Ascalon, Berithe, & celle de Ierusalem, & generalement tout le Royaume qui nous auoit cousté tant d'ames : & pour conclusion mit l'vn & l'autre des contendans hors du jeu, faisant contenance de vouloir gratifier à l'vn d'eux. Les Grecs sous les Empereurs de

Constantinople se trouuerent long temps flotter en dissentions populaires, pour faire tomber la courõne de l'Empire, les aucuns es mains de Iean Cantacussin, & les autres en celles de Iean Paleologue son gendre. Cestuy se trouuoit le moins fort : & pour ceste cause s'allia d'Orcan Roy des Turcs, qui passa le destroiçt du bras sainct George, que les anciens appelloient Hellespont, avec l'aide desquels il se fit sacrer Empereur. Les Turcs auparauant ce temps n'auoyent iamais gousté la douceur de Pair de la Grece. Ils voyent qu'il y faisoit bon pour les diuorces & partialitez qui y estoient: à leur retour ils s'emparent de la ville de Gallipoli, & depuis Orcan estant mort, Amurath só successeur prit celles de Philippopoli & Andrinopoli, & ne cessèrent iamais iusques à ce qu'ils se fussent du tout emparez del'Empire, & eussent chassez les Paleologues qu'ils y auoyent du commencement installez. Mais que faut-il aller plus loin? Nos ancestres ne sentirent-ils presque mesme de sarroy, en la diuision des Bourguignons & Orleánois (comme ie disois sur le commencement de ceste lettre) quand Iean Duc de Bourgogne voyant ses ennemis estre assiste de la presence & autorité du Dauphin, attira par sourdes practiques la nation Anglesche en France, pour rendre sa cause plus forte? Qu'aduint-il en fin de cecy, sinon que parmy nos diuisions, l'Anglois vsant dextrement du temps à son aduantage, se fit maistre d'une bonne partie de la France? Mesme de nostre ville de Paris, qu'il tint en sa pos-

cession l'espace de dixhuiſt ans? A quel propos doncques tout cecy? Pour vous dire qu'en ces troubles que ie voy ſe renouueller entre nous, en vne aſſurance de tout, ie crains tout. Ie ne fais nulle doute que nous n'ayons recours aux Reistres, lesquels nous auons ja tant de fois adomeſtiquez entre nous à noſtre tres-grand dommage. Ils ont depuis xxvij. ou xxviij. ans en çà cogneu l'abondance de noſtre païs, tant en bleds, vins, qu'argent & richesses. Nous leur auons non ſeulement enſigné les chemins de noſtre Royaume: mais qui plus eſt les y auons conduits & menez par la main. Au bout de tout cela ie crains qu'ayàs tant de fois appris le chemin pour nous venir voir, enyurez & de nos vins, & de la commodité de noſtre païs, ils n'oublient tout à faiſt le retour du leur. Brief, ou que du tout ils ne ſe faſcent maiſtres de nous (ce que Dieu ſ'il luy plaift par ſa ſaincte grace ne permettra) ou en tout euenement, qu'ils ne yueillent eſtre payez de leurs ſoldes, non en argent, ains en aſſiette de terres, ainſi qu'autrefois les Normands apres auoir halené par trois & quatre venuës l'air de la France: & auparauant les Viſigots, quand Stilicó pour les ſouldoyer les partagea du pays, qui depuis fut appellé de leur nom, Langue de Got, & par ſucceſſion de tēps Languedoc, où ils eſtablirent leurs demeures. *Languedoc, Langue de* Dónons qu'au milieu de ceſte fureur publique *Got.* nous ſoyons ſi ſages de ne ſoliciter l'eſtranger, ou que le meſme eſtranger ſe donne la patience de voir quelle iſſuë prendra ceſte tragedie,

sans se mettre de la partie, ne deuõs nous point craindre que pendant que chacun se dira en s'õ endroit garde d'ẽs bonnes villes & citez sous le nom du Roy (car en tels rauages publics chacun tant d'vn party que d'autre ne couche que de l'authoritẽ de son Roy , & n'y a pour bien dire que luy qui principalement y perde) ne deuons nous (dy-ie) craindre, que tous ces gardiens de villes ne s'en facent maistres par traite de temps ? Non veritablement que ie vueille croire qu'il y ait aucun Prince ou grãd seigneur, quel qu'il soit, qui projette maintenant de le faire : Mais le temps quelque-fois nous licentie au milieu de telles desbauches à choses auxquelles nous n'auõs du commence-

*D'où se sõt
faictz les
Ducs &
Comtes tant
de la France
que de l'I-
talie.*

ment pensẽ. Pour le moins de ceste facon, les Princes & Barons de France vnirent à leurs familles, & feirent perpetuels les grands Duchez & Comtez, qui estoient auparauant viagers (comme les gouuernemens des Prouinces que le Roy distribue à present.) Le tout par le moyen des guerres ciuiles, qui eurent vogue en ceste France depuis la minoritẽ de Charles le Simple, iusques à la venue de Capet. Et en cas semblable des fiefs qui dependoyent, partie de la Papautẽ, partie de l'Empire, se feirent dans l'Italie plusieurs Ducs, Marquis & Comtes tels que nous les voyons auourd'huy. Et ce par les factions des Guelphes & Gibellins : ceux là portans le party du Pape, & ceux-cy de l'Empereur. Car tout estant tombẽ en ruine par ces diuisions, & les capitaines iouians dans vne mesme ville à bout hors, le Papiste la tenant

tantost, & peu apres l'Imperial, selon la diuersité des rencontres, ces villes estans presque tenues comme espaués en faueur de celuy qui les occupoit, les Papes & les Empereurs aimerent beaucoup mieux en gratifier à la fin leurs partisans par forme d'inféodation, que du tout en perdre & la seigneurie & la propriété tout ensemble. Je ne dy pas que tout ce que ie discours avec vous soit infallible comme l'Euangile: il n'y a reigle si generale qui ne souffre ses exceptions. Mais la deuotion que i'ay à mon Roy, à ma patrie, à tous les Princes & grands seigneurs, à la noblesse & à tout le peuple de France, me faict tenir tels propos: craignant de veoir ce que nul bon citoyen ne doit desirer, ie veux dire, l'euersion, ou la mutation de l'Estat. C'est pourquoy si de deux maux il faut choisir le moindre, ie ne douteray point de dire à pleine bouche & cœur ouuert, qu'encores que la tyrannie soit odieuse à Dieu, & au monde, & qu'à la longue elle perde son autheur, si aimeray-ie tousiours mieux vne tyrannie, pendant vne paix, que de tomber en la misericorde d'une guerre civile. Je souhaite vne bonne paix, si telle on la peut obtenir: & si on ne la peut obtenir, il me semble que la plus fascheuse que l'on puisse proposer est plus expediente au Roy qu'une guerre civile. Les armes sont iournalieres, les iugemens de Dieu incogneus, & n'est pas dict que ceux qui suiuent le meilleur parti doiuent tousiours vaincre. Vne victoire obtenue par celuy que l'on se donnoit en proye, emporte vn

*Vne guerre
civile moins
tolerable
qu'une ty-
rannie en
temps de
paix.*

grand desarroy à l'Estat. Il ne fut iamais mal-
 leant à vn sage Pilote de caller la voile à la tem-
 peste. Iamais vn Roy n'a tant d'aduantage sur
 les sujets durant vne guerre ciuile, comme d'v-
 ne paix. Sa Majesté demeure tousiours. Au-
 contraire les armes mises bas, les coleres des
 sujets se passent, leurs forces se dissipent d'elles
 mesmes, & par mesme moyen leur sont les oc-
 casions, & peut estre les volonteiz de se reünir,
 ostees. Faiçtes qu'un maistre desgainé à la chau-
 de cole son espee contre son varlet, & que le
 varlet pour euitier le danger mette la main aux
 armes, le maistre portera la moitié de la peur :
 lequel peut toutesfois commander à la baguette
 luy seul à cinq ou six des seruiteurs, & s'en
 faire croire quand les affaires de sa famille sont
 calmes. Quelque chose que l'on vüeille dire,
 iamais le Roy n'a tant gagné sur ceux de la re-
 ligion en temps de guerre, comme il a fait par
 ses Edicts de Pacification. A Dieu.

*A Monseigneur de Tiard seigneur de
 Bissy, Euesque de Chalons
 sur Saône.*

*Il se plaint
 de quelques
 cingés, qui
 veulent à
 fausses en-
 seignes pa-
 roistre
 grands aux
 despens des
 autres
 d'autrui.*

III L faut que ie vous appreste à rire : car
III pourquoy ne nous chatoüillerons nous
 pour charmer aucunement nos douleurs au
 milieu de ceste calamité publique, à laquelle
 ne pouuons donner ordre? I'estois hier en vn
 lieu où ie ne sçay quel Sarlatan de Cour nous
 vouloit enseigner les moyens de se faire paroi-
 stre fort sçauant à peu de peine. Premierement

il estoit d'aduis qu'il se falloit rendre sobre admirateur des œuvres d'autrui, ores qu'elles fussent de grand merite : par ce (disoit-il) que l'homme qui estoit peu voyant quant à l'esprit, estoit contraire à celuy qui a la veüe du corps courte. Cestuy-cy estimant toutes choses petites qui sont eslongnees de luy, posé qu'elles soyent grandes : & l'homme de petit esprit, à l'opposite reputant toutes choses qu'il lit pour grandes, jaçoit que elles soyent petites. Au moyen dequoy pour ne tomber en cest accessoire, & à fin d'emporter le renom de grand personnage, il trouuoit estre le plus expedient de tenir peu de compte de ceux qui escriuoient, & trouuer tousiours à redire, & ne fust-ce que toutes choses estans bien succedees à son auteur, & deduites selon son projet, luy imputer toutes-fois qu'il se soit fait tort, ou pour l'impertinence de la matiere, ou que le sujet qu'il traite ne soit correspondant à son aage, ou profession, voire quand il n'y auroit rien à cōtroller, hausser ce nonobstant les espaules, & secoüer la teste, de sorte que la compagnie cognoisse que l'on y trouue quelque chose à dire. Delà, cōme celuy qui singloit en pleine mer, encores passa-il plus outre, disant qu'un homme auoit bien peu de credit, s'il n'auoit quelque Poëte amy duquel il pourroit escornifler quelque Epigramme, Sonnet, ou Ode, sur le mariage, la mort, ou victoire d'un Prince. Chose qu'il feroit passer de main à autre pour siene. D'ailleurs qu'il se pouuoit faire recōmander par les liures

de ceux qui sçauoyent mieux escrire, & se faire estimer sçauant, puis qu'il accostoit les sçauans. Et comme ce grand docteur se laissoit emporter du vent, aussi nous bailla-il plusieurs autres belles leçons dignes d'estre icy recordées. Il n'est pas dit (faisoit-il) que chacun puisse attein-dre au parangon de ceux qui escriuent le mieux : & toutes-fois encores y a-il moyen de suppleer ce defect. Si les belles conceptions vous defaillent, pourquoy douterez-vous de les aller mandier chez vos voisins, en Italie, ou en Espagne, & les rapporter en vostre langue cōme vostres? Car pour vn qui s'apperceura du larcin, il y en aura cinq cens qui ne le descouuriront, enuers lesquels vous acquerrez reputation telle que desirez. Je seray encores plus hardy, par ce que ie ne doubteray de me faire riche des plumes des auteurs modernes François, qui auront par leurs longues veilles extrait les riches tresors de l'ancienneté, & neant-moins feray contenance de les auoir comme eux puisez des vieux liures dont ie ne veisia-mais la couuerture. Et pour autant que cecy gist peut estre en quelque peine, qui m'empeschera de reduire les gros œures d'autrui en abregé, ou bien sans les abreger, les distribuer en liures, comme autresfois on feut de Philippe de Commines, ou en chapitres, pour arrester l'œil du lecteur? Et cependāt se verra tousiours sur le front de l'œure mon nom, comme de celui qui aura apporté le lustre & embellissement à l'auteur. A tant se teut ce grand maître, & nous aussi, comme luy : les aucuns se
rians de

rians de ces beaux discours, & les autres s'en colerans, comme prouenans d'un esprit plein d'impudence trop effrontee. Toutes-fois rompant mon silence, ie dis lors en l'aureille, à quelqu'un de la compagnie, ioignant lequel i'estois: Vrayement nous en voicy bien: i'auois autres-fois ouy parler d'un sçauoir pedantesque, mais maintenant en voicy un d'autre façon, que l'on peut appeller courtisan. Comment (me dit l'autre) pensez vous qu'il ne vous die la verité? Tout ce qu'il vous a deduit se pratique. La plus part de ceux qui escriuent sont ou Copistes, ou Abreuiateurs, ou (si vous me permettez vser de ce mot) rabobelineurs de liures. Et quant à ce qu'il vous a dit qu'il se feroit à pis prendre recommander par les plumes des mieux escriuans, cela estoit de la Rhetorique du vieux temps, ie veux dire du regne de Henry deuxiesme, lors que l'on se frottoit aux robes de ces grands Poètes qui florirent sous ce bon Roy, pour trouuer un arriere coin dās leurs œuures: mais maintenāt on passe plus outre. Car ceux qui ne feirent iamais rien, se font alleguer pour auteurs, comme s'ils auoyent faict quelque œuvre laborieux, dont nous ne veismes iamais le premier eschantillon. Qui est vne recommandation sans comparaison plus effrontee, que celle dont vous parle ce Courtisan. Si cela est (respondy-ie à cestuy-là) ie quitte desormais la partie, & suis d'aduis que c'est grand folie de s'alambiquer le cerueau sur les liures, veu qu'à si bon marché on se fait estimer bon auteur. Sur ce

mot nous-nous departîmes : Et ne voulant que ces propos tombassent à terre, sans estre par moy recueillis, soudain j'ay mis la main à la plume pour vous en faire part, à la charge que nous en rirons vous & moy, mais que puis après donnerons lieu à ce qui est du commun deuoir. Il n'y a remede, il faut que ie m'esclatte à ce coup, & me pleigne à gorge desployee de la calamité de ce siecle, qui nous a produit si grande foison d'auteurs, ou putatifs, ou auortons. Il n'y a si malotru qui ne vueille que ses premieres apprehensions prennent air, craignant qu'estant trop longuement enfermées, elles ne sentent le remugle. Vray Dieu! l'odelle me semble auoir autre-fois heureusement rencontré en ces six vers:

Et tant ceux d'aujourd'huy me faschent,

Qui dès lors que leurs plumes laschent

Quelque trait soit mauuais ou bon,

En lumiere le vont produire,

Pour souuent avec leur renom,

Les pauvres Imprimeurs destruire.

A la mienne volonté que nous eussions, comme les Romains, quelques doctes Grammairiens qui nous seruissent de Censeurs, pour sinderiquer les liures, & trier les bons d'avec les mauuais. Tant de liures mal tissus, seruent plus de scandale, que d'edification à nostre langue : laquelle me semble desia decliner contre tout ordre de nature, auant qu'elle ait attein à sa perfection, & si ainsi le faut dire, s'en aller auparauant qu'elle soit venue. Car les langues ne demeurent pas moins auilies,

quand chacun indifferamment se donne vne liberté d'y escrire à son plaisir, que quand les esprits assoupis de nonchalance, ne s'estudient de les embellir: estant les deux extremités vicieuses. Et tout ainsi que le non escrire fait qu'elles ne soyent cogneues, aussi le trop escrire, mesmes par gens qui n'ont autre tesmoignage de leur valleur, que celui qu'ils en imaginent d'eux mesmes, rend les langues si obscurcies en leur pensant donner quelque lustre, que l'on n'en tiét compte. Ce n'est pas assez de dire, i'inuente ou traduis en mon François, ains faut que celui qui veut mettre la main à la plume, ait vn fonds de bonnes matieres, vn amas de paroles de choix, & eslite, qu'il les mesnage dextrement, & qu'empruntant quelque discours d'autrui il le rende toutes fois pour sien: ie veux dire qu'il face comme le bon estomach, lequel faisant vne bonne cuisson des viandes les distribue puis apres par l'aide & ministère du foye dans les veines, tout autres qu'il ne les a prises, dont se fait l'entretien general de nostre corps. Mais c'est trop serieusement entrer en matiere pour vn homme qui sur le commencement de sa lettre auoit protesté seulement de rire. Si vos belles & saintes homelies vous dispensent de quelque loisir, ie vous prie recharger la presente de mesme sujet, afin que ie ne sois estimé seul me plaindre de l'impudence de nostre temps. A Dieu.

Si ij. m. q. d. d.

*A Monsieur Hennequin seigneur de Sarmoise,
Conseiller & Maistre des Requestes
ordinaire du Roy.*

*Il se gaussé
avec le sei-
gneur de
Sarmoise
sur les pei-
nes qu'ont
les peres en
mariant
leurs en-
fans.*

E ne veux plus croire qu'il n'y ait que les meres qui soyent en trauail d'enfant. Les peres y ont mesme part. Les meres quand leurs enfans sortent de leurs flancs pour prendre vie. Les peres quand ils les veulent par mariage faire sortir de leurs maisons, pour entrer en vne autre vie. Vous ne m'en sçauriez dire des nouuelles, pour n'y auoir iamais passé. Cela sera cause que ie vous en comteray plus librement, comme celuy qui y est maintenant. Je ne vy iamais tant de remuemens de mesnage : marchands de Soye, Orfeures, Tailleurs, Chaussietiers, Cordonniers, Rostisseurs, Patissiers, Tapissiers, Cuisiniers, Violons, Musiciens, & mille autres tels baguenaudiers. Les femmes en accouchât sentent des tranches; & tout ce que ie viens de vous reciter sont mes tranches, mais tranches de saint Mathurin. Car pour le vous dire en vn mot, ce sont autant de folies. Et le plus grand mal que i'y voye, c'est qu'au trauail des meres, on y appelle des sages femmes pour les secourir, en cestui cy les sages n'ont voix deliberatiue au chapitre, & n'y a que les ieunes (ie n'oze dire les plus foles) qui s'en facent croire. Chacū dit que qui moins en fait est le plus sage. Il n'y a sentence plus commune que celle là, ne qui tourne moins en vsage. Si

lesperes & meres y veulent apporter quelque sobriete & attrepance, soudain les enfans s'escrient, que c'est pour eux que l'on fait la feste, qu'ils n'ont qu'un ou deux iours à eux, & que nous ne nous souuenons d'auior esté ieunes. Que feriez vous à ceste objection? Il faut raieuir avec ceux, & leur passer condamnation de leurs volonte. Croyez que l'en fais le moins que ie puis, & neantmoins trois & quatre fois plus que ie ne veux. A Dieu.

*A Monsieur Maillard Conseiller & Maistre des
Requestes ordinaire du Roy.*

A PRES plusieurs allees & venues, la Roy-
ne mere en fin a si bien besongné que la
paix a esté conclue: & suiuant la capitulation
le Roy est venu le xvij. de Iuillet dernier en
son Parlement, où il a solemnellement cassé
tous les Edict precedens qui auoyent donné
tolerance à l'exercice de la nouuelle religion.
Monsieur le premier presidet a sagement remarqué
en sa harangue que le premier Edict quil'auoit
toleree estoit d'un mesme mois en l'an 1561.
Il est dit qu'il n'y aura plus en toute la France
que la religion Apostolique, Catholique, ro-
maine, que les Ministres vuidront dedans
deux mois, à peine de confiscation de corps &
biens, & les autres dans six, s'ils ne veulent
se reconcilier avec nostre Eglise. En somme ce-
ste paix est le renouvellement d'une vieille
guerre, mais au vray, la paix des financiers.
Par ce que quelques iours apres on a supprimé

*En recitant
l'Edict de
Pacificatio
qui fut fait
en Iuillet
1585. il
deteste l'a-
bitio des
Francois.*

la Chambre Royale, moyennant deux cens mil escus qu'ils financent au Roy pour fournir aux frais de la guerre. Ceste nouvelle entreprise ne se peut passer sans couster beaucoup au Roy & au peuple. Qui est cause que l'on a maintenant recours au reſtabliſſement de tous les eſtats de iudicature qui auoyent eſté ſupprimez. Il n'y a point telle eſpargne pour nos Rois que celle qui prouient de l'ambition de leurs ſujets. C'eſt vn fonds inexpuisable. En ce cy chacun court en poſte à la pauureté. Il n'y a bonne maiſon dont nos Roys ne ſoyent par ce moyen heritiers. Il y a enuiron deux ans que le Roy ſupprima par mort tels offices, comme venans à la foule du peuple, voire avec vne tref-eſtroitte rigueur, ſans admettre les reſignations de ceux qui s'en vouloyent demettre auant que de mourir. La memoire de ce meſnage eſt en vn inſtant eſuanoüie. Il n'eſt pas fils de bonne mere qui ne mette là ſon denier. Il n'y a rien tant à craindre en vne Republique bien ordonnee, que le nombre effrené des officiers : & neantmoins rien qui tant la ſouſtienne eſaſſiſſions generales, telles que ceſte-cy, comme quelques-vns eſtiment. Par ce que tenans leur grandeur d'un Roy, chacun craint la mutation de l'Eſtat. Toutesfois apres auoir remué toutes ſortes d'aduiſ à part moy, ie compare ceſte multiplicité d'Eſtats au lierre, lequel on eſtime eſtre le ſouſtenement de la muraille contre laquelle ell'eſt collee, combien qu'interieurement ell'en ſoit au long aller la ſeule ruine. A Dieu.

*L'ambition
des François
eſt vne eſ-
pargne in-
expuisable
pour nos
Roys.*

*A Monsieur Regnier President en l'Election
de Soissons.*

Vous pouuez recepuoir ceste lettre de moy sans hazard, & m'en croyez. S'il y eust eu du danger en ma maison ien n'eust esté si maladuisé d'y seiourner & moins me voudroy-ie maintenant oublier en vostre endroit, vous escriuant. I'ay esté visité de Dieu, mais de sa petite visitation, & non de la grande ie veux dire, du bruit commun, & non de l'effect. Toutesfois pour contenter l'opiniõ du peuple, ie me suis retiré aux champs. C'est ainsi que va ma fortune : iamais ie n'ay receu grande allegresse, que soudain Dieu ne l'ait voulu attremper de quelque fascherie : ni n'ay esté combatu de grand desplaisir, qu'à l'instant il ne m'ait enuoyé quelque objet pour me consoler, sans que l'un ait esté estouffé par l'autre. C'est vne obseruation que i'ay faite en ma fortune, que ie vous pourrois verifiser par vne infinité d'exemples, si iel'auois entrepris. Je me contenteray seulement de vous dire qu'il y a enuiron cinq semaines que i'ay eu ce contentement de marier mon fils aîné: les feries n'en estoient à peine expirees, que i'ay esté salüé de ceste nouuelle affliction. Tellement que quand ie verray toutes choses me reuenir à souhait, ou à contre-poil, sans estre balancees de leurs contraires, ie penseray estre au bout de ma vie, ou de ma fortune: ni pour ce-

*Il raconte
comme sa
bonne for-
tune est
contreba-
lancee par
la mau-
uaise*

Belle chose de tirer commodité de ses incommoditez. la ie ne m'en estime moins heureux. Car comme ce soit vn grád secret de sçauoir tirer cōmodité de ses incommoditez, aussi estime-ie ce contrepoix de malheur, me tourner à tres-grand heur: n'y ayant rien, à mon iugement, que l'on doie tant craindre, qu'un flux & heur absolu.

Qu'il faut craindre un heur absolu. Lequel non seulement fait mettre nos pensees à l'essor, ains couue ordinairement sous soy vn grand precipice, qui nous procure plus de tourment, que la ioye n'auoit esté grande, pendant que nous estions en vogue. Or maintenant ie suis aux champs en pleines vacations. Je ne sçay pas comme l'ancien Romain entendoit ce mot que l'on a tant solennisé: qu'il n'estoit iamais moins otieux, que quand il estoit otieux. I'en dy tout autant queluy: que ie ne me trouuay iamais tant empesché, qu'ores que ie ne suis empesché. Et si ne le dis pas à mon aduantage, comme il faisoit. Je vois, ie viens, ie tracalle dans ma maison, d'une chambre à autre, ie descends du haut en bas, ie remonte du bas en haut. Brief, ie fais plus de tours

Il se gausse sur ceste vieille rencontre de n'estre moins otieux que quand l'on est otieux. de mon corps, que Diogene le Cynic ne faisoit faire à son vaisseau, lors qu'il ne vouloit estre non plus oiseux que les Corinthiens, quand ils affustoyent leurs appareils, & appareilloient leurs affusts pour faire la guerre. Et ne suis pas seul empesché. Car en ne faisant rien, i'empesche toute ma famille. Je veux sçauoir comme il va de toutes choses. En vn mot ie suis vn quatre-mesnage, ou pour me mesler d'un mestier auquel

ie suis neuf & apprentif, ie suis vn gaste-mefna- *Quatre-mefnage, gaste-mefnage.*
 ge. Vrayement si le Romain dont i'ay parlé en
 estoit logé là, il n'estoit pas de grand merite.
 Ie ſçay bien que vous m'objecterez les arbres
 auxquels ie puis prédre quelque deduit & pas-
 se-temps. Ie vous diray franchement, que pour *Les chaps-
delectent*
 la premiere rencontre, les champs recueillent
 mes elprits. Mais deux ou troisiours apres, ie *seulement*
 retourne à mon naturel. Les arbres ne parlent *pour la*
 point. Au moyen dequoy ie veux lors auoir *premiere*
 recours à mes liures, pour leur communiquer *rencontre.*
 mes pensees. Mais quel trafic pouuons-nous
 auoir maintenant avec eux, au milieu de cest
 orage & tempeste publique? Tout ce que ie
 demande à Dieu, est, ou de bien tost me deſe-
 cher, pour ne voir plus ce que ie voy, ou de
 m'empescher comme auparauant, à fin qu'en-
 yuré des affaires particulieres, i'oublie celles
 du public, auxquelles, quelque tourment &
 affliction que ie m'en donne, ie ne puis appor-
 ter remede. A Dieu.

*A Monsieur Coignet, seigneur de Congy,
 Aduocat au Parlement,*

En plus beau champ ne me ſçauriez-vous *Il deduit*
 mettre, estant Parisien comme vous, que *plusieurs*
 de me demander d'où vient le nom de nostre *ancienne-*
 ville, quel a esté son progrez, & tout ce que ie *tez priui-*
 pense appartenir à sa grandeur. Si vous vou- *leges, &*
 lez que ie m'arreste à nos vieux rappetaſſeurs, *autres cho-*
 ie vous diray que Paris le Troyen en fut le pre- *ses de re-*
 mier fondateur, & qu'il la nomma de son nō. *marque de*
la ville de
Paris.

Qui est vn vray fantosme d'histoire. Moins seray-ie d'accord avec vn tas d'escoliers, qui disent qu'elle fut appellee par les anciens *Lutetia*, du mot Latin *Lutum*, pour les boues & fanges qui y abondent : ou bien du mot Grec *Λευκία*, qui signifie blancheur, pour les plastrieres qui se trouuent és enuirs. Quant à moy ie ne feray iamais d'opinion qu'elle eut du commencement emprunté son nom de deux nations qu'elle ne cognoissoit point. Deuant la venue de Iulles Cesar és Gaules, nous ne cognoissions dans Paris, le Romain que de nom. Et ores que le Phocenses Grecs fussent fondateurs de Marseille, si ne trouuons-nous qu'apres qu'ils se furent là establis, ils eussent faict aucunes conquestes en toute la Gaule, par le moyen desquelles ils eussent donné vogue à leur lague. Et au surplus d'estimer que les Gaulois parlaissent Grec, comme quelques-vns se persuadét, c'est ignorer les premiers rudimens de nostre histoire : veu que nous trouuons dans les memoires de Cesar, que luy voulant escrire quelque chose qui importoit à Labienus son Lieutenant, il luy escriuit en langue Grecque : à fin (dit-il) que si elle estoit surprise par ses ennemis, nul ne peust entendre ce qu'elle portoit. Et neâtmoins il ne faut faire nulle doubte que nostre ville auoit eu tousiours son nom originaire, que i'estime vray-semblablement auoir esté *Lu* ou *Len*, sur lequel & le Romain, & le Grec, enterent selon la commodité de leurs lagues, celui-la vne *Lutetia*, cestuy vne *Λευκία*. Il n'y a ville, peut estre en l'Europe plus heureu-

Que la lā-
gue Grec-
que n'e-
stolt co-
gneue aux
Gaulois.

fement fituee, ny accompagnee de tant de cōmoditez, que ceste-cy. En toute ville que l'on desire rendre grande, il est requis deux choses: facilité de bastir, & cōmodité de traffic. Paris est enuironné de toutes parts de perrieres sousteranees, d'où on espuise tant le moilon, que pierres de tailles: & outre ce a particuliere-ment des plastrieres dont se faict le plastre: qui est vne forme de ciment propre à nous autres, & qui ne se trouue point ailleurs. Par le moyen desquels deux thresors vous verrez en moins de rien vne maison richement & plantureusemēt paracheuee de fonds en comble. D'auantage il est abreuué de ceste grande riuere de Seine qui perd son nom dans l'Ocean au dessous de la ville de Roüen: Riuere, dy-ie, dans laquelle aboutissent trois grands fleues, Marne, Yonne, Oise; dans lesquels aussi plusieurs riuieres viennent fondre: & en outre les riuieres de Montargis & d'Estampes. Tellement qu'avec vne facilité admirable toutes sortes de marchandises y peuuent aborder à peu de coust, de la Bourgongne, Champaigne, Picardie, Normandie, Lyonnois, la Beauce, & de plusieurs pais estranges. Tout ainsi qu'elle est abreuee de tant de riuieres, aussi nostre ville n'estoit anciennement qu'une Isle, qui est ce que nous appellons la Cité. Laquelle, si vous y prenez garde de pres, vous trouuerez auoir la forme d'un Nauire. Car si vous la considerez du costé du Palais, l'Isle va tousiours en estroissant en forme de bec, que nous appellons la Proüe, & du costé de nostre

Ce qui est requis pour l'establissement d'une grād' ville.

Pour quoy la ville de Paris porte un Nauire en ses armoiries.

Dame, en forme de Pouppe. Et c'est pourquoy, à mon iugement, nos predecesseurs donnerent le Navire pour armoiries à nostre ville de Paris. La commodité de son assiette fut cause que les Empereurs ayās à reboucher la pointe des Allemans, qui affligeoyent journellement les Gaules, s'y habituerent de fois à autre. A maniere que commençant à se faire grande, elle prit, avecques le temps, le nom du pais où elle estoit située, qui estoit le Parisi, comme ville principale & metropolitaine.

Quelques
Empereurs
se sont as-
mez à
Paris.

D'où vient
que nostre
ville porte
le nom de
Paris.

Car quand les anciens, & mesme Iulles Cesar, en parloyent, ils la nommoient *Lutetiam Parisiorum*, comme si nous voulions dire Lutece en Parisi. Et depuis on laissa le mot de Lutece, & prit-on seulement celui de *Parisi*, pour denoter nostre ville. Le premier dans lequel vous en verrez quelques enseignes est Amian Marcellin en plusieurs endroits, & signamment au vingtiesme de son histoire, quand il parle de la promotion de Iulien l'Apostat à l'Empire, & du séjour qu'il y fit. *Et cum ambigeretur diutius* (dict-il) *qua pergerent via, placuit, notario suggerente Decentio, per Parisios, homines transire, ubi morabatur adhuc Cesar, nusquam motus. Et ita factum est. Isdemque aduentantibus in suburbanis, princeps occurrit, ex more laudans quos agnoscebat.* Auquel lieu le mot de Faux-bourgs nous enseigne qu'il parle de la ville de Paris. Iulien y seiourna seulement six mois, comme il dit en son *Myfopogon*, pendant lequel temps il y prit si grand plaisir, qu'il la voulut embellir de quelques nobles bastimens, comme nous

Iulien se-
iourna six
mois à Pa-
ris.

voyons par les anciens fragmens, qui sont en l'hostel de Clugny, & les Aqueducs qu'il deliberoit d'y faire venir du village d'Ercueil, dont on voit encores les reliques. Apres luy, Valentinian Empereur y demeura tant qu'il séjourna es Gaules. Cela fut cause que quand Clouis se fut fait maistre & seigneur de la plus grande partie des Gaules, il y alleit son domicile (côme nous tesmoigne Gregoire de Tours) & apres luy la posterité. Qui nous reüssit si à propos, que combien que par deux fois le Royaume fust party en quatre, se nommans les enfans de France diuersement Roys, de Paris, Soissons, Orleans, & Mets: si est-ce que celuy de Paris auoit tousiours quelque aduantage & prerogative par dessus les autres. Et depuis les apanages estans infinuez entre nous sous la lignee de Hugues Capet, il semble que nos Roys aient lié leur fortune avecques celle de Paris, d'où ils ont tiré vne infinité de secours fauorables, quand les necessitez s'y sont presentees. Leur ayant esté vne tres-alleuree retraicte lors de leurs afflictions. Qui a esté cause qu'en contr'eschange ils l'honorarent de plusieurs nobles priuileges: car outre ce qu'elle est franche & exempte de tailles, le Parisien, de condition roturiere, peut posseder des fiefs sans dispense, il est franc du ban & arriereban, ne peut en defendant estre distrait de son domicile pour quelque matiere que ce soit, & luy est permis de proceder par voye d'arrest en vertu d'une cedula non recogneuë, sur les cheuaux & biens meubles de son debteur estrange, qu'il trouue

Les Roys de France de la troisieme lignee ont lié leur fortune avecques celle de Paris. Priuileges des Bourgeois de Paris.

dedans Paris. En plus fors termes il pouuoit anciennement le contraindre par corps, mais ceste coustume s'est avecques le temps supprimee. Qui sont tous priuileges qui prouiennent de roictroy de nos Roys, mais nous en auons vn plus grand qui nous a esté ordonné par la pleine grace de Dieu. Qui est que nostre ville se peut vanter n'auoir iamais esté surmontee que par soy-mesme. L'on appella sur le declin de l'Empire, la ville de Rome, *Urbem eternam*: si ne peut-elle se garantir qu'elle ne fust prise & saccagée, premierement par les Gaulois, & depuis à trois diuerses fois par les Gots: mais, graces à Dieu, ce malheur n'aduint iamais à la nostre. Les Normands, sous la lignee de Charlemaigne, s'estans faict voye par la plus grande partie de la France, & ayans mis à sac, tantost la Bourgongne, tantost la Touraine, tantost le país qui porte auourd'huy leur nom, assiegerent deux & trois fois nostre ville, mais ils furent contraints de leuer le siege avecques leur courte honte. Le semblable firent les Bourguignons sous Louys onzième, & de nostre temps les Huguenots en l'an cinq cens soixante vn & soixante vij. Et quand nous trouuons que sous le regne de Charles sixième, elle fut prise par le Capitaine Pisleadam, cela aduint par ce que les Parisiens vouloyent estre pris, comme ceux qui lors fauorisoyent le party de Iean Duc de Bourgogne, contre les Armaignacs qu'ils vouloyent exterminer de leur ville, comme ils firent. Qui plus est, l'on peut dire, comme chose vraye, que

La ville de Paris n'a iamais peu estre vaincue de ses ennemis.

Paris a tousiours seruy de tombeau à ses enne- *Paris tom-*
 mis, comme nous en peut rendre certains, & la *beau à ses*
 iournee des Armaignacs en l'an 1417. & celle des *ennemis.*

Huguenots de l'an 1572. Il n'est pas qu'ils ne se
 soyent sentis de cest heur en vn exemple admi-
 rable. Charles sixiesme au retour de la iournee
 de Rosebec, vsa d'une punition extraordinai-
 re contre nous, pour vne esmotion populaire
 aduenüe dedans Paris pendant son voyage de
 Flandres. Et nommément fit oster les chesnes
 des ruës, & despendre les huis des quatre prin-
 cipales portes de la ville. Le tout à l'instigation
 du Connestable de Clisson, qui fut executeur
 de tous ces rigoureux commandemens. Et de

*L'hostel de
 Clisson.*

fait pour l'appaiser nous fusmes contraints de
 luy faire present d'un hostel (dont auourd'huy
 iouissent Messieurs de Guise) semé diuersemēt
 d'une M. d'or, qui vouloit dire Misericorde :
 pour laquelle cause les vns l'appelloyent l'ho-
 stel de Clisson, & les autres de Misericorde.

Mais voyez, ie vous prie, quelle fin eut ce jeu.
 Clisso auoit esté promoteur de ceste seure puni-
 tion, aussi la fortune des Parisiens ne vou-
 lut laisser cest outrage impuny à l'endroit de
 luy. Dix ans apres il fut assassiné par le Sei-
 gneur de Craon, qui n'eut moyen d'eüader
 que de nuict par la porte S. Antoine, qui estoit
 l'une de celles qui auoit esté condamnée à estre
 tousiours ouuerte. Chose qui est naïfvement
 exprimee par Froissard, duquel ie vous veux
 icy inserer le passage tout de son long. *Pour le*
temps deslors les quatre souveraines portes de Paris
estoyent toute nuict & tout le iour ouuertes, & auoit

ceste ordonnance esté faite au retour de la bataille qui fut faite en Flandre, où le Roy de France desconfit les Flamens à Rosebec, & que les Parisiens se voulurent rebeller, & que les maillets furent ostez. Et pour mieux à toute heure chastier & seigneurier les Parisiens, Messire Olinier de Clisson auoit donné ce conseil d'oster toutes les chaisnes des carrefours, pour aller & cheuaucher toute nuit : par tout furent ostées hors des gonds, les souveraines portes des fueilles, & là couchées, & furent en celuy estat environ dix ans, & entroit-on à toutes heures dedans la ville de Paris. Or considerex comment les saisons payent. Le Connestable auoit cueilly la verge dont il fut battu ; car si les portes de Paris eussent esté closes, & les chaisnes lencées, iamais Messire Pierre de Craon n'eust oſé faire ce delict & outrage qu'il fit, car il n'eust peu issir hors de Paris, & pour ce qu'il scauoit qu'il istroit bien à toute heure, s'aduisa il de faire ce malice. A tant Froissart. Exemple que ie vous ay voulu représenter, non que i'approuuasse la iournee que nos ancestres appellerent des Maillo-tins, mais pour vous dire qu'en vne querelle où nous auions tort, le hazard voulut encores que celuy qui nous auoit affligé fut chastié des verges mesmes dont il nous auoit battus. Je vous laisse à part l'Vniuersité (qui est des pieça la premiere de toute l'Europe) pour vous dire que nos Roys eurent de toute ancienneté dans Paris trois maisons, le Palais, le Louure, & le logis des Tournelles pres S. Paul. Palais dy-ie, qui contient les deux premieres Chambres de la France. Celles du Parlemēt, & des Comp-

Trois logis
de Roy dās
Paris.

des Comptes, l'une pour la iustice commutative, l'autre pour la distributive. Palais auquel noz Roys ne se presentent gueres à face descouverte, que ce ne soit en haut appareil pour représenter toutes choses appartenant à leur Royauté. Le Louvre dont releuent tous les fiefs qui se meuvent immédiatement de la Couronne de France. Car quant aux Tournelles, c'estoit vn lieu de plaissance: qui a esté deux fois malheureusement fatal en la France. La premiere sous Charles sixiesme, *L'ostel des Tournelles fatal à la ruine de France.* lequel ayant dedié l'apresdisnée d'un iour du saint Sacrement à faire iustes & tournois, où se trouuentent tous les Princes du sang & plusieurs grands seigneurs qui auoyent la meilleure part en sa bonne grace, ceste allegresse ayant continué depuis le midy iusques à la minuit, le seigneur de Craon qui estoit en embusche dedans sa maison, sur ceste occasion vint inuestir à l'impourueu le Connestable de Clifton, dont ie vous parlois maintenant: lequel il laissa sur la place pour mort. Ce que le ieune Roy prit tellement à contre-cœur, qu'il en voulut poursuiure la vengeance à outrance cōtre le duc de Bretagne, vers lequel Craon s'estoit retiré. Et en ceste apprehension conceut vne telle melancholie, qu'il en perdit puis apres l'esprit: dont sourdit vne pepiniere de guerres ciuiles entre nous, qui cuiderent mettre nostre Royaume au dessous de toutes affaires. Car quant à l'autre infortune, nous en pouons estre tesmoins pour estre aduenue de nostre temps en la personne du bon Roy

*Combien
les guerres
ciues ont
faict de tort
à la ville
de Paris*

*La ville de
Paris. grā-
demetopu-
lente sous
le regne de
Charles V.*

Henry. Qui fut cause que pour expier la memoire de ceste mesaduanture, la Roine sa veufue, feit aussi razer cest hostel, quoy que soit, il fut departy à vns & autres particuliers habitans de ceste ville, comme nous le voyons aujourd'huy : Tant y a que la perte de l'esprit de l'un, & de la vie de l'autre, nous apportèrent diuers troubles: Les premiers qui durerent pres de quarante ans, & les autres dont nous n'auons encores la fin. Mais par ce que ie souhaiterois que nous nous feissios maintenant sages par ces troubles anciens, ie vous puis dire que sous le regne de Charles cinquieme nostre ville fut grandement riche & peulee. Ce Roy qui apres son decez fut surnommé des vns le Sage, & des autres, le Riche, y faisoit presque son ordinaire demeure: & à l'imitation de luy il n'y auoit grands Prelats, ou Princes, qui n'y eussent aussi leurs maisons, & non point maisons affamees, ains grands & magnifiques Palais. Nous ne pouuons auoir plus grand & fidelle tesmoignage de ceste richesse, que de la condamnetion que nous encourusmes pour la iournee des Maillets, sur le commencement du regne de Charles vj. Parce que Froissard nous atteste qu'il tira de nous quatre cens mille liures, qui en vaudroyent maintenant douze cens, eu esgard que la monnoye estoit trois fois plus forte qu'elle n'est aujourd'huy. L'esprit de diuision se logea à la malheure dans nostre ville, pour soustenir iniustement la querelle de Ieā Duc de Bourgogne, contre les enfans de Louys Duc d'Orleāns:

En laquelle nous-nous esperdismes de telle façon, que tantost nous chargeasmes la croix Bourguignonne sur nos chapeaux & chape-
rons, & feismes vne confrairie de saint An-
dré dans l'Eglise saint Eustace, de laquelle se
trouuerent en vne procession xxv. ou xxx.
mil Confreres, tantost nous massacrâmes
tous les Orleannois & Armaignacs qui se trou-
uerent dans Paris, sans acception de person-
nes. Mais il nous en prit tout ainsi qu'aux ma-
lades, lesquels du commencement surpris
& agitez d'une fièvre chaude, se font tenir à
quatre dedans leurs lits, pour vne inquietu-
de perpetuelle de corps & d'esprit qui leur
commande : iusques à ce que ceste fureur
s'escoulant, ils commencent desentir leur mal
par vn affoiblissement general de tous leurs
membres, lesquels il faut restaurer à la longue
tant par douces purgations, que bonnes vian-
des: aussi pendant que furieusement nostre
ville s'amusa de soustenir le party Bourguignō,
elle deuint sans y penser toute deserte. Et cō-
mencerent ces grands hostels de Flandres, Ar-
tois, Bourbon, Bourgongne, Nesles, & plu-
sieurs autres seruir de nids à corneilles, au
lieu où au precedent c'estoient receptacles de
Princes, Ducs, Marquis, & Comtes. I'ay
leu dans vn liure escrit à la main, en forme de
papier iournal, quē de ce temps-là il y auoit
vn loup qui tous les mois passoit au trauers de
la ville, lequel ils appelloient le Courtaut, e-
stant le peuple tant accoustumé de le voir,
qu'il n'en faisoit que rire. Chose qui se faisoit,

*Paris en
grande
souffrette
par le moyē
des guerres
cruelles.*

ou pour les massacres qui se commettoient dās Paris, & pour les cadauers qui y pouuoient estre (n'y ayant animal qui ait le flair si subtil comme le loup) ou par ce que la ville estoit lors grandement deshantee. Quoy que soit s'estāt sur les troubles du Bourguignon & Orleannois entee la guerre del'Anglois & du François, il faut tenir pour chose tres-certaine que la ville de Paris vint en grande souffrette, veu qu'en l'histoire mesdilante du Roy Louys xj. nous trouuons que pour la repeupler, il voulut faire comme Romulus auoit fait autrefois dans Rome, & donner toute impunitē de mesfaits precedens, & rappel de ban à tous ceux qui s'y voudroient habiter. Ce que toutes-fois ie ne trouue escrit ailleurs: & ne trouuant ceste permission dans les registres du Parlement, ceste histoire m'est aucunement suspecte. Mais plus grande demonstration ne pouuez-vous auoir de ceste pauureté & solitude, que de l'ordonnance qui se trouue aux vieux registres du Chastellet, par laquelle il estoit permis de mettre en crie les lieux vagues de la ville: & si pendant les six semaines il ne se trouuoit nul propriétaire, qui s'y opposast, le lieu demouroit à celuy qui se le faisoit adiuger. Aussi quand nous lisons dans nos vieux tiltres & enseignemens, quelques maisons & heritages tant en la ville, qu'ēs champs, vendus à non prix, tant s'en faut que ce soit vn argumēt de la fecilitē de ce temp-là, qu'au contraire c'est vne demonstration tres-certaine du malheur qui estoit lors en regne, par la longue

*Le bon
marché qui
estoit an-
ciennement
des maisons
de Paris est
vn argumēt
du malheur
qui estoit
lors.*

suite des troubles. La richesse d'un pays cause
 l'abondance du peuple, qui fait que toutes
 choses y sont cheres. Le peu de peuple au con-
 traire fait le non prix, & par mesme moyen
 nous enseigne ou l'infelicité ou l'infertilité d'un
 pays. Maintenant graces à Dieu nostre ville est
 abondante en maisons, peuple, & richesses,
 plus que iamais. N'ayant toutesfois (non plus
 qu'un malade) repris ses forces tout à coup,
 ains peu à peu, ie veux dire à mesure que noz
 Roys s'en sont approchez depuis les troubles
 de Charles sixiesme, & septiesme. Le Roy
 Loys vnziesme auoit choisi pour sa principale
 demeure le Plessis lez Tours: Charles viij. son
 fils, Amboise: Louys xij. la ville de Blois:
 non qu'ils ne vinssent souuent dans Paris, selon
 la necessité de leurs affaires, mais chacun d'eux
 prenoit diuersement son plaisir en ces villes là,
 s'approchans cependant & Charles viij. &
 Louys xij. chacun de demy iournee de la
 nostre.   la suite d'eux, Francois premier
 franchit le pas plus hardiment: Car il laissa
 tout le pays de Touraine & Blesois pour se
 loger  s enuiron de Paris, tant à Fontaine-
 bleau que saint Germain en Laye. Et apres
 luy Henry deuxiesme son fils, s'y aima plus
 que nul de ses deuanciers, qui nous apporta
 grand lustre, & successiuement Charles ix.
 pour la necessité des troubles fut contraint de
 s'y habituer. Mais entre tous les Roys il n'y
 en eut iamais vn qui s'y aimast tant que le
 nostre à present regnant. Ce qui a apporté
 vne grandeur admirable en l'augmentacion du

*Comme
 Paris s'est
 remis sus.*

peuple, & des bastimens, de telle façon que toutes choses semblent estre paruenues à leur dernier essay, tant pour la vente des offices, mariages des filles, que loüages de maisons. Qui me fait presque desfier de nostre fortune à l'aduenir. Les Musiciens nous enseignent que quand nous sommes aux extremittez de la gamme, il faut venir aux muances. Il n'y a point plus asséuré instrument de ce changement qu'une longue trainee de guerres ciuiles. Et à la mienne volonté que nous-nous puissions faire sages par l'exemple de nos ancestres, pour destourner cest orage de nous. C'est le comble de mes souhaits. Quant au surplus il me plaist de clore ceste lettre par yne honneste cō-émémoration que vous ne trouuerez hors de propos. Nous enuoyons nos enfans en Italie pour apprendre leur entre-gent, & plusieurs nobles exercices qui s'y trouuent selon la diuersité des villes: & ie veux qu'on sçache, car il est vray, que nostre Paris est tout vn pays d'Italie racourcy au petit pied, n'y ayant exercice de corps ou d'esprit delà les monts, qui ne se pratique dedans l'enclos de nostre ville. Dieu.

A Monsieur Loisel Aduocat en Parlement.

*Il discourt
ladue. s'iré
de iugemēs
que l'on
fera de ses
lettres.*



Velque chose que vous en pensiez, vous serez tres-mauuais garand de mon entreprise. Croyez que celuy a grand auantage sur son compagnon, qui en ce temps miserable & calamiteux se tient clos & couuert dedans sa

maison. Ne sçauiez-vous la diuersité d'argumens que ietraicte, qui sont autant d'esmorches de mescontentemens d'vns & autres? Les opinions des hommes sont trop diuerses, pour se conformer en tout & par tout aux miennes. A l'un desplaira le seul tiltre, comme chose nouvelle & inaccoustumee en la France de traicter sujets de merite par lettres. L'autre m'improperera que ie fais le contraire de S. Hierosme, lequel appelle quelquefois liures des Epistres qui ne contiennent que trois fueillets, & qu'au cōtraire i'appelle lettres, telles qui sont vrayement des liures. Ne considerant pas que saint Cyprian s'est donné le mesme priuilege: ayant fait passer sous le nom d'Epistres les plus beaux sermons qu'il feit iamais. Cestuy, que ie discours des matieres non conuenables à missiues, & qu'il y en a quelques-vnes qui ne l'rapportent, ni à mon estat, ni à l'aage auquel ie les escriuois, estant plustost vne histoire de mes mœurs que de mes aages. Et quelque sage mondain adiousterà que ie parle trop hardiment du tēps de l'Est at, des maisons. Brief autāt de testes, autant d'opinions. Encontre tous ces controoleurs ie n'ay autres armes pour me pater, sinon de leur dire en vn mot, Mes amis, ie n'ay entrepris de vous contenter tous en general, ains vns & autres en particulier, & par special moy-mesme. Mais sur tout il me semble voir quelque Cinge qui en ses communs propos fera la mouē à mon œuvre, lequel sera bien aise d'en faire son profit, & employer mon labeur pour sien, mettant la main à la plume. Et à

*Combien les
opinions des
hommes s'ont
difficiles à
consentir.*

*Cōbien les
opinions
des hōmes
sont diffici-
les à conse-
ter.*

cestuy ie ne puis autre chose respondre, sinon que vrayement il aura victoire de moy, comme celuy qui m'apportera plus de mescontentement que nul autre. Mais voyez ie vous prie comme les affaires vont en matiere de liures. Ayant fait imprimer mes Epigrammes Latins, ie voy peu de gens auxquels ils ne fussent agreables : toutes- fois quelque personnage mien amy qui voulut faire l'Aristarque, m'admonnesta que ie ferois beaucoup mieux pour moy, si tout ainsi que les Iardiniers ressepent & elaguent de leurs arbres plusieurs branches superflues, pour donner plus longue vie au tige, aussi i'ostois plusieurs petits Epigrammes qui ne seruoient que d'estouffer les meilleurs. Encores que ie sois du nombre de ceux que l'on met quelquefois entre les Poètes, & qui en ceste qualite deuois flater mes conceptions, si me laissay-ie lors aller à l'opinion de ce grand Censeur. Et de faict à son instigation ie commence de faire le procez à mes Epigrammes, & en condamne plusieurs à tenir prison perpetuelle dans mon cabinet, quād on les reimprimeroit. Le communique ce mien iugement à vn autre de mes amis, qui auoit l'esprit moins hagard que le premier, lequel me conseille d'en suspendre l'execution. Me donnant nommément aduis de mettre deux de mes liures és mains de deux honnestes hommes, pour retrancher diuersemment & à part, ce qu'ils penseroient estre subject à retranchement. Ie pratique encores ce conseil, & prie deux de

mes amis de me s'indiquer. Mais il leur en print
 comme aux trois conuiues d'Horace, qui se
 trouuerent chacun de diuers appetits: aussi ce
 quel vn des deux trouua bon fut condamné
 par l'autre, & au contraire ce qui fut agreable
 à cestuy despleut au premier. Au moyen de-
 quoy en ce bigarrement d'opinions, ie feis cest
 arrest en moy de ne supprimer aucuns de mes
 Epigrammes à la seconde impression. Les foi-
 bles seruent de fucille aux plus beaux. Estant
 l'esprit beaucoup plus retenu en la lecture d'un
 liure, quand on le trouue balancer, tantost en
 subjects riches, tantost en moindres, que lors
 que toutes choses vont d'un mesme fil. Voyez
 vne compagnie de Damoiselles, qui toutes
 soyent belles en perfection, vous ne sçauiez sur
 laquelle asseoir principalement vostre veuë.
 Qu'il y en ait quelques vnes moins belles, en
 l'assortissement du plus avecques le moins beau,
 vous trouuez beaucoup plus de quoy conten-
 ter, & vostre esprit, & vos yeux. Seneque ne
 se faict pas manier par tous, d'autant que d'un
 ne mesme teneur, il est perpetuel en sentences,
 ne donnant loisir au lecteur de reprendre son
 haleine. Au contraire Plutarque pour n'estre
 tousiours tédû en hauts subjects, se lit par tou-
 tes sortes de personnes. Ceste consideration a
 fait que i'ay pensé de mettre indifferemment
 toutes mes lettres en lumiere. Et peut-estre ad-
 uiendra-il que celles dont ie fais moins de cõ-
 pte, seront les mieux recueillies. Ainsi que l'on
 dit estre autrefois aduenü à Iean Boccace, du-
 quel le Decameron a esté beaucoup plus ho-

*Pour plaire
 au lecteur,
 il ne faut
 pas estre
 tousiours
 rendu à
 hauts su-
 jets.*

*Seneque ne
 se lit pas
 par tant de
 gens que
 Plutarque,
 & pour-
 quoy.*

*Combien
il est aisé
de faire
des fautes
aux im-
pressions.*

noré par la posterité, que son Philocope, & autres œuures dont il faisoit plus d'estat. Or quel que soit mon liure, ie le vous enuoyeray soudain qu'il sera acheué d'imprimer. Je m'assure que trouuerez plus de fautes en l'impression que ie ne voudrois. Car quel liure peut on imprimer de nouueau qui n'y soit infiniment subject? L'on enuoye à l'imprimeur ses copies les plus correctes que l'on peut. Qui passent premierement par les mains du Compositeur. Ceseroit certes vn vray miracle, que sans fautes il peust assembler toutes les lettres: C'est pourquoy on luy baille pour controleur vn homme qui prend le tiltre de Correcteur, auquel on presente la premiere espreuue. Cestuy pour l'opinion qu'il a de sa suffisance, se donne quelque-fois iurisdiction sur les conceptions de l'auteur, & en les voulant rapporter aux siennes, les interuertit: & ores qu'il ne se donne ceste loy, si est-ce que son œil se peut escarter. Qui est la cause pour laquelle on a recours pour la seconde espreuue à l'auteur: mais ou du tout on ne le trouue point, ou si on le trouue c'est au milieu d'autres empeschemens, pour lesquels il ne peut auoir l'esprit bien tendu à ceste correction: Voire que quand il seroit en pleines vacations, il luy est fort aisé de mesprendre, comme celuy qui relisant ce qu'on luy apporte, pense le lire tout ainsi qu'il l'auoit couché par escrit. Voila pourquoy ie vous prie, ou excuser, ou suppleer les fautes de l'impression. Au demeurant ie ne veux oublier de vous escrire que cinq ou six sepmaines apres

que mes lettres furent sur la presse, mes Dames des Roches feirent imprimer vn petit Recueil, portant aussi le tiltre d'Epistres, esquelles vous voyez plusieurs belles fleurs & gentilleſſes d'esprit. C'est la seconde fois que Madame des Roches fille, & moy, sommes sans y penser rencontrez en mesmes pensees: la premiere, au Poëme de la Puce, & maintenant en la publication de nos lettres. Et vrayement ie ne seray iamais marry de symboliser avec celle que i'estime & honore infiniment entre les belles, honnestes, & vertueuses Dames de la France.
A Dieu. En Avril 1586.





L E
VNZIESME
 LIVRE DES LETTRES
 D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Messire Jacques de la Guesle, Conseiller d'E-
 stat, & Procureur General en la Cour
 de Parlement.*

*Il luy re-
 monstre
 combien
 on fait peu
 d'estat de
 la Mercu-
 riale, & la
 compare à
 la Censure
 de l'anci-
 ne Rome.*

ON dit qu'estes sur le poinct d'ouurir la Mercuriale au Parlement. Dieu vucille qu'elle ressemble le Mercure, lequel mis en œuvre avec les autres metaux sert infiniment pour les assouplir. Entre tous les actes que representez en ce grand theatre de France, i'en en trouue point de si solennel que cestuy : Que vous autres, Messieurs, qui estes destinez pour donner la loy à autrui, appreniez de la vous donner à vous mesmes. Et d'autant qu'il est plus solennel, aussi en estime-ie l'exécution plus difficile, soit de la part de vous, auquel pour la prerogative de vostre estat, il appartient de faire les remonstrances, ou de ceux pour lesquels elles sont faites. Les faites vous en

general? Pardonnez vous aux noms des personnes, pour toucher seulement les vices? L'exhortation en est froide. Chacun se donne beau jeu au partir de là, se persuadant que le deffaut qui abonde en luy est couuert, pour n'auoir esté descouuert qu'en termes generaux. En touchez vous l'un des vostres par nom, ou par remarques infaillibles? Vous-vous faictes vn ennemy irreconciliable en celuy que voulez reconcilier à soy. Il faut que celuy qui se rend ennemy formel des vices, se rende par mesme moyen ennemy capital des hommes. Et quand iely que Caton le vieil fut accusé cinquante fois deuant le peuple Romain, & autant de fois absous; luy qui d'ailleurs estoit l'un des plus prud'hommes qui fust oncques dedans la ville: (car il n'y a Seigneur que Tite Liue. honore en toute son histoire avec si honorable elege que cestuy :) ie l'impute aux inimitiez qu'ils estoit pourchassees & acquises pendant sa Censure, laquelle il exerça avec telle seuerité, que depuis la posterité luy donna particulieremēt, entre tous les autres, cest epithete de Censeur. Choisissez doncques, ou en general ou en particulier, l'exhortation; ie trouue qu'il y a de tous costez des espines. Mais encores crains-je bien plus que vos remonstrances ne soyent vaines; & que tout ainsi que le Mercure, dont ie vous ay cy-dessus parlé, se dissipe à faute de trouuer sujet; aussi qu'en vostre Mercuriale ce soyent paroles emportées du vent. D'autāt que ce que vous y faictes est par forme de conference amiable, qui demeure sans effect, si

*Caton com-
bien de fois
accusé &
absous.*

*Pourquoy
appellé
Censeur.*

elle n'est accompagnée d'une crainte d'animadversion exemplaire. Il n'est pas qu'en l'Eglise mesme, qui n'vle de mainmise sur nos corps, apres que l'on y a apporté les censures Ecclesiastiques, on n'implore le bras seculier contre celui qui n'en tient compte. C'est pourquoy en l'estat du Censeur des Romains, la puissance estoit telle que trouuant vn Seigneur mal-reiglé de mœurs, on le pouuoit non seulement suspendre pour vn temps; mais à iamais luy interdire & deffendre l'entree du Senat: Ainsi que nous lisons que le mesme Caton fit à sept Senateurs; entre lesquels fut vn Lucius Quintius, qui auoit autrefois esté Consul, & frere de ce grand Titius Quintius, qui lors de fraische memoire auoit reduit toute la Grece sous l'obeissance des Romains: Toutesfois ny la memoire de la dignité Consulaire par luy autrefois exercée, ny la faueur des bons & fideles seruices de son frere, ne le peurent garentir de ceste note. Et dauantage estoit permis au Censeur de faire courir parmy le peuple des manifestes portans les causes de la rigueur par luy exercée, contre vns & autres. Nos anciennes ordonnances n'y ont apporté ceste seuerité; aussi ne rapportez vous tel profit de vos Mercuriales, que le Romain de ses Censures. L'amour que particulierement nous-nous portons chatoüille tellement nos esprits, que ne voulons aisément rendre à la raison l'hommage que luy deuons, si le Magistrat n'y interpose à bonnes enseignes son autorité. C'est gaster &

*La Censure
à Rome de
quelle au-
torité.*

non guerir vne playe , quand nous la flacons. Vous me direz que ie contrefay le Censeur; & que ie veux par vne puissance nouvelle mercurier de mon autorité priuee vostre Mercuriale. Je ne suis pas si mal appris de le vouloir faire. Bien souhaiteray je que tout ainsi que le pere chastiant ses enfans avec vne honneste exhortation meslee d'une douce cholere , n'en rapporte pas moins de fruct, que quand il corrige ses valets à coups de baston ; aussi que nostre ordonnance qui voulut traicter vos confraires avec vne douceur paternelle, produise au milieu de vous autres pareils effects, comme dedans nos maisons, nos remonstrances envers nos enfans, quand ils sont bien naiz. A Dieu.

A Monsieur de sainte Marthe, Conseiller du Roy, & Thresorier General de France en la Generalité de Poitiers.

NE pensez pas qu'il n'y ayt de la main de Dieu, ie dy de la main de Dieu tres-ex-<sup>Il descript les premiers commence-
ments & progres de la Ligue.</sup> presse; qui me faict grandement douter de l'uenement de nos nouveaux troubles. Qu'ainsi ne soit, eussiez vous iamais estimé voir les affaires plus calmes & en meilleur train, que lors que ce nouueau remuement est suruenue ? Par la mort de Monsieur le Duc, tout son apanage auoit esté reüni à la Couronne; & par mesme moyen s'estoyent esuanouyes plusieurs ja-

louzies, & ombrages qui pouuoient estre en la teste du Roy, pour la grandeur de Monsieur son frere; ce neantmoins ie vous puis dire que la mort de Monsieur le Duc a esté le premier acheminement de nos maux; m'asseurant que s'il eust vescu, nul n'eust iamais osé leuer la teste. Soudain apres son decés, le Roy pensant estre au dessus du vent, & desirant de pouruoir à la tranquillité generale de tout le Royaume, de pescha le Duc d'Espernō par deuers le Roy de Nauarre, pour le semondre de venir en Cour, comme celuy qu'il sçauoit estre le premier Prince du sang & plus proche habile de succeder à la Couronne. Il part avec vne grande suite de Gentils-hommes; & fut remarqué qu'à son partement il prit congé de tous les Princes & grands Seigneurs, fors de Messieurs de Guise & de Mayenne, dans lesquels se logea deslors vn grand mescontentement, pour se voir de telle façon mesprisez: ce qu'ils pensoiēt prouenir d'vne plus haute main; & par auanture non sans cause. Le Roy s'en va à Lyō pour y attendre de pied quoy le Seigneur d'Esperron, lequel approchant de la ville, tombe du haut en bas d'vn rocher, tout froissé & moulu: presage presque assuré que ceste negotiation seroit vn precipice fatal de nostre France. Iamais plus sage conseil ne fut pris de premiere apparence que cestuy, de rappeler le Roy de Nauarre, lequel tant s'douz l'esperāce de la Couronne, que pour estre pres du Roy, pourroit aisément se reconcilier avec nostre Eglise. Et au surplus, pour luy faire entendre, sans parler,

auec

avec quelle deuotion il estoit semonds, & que le Roy n'estoit en bon mesnage avec les Princes Lorrains. L'Ambassadeur ne leur auoit point dit, A Dieu: Toutesfois, contre l'opinion de tous les sages mondains, ce conseil produisit deux effectz contraires: Car, d'un costé ces deux Princes se voyans vilipendez partirét de la Cour tres-malcontens: D'ailleurs le Roy de Nauarre qui auoit esté vne autrefois eschaudé, estimant que tout cecy fust vn second piege pour l'attraper, refusa de venir: tellement que demeurant en son cœur la des fiance emprainte, & aux deux freres le desdain, se formerent les deux partis que nous voyôs auourd'huy; & spécialement celuy de la ligue. Il n'y auoit presque homme d'entendement, qui ne veit ceste nouuelle pratique; toutesfois nul de de nous iamais ne la veit. Que dy-je, ne la veit? Au contraire chacun bandoit les yeux, pour n'en auoir cognoissance. Salcede l'auoit tout au long descouuerte, & par le menu. Ce neât-moins nô seulement on ne l'escoute; mais, pour auoir trop parlé il est tiré à quatre Cheuaux. Le Breton Aduocat fut pendu & estranglé, pour auoir trop inconsiderément escrit. Huit iours apres, c'est à dire à l'ouuerture du Parlement à la saint Martin 1584. le Roy supprima soixante Edictz, partie au Parlement, partie en la Cour des Generaux des Aides, qui estoient à la foule du peuple: Et tout d'une suite decerna vne Commission, par laquelle il estoit enioint à son Procureur general de faire informer contre tous ceux,

*La Ligue
d'où
print son
origine.*

*Salcede e-
xecuté
E le Bre-
ton.*

qui sans son adueuf estoÿet liguez. Qui mon-
stre bien que deslors on auoit en Cour quel-
que sentiment de la reuolte; Mais par toutes
ces predictions, nous n'en deuimmes pas plus
sages. Par ce que tout cest hyuer là, ce ne
furent que dances, balays & masquarades. Il
n'est pas que le premier Dimanche de Ca-
resme, on ne vauast à ceste desbauche en
la maison Episcopale, pendant que les Cha-
noines chantoient leurs matines dans la
grande Eglise. Plusieurs personnes en mur-
muroient dans leurs ames; mais nul n'en eust
osé sourciller. Et Dieu voulut que deux iours
apres le Roy receut nouuelles de la part du
sieur de Bouillon, que sous le nom de la Ligue
Mô sieur de Guise l'estoit emparé de la ville de
Chaallons en Champaigne. Et puis nous se-
rons si fols d'estimer, que ce ne soit vn
ieu de Dieu! Il faudroit estre sans yeux, ou
sans iugement. Quand il vent exercer sur nous
vn trait admirable de sa vengeance, il bande
nos yeux, estoupe nos oreilles & tous nos
sens, affin que son coup soit plustost frapé que
preueu.

*Ses pre-
miers ef-
fects.*

Maintenant les Seigneurs de la Ligue font
courir vn manifeste par lequel ils se plaignent
de trois points. Premierement des Tailles,
Aides, Subsidies extraordinaires, qu'ils requie-
rent estre reformees. Secondement que plu-
sieurs Gentils-hommes estoient promeus &
aduancez aux premieres dignitez de la France
au desauantage des Princes. Et pour troisiem-
me on y a glissé sur la fin vne clause concer-

nant la Religion nouuelle, qu'ils requierent estre bannie de la France. Vous ne croiriez pas comme à vn instant les cartes ont esté meslees. Le Roy a enuoyé de toutes pars commissions, pour leuer gens, tant de cheual que de pied. On garde les portes par les villes; & specialement pour asscurer la nostre, il a créé des Capitaines, qui sont les Officiers; & sous eux des Lieutenants; qui sont à sa deuotion. Brief, nous sommes maintenant deuenus tous guerriers dans Paris. Le iour nous y gardons les portes; la nuict faisons guets, patrouilles & sentinelles. Bon Dieu! que c'est vn mestier plaisant à ceux qui en sont apprentifs. L'Espagnol fournit au deffroy de ceste guerre à huis ouuert, cōme celuy qui ne desire que le brouillement de nostre Estat. Disant, que nous auōs troublé les pays-Bas en renards, par l'entremise de feu Monsieur le Duc, & qu'il ne douteroit désormais de nous traiter en Lyon. Tout ainsi que le Roy s'arme, aussi fait la Ligue; qui a ja surpris vne infinité de villes, tant en Champaigne que Normandie.

Et en ceste nouuelle reuolte, & surprise inopinée de villes, sans auoir fait aucune requeste au Roy, auant que de prendre les armes, les hommes plus retenus ne peuent bonnement iuger, si c'est à l'Estat qu'on en veut, ou bien à la Religion nouuelle. Et sont quelques vns d'aduis, que l'on mesle l'vn & l'autre ensemble. Quant à moy, ie ne le croy. Bien diray-je que les trois diuerses propositions

du Manifeste tiennent vn chacun en ceruel-
le. Le menu peuple très-content que l'on cō-
bate pour sa liberté ; Les Princes pour leurs
dignitez, & qu'ils ayent tous part au gasteau,
sans qu'il soit seulement distribué à deux ou
trois : Et tous generally ne sont point
marris, que l'on extermine la nouuelle Reli-
gion. Mais, quelque chose qu'il en soit, le
Roy s'estime auoir esté infiniment offensé, &
prend toutes sortes d'aduis pour en auoir la
raison.

Et n'est pas vne petite question de sçauoir
si en ce nouveau remuement il doit appeller
à son secours le Roy de Nauarre & les siens.
Il y a du pour & du contre. Il le doit appeller,
dira quelque hardy entrepreneur : Car en
affaire de telle consequence, ie prendray aide,
voire d'un Turc. Et loustenant ceste proposi-
tion, s'aidera de la braue responce, que fit le
Roy François premier de ce nom, lequel s'e-
stant confederé avec Soliman, grand Sei-
gneur de Constantinople, l'Empereur Char-
les v. luy improperoit, qu'il s'aidoit d'un
Chien contre luy, (ainsi appellons-nous or-
dinairement, par vne metaphore, les Turcs)
Ie m'aide, respondit le Roy, d'un Chien;
mais c'est pour conseruer mon troupeau con-
tre la dent d'un Loup. Le Roy de Nauarre
est vn grand Chef, qui apportera vn mer-
ueilleux poix à nostre balance. Ceste propo-
sition ne plaira pas à quelqu'autre, qui sera
franc Catholic; & encores moins voudra-
il, qu'elle tombe en l'esprit d'un Roy, qui

entre tous les Roys de France très-Chrestiens, fait profession très-expresse de la Religion Catholique, Apostolique, Romaine. Et ce qui en ceste deliberation me fait plus penser, c'est qu'il a estably sa demeure dedans Paris, ville du tout vouëe au party Catholique: & y auroit danger que tirant aide du huguenot, il n'allienast de soy le cœur des Parisiens.

Ostons ceste taye de nos yeux, estimez vous que le Roy de Nauarre se ioigne aisement avec nous? Il le doit faire, dira quelqu'autre: Car entre les articles du manifeste de la Ligue, on fait mention de l'extirpation de la nouuelle Religion. Il ya quelque apparence. Mais vous ne scauriez oster de l'opinion de quelques vns, qui pensent estre clair-voyants, que le Roy ne s'entende avec la Ligue, & que c'est vn ieu couuert pour surprendre les autres (encores qu'en mon particulier iefois tout asseuré du contraire) & nommément plusieurs de la Religion sont frapez à ce coing là, de ne se fier iamais à nous; veu qu'au milieu d'un festin & mariage d'une fille de France, estans venus en ceste ville sur la foy publique d'un Roy, ils y furent traittez de la façon que l'on scait. Adioustez que ces deux Rois ont interest de se conseruer en réputation enuers les Princes estrangers, l'un enuers les Catholiques, l'autre enuers les Protestans. Par ainsi mesnagez ceste proposition de telle façon

qu'il vous plaira, vous ferez fort empêché.

Prendra il doncques le party de la Ligue? Je crains qu'il ne s'y puisse condescendre, pour plusieurs considerations; mesmes que, comme ie vous ay dit, il est outre mesure offensé de ceste nouvelle leuee de Gendarmes, & surprise de villes. Et celuy qui pensera estre grandement zelateur de la Couronne, ne trouuera pas bon qu'un Roy recoiue la loy de son subyet, ny que pour obuier au mal present il recherche avec la Ligue vne paix, qui luy apportera vne autre guerre. Quoy dont? Se tiendra il clos & couuert, pendant que ces deux grands partis iouëront des cousteaux au milieu de son Royaume? C'est vne medecine malaisée de prendre à un Roy, que deux Princes ruinent de fonds en comble les pays; & que cependant il soit Spectateur de ceste ruine, sans y pouuoir remedier. D'auantage leur laissant les armes aux poings, il sera fort facile à celuy qui aura victoire de son ennemy, de donner puis apres la loy à son Roy, mesmement voyant maintenant les villes, par vne nouvelle police se prendre d'elles mesmes, sans vouloir receuoir garnison ny du Roy ny d'autre Seigneur. Je ne puis autre chose estimer, sinon qu'elles sont aux escoutes, pour se mettre entre les bras de celuy qui en fin aura le dessus.

Voila de grands ombrages, sans se resoudre, me direz-vous: Plus grands encores

que ne dites. Car aux autres Troubles qui se font cy deuant passez, l'object de deux Religions nous rendoit à cœur ouuert ennemis des vns ou des autres. En la querelle qui se presente aujourd'huy, ie ne scay si le Roy se peut asseurer, qui est des siens. Tel fait contenance de garder les portes de Paris pour luy, qui en son ame les garde pour son ennemy : Parce que les trois protestations du Manifeste ne sont point de petits appasts, pour attirer à leur cordelle le commun peuple, qui n'est iamais content du gouuernement present. Pour conclusion, de quelque sens que ie me tourne, soit à la guerre, ou à la paix, i'en y trouue ny fonds, ny riue. Laisant pour ceste cause aller mon opinion à la mercy des vens & vagues. La Royne mere non apprenchie en telles negotiations, est d'aduis qu'il faut composer toutes choses avec Monsieur de Guise, & a pris ceste charge en main, pour en apres traiter avec le Roy de Nauarre. Mais voyez, ie vous prie, en quel piteux estat nous sommes reduits; d'autant que quelques Docteurs contemplatifs se persuadent, que sans son adueu le Duc de Guise n'eust pris les armes; & que ne se voyant plus appelée par le Roy son fils aux affaires, elle s'estoit voulu rendre necessaire. On ne peut empescher les langues venimeuses de mal parler. A Dieu.

An Capitaine de la Ferlandiere, Pierre Pasquier, son fils.

Il donne des enseignemens à son fils comme il se doit comporter en sa charge de Capitaine. **E**NTENDS que le Roy vous a donné vne compaignie au regiment du Seigneur de Cluseau, dont ie suis tres-aïse; d'autant que ce vous est vn acheminement pour vous faire valoir entre les gens de bien & d'honneur. Et aussi pour estre au iourd'huy à l'escole d'un Maistre de Camp, que i'estime l'un des premiers & plus aduisez Capitaines de la France. Et parce que vous estes ieune, ie vous veux faire vne leçon, que vous retiendrez de moy, qui suis vostre pere, encores que ie ne face aucune profession des armes.

En ceste charge ie crains tout, ie ne parle de vostre vie: Car y estant appelé ie sçay qu'estes la principale bute contre laquelle l'ennemy descoché ses flesches, quand il faut venir aux mains. Et combien que vostre vie me soit chere; toutesfois c'est la moindre partie dont ie fais estat. Bien desire-ie, que ne la mettiez au hazard sans subiect; Parce que, tout ainsi que deuez bannir de vous toute crainte, quand il est question d'entreprendre quelque bonne faction; aussi ne faut il que la temerité vous commande. L'une & l'autre par diuers discours empeschent les vertueux effects de la guerre. Il ne faut fuir les dangers, quand l'occasion le requiert; mais aussi

ne les faut-il temerairement affecter. On dit que celuy ne doit aller au bois, qui a peur des branches; aussi ne faut-il aller à la guerre, qui craint la mort. Chacun est diuersement exposé à vn coup de bale; selon qu'il plaist à Dieu l'appeller. Mais ie croy qu'il y en a infinis qui y meurét plus pour se laisser aller à leur imprudence, que par leur proïesse & vertu. L'vn des plus braues Capitaines que nos troubles nous eussent enfanté, pour vn ieune Seigneur, estoit feu Monsieur de Brissac. Et si vous prenez garde à sa mort, il en fut le premier ouurier à mucidan, pour vne trop grande assurance qu'il auoit de sa valeur. Ce n'est pas chose incompatible d'estre sage & hardy ensemble: Au contraire la hardiesse, qui n'a la prudence pour compaignie, est vne folie & temerité. Ie vous escry cecy par expres, pour vous dire, que pour le seruice de Dieu & du Roy, vostre vie & vostre mort vous doiuent estre indifferentes; & qu'il faut mesnager vostre vie non pour fuir la mort; ains pour la reseruer à vne entreprise dõt il puisse reüssir fruiçt à vostre patrie & aux vostres.

Sur tout ie crains en vostre charge, la foule & oppression du peuple. Iesçay combien le François est insolent de sa nature, & principalement celuy qui suit l'infanterie; mesmes en temps de guerre ciuile; où toutes choses sont à l'abandõ. Tous les soldats jettent les yeux sur leur Capitaine; c'est leur principal rendez-vous. Ils le viennent courtizer en son logis. Vn pauvre hôte ce pendant patit, aux despens duquel les

chefs exercent malheureusement leurs liberalitez. Je vous prie, & vous commande, de tant que j'ay commandement sur vous, de penser que si vous voulez que Dieu benisse vos actions, il faut sur toutes choses espargner ce pauvre peuple qui ne peut mais de la querelle; & neanmoins en porter la principale charge. Quand ie vous recommande le peuple, ie vous recommande vous-mesmes. Les benedictiōs qu'il nous donne, sont autant de prieres à Dieu & certains presages de nostre bōne fortune pour l'aduenir. Je ne vy iamais soldat malgisant, contre lequel le temps n'ait en fin produit vne bonne & iuste vengeance; & quelque-fois plustost que nous ne pensiōs; cōme vous sçauiez estre fraichement aduenue deuant Marennēs à celuy que cognoissiez. Les fautes que font les chefs ne sont si grandes d'elles mesmes, que d'autant qu'elles traient quand & soy vne lōgue queue, par ce que ceux qui sont à leur suite, se façonnent sur leur exemple. Que le Ca-

*Benedi-
ctions du
peuple sont
prieres.*

*Tel qu'est
le Capitaine,
ne, tels sont
les soldats.* pitaine soit sobre, doux, affable; il eit malaisé que le soldat ne luy ressemble. Et à peu dire vous iugez par les deportemens du soldat, quel est le Capitaine; & par ceux du Capitaine, quel est le soldat. L'estre vaillant est bien seant à celuy qui commande; mais si ie ne m'abuse, la discipline le surpasse: & quand les deux sont ensemble, c'est l'accomplissement & chef-d'œuvre. Sur tout ie vous prie de n'estre blasphemateur du nom de Dieu. C'est vne heresie & opinion detestable, qui court entre ceux qui portent les armes, d'estimer que leurs blasphem-

mes & iuremens soyent Pornement de leurs
 vaillances: combien qu'il n'y ait rien quitant
 les repare, que la modestie, tant de faict, que
 de parole. Si elle reside en nous, croyez que
 nous auons de grands aduantages sur les au-
 tres; quand ce ne seroit qu'elle faict qu'ailé-
 ment ne tomberons en querelles; mais qu'e-
 stans vne fois entreprises nous les scaurons
 bien mettre à fin. Vous n'ignorez de quelle
 façon i'ay cōduit vostre fortune iusques à huy;
 & comme vous voyant disposé aux armes, ie
 donnay ordre, estant à Rome, de vous faire
 entrer en la maison de feu monsieur de Foix,
 lors Ambassadeur pour le Roy; qui vous a deu
 estre vn miroir de vertu. Auquel lieu vous feites
 vostre premier apprentissage à tirer des armes.
 Delà estant de retour, ie vous enuoyay sous
 ce sage Capitaine, monsieur de Gourdan, à
 Calais. Et depuis, ne craignant rien tant, que
 de vous voir cazanier, ie vous ay enuoyé au
 lieu où il me semble que les gens de bien peu-
 uent faire cognoistre leur vertu. Ie m'assure
 que vous-vous souuiendrez d'appartenir à vn
 pere, qui vous aime comme son fils: mais si de-
 generez de la vertu, qui vous doit seruir de
 guide, ie vous desaduoue tout à faict. A Dieu,
 1586.

A Monsieur de Sainte Marthe.

*Il décrit
deux beaux
crasits de
Magnani-
mité, l'un
de la part
de M. de
Guise, l'au-
tre du Baro
de Rame-
fort son pri-
sonnier.*

ET puis dites, que la magnanimité des Ro-
mains a esté ensevelie avecques leur Re-
publique. Nō, elle se ramentoit aujourdhuy au
milieu de nostre France. Monsieur de Guise
s'estant faict maistre de Verdun, le Roy crai-
gnāt qu'il ne fit le semblable de la ville de Mets,
commanda à monsieur d'Espernon d'y pour-
voir : lequel dès l'instant mesmes depescha le
Capitaine Bonouurier avec trois cēs bons sol-
dats, tirez du Regiment des Gardes du Roy,
pour se mettre en garnison dans la ville. Et
comme ils'y acheminoit, monsieur de Guise
en receut aduis, par quelques vns des nostres;
tellement que s'il eust voulu, il le pouuoit ai-
sément desfaire; toutesfois par vne lettre fort
courtoise, il luy mande qu'il eust à rebrousser
chemin; autrement qu'il seroit contraint de
faire ce qu'il ne desiroit. Bonouurier se voyant
estre descouvert retourne en Cour, où mon-
sieur d'Espernon, par nouveau conseil, donne
ceste commission au Baron de Ramefort, que
ie vous puis dire estre l'un des plus accomplis &
determinez Gentils-hommes de ceste France.
Et fut entr'eux aduisé qu'il marcheroit seule-
ment au couuert de la nuict; & que le iour il se
reposeroit. Ce qu'il fait, & conduit son affaire si
à propos, qu'il arriue sept lieues pres de Metz;
se promettant d'y entrer sans aucun destour-
bier. Toutesfois il ne peut si bien couürir son
jeu, qu'il ne fust encores descouvert. Car, pour

bien dire, monsieur de Guise ne mâque d'adu-
 uis, ayant plusieurs gens qui luy seruent d'es-
 pies pres du Roy. A la sortie d'un bois, Rame-
 fort est salué par plusieurs Reistres Lorrains.
 La meslée est forte entr'eux ; son Lieutenant
 tué à ses pieds ; & comme les autres le surmon-
 toient en grand nombre, aussile defeirent-
 ils ; mais non sans leur auoir cher vendu sa peau.
 En fin il est par eux pris. Chose dont mon-
 sieur de Guise aduerty, commande qu'on le luy
 amene ; amené qu'il est, on commence de dis-
 puter de sa rançon au Conseil ; où après plu-
 sieurs opinions, quelques vns mirent en auant
 qu'il le falloit troquer contre quelques Gen-
 tilshommes des leurs que nous auions pris. Ce
 dont le Seigneur de Ramefort aduerty, vint
 trouuer monsieur de Guise à son leuer, & luy
 fit vne requeste digne d'un braue Cauallier :
 Monsieur, dict-il, ie sçay ce qui s'est passé en
 vostre Conseil, pour mon faict ; ie vous supplie
 humblement ne permettre que ie sois troqué
 contre d'autres ; non que ie doute de leurs va-
 leurs : mais ie suis assuré de la mienne ; & sçay
 comme i'ay esté pris. Au demeurant que l'on
 n'espargne ma bourse selon la iustice des ar-
 mes. Mais à bien assailly, mieux deffendu : &
 à braue demande, la response fut encores plus
 belle de la part de Monsieur de Guise. Mon-
 sieur de Ramefort, luy respondit-il, ie n'igno-
 re point vostre valeur (car souz ceste opinion
 vous ay- ie choisi pour mon prisonnier.) Ie ne
 veux ny vous troquer, ny rançon de vous ; ains
 delibere vous réuoyer sur vostre foy : à la char-

ge, si les choses ne se peuuent pacifier entre le Roy & nous, que vostre espée ne demeurera oyseuse dans vostre fourreau. Vne chose desire-jesans plus; qu'aduenant que quelque Seigneur de marque des miens fust par cy-apres pris, & que ie vous en escriue lettre expresse de ma main, vous moyennerez sa deliurance enuers le Roy, & l'obtenant, désà present ie vous quitte de vostre foy: ne l'obtenant, vous-vous rendrez pardeuers moy. Repassez toute l'ancienneté, vous ne trouuerez vne magnanimité plus grande que ceste-cy. Il n'y a prisonnier de guerre, qui ne s'estime tres-heureux de recevoir vntroc pour troc sans bourse deslier, ny maistre qui ne vueille ou le troc ou la rançon; c'est le mesnage de la guerre. Icy le prisonnier se rend suppliant encontre le troc, & offre de payer rançon; au contraire le maistre le renuoyant sur la magnanimité de son prisonnier, ne veut icy troc ny rançon. Apres ce commun pourparler, le seigneur de Ramefort est renuoyé. Je ne veux oublier de vous dire (car ie le scay de sa bouche mesme) queluy qui est tres-Catholic, prenant congé de monsieur de Guise, luy dit; Que si en la guerre qu'il auoit entreprise, il n'estoit poussé que du zele de la religiō, Dieu beniroit son entreprise; mais s'il y mesloit tant soit peu d'ambitiō, il se trouueroit abismé lors qu'il péseroit estre au dessus de ses affaires. A quoy Monsieur de Guise respondit, qu'il appelloit Dieu à tefmoin, s'il auoit autre but en sa teste que la Religion. A la mienne volonté que l'vn & l'autre ayent dit vray. A Dieu.

*Au Pere Jean Canart, Correcteur des Freres
Minimes à Nigeon pres de
Paris.*



E pensez pas que ce soit vne afflictioⁿ d'esprit, qui me commande de vous escrire ; le plus grand plaisir que i'auray iamais, sera quand ie verray toutes choses se tourner à l'honneur de Dieu, & au salut de l'Am^e de mon fils ; mais ie crains que en la voulant gagner par vne abondance de zele, qui se trouue en vos maisons, nous ne nous mettions au hazard de la perdre. Vous pouuez estimer qu'estant pere, il me desplaist, par vne taisible suggestion de nature ; de perdre le corps ; mais estant Chrestien, quand avec ce il y va du dâger de l'Am^e, ie ne me puis bônemét resoudre. Ie ne doute point que ne trouuiez du commencement cecy paradoxe, que ie craigne la perte de l'Am^e de celuy qui se voüe en vne Religion si austere comme la vostre. Mais quâd repenserez en vous, qu'en prenant l'un des plus grands & saincts Sacremens de nostre Eglise, qui est celuy de l'Autel, il y va de nostre sauement ou damnation, selon que nous y venons preparez ; vous ne trouuerez trop estrangela proposition que ie vous faix. Si le saint Esprit y a operé, ainsi que presupposez, & comme il besongne quelquefois en nous inopinément, ie recognoistray que c'est vne grande benediction, & pour moy, & pour tous les miens : mais si au contraire, il y a

*Il luy ra-
conte l'oc-
casio pour-
quoy son
fils a prins
fantasie
de se faire
Religieux,
& en quel-
le sorte il le
doit rece-
voir.*

ie ne ſçay quoy que l'on ne doit deſirer en tels accidens. Ie croy que ſerez d'accord avec moy, que c'eſt aucunement abuſer du nom de l'Egliſe, de dire qu'il y ait en cecy de l'œuvre du S. Eſprit. Or tout ainſi que le ſage Medecin, deuant que d'ordonner vne purgation à ſon malade, s'informe ſommairement de ſon naturel, quelle eſt l'habitude de ſon corps & de ſon eſprit, quelle ſa maniere de viure, & qui luy a cauſé la maladie: auſſi ſuis-je d'aduiſ, que vous, que ie veux eſtre Medecin du cas qui s'offre, examiniez diligemment le naturel de mon fils; & comme toutes choſes ſe ſont paſſées. Premièrement ie vous pleuuy le patient pour vn ieune homme fier de ſa nature entre tous mes enfans, haut à la main; d'une volonté inuincible, & qui veut en toutes choſes auoir le deſſus de ſes cōpaignons. Voyla pour le regard de l'eſprit. Quant au corps, ie ſçay que naturellement il abhorre le poiſſon, & ſe paſſe pluſtoſt de pain, par vne certaine antipathie qui naiſt en nous dès le iour de noſtre naiſſance: Et toutesfois le poiſſon eſt voſtre paſture ordinaire. Au demeurant il partit de mon logis par vn deſpit: & ſi ie ne m'abuſe, depuis ſautant d'un penſer à autre, il ſe vint rendre en voſtre maiſon, pour me faire vn autre deſpit. Que le deſpit ſoit cauſe de ſon partement, i'en ſuis trop aſſeuré: Qu'il ſe ſoit retiré par deuers vous pour me faire deſpit, ſi cela n'eſt vray infailliblement, i'ay de grandes raiſons pour le croire. Par ce que toutes ſes actions des iours precedens, meſmes de l'immediat, ne ſe rapportent en rien à ceſte deuotion

uotion inesperee. Et quand il n'y auroit que l'opinion que i'en ay, encores faut-il qu'il donne ordre de me l'effacer auant que de passer plus outre. Ie ne pense point qu'il puisse faire aucun profit entre vous, s'il n'y entre avec ma benediction; & croy que c'est vne espece de malediction, que ceste opinion me soit entree dans la teste, ores qu'elle fust fausse.

Les benedictions que nous donnons à nos enfans, ne dependent point seulement d'un signe de la Croix, que nous faisons dessus eux, quand ils prennent congé de nous. Ce signe n'est qu'une image exterieure du bon vouloir que nous leur portons interieurement dans nos

Les benedictions des Peres à leurs enfans en quoy consistent.

ames, par lequel nous les licentions avec deuotes prieres à Dieu, qu'il luy plaise de les conduire. Et quant aux maledictions, encores que nous ne maudissions nos enfans, si est-ce qu'un maltalent conceu, ie ne diray point iustement, mais avec vne simple couleur en contr'eux, est vn malheureux prognostic de leurs euenemens futurs. Pour autant qu'apres Dieu, le plus beau simulacre qu'ils doiuent auoir empraint dans leurs cœurs, est celuy de leurs peres & meres. Ie sçay bien que vous autres messieurs ne demeurez pas en cecy courts, ny sans responce, comme estant vn lieu commun qu'avez iournellement à traiter; quand mesmes les peres & meres, plus commandez par la chair que l'esprit, se laissent aller à leur pure sensualité. Chose dont ie suis d'accord. Mais c'est en quoy nous trauaillons, de sçauoir si au cas present les particularitez

Et en quoy les maledictions.

estanstelles que ie vous ay representé, nous reputerons que pour changer d'habit & de maison, il y aura quelque chose pour le seruice de Dieu. En somme, ie crains quele despit ne l'ait acheminé par deuers vous, & que la honte ne l'y retienne puis apres. l'adiouste, (car ie parle à vous comme à celuy qui auez passé par tous les destroits de la Philosophie) qu'il n'y a rien si familier en la nature, que de voir les choses prendre fin de mesme proportion & conduite qu'elles ont pris leurs commencemens. Le champignon qui naist en vne nuict, perit aussi en vne nuict; la fleur qui s'espanouit en cinq ou six iours, se ternit en autant de temps sur son tige. Ce qui a lieu non seulement en la vegetatiue, mais aussi en la sensitue. D'autant que l'homme qui est prompt & aisé des'exciter à cholere, s'appaise aussi fort aisément; Comme au contraire le melancholic, qui est d'une qualité froide, & qui par consequent ne se cholere facilement, lors que la cholere l'a gaigné, il est malaisé de la luy oster. A quel propos tout cecy? Pour vous dire, que quand telles opinions subites tombent en nos testes, telles que celle de mon fils, en vne assurance de tout il faut tout craindre. Et que tout ainsi qu'il se fera aisément disposé de se rendre vostre; aussi il ne se vueille apres dispenser de sortir d'avec vous, au scandale de vostre famille & de la mienne. Sçavez vous doncques que ie desire que nous en facions? Vn bon Religieux, qui ne porte à l'aduenir la penitence sur le front, non de ses fautes passees, ains de

celle seulement qu'il pensera auoir faite au changement de sa vie : Religieux, qui ne soit du nombre de ceux, lesquels apres auoir demeuré vingt & vingt cinq ans dans vn monastere, donnants conseil à ceux qui y veulent entrer, disent que quant à eux ils ne voudroient estre autres que ce qu'ils sont ; toutefois ne leur conseillent d'y entrer. Je veus qu'il porte sa Croix avec vne allegresse de cœur ; que le poisson luy soit vne manne de Dieu ; la haine plus facile à porter, que la chemise de lin aux hommes nourris aux delicateesses du monde ; brief, qu'il nous estime tous miserables, au regard de son Paradis present, sans cest autre qu'il attend, lors qu'il sera passé de ceste vie passagere à vne autre plus certaine & perdurable : Et pour conclusion, qu'ayant eu sur les fonts baptismaux le nom de René, il renaisse desormais vrayement en vous & par vous. Pour y paruenir i'ay vne priere à vous faire, qui est que l'exerciez sans consideration qu'il soit mien, pendant trois mois entiers en toutes charges rigoureuses destinees aux nouices ; neantmoins que pendant ce temps il ne prenne l'habit de Moine ; afin que si la disposition de son corps ou de son esprit, ne pouuoit porter le fais de vostre regle, il ne soit puis apres espris de honte, qui l'empesche de reuenir. Et si pendant ce temps vous-pouuez commander, (quand ie dy Vous, j'entends tous les vostres) de ne le prescher & semondre par belles paroles de demeurer, ains laisser besogner le saint Esprit en luy, croyez

que i'auray l'accomplissement de mes desirs. Car si au bout de ces trois mois conduit de ceste façon il perseuere, non seulement ie seray content, ains embrasseray avec toute deuotion, sa deuotion, & estimeray que ce vous sera vn bien grand trophée, d'auoir non gaigné vn corps, ains vne Ame. Je vous adresse spécialement ceste lettre, non seulement pour estre aujourd'huy le Pere Correcteur de vostre maison, mais aussi pour la doctrine & bonne Ame que i'ay recogneüe en vous, au peu de temps que ie vous gouuernay dernièrement. Vous asseurant, que de quelque façon que les choses se tournent, vous aurez en moy vn amy, resolu de vous faire tous bons offices en ce qui concernera les affaires de vostre maison. A Dieu.

*A Monsieur Toarnebu Conseiller en la Cour de
Parlement de Paris.*

*Il represente
la difficulté
qu'il y a de
traduire de
vne langue
en autre: et
neantmoins
luy promet
de traduire
l'oraison de
Ciceron
pour Milon.*



Vous voulez doncques que i'habille Ciceron à la François. Voyez, ie vous prie, quelle iurisdiction vous auez acquise sur moy. Il n'y a rien que i'abhorre tant que le mestier de Traducteur; non que ie ne l'estime de quelque recommandation, pour estre celuy, par l'entremise duquel nous auons part aux belles conceptions des Autheurs anciens; mais entre les labeurs de nos esprits, ie n'en estime aucun plus penible, & plus ingrat, que cestuy-cy; non seulement pour asseruir en ce faisant, nostre plume sous vn langage est rā-

ger, & captiuer nostre esprit sous la tyrannie d'un autre ; mais aussi que ie crains que nos Traductions ne se transmettēt à nos suruiuans, ains meurent avec nostre vulgaire, qui se charge de cent en cent ans, demeurans par ce moyē nos Traductions enseuelies dans les tenebres d'une longue anciēneté. Et de ma part, ie ne souhaite en mon mesnage ces baux d'Eglise, que l'on fait à quatre vingts dix & neuf ans seulement ; mais vn heritage, bien que non si riche, qui soit mien à perpetuité, avec vne esperance de le laisser à ma posterité, pour vn tousiourmais. Quand nos inuentions sont de merite, quelque changement qu'il y ait d'un vulgaire, on est contraint de venir à nous, pour n'y auoir d'autres protocoles ; voire que si les paroles desplaisent pour estre trop anciennes, ceux qui nous suruiuent les ageacent quelquefois à la moderne, afin que le peuple ne soit frustré de ce beau sujet. Ce qui n'aduiant pas, au Traducteur, lequel, pour ne prester que la robbe, quand elle se treuue trop vsée, par vn long laps de temps, est abandonné pour auoir recours aux auteurs originaux, soient Grecs ou Latins, dont les langues approuuees se sont par plusieurs siecles perpetuees iusques à nous. Adioustez, que les lāgages ne se rapportent les vns aux autres en leurs manieres de parler ; & que ce qui est bien seant en vne langue, le voulant transplanter en l'autre, sera trouué de mauuaise grace. Tellement, que tout ainsi qu'il y a plusieurs choses au Latin qui ne se peuuent de mesme naïfueté represēter

*Le langage
vulgaire
change de
cent en cent
ans.*

Difficulté
grande aux
Tradu-
cteurs.

en nostre François ; Aussi y en a il plusieurs au François, que Ciceron mesmes s'il venoit à renaitre, feroit bien empesché de rendre avec mesme grace en Latin. Je vous passe que les Romains vians sous vn Estat populaire, & nous sous vne Monarchie & Royauté, nos polices & nos magistrats n'ont aucune communauté des vns aux autres. Car ces mots de *Senat*, *Senateur*, *Consul*, *Consulat*, *Tribun*, *Edile*, *Prateur*, *Dictateur*, *Proconsul*, qui se puisent du fonds d'une Democratie, & autres qui viennent à leur suite, comme *Comices*, *Oraisons*, *Concions*, *Auspices*, *Centurions*, *Gladiateurs*, & mille autres de telle trempe, sont de tel effect que les rapportans à nostre vsage, en parlant François nous latinisons : ie veus dire, qu'ils n'apportent non plus d'edification au peuple François, non nourry aux lois & mœurs des Romains, comme s'il les lisoit en Latin. Et si pour penser estre plus habiles que nos compaignons nous voulions approprier quelques mots de nostre creu au lieu d'iceux, pour quelque symbolization & rencontre que nous penserions y auoir de quelques vns de nos estas avecques ces anciens ; ie croy que l'on se rendroit encores moins intelligible ; & que pensans par ce moyen acquerir la grace du peuple, on se rendroit vne bute de mocquerie à chacun : ainsi qu'il est aduenu à ceux qui veulent accommoder ie ne sçay quels mots Latins à nostre pratique François. D'auantage il y en a quelques autres que vous ne sçauriez mesmes traduire, comme sont ceux-

cy, *Rostra, Forum, Circus, Maximus, Flamen,*
 & infinité d'autres, dont ien'ay fait registre en *Mots qui ne peuvent estre traduits.*
 ma memoire. de maniere que c'est proprement
 ce que l'on dit, *Tenir le Loup par les oreilles;*
 Car de quelque sens que tourniez vos pensees,
 vous ne sçauriez quel party tenir. Pour le
 vous représenter à l'œil, ie me contenteray de
 vous toucher les deux premiers mets du sub-
 jet que ie me suis proposé. Vn Ciceron, que
 les Romains appellerent, *grand Orateur;* &
 la cause qui se presente pour Milon, qu'ils
 oppellerent *Oraison.* Comment vsons nous en
 François du mot d'*Orateur?* Ce sont les Euef-
 ques & Prelats, lesquels és lettres qu'ils en-
 uoyent aux Rois & Princes; prennent cette
 qualité de leurs humbles Orateurs, rappor-
 tans ce mot à leurs deuotions & prieres: com-
 me en cas semblable, parler du mot d'*Orai-*
son à vn simple peuple, iamais il n'estimera
 qu'il doie auoir lieu pour les causes quel'on
 plaide, ains seulement pour les prieres que
 nous faisons à Dieu, & aux Saints. Que l'ap-
 pelle Ciceron Aduocat, comme nous ap-
 pellons auourd'huy ceux qui plaident, il n'y *Orateur*
 a homme si peu nourry en l'ancienneté qui *estoit d'au-*
 ne sache tout aussi tost, que ie rualle gran *tre qualité*
 dement la dignité de cest ancien estat. Et de *à Rome.*
 fait Tacite, ou celuy qui sous le nom de *qui Aduo-*
 luy a fait vn Dialogue de l'Eloquence de *cat entre*
 son temps, monstre bien, que ceste grande *nous.*
 splendeur de parler au public estoit lors gran-
 dement decheuë, par ce que ceux qui l'exer-
 coyent estoient plustost nommez Aduocats

qu'Orateurs. Et en cas semblable, que ie donne au subiet qui s'offre le nom de Plaidoyé (comme ie suis resolu de faire) encores ne fay ie nulle doute, que ie n'encourelle controolle de plusieurs, qui penseront que ce mot est trop bas, pour la grandeur de ceste cause. Qui fait que ie suis contraint de dire & confesser, que le Traducteur tombe en l'une de ces deux extremitez : Car, ou il escrit pour celuy qui entend la langue Latine, ou pour celuy qui ne l'entend. Si pour le premier, c'est en vain; par ce que vray semblablement il se donnera plustost le loisir de puiser l'eau de la vraye source & fontaine. Si pour le second, il y a grandement à craindre, que nous promettons de luy faire entendre vn Ciceron, nous ne fournissions à nostre esperance. Et par ainsi que soyons abandonnez del'un & del'autre. Tellement que nostre labeur tombera seulement és mains de quelque poignée de gens curieux, lesquels pour estre en petit nombre, au regard des deux autres, ie fais grande conscience d'alambiquer mon esprit en telle espee d'escire pour leur complaire : ioint que tels esprits sont ordinairement plus malaisez à côtééter, que les autres. Toutes lesquelles particularitez peuuent auoir de grandes puissances, pour nous destourner de la traduction. Mais quand avec tout cela nous adiousterons, cōbien l'Eloquence en son general estoit plus familiere aux romains, qu'à nous, il y auroit trop & trop de matiere pour nous faire craindre. Ils auoyent affaire à vn peuple qui se repaïssoit de parolles, &

L'Eloquence pourquoy plus familiere aux Romains qu'à nous.

attendants de luy la promotion de leurs grandeurs, toute leur estude n'estoit que de haranguer en public. Et pour ceste cause auoient des Maistres exprés, qui leur expliquoyent l'ornement de leur langage, les masques & figures de bien dire, la maniere de remuer les passions en nous, de trafiquer le cœur du peuple, captiuer la bien-vueillance des plus reuesches & farouches, les roidir & assouplir, exciter les escoutans, tantost à vne cholere, tantost à vne compassion & pitié : & pour n'estre contoollez de l'assistance, se donnoient carriere telle qu'il leur plaisoit, consommant quelquefois le tēps en plusieurs friuoles superfluites, qui nous atedient, mesmes en les lisant. Mais quāt à nous, pour auoir à mesnager nostre industrie avecques luges graues, il nous faut estre plus retenus. On demande en nos plaidoyers plus de nerfs & moins de chair. Que si nous voulions nous donner la loy de cajoler, comme la plus-part de ces anciens, outre ce qu'il ne nous seroit permis de ce faire, nous apprestierions à rire à chacun. Je ne vous mettray autre exemple deuant les yeux, que le present plaidoyé, auquel (par le témoignage des plus grands) Ciceron desploya tous les nerfs de son eloquence. Vray Dieu ! combien y trouuez-vous de dispenses, qui ne seroyent ie ne diray pas receuës en nos Parlemens ; mais baffouées, si l'on s'y vouloit arrester ! De sorte que l'accoustumance qu'ils auoient de mettre en œuvre leurs conceptions & paroles à leur plaisir, leur apprit à diuersifier en beaucoup de façons leur langage. Chose

quin'est peut-estre en nous, pour ne faire telle profession de parler comme ils faisoient. Et toutesfois vous me poursuiuez à outrance de faire quelque experience de la traduction, mesmement sur ce plaidoyé. Qui n'est à vray dire, autre chose que d'exposer ma reputatiõ au langage des vns & des autres, en voulant faire mon coup d'essay sur vn chef-d'œuvre de Ciceron, duquel ie puis dire (car il est vray) que tout ainsi qu'Alexandre le Grand ne vouloit estre representé en peinture plate ou en bosse, que par le Peintre Apelles, ou le Graueur Lyssippe, tous deux parangons en leurs Arts; aussi ne doit-il estre permis à aucun de vouloir représenter Ciceron, s'il n'est vn autre Ciceron, en sa langue. Je le feray neantmoins, à la charge de me precipiter du haut en bas, comme Icare, pour vouloir approcher trop presmes aisles de la chaleur de ce grand Soleil, estant content de me mescontenter non seulement pour vous contenter; mais aussi par ce que ie ne veus pas dire que nostre vulgaire soit si court, que il n'ait assez de proprieté pour rendre plusieurs choses du Latin, sinon avec perfection, pour le moins avec quelque grace & naïveté. Et pour conclusion, s'il y a quelque chose à redire en ce que ie représenteray, ie veux qu'on l'impute, non à la pauvreté & disette de nostre langue Françoisse, ains à celle de mon'esprit. Que si ie ne puis satisfaire à vn chacun, il aduiendra au traducteur pareil desastre qu'à l'Autheur; lequel

quelque diligence & industrie qu'il y eust apporté, pour bien ordonner son plaidoyé, perdit la cause : aussi perdray-je la mienne, quelque peine que j'aye mise à le traduire. Mais tout ainsi que Milon prit la bonne volonté de Cicéron pour l'effect ; aussi me promets-je, que si ce mien labeur tombe és mains de quelques esprits bien-nez, ils se contenteront que j'aye bien voulu aux miens ; entre lesquels ie desire qu'on sçache que tenez l'un des premiers lieux ; & que vos prieres ayans lieu de commandement sur moy, ie ne pouvois vous des-obeir, sans encourir le crime de felonnie tel, que de Vassal au Seigneur. A Dieu.


Lettre de Monsieur Airault, Lieutenant Criminel au Siege Presidial d'Anjou, à Pasquier, luy faisant present du Livre, par luy intitulé ;

L'Ordre, Formalité & Instruction Judiciaire, dont les anciens Grecs & Romains ont usé aux accusations publiques.

COmptant sur mes doigts à qui par honneur ie deuois donner mes fructs Angeuins, j'ay pensé que vous en deuiez estre l'un des premiers : car si par quelque malheur, ou plustost imperfection, j'ay quitté ceste lice, où ie vous ay veu courir si

brauement, il ne s'ensuit pas qu'ayez oublié ceux qui vous ont tousiours honoré & estimé: comme aussi le cognu-ie fort bien au dernier voyage que ie fis à Paris. Mais pour ne vous mettre en ligne de compte chose qui ne soit bien alloüable, puisque maintenant y tenez rang avec tant de dignité & vertu, ie vous diray franchement, pourquoy ie me suis resolu vous en faire part. C'est pour vous corrompre. Les Dieux mesmes se gagnent & addoucissent ainsi. I'ay pensé de qui est-ce que plustost ie craindray la docte & graue Censure, que de mon Pasquier, duquel & le nom, & la langue, & les mains volent aujourd'huy par tout le monde? Par honneur il supportera & dira que ils sentent autre chose que leur moustarde, & langues de bœuf d'Anjou, & n'en degousteront point les autres, s'il accepte luy mesme le don qui luy en sera faict, venant de l'Autheur. Ie vous prie doncques, Monsieur, le prendre à ceste charge, & ne craindre les loix Romaines, qui ne nous obligent, qu'autant que leur voulons donner cours & autorité par nos Liures. Monsieur, encores vseray-ie de l'ancienne formule, & en vous baïsant humblement les mains, ie prieray Dieu vous donner tres-longue & tres-heureuse vie.

*A Monsieur Airault, Lieutenant Criminel au
Siege Presidial d'Angers.*

 Ombien que ie me sente infiniment ho- *Il respond*
noré du liure qu'il vous a pleu m'euoyer; *à la prece-*
toutesfois ie recognoistray franchement que *dense, &*
du commencement i'ay douté de le receuoir; *l'exhorté de*
d'autant que vostre courtoisie estoit vne accu- *distinguer*
sation taissible de mon deffaut, pour m'estre tât *son liure*
oublé par le passé, de ne vous auoir iamais fait *par cha-*
part de mes nouueaux fruicts. Quoy que soit, *pitres.*
ie ne l'ay peu receuoir sans rougir; mesmes a-
pres auoir leu vos lettres, esquelles donnant
plus à nostre ancienne amitié, qu'à vostre bon
iugement, me faites cent fois plus d'honneur,
que ie ne merite. Et specialement en ce que
desirez passer par ma censure, (ainsi vous plaist
il l'appeller) me souuenant de vous mander ce
qu'il me sèble de vostre œuvre, ie le feray pour
vous obeir. Je vous ay tousiours estimé &
respecté comme Iuge incorruptible; & le iu-
gement que i'en faisois n'estoit vain. Car mes-
mes ie n'en veux autre plus prompt tesmoigna-
ge que de vostre Liure, dans lequel faites fort
dextremēt & dignemēt le procès à toutes sortes
de gens qui le meritent. Mais si pour se laisser
aisément manier par plusieurs personnes, tout
Iuge appreste à penser de soy, ie crains certes
que ne perdiez ceste belle reputation qu'auiez
de longue main acquise: car ie vous verray ma-
nié par tant de mains, que iamais Iuge de Pro-
uince ne se rendit tant fauorable. Et aduiendra

au bout de cela , si n'y prenez garde , que faisant le procez à autrui , vous le vous ferez à vous-mesmes , en alambiquant vostre esprit , & le laschant trop facilement à la mercy de vos doctes veilles. Le mal-heur est en telles affaires , que pour nous faire viure , sommes homicides de nous. Quant au sur-plusie m'assure que vostre labour ne se contentera d'une premiere impression. Et combien qu'il soit mal-seant à tout homme d'estre ingenieux sur le fait d'autrui ; toutesfois si estoit à moy , lorsqu'on le r'imprimeroit , ie le digerererois en chapitres , selon la diuersité des matieres qui sont traictees en chascue Liure. Nô que ie ne voye bien , que vostre intention a esté de nous donner vn œuure massif , sans fleurettes , & à l'antique ; mais ce que ie vous en conseille est pour contenter l'opinion de ceux auxquels l'avez voüé ; ie veux dire des François , qui ne se sçauroyent presque donner le loisir de lire vn liure tout d'une tire ; ains veulent ie ne sçay quelles poses , pour reprendre haleine. Il n'est pas que les Italiens plus retenus que les François en leurs actions , ne contribuent à ceste impatience avec nous. Qui a faict que deux de leurs premiers Poëtes , par vne œconomie non recogneuë par tous les anciens , ont diuisé leurs poëmes en chants (qui est vne forme de chapitre) Arioste & Tasso , lesquels on peut opposer à toute l'ancienneté. Et Quintilian mesmes l'a faict , en ses Institutions Oratoires. Ioinct que vostre Liure semble y estre aucunement disposé , pour se diuersifier en plusieurs

Il est mal-seant d'estre ingenieux sur le fait d'autrui.

matieres, lesquelles vous nous monstrez (si ain-
 si voulez que ie le die) au doigt par les apostil-
 les qu'avez inserées en la marge. En effect, voi-
 la tout ce que ie vous en puis mander; vous re-
 merciant humblement de l'honneur que m'a-
 uez fait par vostre bon souuenir, & priant par
 mesme moyé faire estat de moy, comme de vo-
 stre ancien amy, i'adiousteray Seruiteur, à la
 vieille François: mais ce mot d'amy me plaist
 plus. A Dieu.

*A Monsieur Airault, Lieutenant Criminel
 d'Angers.*



Vous auez perdu vostre fils aîné, *Il conseille*
 par l'artifice impiteux de ceux, *à M. Ai-*
 qui souz le masque de Religion, *rault de*
 fortrophee de la despoüille d'un *son fils en*
 pauvre pere, en la personne de *quel lieu*
 son enfant. Mais, comme la Pal- *qu'il le*
 me plus est terrassée, moins se red, aussi rappor- *treuve, qui*
 tez vous maintenant d'eux vne ample victoire *s'estoit ren-*
 à leur honte & confusion. Qui me console grā- *gieux.*
 dement en l'affliction que ie vous voy suppor-
 ter, à laquelle ie participe par l'amitié que ie
 vous porte. Et quant à vous, il me semble que
 deuez vous consoler par vous-mesmes: car la
 perte de vostre fils charnel, vous en a fait en-
 gendrer vn autre, qui passe de tant le premier,
 que l'esprit est de plus grād merite & recōman-
 dation que le corps. Nos enfans sont tels que le
 hazard de leurs naissances nous les donne: Qui
 est cause que receuons d'eux plus de blanques

que de benefices. Mais ce second est vostre
vray fils, duquel ne pouuez receuoir que con-
tentement. Quand nous lisons dans Genèse,
que Dieu forma l'homme à son image, il le faut
rapporter à l'esprit; & non au corps, duquel il
ne s'estoit encor reuestu. Aussi estime-je que
nos plus vrayes pourtraitures soyent, non les
enfans qui naissent de nos corps, ains de nos
esprits. Or entre ceux de ceste marque, qui
sont issus de vostre forge, i'estime grandement
celuy qu'il vous a pleu fraischement m'enuoyer.
Ie n'y voy rien que de beau. Vn commencement
brusque, qui nous excite de le lire, non par vne
semonce pedantesque, que nous apprenons
de ces escholiers Rhetoriciens; ains par vne
demarche hardie, telle que dans Heliodore.
Ie ne sçay où vous visez du commencement, ny
quelle doit estre la suite. Cela m'engage à la le-
cture: & plus ie m'y voy engagé, moins ie m'é-
puis retirer, pour vne infinité de belles senten-
ces, & mots choisis qui y sont, accompagnez
d'une docte anatomie de toute l'ancienneté
sur ce subiect, & d'une forte eloquence d'un
bon pere, fondée sur vne iuste douleur. Et
pour vous dire en peu de paroles, il n'y a rien
qui m'y desplaie, fors le desplaisir qu'en por-
tez. Mais desplaisir, qui me semble deuoir es-
tre couuert par le contentement que vous
doit maintenant apporter ce nouuel enfant; le-
quel toutesfois (comme m'escruez,) vous auez
esté en opinion de supprimer. Comment? A-
pres auoir perdu le premier, qu'eussiez esté
patricide du second? non; il faut qu'il recoiue
vie,

vie, par la mort de l'autre: Ou pour mieux di-
 re, qu'il se soustraye de vostre presence & va-
 gue parmy le monde, tout ainsi que l'autre.
 Mais en ce faisant l'ordonne qu'une mesme
 condamnation produise deux diuers effects;
 Et que le premier, pour vous auoir desobey,
 sente la punition de Cain (permettez moy de
 donner air à ma cholere) & que l'absence de
 l'autre se tourne à vostre honneur, & à l'edi-
 fication de nous tous, pour ne vous auoir a-
 bandonné que sous vostre bon plaisir. Et si ne
 luy voulez bailler la clef des champs & faire
 imprimer, que quand l'assemblee des Estats
 sera ouuerte à ce prochain mois de Septembre
 ou d'Octobre (ainsi que me le mandez) ie le
 veux bien. Au demeurant, ie soussigne à vostre
 aduis; Que l'enfant ne se peut vouër en Religio,
 sans l'expres cōsentement de ses pere & mere.
 Et ores que ie ne puisse rien adiouster à ce qu'a-
 uiez si doctement discouru; toutesfois, puis-
 que me faites cest honneur de me demander pour
 secōd, l'entre tres-volontiers en champ de ba-
 taille avec vous; non pour combatre avec ar-
 mes de si haut appareil que les vostres, ains seu-
 lement avec l'espee & la cape, cōme font ceux
 qui se baillent la main l'un à l'autre, pour deci-
 der leurs querelles. Je tiens qu'Elie premiere-
 ment, puis Elizee son disciple, feurent les pre-
 miers auteurs & instituteurs des Moines.
 Quoy que soit i'en ay certains argumens qui
 m'induisent d'ainsi le croire, Car ils eurent mâr-
 teaux distincts & separez de la commune: Et
 mesmement Elizee eut plusieurs deuotes per-

*L'enfant
ne se peut
vouër en
Religion
sans l'ex-
pres con-
sentement
des pere &
mere.*

*Elie & E-
lizee pre-
mier insti-
tuteurs des
Moines.*

*Loy de
Charles -
magne pour
les Reli-
gieux.*

sonnes à sa suite, qui s'habituerent avec luy sous vn mesme toit à Galgal. Or quand Elie appella Elizee à soy, il ne fut soudain obey; mais Elizee le pria qu'il luy permit auant que de passer plus outre, d'aller baiser ses pere & mere; qui estoit en bon langage, prendre congé d'eux & recevoir leur benediction; c'est à dire, leur consentement, auant que de se soubmettre à ce nouveau vœu. Ce qu'Elie luy accorda. Et sans fueilletter autres Loix que nos anciennes, il y a dans les Loix de Charlemagne article expres portant inhibitions & defenses aux enfans de se rendre Moines, sans le consentement expres de leurs peres & meres. Pourquoy doncques ne vous sera il permis de vous esclatter contre ceux, qui vous ont rauy vostre fils, qui le vous cachent, le destienent malgré vous contre nos anciennes Loix, contre l'arrest du Parlement par vous obtenu, & contre la volonté expresse de nostre Prince? Vn Seigneur a droit de suite contre son homme de Corps; voire iusques au bout du monde: Et nous ne l'aurons sur nos enfans au milieu de nous? Vn Seigneur haut-iusticier peut vendiquer son subiect, se voulant distraire de sa iurisdiction, pour subir, voire celle mesme du Roy; Et nous peres ne pourrons reclamer nos enfans, se voulans soustraire de nostre obeissance pour se ranger sous celle d'un Espagnol ou Italien? Mais c'est (dit-on) pour se consacrer en tout à Dieu. Comme si en l'obeissance du fils au pere, il n'y auoit point de Dieu, ou qu'il n'y ait point de

*Le Seigneur
a droit de
suite contre
son homme
de Corps.*

Dieu dedans nos maisons? Au contraire l'estime qu'une maison bien reglee, où le pere & la mere par bons exemples seruent de miroir à leurs enfans, est vn vray Monastere; franc & exempt de toutes sours rancunes, qui font ordinairement leur seiour au milieu des Moines. Le plus beau conseil que deuez prendre, est celuy dont Alcibiades usa quand sa femme l'ayant fait adiourner en instance de separation de corps & de biens, pour les mauuais traitemens qu'elle receuoit de luy; il fut si hardy en presence de tous les iuges, de la saisir par le fort du corps, & la ramener de sa priuee autorité en sa maison; Qui fut vne faillie de mary, dont non seulement il ne fut repris, mais grandement loué par chacun. La querelle de ceste sage Dame estoit inste contre son mary; toutesfois elle fut contrainte deluy obeir: Et vostre fils ne vous suura estant par vous recherché? On le vous a par vne mainmise extraordinaire soustrait; vous le pouuez par autre mainmise iuridique reprendre, au milieu de ces nouueaux & impudens arbitres de nos consciences, toutes & quâtesfois que le trouuerez. Il n'y a ny laps de temps ny long entreiect de lieux, ny pretexte de Religion, qui puisse rien prescrire au preiudice de l'autorité paternelle. Vous auez de quelle façon ce grand Empereur Auguste se comporta à l'endroit de Tarius Senateur, sien amy, en l'accusation qu'il auoit intente contre son fils, en laquelle il ne voulut bien que present, seruir d'autre chose que de

*Traict
hardy
d'Alcibia-
de enuers sa
femme.*

conseil; laissant la seule & entiere coercion au pere, comme premier & dernier iuge domestique de son enfant. Et où est-ce que cela doit auoir plus de lieu qu'en France, si nous auons encores quelque ressentiment de ceste seuerité geneuse de nos anciens Gaulois, par laquelle les peres auoyent toute puissance de vie & de mort sur leurs enfans? Je suis pere, ie parle à vn pere, & à vn pere mien amy: Je ne puis que ie ne lasche toute bride à ma douleur, aussi bien que vous: Et peut estre en ce faisant, la vostre diminuera d'vne moitié, estant diuisee en deux. A Dieu.

A Monsieur de Sainte Marthe.

*Recit de la
paix entre
le Roy &
monsieur de
Guise.*

A Pres plusieurs allées & venues, la Roynce mere a si bié besongné, qu'e fin la paix a esté conclue entre le Roy & mōsieur de Guise; Et au lieu que le Manifeste de la Ligue estoit reuestu de trois points, comme ie vous ay cy deuant mandé, on a passé par conuience les deux premiers, pour se heurter au dernier, qui concernoit la nouuelle Religion. Et est arresté, qu'il n'y aura plus en toute la France que la Religion Catholique Apostolique Romaine; Que les Ministres vuideroient dedans deux mois, à peine de confiscation de corps & de biens; & les autres dans six, s'ils ne vouloient se reconcilier avec nostre Eglise: & permis aux officiers de se deffaire de leurs Estats dans le mesme temps. Le Roy est venu en personne le dixhuietiésme Iuillet pour faire publier l'Edict au Parlement. Le bruit est

que s'y acheminant il a dit à monsieur le Cardinal de Bourbon, qu'il auoit fait deux edicts de pacification entre ses subjects ; l'un en l'an 1577. contre sa Conscience, par lequel il auoit toleré l'exercice de la nouuelle Religion; mais toutesfois à luy tres-agreable, comme celuy par lequel il auoit pourchassé le repos general de toute la France ; Que presentement il en alloit faire publier vn autre selon sa conscience, auquel il ne prenoit aucun plaisir, comme preuoyant qu'il apporteroit la ruine vniuerselle de son Estat. A la verification de l'Edict, monsieur le premier President de Harlay a sagement remarqué, que le premier Edict qui l'auoit permise estoit d'un mesme mois, en l'an 1561. En somme ceste paix est le renouvellement d'une vieille guerre: mais, à vray dire, la paix des Financiers; par ce que quelques iours apres on a supprimé la Chambre Royale, moyennant deux cens mille escus qu'ils baillét au Roy, pour fournir au defroy de la guerre. Ceste nouuelle entreprise ne se peut passer sans beaucoup couster au Roy & au peuple; qui est la cause que l'on a auourd'huy recours au reestablissemēt de tous les estats de iudicature supprimez. Il n'y a point telle espargne pour nos Rois, que celle qui prouiet de l'abition de leurs subjects. C'est vn fonds inepuisable; Et en cecy chacun court en poste à la pauvreté. Il n'y a bonne famille, dont nos Rois ne soient par ce moyen heritiers. Il y a enuiron deux ans que le Roy supprima par mort tels offices, comme venans à la foule du

*L'Edict de
lusillet con-
tre les Hu-
guenots pu-
blié en par-
lement.*

*La Chambre
Royale sup-
primee.*

peuple; Voire avecques vne tres-estroite rigueur, sans admettre les Resignations autres que de pere à fils. La memoire de ce menage est en vn instant esvanouye. Il n'est pas fils de bonne mere qui ne mettelà ion denier. C'est vne taille qui court en cette France sur les riches ambitieux. ADieu.

A Monsieur de Maugarry, intendant des affaires de Monsieur le Duc de Guise.

*Il le remercie de ce qu'il luy a-
voit enuoyé
vne certaine
lettre de
monsieur de
Guise.*

E vous remercie de la bonne souvenance qu'il vous a pleu auoir de moy; meimes en vn subiet si noble, m'ayant voulu faire part des lettres de monsieur de Guise, que ie vous puis dire dignes d'estre enchassées aux archifs de la Republique de Sparte. Je n'ay iamais rien leu de plus genereux, plus mouelleux, plus sententieux, en peu de paroles; brief, plus digne d'un monsieur de Guise. L'admire son iugement; ie louë le vostre, d'auoir estimé qu'il falloit que cette lettre courut par les mains des gens d'honneur. Et ce qui me plaist encor grandement est, que les auez accompagnées de celles de l'autre Seigneur pour leur seruir de bel œil. Au demeurant, combien que i'estime infiniment sa generosité, telle que ie l'ay veüe pourtraite par ses lettres; si ne fay-je pas moindre estat de sa prudence, quand il n'a voulu admettre pour compaignon de la reprise de Rocroy, celuy qui a grande peine de s'exculser. S'il en eust vlé autrement, croyez

qu'il se fust fait vn grand tort : Et s'illuy aduient de reprendre la place dans le temps que m'escruez, ie dirois volontiers qu'il auoit interest qu'elle fust surprise, pour l'exaltation de la grandeur. A Dieu.

A Monsieur de Sainte Marthe.

S O V D A I N apres que la pacification faite auecque la Ligue a esté publiee, la Royne mere se promettant d'obtenir plusieurs belles choses du Roy de Nauarre, pour establir, comme elle disoit, vne paix generale par tout le Royaume, s'est transportee par deuers luy, auec vn grand appareil. La ville de Congnac a esté choisie pour leur entre-ueüe. Par plusieurs fois ils se sont abouchez ensemble : Et autant de fois ceste Princesse s'est trouuee trompee de son esperance. Toutes ses actions sont, ainsi que l'on dit, suspectes à ce Prince. Nous auons veu par escrit ses responses aux demandes qui luy estoient faites ; le ne sçay si vrayes ou non, mais merueilleusement sages & bien couchees. Tant y a que la Roynes'en est reuenue tout ainsi qu'elle y estoit allee. Maintenant les affaires de nostre France sont reduites en tel estat, que le Roy, si i'ose le dire, commandé par la Ligue, se va mettre sur l'offensue, & le Roy de Nauarre sur la deffensue. Quant à moy, ie me fais accroire (Et vous prie ne trouuer mauuais ce que ie vous dy en confession) ou

Quel iugement il fait sur la pacification faite auec la Ligue.

que du tout il ne falloit faire la paix avec la Ligue ; ou la faissant, il falloit laisser les choses en tel estat, qu'elles estoient auparavant qu'elle prit les armes. A Dieu.

A Monsieur de Sainte Marthe.

*Grands pre-
paratifs du
Roy contre
les Hu-
guenots
tournez à
n'ant; avec
une descri-
ption des
miseres du
temps.*

Lne faut plus parler de paix avec les Huguenots, qui ne veut estre declaré crimineux de leze maiesté diuine & humaine. C'est le lieu commun de nos Predicateurs en leurs Chaires. On iouë maintenāt à pis faire. Mais voyez ie vous prie, comme Dieu se mocque de nous. Le Roy auoit fait ceste année en vn mesme tēps six armées, pour terrasser inopinément tout d'vn coup toute la puissance Huguenote. Mōsieur de Guise commandoit en l'vne, sur les frontieres de Champagne pour fermer le passage au secours estrange ; Monsieur de Mayenne à vne autre, en la guyenne, qu'il deuoit ioindre à celle du Marechal de Matignon ; Le Marechal de Biron en Poitou ; le Sieur de Ioyeuse en Auvergne ; le Sieur de la Valette en Daulphiné. Il n'y auoit sage-mondain qui ne iugeast, que les Huguenots de ceste façon inuestis à l'impourueu, seroyent desconfitz sans esperance de ressource. Toutesfois nous n'en auons rapporté autre fruct, que la prise de quelques Bicoques, lesquelles auparavant à peine cognoissions nous de leurs Nōs : & maintenant ne se rendent recommandables, que par leurs ruines. Ceux qui aujourd'huy conduisent le party Huguenot, ont pris tout autre con-

seil, que le feu Admiral de Chastillon; lequel pendant nos premiers & seconds troubles estoit enuironné d'armées sur les champs, pour iouer à quitte ou à double; & en deliberation de hazarder la decision de sa querelle au peril d'une Iournée. Ceux-cy par vn nouuel aduis ont pensé, que pour ceste premiere demarche il leur estoit plus expediét de parer aux coups, & se tenir clos & couuerts dedans leurs villes, qu'ils sçauent fort bien fortifier. Ce faisant, sont autant de sieges; & par mesme moyé d'amusoirs. La guerre se conduisant de ceste façon, ie ne voy point que nous ayons si propre fin du Huguenot cōme la Ligue se promettoit. Pour le deffroy de toutes ces armées, outre ce que l'on a faict reuiure tous les États supprimez; Le Roy a voulu d'abondant rendre par nouuel Edict hereditaires tous les offices qui n'estoyent de iudicature. Et sans faire mention des autres Edicts, il a vendu par permission de Rome, cinquante mil escus de rente du temporel de l'Eglise. Medecines, que quelques vns n'estiment pas de moins dangereux effect, que la maladie qu'on veut guerir. Affin que ie ne vous ramenteigne icy en passant, qu'é voulant guerroyer à outrance le huguenot, on a faict vne guerre plus forte aux pauures sujets du plat pais. Car outre l'argent extraordinaire que l'on a tiré d'eux par police, ie vous laisse à penser quel inuétaire tous les soldats ont fait des biens de leurs hostes en passant pais. Toutesfois chacun supportoit debonnairement ceste affliction du commencement, esperant que

elle seroit courte. Maintenant que l'on voit tout ce grand torrent & desbord de six armées s'estre tourné à neant, les sages en pensent ce qu'ils voyent ; & quelques-fois disent hardiment ce qu'ils en pensent. A Dieu, 1586.

A Monsieur de Sainte Marth.



LE Roy voyant que les six armées de Pan passé auoyent auancé fort peu ses affaires; les a voulu ces jours passez reduire en trois. En l'une desquelles il commade, & s'est campé au milieu de la Beauce, pour estre comme vn fort rampar pour empescher que les Estrangers ne peussent passer iusques au Roy de Nauarre; si tant estoit que Monsieur de Guise, qui commandoit à vne autre armée ne les pouuoit empescher d'entrer en la France. Monsieur de Loyeuse a eu la charge de la troisieme en la Guyenne, avec vne eslite de Noblesse. Comme le Roy estoit en son camp, nouuelles luy son arriuees qu'il auoit esté tué en vne bataille ragée pres de Coutras, avec trois ou quatre cens que Gentilshômes, que Capitaines de marque. De vous en racôter les particularitez, ie les laisse à vne autre plume; & vous diray seulement, que comme le peuple se donne loy de iuger des affaires par les euenemens bons ou mauuais: aussi chacun diuersement en compte comme il luy plaist. Les vns imputent ce malheur à sa temerité; & que sur les appâts de quelques heureux succez qu'il auoit euz, pensant estre maistre de la fortune, il auoit combatu l'en-

*Monsieur
de Loyeuse
deffait à
Coutras a-
vec beau-
coup de
Noblesse.*

nemy contre l'aduis presque de tous les Capitaines, qui n'y voyoient les affaires en aucune façon disposées. Les autres, qu'il auoit commandement exprés du Roy de donner la bataille à quelque prix que ce fust, quand l'occasion s'y presenteroit. Quelques vns; que pensant estre disgracié de son maistre, il aimoit mieux lors mourir, que de suruiure à la disgrace. Et les derniers le rapportent à vn iuste iugement de Dieu, pour vâger toutes les indignitez que les siens auoyent faictes, en la reprise de S. Maixât. Car si ce que l'on dit est vray, (quant à moy, ie ne le veux croire, & vous, qui estes proche du lieu, le pouuez mieux sçauoir que moy.) en reprenant ceste ville, tous les soldats Huguenots ausquels on deuoit faire la guerre, s'en allerent leurs bagues sauues: Et tout le peuple innocent de la ville, ores qu'il fust Catholic, passa de toutes façons par la misericorde du soldat indiscret. On adioust qu'en capitulât à la Mote S. Eloy, lors de la capitulatiô, les siens ayâs pris d'éblée la ville, firent passer au fil de l'espée tout le Regiment de Charbonniere, sans en receuoir vn leulà mercy. Aussi dit-on, qu'en ceste bataille de Coutras, les Huguenots tuans les nostres adioustoiét ceste parole; *Souuienne vous de la Mote S. Eloy.* Aucuns disent qu'il fut tué en la meſlée: les autres de sang froid, apres qu'il eust esté reconnu. Si ceste derniere leçõ est vraye, c'est vne reuange de la mort du Prince de Condé, lequel s'estant rédu au Sieur d'Argence en la rencôtre de Chasteau-neuf, le Sieur de Montescut fut depuis commandé de le tuer de sang froid.

Les habitants de S. Maixant traittez à outrance à sa prise, & les soldats enuoyez.

A la Mote S. Eloy.

Mort de Monsieur de Joyeuse.

M. d'Esper-
non fait
Admiral &
Gouver-
neur de
Normandie.

Les nouuelles de ceste mort & route arriuees, le Roy en a fait vn grand dueil; mesmes n'a pas voulu ouïr les Gentilshommes qui luy estoyét enuoyez de la part du Roy de Nauarre, pour receuoir les excuses de ce qui s'estoit passé. Et apres auoir repris ses esprits, il a fait present à Montieur d'Espéron de toute la despouille du defunct. Je veux dire de l'Admirauté & Gouuernement de Normandie. Ceux qui se dispensent de controoller les actions des grâds, disent qu'en ce faisant sans coup ferir il a perdu plus de Gentils-hommes, qu'il n'auoit faict en la bataille de Coutras. Car en recompensant vn seul Seigneur, au milieu de tât d'autres, qui exposoyent leurs vies pour son seruice, c'estoit perdre autant de cœurs & deuotions. Les Dames pleurent aujourd'huy ceste mort, comme de celuy qui n'estoit mal-voulu d'elles. Les plumes sont muettes, nul ne s'osant hazarder de solemniser vne cheute si grande, que l'on impute à temerité. En fin monsieur du Peron a fait quelques couplets & Stances sur sa mort: & moy, qui auois eu cest honneur par cōmandement du Roy de le presenter au Parlement en deux actes tres-solemnels; l'vn quand il fut fait Pair de Frâce & Duc de Ioyeuse; l'autre, pour prester le serment d'Admiral; ie luy ay donné cest Epitaphe, que ie vous enuoye.

Jeune ie reluisois comme le clair Soleil,

Beau de corps, doux d'esprit, illustre de mon e-
stre;

Agreable à chacun, mais sur tous à mon Mai-
stre,

Epitaphe de
Monsieur
de Ioyeuse.

*Marié par ses mains d'un superbe appareil.
 L'Anuergnac estima que i'estois sans pareil,
 Vaillant, prompt à la main; mais las! i'ay fait
 paroistre
 Par mon object, que nul dire ne se peut estre
 Heureux, qu'il ne soit mort, & clos sous le cer-
 cueil.
 Pay mille & mille fois d'un cœur franc & sans
 doute,
 Par tout où ie passay, mis l'ennemy en route;
 Puis ay senty de Mars le mal-heureux effort.
 Mais pourquoy mal-heureux? moy, qui n'ens onc
 eusse
 Que de payer mon Roy qui me donna la vie,
 Que pouuois ie de moins, que luy voüer ma
 mort?*

A Monsieur de Sainte Marthe.

A Peine auis nous esté asseurez de la mort Sur l'arri-
uee des
 de monsieur de Joyeuse, que nous fus- Reistres, &
leur deffai-
cte.
 mes saluez coup sur coup de deux nouuelles
 grandement aduantageuses. Les Reistres Hu-
 guenots voulans ioindre le Roy de Nauarre
 ont esté suiuis en queue par monsieur de Gui-
 se, lequel bié qu'il n'eust tant de forces qu'eux,
 si les a-il exercez de iour à autre par vne infini-
 té d'algarades. Le Roy d'un autre costé aduer-
 ty de leur venue, s'estoit campé le long de la ri-
 uiere de Loire, pour leur barrer le passage. Les
 Reistres n'ayans aucune retraite, sinon de la câ-
 pagne, monsieur de Guise estant à Montargis,
 est aduertty par le Sieur du Cluseau, qu'une

*Charge de
Ville-Mo-
ry.*

bonne partie d'entr'eux logée à Ville-Mory, faisoit tres-mauuaise garde; & qu'il les auoit recognus estans sur le point de souper; au moyé dequoy seroit bon de leur aller porter le desert. Ceste affaire mise en deliberation, il fut resolu d'y aller, & la charge principale donnée aux Capitaines du Cluseau & de S. Paul, deux maistres de camp principaux. L'entreprise est conduite si à propos, que les ennemis sont surpris pendant leur souper. L'on vient aux mains, grand carnage d'eux: toutesfois ils commencerent à se rallier, & firent vn gros. Lors le raiz de la nuict commence de nous surprendre; de maniere qu'il estoit fort malaisé de se recognoistre, sinon par le mot du guet. Voicy sept cens hommes des leurs, qui commencent de descocher, brauement soustenus par les nostres. Et à vray dire, en ce faict cy on ne peut assez loüer & la sagesse de Monsieur de Guise, & la vaillance de monsieur de Mayenne. Car il fut aduisé entr'eux deux, pour ne hazarder d'vn coup toutes choses, que monsieur de Guise avec sa compaignie feroit alte, pour en vn besoing donner sur l'ennemy, quand il le verroit en desordre; & que cependant monsieur de Mayenne donneroit dedans. Lequel, comme vn Lyon, s'engage avec soixante cuiraces au milieu de la melée, de telle furie que les autres estonnez, ne sçachans pour l'obscurité de la nuict, quelle estoit sa suite, se retirent au petit pas, nous demeurant le bourg en proye, & vne bonne partie du bagage; n'ayans perdu des nostres

quele Sieur de Liffenois, Gentilhomme de grande esperance. Mais la perte des autres a esté inestimable. Huiet ou neuf iours apres monsieur de Chastillon, qui conduit les Reistres, voulant faire vne entreprise sur le Chasteau de Montargis, pensant y auoir quelque intelligence; monsieur de Guise de ce aduertý y cõmet le Sieur du Cluseau. Je ne vous discourray par le menu toute l'histoire. Suffise vous que la partie a esté conduite de telle facon, par vne foudcade qui y a esté faicte, que les ennemis pensans y entrer à petit bruiet, ont esté presque tous fricassez; & peu s'en est failly, que le Sieur de Chastillon n'y ait eue part; toutesfois comme Capitaine tres-sage, ayant quelque opinion que l'ouuerture des portes du Chasteau n'estoit qu'un piege, il s'en est sagement garenty.

*Entreprise
de Montar-
gis double.*

Ce que ie vous ay cy-dessus racompté est beaucoup, mais bien peu si n'entendez le demeurant. Les Reistres se faisans voye au beau milieu de la Beauce, apres auoir pillé Chasteau-Landon, ont faict leur logis à Aulneau. Estans en ce bon paillé, non toutesfois maistres du Chasteau, & y faisans bonne chere l'espace de huiet iours à l'Allemande; monsieur de Guise qui ne dort pas, se resoult de les surprendre à la Diane dans leurs lits, par le moyen du Capitaine du chasteau, qui luy ouure la nuit les portes. A la poincte du iour il leur donne au saut du lit, non vne chemise blanche,

*Deffaitte
d'Aulneau*

mais rouge. Il y a eu douze ou quinze cens hommes tuez; & quatre-vingts chariots prins: La ville iôchee de morts, leur Colonnell lanué de vifteffe, & dix Cornettes rendus. Iamais nous n'eufmes meilleur fuccez, auquel on ne peut defnier, que monfieur de Guife n'ait apporté tout ce que l'on peut de diligéce, proüeffe & vaillance. Et ce qui me semble digne d'efstre remarqué, eft, que cela foit aduenü à Aulneau, appartenant au Sieur du Bouchage, pour vanger en peu de temps la mort du Sieur de Ioyeuſe ſon frere. Le Baron de l'Aulnoy General des Reiftres, pour excuſer la perte qu'il auoit faite à Ville-mory au raiz de la nuit, appelloit auparauant monfieur de Guife, le Prince des Tenebres; Mais en ce qui fut executé à Aulneau, il trouua que ce Seigneur ſçait dextremement faire ſon profit du iour, auſſi bien que de la nuit, ſelon que les occasions le confeillent. Mais voyez encores, ie vous prie, quel fruit cela nous a apporté. Il y auoit environ vn mois que monfieur de neuers negotioit par menées ſourdes avec les Suiffes leur retour en leur païs: choſe qu'il ne pouuoit obtenir, quelque promeſſe d'argent qu'il leur feit. Soudain que ceſte deffaite eſt aduenüe, ils ſe ſont prezentez au Roy avec ſupplication tres-humble de leur bailler ſeurté de leurs perſonnes par les chemins: requeſte qui leur a eſté fort liberalement accordée. Quant aux Reiftres, voyas comme ils auoyent eſté caressez à Aulneau, & le peu de ſecours qu'ils pouuoient eſperer du huguenot; l'armee duquel s'eſtoit d'elle-meſme rompuë,

rompue, pour conseruer son butin de la def-
 faite de Coutras: ioint que la Loire estoit vn
 grand fossé bien deffendu par le Roy, quiles
 empeschoit de passer plus outre. Mettât tou-
 tes ces considerations deuant leurs yeux, ils
 ont pensé de trousser bagage, & fait en vne *Retraite*
 nuit vne caualcade de neuf grandes lieues, *des Resfres*
 bruslans tout ce qui leur restoit de chariots, &
 fait monter en croupe leurs Lansquenets. Le
 Roy a enuoyé monsieur d'Espernon apres
 eux, pour leur donner à dos. Quoy plus? Les
 affaires se sont de telle façon passées, qu'eux
 qui estoient venus de propos deliberé pour
 foudroyer la France, se sont estimez tres-heu-
 reux qu'on leur ait permis de s'en retourner
 sains & sauues. Iamais victoire ne fut si heu-
 reuse que cette-cy: d'autant que cessans tou-
 tes autres particularitez, il semble que Dieu
 ait permis que monsieur de Guise eust malme-
 né de cette façon ces Estrangers depuis la
 frontiere iusques au cœur de la France, pour
 les contraindre de venir rendre les abois aux
 pieds du Roy, afin que la victoire en fust plus
 noble. En l'accord fait par le Seigneur d'Es-
 pernon, monsieur de Bouillon & autres Sei-
 gneurs de la France, qui estoient de la partie, y
 ont esté compris, & à eux donné passeport
 pour reprendre avecques seurté les brizees de
 leurs maisons. Le Seigneur de Chastillon seul,
 par vne magnanimité admirable, n'est voulu
 entrer en cette capitulation; & avec
 vne poignée de gens s'est hazardé d'aller re-
 trouuer le Roy de Nauarre, faisant teste à eux.

quiles ont voulu empescher. C'est luy qui auparavant auoit aussi trauerſé toute la France, pour receuoir les Reistres, lesquels auant ſa venue temporizoient ſur la frontiere; mais depuis qu'il les eust ioints, ils ſe firent voye, quelque empeschement qu'on leur feit. Et à vray dire, ſi ſuiuant ſon conſeil ils euſſent pris leur chemin tel qu'il leur enſeignoit, nos affaires ne nous euſſent reüſſi comme elles ont fait.

*Accueil
fait au
Roy arri-
uant à
Paris.*

Les choſes ſ'eſtant paſſees de ceſte façon, à noſtre tres-grand honneur & aduantage, le Roy eſt reuenu dans Paris la ſurueille de Noel dernier paſſé, recueilly de tout le peuple avec vne infinité d'allegreſſes, criant chacun par les ruës où il paſſoit, les vns *Vive le Roy*; les autres, *Noel*: Il eſt allé deſcendre tout botté & eſperonné en l'Egliſe noſtre Dame, pour rendre graces à Dieu; aſſiſté de tous les ordres de Paris, où l'on a chanté vn *Te Deum*. Et le lendemain la Cour de Parlement, Chambre des Comptes, grand Conſeil, Cour des Generaux des Aides, Threſoriers generaux de France, Lieutenant Ciuil & Siege Preſidial, Preuoſt des Marchands & Eſcheuins de la Ville, tous à l'enuy, & en forme de proceſſion luy ont eſté baiſer les mains. Iamais Roy ne fuſt tant chery, bienueigné, & ſi fauorablement accueilly des ſiens, & n'eust tant de ſubieſt de contentement que luy. Quelques iours apres, pour monſtrer combien il honnoroit la memoire de monſieur de Ioyeuſe, il luy a fait faire des Obſeques de meſme parade & magnificence,

*Obſeques de
Monſieur
de Ioyeuſe.*

telle qu'à feu monsieur le Duc. Et qui est chose qu'il ne faut oublier, le iour mesmes que la harangue funebre a esté faite en l'Eglise des Augustins, nouuelles luy sont venuës de la mort de monsieur le Prince de Condé. Qui est paraenture vn accomplissement de souhait: Parce qu'on luy imputoit en commun propos, la mort du Seigneur de Ioyeuse. A Dieu.

A Monsieur d'Espeffe, Conseiller d'Estat & Advocat General du Roy en sa Cour de Parlement de Paris.

E pensois faire œuvre meritoire, & gaigner, si ainsi voulez que ie le die, vne Ame à Dieu, vous enuoyant quelques Meditations spirituelles, quel vn de vos amis & des miens auoit faites; mais à ce que ie voy c'est en vain: Car non seulement ne les auez goustees, mais au contraire vous en mocquez, iettant Pœil seulement sur l'Ouurier, non sur l'œuvre. Est-ce icy Saül fils de Cis (disoient les Israélites) qui gardoit n'aguères les Asnes; & maintenāt prophetize avec les Prophetes? Est-ce icy le fils de Ioseph charpentier qui nous presche, disoient les Iuifs? Tout de ceste mesme façon tournez-vous en mocquerie, quel Autheur de ces Meditations, qu'aez autrefois ven ieu-ne & desbauché, tourne auourd'huy son esprit à ces saintes & deuotes cogitations. O pauvre homme mal conseillé! estes-vous encor à sçauoir quel'Esprit de Dieu souffle où il veut? Que par vne estrange metamorphose il

Il le reprit de ce qu'il n'auoit dat. gné lire certaines Meditations de l'Authent.

fait son vaisseau d'election de celuy qui auoit
 esté en la Iudee l'un des plus grands persecu-
 teurs de nostre Religion? Qu'il bastist son E-
 glise sur celuy qui le desaduouâ par trois fois
 au milieu des Iuifs? Et à peu dire, qu'il mani-
 festa le sainct & paradoxe mystere de sa Resur-
 rection à celle qui auoit esté autrefois l'une
 des plus grandes pecheresses de Hierusalem?
 Qui eust iamais estimé en sens commun, qu'une
 douzaine de piedeschaux eust peu seruir de
 trompette par tout ce grand Vniuers, pour y
 esandre la semence de nostre Religion Chre-
 stienne? Dieu exerce sa toute-puissance où il
 luy plaist: Il fait marcher droit celuy qui e-
 stoit perclus de tous ses membres, donne la
 veuë aux aueugles, fait parler inespérément
 les muets. Quoy? ne meit il en plus forts ter-
 mes la parole en la bouche d'un asne, pour
 destourner Balaam son maistre du chemin où
 ils s'alloit perdre? Balaam, dy-ie, qui par ses pro-
 pheties disoit aux autres ce qui leur deuoit ad-
 uenir; & en son fait ne voyoit son malheur
 present, s'il n'en eust esté destourné par l'orga-
 ne d'une beste que nous estimons la plus gros-
 siere de toutes les autres? Dieu par un
 merueilleux eschange choisit quelquefois
 pour son truchement celuy qui auparauant
 estoit homme tres-vicieux. Vous n'eussiez pas
 aisément pensé que ce grand sainct Cyprian,
 qu'en la fleur de son aage, nourry en la loy
 Payenne, exercoit la magie (si nous croyons à
 quelques vns) pour iouir d'une sage Dame,
 dont il estoit seruiteur, se fust conuertie à no-

*Balaam
 predisant
 aux autres
 leur fortune
 ne ne voyoit
 pas la
 sienne.*

*S. Cyprian
 premiere-
 ment Paye
 & Magi-
 cien.*

stre foy; Ny qu'un saint Augustin, entaché
 ense ieunesse de l'heresie Pelagienne, se fust
 facilement reduit au giron de l'Eglise? Ce neât-
 moins & l'un & l'autre le feirent, celuy là par
 les prieres & oraisons de cette vertueuse Da-
 me qu'il vouloit corrompre; Cettuy-cy par
 celles de sa mere. Et feurent tous deux des plus
 grands Euesques & premiers Docteurs de no-
 stre Eglise. Ostez donc de vostre esprit ces vai-
 nes recherches de nos actions du passé; & con-
 sideriez si ce qui est auourd'huy de nostre fa-
 çon se peut tourner à la gloire & exaltation
 du nom de Dieu. Je sçay vrayement, que les
 premiers traits de la persuasion sont plus fon-
 dez sur le bien faire, que sur le bien dire; Et
 que nostre Seigneur commença premieremēt
 par les bonnes œuures, puis s'achemina au pres-
 cher. Mais, si ceux qui nous enseignent ne
 peuuent atteindre à cette perfection, pour le
 moins sommes nous commandez de faire ce
 qu'ils disent & non ce qu'ils font. Je vous es-
 cry cecy par expres, afin qu'en vous exhor-
 tant ie me sois un esperon à moy mesmes,
 pour apprendre de tenir en bride mes opi-
 nions mondaines; de matter, mastiner, mace-
 rer cette maudite chair, ennemie professe de
 l'esprit, faire littiere de tous ces terrestres hon-
 neurs, mettre sous pieds cette fade apprehen-
 sion des biens, bannir ces flateuses & trompe-
 resses passions, assassins de nostre raison. Brief,
 de n'auoir autre passion en moy, que la me-
 moire de la passion de nostre Sauueur Iesus-
 Christ, sur laquelle est assis tout nostre Salut.

*Et S. Au-
 gustin Pe-
 lagien.*

*Faits
 grands E-
 uesques &
 Docteurs*

C'est le but auquel ie desire descocher toutes mes penſees; Celuy auquel decochez toutes les vostres, m'aſſurant que quand il vous plaira digerer à longs traits ce que ie vous ay enuoyé, vous trouuerez de quoy vous contéter grandement. A Dieu. 1587.

A Monsieur d'Espeſſe.

*Il deſcrit la
vie & les
cruautez de
Basilides
Roy des
Moscouites.*



Amais liure ne m'apporta tant de torture, que celuy que m'auiez preſté, contenant la vie de Basilides, Roy des Moscouites dernier mort. Ie ne penſe point que nature ait oncques produit vn tel monſtre en cruauté. Vns Caligule, nerô, Domitian, Cômode, Caracalle, n'eſtoient que morquettes en ce ſuject, au regard de luy. Car de quelque coſté que ie tourne ma veüe ſur ſes deportemens, ce n'eſtoient que feus, cendres, meurdres, ſaccagemens, maſſacres, ruines, & pis encores, ſi pis vous pouuez trouuer. Et neantmoins tout cecy ne luy eſtoit que paſſetems. Ie le vous reſenteray volontiers en brief, cômme ſur vn tableau racburcy. N'attendez d'ôc de moy ſur le commencement & milieu de la preſente que carnages & boucheries. Mais ie vous prie de ſuspendre voſtre iugement iuſques à la fin.

*Cinq cens
filles viſi-
lees avec
leurs meres
à la priſe
d'Alcle-
rande.*

Basilides ne prit iamais ville (& en prit pluſieurs) qu'il ne fit paſſer tous les principaux habitans par le fil de l'eſpee, & les femmes & filles par la diſcretiô du ſoldat. Ie vous en reciteray les exemples plus ſignalez. A la priſe de la ville d'Alclerande il fit violer cinq cens filles, & tou-

tes leurs meres, en presence les vnes des autres. Qui estonna tellement la ville de Vendouise *Generouse resolution des femmes de Vendouise.* prochaine, que toutes les femmes qui y estoient sachants qu'il vouloit assieger leur ville, pour ne tomber en pareil desarroy, se mirer dās leur Eglise; Et apres auoir fait leurs prieres à Dieu, chandirēt plusieurs caques de poudre à Canō, où le feu mis, elles furent toutes arses & l'Eglise boule-versee. L'annee d'apres, qui fut 1578. il auoit enuiron quatre cens prisonniers tres-illustres, des pays par luy conquis, qu'il detenoit en obscures prisons. Ce gentil Maistre, de compassion & pitié faisant contenance de les vouloir renuoyer dans quelque temps en leurs maisons, les fait venir pardeuers loy, & leur demanda si en leur ouurāt les prisons ils retourneroient volontiers en leurs pais. Ces pauures Seigneurs & Dames, ne pesants que ce fust vn piege pour les attraper, luy respōdēt qu'ils n'auoient rien plus cher que leur liberte; Toutesfois promettoient de ne desemparer la Moscouie que tant qu'il luy plairoit; Ce tyrā tourne cette respōse à iniure; Et dès l'instāt les fit tous assōmer sur vn pont, en la presence de luy & de Ian & Theodore ses enfans. Et cōme ainsi fust que quelques dames plus magnanimes que les autres se plainquirent de cette executiō plus *Cruauté plus que barbare enuers des prisonniers.* que brutale, il les fit attacher sur des clayes, puis fouetter, & en fin arracher les ongles des pieds & des mains; ne pouuāt cette beste brute rassasier ses yeux de les voir simplement passer par les mains de son bourreau. Quelque seditiō s'esmeut en son cāp; Il fit mourir tous les Chefs;

*Nomogarde traittee avec d'e-
stranges
grauitez.*

Punition excusable. mais non content de cela, il fit tenailler vne infinité de soldats qui auoient esté de la partie. Il eut quelque soupçon d'une rebelliõ de la ville de Nomogarde. Il enuoy son grãd Preuost avec soldats, pour empescher les citoyens d'en sortir ; Puis il y entre avecquis son fils aîné ; Les exhortant que si quelques uns craignoient la mort, ils s'y resolussent par sa presence. Et apres leur auoir permis de prier Dieu, il les tua tous, tant hommes que femmes & petts enfans, sans pardonner mesmes aux bestes. Sept cens femmes avec leurs enfans feurent noyees ; Les chefs de famille pedus à leurs fenestres ; Les Senateurs occis en plein Senat ; Les Presbres dedans leurs Eglises. Iamais si piteuse tapissierie ne fut veue dedans vne Eglise. L'Euesque cuidant trouuer quelque respit, couie Basilides à disner. Il y va, mais comme il y estoit il fait tuer tous les Prestres & piller leurs Eglises ; Et à l'issue du disner mit à sac la maison de son festinât, lequel il feit promener par toute la ville sur vne meschante haridelle de cheual ; & au bout de cela l'expose au supplice. De compte fait on y tua deux mille sept cens septante hommes de marque sans le menu peuple. Entrant en Plescouie il fit semblant de vouloir reformer l'Estat, fait assembler le Senat, avec tout le peuple. En cette assemblée tous les Senateurs & les plus signalez citoyens furent mis à mort. Reuenud'un long voyage en Moscouie, faisant contenance de vacquer vn iour de feste à vne processio generale, & de faire bâquets par les quarrefours au commun peuple, & dans son Palais,

*L'Euesque
mesme co-
ment indi-
gnement trai-
té apres le
festin.*

à ses Senateurs, nul ne s'y trouua, se doutans que ce fust vne embusche pour les emprisonner. En fin les ayant par douces paroles allechez, il fit occire tous les principaux officiers; puis son propre frere & ses coulins. entendez ie vous prie vn traict d'vne iustice, mais barbare, par luy exercee. Michel Viscoue, lvn de ses premiers Conseillers est pris par Malut son grand Preuost, comme ayant voulu attenter contre l'Estat. Ainsi qu'il estoit au gibet, parlât au milieu du supplice fortement & hardiment contre ce Tigre, il s'y trouue vn Secretaire, lequel pensant luy faire plaisir, monte sur l'eschaffaut & coupe le membre & les genitoires à ce pauvre patient, dont il mourut; les apporte à son maistre, pensant que ce luy seroit chose agreable. A la verité ceste audace brutale meritoit vne punition exemplaire de mesme. Basilides ayant receu ce beau present, condamna son Secretaire, ou de le manger, ou d'estre exposé à pareil supplice que l'autre. Non (dict l'histoire) pour auoir de son autorité priuée mis la main sur vn hōme, qui auoit receu sa condēnation, mais pour luy auoir acceleré sa mort. Ce miserable chasteux pour sauuer sa vie choisit de manger ces parties honteuses. Vers ce mesme temps, il condamne à mort deux cēs Bourgeois de la ville de Moscouie, nonobstant les faict̃s iustificatifs par eux proposez. Et comme ils les voulussent deduire deuant le peuple, il faict battre tambours & sonner trompettes, affin qu'ils ne fussent ouys. Cent cinquante autres citoyens deliberans de se retirer en Polon-

*Iustice
barbare,
mais iuste.*

gne, de ce aduerty, il les faict mourir. Il tuë vn sien frere nommé George, sa femme & les enfans : De tous ces mailâces il rend grâces à Dieu; & luy-mesme faict le seruice diuin, cōme le grand Pontife. En l'an 1577. fait couper la teste & les pieds à Pierre Cerebrin Rusien, & de tout cela, enueloppé dans vn drap, en faict present à sa femme; faict sortir plusieurs freres & cousins de prison, & prend plaisir de les voir combattre par son commandement, iusques à ce qu'il n'en demeura vn seul sur la place. Condemne à mort l'vn de ses Secretaires, pour auoir acheté vn beau mulet cherement, disant qu'il faisoit le Roy. Tetalonne, l'vn des premiers Conseillers de son Conseil priué, festoyant quelques siens amis; & neantmoins ne voulant faillir de se trouuer au dessert du disner du Roy, enuoye vn sien page pour sçauoir quand on vouldroit leuer les napes. Ce tyran ayant sçeu de ce ieune gars, pourquoy il estoit là venu, préd cela pour vne coniuration; & faict non seulement mettre à mort Tetalonne; mais aussi toute sa famille, commé s'ils eussent tous adheré à ceste imaginaire conjuration. Ocrin, l'vn de ses principaux fauoris est par luy exposé à la torture, puis à mort; par ce queluy ayant présenté vn plein verre de vin pour boire, il en auoit fait à deux fois. Trouuaistes vous iamais en l'histoi-

Sa penitē- re vne si prodigieuse punition, que ceste-cy?
ce, mais Aussi est-cela verité, que le peuple en murmu-
quis se tour- ra, & que ce mal-heureux tyrā en voulut faire
ne en penitence; mais penitence qu'il conuertit en
cruanté.

cruauté. Pour expier ceste mort, & en faire oublier le scandale, il se reduisit en vne vie solitaire avec ses deux enfans & quelques Princes de la Cour. Pendant ce vœu il enuoye quelques Seigneurs tous nuds à Moscouie, pour aduertir le peuple, que puis qu'il desiroit vn nouveau Roy, il quittoit volontairement sa Couronne. Sur cest Ambassade le peuple le voulut reblandir; on depesche par deuers luy quelques personages d'honneur, pour le supplier de retourner. Ce qu'il faict, mais soudain apres son retour, il augmente ses Gardes de deux mille bons harquebusiers; & d'une mesme main fait occire tous ceux qu'il pensoit auoir mesdit de luy, pendant son absence; fait prendre prisonnier le Duc de Rostovie au milieu de l'Eglise, luy faict mettre les fers aux jambes; & quelques iours apres l'enuoye au gibet; faict mourir Iean Petrouire Palatin de Russie, comme crimineux de leze Maiesté. Le reuest d'habits royaux; luy met le Sceptre en la main, la Couronne sur le chef; & apres l'auoir salué comme Roy, & s'estre moqué de luy, le faict tailler en pieces par tous ses soldats; ne pardonnant à aucune teste de sa maison, ny de tous ses parens, qu'il fit fricasser par poudre de Canon: sa femme enceinte tuée, & ses pauvres filles apres auoir esté violées eurent pareille fin que leur mere. Cassassin son Chancelier tiré à quatre cheuaux; & de son corps faictes quatre parts, Basilides loüant publiquement l'industrie de ses bourreaux, qui auoyent faict vn si beau

*Le Pala-
tin de Rus-
sie commet
moqué &
mis à mor*

chef-d'œuvre. Ophanazze estoit celuy de ses Secretaires, auquel il commettoit ses plus deuotes pensees. Il entre en quelque soupçon de luy; & sur ceste deffiance le fait foïetter par les carrefours, puis luy rompre bras & jambes; & en apres pendre & estrâgler; & tout d'une suite mettre à mort tous ses parens; car c'estoit le refrain ordinaire de ses cruautéz. Grâce pitié, que pour vanger la faute qui n'estoit fondée que sur vne imagination, il estendist la vengeance sur vne infinité de pauures gens innocens. Sur vne opinion qu'il auoit que plusieurs honnestes Damoiselles auoyent mal parlé de luy; il les faict pendre dans la sale; mais pour se baigner plus en sa cruauté, il conuie à disner leurs maris, affin qu'en repaissant leurs corps, ils repeussent aussi leurs yeux de cét impiteux spectacle. Son commun passetemps estoit, allât par les champs, de faire despoüiller toutes nuës les femmes qu'il trouuoit, & les enuelopper dans la neige, iusques à ce que luy & ses troupes fussent passées. Il auoit d'ordinaire quatre Ours, qu'il laschoit au milieu du peuple, le moquant de ceux qui estoient blesez. Brief, la plus grande remarque de clemence qui fust en luy, c'estoit qu'un homme luy desplaisant, qu'il ne vouloit faire mourir le gouuernant, il luy perçoit l'un de ses pieds avec un espieu aigu, qu'il portoit au lieu de son Sceptre; & l'ayant attaché à la terre, le laissoit là en ce point, & s'en mocquoit. Ne pensez pas cependant, qu'au milieu de ces monstrueuses cruautéz, il n'ait faict vne infinité de conquestes en Allemagne, Po-

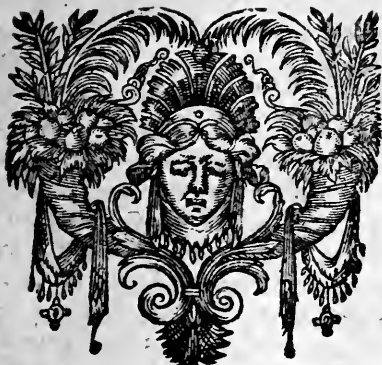
longne, Gotthie, Liuonie, Turquie, Tartarie : & qu'il n'ait grandement aduancé les lizieres de son pays. Voire fut si heureux, que souz la conduite d'un sien Capitaine nommé Sorebrû, luy absent, il desconfit Selin Empereur de Constantinople en plain champ de bataille, ayant vne armée de trois cens mille hommes. I'ay leu tout cecy aux deux premiers liures ; & croyez que ce n'a pas esté sans vne extreme impatience. Ie me renfringnoy le front, sourcillois des yeux, grinçois les dents, petillois des pieds, lisant tant d'heureux succez aduenus au plus mal-heureux homme de la terre ; à celuy, dy-je, auquel outre ses prodigieuses cruautéz, ie ne trouuois que perfidie. Qui contre les Ambassadeurs à luy enuoyez violoit tout droit des Gens ; qui ne pardonnoit aux Princes estrangers, lesquels en leurs calamitez s'estoyent mis souz sa protection ; qui n'auoit ny Foy ny Loy, que celle où sa brutalité l'emportoit. Commét, disoy-ie, que Dieu ait permis que ce monstre denaturé ait tant prospéré, sans auoir receu quelque atteinte ? Ie me dispoisois, si ie ose dire, de faire le procez au Ciel ; toutesfois en peu d'heure ie me reconciliay avec luy, ou pour mieux dire avec moy. I'arriue au troisieme Liure, où ie trouue vne mutation generale de sa fortune. Vn Estienne nouveau Roy de Pologne, reprendre sur luy, à petit bruiet, tout le pais de Liuonie, par luy conquis, le combattre en pleine campagne, le mettre en fuite, & le reduire en toute extremité de desespoir : & en fin Dieu luy auengle tellemét les yeux, que

*Basilides
tue son fils
aîné.*

*Sa fin mi-
serable.*

par vne cholere forcenee, pour vn ie nesçay quel soupçon de coniuration il tuë d'un coup de baston Iean son fils aîné, seul support de sa vieillesse ; ie veux dire celuy qu'il eust delaislé successeur de ses cruantez, tout ainsi que de son Royaume. Dés l'heure mesmes reuenant à soy, il fut combatu par les furies pour ce parricide, & tousiours depuis alla en empirant ; iusques à ce que frapé tout à faict de la main de Dieu, il commença d'estre affligé des poux, vermine & putrefaction vers les parties honteuses ; mal qui le rongea petit à petit iusques aux os, l'espace de dix & huit mois, sentant des douleurs insupportables, tant au corps, qu'en l'esprit, sans y pouuoir donner ordre. De mourir d'un coup de balle, ou de dague, ce ne luy eust esté que jeu ; mais Dieu pour monstrier sa toute iustice, apres auoir terrassé sa fortune, voulut que ce malheureux acheuast ses cruantez en son propre sang, en son fils, en celuy qui le reprelentoit d'esprit & de mœurs : & tout d'une suite ayant faict mourir vne infinité de personnes, voulut aussi que il mourust d'une infinité de morts iour & nuict, l'espace d'un an & demy. Adonques reprenant mes esprits, Voicy, dy-je, vn autre Herode, meurdrier d'un peuple innocent, qui nous est refiguré par vne mort miraculeuse. He ! vrayement ie recognois à veuë d'œil les merueilleux effects de Dieu, qui ne laisse iamais les meschancetez impunies. Les anciens Ethniques disoyent, que

les Dieux auoyent les pieds de laine , & les bras de fer ; voulans dire qu'ils procedoyent tard aux vengeancez : mais les executants , c'estoit avec vne extreme rigueur. Je vous renuoye vostre Liure , & vous remercie. A Dieu, 1587.





L E

D O V Z I E S M E

LIVRE DES LETTRES.

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur d'Espesse, Conseiller d'Estat, &
Aduocat general du Roy, en la Cour du
Parlement de Paris.*

*Ceste let-
tre fut es-
crite auant
les trou-
bles par
Pasquier*

M

*à Monsieur
d'Espesse,
Aduocat
general du
Roy au
Parlemēt,
& depuis
President
en la grād
Chambre.*

*Discours
du plai-
doyé que
fit Pasquier*

Ais ie, vous prie, dites moy d'où vous vient ceste nouuelle deuotion, de uouloir que ie vous escriue le motif, progrès & succez de la cause que ie plaiday pour Arconuille contre Bobie en l'an 1571. Si estiez féme, ie dirois que ce sont appetits de femmes grosses. Comment? dix ans apres me remettre lus la memoire de ceste querelle. Quand vne cause a esté par moy plaidee, & depuis iugee par Arrest, ie suis tres-content en me deschargeant du sac & des pieces, de descharger par mesme moyen ma memoire de toutes les particularitez qui s'y sont passées. Bien vous diray- ie, que ceste-cy estant l'une des plus grandes que i'aye plaidé, pour l'enormité du delict qui se presentoit, d'ot iamais on ne veit le semblable, & les parties ayant esté apointees au Conseil.

Car

i'ay toujours depuis gardé le plaïdoyé qu'il me fallut faire, dont ie ne seray marry de vous faire part, puis qu'ainsi le desirez. Mais auant que de ce faire, ie vous reciteray vne particularité notable qui m'aduint, laquelle merite d'estre par vous sçeuë.

Arconuille, sa femme & toute sa famille ayās esté detenus prisonniers six semaines entieres en prisons fort estroites, en fin les prisons ouuertes à sa femme, & à ses seruiteurs, & luy mis en la garde du Commissaire Grenouveau; me vint trouuer aecôpagné de son hoste: & m'ayāt fait recit de son innocence ie le consideray au visage, & sondai au vif de toutes façons, comme si i'eusse esté son iuge: & ne trouuant rien en luy, que l'assurance d'un homme innocent, ie feus d'aduis qu'il deuoit appeller du decret de prise de corps, ignominieux emprisonnement & longue detention tant de luy que de sa femme & ses seruiteurs & seruantes, & de tout ce qui s'en estoit ensuiuy. Cette cause despendoit des coniectures, (car pour bien dire il n'y auoit nulle charge testimoniale contre luy:) & les coniectures, des esprits de ceux qui deuoient plaider. I'estois pour Arconuille & sa femme, monsieur Brisson pour Bobie: Mais toute l'assistance generalement contre moy. Car ayant esté Arconuille amené prisonnier dans Paris lié & garroté sur vn petit bide, par Tanchou Lieutenant Criminel de robe courte, & ses archers, comme s'il eust esté ià atteint & conuaincu du crime; & quelques iours apres sa femme, serui-

*pour Jean
Blosser Sei-
gneur d'Ar-
conuille,
accusé d'un
assassin le
plus enor-
me qui fut
onques:
Dont il fut
depuis ab-
sous par ar-
rest de la
cour de
Parlemēt.*

teurs, seruantes, & laboureurs, dedans des charrettes entourees d'archers; Il n'y eust aucun qui ne creust, qu'ils estoient complices du crime execrable commis en la maison de Bobie. Nous plaidames en la salle de S. Louys, où se plaident les causes criminelles. Iamais plus de peuple ne se trouua en cause, comme en cette-cy: Chacun y acouroit cōme au feu, pour l'inimitié publique qu'on auoit conceüe contre nous. Ie voulu que mon fils aîné lors ieune escolier y assistast ioignant moy pour l'exemple. Aux pieds de monsieur Brisson estoit Bobie, qui ne manquoit de larmes à ses yeux: Aux miens estoit le gentilhomme, & avec luy sa femme larmoyante, comme aussi deux petits enfans. Par mon premier Plaidoyé ie dy seulement; Que combien que ne fussions chargez de delict, toutesfois on auoit decreté prise de corps contre nous, ignominieusement executé, & detenu prisonniers l'espace de six semaines: dont nous auons appellé, & de tout ce qui s'en estoit ensuiuy: Appel auquel ie cōcluois &c. Monsieur Brisson pleind'entendement & doctrine, se meit sur pieds, comme celuy qui pensoit estre en beau champ pour moissonner; Car outre ce qu'il apportoit du sien dont il auoit prouision à largesse, la compassion qu'on prenoit de sa partie, & la creance commune dont le peuple estoit preuenue contre nous, luy estoient deux grands archoutants de sa cause. Apres qu'il eust mis fin à son plaidoyé: Cōme ie voulois repliquer, mōsieur l'Aduocat de Tou, contre la commune vfan-

ce m'ost la parole de la bouche, tant il estoit luy mesme preoccupé, & Dieu scait de quelle façon il le r'enuia sur monsieur Brisson. Tellement qu'il sembloit que le ciel & la terre eussent coniuré contre moy. Et neantmoins cene me fut pas vn petit aduentage que l'Advocat du Roy ne se feust donné la patience de m'ouïr.

Quand il eust paracheué, le peu qui restoit de l'heure tomboit en ma bouche, & fust le commencement de ma replique tel. Que lors que ie m'estois chargé de cette cause, i'y auois voulu obseruer toute autre forme, qu'en toutes les autres: desquelles ie me rendois capable par le sac & pièces qu'on m'apportoit: mais qu'en cette cy ie n'auois assuré l'assurance de mon plaidoyé, que sur la face, & contenance de ma partie. A cette parole s'excite vn bourdonnement infiny de toute l'assistance (estimant que ce fust vne hypocrisie d'Advocat) le quel estant finy, ie repris mes arrhemets, & dy. Que ie l'auois voulu considerer & sonder comme si i'eusse esté son iuge. Icy la parole m'est derechef enleuee par le peuple, & apres son raquoisement ie poursuiuys. Que si contre ma conscience i'entreprendois la deffense contre le sang innocent des morts, ie craindrois qu'à l'aduenir Dieu nes'en vengeast sur moy & les miens: Troisieme recharge du peuple, tant il estoit preoccupé contre moy. Qui me fit monter la couleur au visage, & lors d'vne douç'aigre cholere, m'ayant donné quelque respit, esleuât ma voix; En vain (dy-ie) vien-

droy-ie pour vous persuader de la iustice de ma cause, si ie n'en estoisle premier persuadé! Cette parole sortant dela bouche d'un homme qui se sentoit à tort malmené me moyenna vne audience plus calme. De sorte que comme ie commençois à me vouloir donner carrière l'heure sonne, & fut la cause remise au Samedy ensuiuant. C'estoit pendant le caresme, que l'audience commençea à huit heures, & finit à vnze.

Je vous reciteray vne histoire que peut estre ne serez marry d'entendre. La cause estoit grande en soy, qui m'auoit cousté beaucoup de temps & d'esprit pour m'en aprestier : mais rien ne me fut si cher vendu que de sçauoir cōme ie pourrois derechef entrer en lice. De commencer par le simple narré du faict, il me sembloit que c'estoit faire tort à ma cause: de reprendre l'auantpropos du Samedy precedent, la grace en eust esté perduë. D'en trouuer vn autre, ie pensois n'auoir l'esprit en main pour y paruenir : finalement tout ainsi que pour bien faire, il faut seulement bien vouloir, aussi remuant de toutes façons cette pierre, ie r'entray par vne plus belle demarche que n'auoit esté la premiere; ainsi que pourrez voir iettant l'œil sur mon Plaidoyé. Le bruit court par la ville de quelle façon Arconuille auoit esté mené; Plusieurs veulent auoir part au gasteau, qui ne s'y estoient trouuez: & de faict le Samedy ensuiuant la sale regorgea du peuple iusques bien loing hors la porte. Je parfourny lors ma carrière l'espace de

deux heures & plus, aueques vne singuliere audience, & contentement general de toute la compagnie, qui commença des s'asseurer de l'innocence d'Arconuille. Tellement que ie me puis vanter auoir eu lors vn plus heureux succès que Ciceron pour Ligarius, quand voulant l'introduire deuant Iules Cesar; Laissez le venir (dit il) car aussi bien est-ce peine perdue pour luy, estant du tout resolu à la condamnation de Ligarius. Or neâtmoins ce grand Prince changea d'aduis, apres auoir ouy Ciceron: & obtint Ligarius gain de cause. En cela ce grand Orateur vainquit l'opinion d'un homme, & moy celle de neuf ou dix mille, qui tous s'en retournerent persuadez en la faueur d'Arconuille, & sortants n'en faisoient point la petite bouche. La cause ne fut iugee sur le champ, pour l'importance. Mais depuis les parties ayant escrit & produit d'une part & d'autre, le procès distribué à monsieur l'Archer le Jeune, Arconuille fut par Arrest enuoyé absous à pur & à plein: & Bobie condamné en tous ses despens, dommages intersts, que la Cour toutesfois liquida à trois mille liures tournois pour vne fois payees, afin de n'embarasser les parties en nouueau procès. Des choses cy dessus deduites, vous auez entendu quel fut le cours du procès, entendez maintenant, s'il vous plaist: quel fut celuy de mon Plaidoyé.

*Force de
l'Eloquen-
ce de Cice-
ron enuers
Cesar.*

Plaidoyé pour Iean de Blosset Seigneur d'Arconuille & sa femme, Appellants du Preuost de Paris ou son Lieutenant criminel, de certain Decret de prise de corps; & de tout ce qui s'en est ensuiuy:

Contre Maistre Simon Bobie, Aduocat en la Cour de Parlement, & Bailly de Colommiers, Intimé.

*Entree
par com-
misération.*



Rande est la compassion qui s'est trouuee, de voir vne mere, vne nourrice, deux petits enfâs & vne châbriere, toutes personnes innocètes auoir esté cruellement assassinees; Non moins grâde est celle de mes parties, de voir vn mary, vne femme, mestayers, seruiteurs & seruantes, tous innocents, menez par cette ville de Parisignominieusement prisonniers par chartees, & detenus diuerfement aux cachots l'espace de six semaines: Leurs petits enfans laissez seuls en leur maison, à la mercy des pourceaux. En celle-là il y va de la mort: En cette-cy de la perte de l'honneur, dont la noblesse fait plus d'estat que de la vie. En celle-là ces pauvres creatures occises sont aujour d'huy deuât la face de Dieu; En cette-cy les Appellants sont en la balance des hommes. Les autres apres leurs decès, viuent aux ioyes de Paradis; Et les Appellants uiuant meinent vne vie plus penible, que dix mille morts. Et qui m'afflige dauantage, c'est que par le tintamarre extraordinaire du peuple,

Samedy dernier ie cognu que chacun en cette cause estoit preuenü contre moy. En toutes choses nous sommes par les sage-môdains conseillez d'enuoyer vne bonne bouche de nous auantcoureuz de nos presences. Icy ie voy tout le cōtraire. Ce n'est pas que moy mesmes, qui me suis roidy en la defenle de ma cause, ie ne contribuë avecques le peuple à cette cōpassion, qui me fait aucunement r'alentir, & quitter ie ne sçay quoy de la force que i'apporte en mes autres causes, pour ne vouloir affliger vne personne affligee. Et me trouue infiniemēt empesché de quelque façon que ie me tourne. Excuseray-ie les Appellans? Ie ne voy nulles charges contre eux; non pas mesmes vn accusateur particulier: Chacun saigne du nez; & Bobie n'a encores franchy le pas, quelque personnage que maistre Barnabé Brillon ait voulu iouer pour luy. Ne les excuseray-ie? Ie voy que l'on a fait artistement contr'eux vn faux bruit, qu'il faut necessairement effacer. D'ailleurs en les excusant, accuseray-ie le fait de Bobie? Ie voy vn pere, vn mary, vn maistre, affligé de la mort de les enfans, de sa femme, & les seruantes. Or à peu dire, si i'entretant soit peu en cettelice, i'excite la clameur de toute cette audience contre moy. Toucheray-ie les particularitez, que ie voy estre en ma cause pour effacer cette opiniō? Qui est celuy qui ne sçait combien peut vne preoccupation, vraye maladie d'esprit à laquelle nous r'apportons toutes nos pensees? Tellement que tout ce que ie diray, sera retorqué contre moy. Et à bien dire au mil-

lieu de toutes ces perplexitez, si ie veux suiure la vraye voye de ma cause, ie n'ay autre chose à vous dire pour les Appellâts, sinon: Que nous sommes innocens, & appellons Dieu à tescmoin de nostre innocence.

*Fâds de la
Cause.*

Et neantmoins parçe que tout homme de bien & d'honneur a interest de n'estre non seulement entaché de coulpe, mais qui plus est, du seul soupçon, ie vous deduiray sommairement comme toutes choses se sont passées. Il y a vn Dieu, premier & dernier iugé de nos actions. Bobie sçait en son ame la verité du fait: Qu'il mette la main sur sa cōlsciée & reconnoisse si ce que ie diray est veritable, ou non. Je veux qu'il soit non seulement ma partie, mais tescmoin & iuge de ce que ie discourray. En l'an 1537. Maistre Ferry du Moulin Aduocat en cette Cour fut conioint par mariage avecques Damoiselle Marguerite Mailard: Quelque peu auparauant, maistre Charles du Moulin son frere, ce grand Iuriconsulte François, auquel la France a tant d'obligations, luy auoit fait vne donation entre vifs de la terre & seigneurie de Mignaut en Beauce. Sous ce titre on baille à son frere vne Damoiselle en mariage, fille du Lieutenant criminel de Paris, sœur d'un Conseiller en Parlement, & niepce de madamoiselle du Boistailé, veufue de l'un des premiers Conseillers de la Cour, & mere du seigneur de Bel-esbat, aujourdhuygendre de monsieur le Chancelier. Par le contract de mariage, auquel maistre Charles du Moulin feut present, on assigne douaire à la

fille de deux cens liures, rachetable de trois mille liures, s'il n'y auoit enfans: & où il y en auroit, il leur seroit propre. Le mariage consommé, maistre Charles du Moulin le marie, & ayât enfans obtient lettres Royaux pour faire casser la donation par luy faicte à son frere, fondées sur la Loy, *Si unquam*. Aux Requestes du Palais, il perd la cause: en la Cour de Parlement il la gaigne, mais avecques vne belle Iurisprudence, portant certaines modifications en faueur de la femme & des enfans de Ferry. L'on balança ceste cause entre deux freres: Que ce n'estoit la raison que la *benediction* d'un frere aisné fut suplâtée par son puîné: mais aussi qu'il ne falloit pas qu'une honneste Damoiselle issuë de bon lieu, qui souz le titre de ceste donation auoit espousé son mary, fut circonuenüe de ses conuentions matrimoniales. Parquoy par vne moyenne voye il fut arresté, que maistre Charles du Moulin rentrerait dans la terre de Mignaut, sans toutesfois preiudicier au douaire. Je ne fais aucune doute, affin que ie ne dissimule rien en ma cause, que cela fut de tres-fascheuse digestion, & au mary, & à la femme; et de faict ils plaiderent en l'execution de l'Arrest: iusques à ce qu'en l'an 1543. les deux freres transigerent. Depuis ce temps ils vesquirent en vne cōcorde fraternelle: voire que maistre Simon Bobie sçait, que quād il fut marié, Ferry oncle de sa femme, *nō solum intererat, verum etiam praeerat*. Vous auez dit que depuis cest Arrest, on ne laissa de l'appeller Seigneur de Mignaut. Il aduient ordinairement

qu'ayant pris en nostre ieunesse vne qualité, nous ne la perdons iamais, encore qu'ayons esté euincez de la terre & Seigneurie. C'est vne liberalité que le peuple exerce enuers nous, laquelle ne luy couste rien. Ferry du Moulin & Marguerite Maillard decedent delaisnée la Damoiselle cy presente leur fille, en la puissance de la Damoiselle de Boitailé sa tante. Laquelle on fit porter heritiere sous benefice d'Inuentaie de son pere, souz vne faulx persuasion que quelques vns eurent, que ceste qualité de benefice d'Inuentaie n'empescheroit qu'elle ne peut aussi aprehender le doüaire prefix. On luy cherche party sortable. Le seigneur d'Arconuille auoit esté ieune nourry en la maison de Monsieur le Chancelier, gentilhomme bien morigené, & riche de mille ou douze cens liures de rente pour le moins. Cela fut cause que la Damoiselle de Boitailé tante, & le Sieur de Bel-esbat son fils gendre de Monsieur le Chancelier, la luy baille en mariage. Depuis ce temps il a tousiours mené vne vie sage & quoye, avecque toute reputation & honneur enuers ses voisins. Ceste Damoiselle estoit mineur lors que elle aprehenda la succession de son pere. Sur les obscuritez du doüaire qu'on luy faisoit, Arconuille en communique avecque Maistre Claude Mangot, qui luy remonstra, que c'estoyent choses incompatibles d'aprehender la succession de son pere, & le doüaire, partant qu'il falloit obtenir lettres pour estre releué de ce que sa femme mineure auoit appre-

héné la succession de son pere: & que la qualité d'heritier beneficiaire ne luy profitoit en rien, pour empescher l'effect de la Coustume de Paris. Suiuant ce conseil, lettres Royaux sont obtenues, en vertu desquelles Bobie & sa femme sont assignez pardeuant le Preuost de Paris ou son Lieutenant. Désinstant mesmes Arconuille le visite, le priant ne trouver mauuais ce qu'il en auoit fait, pour auoir esté conseillé de ce faire par l'un des premiers Aduocats du Palais. Et au surplus, qu'il estoit d'aduiz de passer leur differend à l'amiable par l'arbitrage de quelques personnes d'honneur. Chose que Bobie trouua bonne, & sur cette opinion prindrent congé l'un de l'autre.

Le seigneur d'Arconuille a deux Seigneuries, l'une en Beauce, du nom d'Arconuille; l'autre en la Brie, du nom de la Chatre. Au mois d'Aoust dernier, il bailla Arconuille à ferme, & s'habituua en la Chatre, Vray que ne sçachant quelle part & portion son nouveau fermier luy vouldroit faire des grains par luy recueilliz: Et apres estre asseuré, & donné ordre à son fait, à son retour il baise les mains à Monsieur le Chancelier en sa maison de Veigner, puis visite le seigneur de Bellesbat son gendre non loin de là, retourne en sa maison, rend compte à sa femme, comme bon mary, de tout ce qu'il auoit fait en son voyage. Voyla, Messieurs, en quel estat estoient les affaires de la maison des

744 LIVRE XII. DES LETTRES
appellans, lors quē le massacre aduint dans Paris.

Au regard de Bobie intimé, il auoit vn valet Gascon, homme sans adueu, il estoit souuent en mauuais mesnagé avecque sa femme, iusques à en venir aux mains, au grand scandale des voisins: on auoit racheté vne rente de quatre cēs liures, qui appartenoit à sa femme, & estoient les quatre mille huiēt cens liures prouenus du rachapt en sa maison. Ce rachapt n'estoit point caché à ses domestiques, & ne sçay si cela sollicita l'esprit de ce Gascō, mais voicy le train qu'il commēça de tramer. Ce que ie reciteray maintenant ie l'ay appris du commun bruit. Bobie sçait s'il est vray ou non. Le Gascō se leue quinze iours durant toutes les nuits, demeure à chaque coup long temps sur pieds, retournoit tout tremblant au lict. Quels estoient lors les motifs de son reueil, ce me sont lettres clausées. Tāt y a que le clerc en aduertit son maistre, qui n'en tint compte. Il prend vn Samedy matin en Ianuier dernier au Maistre enuie de s'acheminer à Colommiers, seiour de son Bailliage, & & trois fois il changea de propos: en fin il part, laissant son valet en sa maison avecques sa femme. Ce mesme iour pendant la nuit aduint ce detestable massacre. Diray-ie quel? on assassina la mere, deux enfans, & vne seruante. Les voisins entendent quelque bruit, & mouuement en la maison de Poussémote Procureur en ceste Cour, lequel de bonne foy dit à ses gens, que c'estoit querelle de mary à femme, qui s'appaiseroit entr'eux deux, sans que nul

*Massacre
horrible.*

autres'en deust meller. Le Dimanche & Lundy s'escoulent, la maison se trouuant fermée: le Mardy, le voisiné s'en remuë: au moyen dequoy vn Commissaire, par autorité du Lieutenant Criminel, se transporte sur les lieux, fait ouurir la maison, suiuy de plusieurs notables personnes; entrez qu'ils sont, trouuent ce pitteux spectacle, & apres auoir donné quelque temps à leur iuste douleur, procez verbal est dressé de tout ce qui se presentoit; des quatre corps trouuez morts, de quelques bagues iettées dans les priuez, avecques le manteau du Gascon, & quelques chandelles; que les buffets auoient esté forcez & ouuerts, & dedans y estoit la vaisselle d'argent, mais quant à l'or & argent monnoyé, nulle mention. Le Mercredy les parents maternels domiciliers de ceste ville comparent. Ce mesme iour vne femme des champs declare au Commissaire auoir veu le iour precedent le Gascon en la maison de Mignaut, dont il charge son procez verbal. Le mary vient vn iour apres, & au lieu de ietter ses yeux sur la recherche du Gascon, que l'on scauoit estre le meurtrier, luy donnant loisir de s'euanoüir, il ramentoit la vieille querelle de Mignaut, avecque les nouvelles lettres Royaux obtenues par Arconuille & sa femme, & autres circonstances qui seront cy-apres touchées. Heurtez tant soit peu en ces cas execrables la renommée de quel qu'il soit, vous y trouuez assez de subject pour foruoyer vostre opinion. La proposition generale des Iuges en telles matieres est de faillir, craignans de faillir;

disants que qui est bon à prendre est, pareille-
 ment bon à rendre. Decret de prise de corps
 est decerné; Tanchou Lieutenant Criminel de
 robe courte de Paris commis pour l'execu-
 ter; Ce pendant la Damoiselle de Boitailé tan-
 te aduertit Arconville par lettres, du malheur
 qui estoit arriué, lequel aussi tost tire quatre
 cens liures de sa boüette, pour venir à Paris,
 se ioindre avecque Bobie, en deliberation d'en
 faire la poursuite encontre le delinquant. E-
 stant arriué à la disnee au village de la Queuë en
 Brie, le clerc de Bobieluy dict le commande-
 ment qu'il auoit de son maistre; & à l'instant,
 Tanchou le charge sur vn bidet, & lié & gar-
 roté l'emmeine en ceste ville. Le peuple desi-
 rant sçauoir qui c'estoit; L'assommeur, disoyent
 ces Archers: & deslors mesme de pescha vne
 autre partie deses Archers, qui s'en allerent à la
 Chatre, où ils se saisirent de la Damoiselle sa
 femme, & de tout son mesnage qu'ils amenerét
 par chartées en ceste ville, disant à ceux qui
 s'en esmouuoient, que c'estoit la femme de
 l'Assommeur. Le mary & la femme sont estroi-
 tement logez en diuerses prisons; affin que
 ils ne se fissent la bouche l'un à l'autre, le demeu-
 rant mis dans les cachots. Et non contents de
 tenir les corps prisonniers, on saisit leurs biens,
 tant meubles, qu'immeubles, pour nous re-
 trancher tous moyens de viure, & de nous ay-
 der. Comme de faict, auparauant Tanchou a-
 uoit prins nos quatre cens liures. Nous deman-
 dons qui estoit nostre partie ciuile: A ceste de-
 mande fourde aureille du Iuge: & quant à Bo-

bie, il se tient clos & couuert : & neantmoins hors la preséce du Iuge, il nous publioit les larmes aux yeux, à cor & à cry, estre l'Alïommeur. Brief ny dés lors, ny aujourd'huy nous n'auons aucū qui à l'ouuert se die estre l'instigateur, que la cōmune renōmee dōt Bobie s'est fait le pere. Je dirois malitieuſemēt, mais ie n'oze, craignāt d'offenser ceux qui ont esté par luy surpris. On deſeſche promptement Valençon, Conſeiller du ſiege preſidial, pour aller informer ſur les lieux; où il fait toutes les recherches à luy poſſibles, cōtre la vie du mary, mais en vain: car il ne trouua vn ſeul teſmoin qui luy nuĩt. Le mary eſt interrogé du iour au lendemain qu'il fut en priſon, & declare ſon alibi par le menū iuſques au iour de ſa capture: ſa femme apres interrogée, ſe cōforme en tout & par tout au mary. Le Lieutenant Criminel apres auoir indeuēmēt tenu ces pauvres gens dedans ſes priſons l'eſpace de ſix ſemaines, ouure tout à fait les priſons à la Damoifelle, & toute ſa ſuitte: & quant au Gentilhomme l'eſlargit entre les mains du Cōmiſſaire Grenouveau. Du depuis nous auōs appellé du Decret de priſe de corps, ignominieux emprifonnement, longue detention de nos perſonnes faiſies, & annotations de nos biens, & auons fait intimer Bobie, que ſçauons auoir eſté conducteur de ceſt orne à coquert. Lequel incidément a preſenté ſa requēſte contre les heritiers, tant paternels que maternels, à fin que tous les meubles luy fuſſent adiugez. Mais de ſe declarer partie ciuile au criminel, nulle mention; c'eſt vne choſe en laquelle

il a conuillé iufques à huy. Et toutesfois maître Barnabé Briffon, fous le pretexte de fa requette a cftalé tous les beaux & riches ioyaux de fon efprit, pour nous conuaincre de cest affassinat. A quoy ie ne pretens respondre, finon que preimierement. & auant tout œuure, vous maître Simon Bobie, qui eſtès Iuge & Aduocat, m'ayez presētēmēt à declarer, si eſtes ma partie ciuile en ceste cause, ou nō. Vous, dyje, qui m'avez fous main traitté auecques toutes les indignitez du monde! Vous ne me respondes vn seul mot! Si vostre cause eſt telle que Briffon l'a trompetée, & que vous trompetez en tous lieux, pourquoy doutez vous de respondre? Pour toute response, vous me payez de larmes, qui ſont les armes des femmes. Ie vous ſomme & interpelle derechef; que bāniſſant toute hypocrisie de ceste cause, vous ayez à me faire la declaration que ie vous demande, deuant ce grand tribunal, où reſide la face de Dieu, c'eſt à dire, de verité. Quoy? vous auez perdu la parole! Hé! vrayement, Meſſieurs, ie recognois auoir tort. Ce n'eſt à luy auquel ie dois adreſſer ma parole, ains à vous, qui auez intereſt que l'on n'abuze impunément de vostre patience, & qu'à l'iſſuë de cette audience il n'ait eſté permis à Briffon faire telle anatomie qu'il luy a plu de noſtre reputation: & que Bobie en ſoit quitte pour dire, qu'il n'entendoit eſtre partie, que ſur l'enterinement de fa requette. Ie vous ſupplie tres-humblement, Meſſieurs, de luy enioindre qu'il ait à respondre precieusement ſur ceste miennē ſommatiō. I'ay
interreſt

interest de ne combattre contre vn fantosme.

A ceste parole, monsieur le President de Mor-
san ayant pris l'aduis de la compagnie, luy com-
manda de respondre. Et lors Bobie voyant qu'il ne
pouuoit plus delayer, declara qu'il se rendoit ma par-
tie : Chose dont me feut baille acte. Ce fut apres auoir
repris mon haleine, ie poursuiuy ma route de ceste fa-
çon.

Or sus, graces à dieu, tout va bien pour moy ;
& m'en prend tout autrement, qu'il ne feist an-
ciennement à ce grand Iules Cesar : Auquel,
ayant trauersé le Rubicon pour s'impatroni-
zer de l'Estat, aparut vn fantosme : Au contrai-
re, Bobie ayant contre nous franchy le mesme
Rubicon, au lieu d'un fantosme, dont estions
iusques à huy seruis, nous auons maintenāt vn
homme en teste, ressource de la calomnie, &
fausie imputation en fin de cause. Entrons don-
ques maintenant en lice, & examinons nostre
cause piece pour piece. Tout ce dont on nous
bat, est d'une commune renommee, qui a cou-
ru contre nous, d'une ancienne inimitié de trē-
te ans passez, entre les deux freres, pour la sei-
gneurie de Mignaut ; querelle renouuelee
maintenant par les lettres Royaux obtenues
par le gendre & sa femme, esperance future
de succession ; bagues & bracelets d'or iettez
aux priuez ; vaisselle d'argent non enleuee ; nul
vel, deux pauures enfans innocents meurtis ;
Ce qui ne pouuoit entrer en teste d'homme, si
non de celuy qui se pretendoit heritier par
leurs morts. En tout ceey il n'y en a pas assez

pour me faire mon procès extraordinaire, mais il n'y en a que trop pour me faire tomber en vne sinistre opinion du peuple. Et parauenture de vous Messieurs, encores que ne voulussiez asseoir iugement de condamnation contre moy sur cela mesmes de la façon que Brissou s'y est comporté. Car cognoissant qu'il peut prendre tous les aduantages qu'il veut en cette cause contre moy, & qu'il est aisé de luy pardonner, il s'est fort bien donné garde de toucher toutes les particularitez par moy cy dessus discouruës, que j'espere cy apres rapporter à leur poinct: Mais pour rendre la cause plus pleine de compassion a imité ce graue Heliodore, qui fait vn commencement abrupt de son œuvre, sur vn grand vol, tenant le Lecteur en suspends, iusques à ce que petit à petit il arriue à son poinct proietté. Ainsi est il pour sa premiere demarche entré sur cest horrible massacre, sans rien particulariser au vray du passé, & sur ce fondement a basti des presumptionnelles quelles, non pour defendre à mon appel, mais par vn biais industrieux, faigneant de deduire les moyens pour paruenir aux fins de la requeste; laissant cependant vne tres-mauuaise opinion d'Arconville en la bouche de tout le peuple pédant la huiétaine, pour l'enormité du delit. C'en est pas ainsi maître Barnabé Brissou que nous deuons proceder. De ma part ie vous declare, que ie combas pour la verité, non pour la victoire. Qu'és autres causes il nous soit permis de nous iouër de nos esprits; En cette-cy, il y va du vostre

& du mien: Iedy du vostre & du mien: Car tout ainsi que i'aurois en horreur de plaider contre Bobie, si ie pensois qu'Arconuille eust tant soit peu contribué à ce meurtre: aussi ne devez-vous pas aisement en vous flattant opprimer à faulces enseignes, & par vn artifice indeu, l'innocence de ce gentilhomme: Esclarcissons donques maintenant cette cause, & oston des yeux du peuple la taye qu'y auez voulu apporter.

Premierement i'ay contre toutes vos presumptions, pour fondement general de ma cause, que Bobie ayant fait informer contre moy non tumultuairement, ains d'vn guerapent signalé, par Valençon Conseiller du Chastelet: qui s'est transporté sur les lieux, & y a vaqué trois semaines entieres; toutesfois il n'a rapporté aucune charge contre ma vie, & moins du crime dont est question. Vous me demanderez comme ie le sçay? Par l'organe mesme du Lieutenant criminel, qui n'eust oublié de recoler, & nous confronter les tesmoins, auant que de nous elargir. Outre cela; i'ay mon alibi notable, fondé sur vne souuenance, non exquise, ny affectee: car elle n'estoit que de huit iours lors que ie feus interrogé: Que dés auparauant & pendant cette malheureuse tragedie, ie feus premieremēt en ma maison d'Arconuille, pour m'asseurer avecque mon nouveau fermier de mon reuenù del'annee. de là retournant en ma maison de la Chatre, sans foruoyer de mon chemin, ie baisay les mains à monsieur le Chancelier à

Vigner, où ie feiournay vn iour, & le lendemain chez son gendre à Bel-esbat: puis arriuay en ma maison où ie recitay à ma femme, cōme bon mary, tout le discours de mon voyage. C'est la recognoissance que i'ay faite de bonne foy deuant le Lieutenant criminel: c'est celle mesme que ma femme a faite. Icy monsieur l'Aduocat plaidant la cause a fait vne grande banniere contre moy de la conformité de nos deux confessions. Disant que nous estants rencontrés sans aucune variation, il falloit bien qu'eussions pris langue l'un de l'autre. Bon Dieu, où suis-je maintenant logé! Si ma femme se feust trouuée contraire par ses responses, aux miennes, ma teste estoit sur vn eschaffaut: & pource qu'elle n'y est contraire, encores l'y faut il porter. Et pourquoy n'eussions nous esté conformes, veu qu'il n'y auoit que huit iours d'interuale entre mon alibi, & nos interrogatoires? Au demeurant ce n'est point vne preuue qui soit de longue ou difficile discussiō, huit autres iours vous en peuuet esclarcir, par Seigneurs qui sont hors de tout reproche, & par leurs familles. Ayant ces deux poincts en ma cause, est-ce pas vne vraye mocquerie, bris-son, d'auoir seulement recours à vostre esprit pour me conuaincre d'un crime si detestable que cettuy? De ma partie ne crains rien pour Arconuille, ny de biens, ny de sa vie, ny de son honneur, lors que sa cause sera pleinement approfondie par la Cour. Sa vie passée, sa conscience presente, son alibi tout notoire en maisons de marque, l'information contre luy faite sur les lieux à la poursuite de Bobie, l'ouuertu-

re des prisons à sa femme, & sa famille, l'eslargissement deluy chez vn Commissaire, en vn delict si detestable (car la honte du iuge fut cause apres vne capture si honteuse, de ne l'eslargir tout à fait) la conscience de Bobie qui depuis le iour de l'emprisonnement ne s'est iamais o-
zé ouurir pour se declarer partie, que ce iourd'huy. Toutes ces particularitez (dy-ie) mises ensemble sont iuges tres-certains de son innocence. Quoy plus il n'y a autre charge contre luy que sa descharge; C'est à sçauoir, que luy & sa femme interrogez n'ont varié, ny ne se sont trouuez contraires par leurs interrogatoires: Car de toutes les pieces secretes, monsieur l'Aduocat n'a fait estat que de ces deux, pour rendre la cause de ce Gentilhomme odieuse: Et neantmoins d'autant que i'ay grand interest que sa reputatiō ne demeure engagée enuers le peuple, dont vous maistre Barnabé Brisson auez esté le principal instrument par vostre Plaidoyé, ie veux faire de sa querelle la mienne, & prendre vostre Plaidoyé, comme vn cartel de deffy, que j'accepte. I'entre doncques maintenant en champ clos pour vous combattre teste à teste. Et souhaite que non seulement vous Messieurs, soyez les iuges, mais aussi tout le peuple, qui est icy venu en flote pour nous escouter. Toutes vos armes ont esté coniectures tirees du magazin de vostre esprit, mes armes pour parer à vos coups seront aussi tirees du mien.

Vous me battez de cinq ou six poincts par moy cy dessus touchez. Ie donneray toutes les

façons que l'on ſçauroit deſirer, cōtre vos pretenduës preſomptiōs, & les conſidereray, premieremēt par leurs parcelles, puis en leur tout.

Je commenceray par le commun bruit, grāde abiectiō certes. Car à bien dire la voix du peuple, eſt la voix de Dieu. Mais c'eſt quand vne opinion commune s'inſinue dedans les ames du peuple ſans aucune ſuggeſtion. Cecy eſt-il au cas qui s'offre ? non vraiment, cette opinion ne procede que de l'artifice de Bobie, ou de la malice de ceux qu'il a mis en beſōgne. Vn pauvre gentilhomme expoſé à la venē de tous, mené par cette ville lié, garroté, ſur vn meſchant bidet, entouré d'une troupe d'archers, qui ſe vantoient auoir pris l'Affommeur, Tanchou leur Capitaine à leur teſte, pour teſmoigner à tous de quelle importance eſtoit cette priſe. Vn iour apres, ſa femme, & tout ſon meſnage mené à chartees par le demeurant des archers. Le mary & la femme logez en priſons obſcures, & le demeurant en cachots. Et eux tous demeurez en ce piteux eſtat ſix ſemaines. Vray Dieu ! qui eſt celui qui non ſeulement n'eut eſté eſpris de cette malheureuſe opinion contre luy, mais, qui plus eſt, n'eut deſiré d'affommer de ſes propres mains ce grand affommeur, ſ'il luy eut eſté loiſible ? Et neantmoins au bout de tout cela, il n'y auoit aucunes informations contre luy, premier fondemēt de tout decret de priſe de corps, nulle partie ciuile pour me faire teſte ; Car quelque rolle que Bobie iouaſt ſous la cuſtode, ſi ne s'oſa-il iamais preſenter ſur le theatre à face ouuerte deuant le premier iuge : & vous meſmes Meſſieurs auez

veu cōbien il a marchādē avecque sa cōscien-
ce auant que de franchir le pas. Brief il n'a au-
iourd'huy autre preuue de son accusation que
celle qui est nee dedans la teste de son Aduocat,
Les choses estans telles que dessus, ie trouue-
rois tres-estrāge, que le commun peuple n'eust
estē preuenu de cette malheureuse opinion:
mais encores le trouuerois-ie plus estrange, si
apres m'auoir tout au lōg ouy il y persistoit, &
estimerois celuy qui seroit frappē à ce coing,
non seulement opiniastre, ains acariastre.

Vous dites en second lieu qu'il y eust des ini-
mitiez entre les deux du moulin freres, & qu'il
est grandement vraisemblable, que ferry dige-
ra tres-mal l'arrest contre luy donnē: Qui en
doute? Donques que ceste haine se soit perpe-
tuee iusques au dernier soupir de sa vie: ie le
nie. Vous Bobie scauez tout le contraire, & en
quel melnage il estoit avec son frere, quand
vous fustes mariē. Au demeurant cela est bon
pour obiecter à vn Italien, qui nourrit ordi-
nairement en son ame, vne inimitié mortelle,
consequemēt immortelle: Mais non au Fran-
çois, l'air de nostre France ne peut porter telle
ordure. D'ailleurs, les haines ne sōt hereditaires
entre les enfās, nō pas mesmes au pays d'Italie.
Et vrayemēt il est bien à presumer qu'un gētil-
hōme François biē né, qui n'auoit iamais veu fer-
ry, eust voulu espousāt sa fille orpheline espou-
ser aussi vne querelle assoupie par trāsaction dès
l'an 1543. prescrite par le laps de trēte ans, & en
tout euenemēt esteinte par la mort de l'un & de
l'autre freres. Tout sens commun y repugne.

Voire mais (adioustez-vous) puis n'agueres vous renouuelastes cette enciène querelle, par les lettres Royaux par vous obtenues. Cettcyn'est pas vne presumption en l'air, ains oculaire mensonge: Car par nos lettres nous ne requérons ny la rupture de l'arrest, ny de la transactiō, ainçois l'enterinemet, affin de iouir du douaire de deux cens liures, ainsi que ces deux pieces le portent. Mais que fussions releuez de la qualité d'heritiere prise par la Damoiselle pendant sa minorité. dauantage si eussions voulu procéder par voye de fait, nous n'eussions pris celle de iustice, & encores par le Conseil de Pyn des premiers Aduocats de cette Cour, ne pareillement vous prié d'en passer à l'amiable.

Vous dites en quatriesme lieu, qu'aucun vol n'auoit esté fait. Grande pitié! que repaissiez la Cour de propositions du tout fausses & mensongeres: Car que sont deuenues les quatre mille huit cens liures par vous peu auparauāt touchées du rachat de quatre cens liures de rente à vostre femme appartenans? Il ne faut point faire de doute que ce n'ait esté le Gascon qui les a volees, s'ils estoient en or: ou la plus grande partie, si en monnoye blanche, & ait mis le demeurât en tel lieu, dont il eust sceu fort bien respondre, s'il eust esté pris.

Et ce poinct dōne solution à la vaisselle d'argent non enleuee, & aux bagues & brasselets d'or iettez dedans les priuez. Parce que ces bons marchands ne craignent rien tant que se charger de telles marchandises, affin que les debitant ils ne soient descouuerts, singu-

hierement quand pour se gorger ils trouuent assez d'argent, qui n'a point de suite.

Mais qui peut croire (dites vous) pour closture de vos presomptions, que les enfans innocens ayent esté occis que par ceux qui esperoient rapporter profit de leurs morts? Vous voulez que ie vous en rende raison. Or ie vous prie de me dire, d'où vient que ce malheureux ietta avecques les bagues & bracelets, son manteau & toutes les chandelles de la maison dedans les priuez? Par cela vous voyez qu'estant tombé en sens reprouué, il estoit aussi perclus de Pen-tendement: & toutes fois encores luy en restoit-il quelque brin. Car se disposant de faire son vol tout à loisir, il pensa de ne faire point de sa cruauté à deux fois: D'autant que le braire & criailler des enfans eussent peu exciter le voisiné de venir à la maison, pour sçauoir qui estoit cause de ceste longue clameur. Voyla commēt vos presomptions, dont les vnes sont mensongeres, les autres imaginaires, s'en vont à vau-leau.

Mais prenons les en leur tout: Car il aduient des causes comme des beautéz d'une femme, en laquelle considerant separément chaque partie de son corps, vous trouuez assez de quoy ne vous contenter, mais en sa posture generale il y a ie ne sçay quel air qui vous la rend agreable & belle. Ainsi pourra-il aduenir de ceste cause, que combien qu'il y ait à redire en chaque parcelle à part de ces presomptions, toutes fois prises en leur tout elles se trouueront de grande recommandation & merite. C'est là où ie vous

attens, & donneray toutes les façons que l'on scauroit desirer à ce poinct, pour vous faire apparoir au doigt & à l'œil du contraire.

Toutes vos presomptions seroient vaines, si elles n'aboutissoient au *Cui bono*, de l'ancien I. C. Cassius: voulât dire qu'il ne falloit pas aisément presumer qu'un homme se fit meschant à crédit : à tant qu'en un doute & perplexité de preuues, il y auoit subiect de croire que celui qui en rapportoit le profit, eust aussi commis le delict. Si vous estimez qu'une preuue estant entre deux fers, Cassius entendit l'affaire seulement balancer sur le poix de l'or, vous en faictes un Iuriconsultetaquin, non Romain. Dedans Rome le mot de *Bien*, se rapportoit aux biens de l'ame, du corps, & de fortune; Tellement que sur la diuersité des objets, nous deuons diuersifier les iugemens que tirons des presomptions. Si c'est à faire à un homme de basse condition & necessiteux, ie me feray facilement accroire que le bien l'aura peu induire au mesfait dont sera question : Si à un Gentilhomme, & qu'il y aille tant soit peu de son honneur, ie ne croiray pas que l'argent ; ains ceste opinion commune d'honneur qui se loge dedans le cœur de la Noblesse, l'aura peu induire à ce faire : Mais si c'est un homme qui aura tout le temps de sa vie fait profession de bien viure, ie ne me persuaderay iamais, que ny l'esperance affamee du bien, ny la vaine opinion de l'honneur, luy ait faict outrepasser les bornes de son deuoir. Quand il n'y a assez de clarté litterale, ou testimoniale en vne cause (disoit

Caton le Censeur, il faut presumer pour celuy que sçauons estre homme de bien. Et celuy qui a tant baillé de vogue par ses plaidoyez à vostre *Cui bono*, Cicéron, y apportant explication: est d'auis, qu'on ne doit iamais presumer que vn homme de bien ait malfaict souz vne attēte passagere du bien. Et le Pape, premier & dernier censeur de nos mœurs en nostre Religion Chrestienne: Le tesmoignage (disoit-il) de la vie passée m'enseigne ce que ie dois iuger de la cause. Et sans aller mandier les autoritez des hommes, ce grand Seigneur & Maître sur le moule duquel nous deuons former & fermer toutes nos actions, mené au tribunal deuant Pilate: Informe toy. (dict-il) de tout le cours precedent de ma vie. Voicy vn Gentilhomme qui a passé sa ieunesse en l'escole de ce grand Caton de nostre France, allié par mariage à l'vne des premieres & plus anciennes maisons de Paris; esloigné de la necessité, riche de deux mille liures de reuenu pour le moins, avecque lesquels il a passé & passe quoyement sa vie aux champs. Et entre tant de bonnes parties de l'ame & de fortune, vous luy imputerez maintenant cest assassinat, souz vmbre que l'on a tué deux enfans ausquels il a succédé?

Mais considerons s'il vous plaist quel fruit il eseroit en rapporter. Leurs successions estoient mobiliere, & immobiliere. Quant aux meubles la moitié en appartient à Bobie; & en l'autre moitié il y a les heritiers maternels qui

font cinq, & moy paternel qui par ma femme
 fay le sixiesme: Qui tous partageons par testes
 suiuant la coustume de Paris. C'est vne dou-
 ziesme en tous les meubles qui nous appartient:
 & au regard des immeubles, nous recueillirōs
 la Terre & Seigneurie de Mignaut seulemēt,
 qui se consiste en maison bastie en la Beauce,
 quarantē arpens de terre labourable, & cinq
 arpens de vignes pour tout. Sur laquelle ie pre-
 tens mon douaire de deux cens liures de rente
 non rachetable, & les arrerages de plusieurs
 années. De maniere qu'en ce que pretendons
 nous sommes aux termes de cest anciē prouer-
 be; Que la moitié passe le tout. Cause qui peut
 estre iugée à nostre profit en moins d'vne heu-
 re. Quatre pieces en font la decision, le con-
 tract de mariage de Ferry, l'Arrest, la trāsactiō
 de l'an 1543. & le registre du baptistaire de la
 Damoiselle d'Arconuille. Se peut-il faire que
 souz vne si petite esperance, ie me fusse vou-
 lu engager en vn crime si horrible, lequel es-
 tant auéré contre moy, il faudroit que ie cou-
 russela mesme peine que Tarquel en l'an 1553.
 la tenaille, la roüe, & le feu au peu qui resteroit
 de ma vie? Non: cela ne sçauroit entrér en l'o-
 pinion du plus scelerat que la terre porte. Da-
 uantage si i'y auoist tant soit peu contribué, il
 faudroit que i'eusse negocié ce meurtre avec-
 ques vostre valet, non vne, ains deux, trois, &
 quatre fois. Il ne vous est aduenü d'articuler en
 tous vos discours, quand, comment, en quel
 lieu, ie me sois iamais abouché avecques luy.
 Qui estoit toutesfois la principale piece de vo-

stre harnois pour me combattre. Car nul ne doute que ce n'ait esté cest homme de bien qui ait commis l'assassinat. Et au bout de tout cela vous soustenez que ie suis celuy qui l'ay pourchassé. C'est n'auoir ny yeux, ny iugement en la teste, ny conscience en vostre ame.

Ie vous veux mettre en plus beau jeu. Donnons par forme de presupposition, que le Seigneur d'Arconuille soit mal né, donnons que la necessité ait quelque part en sa famille, que l'esperance de Mignaut soit de telle conséquence, qu'elle puisse induire vn meschant homme de faire quelque traict desesperé; Qu'aucques cela les inimitiez y soyent visibles, que les bagues & vaisselles d'argent deussent appartenir à nous seuls. Voudriez vous pour cela hardimét charger ce pauvre Gentil-homme? Quoy? ne pouuez vous auoir d'ailleurs quelque ennemy qui preigne vengeance de vous & des vostres? Luy mesme n'en peut-il auoir qui vueille exciter ceste tragedie contre luy, pour prendre vengeance de luy? Ie vous reciteray vne histoire, non mandée de l'ancienneté, ains née dedans ce Royaume, pour vous monstrier quelle foy il faut adiouter à coniectures. Il y a dixhuit ans ou enuiron qu'au Parlement de Thoulouze ce cas aduint. En la ville de Villefranche, au Rouerguois, vn ieune homme Procureur du Roy, fiancé contre sa volonté à vne fille, par commandement de pere & de mere. Il aime mieux choisir vne vie penible, que de l'espouser. Et apres auoir amassé mille ou douze cens escus, vn iour il fit contenance de vouloir aller

trouuer sa future espouse, pour luy faire quelques presens: Monte à cheual, son valet sur vn Mulet, qu'il fait galoper deuant, afin qu'il trouuast le soupper prest. Estant ainsi demeuré seul, il tourne à quartier, va loger à vn village escarté: là il soupe, compte les escus deuât son hoste; Demande gens pour le conduire le lendemain. On luy baille trois hommes qui prennent leurs harbalestes (armes ordinaires des pitiaux en ce pays) & le conduisent. Et se trouuant en tel lieu qu'il desiroit, qui estoit entre le bois & la riuere, il les licentie, leur baillant à chacun d'eux vn double ducat, au lieu d'vn teston qu'il auoit promis. Mais auant leur partement les prie de luy donner trois fiesches. Ce qu'ils firent. Soudain qu'ils sont partis il coupe les jarrets à son cheual; le tue, ensanglante les trois fiesches dedans ses flancs, decoupe son chapeau qu'il ensanglante pareillement & son manteau. Il s'achemine en ceste ville, où il demeura trois ans. Cependant le seruiteur n'ayant le soir precedent eu nouuelles de son maistre, le cherche, vient au village où il auoit logé, entend de l'hoste ce qui s'estoit passé en sa maison, il trauerse parmy le bois; en fin il trouue cheual, chapeau, manteau, & fiesches ensanglantées, l'orée du bois & de la riuere. La Iustice s'y transporte, procez verbal, on recueille toutes ces pieces. Information contre l'hoste, & les trois harbalestriers: tous pris au corps, & logez en estroites prisons. On estoit d'accord de l'argent compté, en

presence de l'hoste, de la conduite faicte par les trois hommes, des trois fleches, du chapeau, manteau, & cheual. Vray qu'il n'aparoissoit point de mort, mais au lieu de cela, on tenoit presque pour demonstration infaillible, que ce Procureur du Roy ayant esté occis & volé, auoit esté jetté dedans l'eau. La cause deuolue par appel au Parlement, ces pauvres gens appliquez à la question, temperent aux prisons trois ans & plus, en attendant plus ample preuue. Au bout de trois ans, toutes ces familles estans en combustion, voicy vn Rouerguois qui trouue inopinément ce Docteur, souz le grand Chastelet à la barriere des Sergents, il le recognoist, le faict constituer prisonnier, luy mesme entre dedans la prison pour le contregager, & escrit à vn Seigneur de ceste ville, que vous tous cognoissez, duquel i'ay appris ceste histoire; Lequel en donna aduis à Thoulouze, & ces pauvres gens eslargis, arriuent en ceste ville, & s'estans constituez demandeurs, & la cause par lettres patentes du feu Roy Henry, renuoyee au grãd Conseil, par Arrest ce mauuais homme fut condamné, tant enuers le Roy que parties ciuiles, ainsi qu'il meritoit: le tout toutesfois hors la mort. Et puis iugez vn homme sur des presumptions.

Que s'il a esté loisible à vostre Aduocat de se iouer de sa langue & de son esprit aux despens de la reputation de mes parties, ne

penſez pas maistre Simō Bobie, que ie ne peusse, si ie voulois, me iouer souz meilleurs gages de la vostre, au sujet qui se presente entre nous. Toutesfois ja à Dieu ne plaise que i'entre sur ces alteres: & c'est où ie veux faire mon hola: mais avec vne offredigne du seigneur d'Arcouille, ie veux dire d'un Gentilhomme d'honneur, dont ie ne seray par luy desauoié.

Le nom & la famille de maistres Charle, & Ferry du Moulin estoient fondez en deux filles: l'une mariée à Bobie, l'autre à Arconuille, toutes deux assassinées; & d'une mesme boutique: l'une de sa vie, par le valet, l'autre de sa reputation, par le maistre; & toutes deux, chacune en leur endroit, innocentes. De moy i'attribuë ce malheur à un iugement caché de Dieu; lequel par fois afflige d'une mesme balance le bon, comme le mauuais; Celuy-là pour exercer sa patience, & cestuy pour le chastier. Au demeurant de vouloir asseoir son iugement, sur ces grands iugements de Dieu, ce seroit représenter la fable ancienne de ces furieux Geants, qui voulurent escheler les cieux: Encores que i'aye esté à tort & sans cause, par vous mal traité, toutesfois ie vous excuse. Il est permis à ce luy qui perd, en ce premier mouuement de sa perte, mescroire impunément quel qu'il veut: mais non d'y perseuerer quand le temps luy a baillé le loisir de reuenir à son second & meilleur penser: maintenāt que m'avez ouy; vous pouuez recognoistre quelle est la iustice de ma cause, & combien vous estes mespris. C'est pourquoy ie vous accorde un hors de Cour & de pro-

de procès, sans despens, dommages & intereſts d'une part & d'autre: & que vous & moy par vn vœu mutuel embraffions deſormais à frais communs la poursuite contre celuy que ſçauons auoir commis le massacre. C'est bien tard, ie le recognois, & à mon tres-grand regret, mais mieux vaut vn Tard que iamais. Quoy? vous refusez cette offre, & persistez en vostre requeste, tant pour la reparation destrois mil escus contre moy que gain general des meubles? Vous (dy-ie) qui auez tant tergiuerſé entrel'ouy, & le nenny auant que de vous rendre partie ciuile contre moy. Prenez garde que ne nous aprestiez à penser chose que nul de nous ne veut croire. Comment? vous ne voulez accepter mon offre? Il n'y a remede, il faut que la patience m'eschappe; & que ie lasche toute bride à la iuste douleur que ie couue dedans ma poitrine. A qui ay-ie maintenant affaire? A vn homme qui a esté perpetuellemēt en mauuais meſnage avecque sa femme, qui des paroles est venu iouuēt contre elle aux mains? Et cela seul a esté cause que ce cruel meurtrier ne fut pris par le voisiné en son espouuētable forfait: A vn hōme qui a ià entre ses mains 4800.liures prouenus des 400.liures de rēte qui auoiet appartenu à sa fēme? à vn hōme qui le iour du massacre, (par vn taſſible remōrs de sa conſciēce de ce qu'il voyoit deuoir aduenir) varia trois & quatre fois s'il deuoit sortir de la ville? A vn hōme qui bailla en garde sa fēme à vn sien valet de Gascon non aduouē; Gascon qui le iour meſme commit l'aſſſinat, va-

let qui faisant la guerre à l'œil, (comme il est vraisemblable) & outrepassant les bornes de son mandement, voyant les enfans crier comme la mere & les seruantes les assomma tous: mais qui pour demeurer fidelle enuers son maistre, non seulement garda la vaisselle d'argent, bagues & autres ioyaux precieux, mais plutoſt que de faillir les ietta dedans les priuez, afin que le maistre à son retour des chāps, les y trouuaſt. Mais auſſi vn maistre qui en recompense, pour ne demeurer ingrat enuers son valet, luy a tout à fait ouuert la porte à ſa fuite, & s'eſt bien donné garde de le pourſuiure; ores qu'il euſt eu aduis, eſtant retourné en ſa maiſon qu'on l'auoit veule iour precedent à Mignaut. Et au milieu de toutes ces ordures, vous penſerez non ſeulement que la requeſte par luy preſentee, ne ſoit proueuëe d'une auarice, de longuemain precogitèe: Mais paſſant outre il ſera recompensé ſur moy, & ſur tous les meubles pour auoir conuiué à la priſe de ce deteſtable valet. Voicy vne eſtrange Iuriſprudence. Or pour reſpondre au premier chef de voſtre Requeſte concernant les trois mille eſcus de reparation que demandez contre moy, vous eſtes vn moqueur, & ne merite cela reſponſe. Que pour m'auoir, contre Dieu, & contre raiſon affligé, ie paye l'amende! Vous me demandez recompense, dont ie demande reparation contre vous. Cela vous dy-ie, ne merite reſponſe; C'eſt vn amuſoir pour donner quelque fueille à voſtre cauſe, que ſçauéz ne

valoir rien. Mais quant aux meübles il y'au-
 roit plus d'obscurité, non pour le point de
 droit, ains de la compassion & pitié si sans dis-
 simulation & hypocrisie elle residoit en vous.
 Vous n'estes heritier de vostre femme, ains
 de vos enfans; Il faut donques auoir recours
 aux vaines imaginations de vostre Aduocat.
 A la verité, quand on demande qui est le pre-
 mier mort du pere, mere, ou de l'enfant &
 que l'on n'en a de preuues certaines, vous
 trouuerez, tantost que la loy estime auoir esté
 le pere; tant ost l'enfant: Mais voicy la recon-
 ciliation. Si le pere & le fils sont occis en cháp
 de bataille, on presume le fils qui estoit en pu-
 berté, & force d'aage estre mort apres son pe-
 re: & pour cette cause commes'il eust esté he-
 ritier du pere, la mere puis apres luy succede
 aux biens paternels, à l'exclusion de tous les
 heritiers collateraux: Mais quand l'enfant
 est; impubere c'est à dire en vn aage foible, &
 moins defensible, se trouue submergé auec
 le pere ou la mere, il est réputé estre le pre-
 mier decédé. Et la raison de ces diuersitez
 est, que pour vn droict de nature le plus vieil
 doit aller deuant en l'autre monde: & pour
 cette cause en tels accidens on iuge la mort
 du plus vieux estre premiere que du ieune.
 Toutesfois en ces mesmes desarrois, on met
 en consideratiō celuy qui vraisemblablement
 se peut mieux defendre de la mort. Et c'est
 pourquoy l'enfant impubere & moindre de
 quatorze ans, pour n'auoir assez de forces
 par nature, est estimé mort le premier: Au

L. qui
 duos §.
 cum in-
 bello De
 reb. dub.
 & §. si lu-
 cin.

L. cum
 pubere
 seq. eod.

contraire estant au dessus de cest aage, on presume que les pere & mere l'ayent surueſcu. Pour cette mesme raison en la concurrence des morts du mary & de la femme, on presume la femme morte la premiere, d'autant qu'elle est naturellement la plus foible : Et pour cette mesme cause vn masle, & vne femelle gemeaux sortans du vêtre de leur mere, en vn doute de leur naissance on presume le masle estre le premier essu. Et à peu dire, les docteurs de droict, apres Accurse font tous de cette opinion. Voila la maxime generale de droict, fondee non seulement sur les textes expres des Iuriconsultes, mais aussi sur vne raison naturelle qui ne reçoit aucune exception. Quant à ce que soustenez la mere auoir esté assassinee auant les enfans, en auez vous aucune preuue testimoniale ? Nulle. En ce default auez vous recours à la presumption ordinaire de droict ? Encore moins. Ce que i'ay maintenât deduit, y repugne. Vostre cause est en cecy fôdee sur des presôptions mal basties que proulgnez dedans vos ames. Et tout ainſi qu'au procès extraordinaire vous estes preualu de ie ne ſçay quelles presomptiôs de fait, menſongeres, & fautiues, aussi vous preualez vous maintenant d'vne presumption de droict erronee. Et maintenant pour vous monſtrer que le Seigneur d'Arconuille ne marche icy que d'un pied noble, combien que toute chose degengere en cest endroit contre vous, toutesfois pour le peu d'interest qu'il y a qui n'est que d'vne douzieme au total, il ne se

L. qui
duos §.
si maritus.

L. si fuerit
§. plane.
Dereb.
dub.

L. ex fa-
cto. §. si
quis autē
Ad SC.
Trebel.

veut amuser à epinocher, & ne se donne pas grand peine à qui demeurera ce tresor, ains est content que l'on sache, que l'on ne le luy a pas gardé dedans les priuez, ains à vous. C'est pourquoy entant que touche le criminel, il conclud à ce qu'il soit dit, Qu'il a esté mal & nullement decreté, ignominieusement le mary, la femme & toute la famille emprisonnez, les biens mal saisis & annotez: Et demande despendes, dommages & interets: Et Bobie condemné pour sa calomnieuse poursuite en telle reparation & amende qu'il plaira à la Cour arbitrer. Car quant à la requeste, combien que Bobie ne puisse rien pretendre aux meubles qu'en la moitié du chef de sa communauté, & qu'en l'autre moitié les Baldoux heritiers maternels y ont le principal interest, qui sont les cinq parts, dont les six font le tout, s'en raporte à la Cour d'en ordonner comme il luy plaira.

A Monsieur de Sainte Marthe.

QUE vous ay cy deuant discouru l'heureuse & sage rencontre de monsieur de Guise à Aulneau, & de quelles caresses il auoit courtizé les Reistres: comme le Roy auoit sans coup ferir desfait ses ennemis & tout d'une suite avec quelle allegresse il auoit esté recueilly dedans Paris à son retour, sur la fin de l'an passé: Mais i'auois oublié de vous faire part de ie ne sçay quelle rencontre qui se passa en nostre Chambre des Comptes, Il me plaist maintenant que ie suis à moy & plein de

*Il raconte
comme la
Chambre
des Com-
ptes ne
voulut in-
teriner un
Edit que
le Roy y
enuoioit.*

loisir, de vous remplacer ce deffaut. Pendant qu'il estoit avecque son armée en la beauce on nous aporta vnedit pour trouuer argent, par lequel le Roy erigoit de nouveau, deux Presidentz, & douze Maistres en nostre Chambre, fondé sur quelques pretextes fort froids, que ie ne vous veux reciter. Suffise vous que fut porteur de cest Edit Monsieur le Cardinal de Vandomme, suiuy de cinq Seigneurs du Conseil d'Estat, estimant que par leur presence, la Chambre n'ozeroit contrevenir à la verification d'iceluy. Ces seigneurs estants venuz tout exprés pour le faire verifier, apres que l'Edict eust esté leu par nostre Greffier; estant question de prendre nos conclusions, ie m'ouury, & de vous faire part de toutes les particularitez, ny le temps, ny ma memoire ne me le permettent. Je vous diray seulement en gros quelques poincts notables, reseruant les autres à nostre premiere entrevue.

*Gens du
Roy qui.*

Entre tous les Officiers du Roy de cette France (leur dy-ie) on appelle specialement les Aduocats & Procureurs du Roy, gens du Roy: comme si nos estats fussent plus particulièrement affectez au seruice de nos Rois, ores que tous les autres Officiers soient aussi bien gens du Roy que nous. Puisqu'on nous fait cest honneur de nous qualifier tels, il me semble qu'avec toute honneste soubmission nous luy deuons rendre seruice, tel qu'estimons en nos consciences se deuoir tourner au profit de luy & de son Estat.

Iamais comparaifon ne fut trouuee de meilleure grace que celle de Menenius Agrippa au peuple de Rome, quand pour reconcilier le Senat avecques le tiers Estat qui s'estoit sequesté au Tertre Auentin, il compara la Republique au corps humain. Je fuiuray icy ses traces, & diray qu'il n'y a rien en quoy le legiflateur symbolize tant qu'au Medecin. Le fuiect du medecin est le corps humain: Le fuiect du Legiflateur est la Republique. Et tout ainsi que le medecin diuerfifie ses remedes, mettant en consideration l'aage de celuy qu'il traite, la faifon en laquelle il le traite; la contree, où il exerce fa medecine. (Car ce n'est pas la raifon que le vieillard foit medicamenté comme le ieune homme, ny que les remedes foient auffitost en vn temps d'esté, que d'hier: & doit estre l'Italien gouuerné tout d'autre forte que le François, pour estre nez & nourris fous diuerfes temperies d'air, & de pays.) Auffi le fage legiflateur a accouftumé de diuerfifier fes loix, qui font les medecines & remedes de la Republique, felon la diuerfité des rencontres qui fe prefentent, eftant bien feant de faire vne ordonnance en vn tems, qui feroit trouuee de tres-mauuaise digeftion en vn autre. Et ne doit-on trouuer eſtrange que les neceffitez de l'Eſtat fe trouuant extraordinaires, on y employe auffi des loix extraordinaires pour luy fubuenir. Car c'estoit vn Aphorifme ancien au grand Hypocrat, Qu'aux maladies aiguës il falloir remedes de meſmes. Toutesfois il faut qu'on foit d'ac-

*Comparai-
fon de la
Republic-
que au
corps hu-
main.*

cord avec moy, qu'en la medecine il y a une autre regle qui est perpetuellement vraye. Car quelque maladie aiguë qui se presente au corps humain, vous n'offensez iamais les parties nobles, sous esperance de sauuer le corps. D'autât qu'é ce failant au lieu de le sauuer on le perdroit. Que la frâce soit au iourd'huy extremement malade, il n'en faut faire aucune doute, & que ses parties nobles soyent les Cours souveraines des Parlements, des Comptes, des Aides, encores en faut-il moins douter. Il est certain que le fondement de toute Republique c'est la loy: Je ne diray point fondement, Je dy que c'est l'ame sans laquelle la Republique ne peut auoir vie. Or en cette France que les loix prennent leur source & origine du Roy, comme les eaux du grand Ocean, toutesfois si n'ont elles vogue entre nous qu'elles n'ayent passé premierement par l'alambic, & de la Cour de Parlement, & de la Chambre des Comptes, & de la Cour des Aides, selon la diuersité de leurs fonctions. Et de ce ie n'en veux plus ample tesmoignage que celuy que ie voy maintenant, vous estans icy transportez expres pour verifier ce nouuel Edict. Il n'y a celuy de nous qui ne recognoisse avec toute deuotion & humilité en nos Rois pareille grandeur, autorité, & preeminence qu'en tous autres Princes souverains. Mais ils voulurent apporter cette attrempance à leur Souueraineté de ne donner cours à leurs loix qu'elles n'eussent esté auparauant ve-

Les Loix en France ne peuvent obliger qu'elles ne soient verifiees à la Cour.

rifiées par ces trois cōpagnies souueraines, cha-
 cune endroit soy. Les contraignoient-ils de les
 passer, ainsi qu'un Tabelliō qui est destiné pour
 grossoyer les minutes & brequets des Notaires
 sans cognoissance de cause, pour puis pouuoir
 estre mis à execution? non vrayemēt. Les Iuges
 estoient-ils estimez rebelles pour les refuser?
 encores moins. Ains meilleurs & plus fidelles
 seruiteurs. Et nos Roys prenoient ordinairement
 leurs humbles remōstrances en payemēt. Pour
 cela en estoient-ils moins obcis par leurs subjets?
 Au cōtraire, par ceste correspōdance & entre-
 las de la puissāce du Roy avecques les tres-hū-
 bles remonstrāces de ces trois cōpagnies, chacū
 demeuroit content, nos Roys en bien cōman-
 dant, le peuple en bien obéissant. Maintenant
 qu'on les contrainct, tantost par cōmandemēs
 absolus, tantost par la presence du Roy, ou des
 Princes de son sang, sans recueillir les voix & o-
 piniōs des Iuges, tout aussi tost se sōt les affaires
 de nostre Frāce desliées, & la des-obéissance lo-
 gée au cœur des subjets. De maniere que là où nos
 Roys commandoient avecque vne baguette à
 leurs subjets, maintenāt (il faut que ie le die à mō
 grād regret) ils n'y peuuent bōnement cōman-
 der avecque deux & trois armées, & d'oū vient
 dōcques cela? La raison y est tres-prōpte, puisée
 des fōtaines de la nature. Par ce qu'il n'y a riē si
 naturel que de voir les choses se dissoudre par
 l'affoiblissement de ce dōt elles estoient liées. Nous
 prenōs nostre naissance, nourriture, & croisāce
 par nostre chaleur naturelle, & à mesure qu'elle
 diminuē en nous, aussi defaillent les ressorts

de nos corps iufques à leurs dernieres periodes. La Couronne de France estoit maintenuë par l'authorité de ces trois Ordres; Diminuez leurs authoritez; certainemēt lors que penserez plus magnifier la Maiefté de nostre Roy par vne puiffance absoluë, c'est lors que la trouuerez plus diminuée, & affoiblie.

Sur cela ie recitay par le menu les trauerfes qu'elles auoient par cy deuant receuës, & receuoient encores auec des promesses certaines de nostre ruine. Et apres auoir estalé tout au long ce qu'une iuste douleur m'auoit commandé, ie pourfuiuy de ceste façon ma route.

Ie ſçay bien que ce discours ne plaira à tous les corrompus de ce ſiecle, & que l'un d'eux me dira; Pasquier, il ne te falloit eſtre Aduocat du Roy, où l'eſtant, il te faut ſouſtenir toute autre proposition que celle là. C'eſt ſe heurter la teſte contre vne paroy, de ſe heurter contre le temps. Et ie luy reſpondray au contraire, qu'il ne falloir que ie fuſſe Aduocat du Roy, où l'eſtant, il faut que ie deſcouure à mon maître ce que ie penſe importer à la manutention de ſon Eſtat: Ie doy vne verité à mon Roy; C'eſt vne charge fonciere annexée à ma conſcience, & à mon eſtat, dont ie ne me puis diſpenſer, ſans commettre felonnie enuers luy. Il n'eſt pas dict que toutes les medecines que l'on fait prendre au malade luy plaiſent. Au contraire il n'y a rien qu'il abhorre tant; & toutesſois ce ſont celles dedans leſquelles il trouue ſa guerifon. Il n'eſt pas dict que les remonſtrances que ie vous ſay ſortent maintenant eſſect, mais il

*l'officier
doit dire la
vêre à ſon
Prince.*

n'est pas dict aussi que ne les recognoissiez veritables, à part vous. Et en tout euenement qu'on ne les cognoisse quelque iour belles & bonnes: Dieu vueille que ce ne soit trop tard.

Or il ne faut faire aucune doute que la Châbre ne reçoie vne grande bresche par l'Edict que l'on y veut publier. Laisant à part le formulaire nouueau qu'y voulez apporter pour le passer, ie toucheray maintenant ce qui est porté par l'Edict; la creation de tant d'Officiers sans subject, sans necessité, sans raison. Car ie vous declare librement, que dès à present il y en a beaucoup plus qu'il n'est necessaire. Que voulez vous doncques introduire en ce lieu? Ce seroit autant de monstres que vous mettriez sur la montre; & vne supercettation politique qui ne doit, ny ne peut receuoir vie entre nous. La multitude effrenée de tant d'officiers inutiles est la dissolution d'une compagnie: & non seulement d'une compagnie, ains la desolation generale & vniuerselle de l'Estat. Je compare, & non sans cause, tant d'officiers inutiles & superflus que nous voyons par la France, à vn Lierre rampant le long d'un vieux mur, qui luy est comme vne belle tapisserie de nature (pour le reparer) quelque temps soustenuë par le mur: & pense l'on mesmement que ce Lierre en contr'eschange le soustienne. Ce neantmoins la verité est qu'interieurement, il le mine iusques à ce que l'ayant fait tomber, luy mesme demeure de là en auant sans appuy. Ainsi est il de ceste multiplicité d'officiers en vn vieux Estat. Ils font contenance de le reparer

& soustenir ; & d'estre aussi soustenus par l'Estat : Mais ils le rongnonnent petit à petit, iusques à ce que l'Estat tombant, il faut aussi que ces offices tombent, demourants illusoires & sans effect. Il n'y a ie ne diray prognostic, ains demonstration plus certaine que ceste-cy. Car ce sont termes en soy conuertibles. On introduit en vne Republique vne infinité d'offices superflus & non necessaires : doncques la Republique prend coup & tombe en ruine. Semblablement la Republique prend coup, doncques on introduit vne infinité d'offices. Celuy qui entre tous les historiographes a mieux sceu escrire la declinaison de l'Empire de Rome, est Zozime, laquelle il attribue nommément à l'Empereur Theodose, qui multiplia tous les Estats de son Empire, & d'un en fit deux, trois quatre. Quoy faisant, dict cest autheur, il fut contraint de surcharger son pauvre peuple de tant de daces & tributs, pour fournir à l'apointement des officiers, que combien que l'Empire fust de tous costez enuahy par les nations estrangeres, toutesfois il n'auoit le plus du téps plus grands ennemis que ses subjects, qui aimoient autant subir le ioug de l'Estranger, comme de leur propre Prince, pour vne esperance qu'ils auoient d'un plus doux traitement par ce changement.

Et si en toute compagnie on doit craindre la multitude immense des officiers, certainement c'est en ceste Châbre, où il ne se preséte presque cause en laquelle le Roy ne soit partie. En vne Cour de Parlemét, de cét causes s'il y en a deux

*La multi-
plicité d'of-
fices combie
pernicieu-
se à l'E-
stat.*

*D'où vint
la declina-
ison de
l'Empire
Romain.*

ou trois qui concernent l'intérêt du Roy, c'est beaucoup: En ceste Chambré de cent causes, il n'y en a pas deux qui soient de particulier à particulier. Qui me faict dire, qu'il faut apporter de tres-grands respects auant que de contaminer ceste Compagnie par vne pluralité d'officiers, qui n'apporte autre fruit qu'un desordre, & mespris à l'endroit du peuple. Vray Dieu! ne faut-il que la maladie de nostre France soit auourd'huy grande, veu que la medecine qu'on y apporte, n'est autre chose qu'une maladie? Nous voyons l'estranger (si ainsi le faut dire) à nos portes, prest de nous venir assassiner, chose certes fort à craindre. Par quel moyen voulons nous chasser ce mal? par vne autre maladie plus grande qui règne interieurement dedans nous. La premiere regarde le corps: La seconde regarde l'esprit: vous nous apportez l'Edict qui se presente, comme despendant de la publication d'iceluy vne partie de la conseruation de l'Estat. Grande pitié! qu'il falle que ceste conseruation se trame dedans nostre ruine mesme: & que les sages qui manient nostre Estat soyent contraints de le conseruer par la folie de nous autres! Surquoy sont bastis nos Edicts? Sur l'ambition inexcusable, ou pour mieux dire, inextinguible d'un tas de fols, lesquels bien qu'ils aient veu comme toutes choses se sont passées en pleine paix, pour la suppression des Estats, & qu'ils voyent n'y auoir auourd'huy aucun officier bien payé deses gages: & qu'en matiere d'Estats & Offices, il n'y a rien d'assuré, comme mesmes l'exemple qui s'offre auourd'huy

nous l'enseigne, si est-ce qu'ils courent en poste aux Estats, c'est à dire à la pauureté, sinon qu'ils ayent opinion de trouver leur ressource sur le pauvre peuple, & qu'ayans acheptez leurs Estats en gros, ils les débitent en detail. Il me semble desia voir ceste generation de viperes (ie veux dire ces partisans, lesquels soudain qu'ils furent esclous, tuerent aussi la France leur mere) Il me semble (dy-ie) les voir promettre vn mont-ioye d'argent qui se tournera en fumée.

Voilà vne partie des discours dont i'entre-tins la compagnie, iusques à ce qu'en fin ie pris mes conclusions telles qu'il pleust à Dieu m'inspirer, par ce que le Procureur general mon compagnon n'y estoit lors. Monsieur Dolu President (personnage d'honneur, demanda lors à Monsieur le Cardinal s'il n'entendoit pas que la compagnie opinast sur ceste publication, ainsi que portoit la commune vance: lequel ayant respondu que non, & que la charge qu'il auoit du Roy estoit autre: Nostre preséce n'y est d'ocques requise, repliqua le President, & aussi tost se leue de son siege suiuy de tous ses autres compagnons Presidents, & des Maistres, fors & excepté de Monsieur le premier President Nicolai, qui demeura en sa place, & moy sur piéds tenant le bureau. J'allay deux fois par le commandement de Monsieur le Cardinal pardeuers ces Messieurs qui s'estoient retirez au second bureau, afin qu'il leur pleust reprendre leurs places: mais nul d'eux n'y voulut entendre, sinon souz la condition d'opiner. Ce

temps pendant l'heure sonne, Monsieur le Cardinal & les Seigneurs de sa suite se leuent. Toute la compagnie se retrouvant au grand bureau, le supplie de ne vouloir trouver mauuais ce qui auoit esté fait par elle. Je ne vous reciteray le reste des procédures, & comme le Roy qui lors seiournoit à S. Maur s'en ressentit, & depuis adoucit son opinion. La compagnie leuee, & l'Edict non verifié, ie pris la hardiesse de gouverner à quartier teste à teste ce bõ Cardinal & Prince, le suppliant tres-humblement que luy ieune ne voulust prendre de mauuaise part, ce qu'une barbe grise desiroit luy remontrer. Et d'un mesme fil poursuiuant ma pointe, luy remontray qu'estant Prince qui attouchoit la Courõne de si pres, comme il faisoit, il ne se voulust de là en auant charger de telles commissions ruineuses, ains laissast iouïr ce roulet à ceux qui pour n'estre de telle estoffe que luy, faisoient gloire de s'aduantager en credit, au desauantage du pauvre peuple. Qu'il n'auoit que trop de grãdeur, sans en affectionner d'autres par ces voyes extraordinaires. Chose dõt il meremercia, & me dit que c'estoit la premiere, & que ce seroit la derniere dont il se chargeroit à iamais. Il m'a semblé que vous ayant fait par mes autres lettres, part de la guerre qui s'estoit faite aux champs, ie ne vous deuois aussi taire celle qui s'estoit passée dedans nostre Chambre. A Dieu.

A Monsieur de S. Marthe.

*Dissembla-
tions estrā-
ges entre
les François.*



Velque vaillance qui reside en mon-
sieur de Guise; & feust-il vn second
Cesar, tous les deportemens ne plai-
sent au Roy. Il n'en faut plus leur
tesmoignage, que ce que nous veismes sur la fin
de l'autre annee; quand le Roy reuint enflé d'hō-
neur en ceste ville. Car combien que monsieur
de Guise ne desirast rien tant que de le suiure,
pour auoir quelque part en la congratulation
publique, de la victoire dont il auoit esté l'un
des premiers instruments; si est-ce que le Roy
ne l'a pas voulu, ains l'a renuoyé à son Gouver-
nement.

*Le Cardi-
nal de
Bourbon
desia vieil
pretend à
la Couronne,
bien que le
Roy fut
seune.*

Dieu sçait quel creuc-cœur celuy est. Il a
choisi pour sa retraicte la ville de Soissons, où il
sejourne avec Monsieur le Cardinal de Bour-
bon son oncle, & l'Archeuesque de Lyon &
autres Seigneurs: Cardinal qui n'espouse pas
de petites esperances, estimant que par vn droit
d'ancienneté, non de primogeniture, il doit
tourner sa Couronne Presbiterale en vne
Royale, & se faire declarer le plus proche des
Princes du Sang, pour succeder à nostre Roy:
Querelle vraiment d'Allemand! Qu'un vieil
Prelat qui est sur le bord de la fosse, dispute de
la succession d'un ieune Roy plein de vie & de
santé! En ceste ville de Soissons se rendent tous
les fauoris de ces Princes, qui communiquent
de leurs affaires ainsi qu'ils aduisent. Et à vray
dire, ceste assemblée nous appreste aucunement
à penser;

à penser; par ce que nous y voyons le mescontentement, ie ne diray point aussi grand, mais beaucoup plus que quand vers le Mois de Mars 1585. ils s'armerent. Quant au Roy, ie ne voy point qu'il face estat de poursuiure les Huguenotz; pour le moins nes'en parle il pas grandement en Cour. Ceux qui sont pres de luy, tournent toutes leurs pensees à nouueaux Edicts: Chose qui accueille en luy vne haine estrange de son peuple. Les prescheurs declament dans leurs Chaires contre les Daces extraordinaires qui courent auioird'huy par la France: Et par ce qu'ils voyent l'humeur du Roy plus disposée à la paix, qu'à la guerre, ils erient à gueules bees contre ceux qui desirent reestabliir nos affaires en tel estat qu'elles estoient auparauât le sousleuement de la Ligue: les appellants tantost Politiques, tantost Machiauellistes; C'est à dire du tout sans Religion. De maniere que les Catholics sont auioird'huy diuisez en deux; les vns que l'on appelle Ligueux sont estroictement embrassez par nos Prescheurs; & les autres Politics, lesquels ils detestent. En vne mesme Table, malheur! vous verrez vne douzaine de personnes simbolizants en mesmes articles de Foy; toutesfois partializez, les vns soustenans, qu'à quelque condition que ce soit, il faut exterminer l'heretique par sang, par feu, & pousser de son reste; les autres qui pensent estre plus retenus, disent que tout cela ne prognostique rien que la ruine del'Estat, & par consequant de nostre Religion, qui en fait part, &

*Les Catho-
liques com-
ment di-
uiser.*

qu'il vaut mieux caler la voile, & reprendre les anciens arrhements dont nous sommes sortis depuis ces derniers troubles. A quoy les premiers repartissent, que la ruine est plus assurée, encores que plus tardive, en temporisant: & que c'est vn chancre qui ronge intérieurement nostre France. Tellement que ces temporiseurs sont plus à craindre que les Calvinistes, qui à face ouuerte combattent nostre Religion. En somme, le Politic contribue à l'opinion du Roy, qui est la paix; le ligueur à celle de Monsieur de Guise, qui est la guerre. Quelle est la meilleure, i'en m'en rapporte à ce qui en est.

Vne chose, sans plus, me desplaist, que les Moines & Escholiers se facent iuges des actions de nos Princes, sous pretexte de la Religion; & crains qu'il n'y ait en cecy quelque artifice. Le Roy voyant que leur ancienne liberté s'est tournée en vne licence desbordée, les a mandez par deuersfoi, & leur a fait vne grande reprimende en presence de monsieur le Cardinal de Gondy nostre Euesque, les admonestant de n'y retourner plus, & que pour le passé il leur pardonnoit. Mais toutes ces remonstrances sont tombees en sourdes oreilles; Ny pour cela ils n'ont laissé de reprendre leur premiere piste. Ce sont de dangereux outils, pendant vne guerre ciuile, quand ils aiguissent leurs langues, pour l'un ou pour l'autre party. De les penser gagner par menaces, c'est vne folie. Il y a quelque autre moyen pour les appaiser. Ils disent, que quand ils preschent, le S. Esprit se loge en leurs

Les Prescheurs fort hardis à corner la guerre.

bouches; Et qu'ils sont en la Chaire de verité; se donnans permission de dire ce qu'ils veulent pour les vns, & contre les autres. Et les mesdisans au contraire leur improprent qu'ils sont hommes; Et que comme tels, dedans vne guerre ciuile ils vendent leurs langues au plus offrant & dernier encherisseur. Qui n'est pas vn petit secret, que Ian Duc de Bourgongne sceut fort bien mesnager, quand pour se purger de l'assassinat du Duc d'Orleans, il mit en ieu maistre Ian petit, Docteur en Theologie son Escholier, & pensionnaire. A Dieu, de Paris ce dernier iour de Feurier. 1588.

A Monsieur de Sainte-Marthe.

Nous ioions tous au malcontent, & *Histoire au*
 auos oublié toutes autres sortes de *long des*
 ieux. Monsieur de Guise & les siens de *Barricades,*
 dans la ville de Soissons du cōmance- *Et comme*
 ment rongeoient vn desdain: maintenant ils *le Roy ser-*
 ne le dissimulent point. Le commun peuple *tit de Pa-*
 de Paris s'entre-voit d'un œil de trauers, sous *ris.*
 ces mots partiaux de Politique & Ligueur;
 Le Roy mesmes n'est espargné par nos Pres-
 cheurs. Brief, combien que nos Troubles ne
 soient arriuez, que pour guerroyer le Hu-
 guenot, nous laissons nostre premiere vifce,
 pour estre auiourd'huy les vns aux autres
 nouvelles butes de querelles. Estimez com-
 bien ce faisant nous fortifions le party Hu-
 guenot, puis que nous autres Catholicks som-

mes ensemblement en mauuais mesnage. I'auoy iusques icy pensé que les prediçtions des Astrologues iudiciaires estoient vrayes, folies & fantosmes; maintenant ie ne sçay qu'en dire. Il y a deux cens ans, & plus, que les Allemans eurent vers Strasbourg vn grand Mathématicien, que les vns appellerent de Regiomonte, les autres Regiomontanus. Cettuy escriuit en sa langue les malheurs qu'il preuoyoit de uoir aduenir à vne longue posterité. Son liure fut mis en vers latins, sous le regne du Roy Henry deuxiesme, & imprimé à Lion par Gryphuis en l'an 1553. Plusieurs l'ont depuis gardé: Et vous puis dire, que trois ans deuant nos Troubles ie le vy à Stinx, és mains de monsieur le premier President, & deux iours apres en la Bibliotheque de monsieur l'Aduocat d'Espesse. Or voyez ie vous pry ce qu'il predict de cette presente annee.

*Regiomonte
te fusseur
d'Alma-
nachs &
prediçtions.*

*Vers prognostics de
plusieurs
malheurs.
qui arriue-
rent l'an
1588.*

Post mille elapsos, à partu Virginis, annos,

Et post quingentos rursus in orbe datos,

Octuagesimus octauus mirabilis annus

Ingruet, & secum tristia fata feret.

Si non hoc anno totus malus occidit orbis,

Si non hoc anno, Terra Fretumqueruunt;

Cuncta tamen sursum voluentur, & alta deorsum

Imperia, atque ingens undique luctus erit.

Moy-mesmes m'en estoy mocqué en la Congratulation que ie fis au Roy sur sa victoire. Mais, ô bon Dieu! il faut que ie demente mon liure: & neantmoins bien glorieux que les Astres soucieux de nous ayent particulieremēt sous cette generalité rencontré sur la France,

comme la premiere, & plus noble de toutes les Nations de l'Europe. Estans de cette façon diuisez dedans cette ville, comme ie vous escriuoy maintenant, quelques Catholicqs Liguez font courir vn bruit, que le Roy se deliberoit de les maltraicter. Ils en donnent aduis aux Princes qui estoient à Soissons; Plusieurs allées & venues, qui ne se faisoient à couuert, affin d'estre par eux secourus. Le Roy mande à monsieur de Guise qu'il ne bougeast de la ville, iusques à ce qu'il eut receu autre commandement de luy. Comme nos affaires se passoient par ces mescontentemens reciproques; Voicy plusieurs Gentils-hommes & Capitaines Ligueurs qui arriuent à la file dans Paris; & se logent aux Fauxbourgs S. Germain des-Prez, aux enuirs de l'hostel de la Roche-Suryon, demeure de Madame de Montpensier. Cela ne peut estre si sourdement tramé, que le Roy qui lors seiournoit au bois de Vincenne n'en eust aduis. La Royne mere voulant aller prendre l'air à S. Cloud luy enuoye vn Gentilhomme pour sçauoir comme il se portoit. A quoy il fit responce, qu'il auoit ce iour-là pris medecine; Mais que pour cela il ne lairroit de retourner à Paris pour receuoir vne requeste que il sçauoit luy deuoir estre presétée par monsieur de Guise. Cela arresta court la Royne en la ville, & le mesme iour le Roy y vint. Deslors vne grande rumeur par toute la Cour. Et pour obuier à vne sedition, le Samedy septiesme de May est faite vne assemblée de ville, où fut opiné fort librement d'vne part & d'autre, cha-

cun diuerſement rendant compte des mouuemens de ſon Ame. Enfin fut conclud que l'on deputeroit gés pour aller voir par les maiſons, quels Eſtrangers y eſtoient logez, quelles affaires les y detenoient: & faire commandement aux Vagabonds de ſortir. Mais tout cela ne fut que vent. On propoſa autres moyens au Roy pour y remedier; Et le plus prompt & expedient fut de loger au meſme Faux-bourg les quatre mille Suiſſes qu'il auoit fait de nouveau venir. Quelques vns à la cholere paſſerét plus outre, dilans que pour eſtouffer ce feu, il falloir faire pendre vne douzaine des principaux conducteurs de ceſt œuvre. Le vent en vient à leurs aureilles; ils prennent cette colere pour l'effect; Et en eſcriuent à Monſieur de Guiſe, afin quil luy pleuſt de les ſecourir. Et pour le haſter adiouſtent, que les potences eſtoyent toutes preſtes en l'hoſtel de ville. Sur ces entreſaiſtes il aduient que monſieur d'Espernon prend la route de Normandie auec vne infinité de Nobleſſe pour ſe mettre en poſſeſſion de ſon nouveau Gouuernement. Ces meſſieurs eſtiment qu'il ne falloir laiſſer enuoler cette belle occaſion. Le Roy eſtant demantelé d'vne grand partie de ſes Gentils hommes, eux enuoyent deux & trois recharges à Soiſſons, par Brigard Aduocat. En ce martel ſe paſſent les Vendredy, Samedy & Dimanche. Le Lundy neuſieſme monſieur de Guiſe arriue en poſte, & vint deſcendre en la maiſon de la Royne mere, qui voulut prendre le deuant du Louure, pour faire trouuer bonne

*Monſieur
de Guiſe
arriué à
Paris.*

cette venue : Mais il la pria de permettre qu'il l'accompagnast. Ce qui fut fait. Elle le presenta au Roy, lequel d'un visage hagard, luy demanda pourquoy il estoit venu, veu qu'il luy auoit par expres enuoyé le Seigneur de Belieure pour le destourner de ce voyage ? A cela il luy *Sa res-
se au Roy.* respondit, qu'il estoit venu ; premierement pour luy faire tres-humble seruice, puis pour luy apporter sa teste & se iustifier contre les calomnieuses charitez qu'on luy prestoit ; Et finalement pour mourir avec plusieurs siens amis, que l'on destinoit à la mort ; ainsi que le bruit commun estoit. On dit qu'à ce mot le Roy changea de couleur, & demeura court ; Toutesfois ayant quelque peu apres repris la parole, monsieur de Guise s'en alla chez soy, tellement accueilly du menu peuple, qu'il n'a- *Cōment re-
cueilly à
Paris.* uoit pas moyen de passer. Entre autres vne bonne vieille fend la presse, qui luy dit qu'elle ne se soucioit plus de mourir, puisque Dieu luy auoit fait la grace de le voir ; Et à l'instant mesmes fit toucher son Chapelet à ses habillemens. Vn coureur estant sur vne maison en la rue S. Martin, sçachant qu'il passoit par là, se descend avec vne corde au hazard de sa vie, affin d'auoir moyé de l'enuifager. Il se prepare cependāt pour presenter vne Requête au Roy baillie à Soissons, dont le premier chef estoit de faire assembler les trois Estats, pour la reformation du Royaume. Le lendemain le Roy fait redoubler ses gardes tant Francoises que de Suisses deuant le Louure ; monstrant par cela la des fiance qu'il auoit de cette venue. Ceneant-

*Troupes
dispersées
par la ville
de Paris.*

moins ce iour mesmes il le vient saluer au matin avec quelque suite de ses principaux amis & seruiteurs; chacun faisant diuersement bon-
ne mine à mauuaisieu. Le Mecredi le Roy ne voulant qu'en le suppliant on luy commadast, le veit avec vne chere plus facheuse que le iour precedant, & se fit au soir apporter les clefs des portes de la ville. Le Ieudy douziesme sur la Diane il fit entrer toutes ses gardes, quel'on dispose par les principaux cantons, aux Hales Cimetiere S. Ian, place de Greue, Marché-neuf, pres nostre Dame, vers le petit-Pont pour se venir saisir de la place Maubert; les principales ruës tapissées d'un costé & d'autre de telle maniere de gens armez. A nostre leuer le peuple void ce nouuel & inaccoustumé spectacle; la peur se saisit de luy, estimât que ce fut vne garnison, que l'on voulust mettre en la ville, nouveau luict de seruitude. Quelques vns qui auoient plus de nez iugeoient, que c'estoit vn preparatif encontre monsieur de Guise, auquel on ne vouloit que le peuple apportast obstacle. Chacun court aux armes; Les Capitaines s'assemblent en leurs Dixaines; Le Roy pour nous assurer mande aux gens de la iustice, qu'ils ne discontinuassent leurs Audiences. Le matin monsieur de Guise inesperémēt salué de ces nouuelles est de prime face aucunemēt estonné; si ne perdit il cœur. Quelques vns des siens estoient d'aduis de quitter la ville; mais il leur fit respōse, que qui auoit peur s'en allast. De ce pas il va à la Messe avec sa famille en la Chappelle de Brac, sur les sept heures, sans porter sur le front

aucune marque de crainte. Ce temps pendant il ne s'endort, ains donne ordre de le fortifier par l'entremise de quelques Citoyens, qui luy estoient voüez. Et voyant ses affaires se disposer en quelque esperance de bon train, il enuoye le Cheualier d'Aumalle d'un costé, & le Seigneur de Brissac d'un autre, pour sonder le cœur du Parisien. Le Seigneur de Brissac préd pour son quartier la place Maubert; où il arrive sans destourbier: Car combien que les gardes fussent en armes, si auoient-ils commandement, comme on dict, de ne se remuer. Ceux qui suiuoient l'un & l'autre Seigneur confirmoyent au peuple, qu'on vouloit mettre garnisons en nos maisons, & nous asservir souz la misericorde du soldat. Au demeurant qu'on mōsieur de Guise se portoit bien: Les soldats du Roy vouloient gagner pied à pied la place Maubert. Le peuple commence de se barricquer vers la rue Gallande, pour leur bouscher le passage. Les Suisses ne pouuans par ce moyē passer, font alte. A l'exemple de ceste barricade chaque quartier fait le semblable, pour fermer le pas aux autres soldats. Vn certain Rodomōt de Cour, qui auoit promis monts & merucilles au Roy, voyant que sa promesse s'esuanouissoit à neant, par vne fureur desesperée, dict sur le Pont S. Michel, qu'il n'y auroit femme de bien qui ne passast par la discretion d'un Suisse; parole qui depuis fut cher vendue au Roy, & qui aiguisa grandement la fureur du peuple. Vers vne heure de releuée le Seigneur de Brissac reuenant sur ses premieres brisées, avec

Les barricades faites à Paris, & quel fut leur commencement.

quelque troupe bien montée, s'assemble chez le Colonel de la place Maubert; Et après auoir capitulé de ce qui estoit à faire, suiuy de plusieurs gens de ceste ville armez, luy à la teste de la compagnie, commande aux Suisses d'estaindre leurs mesches. A leur refus, l'escarmouche commence en la ruë S. Iacques. Iamais on ne vit chose mieux conduite, ny plus heureusement succeder. Les Suisses abandonnent leurs armes, & baissēt les mains. On en auoit disposé vne bōne partie au marché-neuf, lesquels pour euitier vne boucherie de leurs persōnes, priērēt d'estre enfermez tous desarmez dās la boucherie de cel lieu. De mesme façon le Gast, l'vn des Capitaines des gardes Frāçoises, qui occupoit les aduenues de la ruë S. Iacques, fut desarmé; & pour le sauuer fut confiné luy & les siens dās vne maison. La matinée fut pour le Roy; iusques à dix heures; le demeurant du iour, pour monsieur de Guise, lequel se voyant au dessus du vent mōté à cheual en pourpoint, suiuy d'vne grande compagnie de gens, se promeine par toute la ville; Vfant certes de son bō-heur avec vne merueilleuse modestie. Car tout ainsi que le matin pēlant estre au dessous de toutes affaires, il ne raualla rien de sa magnanimité accoustumée; aussi lors qu'il fut au dessus, il ne se haussa dauantage; Ayant toute ceste iournée là vne mesme teneur de visage; voire voulut obliger de toutes sortes de courtoisies ses mal-yeillans. Car il desgagea sur les quatre heures du soir le Gast avec toute sa compagnie, leur-faisant rendre leurs armes. Le semblable fit-il aux Suisses

Magnanimité de monsieur de Guise.

quitenoyent garnison fermée dans la bouche-
rie du Marché-neuf; & encores aux autres, qui
estoyét en la Greue, lesquels sans sô secours es-
toient en danger d'estre mis en pieces par les
soldats de Paris; Et les renuoya tous au Roy. Il
n'est pas qu'il n'exerçast pareille courtoisie en-
uers le Seigneur de Tinte-ville, Gouverneur
de Troye, qu'on disoit estre en mauuais mesna-
ge avec luy: Iamais succès ne fut plus heureux
que cestuy. Car de l'appeller victoire; le luy fe-
rois tort; ayant eu par vn mesme moyen le des-
fus de ceux qui le vouloyent offenser, & de soy.
Et estimoient plusieurs personnes, que par vn
grand mystere de Dieu il auoit, sans y penser,
attaint au comble de ses desirs; & qu'il pouuoit
de là erruant commâder pres du Roy, & souz
son authorité, ainsi que bon luy sembleroit, es-
tant mesmement assisté du vent & de la faueur
populaire. Toutesfois le lendemain fortune luy
liura toute autre chance.

Le Vendredy, le Roy voyant que le iour pre-
cedent non seulement ses affaires ne luy estoier
reüssies selon son project: Mais, qui plus est, que
le peuple taschoit de forcer ses gardes ordinai-
res, où ils sont iournellement assis vis à vis du
Louure, il s'aduise d'vn nouueau stratageme. Il
fait semblât de vouloir entrer en quelque con-
ference avec monsieur de Guise, pour adoucir
toutes choses; & de fait luy enuoya dire par le
Capitaine de S. Paul, lvn des siés, que la Royné
sa mere s'en iroit tenir l'apresdinee conseil en
l'hostel de Guise, côme aussi elle y alla. Mais elle
ne fut à mi-chemin, que le Roy sort de Paris par

*Le Roy sort
de Paris &
comment.*

la porte Neufue, & vient prendre ses botes aux Capucins, où il est accueilly par deux ou trois cens cheuaux, avec lesquels il alla faire son logis à Trapes. Ce partement apporta vn esbahissement infiny à tout le monde. Iamais ne fut si furieuse desbauche de peuple, que celle du Ieudy & Vendredy. Car les Religieux mesme quittans leurs frocs s'estoyent armez deuant leurs Monasteres; Et le Samedy quatorzième du mois, toutes choses se trouuerent si calmes, que vous eussiez dict, que c'estoit vn songe. Les portes de la ville fermées par deux iours furent lors ouuertes, le commerce ordinaire remis, avec toute la modestie que l'on pouuoit desirer au peuple, pour auoir seulement perdu l'objet & presence de son Roy : Tesmoignage tres-assuré du mal-talent qu'il luy portoit : ie veux & entends parler du commun. Voilà l'histoire de huit iours, dont ie vous ay voulu faire part, bien estonné de voir nos affaires constituées en vn si piteux estat : Mais que i'aye recueilly mes esprits ie vous en manderay mon aduis. A Dieu, de Paris ce 20. de May 1588.

A Monsieur de S. Marthe.

Il remarque les fautes qui furent faites aux barricades tant de la part du Roy que de

E ne suis homme d'Estat ; Toutesfois ie me donne la liberté de iuger des coups d'Estat, tels que celuy qui s'est passé dans Paris depuis que M^{rs}ieur de Guise y fut arriué. Permettez moy doncques, ie vous prie, de commenter sur les fautes qui me semblent auoir esté faites, & par le Roy, & par Monsieur de Guise; combien que chacū d'eux soit tres-sage & tres-

aduifé. Ie dy fautes tres-lourdes & inexcusa-
 bles. Ie commenceray par monsieur de Guise; *celle de*
 quand il vint dans Paris avec sept cheuaux seu- *Monsieur*
 lement, luy pouuez vous imputer à sagesse; *de Guise.*
 veules deffenfes expresse qu'il auoit du Roy,
 de venir; & que dès s^{on} premier abord il cognut
 & au visage, & en la parole du Roy le melcon-
 tentement qu'il en auoit; Et encores plus, par
 les gardes qu'on redoubla le lendemain deuant
 le Louure? Celuy qui voudra excuser mon-
 sieur de Guise dira, que l'on peut recueillir de
 cela combien il s'estimoit innocent, contre les
 calomnies qu'on luy impropéroit; veu qu'à li
 petit bruit il auoit apporté sa teste au Roy. Un
 autre plus mauuais garçon soustiendra, qu'il
 pensoit auoir ses intelligences assurees avec le
 commun peuple par toute la ville. Ie ne sçay si
 ceste derniere leçon est vraye; Mais quant à
 moy, ie m'assure qu'il estoit en la puissance du
 Roy, les trois premiers iours, de s'assurer de
 luy & des siens, dans le Louure, comme il luy
 eust pleu. Et s'il l'eust faict, il falloit tirer le ri-
 deau, la farce estoit iouée contre monsieur de
 Guise. Les corps generaux du Parlement,
 Chambre des Comptes, Cour des Aides, Pre-
 uost de Paris, & Siege Presidial; comme aussi
 les Preuost des Marchands & Escheuins, de la
 ville, qui en telles esmeutes ont grande voix,
 estoient à la deuotion. D'ailleurs il auoit faict
 venir quatre mille Suisses de surcroist, sans en
 ce comprendre ses autres gardes ordinaires:
 tellement que tous ces particuliers Bourgeois
 à la requeste desquels monsieur de Guise auoit

pris la poste, y eussent perdu leur eferime. Le Roy ne suiuit pas ce Conseil; mais comme il le plaist en nouueaux theatres, fit le Ieudy asseoir ses gardes le long des ruës, avec cōmandement expres de ne ferir: Qui estoit en vser cōme d'espouuentaux de cheneuiere. Car par ce conseil il mit tous les Citoyens en alarme, hormis quelques particuliers ausquels il s'estoit descouuert. Et à dire le vray, cest aduis pouuoit estre de quelque merite, si les Parisiens eussent esté desarmez: mais la discipline estant aujourd'huy militaire entre nous, & toutes les dixaines armées, il eust esté impossible aux gardes de venir à chef de leur entreprise; voire quand le Roy leur eust lasché toute bride: Car nous estions à l'abry des coups, par le moyen de nos maisons, flancquez d'un costé de ruë à l'autre; partât les soldats nous seruoient de butes. Il ne faut en telles affaires rien entreprendre, où bien ne iouer à petit semblant. S'il visoit à monsieur de Guise, il le falloit dés le matin inuestir à l'impourueu, sans luy donner loisir de respit. Les Cours Souueraines & la Iustice se mettans de la partie, avec la force, le peuple n'eust eu moyé de se mutiner, ny d'en venir aux armes; estans mesmes tous les Capitaines de la ville creatures du Roy, & dont il s'estoit asseuré en les essifant. Il ne le fit pas, mais par vn autre aduis il distribua ses gardes par les cantons, cōme statuës seulemēt, donnāt occasion au peuple de se mutiner, sans prendre langue de ses Capitaines; & aux partizans de monsieur de Guise de se faire voye par toute la ville sans crainte. Brief, donnez telle

façon qu'il vous plaira à ce conseil, vous n'y trouuerez rien de conduite en l'entreprenant, & moins encores en l'exécutant. Je vous en puis presque autant dire de monsieur de Guise, pour le Vendredy: Car ayant eu cest heureux succès le Ieudy, il deuoit sur toute chose donner ordre, ou par beaux semblâts esquels il n'est point apprentif, ou par autre voye, que le Roy ne dessemperast la ville. Par sa presence toutes choses se fûsét raquoisées. Et neâtmoins de là en auât il eust tenu pres de luy le rang & grade qu'il desiroit. Et maintenant que le Roy est party, ceux qui seront pres de luy trompeteront par toutes les Nations, que monsieur de Guise est rebelle. Et nous Parisiens serons mis en ce mesme predicament: Conclusion; en tout ce qui s'est passé dedans nostre ville, pendât ces cinq iours, vous n'y trouuerez qu'une chaine de lourdes fautes; Faute en monsieur de Guise, quand le Lundy il vint en poste luy septiesme; Faute au Roy qui ne se saisit de luy le Mardy ou Mecredy, côme il pouuoit, s'il estoit entré en quelque mauuaise opinion de luy. Autre faute le Ieudy en ceste grande leuée de bouclier que le Roy fit; Faute derniere en monsieur de Guise, quand le Vendredy il le laissa sortir de la ville. Et au bout de tout cela, une plus grande faute en moy simple subject, de vouloir interposer mon iugement sur si hauts suiects. Mais puis que si licentieusement nous auons abusé de nos armes dans Paris, pourquoy ne me fera-il permis d'abuser maintenant de ma plume? A Dieu.

A Monsieur de S. Marthe.

*Suite de ce
qui se passa
apres les
barricades.*

*Excuses des
Parisiens
au Roy.*

*Response
du Roy.*

LE Roy estant party de Paris, s'est retiré en la ville de Chartres. Du iour au lendemain de son partemēt, monsieur de Guise a depesché par deuers luy le Capitaine de Saint Paul, porteur d'vnes lettres pleines de respects & obeïssances. Messieurs du Parlemēt, des Comptes, des Generaux des Aides, & du siege Presidial, ont diuersement deputé quelques Seigneurs de leurs corps, pour faire toutes sortes d'excuses & submissiōs à ce requises; & nommément que le scandale estoit procedé d'vne crainte que le peuple auoit eue des garnisons, dōt il sembloit estre menacé; mesmes pour quelques paroles hôteuses dont les cōducteurs de ceste orne auoient brauaché les femmes de bien & d'honneur. A quoy le Roy debonnairement a fait response, qu'il n'auoit iamais pēsé de mal traicter sa bonne ville de Paris; mais biē de faire chasser quelques estrangers sans adueu, qui estoient venus pour troubler le repos commun; Que cela seul l'auoit occasionné d'espandre ses forces. Qu'entre toutes ses autres villes il auoit specialement chery & aimé celle de Paris, en laquelle il auoit choisi son ordinaire demeure; Et n'estoit si mal aduisé d'estimer, que quatre mille Suisses eussent esté bastants pour tenir ce grand peuple en bride. Que quand il seroit reblandy par nous, ainsi qu'en telles affaires estoient les Princes Souuerains, il nous ouuriroit les bras; Sinon il estoit resolu de n'y espargner

& spargner rien de ce qui appartiendrait à l'exemple de la vindicte publique. Or pendant ces legations nous-nous sommes emparez de la Bastille & du Bois de Vincennes, & mis messieur de Perreufe Preuost des Marchands en prison. messieurs Lugoly, & le Côte Escheuins, & Perrot Procureur du Roy de la ville, se sont garentis par la fuite. D'une mesme main on a esleu pour Preuost des Marchands Marteau, Maistre des Comptes; pour Escheuins Roland, Compan, des Prez, Cotteblanche: & pour Procureur de la ville, Brigard; Mettant en auant que tous les Estats de l'Hostel de ville estoient populaires; Et qu'il n'y falloit point de Procureur du Roy. En toutes ces assemblees de ville, nul de Messieurs du Parlement, des Comptes & Generaux des Aides n'a esté delegué pour s'y trouuer. Depuis on a député quelques honorables Bourgeois, pour aller à Chartres supplier le Roy, qu'il luy pleust confirmer toutes ces Eslections; Et par mesme moyen le Seigneur de Meneville a porté vne Requeste au Roy que les Catholics luy faisoient, tendant à trois ou quatre points. Nous ne sçauons quel fruit ces messieurs rapporteront de leur legation. Cependant le Roy a depesché vn Edict contenant la suppression de trente sept autres, qui couroient à la foule du peuple; Lequel a esté verifié au Parlement le ving septiesme May; & le lendemain en la Chambre des Comptes. Pareillement nous en auons verifié vn autre par lequel le Roy sup-

*La Bastille
saisie & le
Preuost des
Marchands
emprison-
né.*

*Officiers
nouveaux
esleuz
par le
Peuple.*

796 LIVRE XII. DES LETTRES
prime tous les Contents, qui se faisoient sous
noms supposez principal malheur & corrup-
tele de nostre Regne. Nous attendons de
iour à autre pareilles reformatiōs. A Dieu,

A Monsieur de S. Marthe.

*Il despire
la calamité
du tēps, &
en descript
les misē-
res.*



E Seigneur de Meneville, & les Depu-
tez de Paris sont de retour, sans auoir
rapporté grand fruit de leur legation.

A ce que ie voy, les affaires de nostre France
sont disposees à vne guerre Ciuile; Et par con-
sequant à la ruine generale de nous tous. Le
Roy est arriué à Mante. Le bruit est qu'il la
veut fortifier, pour retrancher au Parisien le
traffick de la Normandie. Le Seigneur d'Es-
pernon s'est retiré de la Cour. Monsieur de
Guise s'est asseuré de Corbeil, S. Cloud &
Meulan. Il depesche Commissions de toutes
pars. Nous voyons desia les champs couuerts
de gendarmes, qui mangent, rauagent & rui-
nent tout le plat-pays. O miserable spectacle!
Il y a long temps que ie rongé ie ne scay quelle
humeur melancholique dans moy, qu'il faut
maintenant que ie vomisse en vostre sein. Je
crain, ie croy, ie voy presentement la fin de
nostre Republique. Nous ne pouuons denier
que n'ayons vn grand Roy; toutes-fois si
Dieu ne l'aduise d'un œil de pitié, il est sur le
poinct ou de perdre sa Couronne, ou de voir
son Royaume tout renuersé. Les Corps Poli-
tiques ont certaines propositions, par les-
quelles ils prennent leurs commencemens,

progrez & periodes. Introduiſez y vn bigarrement de Religions, foule extraordinaire des Subiects ; meſcontentement general des Princes, la Republique eſt de telle façon malade qu'il eſt malaiſé del'en releuer. Il ne faut pratiquer ny l'Allemand ny le Suiſſe, ny l'Eſtranger, pour ce changement. Tant de pauvres gens malcontents ſont autât de materiaux de la ſubuerſion del'Eſtat. Le vray ſubſide d'or le Prince doit faire fonds, eſt de la bien-veillance de ſes ſubiects. La plus grande partie de ceux qui ont eſté pres du Roy, ont eſtimé n'auoir plus beau magazin pour ſ'accroistre, qu'é luy fournissant memoires à la ruine du pauvre peuple ; C'eſt à dire à la ruine de luy meſme. Dignes ceſtes, ces malheureux miniſtres, d'une punition plus horrible, que de celui qu'on tire à quatre cheuaux, pour auoir voulu attenter contre la Maieſté de ſon Prince. D'autant qu'en conſeruant leur grandeur par ces damnables inuentions,, ils ont mis leur maiſtre en tel deſarroy que nous le voyons maintenant.

*Quels ſurēt
cause du
malheur d'
Henry III^e*

Au milieu d'une infinité de grâces & faueurs que les Rois reçoient de Dieu, ils ont vn particulier malheur, de n'entendre la verité, s'ils ne s'y diſpoſent d'eux-meſmes. Ceux qui ont ceſt honneur de les approcher, pour ne leur deſplaire, ſe conforment du tout à leurs volontez. De maniere qu'un pauvre Prince affligé de mille flateurs, ne cognoiſt iamais ce qui luy eſt bon, ſinon lors qu'il n'en eſt plus temps, & quand il eſt au deſſous de toutes ſes affaires.

*Malheur
particulier
des Rois.*

Car adonques son infortune luy enseigne les fautes par luy commises pendant qu'il auoit le vent en pouppe. De ma part, ie ne seray iamais del'aduis d'Eslope le Phrygien, quand il remōstra à Solon, que celuy ne deuoit viure avec les Rois, qui ne leur vouloit applaudir. Plus me plaist la responce que luy fit Solon, luy disant; que tout au contraire, nul ne deuoit se presenter deuant eux, pour leur deguiser ce qui estoit vray. Nous deuons toutes choses au Prince, qui nous est ordonné de Dieu : mais sur tout vne verité, de laquelle s'il ne se veut rendre capable, c'est lors que l'on peut dire de luy, ce que nous lisons dans la Bible, des Rois d'Ægypte, qui s'estoient obstinément vouëz à l'affliction des enfans d'Israël; Que Dieu'auoit auégulé les Pharaons; voulant dire qu'ils estoient tombez en sens reproué, & sur le poinct de leur cheute. Et passeray encores plus outre; Car ie ne me contenteray de donner selon ma conscience vn bon aduis à mon Roy par ambages; Par ce que ie le trouueray preueni de quelque opinion contraire, comme faisoit autre fois vn Seigneur de nostre temps, lequel apres auoir donné vn sage conseil, ne se formalisoit iamais pour le soustenir. C'est peu que d'estre preud'homme, si l'on n'accompagne la preud'homme d'vn force. Ie veus qu'apres quel'homme de bien aura avecques toute modestie remonstré à son maistre ce qui est bon, qu'il le soustienne fortement, & luy remonstre les inconueniēs qui luy aduiendrōt, faisant le contraire. Car encores que sur le chāp

Nous deuons à nostre Prince sur tout vne verité.

le Prince ne le digère, si est-ce qu'auec le temps il le trouuera tel qu'il est : Et l'accoustumant à telles leçons, cōbien que facions peu pour nous si faisons nous beaucoup pour luy, & pour son Royaume. Je sçay qu'è ce faisāt on dure moins; mais lequel vaut-il mieux, ou en ployant à toutes les volōtez de son maistre, mourir sur les batus, au milieu de la corruption de la Cour; ou bien rompre & faire vne honneste retraite en sa maison, telle que fit le Chancelier de l'Hospital; & cependant conseruer celuy auquel nous deuons nostre bien, & laisser tout d'vne suite vne bonne bouche de nous, avec vn honnorable regret en la memoire de celuy auquel nous auons despleu?

Le Chancelier de l'Hospital loué pour sa retraite.

Dieu doia nostre Roy de plusieurs grandes benedictions, qui luy sont particulieres: Mais comme il est né homme, aussi ne peut il estre accompli de tant de bonnes parties, qu'il n'ait des imperfectiōs. Y a il aucun Seigneur, (ie n'en excepteray pas vn) de ceux qui ont eu part en ses bonnes graces, qui ait, ie ne diray point resisté, (ce mot seroit mal mis en œuvre contre vn Roy) mais qui ne se soit estudié de fauorizer en toutes choses ses opinions, ores qu'elles se fouruoyassent à l'œil, du chemin de la raison? On le voyoit naturellemēt enclin à vne liberalité. C'estoit vne inclinatio qu'il tenoit de la Royne sa mere; vertu vrayement Royale, quād elle ne se desborde à la foule & oppression des subjects: Qui est celuy qui par ses importunittez extraordinaires n'è ait abuzé? Quelques corrompus de Cour ne luy chantoiet du cōmencemēt

*Henry III.
enclin à la
Liberalité.*

*Cause prin-
cipale des
malheurs
de la Fran-
ce sous
Henry III.*

autre chose, sinõ qu'il n'y auoit rien plus digne d'un Roy, que d'estre veritable, propositiõ tres-plausible: mais ils apportoiẽt vne glose, qui ga-ſtoit le texte: C'est à ſcauoir, que quãd vn Roy auoit promis quelque chose, ſon honneur y demouroit engagé, s'il n'entretenoit ſa parole. Et qu'il n'y auoit police anciẽne en tout ſon Royaume, qui peut ou deũt cõtenuenir à cette Loy, laquelle prenoit ſa racine du tige de la nature, cõmune & generale à tous peuples. Cõment? Pourriez vous mieũ cõbatre les opiniõs d'un bon Roy, que de la Verité & Hõneur enſemblement? Cette propositiõ s'inſinuẽ à lõgs & doux traits dedã ſon eſprit. Le malheur veut que nul de ſes principaux Officiers, qui eſtoient pres de luy, ne la controllable. Voylà comment vn grãd & bõ Prince ſe laiſſant en premier lieu emporter par ſes volontez, puis vaincu par les importunitẽz de ſiens; en fin non ſecouru de ceux qui pour la neceſſité de leurs charges y deũoiẽt auoir l'œil, il n'a pas eſté malaiſé de voir toutes nos affaires tomber au deſordre & confulion telle que nous voyons aujourdhuy.

*Contents
causes de
beaucoup
de maux.*

Sur ce pied a eſté baſtie la ruine de noſtre France; premierement par ie ne ſcay quelle malheureuſe inuention de Contents (qui ont rendu tous les gens de bien malcontents,) leſquels ne pouuans à la longue fournir aux liberalitez extraordinaires du Roy, ont eu recours à vne infinité de meſchãs Edicts, nõ pour ſubuenir aux neceſſitez publiques, ains pour en faire dons, voire au milieu des Troubles, à vns & autres. Et pour leur faire ſortir effect, on a forcé les Seigneurs des Cours Souueraines de les paſſer, ſã-

toſt par la preſence du Roy, tant toſt des Princes du ſang: Liberalité qui ne s'eſtoit iamais pratiquée en autre Republique que la noſtre. Et ſi l'argēt n'y eſtoit prôpt, pour ſupléer à ce deffaut la malignité du tēps produiſit vne vermine de gēs, que nous appellāmes par vn nouveau mot *Partiſāns*, qui auācoiēt la moitié ou tiers du denier, pour auoir le tout. Race vrayement de Viperes, qui ont fait mourir la France leur mere, auſſi toſt qu'ils furent eſclos.

*Partiſans
maudite
vermine
en France*

On adiouſta à tout cela pour chef-d'œuure de noſtre malheur, vn eſloignement des Princes & grāds Seigneurs, & aduancement des moindres pres du Roy. Je vo^u racôpte tout cecy en gros. Car ſi i'auoy entrepris de vous particularizer en detail, & par le menu cōme toutes ces choſes ſe ſōt paſſées l'ācre me deffaudroit pluſtoſt que la matiere. Mais quel fruit a produit tout ce meſnage? Vne oppreſſiō de tous les ſubieçts, vne pauureté par tout le Royau me, vn meſcōtētement general des grāds, vne haine preſq; de tout le peuple encontre ſon Roy. Et puis au bout de tout cela, que pouuions-nous attendre autre choſe, que ce meſchef, qui nous eſt ces iours paſſez aduenu? Je ſuis & ſeray tāt que l'Amē me battra au corps, fidelle ſubieçt & treſhūble ſeruiteur de mon Roy. Dieu m'enuoye pluſtoſt la mort que ie ſoye autre: Ce nonobſtant voyant tous ces faſcheux deſportemēs, ie ne ſcay comment i'ay touſiours craint; (Que dy-ie, craint?) Mais ie me ſuis aſſeuré de voir quelque iour ce que ie voy maintenāt, vn deſarroy general de noſtre Frāce. Et de faiçt 4. ou cinq mois apres le ſouſleuement de la Ligue, en l'an 1585. il m'ad-

uint de faire ce Sonnet, que ie communiquay à
quelques miens Amis.

Ie veux la Paix, & la guerre ie corne,

Ie hay la Ligue, & la Ligue ie suis;

Les petits i'aime, & les Grands ie les fuis;

Mes Amitiez sans mesure ie borne.

Demes Subiects ie recoy mainte escorne;

Roy deux fois Roy, Roy presque ie ne suis;

Pour plus donner cent fois que ie ne puis.

Ie vy d'Edicts, dont mon peuple i'escorne.

Tout mon Conseil la verité metait;

Autre conseil que le mien ne me plaist:

Absolument ie veux ce que i'ordonne.

O pauvre Roy Henry tu ne vois pas,

Que tout cela n'est autre chose, hélas!

Qu'un changement fatal de ta Couronne.

Et ce que ie predy en cecy de luy, i'e diray autât
de tout autre, qui vsera de mesmes procedures.

Tout ainsi cōme au corps humain qui se dis-
pose à maladie, on accueille petit à petit les
mauuaises humeurs, qui se ramétoient à nou-
tout d'un coup, lors que pentons estre moins
malades; Ainsi en a il pris au Roy. Tant de no-
ualitez mises fus, à la foule des pauvres subiects
sans subiect, estoiet autât de malignes humeurs
ramassees au corps de nostre Republique; les-
quelles ne nous promettoient autre chose, que
ce grâd esclat de scandale, que nous auons veu
dâs Paris. C'estoit vn pus, c'estoit vne bouë qui
se couuoit dâs nous, à laquelle le medecin super-
naturel a voulu dōner vêt, lors que nul de nous
n'y pësoit. Le Roy mesmes l'a fort bië recogneu;
quâd soudain apres estre arriuë à Chartres, pour
dōner quelquel ordre à ce mal, il a reuouqué trë-

te malheureux Edicts & encores promis par autres lettres patentes, de n'vser plus de Cōtents. Pleut à dieu que deux mois auparauāt il les eust reuoquez de sō seul instinct, affin que ceux que ie voy cōtre luy vlcerez eussent estimé luy deuoir totalemēt ceste grace; & nō au scādale aduenu. Mais c'est vn mal commun à tous Roys, de ne recognoistre iamais leurs fautes, que quand ils sont visitez de Dieu. Et toutesfois en tels accessioires, quand ils commencent d'auoir recours à luy, par vne contrition de cœur, ils sont ses mieux aimez. Entre toutes les histoires ie n'en trouue point qui me plaie tant que celle des Roys, dans la Bible. Si vn Roy se gouuerne bien enuers son peuple, Dieu benit aussi sa fortune; Si mal, il est chastié en sa personne, ou en ses enfans, selon le plus ou le moins de son demerite. Tous les secrets de Machiauel y faillent. De ma part, ie ne pense point que iamais Roy ait receu vn plus grād affront de son peuple, (il faut que ceste parole à nostre tres-grand hôte m'elchape) que celuy qu'a receule nostre. Que luy, qui à son retour de la Beauce auoit esté receu avec tant de congratulations & applaudissemens du Parisien, six ou sept mois apres ait esté caressé de telle façō qu'auons veu, en la iournée des barricades; meisme dans vne ville de Paris, qu'il auoit aimée & chérie par-dessus toutes les autres. Que le Ieudy & Vendredy qu'il demeura dans la ville, on ne veit iamais plus grand chaos & emotion populaire; & le Samedy soudain que l'on fust aduertty de son partemēt, nous veismes vn raquoisement ino-

piné de toutes choses : Signe malheureux & trop expres de la haine qu'on luy porte. Mais quel remede à tout cecy, me direz vous? Si vous croyez à Hipocrat; *Aux maladies desesperees il ne faut apporter aucun remede*: Si à Celse, Il vaut mieuy en apporrer vn tel quel, que d'abandonner le malade. Ie vous en diray vn fouuerain. Il me semble que deuons fuiure le formulaire commun des medecins de nostre temps, lesquels aux maladies chroniques, se voyans au bout de leur art, enuoient leurs patients aux fontaines de Cepoix, Luques, Poulques, Bourbonnensy, Aigues-caudes. Remede dont ils ne peuuent rendre raison, que d'vne longue experience des guairisons qu'ils en ont veu aduenir: Ainsi la maladie qui se presente entre nous, estant vne vraye maladie du temps, ie suis d'aduis, & que nostre roy & nous tous ayons recours à la source & fontaine viuue, qui est Dieu; affin qu'il luy plaise par sa sainte grace destourner son ire de nous. C'est luy qui par vn caché iugement a permis ce mal; Et aussi est-ce luy seul qui nous le peut destourner. A Dieu.

*Eaux medicales
de France.*

A Monsieur de S. Marthe.

Vous estes d'aduis cōme moy, qu'apres auoir eu recours à Dieu, chacun de nous doit mettre la main à l'œuure, pour donner ordre à nostre mal. Ie louë vostre intention, encores que ie pense n'estre en la puissance des hommes d'y remedier, sans la main du grand Ad-

operateur. Il me semble que nous tous deuõs vnanimement conspirer à vne Paix; La coniu-
ration sera belle. mais par où la prendrõs nous?

*La paix
combien
difficile à
faire.*

Car entre toutes celles que i'ay veu faire dès & depuis le commencement de nos Troubles, ie ne pense qu'il y en ait iamais eu vne où tant d'obstacles se presentassent qu'en cette-cy. Ce sera vn vray chef-d'œuvre d'Estat. Il est malaisé, me direz-vous, que le Roy tant qu'il viura, ne couue vne vâgeance d'as soy, quelque beau semblant qu'il nous face; & que le peuple ne soit perpetuellement bourrelé d'vne crainte de punition, veu l'insolence dont il a vsé enuers luy. Et finalement que monsieur de Guise, pipé des doux appas de la fortune, ne loge désormais en son cœur vne ambitio desmesuree. Ce sont trois maladies de nos Ames presque incurables. La vangeance n'est pas moins douce en celuy qui est offensé, que l'amour à vn Amoureux: Cõbien doncques plus en vn Roy outragé par ses subiects? Quãd i'ay le remede en mes mains, ie puis garentir tout hõme du mal, mais non aucunement de la crainte; & moins encores vne populace. Et au regard de l'ambition,

*L'Ambitio
fait ordi-
naire com-
pagnie aux
grands.*

Quels martels doncques pensez vous que puisse produire en mōsieur de Guise l'heureux succez de la Iournee des Barricades? Car si vous parlez à celuy qui ne iuge des affaires que sur les apparences; Il vous dira que iamais Iournee ne fut plus heureuse à Prince, que celle-là luy a esté. Queluy qu'on se donnoit en proye le matin, surpris à l'impourueu, soit sans auoir endossé cuirasse venu à chef l'apresdisnee de

tant de gens armez, qui n'ont eu autre ressource de leurs vies, que de celuy à la ruine duquel ilss'estoient voiez: & que lors avec toute modestie il renuoya au Roy les Suisses sains & saues, & autres qui s'estoient rendus à sa mercy.

Magnanimité de monsieur de Guise.

Adioustez que iamais Seigneur ne fut plus retenu que luy. Car ny Paffliction du matin ne luy fit rié rabattre de sa magnanimité, ny Pheureux euenement de Papres-dinée rien haüsser. Il fut tout le iour d'un mesme visage. Le premier trait de la fortune est assez suffisant pour le perdre, estant mesme au iourd'huy demeuré le seul maistre de nostre ville. Le second, qui est de son fonds, est merueilleux pour captiuer le peuple à soy. Mais si vous parlez à vn homme qui approfondira ceste affaire à son vray poinct, il vous dira que iamais iournée ne fut tant malheureuse à homme, que celle-là; D'auoir sans y penser, troublé le repos general de la France; & que sa seule presence ait seruy de pretexte à vne fureur populaire, pour s'armer encontre son Roy. M'asseurant que s'il eust preueu ce scandale, il se fust bien gardé de venir en Cour, à l'appetit & semöce de quatre ou cinq babouins, qui ne feront pas garends de nos maux; ioint que ie crains, que le Roy ne luy impute à brauade la courtoisie dont il vfa, luy renuoyant les Suisses; comme chose bien seante à vn Roy enuers son subiect, mais non d'un subiect à son Roy. Tellement que c'est vne piece, que ne pouuez bonnement mettre en oeuvre au profit de monsieur de Guise, de quelque façon qu'il vous plaise la prendre. C'est pourquoy, pour

expier ce malheur, il faut qu'il jette loing de luy les deux principaux outils des grands Princes, l'ambition & la dissimulation, & reblandisse le Roy sans aucune arriereboutique. Qu'il croye que tout ainsi que le pere, apres auoir chastie son enfant, brusle les verges, pour mon-
 strer qu'en le chastiant il estoit marry de le chastier; Aussi combien que Dieu, pere vniuersel de nous tous, l'ait choisi pour l'estre, lors que moins il y pensoit, instrument de sa vengeance, si est-ce qu'en fin il aduiendra de luy comme des verges du pere, s'il abuze de sa fortune au desauantage de celuy, qui est son Souuerain Seigneur. D'ailleurs, comme sage Prince qu'il est, il doit penser, qu'ores que pour le iourd'huy il soit enuironné de la bien-veillance d'une populace; toutesfois il n'y a rien tant à craindre, lpour estre vne beste sans bride. S'il en vse de cette façon, & met toutes ces considerations deuant les yeux, ie me promets toutes choses bonnes: Autrement qu'il se flatte tant qu'il voudra, il se perdra pour fin du ieu, & se perdant enseuelira dans la ruine & la maison & nostre Estat tout ensemble.

*L'Ambi-
 tion & la
 dissimula-
 tion
 principaux
 outils des
 Princes.*

Quant aux Bourgeois de Paris, i'entends de ceux qui se sont mis furieusement de la meslee (car tous les Ordres generaux n'y ont consenty) ils se doiuent prosterner aux pieds du Roy, & luy demander pardon. Il n'est permis au subiect de iuger des actions de son Prince; tel que Dieu nous l'a donné, nous le deuons prendre, & penser que si tous les deportemens ne nous plaisent, cela ne prouient de luy, ains de

*Le subiect
 ne doit iu-
 ger
 des actions
 de son
 Prince.*

nos pechez. C'est en quoy nous deuõs fermer nos opinions, & n'extrauaguer en discours qui ne sont de nostre iurisdiction. Au surplus, nous criõs tous ensemblement qu'il faut exterminer l'heresie de la France. C'est le lieu commun de nos Prescheurs dans leurs chaires; C'est ce luy dont nous entretenons nos tables en particulier. Où est maintenant nostre iugement, d'estre d'un costé en mauuais mesnage avec nostre Roy; d'ailleurs qu'il y ait diuision entre nous autres Catholiques sous mots damna- bles & partiaux, de *Catholic Ligué*, & *Catholic Politic*? Et qu'au milieu de telles partialitez intestines nous pensions qu'il soit en nostre puissance de guerroyer le Huguenot? C'est luy bailler au tant de relasche; c'est luy bailler autāt de loisir pour reprendre haleine, & pour s'esta- blir mieux que deuant. Et n'en desplaise à vn tas de Prescheurs escholiers, qui nous nourris- sent en telles diuisions.

*Le Roy en
demy an
senty deux
effects du
sont con-
traires à
Paris.*

Ie vien maintenant au Roy, lequel semble auoir iuste occasion d'estre courroucé. Mais quand il luy plaira repenser comme toutes choses se sont passees dās Paris, il trouuera qu'e ce dernier accidēt il y a eu plus de malheur que de malta lent. Il se doit souuenir, qu'en moins d'un demy an il y a senty deux effects cōtraires. Iamais Roy n'y auoit esté receu avec tant d'al- legresses comme il fut au mois de Decembre dernier; Et iamais Roy n'en sortit avec tant de mescontement cōme il fit dernieremēt. Qui a causé cette contrariété en vn mesme peuple? Luy seul le peut scauoir mieux que nous; Et

doit iuger, qu'en ce qui s'est passé en ces deux iours de Barricade, l'euuenemēt a mōstré qu'il n'y auoit rien de la main de l'hōme, ains que c'estoit vn mystere de Dieu; Pour enseigner au Roy de se contenir dans les bornes de son deuoir enuers son peuple; Et à mōsieur de guise & au peuple, de faire le semblable à l'endroit du Roy. A l'vn de ne se laisser emporter par vne chaude opinion de vengeance: Aux autres, de ne se trop fier à vne flateuse fortune. Il faut que chacun louē diuersement Dieu, qu'après vne telle fureur, toute cette emōtion se soit raquoisee de soy-mesme. Que le Roy pense que cest accident luy a esté enuoyé du ciel pour se recognoistre; & le peuple, pour la reformatiō del'Estat. Et à tant que sans nous souuenir de cette desbauche, nous embrassions vne Paix; Mais Paix que nous fermions à double ressort, sans qu'elle puisse estre crochete'e par quelques Sophistes d'Estat, ennemis du repos public. Que le Roy se persuade, que monsieur de Guise ne desire rien tant, que de se voir fauorizé de luy. Qu'il s'asseure, que son peuple de Paris ne conspire, qu'à ce que le Roy doit aussi conspirer; C'est qu'il viue Royalement, bannisse de soy toutes volonte'z absoluës, & imprime cette opinion dans sa teste, que les grandes vertus des Rois sont non seulement obscurcies, ains enseuelies, quand ils attachent leurs actions aux extremittez, n'y ayant rien qu'il faille tant craindre, que celuy qui veut tout ce qu'il peut, & qui peut tout ce qu'il

De quels il luy sera puis apres aisé, de conseruer tout le
Ordres l'E- bastiment de son Royaume en son entier;
stat de France est Quand il considerera, que son peuple est cōpo-
compose. sé de trois Ordres, del'Eglise, de la Noblesse,
& du tiers Estat, & encores d'un quatriesme
alambiqué des trois autres, qui est la Iustice.
Ie passeray sommairement sur tous ces Ordres.

Quant à l'Eglise, ie desire qu'il la maintienne,
non seulement au Spirituel, ains au Temporel.
Car combien qu'il ait pris son commencement
d'une pauureté obstinée, si est-ce tourner cette
proposition en abus, quand nous faisons fonds
ordinaire de la vente du bien de l'Eglise, pour
subuenir au defroy de nos opinions. Qu'il bā-
nisse pareillement la Simonie, qui nous est au-
jourd'huy malheureusement trop familiere:
Et estime qu'il n'y a plus assureé prognostic de
la mutation generale d'un Estat, que quand
par vne prodigieuse metamorphose, on grati-
fie les gens d'espee, d'Eueschez & Abbayes, au
lieu d'en reuestir ceux qui font profession de la
Theologie & des saintes Lettres. Car quant
à la Religion nouvelle, ie m'assure que tout
ainsi que nostre Roy est entre tous nos Rois
tres-Catholic: aussi n'a-il rien tant en sa pen-
see que de nous voir tous vnis en la religion du
S. Siege. Vray qu'il pensoit en venir à bout par
les procedures qu'il pratiquoit deuant nos
troubles. Nous par un contraire aduis, l'auons
contraint de prendre les armes. En quoy il y a
double question; l'une de sçauoir, si nostre
conseil est meilleur que le sien; l'autre, si quād
il seroit

il seroit meilleur, il nous estoit permis de vouloir donner la loy à nostre Prince. l'adiouteray volontiers, qu'il y a quelques esprits vilqueux, qui doutent, si ç'a esté le zeile de religion, ou bien quelqu'autre suiet qui nous y ait induit. Et disent qu'entre tous les Articles de nos mescontentemens portez par nostre premier manifeste, celuy qui concernoit la Religion estoit le dernier; Mais qu'apres nous estre abouchez avec la Roynne mere, nous corrigeasmes nostre Plaidoyé, par le second, & rayasmes les autres Articles. Ie ne veux pas dire que leur opinion soit vraye; bien vous diray-ie que quelquefois les grands selon la commodité de leurs affaires se iouent du masque tantost de la religion, tantost du bien public; afin que le commun peuple, qui ne voit que de la longueur de son nez, espouse plus aisément leur party; ne prenoiat pas que cela n'est qu'une amorce de sa ruine.

*Le masque
de la Religion
& du bien public
est fort
commode
pour les
Grands.*

Ne flatons nostre maladie, puis que nostre dessein est de la guerir. Quant à moy, ie ne fais aucune doute, qu'elle ne prouiennne d'un mescontentement general tant de la Noblesse que du Tiers Estat. Quand ie parle de la Noblesse i'y comprends aussi les Princes, ores que comme Seigneurs illustres ils ayent titre plus relené mais ie les y mets cōme chefs. Or la plus belle regle que le Roy doive suiure pour contenter les princes & à leur suite la noblesse, est de respecter tous Seigneurs selon leurs ordres & dignitez. La plus grande faute que puisse commettre un Roy est, quand il prefere un simple gentilhomme à un prince. L'Italien en deux mots a

*Regle à observer pour
les Rois.*

dit, que *Troppo di rispetto e di dispetto* perdoit les Princes Souuerains. Il n'est en la puissance d'un Roy de faire d'un simple gentil-homme,

*Les Princes
naissent &
ne sont
faits.*

Vn Prince. Les Princes naissent, & ne se font. Quelque desfaueur qu'un Roy leur face, elle est seulement viagere. Il ne peut faire quel luy mort, le Prince ne soit toujours Prince, & naturellement respecté. Et combien qu'un Roy estant hōme ne se puisse tant commander, qu'il n'ait des inclinations plus enuers quelques particuliers Seigneurs, qu'aux grands Princes, si ne doit il mespriser ceux cy, ou les cherir seulement par contenance. Car les mesprisant il leur donne enuie de se re tirer ou en leurs maisons, ou en leurs gouuernements, s'ils en ont: là où estants, ce sont autant de petits Rois que le commun peuple respecte. Et cependant captiuans petit à petit par beaux semblāts la bien vueillance d'vns & autres, s'il leur prend opinion de troubler l'estat, pour se voir mesprizez de leur Roy, les moyens leur en sont ouuerts. Au contraire estans caresez par luy, tantost d'honnestes accueils, selon leurs rangs, tantost par liberalitez modestes (& pour ces causes induits de demeurer en Cour) ils ne reluisent aupres de luy non plus que la Lune pres du Soleil: & neantmoins viuent en quelque repos d'esprit, ne proiettās aucunes nouveutez; & ores qu'ils les proiettaissent, la seule presence de leur Roy leur en retrencheroit les moyens. Si le Roy se peut tant commander que de suiure ce conseil, croyez que ce n'est pas vn petit secret pour la conseruation.

Entant que touche le commun peuple, bien qu'il ne soit de tel respect que les deux autres, si n'est-il pas moins redoutable. Car s'il n'egale l'Eglise & la Noblesse en poix, il les passe grandement en nombre, opposant à leurs qualitez, la quantité. Tout ainsi que le peuple doit toute obéissance à son Roy; aussi le Roy en contr'exchange luy doit tout bon traitement. Pour enseigneur aux suiets à bien obéir, il faut scauoir leur bien commander; autrement seloge à la longue vn mescontentement en eux, qui engendre la haine encontre leur Prince, & elle la desobéissance. Dieu apres auoir permis que le peuple soit affligé, tourne en fin son bras de fureur contre celuy qui l'affligeoit. Lors qu'il y auoit cent fois moins de Daces & imposts extraordinaires qu'au iourd'huy, chacū demouroit content, tous les Officiers estoient payez de leurs gages; La gendarmerie faisoit monstre. Ny pour cela n'estoient nos Rois plus malaisez. Iamais n'y eust de si grandes charges qu'au iourd'huy. Les trois Rois precedans ne leuerent en tous leurs Regnes tant de deniers que l'on a fait en dix ans sous nostre Roy; Ny iamais Roy ne fut en telle disette qu'il est. Pendant que nous voulōs contenter quelques vns, nous mescontentons tout le monde: Et ne considérons, que celuy qui ne se contente que par des bienfaits, est vrayement comme vne putain, laquelle n'ayant esté gaignee que par les dons de son Amoureux, soudain quel'argent luy defaut, tourne son opinion ailleurs: Ainsi ces corrompus de Cour, quin'aiment leur Roy,

*Le Peuple
doit obéissance au
Roy: & le
Roy luy
doit bon
traitement.*

que pour receuoir de luy des prodigalitez prodigieuses tirées de la pauureté de son peuple, l'abandonneront aisément, quand elles seront espuisces ; par ce que la cause de leur amitié cessera. Demeurant par ce moyen vn pauvre Prince abandonné, & de ces Sang-sues insatiables, & tout d'une suite deses subiects, par vn mescontentement qu'ils auront des extorsions que l'on aura faites sur eux. Voyez doncque, comme il est bien aisé à vn sage Roy de se maintenir. La difference qu'il y a entre ces importuns Courtizans, & le commun peuple, est que les vns ne se peuuent iamais assouuir, quelques bien-faits qu'ils ayent receu de leur Maistre ; Et vn pauvre peuple sacrifiera sa vie pour luy, mais qu'on ne luy oste rien. Je dy trop, disant, que l'on ne luy oste rien. Mais bien moyennant que son Roy se contienne dans les bornes de la modestie en luy demandant. Qu'il pense que les Subsides ont esté trouuez pour subuenir aux necessitez, & non aux voluptez des Rois. Et pour m'estancher ; ie souhaiteray qu'un Roy suiue en cest endroit le conseil de Machiauel, lequel veut qu'il soit auaricieux : Proposition qui semble de prime-face paradoxe : (Car qu'y a il plus digne d'un grand Prince que la liberalité ?) mais toutesfois tres-louable. Car pendant que le Prince se rend prodigue envers ceux qui l'environnent, il faut qu'il remplace ses fautes sur ses subiects : Et la liberalité est beaucoup plus grande en les espargnant & ne les vexant. Ainsi en fit nostre bon Roy

*Difference
d'entre les
courtizans
& le peu-
ple.*

*Les Subs-
ides pour
quoy trou-
uez.*

Louys douzieme, lequel ores que des Courti-
sans fut estimé vn tacquin, pour estre plus re-
tenu en les dons, si rapporta il l'Eloge, apres sa
mort, de pere du peuple. Eloge, dy-ie, que
tout bon Roy doit affectionner sur toutes cho-
ses. Voila le conseil que le Roy doit prendre
pour le Tiers Estat.

*Louys XII^e
appelle l'e-
re du peu-
ple & pour
quoy esti-
me l'acquie-*

Après auoir donné lieu à l'Eglise, Noblesse
& Tiers Estat, ie vien maintenant à la Iustice;
Et spécialement aux Cours Souueraines, que
nous considerons en trois manieres, dans cette
France; Parlemens, Chambres des Comptes
& Generaux des Aides sur le faict de la Iustice.

*Cours Sou-
ueraines de
trois ma-
nieres en
France.*

Si vous recherchez toutes les autres Monar-
chies, il n'y en a vne seule qui ait tant duré que
la nostre, ni entre les familles des Rois aucune
qui ait tant regné, que celle de Hugues Capet.
Ie ne m'esloigneray des bornes de nostre Royau-
me. Nous auons eu trois lignees, grandes guer-
rieres, celles des Merouingiens, Carlingiens
& Capetiens. La famille qui descendit de Me-
rouee vint à la Couronne, & tint toute l'Alle-
magne, à quoy les Romains auoient tant failly.
Celle de Charlemagne tout le pais d'Italie; &
la derniere de Hugues Capet planta son scep-
tre au milieu de Hierusalem, & de toute la
Palestine. Toutes fois les deux premieres avec
leurs victoires s'esuanouirent en peu de temps.
Et combien que la derniere ait esté en fin sup-
plantée de ses conquestes d'outre-mer, si est ce
que ç'a esté sans changement de la Couronne.
S'il vous plaist en rechercher la cause, il est aisé
de la trouuer. Les deux premieres firent plus

*Trois li-
gnees de
Rois en
France, &
les conquie-
res de cha-
cune.*

La troisieme race de nos Rois a plus fait d'estat de la Justice que de la Force. grand fonds de la Force, que de la Iustice. Certe-cy encores qu'elle ait fait estat de la Force, si a elle tousiours estimé, que la principale force de toute Royauté gisoit en la Iustice. Tellement que ces derniers Rois estimerent que leur fortune estoit liee avec ces trois grandes compagnies; premierement avec la Cour de Parlement & Chambre des Comptes, selon la diuersité de leurs charges; Et depuis avec les Generaux de la Iustice, quand les Aides, Subsidés & Tailles furēt inuêtees. Il est certain que le fondement de toute Republique est la Loy, ou pour mieux dire c'en est l'Ame, sans laquelle nulle Republique ne peut auoir vie. Et cōbien que les Loix prennent en cette France leur premiere source du Roy; Toutesfois si n'ont elles vogue, qu'apres qu'elles ont esté bien & deuëmēt verifiees par ces trois Ordres, en ce qui les cōcerne. C'est vne Loy fondamentale de nostre Estat. Or quand il estoit question anciennement de publier ces Edicts en ces lieux-là, estoit-ce de les leur enuoyer, comme on enuoye des Breuets aux Tabellions pour les grossoyer, sans cognoissance de cause? Non vrayement. Nos Rois prindrent plaisir de receuoir leurs Remonstrances, suiuant lesquelles les Edicts estoient souuent modifiez & quelque fois reiettez: Ny pour cela ils ne s'estimoyēt moins Rois: Au contraire iamais Princes ne furent tant aimez ny honorez de leurs subiects comme ils estoient. Je ne scay comment par cette correspondance, chacun demeuroit & content & dans son deuoir; les

La Loyame de la Republ.

Rois, en bien commandant; les subiects en obeissant, par l'entremise de ces trois Colleges.

Mais depuis que le mauuais conseil a intro- *Les desor-*
duit la puissance absolue, par dessus ces *dres intro-*
Cours, les affaires de la France se sont de telle *duits en la*
façon desliées, qu'à peine le Roy peut estre *France à*
obey avec deux & trois Armées; luy qui au- *cause de*
parauant commandoit à tout son peuple par *l'autorité*
vn clin d'œil. Il n'y a rien si naturel, que de *absolue du*
voir dissoudre les choses par l'affoiblissement *Roy en ses*
de ce dont elles auoient pris leur accroissement. *Edicts.*

La Couronne de France s'estoit maintenue, par l'autorité de ces trois Ordres; diminuât leur autorité, vous diminuerez d'autant la maiesté de nos Rois. Que le Roy d'ôques maintienne ces trois Cours Souueraines en leurs anciennes prerogatiues; Il ne faut point d'Assemblée des trois Estats, pour reestabli nos affaires. Elles se reestabli ront d'elles-mesmes. Iamais on ne fit plus d'Assemblées que l'on a fait sous ce regne, pour la reformation de l'Estat; Et iamais Estat ne fut tant difformé que le nostre. La conuocation generale des Estats tenus à Blois, l'an 1576. La particuliere faite à S. Germain en Laye en l'an 1581. Les Deputez enuoyez par les Prouinces, pour donner ordre aux desordres, à quoy est reuenu tout cela si non à rien? Vn trait de plume l'a effacé tout d'un coup. Il ne faut rien esperer de bon, si le Roy par sa bonté ne reduit sa puissance absolue, sous la ciuilité des Loix Royales de la France, comme ont fait ses Predecesseurs. En ee faisant il aura la paix avec Dieu, ill'aura

dans son Royaume, il l'aura avec ses Subiects. Mais si par vn autre conseil il vîe seulement de la paix, pour la necessité de ses affaires presentes, en intention de retourner sur les anciennes brisées; Je publie dès à présent à son de trompe, par tous les cantons de la France, la ruine de luy & de son Estat. Il n'y a rien qu'il faille tant craindre és maladies que la rencheute. C'est en effect ce que j'auois à vous escrire, & qui me semble nécessaire, pour reduire toutes choses en bon train. Que pleust à Dieu que tout ainsi que ie me suis donné le loisir de le vous mander; Aussi tous ceux qui y ont interest, peussent voir ma lettre, & la lire de pareille deuotion, que ie l'ay écrite. A Dieu.

A Monsieur de S. Marthe.

*Description
du progrès
de la Ligue
& comment
elle print
accros trou
d'un coup.*

*Conseil
stably à Pa
ris par
mon sieur
de Guise
qui en suret
les chefs.*

NOs deputez estans de retour, mon-
sieur de Guise voyant que le Roy ne
vouloit prendre aucune excuse de luy
en payement; s'est deliberé de iouer à quitte
ou à double. Et de fait a estably vne forme de
Conseil d'Estat en sa maison: auquel nos nou-
ueaux Preuost des Marchands & Escheuins
ont voix deliberatiue, & avecqu'eux quel-
ques particuliers Bourgeois, gens de peu sans
le malheur du temps; mais qui pour auoir fait
les fandans la iournée des Barricades, ont
empieté ie ne sçay quelle creance & autorité
sur la populace; vnssus le Clerc, procureur, Se-
nault Clerc du Greffe au Parlement, Aimon-
not Aduocat, Louchard Commissaire au Cha-

stelet, Heuron Bancquier, & Crucé Procureur en Cour d'Eglise. Cela s'appelle en vn Seigneur qu'on reduit aux termes de desesper, faire flesches de tout bois. Les deux Roines qui n'ont eu le loisir de suiure le Roy, ne sont respectees que par beaux semblants. Proude bonnetades & bailemains, mais de sortir hors la ville nulle liberté, orès que ce soit le cõble de leurs souhaits. Ce Prince s'est emparé de Meaux, Troye & Chasteau-Thierry, a fait pointer le canon deuant Melun, & l'a prise. S'est saisy de la plus part des receptes generales, & n'espargne or, ny argẽt pour attirer à sa cordelle les Capitaines des fortes places, pendant que le Roy reduit au petit pied connille, tantost à Chartres, tantost à Vernon. En fin les portes de Roüen luy ont esté ouuertes : Qui n'est pas vn petit seruice que luy a fait le Seigneur de Cairouge Gouverneur. Là il a despeché commissions de toutes parts, pour faire assembler les trois Estats en la ville de Blois, suiuant la Requête à luy présentée par Monsieur de Guise, lors qu'il arriva à Paris. Et neantmoins on n'a laillé pour tout cela d'entendre à la paix : Et comme en quelque chose mal-heur est bon, aussi est il adueni que la Royne mere demy prisonniere s'est chargée de cette negotiation : & y a besoigné de telle façon qu'apres plusieurs allees & venues, elle a esté en fin conclud. Entre autres articles du traicté, Monsieur de Guise est créé Lieutenant general par tout le Royaume pour le fait des armes. Estat qui par cy deuant n'a-

*Monsieur
de Guise
fait*

*Lieutenant
General
pour le fait
des armes.*

uoit iamais esté octroyé qu'aux Princes du sang, mesmes aux freres & oncles de nos Roys. Et par des articles secrets, on luy assigne sept villes, dedans lesquelles quatre ans durant il pourra commettre tels gouuerneurs qu'il luy plaira, pour l'assurance de luy & des siens: On les appelle Villes de seurté.

*Villes de
seurté.*

Il faut que cette parole m'eschappe: Pleust or à Dieu que ce braue Prince eust esté bien endormy quand charmé par les importunitéz de douze mutins, il vint en poste en cette ville: & que ces mal-heureux eussent esté pendus & estrâglez aux potées que faussement ils disoiēt auoir esté aprestées en l'hostel de ville. Toutes choses se feussent mieux portées pour luy, pour nous, & pour toute la France. La magnanimité est logee en son cœur dès sa naissance; toutesfois cette racaille de peuple luy met tant d'ombrages deuant les yeux, qu'elle luy fait oublier ce qu'il est. Tellement que ie crain que d'oresenauant en vne assurance de tout il craigne tout. Quoy que soit, il en a fait vne grande demonstration, lors que l'Edict de paix nous a esté apporté par le Seigneur de Villeroy pour estre verifié au Parlement & autres Cours Souueraines. Car à l'instigation de ces Messieurs il s'en est saisi. Disant qu'il vouloit s'esclaircir & diligemment examiner s'il y auoit rien dedans qui luy preiudicialt, & l'a gardé vingt iours entiers.

Que si desirez sçauoir pourquoy, Entendez que le Roy dés l'an 1585. lors du souleuement de la Ligue, auoit pour luy faire teste,

par aduis de son Conseil, créé Capitaines & Lieutenants en chaque Dixaine de nostre ville, tous personnages de qualité. Bussy & ses suffragants estimants que ceux cy n'estoient à leurs postes, complotent avec le Preuost des Marchands & Escheuins, qu'il falloit proceder à nouuelles creations, auant la publication de l'Edit. Or voicy l'ordre qu'ils y ont tenu, que ie vous veux tout au long enfilier, pour auoir eu quelque part en ce nouueau meſnage au grand danger de ma vie, ainsi qu'entendrez presentement.

La ville de Paris est composee de seize *Seize Quartiers dans Paris, qui ont sous eux les Dixaines.* Quartiers, qui ont sous eux diuerſes Dixaines. Ce fut l'ouurage de seize iours. Ils designent ceux dont ils pensoient mieux reueſtent d'un beau, mais faux pretexte d'election. A chaque iournee on donnoit assignation à toutes les Dixaines exposees sous vn Quartier. Les Dixainiers choiſſoient ceux qui leur plaisoient de leurs Dixaines pour s'y trouuer. Le Greffier les appelloit à tour de rolles. Bussy & ses associez qui se donnoient entre les mandez, ores les premieres, ores les secondes places, souffloient de bouche en bouche ceux qu'ils desiroient estre nommez. Mesmes de chaque Dixaine y auoit gens par eux attitrez qui les secondoient. Cela ainsi fait, pour monſtrer de quelle deuotion ils embrassoient nostre liberte; Le Preuost des Marchands prenoit les

voix non seulement des mandez de la Dixaine dont estoit question, mais aussi de toutes les autres: lesquels ores qu'ils n'eussent cognoissance des nommez, si inclinoient ils aisement à leur nomination, tant pour ne desplaire à ces nouueaux tyrans, que pour le peu d'intereſt qu'ilseſtimoient y auoir, ne preuoyants la conséquence. C'estoit vn torrent auquel nul ne s'oſoit oppoſer. Ainſi par la voye de leur ſainct Eſprit (car d'autres paroles ne couchoient ils) ſe faiſoient les elections. Pour le faire court on deſapoincte tous les anciens Capitaines, & Lieutenans, tous perſonnages d'honneur, auxquels cette vermine de peuple n'eust oſé faire teſte, & ſurrogel'on en leurs lieux, vns Sire Guillaume, Sire Michel, Sire Bonaduén-ture; Que dy-ie Sires? car ce mot n'eſt mis en vſage que pour les notables marchands: mais bien la plus part de ſimples tauerniers, cabaretiers & autre telle engeance de gens, par deuers leſquels on commet toute l'autorité des armes. Il n'y a remede. Ie ſuis impatient de la tyrannie. On auoit assigné quelques Conſeillers du Parlement de noſtre Dixaine en l'Hoſtel de Ville; Mais nul d'eux ne s'y trouua, faſchez de voir cettειndignité, & neantmoins ne l'ozant contredire. Tellement que i'en fus le premier & plus ſigné. Au deſſous de moy eſtoient Buſſy le Clerc, Crucé, Heuron, & Senault, & viſà viſ Boucher Curé de ſainct Benoist. Ayant eſté le premier ſecond par le Preuoſt des Marchands de donner ma voix, la patience m'eſchappe, & au peril de ma vie, au

*Capitaines
deſapoin-
tez à Pa-
ris, & quel
les gens mis
en leurs
places.*

milieu de ces espadacins ie parle de cette fa-
çon.

Il y a vingt-cinq ans & plus qu'on a accou-
stumé de m'appeller aux assemblees de Ville
en celieu, quand la necessité l'a requis, & gra-
ces à Dieu i'ay tousiours eu cét honneur de n'e-
stre iamais dedit. Chose que ie ne desire main-
tenant, ains seulement qu'il vous plaise m'ouir
fauorablement, pour puis en estre par vous or-
donné ainsi qu'il vous plaira. I'ay veu naistre
les troubles en France pour le fait de la Reli-
gion, & dès leur naissance ie vy aussi creer Ca-
pitaines & Lieutenans en cette ville l'an 1561.
L'auteur de cette discipline fut ce grád guer-
rier, Monsieur le Mareschal de Brissac, lors
Lieutenant general du Roy Charles 9. en cet-
te ville. Il voyoit que Paris estoit vn grand
vaisseau inaccoustumé de receuoir garnisons
estrangeres: D'ailleurs que le Roy son maistre
estoit grandement à l'estroit d'argent, & qu'il
eust esté malaisé voire impossible de soudoyer
garnisons en toutes les villes qui estoient de-
mourees sous son obeissance. C'est pourquoy
ils'auisa d'introduire dedans Paris vne nouuel-
le police militaire. Qui fut que tous les Ma-
nants & Habitants de chaque Dixaine, sans
aucun triage particulier d'vns & autres, s'assem-
bleroient es maisons de leurs Dixeniers, & que
là ils procéderoient à l'election d'vn Capitai-
ne & Lieutenant. Ce que nous feimes. Les
troubles qui s'estoient estanchez, se renouvel-
lerent vers la Saint Michell l'an 1567. & lors
on ne changea rien de cette premiere poli-

*Remon-
strance de
monsieur
Pasquier
en l'assem-
blee de
Ville.*

ce, sinon d'essire en chaque quartier vn Colonel, lequel selon la diuersité des occasions, receuroit les commandements de vous autres Messieurs les Preuost des Marchands & Escheuins, dont il feroit part à ses Capitaines & Lieutenants.

A la verité ce premier ordre fut suprimé en l'an 1585. Par ce que le Roy nomma par toutela ville nouueaux Capitaines & Lieutenanstels qu'il luy pleut ; Que si en cela vous pensez qu'il ait enfraint la liberté ancienne de nostre ville ; prenez garde ie vous supplie, que ne tombiez maintenant d'une extremité en vne autre de plus dangereux effect, & que faisant contenance de nous restablir en nostre ancienne liberté, nous la barriions & reduisions sous la puissance de dix ou douze, & que par eux nous n'vions des elections que pour forme de masque seulement.

A ce mot Buffy, Louchard, & leurs compagnons, qui par fortune estoient au dessous de moy, quittent leurs places, & se logent ioignant Boucher, de l'autre costé, monstrans à l'œil par cette demarche combien cette parole par moy proferce leur pesoit. Qui estoit assez pour m'apprester à craindre. Non pour cela ie ne fors de ma posture, ains continuant ma route, comme si ie n'eusse veu cette alteration en eux: Je vous supply (leur dis-je) Messieurs, prendre garde si en ce faisant il n'y a point du Machiauelisme en nous, tant dete-

répar monsieur Boucher en ses Sermons, contre les Politicks qui desirent la paix. Il y a trente ans passez que ie me tiens en ma Dixaine, & neantmoins à peine y en recognois-ievne douzaine de personnes, & mesmement celles qui sont cōstituez sur les autres en quelques grades & dignitez. Et toutesfois pour authorizer les elections qui se font maintenant, les mandez donnent leurs voix sur chaque Dixaine: Eux (dy-je) qui n'en ont non plus de cognoissance que moy. N'est-ce pas cela proprement machiauelizer, & vouloir pretexter vne chose arrestee dedans nos maisons, d'un faux visage d'election? C'est pourquoy ie vous supplie, Messieurs, qui n'aspirez qu'au bien de la ville, vouloir reprendre & continuer les anciens arrhelements de nos elections: Et que chaque Dixaine qui reste de ceste apresdisnee soit réuoyee chez son Dixenier, pour estre par tous les chefs des maisons aduisé de l'election selō le deu de leurs consciences, sans prendre l'aduis de ceux qui n'y ont aucun interest. Quoy faisant ferez acte digne de vous, & nous obligerez à bien faire.

A peine estoit sortie cette parole de ma bouche, qu'un ieune sot, fils d'un Aduocat qui fait contenance de me biē vouloir, cōmēça de marmōner entre ses dērs que i'estois Esparnoniste, mais si bas qu'il fut entēdu de tous. Qui estoit pour exciter la haine publique cōtre moy. Car pour vous biē dire, le Seigneur d'Esparnon est aujourd'huy si peu aymé dedans nostre ville, quel'on impute à grand crime de s'estre meslé de ses affaires. A doncques non seulemēt ne me

ralentissant, ains roidissant ie luy reparty. Vous estes vn tres-mal habile homme, & faut pardonner à vostre ieunesse d'auoir esté si indiscret non de me blasonner, ains faussement calomnier. A la verité estant Aduocat des parties, ie feus en l'an 1580. commandé par le Roy de presenter au Parlement deux Seigneurs ses principaux fauoris en quatre diuers actes: l'vn Pair de France & Duc de Joyeuse; & en apres Admiral: L'autre Pair de France, & Duc d'Espernon, & quelque peu apres Colonel de l'Infanterie François. Mais i'ay beaucoup plus d'obligation à Messieurs de Guise, qui m'ont fait cét honneur auparauant que ie feusse Aduocat general en la Chambre des Comptes, de m'employer en leur Conseil vingt ans entiers. Pendant lesquels i'ay plaidé plusieurs grandes causes pour eux. Et singulierement pour Monsieur de Guise en l'an 1573. celle du Vicomte de Martigues l'espace de trois matinees, en la presence de Messieurs les Cardinaux ses oncles, & de tous les Seigneurs & Dames de la maison de Lorraine, qui estoient habitez en cette France. Ce grand Prince est en cette ville, ie ne desire autre tesmoignage que de luy, partant ie veux que chacun entende que ie combats maintenant pour son autorité & grandeur (de laquelle nous abusons,) & tout d'vnemain pour le repos & tranquillité de nostre ville.

Je cogneu lors combien vne parole hardie, guidée d'vne bonne conscience a de force sur le commun peuple, car combien que Bussy & les

& ses adherants eussent fait demonstration oculaire de leur maltalent contre moy, lors que ie parloy d'eux sans les nommer, & que ce ieune babouin l'eust renuié sur eux, toutesfois cela non seulement ne me preiudicia, mais au contraire ie fus en partie suiuy, & fut ordonné que toutes les Dixaines qui restoient de cette apresdisnée, seroient assemblees en diuerses Chambres, pour proceder à nouuelles elections, & ainsi fut executé.

Cela courut par toute la ville, & le lédemain matin monsieur le President Brisson & moy nous trouuans par les ruës sur nos mulets, il me dit qu'il ne me pouuoit assez congratuler du bon deuoir & office que i'auois le iour precedant rendu à nostre ville, contre ces nouueaux Tygres. Vous dites vray (luy respondy-ie) si vous & tous Messieurs de vostre compagnie entrepreniez de mesme deuotion que moy cette querelle. Mais vous-vous en donnerez bien garde. Comme aussi suis-ie asseuré, qu'auourd'huy Buffy & ses associez iouïront du benefice de leur insolence. En quoy ie ne fus nullement trompé; par ce qu'on reprit en l'Hostel de ville la mesme piste quel'on auoit fait du commencement.

Ces nouueaux Capitaines & Lieutenans creéz, l'Edict de la Sainte Vnion a esté du iour au lendemain leu, publié, & enregistré en la Cour de Parlement, & quelques iours apres en la Chambre des Comptes, & Generaux des Aides: De moy ie vous diray franchement, qu'en tout ce qui s'est passé depuis le mois de

*L'Edict de
la Sainte
Vnion pu-
blié & en-
registré.*

May dernier, ie ne voy coup d'Estat moins excusable que cettuy. Et l'impute non à monsieur de Guise, que ie cognoy Prince sage, debonnaire, & tres-valeureux; ains à cette lie de peuple qui l'environne, & craint la paix comme la peste, par vn remords de sa conscience. La iournee des Barricades fut merueilleusemēt furieuse, mais fondee sur vne garnison que le peuple s'imaginoit luy vouloir estre baillee: à quoy toutesfois le roy n'auoit pensé. Mais en ce dernier acte combien que monsieur de guise ne desire rien tant que de demeurer pres du Roy en ses bonnes graces, & que tout ce qui s'est passé iusques à huy soit enseuely; toutesfois comme l'on est sur le point de verifier, non vne simple paix, ains vne Sainte Vnion, (car ainsi l'auons nous baptisee) on fait cette honte au Roy de casser tous les Capitaines & Lieutenans par luy nommez & d'en commettre d'autres en leurs lieux. n'est-ce pas offenser à veuë d'œil sa Maiesté, & en faisant cōtenance de vouloir viure en concorde, commencer par vne discorde? Quāt à moy ie vous diray librement, qu'en la calamité publique dans laquelle nous sommes plomez, ie ne me veux non plus fier à du parchemin non assisté de la force, qu'à ces nouueaux menagers de nostre ville, qui ne s'aident d'autre loy que de leur temerité. C'est pourquoy ie suis resolu de quitter ma maison, & me transporter la part où sera mon Roy, pour suiure sa fortune de quelque façon qu'elle se tourne. A Dieu.

A Monsieur Tournebus Conseiller au Parlement de Paris.

Ant de doctes mains qui ont escrit le pour & contre de cette ancienneté, m'inuitent à vous en dire franchement & à face descouuerte ce que j'en pense. Ioint que desirez sçauoir de moy quel iugement j'en fais. Et vrayement il faut bien qu'ayez vne puissance absolue sur moy si ie vous obey. Car pour bien dire, cette pretendue histoire est du nombre des maladies que les medecins appellent *Noli me tangere*, tant en est le recit espineux. Et neantmoins ia à Dieu ne plaise que ie ne vous obeisse au moins mal qu'il me sera possible, en cest endroit, tout ainsi qu'en toute autre chose ou ie vous verray poussé d'une bonne deuotion, mais ie desire au preallable recognoistre auecques vous, quelle en est l'opinion dedans Rome.

*Recit de
l'histoire de
la Papesse
Ieanne.*

Cette fille à laquelle selon la diuersité des auteurs on a donné diuers noms, mais par la pluralité des voix celui de Ieanne, fut extraite, si vous en croyez quelques vns, du pays d'Angleterre; & selon les autres de la ville de Mayence en Allemagne. Et comme dès sa ieunesse elle se fut enamourée d'un quidam, qui sembloit faire profession des bonnes lettres, à son instigation elle quitta les habits de femme & prit ceux des hommes: Et sous ce masque s'acheminèrent en-

*Lieu de son
origine. &
ses premiers
commence-
ments.*

*Ieanne fort
docte entre
ses condif-
ciples.*

*Faict le Pa-
pe & com-
bien de
temps y
reigne.*

*Comment
morte.*

semblement en la ville d'Athenes pour y e-
tudier. En laquelle cette ieune garcé fit tel
aduancement & progrez, qu'elle deuança
d'un long entrejet en sçauoir tous les com-
pagnons d'estude. Et continuant cette route,
estant depuis arriuee à Rome acquit si grand
bruit, tant par les lectures, que disputes pu-
bliques qu'on la tenoit pour vn miracle de
nature. De maniere que le Pape Leon qua-
trieme estant allé de vie à trespas, elle fut
sans aucun destourbier appelée à la Papau-
té, où elle siegea deux ans, vn mois & quel-
ques iours. Mais comme le malheur a consuit
souuent nos bonnes fortunes, aduint que
ayant esté engrossée par vn sien valet, & dis-
simulé sa grossesse plusieurs mois; toutes-
fois son premier malheur rengregea d'un
autre, qui fut sa ruine finale. Allant en vne
procession anniuersaire du Vatican à l'Eglise
sainct Iean de Latran, elle acoucha d'un en-
fant en plaine place, à la veüe de tout le
peuple, & deceda avec son fruit sur le
champ. Histoire que le peuple de Rome par
vne longue tradition de main en maintient
pour tres-veritable. Disant que cest la cau-
se pour laquelle depuis cetemps, n'est aucu-
ne procession passée la part où cette honte
publique suruint: Mesmes qu'à l'auenement
de chaque Pape on l'assiet sur vne chaire per-
cée, pour recognoistre s'il est vrayement mas-
le, affin de ne retomber plus en cest incon-
uenient. On adioust qu'en l'Eglise Cathe-
drale de la ville de Siëne, l'une des plus magni-

fiques, non del'Italie seulement, ains de toute l'Europe, où les statues des Papes sont mises selon leur ordre, celle de Ieanne y a trouué son lieu avecques les autres. Qui ne sôt pas petites ^{sa statue à} remarques pour faire croire qu'il n'y a rien de ^{siene.} fable en cecy. Grande bresche faite cōtre l'honneur de la papauté, disent ceux qui pésent estre les plus clair-voyās, d'estimer qu'ē ce grand & S. Siege telle imposture se soit logée. Le premier qui à face ouuerte a desmenty cette anciēteté, fut Onufrius en certaines annotatiōs ^{Qui sont} par luy faites sur Platine en la vie de Iean 8. qui ^{ceux qui} est cette Papesse Ieāne. Apres luy nostre Pierre ^{ont les pre-} Masson, autremēt Papirius Massonius, au liure ^{miers re-} par luy intitulé. *De Episcopis Urbis, qui Romanā* ^{fut ceste o-} *Ecclesiam rexerunt, rebusque gestis eorum*, qui fut ^{pinion,} premierement imprimé chez niuelle l'an 1586.

Lequel en la vie de Benoist III. immediat successeur de Leon IV. declame fortement cōtre tous ceux qui nous ont repeu de cette fable: car ainsi l'appelle-il. L'an d'apres qui fut 1587. Nicolas Veignier fit imprimer sa bibliotheque historique, diuisee en trois Tomes: Et au second en peu de paroles dit beaucoup. A Leon IV. succeda (dit-il) selon Anastasius Bibliothecaire de Rome, au siege Papal Benoist III. fils d'un citoyen Romain, qui presida depuis son electiō deux ans cinq mois, seize iours; rous les autres toutesfois qui ont escrit l'histoire des Papes tesmoignent d'un consentement qu'une certaine femme natieue de Maience, qui auoit estudié à Athenes occupa le Siege Papal sous le nō de Ieā VIII. l'espace, cōme dit Ieā Lucide, de

deux ans, vn mois, entre lesdits Leó & Benoit. Au bout desquels elle mourut en trauail d'enfât. mais Onufrius soustiét fermement qu'elle n'a iamais esté, & que c'est pure fable ce qu'on escrit d'elle; D'autant qu'Anastasijs, Luitprand, Regino, ny les anciènes Annales n'aucun autre des plus proches de ce siecle, n'en ont fait aucune mention: Estimant que ce qui est escrit en la Chronique de Sigebert, y a esté faussement adiousté. Cependant marianus Scotus, qui viuoit l'an 1080. declare bien expressement que cela se disoit dès son temps.

Quelque party que le docte Veignier face semblât de soustenir, toutesfois s'il vous plaist y prendre garde, vous le voyez balacer entre Pouy & le nanny. Cela a esté cause que depuis Florimôt de raimôd, Cōseiller au parlemēt de bourdeaux, le voulut rēuier sur eux tous, par vn traité par luy fait sous le nō de l'Antipapeſse, c'est à dire cōtre Ieannela papeſse. Liure dedás lequel ie ne voy auoir esté riē par luy. oublié pour le soustenemēt de son opinion. Ie louē & la doctrine, & la diligente obseruation, & le zele d'Onufre, masson; Veignier, & raimôd; mais parce que toutes choses qu'ō expose en dispute, sont subiectes de receuoir diuers visages, s'il m'estoit loisible d'estre de la partie en subiect de si haute estoſe, ie souhaiterois volōtiers (pardonnez ie vous prie à ce mien souhait) qu'ō eust laissé le moustier où il estoit. Auparauant chacun tenoit ceste histoire pour vraye, sans penser faire tort au S. Siege, non plus qu'à l'honneur des Assyriens par leur Semiramis, qui sous l'habit d'hōme gouerna longuement leur Estat: & en fin cōme femme,

*Semiramis
fut Roi-
ne des As-
syriens.*

tomba au mesme desarrooy que Ieanne. mais depuis qu'on a mis cette histoire sur le trottoir, ceux qui font profession d'estre mal affectionnez au S. siege, se sont mis sur les rangs, & entre autres le seigneur du Plessi Mornay au liure par luy intitulé *Le Mystere d'iniquité, c'est à dire l'histoire de la Papauté*. de dans lequel par vn long chapitre il entend prouuer cette histoire estre veritable: & tout d'vne main se donnant telle carriere qu'il luy a pleu, fait le proces extraordinaire aux Papes, comme si cette imposture de femme auoit supplanté leur reputation. Ce liure contient plusieurs autres Chefs contre la dignité du S. siege, ausquels Coeffeteau, Religieux del'ordre des freres prescheurs, a merueilleusement bien respondu, & singulieremet en ce qui concernoit le fait de cette pretendue rapelle en vn gros œuvre portât ce titre sur le front *Response au liure intitulé Le Mystere d'iniquité du Seigneur du Plessi*: & apres luy de fraiche memoire Pierre Coton Iesuite, en son Institution Catholique, chacun d'eux s'armants à l'enuy l'vn de l'autre de plusieurs raisons contre cette Ieanne Papelle.

Et puis au milieu de tant de braues guerriers vous voulez que i'entre en la lice, & vous die quel iugemēt ie fay sur ce suiet. Croyez que me reduisez en vn estrange accessoire: Car de vous desobeir, ce m'est conscience: & en vo⁹ obeïssāt, ie crains tout: Car pour biē dire le croire, ou mescroire cete histoire est auourd'huy entre nous vn demy article de foy pour la consequāce: & neātmoins ie frāchiray le pas

pour vous obeïr; à la charge que me seruirez de garend & prédrez la cause pour moy, contre ceux qui me voudront attaquer.

*Iugement
de M.*

*Pasquier
sur cette
histoire,*

Les vns & les autres estiment cette histoire scandaleuse, & pour cette cause selon la diuersité de leurs Religions, ceux qui sont zelateurs du S. Siege la soustiennēt estre fabuleuse: & les autres qui en sont deserteurs, pour tres-veritable: pensant par ce moyen acquerir vne grande marque au desauantage de la Papauté: Et quāt à moy ie veux croire cette histoire, nō pour scādaleuse, ains miraculeuse, & qui soit grādemēt à l'edification de nostre Eglise, si tant est qu'elle soit veritable. Consequemment que les vns & les autres alambiquent en vain leurs esprits, sur le poinct du vray, ou du faux. A cette premiere demarche il me semble vous voir fremir, & me dire. Mon bon amy, il vaut mieux de vous imposer vn silence, que d'entrer en cette opinion brusque, farouche, & bisarre. Ie vous supplie suspendre vostre iugement iusques à la fin de ma lettre; m'asseurant que lors reuenant de vostre premier penser au second, trouuerez que si ie fay faute c'est avecques quelque raison.

Leon 4.

*Pape com-
bien haut
de cœur.*

Ceux qui anciennemēt nous repeurent de cest extraordinaire Papat, firēt immediatemēt succeder cette fille au Pape Leon iv. du nom. Duquel, qui sans passion examinera les deportemēs, le trouuera auoir esté grād Pape, nō seulement en l'exercice de sa charge au spiriuel; mais aussi d'un cœur releué par dessus tous ses deuāciens, auoir ioué le personnage d'un excellēt Capitaine & guerrier! Car aēslo aduenemēt il n'al-

la reblâdir Lothaire Pere, ny Louys son fils empereurs, pour cōfirmer son election, ainsi que le vouloit la cōmune vlâce, ainsi oustint fortemēt qu'il n'estoit tenu de ce faire: & cōduisit cette tresme de telle façon que les Empereurs luy en passerēt cōdemnation, moyennāt que dedās la ville de Rome il tint la main à ce que les loix capitulaires de l'Empereur Charlemagne, & de Louys le Debonnaire son fils y feüssent entretenuës. Reſtablit les principales Eglises de Rome, qui par vne raſſade de Sarrazins auoient eſté violees, pillées & ſacagees. Et cōme quelque temps apres il eust aduis, que ces infidelles s'armoient derechef en Afrique, en deliberation de faire voile au pays d'Italie, & d'acheuer le piteux meſnage qu'ils auoient encōmencé à Rome, ce braue Prelat par vne diligence incroyable fortifia le Vatican, Palais & ſejour ordinaire des Papes, accommoda la ville de portes neufues au lieu de celles qu'une longue ancienneté auoit fracassées, la ceignit en plusieurs endroicts de murailles, qu'il reueſtit de diuerſeſtours, pour ſe mirer les vnes aux autres, flanqua de deux baſtiōs l'emboucheure de la riuere du Tybre, pour empescher que la ville ne feust prise d'emblee de ce coſté là. Se trouuant, tantost de pied, tantost de cheual, à toutes ces manufactures, pour fermer le pas promptement à ces Sarrazins. Et d'un autre coſté ſans mandier aucune ayde, ny des François, ny des Gregeois, comme ſes predeceſſeurs auoient accouſtumé de faire, leua à ſes propres couſts & deſpens, vne forte armee, à laquelle s'eſtants ioincts les Siciliens & Neapolitains

Rome séparé en deux demeures.

(sur lesquels comme plus proches & voisins se deuoit esclater la premiere bourasque) il endossale harnois, comme vn autre Iule Cesar, se met à la teste des siens & ioua tellement des mains, qu'il obtint vne victoire absoluë sur ses ennemis. Dont les aucuns qui furent occis ne se souuindrent plus de telles entreprises, les fuyards en oublierét la voye, & les prisonniers eurent prou de loisir pour s'en repentir. Ayât par ces moyens asseuré la ville il en fit de là en auant deux demeures, dont l'vne fut appelée la vieille & haute, dedans l'enceinte de laquelle sont les sept anciennes Colines, qui fut depuis la moins habitee, & la basse ville, du depuis hebergement ordinaire tant des Prelats & Seigneurs, que du commun peuple. Laquelle il voulut estre nommée du nom de Leon, en commemoration des biens faicts qu'elle auoit receus de luy. Toutesfois preueni de mort, sa volunté ne luy reüssit. Par vostre foy trouuez vous en toutel'histoire des Papes vn plus signalé traict de grandeur (i'entends quant au monde) qu'en cettuy cy : duquel ie diray franchement que c'estoit vn Pape Leon, qui auoit vn cœur de Lion? Entendez doncques s'il vous plaist, quelle fut la fin & catastrophe de tout ce ieu. Soudain apres le deceds de ce grand guerrier; dieu luy baille pour successeur vne fille pour presider à la Papauté, c'est à dire pour raualer à ses successeurs leur nouuel orgueil, & les reduire à leur premier pied. Et puis nous estimerôs que par cette extraordinaire & inouye promotiô, il y ait du scandale au desad-

uantage de la Papauté? Au contraire, ie la tire à edification, comme vn vray miracle de Dieu, eu esgard au temps auquel il aduint, si tant est que l'histoire fut veritable.

Mais si ce n'est histoire, ains fable, comme plusieurs doctes plumes de nostre temps ont presuppole, encores estime-ie vn autre miracle, qu'une infinité d'auteurs l'ayent tenue pour veritable, aucun desquels ne se trouue auoir esté mal entalenté contre la dignité du saint Siege. Vns, Martinus Polonus, *Auteurs non suspects* Marianus Scotus, vn autre Martinus en sa *qui ont tenu cette histoire pour* Chronique intitulee *Flores temporũ*, Petrarque, Boccace, Othon Frisinghen, Platine, Raphaël Volaterran, Sabellic, Philippe de Bergame, *vraye.* Mathæus Palmerius, Trithemius, Naclerus, Ioannes Lucidus, Cœlius Rhodiginus, Baptista Mantuanus. Qui sont tous alleguez en bloc & en tasche par le Seigneur du Plessy Mornay. Et à la mienne volonté que faisant son profit de leurs autoritez, il ne l'eust non plus voulu faire au preiudice du saint Siege, qu'eux tous tenant cette histoire pour vraye.

Voire mais me pourrez vous dire, l'approuuant voustomez en vn grand desarroy, d'estimer que plusieurs ayent esté faits Prestres, Euesques, Archeuesques par les mains d'une femme? A quoy ie vous respondray avecques Antonin Archeuesque de (que Coeffeteau met au rang des ames beatifiees sous ce nom de Saint Antonin) quand il dit; si ce qu'on disoit de la Papesse Ieanne estoit veritable il ne preiudicioit au salut de personne.

*L'Eglise
auoit tous-
iours son
chef prin-
cipal qui est
Iesus Christ
& la grace
des Sacre-
ments.*

Car l'Eglise ne fut lors sans Chef, qui est Iesus-Christ, duquel elle receut l'influence. Et le dernier & principal effect des Sacremens, qui est la grace, ne manqua pas à ceux qui les prenoient d'elle avec deuotion, cōbien qu'elle ne fust non plus que les autres femmes, susceptible du caractere d'aucun ordre, ny d'absoudre des pechez : & qu'elle ne peust, ny consacrer l'Eucharistie, ny donner les saincts Ordres; au moyen dequoy ceux qu'elle auoit ordonnez, auoient besoin d'estre reordonnez; mais leur ignorance les excusoit du peché, & nostre Seigneur Iesus-Christ suppleoit en eux la grace des Sacremēts. A quel propos tout ce que dessus? Pour vous dire que si avecques vne conscience timoree nous eussions embrassé l'histoire de cette pretendue Papesse, nous n'enfeussions maintenāt aux coulsteaux, comme nous sommes par alterations reciproques.

Mais la beauté du fait qui se presente, est que moy qui fay icy le Palemon, ay quelque part en cette querelle sans y penser. D'autāt qu'en quelque endroit de mes Recherches parlant de cette Papesse Ieanne, il m'est adueni de ne reuouer en doute sa Papauté, nō plus qu'à tous ces auteurs par moy cy dessus mentionnez. Chose que Raimond m'a fort bien sceu improprier au 4. chapitre de son Antipapesse, & toutesfois avecques quelque marque d'honneur: car apres s'estre plaint que quelques notables personages de ce temps auoiēt par mesgarde approuuē cette histoire. Celuy (dit-il) qui a fait

voir à la France ses belles Recherches, deuoit
 rechercher la verité de cette histoire, afin de
 n'enlaidir par yne telle ordure la beauté de ses
 escripts : Et en la marge a mis par forme d'apo-
 stille ce mot de Pasquier. Et tout d'vne suite re-
 grete que ie ne me fois estudié d'aprofondir cet-
 te question par la lecture d'vns & autres au-
 theurs. Et vrayment ie recognois luy auoir
 beaucoup d'obligation, comme celuy qui auois
 auparauant les yeux sillez. Mais depuis sans
 me donner grande peine de fucilleter les liures
 pour cét effect, relueillant aucunement mes
 esprits sur sa sermonce, il me semble que cette
 histoire porte son dementir quant & soy, soit
 que vous consideriez le commencement ou le
 milieu, ou la fin. Je vous diray doncques à
 cœur ouuert ce que i'en pense, & en après a-
 uant que clorre ma lettre, ie reprendray mes
 premiers arrhements. On vous represente icy
 vne ieune fille, laquelle aagée de douze à treize
 ans, trauestie se transporte en la ville d'Athenes
 pour se proumouoir aux lettres humaines.
 Veu la bassesse de son aage, c'estoit en la Gram-
 maire, Rhétorique, histoires, pour puis apres
 prendre son vol plus haut en la Philosophie &
 Mathematiques : Je vous prie me dire en quel
 endroit vous trouuez, ny qu'auant l'estat po-
 pulaire de Rome, ny depuis sous les Empe-
 reurs la ville d'Athenes fut destinee pour en-
 seigner les arts de cette façon. Bien trouuerez
 que dans nostre Marseille on faisoit cét exerci-
 ce, & c'estoit vn rendez-vous ordinaire de la
 ieunesse Romaine qui se vouloit adonner aux

*Confuta-
 tion de ce
 refable.*

*Marseille
 rendez-vous
 de la ieunes-
 se Romaine
 pour estu-
 dier.*

Escoles en
Athenes &
quelles.

lettres : Et au regard de la ville d'Athenes, elle auoit certaines maisons & salles, es-
quelles on faisoit profession icy de la do-
ctrine des Academiciens, illec de celle des
Peripateticiens, en vn autre endroit des
Stoiques, & ailleurs des Epicuriens, & des
autres; qui estoient escoles ouuertes pour
gens promeus d'aages, & non ieunes en-
fans : Au demeurant nul autre exercice
ordinaire des lettestel que nous voyons au-
iourd'huy en nos Vniuersitez. Et quand il y
eust esté autresfois, chose dont ie ne puis pas-
ser condamnation, toutesfois lors de la Papesse
Ieanne, qui est dedans le siecle de l'an huiectés,
cette ville estoit par l'iniustice des ans tombee
en telle desolation que Synesius passant par là
escriuit n'auoir trouué dedans Athenes, vne
Athene, ains vne ville champestre sans plus,
dõt le principal mesnage estoit de nourrir auet-
tes, & y faire du miel. Parquoy ie trouue que
dés cette premiere demarche on a lourdement
bronché. Et c'est la cause pour laquelle Boc-
cace en son traicté des Femmes de marque au
chapitre qu'il a voué à cette pretendüe Papés-
se, se donne bien garde de la faire estudier en
Athenes, ains en la ville de Rome, soudain
apres qu'elle eust abandonné l'Angleterre.
*Et sic scientiâ mirabili pradita, iam atate pro-
uecta ex Angliâ Romam se contulit, & ibidem
aliquibus annis in Iano legens insignes habuit au-
ditores, & cum prater scientiam singulari hone-
state & sanctitate polleret, homo ab omnibus cre-*

ditus est. Adiqustez qu'en la ville de Rome désle premier fondement de la Papauté, & continuation d'icelle, le commun vsage fut, & tousiours depuis a esté, de ne promouvoir à cette grande dignité que des vieillards, & encores ceuxqui reluisoient en saincteté & prud'homme sur tous les autres: Si non que quelquesfois par les factions des grands on y commit quelques ieunes gars de Rome; mais leur autorité ne fut de longue duree. Icy on presuppõe auoir esté estably vn estrangier, escolier, qui auoit sceu iouer du plat de sa langue, mais imbarbe, consequemment réputé ieune, comme aussi, falloît il que cette fille n'eust atteint à l'aage de vieillesse, puis qu'on la figure auoir depuis porté enfant, & vrayement tout sens commun repugne à cette election de Pape. Et finalement se peut il faire que ceste grande ouuriere en matière de dissimulation, qui tout le temps de sa ieunesse auoit sceu couvrir son ieu, estant montée à ce haut degré, se voyant sur le poinct de gesir, eust esté si mal-aduisee de se commettre à la mercy d'une procession generale, & qu'elle qui en cette qualité de Pape auoit toute puissance sur la ville, n'eust dissimulé vne maladie, affin de garder la chambre, ou le liêt quelque temps, pendant lequel elle se feut deschargee de son ventre, sous la confidence de ses plus fidelles seruiteurs? Toutes ces particularitez accueillies ensemble me semblent assez suffisantes pour faire croire

Les vieillards seuls promus à la papauté.

qu'il y a beaucoup de la fable en cette Ieanne Papesse.

Mais à quel propos cette Fable, me pourrez vous demander? Car il ne faut faire nulle doute que ce compte ne fut cōtrouué pour vilipender le sainct Siege; d'autant que lors ny Vviclef, ny Iean Hus, ny Hierosme de Prague, ny Martin Luther, ny Iean Calvin n'estoient arriuez pour luy faire la guerre. Au contraire il estoit adōcques de tel respect & autorité, que le Pape n'estoit pas seulement honoré de ce grād nom, ains d'un autre beaucoup plus grand, qui estoit celuy d'Apostolic. Vn Martinus Polonus, auquel on atribue le plus ancien recit de cette histoire, estoit Religieux del'ordre de Cisteaux. C'est celuy que Platine allegue en la vie de Iean 8. (ainsi appelle il Ieanne la Papesse) fable dont Martin n'estoit le premier autheur: car il vesquit deux cens ans apres, & faut qu'il l'eust empruntée de quelque autre dont nous ignorons le nom. Ie l'estime doncques vne fable telle que nos escriuains modernes nous pleuissent, mais non faite à la vauuole, puis que le nom du Sainct Siege y estoit engagé. Et quiconque en fut l'inventeur voulut sous l'escorce d'icelle enseigner aux Papes de ne se glorifier en leurs armes: Non que Leon ne les eust sur iuste suiet endossées contre les ennemis de nostre foy en se defendant: Mais pour apprendre à ses successeurs que c'estoit vn mestier qu'ils deuoient sobrement exercer, puis qu'à ce grand Capitaine Prelat vne femme du tout imbecile auoit succédé. Conclusion, si

A quel dessein ceste fable fut inuentee.

l'histoire

L'histoire est veritable, ce fut vn coup de Dieu;
si fabuleuse, vn ieu d'hommes, l'un & l'autre
tendants à mesme fin non de scandale, ains e-
dification, telle que ie vous ay cy desustou-
chée. En effect voila le iugement que i'en fay,
bon ou mauuais, ie m'en remets du tout au
vostre. A Dieu. Ce vingt-quatriesme de
Mars 1614.

Tome I.

Hhh



TABLE
DES CHOSSES PLUS ME-
MORABLES CONTENUES
EN CES DOVZE LIVRES
d'Epistres.

A

Ages des troubles
de la France. 618

Selon la diuersité de nos
aages il est bien seant
que nous representiôs
diuers personnages.

366

Royaume des Abeilles.
601

Abeilles viuent & man-
gent en commun. 602.
maison du Roy des A-
beilles plus sur-haussee
que les autres, & en
forme de Palais. ibid.

Abeilles plus anciennes
assistent leur Roy côm-
me pour conseil. ibid.
& 603

Abeilles ont soin de leurs
malades 603. iettent les
corps morts hors de leur
demeure. ibi. leur Roy
estant mort elles en
portent dueil. ibid. se
font la guerre les vnes
contre les autres. 604
le Roy des Abeilles n'a
point d'aiguillon. 634

Accord fait entre Mes-
sieurs le Prince de
Condé & de Guise. 191

Accueil fait au Roy Hé-
ry III. arriuant à Paris.
718

Acheminement au siege
d'Orleans. 239

Acheminement au siege
Hhh ij

TABLE

- de la Rochelle. 316
- Actions du Prince ne doiuent estre iugees par le suiect. 807
- Adieu, mot dont nous vsions en François prenās congé de bouche. 3.
- Admiral se ioint à l'Anglois, duquel il reçoit argent. 240
- Admiral escrit vn manifestetouchāt le meurtre commis en la personne de monsieur de Guise. 252
- il est déclaré innocent dela mort de mōsieur de Guise. 258
- en quel estat il fut trouué par le Seigneur de Thoré. 272
- il est vaincu par le duc d'Anjou. 190. est occis à Paris. 307. sa vie & ses deportemens.
- Admiration de queleffect est auieune homme. 535
- Aduocats & Procureurs du Roy pourquoy spécialement appelez gens du Roy. 768
- Aduocat en quels suiets de causes se doit principalement addonner. 326.
- l'estat d'Aduocat est meilleur & plus seur qu'vn office de iudicature. 420.
- Jeune Aduocat doit auec toute submission se rendre auditeur. 534
- Aduocat quel doit estre. 535
- La premiere piece de l'Aduocat est d'estre preudhomme. ibidem
- Aduocat doit estre courtois & modeste. 537
- Aduocat plaidant est aucunemēt excusable en ses passions. 537
- Quatre grāds Aduocats appelez aux grāds Estats pour leurs vertus. 425
- Adulteres furent cause de perdre l'Estat Romain. 552
- Afrique a produit des plus grands Docteurs del'Eglise. 19
- Agathocles paruenau Royaume de Sicile par sa meschanceté.

437.438

Agefilaus surpris par quel
que sien amy failant
l'estat avec ses enfans le
pria de suspendre le iu-
gement de ce qu'il au-
uoit veu iusques à ce
qu'il fust pere. 117

Agnes Sorelle appelée
par les Annales la bel-
le Agnes. 159

Monsieur d'Aigremont
recommandé par mō-
sieur le premier Presi-
dent. 574

Albigeois ruinez par Guy
de Mont-fort. 623

Alciat a escrit en Latin
des Epistres. 7

Alexandre souhaittoit a-
pres auoir subiugué v-
ne partie de l'Vniuers
en subiuguer d'autres.
23

La vie d'Alexandre escri-
te en vers de douze
syllabes. 107

Alexandre receut grand
heur d'estre mort ieu-
ne. 438

Alexandre le grand ne
vouloit estre represen-

té en peinture que par
Apelles ou Lyssippe.
694

Allegations reprouuees
par l'auteur, 444. &
d'où vient ceste nou-
uelle forme d'eloqué-
ce qui gist en icelles.
ibid. & 445

Alienation du bien de
l'Eglise. 253

Allemand parlant Latin
est mal-aisemēt enten-
du du François. 132

Allemands. appellcrēt le
Roy à leur secours cō-
tre l'Empereur. 38

Alphenus Varus sage Se-
nateur de Rome. 405

Amant auant la iouïsan-
ce n'est iamais asseuré.
35

Amant ne peut estre si as-
seuré qu'il reçoie vn
parfait contentemēt.
37

Ambition plus forte que
l'amour. 23

Ambition si elle se trou-
ue aux bestes. 599

Ambition ordinaire cō-
paigne des Grands. 805

Hhh iij

T A B L E

Ambition & diffimulatiō. principaux outils des Princes. 807	ce par le Duc de Bour- gogne. 630
Amitié entre les bestes. 562. 593	Bon. offices prestez à nos Roys par les Citoyens d'Angoulesme. 348
Amour n'est iamais sans crainte. 352	privileges octroyez à ceux d'Angoulesme. 349
Amour des peres enuers leurs enfās, quelle suit- te porte auec loy. 394	Calamitez que la ville d'Angoulesme a souf- fert pendant nos trou- bles. 353
Amphion musicien ex- cellent.	Angoulesme receptacle des ancestres de nostre Roy. 362
Amulius Roy d'Albe fut tué par Romulus & Remus ses nepueux. 548. 549	Anguerrant de Marigny eut vne fin honteuse. 438
Amurath prit les villes de Philipoli & Adriano poli. 630. chassa l'Em- pereur Paleologue. ibi- dem.	Sçauoir si les autres Ani- maux sont participans de la raison. 584
Anagrammes François. 500	Combien les autres Ani- maux abondent en prudence. 590
d'Andelot delaisé à Or- leans pour y cōmander. 241	Animaux plus continens qu'el'homme 565
Anglois chassez de Fran- ce du temps de Charles VII. 25.	Sçauoir si les autres Ani- maux sont sociables en leurs especes. 596
Anglois maistres d'vne partie de la France. 630.	Duc d'Anjou Lieutenant general de France. 190
Anglois attirez en Fran-	Annibal Carthaginien vaincu par le ieune Sci-

DES MATIERES.

- | | |
|--|--|
| <p>pion. 302</p> <p>Annibal sentit grād mal-
heur par la longueur
de sa vie. 438</p> <p>Antioche Roy de Mace-
done prend à sa solde
les Gallogrecs. 46</p> <p>Antiquailles de Rome à
quoy nous doiuent ser-
uir. 395</p> <p>Anthoine Carracioli ex-
traict de la famille de
Melpheſ Eueſque de
Troye. 202</p> <p>Anthoine Fontanon Ad-
uocat en la Cour de
Parlement. 515</p> <p>Aouſt mois fatal pour nos
troubles. 370</p> <p>Appanage du Duché
d'Anjou a ceſt heur de
produire des Roys. 319</p> <p>Apologie de la Main. 476</p> <p>Appius Claudius abuſant
de ſon autorité de-
cemuirale. 552</p> <p>Apollo fauoriſa touſ-
iours le party Troyen. 479</p> <p>Apprendre les choſes par
cœur d'où viēt ce mot.</p> | <p>582</p> <p>ſçauoir ſi les Arbres ont
quelques eſtincelles de
ſens. 585</p> <p>le ſeigneur d'Arduilliers
a eſcrit des poēſies. 62</p> <p>Arioſte auteur Italien
de grand bruit. 15</p> <p>Arionniſte venu au ſecours
des Sequanois, s'empa-
ra du plus beau territoi-
re. 633</p> <p>Ariſtides deuant le peu-
ple d'Athenes s'oppoſa
au conſeil de Themif-
tocles. 257</p> <p>Ariſtote grand perſonna-
ge. 11</p> <p>pour la plus grand' part
traduit en noſtre vul-
gaire. 84. ſa ſentence. 97</p> <p>Armes plus en vogue que
les lettres au cōmence-
ment des monarchies. 20</p> <p>Arreſt donné en faueur
du Prince de Condé
demandeur en declara-
tion d'innocence. 190</p> <p>Arreſts tenus la veille des
Roys en la maiſon de l'au-
Hhh iiii</p> |
|--|--|

TABLE

theur. 78
 Arriuee des Reistres en
 France & leur deffaitte.
 713
 Asyle basti par Romule.
 543
 Assassin commis en la per-
 sonne de son ennemy,
 s'il est excusable, double
 opinion. 251
 Assemblée premiere où
 fut faite la resolution
 de prendre les armes
 pour la religion. 149
 Assemblée à Vaugirard
 village pres Paris. 179
 Assemblée des Estats dās
 Orleans. 92
 Assemblée à Fontainebleau
 sur la police de la Fran-
 ce. 182
 Assurance n'y a au cune
 en amour, il faut estre a-
 uaricieux de son hon-
 neur. 538
 Des Auenelles Aduocat
 descouure la coniura-
 tion. 180
 Augurs de Rome.
 586.
 Auguste harangant ses
 soldats les appelle ses
 compagnons. 405

empesché par ses dome-
 stiques d'estre heureux.
 438
 S. Augustin Docteur A-
 fricain tres-sçauant. 19.
 son liure de la Cité de
 Dieu traduit en nostre
 langue vulgaire. 84
 S. Augustin Pelagien, fort
 grand Euesque & Do-
 cteur. 721
 d'Aumale porté par terre
 & fort froissé. 237
 Auernagnacs pourquoy se
 licentioient extraor-
 dinairement. 404
 Autheurs non suspects
 qui ont tenu l'histoire
 de la Papesse Iehanne
 pour vraye. 837

B

Bachelier en Theolo-
 gie condamné. 201
 Baings ordonnez en cer-
 tains mois és maladies
 desesperées & chro-
 niques. 408
 Balaam predisant aux au-
 tres leur fortune ne
 voyoit pas la sienne.
 720

DES MATIERES.

Barbarie par quel moyen s'est logee entre nous par plusieurs centaines d'ans. 20	excellent. 26
Barberousse general des galeres du grand Sei- gneur. 438	Bellouese conducteur des Gaulois en Italie. 45
Bardes manioient la Theologie & Philoso- phie des Gaulois. 48	Bembe a escrit des lettres en Latin. 65
Bailly & Preuost d'Or- leans mis prisonnier. 185	Benedictions du peuple sont prieres. 678
Baltazar de Chastillon celebre auteur Italien. 15	Benedictions des Peres à leurs enfans en quoy consistent. 685
Baron des Adrets cōmet toutes sortes de cruau- tez contre les Catholi- ques. 234	Berenger Comte de Pro- uence Poëte excellent. 88
Barricades faites à Paris, & leur commandement. 787	Bestes brutes plus fauo- risees de nature que l'homme. 580
Basilide tue son fils aisné. 730	Bestes miles au rang des Dieux par quelques peuples. 586
La Bastille faisie. 795	Bestes non ingrates. 589
Bataille de Dreux. 236	Bestes capables de honte & pudeur. 190
Bataille S. Denis donnee la veille S. Martin 1567. 283	Bestes s'entendent assez entre elles par leur voix. 606.607
Bayonne ville fatale à l'E- stat. 258	Bible traduite en nostre vulgaire. 84
Du Bellay Poëte François	Bibliotheque de mōsieur de la Croix du Mans. 554
	Biens d'Eglise alienez ius- ques à trois millions de liures. 253

TABLE

Bienueillâce des subiects
 vray subside du Prince. 797
 Bigarrures liures de mon-
 sieur Tabourot. 492
 Bisance depuis appelée
 Constantinople. 47
 Brennon conducteur des
 Gaulois en Italie. 45
 Bretagna la grande ap-
 prenoit à orner son lan-
 gage sur nostre patron.
 10
 Breton Aduocat pendu &
 estranglé pour auoir in-
 considérément escrit.
 669
 Bresil & les mœurs des
 Bresiliens. 125
 Brissac Marechal de Frâ-
 ce, Lieutenant dedans
 Paris. 231
 Mōsieur Brisson authœur
 des formules des Ro-
 mains. 513
 il dresse le Code Henry
 par le commandement
 du Roy. ibid.
 La Brosse vieil Capitaine,
 tué. 238
 Bruicts nouveaux des
 troubles. 1585. 621
 Brulart Procureur gene-

ral du Roy s'oppose
 aux requestes des Iesui-
 tes. 261
 Brutus iugea son fils à
 mort, & fut spectateur
 de son supplice. 553
 Bocace authœur Italien,
 bien renommé. 15
 Bonamie a ecrit des let-
 tres en Latin. 65
 Bourbon met le siege de-
 uant Rome. 47
 Bourdillon Marechal de
 France, & gouuerneur
 de Piedmont. 346 & 347
 Du Bourg Conseiller au
 Parlement bruslé. 178
 Bourguignons quand &
 pourquoy ils chassoient
 leur Roy de leur Roy-
 aume. 74
 Bourgongne promise à
 l'Empereur par le trai-
 cté de Madril. 346
 Budé a escrit des Epistres
 en Latin.

C

C Latin combien di-
 uersement se pronô-
 ce. 139
 Calais reprise par mon-

DES MATIERES.

fleur de Guise. 170
Calomnie est à craindre
sur toutes choses en
tous grands iours.

410

Camillus chastia la trahi-
son du pedagogue des
enfans des Faleriens.

251. il eut le milieu de
sa fortune trauesiere.

438. fut banni prenant
qualité de Dictateur,
donne à dos aux Gau-
lois, & les desconfit.

595

Capitaines & Lieutenans
esleus à Paris en chasque
dizaine.

231

Vieux Capitaines qui ont
couru grande fortune
doient craindre de
s'heurter aux ieunes.

299

Capitaine ne doit estre
blasphemateur.

678

doit estre sobre, doux &
affable.

ibid.

Capitaines desappointez
à Paris, & quelles gens
mis en leurs places.

822

Caprice de Iean Baptiste
Gello.

14

Carase neuveu du Pape

Paul Theatin est de Ca-
pitaine fait Cardinal.

167

Cardinal de Lorraine cō-
stitué souuerain apres

le Roy. 60. porte la pa-
role au College de poif-

fy. 199. presche à nostre
Dame, & à S. Germain

del'Auxerrois.

232

Cardinal de Tournon fait
vieux routier en affaires
d'Estat.

199

Cardinal de Tournon fait
que les Iesuites sont re-
ceus en forme de societé

& college tant seulemēt,

263. 264

Cardinal de Bourbon des-
ia vieil pretend à la cou-
ronne, bien que le Roy

fust ieune.

778

Carlomā & Louys le Fay-
neant appelez bastards

pour auoir esté engen-
drez d'vn mariage de

Louys le Begue fait
sans le consentement

du Roy Charles le Chau-
ne son pere.

117

Carneades enuoyé des A-
theniens Ambassadeur

en la ville de Rome.

508

TABLE

Cartel de deffi.	18	treprise.	295
Cassiodore a escrit des Epistres.	1	Causes solénelles & toutes publiques plaidees par Pasquier.	455
Castelnau pris & executé à Amboise.	190	Cause principale des malheurs de la France sous Henry 3.	800
Catherine Royné de France supplie le Roy de se deporter de la iouste.	176	Censure à Rome de quelle autorité.	666
Catholiques comment diuisez.	779	Centeniers constituez par le Roy dans la ville de Paris.	271
Caton le vieil n'apprit le Grec que sur son dernier aage.	15	Ceinture est quittee par celuy qui fait cession de biens.	163
Caton n'estoit moins seul que quand il estoit seul.	74	Cesar Borgia & son pere emprisonnez.	550
Caton redoutoit autant que Pompee vint au dessus de Cesar, comme Cesar de Pompee.	225	Chambre Royale supprimée.	705
Caton pourquoy erigea l'Estat de Preteur de Rome.	419	Champignon naist en vne nuit, & perit en vne nuit.	686
Caton combié de fois accusé & absous.	665	Chancelier de l'hospital loüé pour sa retraicte.	799
pourquoy appelé Censeur.	ibid.	Changement de la volonté du Roy de Nauarre contre les Huguenots, & pourquoy.	216
Cause entre l'Vniuersité & les Iesuites traictée en Parlement.	259	Chapperon pour bonnet, chapperonner pour bonnetter, & deux testes en vn chapperon.	163
Cause, mot entre les Huguenots pour leur en-			

DES MATIERES.

- Charité entre les animaux 587
- Charge de Ville-mory. 714
- Charlemagne Empereur de Rome. 47
- Charlemagne fort docte. 88
- Charles Monsieur contrainct se contenter de la Guyenne, au lieu de la Normandie. 346
- Charles cinquiesme Empereur mit le siege deuant Mets. 42. sur ses vieux iours choisit vne vie solitaire. 167. fut contrainct se retirer de deuant Mets. 317. il ceda à la fortune de Henry deuxiesme. 300
- Charles Conte d'Anjou, Roy de la Pouille & Sicile. 319
- Charles cinquiesme Roy de France prenoit les villes en se iouant de sa plume. 76. fit tomber l'Euesché de Lisieux à Nicole Oresme pour recompense de ses labeurs. 85
- Charles huiëtiesme a fait trembler Rome.
- Charles neuuiesme visita sa sœur la Roïne d'Espagne. 258. harassé de faim & de la lógue traite, se retire à Paris. 273
- Charles de Marilhac Archeuesque de Vienne. 192
- Cheualiers de l'Ordre de S. Michel creéz par François second, & la cause. 182
- Cheualiers du S. Esprit instituez par nostre Roy. 372
- Le Chien se rend aisément intelligible entre nous. 607
- Chilperic petit fils de Clovis escriuit plusieurs liures en vers Latins. 87
- Chiromancie. 483
- Chirurgie d'où dite. 488
- Ciceron a escrit des Epistres. 2. il ne fut detourné d'escrire en sa langue. 9
- Ciceron appelé grand Orateur. 691
- Ciceron s'est rendu admirable entre les Grecs. 12. monta par sa vertu aux

TABLE

grands Estats. 437. di- loit de sa langue tout ce que contrefaisoit Roscus de ses gestes. 484	Citadelle erigee à Orleans & Lyon. 257. leur inué- tion plus pernitiueuse que profitable à l'estat. 280
Cicongneaux nourrissent leurs peres & meres af- failliez de vieillesse. 889	Clairmont siege Episco- pal d'Auvergne. 423
Cincinnat pour la diuer- sité aimoit la vie cham- pestre. 71	Claude Seyssel Euesque de Marseille a fait plusieurs beaux liures. 153
<i>Cimbalum mundi</i> composé par Bonaventure du Pe- rier. 493	Closture de nos lettres Françoises. 3
Cimon Athenien par les instructions de So- crate paruint au de- gré de Philosophie. 13	Clodio Tolomei gran- dement estimé pour ses Epistres. 65
Cinges de Rabelais. 25	Code traduit en vieil langage François. 83
Cinges qui veulent à fausses enseignes paroistre grands aux despens des œuvres d'autrui. 637	Code Henry conte- nant les ordonnances de France. 514
Cinq cent filles violees avec leurs meres à la prise d'Acierande. 722	Coleric fort aisé à appai- ser. 406
Circé forcierre. 470.	Coleriques ne doiuent e- stre mariez ensemble. 30
Circé de Iean Baptiste Gello. 14	Colleged des Dormans au- trement de Beauuais. 53
	Colloque de poisy de grād parade & peu d'effect. 198

DES MATIERES.

- | | |
|---|---|
| <p>Colonies qui estoient en-
uoyees par les Gaulois
à la conquête de nou-
ueaux pays. 561</p> <p>Combat de Iarnac & la
Chastaigneraye. 175</p> <p>Commencement des let-
tres de nos ancestres. 50</p> <p>Commencemens aspres &
facheux produisent vne
fin tres-douce. 51</p> <p>Commencement dās Pa-
ris de la ruine des Hu-
guenots. 206</p> <p>Cōmencement des trou-
bles de. 67. 271</p> <p>Cōmencement des trou-
bles de la Flandre. 267</p> <p>Commencemens & pro-
gres de la Ligue.
667</p> <p>Tirer cōmodité de ses in-
cōmoditez est belle cho-
se. 644</p> <p>Concile general clos & ar-
resté par la diligence de
monſieur le Cardinal de
Lorraine. 253</p> <p>Conciles s'ils sont vtils &
necessaires pour la recō-
ciliation des deux reli-
gions qui sont en Fran-
ce. 174</p> | <p>Connestable de Luxem-
bourg du temps du Roy
Louys xi. condamné à
la mort. 158</p> <p>Connestable deffait par le
Duc de Sauoye. 300. ar-
riué à Paris ce qu'il y
fait. 224. Connestable
chef principal de l'ar-
mee par le Roy, pris à la
bataille de Dreux &
bleſsé 276. il eust le mi-
lieu de sa fortune tra-
uerſiere. 438</p> <p>Confederation du Roy
François premier avec
coniuration contre l'E-
stat est mal-aisement
menee à fin. 179</p> <p>Connuiſſance des Iuges du
pays. 411</p> <p>Conseillers de la Cour de
Parlement mis en pri-
son. 174. 175</p> <p>Conseillers de parlement
deleguez par les Pro-
uinces pour faire execu-
ter l'Edict de pacifica-
tion. 249</p> <p>Conseil que l'Authheur
ensuiuit en ses actions.
454</p> <p>Conseils des Princes ren-</p> |
|---|---|

TABLE

des illusoires en ce nou- veau remuement de re- ligion. 217	Contention entre la cour de Parlement, & la cour des Generaux des Aydes sur la publica- tion d'un Edict. 195
Conseil establi à Paris par monsieur de Guise, & qui en furent les chefs. 818	Côtents causes de beau- coup de maux. 800
Consentement des peres & meres selon le droict n'est requis aux maria- ges des enfans, sinon par honneur & non par necessité. 117	Contracts des François differens de ceux des Romains. 519
Consentement seul est suf- fisant pour la perfe- ction du mariage. 119 120	Coq & la monarchie. 601
Constantin le grand ce que fit apres la conclu- sion du Concile de Ni- ce. 157	Corbeau Romain & son histoire admirable. 605
Constantinople prise par nos Baudoyns Comtes de Flandres. 47	Corbeil assiegé par le Prince de Condé. 235
Contarein a escrit des let- tres en Latin. 65	Corneille prononçant des propos entiers & ap- prenant tous les iours quelque chose de nou- veau. 605
Contemnement fait met- tre à nonchaloir tout le plaisir. 36	La Cour de nos Roys n'est le seiour & abord des mieux-disans. 102
Contentement que peu- uent receuoir deux A- mans qui sont asseurez l'un del'autre. 32	Cours souueraines de trois manieres en Fran- ce. 815
	Crainte, premiere pointte de nos actions pour bien faire. 426
	Crœsus mené à la raison par vn ieune Roy Cy- rus. 300
	Costumes qu'elles tyran- nies

DES MATIERES.

nies produisent en nos
esprits. 365
Coustumes de Paris reformees par monsieur le
premier President. 425
Coustumes particulieres
defaillant ne faut recourir au droit commun
des Romains. 522. mais
aux plus proches. ibid.
Cruautez de Basilides
Roy des Moscouites.
722
Cruauté plus que barbare
enuers des prisonniers.
723.
Cujas docteur Jurisconsulte.
83
Cuyure de Corinthe. 48
Curius pourquoy aimoit
la vie rustique. 71
S. Cyprian Docteur Africain tres-sçauant. 19. fut
premierement Payen &
Magicien. 720. fait Docteur & Euesque. 721

D

DAmes loüees & solennisees par les vers des
Poëtes. 457

Darius vaincu par Ale-

Tome I.

xandren'ayant encores
28. ou 29. ans. 300
Declaration & association
escrite par les Huguenots. 228
Declinaison de l'Empire
Romain d'où vint. 774
Defaute qui se peuuent
remarquer en nostre
droit François. 525
Demosthene attribuoit
les 1. 2. & 3. parties à l'action. 484
Deportemens des François pendant la courte
paix de 1568. 291
Desordres introduicts en
France à cause de l'autorité absoluë du Roy
en ses Edicts. 817
Dialogues sont fort propres pour communiquer
nos conceptions. 67
Dieu ayant puny les subiects par la sceleratesse
d'un Prince, il punit apres le Prince. 548
Dieu fait le procez aux
Rois. 359
Dieux pourquoy figurez
par les payens aucc pieds
de laine & les bras de
fer. 731

TABLE

Difference entre celuy qui enseigne par liures ou qui harague en public.	entre les François. 778
448	Distique de l'auteur de s ^o tableau. 477
Difference entre le droit François & Romain.	Diuersité de nos ancien- nes loix avec le droit des Romains d'où viét.
513	521
Difference entre les Cour- tisans & le peuple.	Diuisions de la Frâce sous diuersité de noms par- tiaux. 432
814	Domaine de la Couronne sacro saint. 338
Difficultez faites par le Parlement de Paris à la reception de l'Edict de Ianuier. 212	Donation faite par mai- stre Charles du Moulin à son frere infirmee par arrest de la Cour de Parlement. 741
Dignitez de France à pre- sent changees. 6.&7	Doüaire coustumier pro- pre aux enfans. 526
Diligence admirable du premier President.	Dragut Reis general des galeres du grand Sei- gneur. 438
426	Druydes manioient la Theologie & Philoso- phie des Gaulois. 48
Diogenes pour n'estre oi- seux rouloit son ton- neau. 62	Ducs & Comtes tant de la France que del'Italie, d'où se sont faits. 632
Discipline publique en grande recommenda- tion dans Rome. 553	Es duels à qui appartient le choix du champ & des armes. 576
Discipline guerriere entre les bestes. 589	
Discipline à celuy qui cō- mande surpasse la vail- lance. 678	
Discours gaillard sur les passions d'amour. 369	
Dissimulations estranges	

DES MATIERES.

E

E Aux medecinales de France. 804

Edicts pour mettre ordre contre les Heretiques qui pulluloient en la France. 178

Edict de l'imposition des cinq sols pour muy. 195

Edict du 25. Iuillet 1561. sur la souffrance de la religion nouvelle. 196

Edit de Ianuier de l'an 1561. 210

Edict de pacification de l'an 1562. 248

Edict premier sur l'alienation du bien de l'Eglise. 253

Edict des mariages pourquoy publié à la Cour de Parlement. 117

Edict de la subuention des procez. 255

Edict de Pacification en Mars. 1568 260

Edict des cōsignatiōs des procez quel'on vouloit renouueller. 449

Edict de Pacification fait en Iuillet 1585. 642

Edicts à la foule du peuple supprimez.

Edict de Iuillet contre les Huguenots publié en Parlement. 705

Edict contenant la suppression de trente-sept autres. 795

Edict supprimant tous les Contents. 765. & 796

Edict de la saincte Vnion publié & enregistré.

Eglise a tousiours son chef principal qui est Iesus-Christ & la grace des sacremens. 838

Elephant & le coq semblent auoir quelque instinct de religion. 586

Elephants & leur Republique. 599

Elephant ayant appris à escrire en Grec. 605

Elephans dansans sur les cordes, & escrivans aux theatres publics. 605

Elephans recordent leur leçon de nuit de ce qu'on leur apprend de iour, afin de n'estre batus par leurs maîtres, ibid.

TABLE

Elie & Elisee premiers instituteurs des moynes.	gis double.	715
701	Epigrammes de maistre Anthoine Marnac.	
Elizabeth fille aisnee du Roy Henry second mariee à Philippe par Procureur.	478	
172	Epigrammes Latins de l'Autheur dediez à monsieur le premier President.	247
Eloquence grandement descheüe du temps de Tacite. 691. pourquoy plus familiere aux Romains qu'à nous. 692	Epistres escrites par grâds personages.	
Empire de Rome transporté par Constantin en la ville de Byfance.	Epistres amoureuses mises en lumiere par l'autheur sans l'inscription de son nom.	1
47	Epitaphe de monsieur de Joyeuse.	712
Empereurs se sôt ayez à Paris. 648	Epistres d'Erasme. 3. son iugement touchant les Epistres.	65
Enfans de monsieur le President de Thou.	Erection des sieges Presidiaux de Clairmont & Beauuais l'an 1582.	
534	450	
Enfant mineur d'ans ne peut aliener son bien sans l'autorité de son tuteur. 115	Eschile tué au milieu des champs, d'une tortue.	
Enfans ne se peuuent vouer en religion sans l'express consentement des peres & meres.	77	
701	Escholes Grecques & Latines necessaires.	
Ennodius a escrit des Epistres. 2	14	
Entreprise de Montar-	Escholes en Athenes & quelles.	840
	Escriture est comme l'image de la parole. 150	

DES MATIERES.

- Ecrire parliures exprez
 contre les œuures d'au-
 truy, c'est vne chose
 pedantesque. 568
 Elmond Auger & Mal-
 donat doctes Iesuites.
 263
 Esprit infatigable de
 monsieur le premier
 President aux affaires
 du Palais. 432
 Esprit Romain pour ce-
 luy qu'on appelle main-
 tenant en Cour, hom-
 me déterminé. 551
 Esprits il cōsiste au cœur
 ou au cerueau. 582
 Esprits sont faits à la sem-
 blance & image de Dieu
 73
 Estat de premier Presi-
 dent de Paris de quelle
 estoffe & grandeur.
 416
 Estats tenus à Orleãs 192.
 Estats quel fruit appor-
 tent en France. *ibidem*.
 Estats ne se doiuent enuier
 par vn homme de bien
 en temps calamiteux.
 418.
 3. Estats qui reluisent prin-
 cipalement entre nous
 533
 Estat de France de quels
 ordres est composé
 Estrangers que nous ap-
 pellōs à nostre secours
 se font en fin maistres
 de nous. 632
 Estude de monsieur le
 premier President.
 432
 Ethniques semblent a-
 uoir appris de nous les
 premiers rudimens de
 la religion. 596
 Euesques appelez Ora-
 teurs des Roys. 691
 Euesque de Nomogarde
 indignement traicté
 par Basilides apres le
 festin. 722
 Euocations du propre
 mouuement des Prin-
 ces de quel dangereux
 effect sont, & comme
 elles ont pris leur ply
 par la France. 363
 Euocations & abolitions
 à craindre en matie-
 re de grands Iours.
 412
 Excuses des Parisiens au
 Roy sur le subiect des
 barricades. 794

TABLE

Exercice à porte ouuerte
de la nouuelle religion.

198.199

F

FAble de la Papeſſe
Ieanne pourquoy in-
uentee. 842

Fabricius renuoya à Pyr-
rhus ſon medecin. 251

Faceties de Bonauenture
du Perier. 493

Fanfares de langage pro-
pres à qui. 10

Fantome apparu à Iules
Cesar ayant paſſé le Ru-
bicon pour ſ'impatroni-
ſer de l'Eſtat. 749

Fatalité qui ſ'eſt trouuee
en nos troubles. 315.
316

Monsieur Fauchet docte
homme en noſtre ſiecle.
557

Faute grande d'auoir rom-
pu la paix de 68. ou de
n'auoir mieux executé
la rupture. 292

Fautes que les Aduocats
commettent au barreau
meſans les deux droicts
enſemble. 205

Fautes commiſes par le
Prince de Condé au

cômençement des trou-
bles. 223

Fautes grandes faites par
les grands hommes. 419

Fautes imputees à mon-
ſieur le premier Preſi-
dent. 439

Fautes de la vieilleſſe.
450

Fautes des Chefs pour-
quoy trainét quād& ſoy
vne longue queſie. 678

Fautes faites aux barrica-
des, tant de la part du
Roy que de monsieur de
Guiſe. 790

Femme doit ployer ſous
le mary. 29

Femmes ſont foibles de
corps&d'entendement.
119.120

Fême perd beaucoup plus
de ſon doüaire, quand
elle fait perte de ſon
honneur. 124

Femmes ont plus de com-
mendement ſur les Prin-
ces, que nuls autres. 79

Femmes à Rome en la per-
petuelle tutelle des ho-
mes. 526

Ferdinand Roy des Ro-
mains. 43

DES MATIERES.

Feu des troubles de 61. al-
lumé generalement par
la France. 229
Fiertre de S. Romain. 358
Fiebure quarte pourquoy
souhaittee entre les
François pour grand
maudisson. 615
Fin miserable de Basilides.
730
Flandre pays fatal à n'e-
stre remis sous l'obeis-
sance des François. 629
Fleurs de Rhetorique ap-
pellez par quelques vns
desguilemens de verité.
22
Fleurs de nos esprits sur-
passét celles des saisons.
256
Monsieur de Foix Arche-
uesque de Tholose. 398
Folie du temps qui court
de prendre vn amy qui
nous seconde en nos
combats. 373
Force de l'eloquence de
Ciceró enuers Cesar. 737
les Forces croissent par
l'obiet. 81
Forme de vers esquels l'E-
cho est representé. 495
Formulaire d'arrest de

monfieur le premier
President. 433
Formules de parler ve-
nues de la main. 48
Fortifications de Paris se
sont tournees en formé
detaille. 439
Fortune heureuse du Roy
Henry 3. estant encor
Duc d'Anjou. 301
Fortune admirable de
monfieur le premier
President, de tous sens
437
bône fortune de l'auteur
contre-balancee par la
mauuaise. 643
Fortunes des hommes il-
lustres diuerfes. 437. 438.
& seq.
Fourmis enterrent celles
qui sont mortes. 587
Republique des fourmis.
601
France anciennement ap-
pellee Gaule. 10
François, c'est à dire, franc
& libre. 6
le François ne se peut en
beaucoup de choses rap-
porter au Latin. 7
le François n'a telle varieté
Iii iiij

TABLE

de mots que le Romain
& le Grec, & la cause.
8
les François s'emparent de
nos Gaules. 47
François & son naturel.
167.
François curieux de nou-
velles de sa nature. 50
François 1. du nom Poëte
excellent. 94. blessé en
la teste par le Sieur de
Lorges. 174
François insolent de sa
nature. 677
Frontispices de nos let-
tres Françaises. 2

G

Gen Latin prononcé
diuerfement. 143
Gabaſton & Rouge-au-
reille menét par troup-
pes prisonniers les
Catholiques. 207
Gabaſton Cheualier du
guet à Paris. 207. fauo-
riſe les proteſtans. ibid.
vaillât de ſa perſône. ib.
Galere Maximian & Cō-
ſtance Empereurs. 213
Gallipoli occupee ſur les

Chreſtiens par Orcan
Roy des Turcs. 630
Gallogrecs iſſus de l'an-
cienne ſource des Gau-
lois. 46
Garde de harquebuſiers
François introduitte
pres la perſonne du
Roy. 182
Gaſcons & Eſpagnols ve-
nus au ſecours des Ca-
tholiques. 236
Marquis du Gaſt deſſait
par monſieur d'Anguyé.
300
Gaule touſiours eloqué-
te. 10.11
Gaule Cifalpine quelle
partie eſt-ce d'Italie.
45
la Gaule ne fut iamais deſ-
garnie de ſçauans per-
ſonnages. 46
Gaulois ſe ſubiuguerent
eux meſmes. 46
Chefs des Gaulois faits Se-
nateurs par Iules Ceſar.
47
Gaulois meſpriſerent de
mettre leurs con-
ceptions par eſcrit.
48
Gaulois au cōmencement

DES MATIERES.

- plus forts qu'hômes, mais le Grand & Pietre mede-
à la lōgue plus foibles cins de Paris, morts.
que femmes. 528 572
- Gaulois sous la conduite Grands comme do. uent
de Brennus prirent Ro- estre chastiez. 408
me. 560 Grands iours de Clair-
mont en Auvergne. 403
- Gaulois auoyent toute és grands iours la calom-
puissance de vie & de nie est à craindre & les
mort sur leurs enfās. 704 euocations & aboli-
tions. 410
- Genius Archiprestre d'A- Grece farcie d'une infinité
mour. 78 de grands auteurs. 12
- Gens du Roy quels. 760 Grecs tout ainsi que les
Gens d'armes durant les Romains brusloyent
troubles se donnēt plus les corps des morts. 365
de loy & d'autorité republique des Gruës. 599
que leurs Capitaines 405 Guerres ciuiles d'ager eu-
Geofroy de Thery au- ses, & mesme pour la re-
theur entre nous. 415 ligion. 224
- Germanie florit à present Guerres ciuiles plus aigues
en toutes sortes de dis- & dangereuses que nul-
ciplines. 20 les autres. 232
- Giury tué à la bataille de le Royaume grandement
Dreux. 237 affligé de guerres ciuiles
Grammairiens se font sous Charles 3. & 6. 630
presque les lāgues sont Combien de maux pro-
paruenues à leur per- duisent les guerres ciui-
fection. 150 les. 631. 632
- Grammairiens comme les Guerres ciuiles apportent
Censeurs auoient la la subuersion del'estat.
charge sur les liures que 633
- l'on diuulguoit. 151 Guerre ciuile moins tole-
- Grammont remue toute
la Guyenne. 222

TABLE

rable qu'une tyrannie en
 temps de paix. *ibidem*,
 Guerres civiles ont tou-
 siours de loques queuës.
 646
 Guerres civiles ont faict
 grand tort à la ville de
 Paris. 647
 Guerre violente contre
 l'Espagne, l'an. 558. 188
 Guelfes & Gibelins fac-
 tions dans l'Italie. 183.
 & 632
 Guet perpetuel de soi-
 xante archers à gages
 estably à Paris à soixante
 liures par an. 207
 Guillaume Cretin du re-
 gne du Roy François. 312
 Guillaume de Lory florif-
 soit sous Philippe Au-
 guste. 652
 Monsieur de Guise desti-
 né Lieutenant du Roy
 en Italie. 168
 est aussi Lieutenant gene-
 ral à Mets. 36
 beaux succez de monsieur
 de Guise. 170
 Monsieur de Guise re-
 tourne en Cour ligué a-
 uec le Connestable &
 mareschal de S. André.

221
 Monsieur de Guise blessé
 à mort par Poltrot. 242
 louanges & blasmes de
 monsieur de Guise. 244
 Madame de Guise de-
 mandede iustice de l'assassin
 comis en feu son mary.
 258
 Guy de montfort faisoit
 la guerre aux Albigeois
 à cause de l'heresie. 623
 Guy de Lusignan. 629

H

H Abitude del'air pro-
 duit quand & soy les
 esprits plus doux & plus
 hagards. 405
 Harangues funebres fai-
 tes au parlement au
 decez d'un Conseiller.
 573
 Harangues de monsieur
 le premier President,
 des Seigneurs qui esto-
 yent morts. *ibidem*
 Harangues funebres fai-
 tes en l'honneur de ceux
 qui ne l'ont merité per-
 dent le Palais. 572
 monsieur de Harlay pre-

DES MATIERES.

- fident aux grâds iours
 de Poictiers. 413
 le haure de graceliuré aux
 Anglois pour gage &
 assurance. 236
 le hazard seruit de dis-
 cours aux Huguenots
 sans y penser. 294
 Hellepont, maintenant
 appelé le bras S. Geor-
 ge. 630
 Henry second protecteur
 de la liberté Germani-
 que. 174
 Henry second tué par môt-
 gommery. 174
 Henry troisieme enclin à
 la liberalité. 799
 Henry troisieme sentit en
 six mois deux effects du
 tout contraires à Paris.
 808
 Herbes leurs proprietéz
 & vertus par qui des-
 criptes. 76
 heresie se doit exterminer
 par les armes. 623
 Heritier n'a nulle repri-
 mende ni esgard sur la
 vie du deffunct. 124
 Hierosme Cardan auoit
 prognostiqué au Roy
 Henry le malheur qui
 luy deuoit aduenir. 175
 Histoire du Roy Louys
 xi. appelée mesdisante.
 152
 Histoire des barricades, &
 comme le Roy Henry 3.
 sortit de Paris. 781
 Histoires de la Papeffe
 Iehanne. 829
 Holofernes assassiné par
 Iudith. 251
 Hommen'est establi en ce
 monde que pour la con-
 seruation de l'humaine
 societé. 71
 Homme est à l'homme vn
 Dieu. 482. l'homme à
 l'hôme vn loup. ibidem.
 Homme déterminé, mot
 inepte qui s'est aujour-
 d'huy insinué entre les
 Courtizans. 552
 Hóneur est l'ame des bons
 esprits & cœurs gene-
 reux. 70
 de l'hospital Chancelier
 dissuade de prendre les
 armes. 225. est tousiours
 different en opinions de
 monsieur de Thou pre-
 mier President. 431. 432
 Huguenots pourquoy
 appelez au cōmencemēt

TABLE

Huguenaux.	181	appelez Freres Pres-	
deffences sur peine de la		cheurs.	633
hard de n'appeller au-		Iacques Cœur & sa for-	
cun homme Huguenot.		tune.	158
184		Causes pour lesquelles il	
Huguenots portans les		fut condanné. 157. arrest	
armes declarez rebelles		de la Cour contre luy.	
& criminels de lese Ma-		160. ses enfans. 162. la	
iesté.	234	composition d'iceux a-	
aux Huguenots toutes		uecle Roy Charles sep-	
choses rioyent soudain		tiefme.	ibi.
apres la mort du duc de		Iacques Peletier a escrit	
Guise.	252	de l'ortographe Fran-	
toutes choses se tournent		çoise.	16. 127. 128
au desaduantage des		Icare precipité du haut en	
Huguenots contre leur		bas.	694
opinion.	270	Iean Baptiste Gello a es-	
Lors que les Huguenots		crit plusieurs liures	
penferent estre au des ^s		pleins de bonne Philo-	
de toutes choses les af-		sophie.	14
fares leur reussirent à		Iean Clopinet dit de Me-	
souhaiten l'an. 1568. 293		hum estoit sous le re-	
Des Hyenes admirable		gne de Saint Louys.	
nature.	608	85	
Hypocrates a escrit des		Iean le Maire de quelse	
Epistres.	2	crits il se fit riche.	
Hypocrisie tresgrande en		107	
matiere des armes.	296	Iean de Niuellet Poëte	
		François	ibid.
		Iean de Baif a escrit de	
		l'ortographe François.	
		127	
		Iean de Hans Minime me-	

I

Iacobins Inquisiteurs
de la foy, & pourquoy

DES MATIERES.

- né prisonnier au Roy. 205. fait teste aux Ministres. 203
- Ieanne la Pucelle deliura la France des Anglois. 25
- Ieanne Papesse fort docte entre ses condisciples. 830. faite Pape, & combien de temps y regne, ibid. comme morte. ibidem, à Sienne. 831
- Iesuites par qui instituez, approuuez & soutenus 259. leur institution, leur progres & leur ordre, ibidem leur vœu. 260
- Iesuites recognoissent le Pape par dessus toutes les puissances terriennes, voire par dessus le Concile general & vniuersel de l'Eglise. 260. presentent leur requeste à la Cour de Parlement pour estre leur ordre authorisé. 261
- Iesuites censurez par la Sorbone. 263. renuoyez par la Cour de Parlement au colloque de Poissy. 262
- Iesuites receus au colloque de Poissy en forme de société & college tant seulement. 263
- Iesuites receus à la charge de prendre autre titre que de Iesuites, & sous quelles autres charges. 263
- Bulles des Iesuites cassées par la Cour de Parlement. 263
- Iesuites presentent requeste au Recteur de l'Vniuersité afin d'estre vnis & incorporez au corps. ibid. leur requeste refusée par le Recteur. 264
- Iesuites plaident contre le Recteur de l'Vniuersité. ibid.
- Iesuites cōposez de deux manieres de gens. 264
- Iesuites grands ennemis des Huguenots. 266
- Ignace gentilhomme Navarrois Iesuite. 259. auoit tout le temps de sa vie porté les armes. ibid. fut blessé au siege de Pampelune. ibid. cōme s'aduisa de se faire

T A B L E

Iefuite.	ibid.	270
Images réuerſees par ceux de la religion en l'Eglife S. Medard.	207	Journee de S. Medard. 260
Indiës mangeoyent leurs peres & meres decedez.	364	Journee de Mōcontour. 302
Institution de l'ordre des Cheualiers du S. Eſprit	372	Journee de Chasteauneuf. 302
Inſtrumēs militaires ſont aujourd'huy changez.	6. & 7	Italie tombeau des Fran- çois, & pourquoy. 168
Inuenteurs ſe perpetuent non leſ traducteurs.	84	Italie ſe doit voir ſobre- ment. 610
Inuentions mal-aiſees à ſupprimer.	508	Mœurs des Italiens diffi- ciles à eſtre meſnagez. ibid.
Inuentions diuerſes & gé- rilles ſur la main.	479. & 480	Italien fait profeſſion de vengeance. 407
Ioinuille tombeau ancien de, meſſieurs de Guiſe.	244	Italiens redeuables à no- ſtre France de leur roë- ſie. 88
Iouial gayement amou- reux.	33	Grand iugement & gran- de memoire ne ſ'accō- pagnent pas ſouuent. 514
Iouiſſance d'amour eſt ac- compagnée de beau- coup de tintoins.	35	Iugement de mōſieur Paſ- quier ſur l'hiſtoire de la Papeſſe Ieanne. 834
Iours & mois qui ont eſté fatalement heureux ou malheureux à vns & au- tres.		Iuiſ qui ſe fit Chreſtien pour manger du lard. 468
Journee de S. Quentin.		Iules Ceſar ne fut ſubiu- gateur de nos Gaules 46. comme il rendit toutes les Gaules tribu-

DES MATIERES.

taires au peuple de Rome. 633
 Iules Cesar mis à mort au milieu des affaires publiques. 173
 Iules Cesar assassiné par Cassius & Brutus. 251
 Iulian l'Empereur seiourna six mois à Paris. 648
 Monsieur Iuret a escrit des vers sur la main. 402
 Iustice ne peut estre oüye au milieu des sons des armes. 407
 la Iustice couste plus en France que nulle autre marchandise. 531
 Iustice entre les Animaux. 590
 Iustice barbare mais iuste. 725

L

LE Laboureur traine avec sa charrue tout le malheur du temps quant & soy. 75.76
 La stance Africain tref-eloquent. 19
 Languedoc, langue de Got. 631
 La langue est de grande

efficace en nous, de telle que la main. 485
 Langue Grecque n'estoit cogneüe aux François. 646
 Les langues pourquoy s'apprennent. 12
 Langage vulgaire propre à coucher ses conceptions. 4
 Langage vulgaire changé de cent en cent ans. 648
 Langages ne se r'appor- tent les vns aux autres. ibid.
 Le Latin est cogneü & entendu de tout le monde. 7
 Le Latin n'est prononce d'aucune nation en son naïf. 142
 Laurier qui estoit dans Rome prognostic de la grandeur & ruine de la posterité d'Auguste. 362
 Leçon de l'Authéur à son fils. 532
 Leon 4. Pape combien haut de cœur. 834
 Lettres de gés de marque exposees au public. 1
 Les Lettres nont pastant de vogue à l'establissement des Monar-

TABLE

chies que les armes.	829	Subtilité de la Liône pour
20		courir son impudicité
Lettres de nos anciens		enuers le Lion. 592
comment se commen-		Litterature n'est pas com-
çoient. 50		me la tyrannie. 68
Lettres bien dictées en		Liures des Arriens mieux
Latin. 64		bastis & plus doctes
Lettres d'un Iuif admon-		que les Catolics. 624
nestant le Roy Henry		Trois logis du Roy dans
de se garder du combat		Paris. 925
d'homme à homme. 176		Les loix reçoient polif-
Lettres humaines de Mô-		sure par le temps. 366
sieur le premier Presi-		Loix obseruees tant en E-
dét ioinctes avec la Loy.		gypte que Sparte. 532
429		Les loix descourent l'in-
Les libelles que l'on fait		firmité de nostre raison.
courir au commence-	597	diuerfité de loix entre les
ment des troubles, sont		hommes. ibid.
les seminaires de nos rui-		Les loix mesmes se chan-
nes. 622		gent en vn mesme pays.
Liberté de l'Alemagne re-	583	multitude des Loix signi-
couuerte par le moyen		fi la corruption d'une
du Roy. 59		Republique. 584
Librairie du grand Roy		Loix ame de la Republi-
François establie à Fon-		que. 816
taine-bleau. 84		Loix en France ne peu-
Lycurgue pourquoy se		uent obliger qu'elles ne
bannit à iamais de son		soient verifiees à la Cour
pays par vn exil volon-		de Parlement. 770
taire. 156		Longueil a escrit des let-
Lieu, origine & premiers		tres
commencemens de		
la Papesse Ieanne.		

DES MATIERES.

tres en Latin. 65

Lorges bleffé le Roy François en la teste. 174

Loianges de mes dames des roches mere & fille. 385

Louure basti par feu monsieur de Claigny à l'antique. 445

Louys le gros par la rencontre d'un pourceau, tombant de son cheual serompit le col. 173

Louys neuuesme mis au calendrier des bien-heureux. 88

Louys vnziesme sommaire recueil de ses mœurs. 152

Louys douziesme pourquoy appellé Pere du peuple. 815. pourquoy appellé Tacquin. ibidem.

iugement de Dieu qui tomba sur le Roy Louys vnziesme. 156

Loy de l'Empereur Constantin prohibât de disputer de la foy & par special de la Trinité. 622

Loy de Charlemagne
Tom. I.

pour les Religieux. 702

Lucrelle par sa mort fut cause de l'extirpation de la tyrannie des Roys à Rome. 552

Lutetia, d'où ainsi ditte la ville de Paris. 645. 646
à Lyon on faisoit des declamations tous les ans. 10

Lyon embouchure de toutes nouvelles. 50

M

M Achiauel & son liure de l'institution du Prince, digne du feu, 539

Magnanimité de certaines bestes. 588

Magnanimité des Romains n'a esté enseuelie avec leur Republique. 680

la Main est vn outil en nous qui produit du bien & du mal en extremité. 482

la Main par ses gestes nous represente toutes les passions de nos âmes. 483

Kkk

TABLE

la main produit effects e- merueillables mesmes aux choses spirituelles. 484	reprennent leur appel- lation de la main. 488
Maine, Touraine & An- jou erigez en gouuerne- ment. 186	Manifestes permis aux Cē- seurs contre les vns & les autres. 666
Maires du Palais commēt s'impatroniserent de l'e- stat. 281	Manifeste de la Ligue. 607
Maisons anciennement à bon marché est vn argu- ment du malheur qui e- stoit lors. 655	Manlius pourquoy con- demna son fils à mort. 553
Maison bien reglee est vn vray monastere. 703	Marc Anthoine par le ieu- ne Octauien. fut vin cu 300
chacun veut estre maistre pendant vne guerre ci- uile. 405	Marchands d'Orleās four- nissoient argent pour la coniuration d'Amboise. 184
Maladies de longue guer- son. 406	le mareschal de S. André tué. 238
Maladies longues de dan- gereux effect aux vieilles gens. 620	le mareschal de Hesamené des Reistres au Prince de Condé. 235
malheur ne peut estre fuy, l'heure estant venue. 307	la marguerite des margue- rites composee par la Royne de Nauarre. 94
Maledictions des Peres à leurs enfans en quoy consiste. 685	Marguerite sœur du Roy Henry 2. mariee au Duc de Sauoye. 471
Malheur particulier des Roys. 797	quel mariage va tou- siours de bien en mieux. 30
manœuvres & manufactu-	Mariage du ieune Ro- han avec la Brabançon

DES MATIERES.

- fait à Argentueil. 200
- Mariages des enfans selon
la loy de Dieu bornez
par la volonté bien re-
glee du pere. 115
- Mariage des enfans nul se-
lon les Payens s'il n'estoit
authorisé du Pere. 126
- Mariages des enfans sans
l'autorité paternelle
appelez par les docteurs
de l'Eglise. paillardises.
116
- Marié commet peut accu-
ser sa femme d'adultere.
122
- Mary par vne prerogative
de son sexe ne se doit roi-
dir contre les opinions
de sa femme. 31
- Mariages des François en
quoy different de ceux
des Romains. 516
- Mariages de la fille aisnee
du Roy avec le Roy Phi-
lippe & de la sœur avec
le Duc de Sauoye. 471
- Mars mois fatal pour nos
troubles. 369
- Martin Mesnart Poëte de
gentil esprit. 505
- Marseille où on executoit
la haute iustice avec vn
glaiue enrouillé. 140
- Marseille le rendez-vous
de la ieunesse Romane
pour estudier. 839
- Masque de la Religion &
du bien public fort com-
mode pour les grands.
811
- Mazere gentilhomme pris
& executé à Amboise.
180
- Medecines comment se
prenoyent anciennement
403
- l'homme pense estre plus
sage que la nature en la
Medecine. 594
- Medecines que nature a
diuersement apprises aux
Animaux. 594
- Medecins de nostre temps
en quoy semblent faillir.
109
- Marque d'un homme qui
fut tué durant les barri-
cades. ibid.
- Mauuais morceaux man-
gez par les habitans. 305
- Melancolic tardiuement
bannit le courroux de sa
fantasie. 406
- Melphe ostee aux pa-
rens du Pape Paule
Kkk ij

TABLE

Theatin.	167	ge des ames damnees.	480
Mercuré mis avec les autres metaux fert infiniment pour les assouplir.	664	Mocquerie contre ceux qui font en leurs maisons à rien faire.	644
Mercuré se dissipe à faute de subiect.	665	Moitoyen d'où vient ce mot.	136
Mercuriale tenuë au Parlement deuant le Roy Henry sur la punition des Heretiques.	174	Mœurs des conioincts par mariage.	29
Mercuriale tenuë en peu d'estime.	664	Mœurs de mōsieur le premier President de Thou.	429
Mercuriale comparee à la Censure de l'ancienne Rome.	ibid.	Moines & Nonnains contraincts de retourner en leurs monasteres, ou vuidér la France.	254
Mescontentement de l'Amour est l'assaisonnemēt du plaisir.	37	Mois certains ordonnez pour les baings naturels.	407
Mescontentement des Princes & Seigneurs Catholiques.	201	Monarchie de France.	338
Mesnage heureux de monsieur le premier president.	433	Monarchies s'establissent au commencement par les armes, non par les lettres.	20
Mets, Toul, & Verdū mis sous la protection du Roy Henry.	39	aux Monarchies les subiects se composent à la volonté de leur Roy.	21
Minime mené prisonnier au Roy, retourne dans Paris avec triomphe.	205	la Mole executé à mort en l'an 1574.	457
Minos Roy de Crete, iuge des ames damnees.		Monophile liure de l'auteur fait luy estant fort ieune.	16. & 454
		Montberon quatriesme	

DES MATIERES.

filz du Conneſtable tué. 236	Monsieur de Guiſe fait Lieutenât general pour le fait des armes. 819
Montbrun & Mouuant font pluſieurs grands ex- ploicts d'armes en Dau- phiné. 234	Mort lamentable du bon Roy Henry deuxieſme. 188
Monferrant ſiege des tail- les. 423	Mort du petit Roy Fran- çois. 187
Montgommery Capitaine des Gardes tua le Roy Henry. 173	Mort de monsieur de Gui- ſe. 241
Montgommery remue toute la Normandie. 222	Mort de Monsieur le Prin- ce de Condé. 296
Monsieur de Morſan pre- ſident aux grands iours de Troye. 476	Mort de l'Admiral de Cha- ſtillon. 307
Monsieur de Briſſacieune Seigneur & braue Ca- pitaine. 677	Mort honorable de mon- ſieur le Conneſtable. 284
Monsieur de Ioyeuſe def- ſaiët à Courras avec beaucoup de Nobleſſe. 710	Mort de monsieur de Ioyeuſe. 711
Monsieur d'Efpernon fait Admiral & gouuerneur de Normandie. 712	Morts de quelques ſei- gneurs de robbe longue quiaduindrent en l'an 1584. 572
Monsieur de Guiſe arriué à Paris. 784. ſa reſponſe au Roy. 785	Mots empruntez des E- ſtrangers & faits Fran- çois. 102.103
Monsieur de Guiſe com- ment recueilly à Paris. 785	Mot de Gueux entre les factieux de Flandre. 268
	Mots qui ne peuuent eſtre traduits. 601
	Motif du plaidoyer fait en l'an 1576. pour le pays KKk iij

TABLE

d'Angoulesme. 321
 Motifs pour lesquels
 le Roy de Nauar-
 re changea d'opinion
 contre les Huguenots.
 218
 Moulins bruslez vers la
 porte S. Denis par les
 Huguenots. 274
 Moyse prie Dieu les bras
 esleuez au ciel. 485
 Multiplicité d'offices cõ-
 biè pernicieuse à l'Estat.
 774
 Multitude effrence d'offi-
 ciers est vne desolation
 generale de l'Estat. 774

N

N Atiuité de Theodore
 fils de l'auteur.
 Natiuité du petit Roy Frã-
 çois. 187
 Nature nous doit estre
 proposee pour seule &
 principale butte de nos
 actions. 71
 Nature douce de mōsieur
 le premier President.
 429
 Naturel de l'auteur. 570
 Neron dernier de la famil-

le d'Auguste Cesar. 362. à
 sa mort le laurier planté
 par la femme d'Auguste,
 mourut. ibid.
 Neron desire rencontrer
 quelqu'un qui le massa-
 cre pour mettre fin à ses
 miseres. 551
 Duc de Neuers tué à la ba-
 taille. 237
 Nicole Oresme braue tra-
 ducteur fut du temps de
 Charles cinquieme.
 85
 Noblesse de France sur v-
 ne pointille d'honneur
 fait estat de perdre la vie.
 118
 Nœud Gordien couppe
 par Alexandre le grand.
 112
 Nomogarde traictee avec
 desfranges cruautez. 724
 Noualitez introduittes en
 France à l'occasion des
 troubles. 304
 Nouuelles croissent en la
 sale du Palais & pour-
 quoy. 400
 aux nouuelles premieres
 d'une bonne fortune est
 malaisé de ne se perdre.
 418

DES MATIERES.

Numitor spolié de l'Estat
d'Albe par Amulius. 542

O

O Bitannuel de mō-
sieur de Guise cele-
bré tous les ans en nostre
Dame de Paris. 244

Obseques du Cōestable.
285

Obseques de monsieur le
premier President. 436

Obseques de monsieur de
Ioyeuse. 718

de n'estre moins Ocieux
que quād l'on est ocieux,
vieiller encontre. 644

Ode de l'auteur sur la
main. 470

Officier doit dire la ve-
rité à son Prince. 772

Oliuier de Clisson assassiné
par le Seigneur de Craō,
651

Opinions des hommes
renuersees inespérémēt.
ment. 188

Opinion de Machiauel de
la sceleratesse condām-
nee par Tite Līue. 548

Opinion fille batarde de la

raison & passion. 583

Opinions qui doiuent en-
trer és esprits de ceux
qui se veulent marier. 28
combien les Opinions des
hommes sont difficiles à
contenter. 655

Optat Docteur Africain
tres-eloquent. 19

Oracles anciens trōpoient
les hommes par vn mot
à deux ententes. 97

Orateur du tout voué &
ententif à la surprise du
peuple. 10

Orateur estoit d'autre qua-
lité à Rome qu'aduocat
entre nous. 691

Orcan Roy des Turcs
appellé par Iean Palecolo-
gue à son secours. 630

Ordonnances d'Amour.
78

Ordre nouuel de Cheua-
lerie voué au saint Es-
prit. 372

Orgueil & presumption
de l'homme. 601

Origine de la Ligue &
ses effects. 669. &
670

Orleans ville presque
exposée au milieu.

KKk iiii

TABLE

du Royaume.	184	ce.	103
Orléans surprise par le Prince de Condé.	223	Palais chôme par hazard lors de la mort du premier president.	137
Orléans prise en l'an 1567 par le Seigneur de la Nouë.	334	Palatin de Russie commet mocqué & mis à mort.	727
Ormes croissans avec vne grande suite d'annees, prennent fin en peu de temps.	406	Palme plus terrassée moins se rend.	
Orpheus musicien excellent.	69	rapiste & huguenot, mots de faction introduicts entre nous.	183
Orthographe ancienne est la meilleure & la plus certaine. 15. 16. ne se faut esloigner d'icelle aysement.	141	paradoxes hardis que ceux de Ciceron.	100
Republiques des Oyes sauvages.	600	Paris assiégé par le prince de Condé.	235
		Paris le Troyen n'a pas esté fondateur de la ville de paris.	645

P

P acificacion faite avec la Ligue.	707	Paris pourquoy ainsi nommé.	648
Paix faite avec l'Espagnol.	471	Paris sejour des Roys depuis le Regne de Clouis.	ibid.
Paix des Financiers.	705	Paris n'a iamais peu estre vaincu de ses ennemis.	650
Paix entre le Roy & monfieur de Guise.	704	Paris tombeau à ses ennemis.	651
Paix combien difficile à faire.	805	Paris grandement opulent.	
Palais n'est le sejour des mieux-disans de la France.			

DES MATIERES.

- te sous le regne de Charles. 655
- Paris en grande souffrette par le moyen des guerres ciuiles. 657
- Paris comme s'est remis sus. 659
- Paris est vn raccourcissement de tout l'Italie au petit pied. 660
- Paris occupé par l'Anglois l'espace de dixhuiét ans. 631
- Parlement de Paris fait regner nos Roys. 338
- Parlement de Paris cômét estably. ibid.
- Parlement estably au Palais, ibid. loix emologues au Parlemét pour auoir force. ibid.
- Partisans generation de Viperes & maudite vermine en France. 776.
- 805.
- Patriarche lieu où les Huguenots de Paris faisoient leur exercice. 207
- Passions tant du corps que de l'esprit troublent nostre raison. 582
- Paul de Foix; Ambassadeur pour le Roy à Rome, mort. 572
- Paul Theatin introducteur de l'ordre des Theatins, est appelé à la Paupauté. 167
- Amour de nostre pays ne nous retient point tant que des nôtres. 577
- Pays aux sages est par tout 578
- Pelican se fait mourir pour donner guerison à ses petits. 422
- Penitence tournée en cruauté. 726
- Peres proposent de leurs enfans, & leurs enfans en disposent. 394
- Perigieux surprise par Langoran. 334
- Permission aux Ecclesiastiques de reuendre leurs terres les moins incommodes. 253
- Perseuerance du Parlemét contre l'Edict de lx. 213
- Pentecoste iour fatal à nostre Roy. 371
- Petrarque a escrit des Epistres. 2
- il a mandié de nous les premiers traités de sa Poësie. 10. a acquis la vo-

TABLE

gue pour auoir emprunté plusieurs paroles de diuerses contrees.	105	ordonnances en ordre plus raccourcy.	515
Peuple doit obeissance au Roy, & le Roy luy doit bon traitement.	813	Pierre Paschal homme qui se faisoit valoir par les plumes d'autrui.	511
Philippe de macedone au milieu de ses festins fut mis à mort.	173	Pierre de S. Cloct. poëte François.	127
Philippe Roy d'Espagne metle siege deuât la ville de S. Quentin.	170	monſieur Pithou a eſcrit vn traicté des Comtes de Champagne.	346
Philippes de Commines a eſcrit la vie de Louys vnzième.	153	Plaidoyé pour la ville d'Angoulême fait en Parlement le 4. Feurier 1576.	325
Philosophe nom adapté maintenant aux tireurs quint'essence.	26	Plaisirs & desplaisirs prennent en nous leur origine d'une meſme ſource.	73
la philosophie fournit plusieurs diſcours.	68	Platon a eſcrit des Epiſtres.	1
Phyſique, politiques & Ethiques d'Aristote traduits en François.	85	Pline ſecond a eſcrit des Epiſtres ibid. fut grãd Orateur en ſon tẽps & fit des Epigrammes.	458
Pibrac Preſident l'une des lumieres de noſtre ſiecle.	447	Plumes ſeruent aux doctes gens de glaue.	62
Picus mirandula a eſcrit des Epiſtres en Latin.	7	Plus outre deuife del'Empereur.	43
Pierre de Cognères Aduocat du Roy.	481	Poëme fait à Poitiers ſur la ruce.	448
Pierre Guenois a mis nos			

DES MATIERES

Poësie doit seulemēt voüer sa plume en la celebratiō de ceux qui le meritēt. 28	France pour asseurer l'E- stat du Roy. 257
Poëtes discourans le mieux de l'amour, sont ceux qui sont moins attains de sa maladie. 16	Polycrates Samien se di- soit l'heureux des heu- reux. 438
Poëtes qui ont mis la main à la puce. 459	Politian a escrit des E- pistres en Latin. 3
Poëtes qui ont célébré leurs amours: 459	Pollion auoit commande- ment sur ses heures. 63
Poinct d'honneur dont la Noblesse Françoisē fait estat. 612	Pollion recognoissoit en Tite Liue quelque cho- se de son Padoüan. 129
Poitiers remis és mains du Roy. 217	Royaume de Pologne de- feré à nostre Roy estant lors Duc d'Anjou. 319
Pole a escrit des lettres en Latin. 65	Poltrout natif d'Aubeterre. 241
Polemon addonné à ses plaisirs fut du tout con- uert par Xenocrates. 14	Poltrout estat esperdu apres le coup fut pris. 243
Police quetint le feu Duc de Guise dans la ville de mets. 39	Pompee que fit apres auoir deffait Sertorius. 197
Police que monsieur le premier President ap- porta aux audiences. 428	Pompee fit mal de qui- ter Rome pour la laisser à son ennemy. 223
Police entre les Abeilles contre les faincans. 590	Pompee vaincu par Iules Cesar. 300
Polices nouuēlles par la	Pompee sentit grand malheur par la lon- gueur de sa vie. 438

TABLE

Populace bestes sans bride.	met de surprendre le
807	Roy. 273
Pourtraict de l'auteur.	Prince de Condé vuide la
476	ville de Paris & feretire
Porus pris par Alexandre	à Meaux. 222
ce queluy dit. 409	Prince de Condé est tué.
Preparatifs pour l'Edict	296
de Ianuier 1561. 208. 209	Prince sage reduit sa puis-
Preparatifs du Roy con-	sance absolue sous la ci-
tre les Huguenots tour-	uilité de la loy. 82
nez à neant. 708	Prince mineur doit tout
presches descouuerts dans	craindre pendant vne
la ville de Paris le iour	guerre ciuile. 225
S. Laurent. 1557. 170	le Prince est en fin puny
Presches des Ministres	de Dieu pour ses mes-
hors les murs de la ville	chancetez. 548
de Paris. 199	Principes diuers entre les
Presches des Huguenots	Philosophes. 583
commencent de proui-	Priuilege des vieilles ges.
gner impunément par la	18
France. ibid.	Priuilege de la fiertre de
Presches des Huguenots	S. Romain à Roüen.
retranchez. 257	461
Pretextes diuers pris par	Priuilege ancié des Clerz.
les Princes. 226	469
Prince de Condé mandé	Priuilege des Bourgeois
en Cour. 184	de Paris. 645
Prince de Condé estant	Procession faite en l'Egli-
arriué en Cour est con-	se S. Barthelemy & pour-
stitué prisonnier. 185	quoy. 205
Prince de Condé déclaré	Procez encommencé à
innocent. 190	faire au Prince de Con-
Prince de Condé se pro-	dé. 185

DES MATIERES.

- | | |
|--|--|
| <p>Procez sont pleins de grād ennuy & fascherie. 530</p> <p>multiplicité de procureurs nuisible au public. 440</p> <p>Profit qui nous reuiendrait si toutes les disciplines estoient redigees en nostre langage. 13</p> <p>Prognostic vray & premier des malheurs qui depuis sont aduenus en la France. 183</p> <p>Promotion belle & heureuse à l'Estat de premier President. 414</p> <p>Progrez de la Ligue & comment elle print son accroist tout d'un coup. 818</p> <p>Prononciation ancienne est la meilleure & la plus feure. 129</p> <p>Prononciatio Latine n'est obseruee de nulle nation comme faisoient les Romains. 143</p> <p>Prononciation & valeur des lettres. 143. selon la proportion des progres toutes choses prenēt fin. 406</p> <p>Proposition soustenue par vn Bachelier de Theolo-</p> | <p>gie. 203</p> <p>Propositions diuerfes entre les Seigneurs de la Cour du Roy & de parlement. 441</p> <p>Protagore par la lecture d'Antisthene deuint sobre & honnesté. 13. & 14</p> <p>Prouerbe, Pour vn poinct Martin perdit son Asne. 504</p> <p>Protestation des Princes & Seigneurs Catholiques. 227</p> <p>Ptolomee Roy d'Ægypte demande secours aux romains contre ses subiects. 421</p> <p>Pudicité de la femme est le seul moyen par lequel elle demeure forte. 121</p> <p>Pulce de Catherine des Roches. 378</p> <p>Pulce d'Estienne Pasquier. 381</p> <p>Pucelles affronteuses qui se firent prescher par paris cōme estant enuoyees des cieux. 25</p> <p>Punition des Grands cōment se doit faire. 408</p> <p>Pureté de la langue Fran-</p> |
|--|--|

T A B L E

çoise où il la faut cher-
che r. 103
Pyrrhus Roy des Epirotes
tué d'vne tuille. 77

Q

Q Vatre-mesnage, ga-
ste mesnage. 645
Quels furent cause du
malheur de Henry. 3. 797
Quinquailleurs de quel ar-
tifice ils vsent au soin de
leur marchandise. 5

R

R Aimont Comte de
Tholose, Poëte excel-
lent. 88
Discours sur la raison dont
l'homme s'aduantage sur
les bestes. 581
la correspondance qu'il y a
de nostre raison avec nos
passions. 582
Raison folle de l'homme
cause de tous nos mal-
heurs. 583
Ramus a escrit vne Grâ-
maire Françoisse. 127

Rapt fait aux parens que
cest. 112
Rebuffe fut le premier des
nostres qui reduisit nos
ordonnances en quelque
ordre. 515
Rebus par qui premiere-
ment mis en lumiere.
499
Recherches de la France
entreprise de grand la-
beur. 86. 87
Récit de l'Estat de trou-
bles de 77
Reconciliation de la mai-
son de Guise avec celle
de l'Admiral. 258
Reduction des coustumes
par monsieur le premier
Président de Thou. 425
Regence donnée à la Roy-
ne mere & au Roy de
Navarre. 194
Regiomonte faiseur d'Al-
manachs & predictions.
782
Regle à observer pour les
Roys. 811
Regrez en matiere be-
neficiale où a lieu.
363
Reistres deffaits par

DES MATIERES.

monſieur de Guife.	le Roy.	180
713	René de Birague Chan-	
Religion ancienne ne doit	celier de France. 572. &	
aiſément eſtre remuée.	573	
209	Rentes conſtituées par les	
Religion fondement de	decimes. 274	
toute République bien	Repliques & duplicques	
ordonnée. 340	des plaidoyers, reſrenées	
Religion ancienne ne doit	par le premier preſident	
eſtre changée, mais il	de Thou. 428	
faut corriger les abus.	Repos grand d'eſprit eſt	
33	quand on vit en repos	
diſputés de Religion	auec ſa femme. 31	
ſont ſur tout à craindre.	Reprendre nos anciens er-	
Religieux quels doiuent	remens. 108	
eſtre. 687	Repreſentation en ligne	
Remonſtrances du Chan-	directe & collatérale.	
celier de l'Hôpital aux	425	
deputés de la Cour	trois eſpeces de Républi-	
de Parlement de Paris.	que, & d'une quatrieſme	
212	qui participe des deux	
Remonſtrances de mon-	ou des trois. 336	
ſieur Loyſel à l'ouuer-	Republiques de pluſieurs	
ture de la ſeance d'Agen.	beſtes. 598	
443	Republiques comparées	
Remonſtrance de mon-	au corps humain. 363	
ſieur Paſquier en l'aſ-	Requeſte pour & au nom	
ſemblee de ville. ibi-	des proteſtans de Fran-	
dem	ce preſentée par l'Admi-	
Remus tué par ſon frere.	ral. 183	
542	Requeſtes preſentées au	
Renaudie eſt directeur de	Roy par les Proteſtans afin	
l'entreprise faite contre		

TABLE

qu'il fust permis faire v-	auteurs.	94
ne Eglise separee de la	Rome saccagee & ruinee	
nostre.	par les Gaulois.	45
196	Rome en vn clin d'œil se	
Resolution folle de ceux	mettoit en armes à la	
qui reduisent l'air dela	moindre rumeur de	
France à celuy des Ro-	guerre de la part des	
main.	Gaulois.	46
515	Rome entre les autres Re-	
Resolution admirable des	publiques est infiniment	
Romains.	solennisee par nos ance-	
552	stres.	337
Resolution genereuse des	Rome separee en deux de-	
Femmes de Vendouise.	meures.	836
723	le Romain nous deuance	
Restriction sur l'exercice	en quelques particulari-	
de la Religion nouuelle	tez de droict.	525
254	Romains studieux de l'é-	
Retraicte des Reistres.	bellissement de leur lan-	
717	gue.	22
Rhearendue nōnain voi-	Romant d'Amadis fait	
lee, commet inceste.	François par le Seigneur	
533	des Essars.	26
Monsieur Riant Aduocat	Romains n'ont esté supe-	
du Roy.	rieurs aux anciens Gau-	
425	lois.	45
Riom ou Moulins ancien	Romains n'orthographi-	
sejour des grands iours	oyent comme ils pronō-	
au pays d'Auuergne &	çoient.	130
de Bourbonnois.	Romains desconfits par	
412	les Gaulois à vn iour pres	
Riō presidial d'Auuergne.	que les trois cent Fabiés	
423	estoyent passez au fil de	
Mesdames des Roches	l'espee.	
mere & fille honneurs de		
la ville de Poitiers.		
374		
Monsieur de la Roche sur		
yon gouverneur de Pa-		
ris.		
204		
Romant de la Rose & ses		

DES MATIERES.

l'espee.	370	la Poësie.	87
Romains anciens estoient plus lascifs en leurs Epigrammes que n'ont esté ceux qui leur ont succédé.	458	Roy de Nauarre & Prince de Condé mandez venir en Cour.	184
Romains qui abregerent les droits des Roys & Empereurs de Rome.	514	Roy de Nauarre tué deuât Roüen d'un coup de balle.	234
Romains feignans de prendre en main le faict de leurs alliez s'en faisoient maistres.	562	Roy de France portent en leurs images la main de iustice, & pourquoy.	345
Romains combien redoutoyent la descente des Gaulois en Italie.	566.	Roy obligez enuers Dieu de rendre la iustice à leurs subiects.	365
Romulus fut tué par les Patrices & Senateurs qu'il auoit instituez.	541	Roy de Rome paruenus à leurs Estats par malengin.	547
Ronsard & Pasquier ont esté amis en leur viuant.	27	Roy d'Egypte desquels on permettoit au peuple d'honorer ou accuser la memoire selon leurs merites ou demerites.	575
Roscus Comedien à Rome du temps de Ciceron.	10	Roy de France de la troisieme lignee ont lié leur fortune avec celle de Paris.	649
Roüen prise d'assaut par le Conseil de monsieur de Guise.	234	Roy doiuent estre plustost auaricieux que liberaux.	814
Rouge-aureille Preuost des Mareschaux de l'Isle de France.	205	Royne mere empeschée à pacifier les troubles.	229.
Roy de France qui furent studieux & amateurs de			230

uerneur du pays d'Angoulmois. 328
 Ruines publiques par la France sous le pretexte de la religion. 232

S.

S employee par les Romains pour signification de salut. 66
 Sabines rauies par les Romains. 543
 Sadolet a escrit des lettres en Latin. 65
 Sagesse & hardiesse sont choses compatibles. 677
 Sainct Denis ville prochaine de Paris surprise par les Huguenots. 274
 Sainct Medard Eglise és fauxbourgs de Paris rompue par les Huguenots. 206
 Sainct matthias iour favorable à l'Empereur Charles cinquieme. 371
 Sainct Romain deliure de prison les criminels & mal faicteurs. 461
 Saincte Croix ancienne & venerable Eglise d'Or-

leans rasee à fleur de terre. 280
 Saladin Soudan d'Egypte occupa tout le Royaume de Hierusalem. 630
 Salcede tiré à quatre chevaux & pourquoy. 669
 Sçauoir pedantesque & sçauoir courtisan. 637
 Saturnien mene l'amour avec crainte. 33
 Sciences & disciplines chagent de domicile ainsi que les monarchies. 19
 Scindics generaux du Clergé creez. 25
 Scipion mit à fin le fort de la guerre des Africains encontre les Romains. 303. il fist retourner Hannibal de l'Italie. 170. il sentit vn grand malheur par la longueur de sa vie. 438
 Scorpion par son huile garentist du mal par luy procuré. 22. & 23.
 Scrutin des voix bruslé par le commandement de la Roynemere. 197
 Seaux ostez au Cardinal Bertrand. 178
 Monsieur Seguier Aduo-

DES MATIERES.

- | | |
|---|--|
| <p>cat du Roy. 425</p> <p>Seigneur a droict de suite
contre son homme de
corps. 702</p> <p>Seigneur haut iusticier
peut vendiquer son sub-
iect, se voulant distraire
de sa iurisdiction. 702</p> <p>Semiramis Royne des Al-
syriens. 832</p> <p>Senèque pourquoy ne se
lit par tant de gens que
Plutarque. 661</p> <p>Sens de monsieur le Presi-
dent de Thou. 433</p> <p><i>Sens dessus dessous</i>, d'où vient
cette maniere de parler.
142</p> <p>Sepulchre & tombeau de
Louys vnzième demoly
à Clery par les Hugue-
nots. 233</p> <p>Sernice des Dames est la
premiere planche pour
paruenir aux grâds lieux.
79. 80.</p> <p>Seruius Tullus tué par
Tarquin l'orgueilleux.
541</p> <p>Sexte Pompee eust Augu-
ste & Marc Anthoine en
sa deuotion dedans ses
nauires. 251</p> | <p>Monsieur Sibilet donna les
premieres instructions
de la poësie Françoisé à
Pasquier. 456</p> <p>Sidonius a escrit des Epi-
stres. 1. & 2.</p> <p>Sidonius seul entre les La-
tins fait mention des
vers retrogrades. 495</p> <p>Siege deuant Paris par les
Huguenots. 236</p> <p>Siege de la Rochelle, &
quel progres & euene-
ment il eust. 218</p> <p>Sigebert assassiné d'as Soif-
sons par la pratique de
Fredegode la belle sœur.
201.</p> <p>Simple descrits par Pline,
Dioscoride & Matthiole.
76</p> <p>Sindicat entre les Procu-
reurs. 429</p> <p>Sobriquet que nos anciens
donnoyent aux Roys de
France s'ils auoyent mal
fait durant leurs vies. 575</p> <p>Soleil adoré par les Payens
sous diuers noms de Dieux.
594. 595</p> <p>Solon & Platon ont escrit
des liures d'amour. 460</p> <p>Sonnet de l'Auther. 464</p> |
|---|--|

T A B L E

Sors Virgiliens.	96
Sortie du Roy hors de Paris & comment.	789
Soubize commande en la ville de Lyon sous l'autorité du Prince.	241
Subiects'il peut par remonstrances quelques fois s'opposer aux commandemens de son Prince.	343
Subsides pourquoy trouuez.	814
Suppression des offices reuocquée, & tous estats remis.	282
Stuart Escossois blessé mort par le Connestable.	283
Symmache a'escrit des Epistres.	1

T

T En Latin prononcé diuersement.	145
Tanaquil femme de Tarquin nourrie en la science de deuiner.	645
Tarquin le vieil assassiné par les menees d'Ancus Martius.	ibid.
Tatius Roy des Sabins tué	

par Romulus.	544
Tauerny homme de robe longue tué combattant vaillamment.	309
Tel qu'est le Capitaine, tel sont les soldats.	8
Téperie du ciel si elle rend les gens plus ou moins doctes.	19
Temple de nostre Dame de Paris, la Sainte Chapelle & le Palais basti à la moderne.	445
Temple de la foy basti à Rome par le Roy Numa.	327
Termes d'effect par le Duc de Sauoye.	300
Terres neufues pourquoy ainsi appellees.	125.
les mœurs des habitans d'icelles.	126
Tertullian escriuain d'Afrique tres-sçauant.	19.
centuré pour son zele ardent enuers Dieu & son Eglise.	440
Testament & succession des François differēt de ceux des Romains.	518
Tester à quatorze ans.	524
Thebains solennifoyent le troisieme iour de Iuin.	

DES MATIERES.

- 370
Theophraste grand per-
sonnage. 12
Thibaut Comte de Châ-
paigne, excellent Poëte.
87
Tholosains se sont appel-
lez mondains. 98.99
Thraseas second Caton de
son temps. 326
Tiart aggregé avec les
sicurs de Ronfard & du
Bellay. 16
Tibere Empereur abhor-
ra les lāgues estrangeres.
12.
Tigresse combien soigneu-
se & amoureuse de ses
petits. 587
Tionuille reprise par mō-
sieur de Guise. 170
Tite Liue traduit en nostre
vulgaire. 74
Tombeau de messire An-
ne de Montmorency
Pair & Connestable de
France. 286
de Thou President mandé
pour faire le procez au
Prince de Condé. 185. sa
vie & sa mort. 423. il ne
sçauoit que c'estoit de
hayr. 431
- Tournois en la rue saint
Anthoine deuât les tour-
nelles. 653
Hostel des Tournelles fatal
à la ruine de France.
653
Tours, le Mans, Angers,
& Saumur remis es mains
du Roy. 233.234
Traduction d'une langue
en autre difficile & peni-
ble. 84. & 688
Traict hardi d'Alcibiades
enuers sa femme. 703
Trefue conclue entre le
Roy & monsieur son fre-
re par l'entre-mise de la
Roynie. 321
Tribulations & fascheries
d'où procedent. 38
Tribuns conseruateurs du
peuple. 337
Trois lignedes de Roys en
france, & les conquestes
de chacune. 815
Troisiesme race de nos
Roys a plus fait d'Estat de
la iustice que de la force.
816
Trouble d'Amboise. 181
Troupes dispersees par
la ville de Paris. 786
Tumultus mot Latin, ce

TABLE

qu'il signifie. 560
 Turcs n'ont cessé qu'ils ne
 se soyent emparez de tout
 l'Empire de Grece. 630
 Turcs appelez chiens. 672
 Tutelles & curatelles des
 François différentes de
 celles des Romains. 517.
 518
 Tyrannie pèdant vne paix
 est plus à desirer que de
 tóber en la misericorde
 d'une guerre ciuile. 633

V.

Voyelle comment se
 prononçoit ancien-
 nement dans Rome. 146
Vale, mot de celuy qui en
 Latin prend congé. 2. &
 3
 Vallaa escrit en Latin des
 Epistres. 7
 Vefue faisant folie de son
 corps ne perd son douaire.
 121
 Vefues en quels cas subie-
 ctés à la peine. 123
 Vendosmois est fertile en
 Orateurs & Poëtes. 22
 Vengeance non moins

douce en l'offensé, que
 l'amour en l'amoureux.
 805
 Venise gouuernee par vn
 bon nôbre de gens d'hô-
 neur qu'ils appellent ma-
 gnifiques. 337
 Verité cachee par l'igno-
 rance de nostre raison.
 584
 Verité sur toutes choses
 deüe au Prince. 798
 Vers Alexandrins d'où ain-
 si dits. 107
 Vers retrogrades François.
 493
 Vers rapportez. 498 -
 Vers ascendans. 506
 Vers presque sous mesmes
 mots raportez. ibid.
 Vers de monsieur le grand
 Prieur. 510
 Vers prognostics de plu-
 sieurs malheurs qui arri-
 uerent l'an 1588. 782
 Vertus & vices de chasque
 nation sont hereditaires.
 19
 Vice propre aux François.
 25
 Victoire de la bataille de
 Dreux à qui doit estre at-

DES MATIERES.

- | | |
|--|---|
| <p>tribucc. 239</p> <p>Victoires obtenuës iadis
par les Gaulois en Italie. 45</p> <p>Vidame de Chartres mis
prisonnier en la Bastille. 182</p> <p>Vie des villes est à present
à celles des champs. 69</p> <p>Vie solitaire est malheu-
reuse. 70.71</p> <p>Vie & deportemës del'Ad-
miral. 309</p> <p>Vie & deportemens de
monfieur de Guife. 312</p> <p>Vie & mort tresbelle de
monfieur le premier
President de Thou. 423</p> <p>Vieillards feul pourueus à
la Papauté. 841</p> <p>Vignier Historien Fran-
çois. 72</p> <p>Villes de Piedmont &
de Sauoye rendues parla
paix. 471</p> <p>Villes rendues au Roy Phi-
lippe. ibid.</p> <p>Villes prises d'elles mefmes
en faueur des Hugue-
nots. 232</p> | <p>Villes donnees en garde à
ceux de la religiõ à leurs
associez Catholiques. 322</p> <p>Villes prises & occupees
par les Huguenots voisi-
nes d'Angoulefme. 349</p> <p>Ville de feureté. 820</p> <p>Virgile lifoit les œuures
d'Ennius pour s'en fer-
uir. 86</p> <p>Virginus tua fa fille inno-
cente, à fin qu'elle ne fust
violee. 553</p> <p>bon vilage d'un Roy com-
bien il importe enuersta
noblesse de France. 280.
281</p> <p>Vnion de l'Eglise a de
tout temps dependu de
la chaire faint Pierre. 627</p> <p>Voix du peuple est voix de
Dieu. 754</p> <p>Voyage de Monfieur de
Guife en Italie à la femõ-
ce du Pape Paul Theatin. 198</p> <p>Voyage du petit Roy Frã-
çois à Orleans en delibe-
ratiõ d'exterminer l'he-
refie. 848</p> |
|--|---|

TABLE DES MATIERES.

Voyage du Roy Charles neufiesme par la France. 256	X.	Xenophon grand per- sonnage. 11
Voyes du Cerf. 108		Xenophon a elcrit la vie de Cyrus pour seruir d'e- xemple. 154
Vulgaire propre pour ex- primer nos conceptiōs. 6		

FIN DE LA TABLE
du premier volume.



